This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

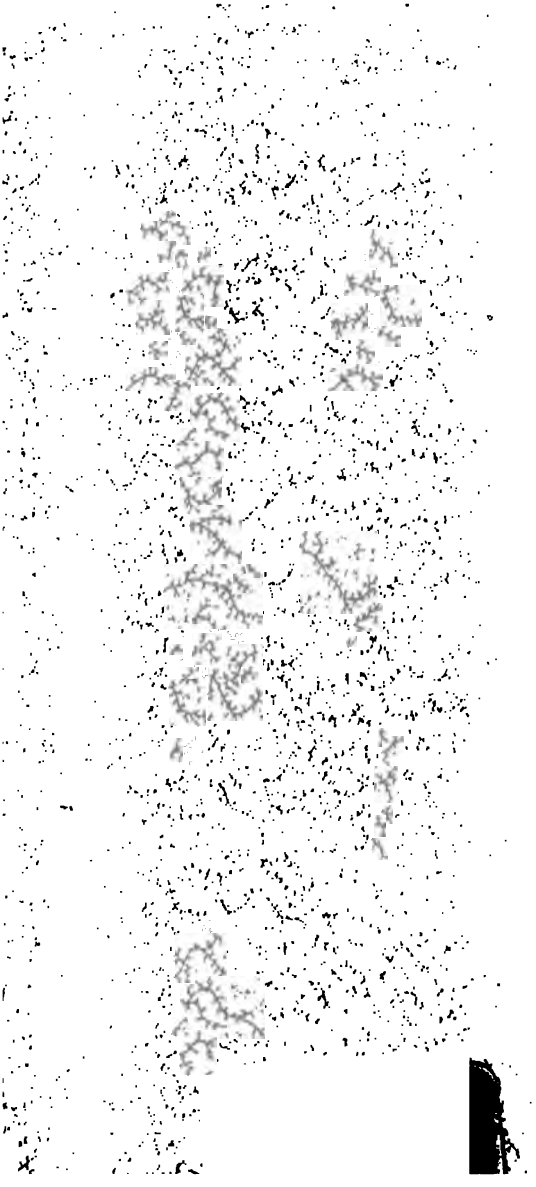
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

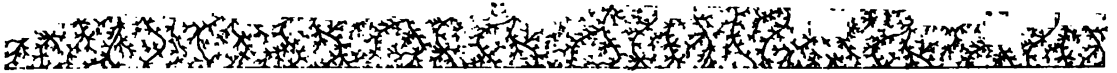
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06184289 8





BIOGRAPHIE

DES

JEUNES GENS.

A

1200 f.

Je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature.

FRONTISPICE.

Minerve montre à la jeunesse les champs Elysées, séj
fortuné des grands hommes dont la vie doit servir de

BIOGRAPHIE

DES

JEUNES GENS,

OU

VIES DES GRANDS HOMMES

Qui, par leurs vertus, leur génie et leurs actions héroïques, sont dignes d'être proposés pour modèles à la Jeunesse;

PAR ALPHONSE DE BEAUCHAMP,

Auteur de l'Histoire de la Guerre de la Vendée, l'un des coopérateurs de la Biographie universelle.

ORNÉE

DE QUATRE FRONTISPICES ALLÉGORIQUES,

ET DE SOIXANTE-DIX PORTRAITS.

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE

D'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n° 30, derrière le palais de l'Institut.

1813.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PRÉFACE.

L'ÉTUDE de l'histoire ne se borne point à la recherche minutieuse des faits et des dates; l'histoire se propose un but plus noble, la connaissance de l'homme, de la morale et de la politique : c'est la grandeur des personnages qui la rend intéressante. Mais on y retrouve aussi tous les vices inhérens à l'espèce humaine, dont elle retrace les actions et signale les destinées; elle peint souvent les hommes sous des rapports peu favorables à la morale, et le vice s'y montre avec une sorte de pompe et d'éclat; souvent même les méchans y reçoivent de la faiblesse ou de l'erreur des hommages qui ne sont dus qu'à la vertu. Ces inconvéniens, attachés au genre historique, se font plus particulièrement sentir dans les annales des peuples et des dynasties. Il est donc préférable de commencer l'étude de l'his-

toire par la lecture des vies particuli
les personnages, moins confondus ave
événemens, s'y montrent dans toute leu
formité ou dans tout leur éclat ; car
peu que l'homme influe sur le sort de
semblables, il ne peut plus se dérob
la postérité ; l'histoire le poursuit touj

Mais tandis que de volumineuses
graphies (1) présentent des milliers
noms vulgaires qui n'en restent pas m
obscurs, à peine les fastes des nat
offrent-ils cent personnages irrépro
bles qu'on puisse recommander à l
miration publique. C'est pourtant un
petite minorité qui forme seule la gal
des grands hommes dignes réellement d'
présentés pour émules et pour modèl
cette portion intéressante de la jeun
que les droits de la naissance et du mé

(1) On ne conteste plus l'utilité des biograp
générales, ou dictionnaires historiques; ces s
de répertoires de la célébrité ont d'ailleurs ac
de nos jours plus d'extension, de solidit
d'exactitude; mais ce n'est pas là pourtant
faut étudier les grands hommes, dont la vie
torique a besoin de dévoloppemens, et dema
plus de faits que de dates.

appellent à servir l'état, soit dans la carrière ouverte aux héros, soit dans la magistrature, soit enfin dans les hautes fonctions de l'administration et de la politique.

En méditant sur l'art de gouverner les hommes, de profonds génies ont reconnu que le sort des empires dépendait en grande partie de l'instruction d'une jeunesse d'élite entièrement dévouée à l'état, et soumise à une éducation perfectionnée. Quelle doit en être la base? L'histoire, sans doute, quand elle n'offre ni de frivoles leçons, ni des exemples dangereux; elle seule, en effet, peut former des sages, des guerriers, des administrateurs; tel est son but politique et moral.

Que de résultats utiles ne présente-t-elle pas aux chefs des nations! Ils y trouvent la science du gouvernement, et, s'ils remontent aux causes, ils y découvrent les germes de dégénération qui, en se développant, accélèrent la décadence et la chute des empires. Sans doute quelques bons princes ont profité des leçons de l'histoire pour s'éclairer et pour rendre leurs peuples plus heureux; l'histoire s'est montrée reconnais-

sante; elle suffit seule pour attester qu'un bon roi est la plus parfaite image de la Divinité sur la terre.

Mais qu'on ne s'imagine pas qu'un genre si grave soit à la portée de l'enfance; l'adolescence et l'âge viril, voilà les époques de la vie où l'histoire devient une instruction nécessaire et profitable. Quelle circonspection, quel choix ne doit-on pas apporter dans la direction première d'une étude qui doit être celle de toute la vie! Il est facile de mettre sous les yeux des jeunes gens les mots de rois, d'empire, de guerre, de conquête, de révolution, de lois; mais ce qu'il importe, c'est d'attacher à ces mots des idées nettes et précises.

La véritable connaissance des événemens est inséparable de celle de leurs causes et de leurs effets; aussi l'histoire générale, cet arbre colossal auquel se rattachent toutes les branches de la science historique, exige une culture attentive et réfléchie à laquelle la plupart des jeunes gens sont peu capables de se livrer. C'est dans la vie particulière des grands hommes qu'ils puiseront plus sûrement leurs premières leçons

de morale et de politique; ce genre n'exige pas autant de connaissances préliminaires, ni autant de maturité dans l'esprit.

En effet, pour connaître les hommes il suffit de les voir agir; leurs actions les dévoilent : la postérité ne les loue, ne les juge que sur des faits. Mais le ministère du biographe lui impose l'obligation d'ériger l'histoire en leçons de vertu, de mettre en action le talent, le génie et tous les genres de mérite; de rapprocher le souvenir des exploits les plus éclatans, de marquer les traits qui caractérisent les héros. Ce nom, dans l'origine, n'était donné qu'à des bienfaiteurs de l'humanité, qui devenaient ainsi l'objet d'une sorte de culte établi par la reconnaissance : aujourd'hui l'héroïsme ne désigne que les vertus et la valeur guerrière exercée au plus haut degré. Mais si le nom de héros n'a plus maintenant qu'une acception restreinte, l'heureuse affection de l'âme qui porte à faire le bien et à fuir le mal, et qu'on nomme vertu, exprime, non comme dans les temps héroïques, la force et la vigueur du corps, mais les qualités de l'esprit les plus recommandables, et plus

souvent encore celles du cœur. Ainsi la vertu se compose de la force, de la tempérance, de la justice, et surtout de la prudence, que Xénophon et Socrate ont défini la science des biens qui conviennent à l'homme.

On ne saurait trop le répéter, il est au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu que l'éducation doit nourrir, et l'histoire vivifier. La maxime impie que tout s'anéantit par la mort, et que la vertu reste bannie de la terre, est un paradoxe désolant et subversif des états. « Malheur aux » peuples, dit Tacite, chez qui s'éteint » l'enthousiasme de la vertu ! » Il est inséparable de l'idée d'un Dieu, source de courage et de consolation. Les vertus politiques sont un gage d'immortalité; car c'est aux grands hommes surtout qu'il convient d'appliquer la belle pensée d'Young, que *l'homme se plonge dans le tombeau pour se relever immortel.*

Prouvons aux jeunes gens que bonté et justice ne sont pas seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux créés par l'imagination, mais de véritables affections de

l'âme, éclairée par la raison, frein salutaire de la force. Disons-leur sans cesse qu'ils doivent se défier d'eux-mêmes, invoquer dans leur conduite la circonspection, se montrer respectueux devant la vieillesse, discrets, modestes dans leurs habitudes, hardis à bien faire, et passionnés pour la vertu. Tels étaient ces illustres Romains, qui n'entraient dans les charges qu'après avoir passé leur jeunesse à défendre l'innocence, à poursuivre le crime, sans autre intérêt que celui de servir la justice et de protéger les mœurs.

C'est donc plutôt en action qu'en paroles qu'il faut montrer la vertu aux jeunes gens : tel est l'objet de cette Biographie particulière, où les plus grands hommes des temps anciens et modernes sont placés tour à tour sous les yeux de la jeunesse, brillans de gloire et d'immortalité. Il ne s'agit point ici d'un amas confus de vérités et d'erreurs, mais d'une galerie de personnages illustres, dont la vie devrait être pour nous une leçon éternelle ; mais d'un tableau des vertus qui doivent caractériser l'homme public, et servir de règle de con-

ite à l'administrateur, au magistrat et a
néral, tableau qui ennoblit l'âme et ins
uit l'homme au grand art de la sagesse
'out, dans un pareil ouvrage, doit res
ırer l'honneur, la probité, l'amour d
ɔien, l'horreur du vice. Trop souvent o
reproché aux historiens de donner à leu
écrits l'empreinte de leurs préjugés, d
leurs passions, et de n'être presque jama
inspirés que par des motifs d'intérêt pe
sonnel. L'un a prôné le républicanisme
l'autre a flatté les rois; celui-ci a écrit da
l'esprit de son ordre; celui-là, ménagea
tous les partis, flotte au milieu des op
nions les plus divergentes: il en est p
qui aient écrit pour honorer uniquem
la vertu. Ce noble but, on se l'est p
posé dans la *Biographie des Jeunes Ge*
tous les amis de la morale y applaudi
sans doute. Cet ouvrage d'ailleurs n'a
cun rapport, aucune similitude avec
abrégés, ces compilations arides déc
si souvent de titres pompeux, et do
ne cesse d'inonder la littérature, c
pour faire descendre l'histoire à la
de l'enfance. Mais les faits, ainsi

et dénaturés, n'appartiennent plus à l'histoire; est-ce dans des sommaires, composés ordinairement sans méthode et sans goût, que la jeunesse peut apprendre à connaître les grands hommes qu'on lui offre pour modèles? Ces tableaux, incomplets et raccourcis, n'existent-ils pas déjà dans un grand nombre de dictionnaires historiques? Mais la *Biographie des Jeunes Gens* ne retrace point les grands hommes de profil, d'après les dictionnaires, qui, n'ayant pour guide que l'alphabet, embrassent indistinctement tous les genres de célébrité. Son but moral n'a rien de vague, rien d'incertain; sous ce rapport son avantage est incontestable, puisqu'elle ne présente pour modèles aux jeunes gens que l'élite des plus grands personnages de l'antiquité et des temps modernes, c'est-à dire tous les grands hommes qui ont paru *irréprochables* dans leur vie civile et politique.

Fidèle au plan primitif, j'ai laissé dans l'oubli les noms et les règnes de ces rois qui n'ont brillé sur le trône que de l'éclat de leurs généraux ou de leurs ministres; je n'ai associé aux grands hommes de

tous les âges que ces princes magnanim
vraiment épris de l'amour du bien ; je n
admis que ces personnages immortels, bie
faiteurs des nations par les lois, par l'é
quence, par des exploits guerriers, ou p
de grandes vertus, toujours plus rares q
de grands talens. Si de vastes desseins, tan
inspirés, tantôt conçus et mûris en silen
ont obtenu ici la sanction de l'histoire, c'
que j'ai découvert, soit dans la conceptio
soit dans l'exécution, cette vigueur de
ractère inséparable du vrai génie ; je n'ai
retracer enfin que des vies éclatantes
des morts illustres.

Tel est le plan, tel est l'esprit de la *Bi*
graphie des Jeunes Gens, dont la premiè
pensée appartient tout entière au librai
éditeur. C'est une inspiration si honorab
que je me plais à la lui restituer publiq
ment.

Je n'entretiendrai pas le public des
cidens qui m'ont ôté la possibilité de te
miner seul la rédaction d'un ouvrage
porte mon nom ; des motifs personnels
doivent point figurer dans un morce
essentiellement littéraire. Quand aux p

:s distinguées qui m'ont éclairé de
lumières en s'associant à mes travaux,
modestie se refuse, je le sais, au par-
d'une publicité qui au fond devrait
solidaire pour tous; mais, dussé-je
ırir leur blâme, j'avouerai que leur
ération m'a été d'un grand secours. Je
i d'abord, comme l'un de mes plus
ieux collaborateurs, M. Durdent,
ageusement connu par d'estimables
ıctions; je citerai encore M. Charles
osoir, jeune littérateur dont le savoir
nulation méritent d'être encouragés.
faible tribut d'éloge est le seul qu'il
oit permis de leur offrir ici, que ne
e adresser un hommage plus éclatant
ıx dames pleines de raison et d'esprit,
'ont pas dédaigné non plus de montrer
la flexibilité de leur talent dans le
: sérieux de la biographie. En pas-
ainsi de la littérature légère à la
ature grave, madame Dufrenoy et
ıme de Bolly ont prouvé qu'elles sa-
t au besoin allier la vigueur des pen-
et du style au charme et à l'élégance
:aractérisent leurs autres productions.

Combien il leur a été facile, tout en crifiant aux grâces, d'élever un piédes à la vertu ! Admirons surtout le cour qu'elles ont apporté à fouiller dans nombreux monumens de l'histoire, e comparer tant d'écrivains ennuyeux et p lixes. Tel est le généreux appui que de habiles auxiliaires m'ont prêté dans l'e cution de cet ouvrage, que je n'ai eu m'occuper exclusivement que des grai personnages de la république romaine, l'empire romain et du bas empire.

Quant à notre système de travail, il eu pour objet, je le répète, que de p clamer de belles actions et de beaux car tères, et pour but que d'être utile, en é tant avec soin la sécheresse et la stér abondance des compilateurs.

C'est d'ailleurs dans les sources les p pures de l'histoire ancienne et moder que nous avons puisé les élémens de ce Biographie d'élite, élémens qui se tro vaient enfouis pour ainsi dire dans les a nales de tous les âges et de toutes les r tions.

Nous avouerons franchement que ne

nous sommes approprié toutes les richesses répandues par l'inimitable biographe de Chéronée dans ses vies particulières d'Agésilas, d'Aratus, d'Aristide, de Camille, des deux Caton, de Cimon, de Fabius Maximus, de Lycurgue, de Numa, de Paul Emile, de Périclès, de Philopœmen, de Phocion, de Publicola et de Solon. Malheureusement une grande partie des travaux biographiques de Plutarque est devenue la proie du temps. Nous ne saurions trop regretter, par exemple, la vie des deux Scipion, celle d'Aristomène, général des Messéniens, et surtout la vie d'Epaminondas, de cet homme extraordinaire, si grand par ses exploits, plus grand encore par ses vertus, et qui, au jugement de Cicéron, fut le premier des Grecs. Malgré notre respect pour le patriarche de la biographie, nous ne nous sommes pas dissimulé toutefois que Plutarque, plus moraliste qu'historien, songeait moins à rassembler des faits qu'à faire le *portrait de l'âme;* qu'il avait négligé la chronologie, rompu à son gré la chaîne des faits, et qu'il était même tombé dans une foule de contradictions et

d'erreurs. Guidés par les lumières, par les observations des commentateurs et des critiques, nous avons osé rectifier ce grand biographe sous le double rapport de la liaison des faits et de l'exactitude; nous avons combiné ses récits avec ceux des meilleurs historiens de l'antiquité qui ont traité les mêmes sujets ou les mêmes époques de l'histoire ancienne.

Mais notre cadre offrait encore bien des vides à remplir. Nous n'avions ni précurseurs ni modèles pour former la biographie de plusieurs grands personnages anciens et modernes. Que de matériaux ne nous a-t-il pas fallu rassembler pour coordonner un si grand nombre de faits épars dans tant de volumes, enterrés en quelque sorte sous la poussière des bibliothèques. Cette partie de notre travail, la plus pénible et la plus difficile, ne sera peut-être pas indigne de l'indulgence du public. Nous n'avons pas eu non plus, pour l'ère moderne, l'appui d'écrivains immortels, devenus classiques; mais, guidés par des critiques judicieux, nous avons puisé dans des sources non moins abondantes, et recueilli des témoignages non moins certains.

osant former une sorte de jury bio-
ique, nous avons prononcé l'admis-
ou le rejet des grands hommes, soit
s l'autorité de l'histoire, soit d'après
frage même de la postérité.
sse cet ouvrage, par ses développe-
mêmes, par le haut intérêt qu'il res-
et surtout par le but louable qu'il se
se, mériter l'accueil favorable que
ambitionnons, comme le prix le plus
ir de nos veilles et de nos travaux!
nt surtout nos jeunes lecteurs, pé-
d'admiration pour tant d'actions ho-
les, héroïques, illustres, éprouver
orte d'orgueil d'appartenir à l'espèce
ine, en se retraçant les exploits des
s hommes que nous leur offrons pour

» personnages ont combattu; c'est pour le
» bonheur de tous qu'ils ont administré,
» gouverné, régi les empires : nous ferions
» comme eux si le destin nous plaçait dans
» les mêmes circonstances! »

T. I.

BIOGRAPHIE
DES JEUNES GENS.

Ière. PARTIE.

CYRUS LE GRAND,

ROI DE PERSE.

Les historiens anciens qui ont parlé de Cyrus ne ont pas plus d'accord sur les circonstances qui accompagnèrent la naissance et la mort de ce prince que sur plusieurs particularités de sa vie. Le Cyrus d'Hérodote est un fléau du genre humain; celui de Xénophon est le bienfaiteur des nations qu'il a conquises. On ne peut se dissimuler que cet historien, animé du désir de tracer le modèle d'un prince accompli, n'ait un peu flatté le portrait de son héros; cependant comme Xénophon s'est trouvé bien plus à même qu'Hérodote de s'instruire de l'histoire de Cyrus, et que d'ailleurs son récit est infiniment plus vraisemblable, nous adopterons sa version : Rollin l'a suivie aussi; à son exemple nous ne négligerons pas cette occasion d'offrir à la jeunesse, dans le héros de la Cyropédie, le modèle des bons princes et des sages conquérans.

Cyrus naquit vers l'an du monde 3400 environ;

il était fils de Cambyse, roi de Perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Doué de tous les avantages extérieurs, d'un esprit vif et pénétrant, disposé à recevoir les plus nobles impressions, avide de s'instruire, le jeune prince reçut une éducation bien faite pour perfectionner ses heureuses dispositions; il fut élevé selon les lois de la Perse, qui par leur austère sagesse se rapprochaient beaucoup alors des institutions de Sparte.

Les Perses, divisés en douze tribus, n'étaient d'abord qu'au nombre de cent vingt mille hommes en état de porter les armes. Dans la suite, devenus sous Cyrus maîtres de l'empire d'Orient, ils donnèrent leur nom à tous les pays compris entre le fleuve Indus et l'Hellespont; mais leurs mœurs devaient changer aussi rapidement que leur fortune. Adonnés à la vie simple et frugale de leurs ancêtres tant qu'ils eurent Cyrus à leur tête, ils se plongèrent dans la mollesse et dans les délices sous les successeurs de ce prince, et l'on vit bientôt tomber en désuétude, ou du moins s'altérer sensiblement, ces admirables institutions auxquelles ce peuple avait dû ses vertus, sa force et ses succès.

Chez les Perses le bien public était le principe et le but de toutes les lois. Ils regardaient l'éducation de la jeunesse comme le devoir le plus important et la partie essentielle du gouvernement: on ne s'en reposait pas sur les parens, qu'une aveugle tendresse rend quelquefois incapables de cette fonction; l'état s'en chargeait et faisait élever les enfans en commun et d'après une règle uniforme; ils allaient aux écoles encore plus pour y apprendre les principes de la justice que pour s'instruire dans les sciences et dans les lettres. L'ingratitude et le mensonge étaient les vices pour lesquels leurs maîtres cherchaient surtout à leur ins-

e l'horreur. On s'appliquait aussi à les ren-
ɔdestes et soumis aux magistrats, tempé-
et à les endurcir contre la fatigue et les pri-
. L'exercice de l'arc et du javelot était leur
ɔale occupation jusqu'à leur seizième ou dix-
ne année, époque à laquelle ils sortaient de
e des enfans pour entrer dans celle des ado-
; ils étaient alors soumis à de nouveaux de-
ar on peut dire que chez les Perses l'éducation
ssait toute la vie. C'était sur les jeunes gens
posait le soin de veiller à la sûreté intérieure
at; ils devaient sans cesse être aux ordres
ɔgistrats, accompagnaient le roi à la chasse,
erfectionnaient dans les exercices. Parvenus
e de vingt-sept ans, ils étaient mis au rang
ɔmmes faits, allaient à la guerre, et pou-
aspirer à tous les emplois civils ou militai-
e n'était qu'au bout de vingt-cinq ans passés
u service de la patrie qu'ils entraient dans
se des vieillards, où ils terminaient leur
ns des fonctions pacifiques ou dans un repos
able.

vé selon ces règles, Cyrus à l'âge de douze
ɪrpassait tous les autres enfans. Le roi des
, Astyage, invita alors Mandane à se rendre
ɔur avec son petit-fils, qu'il désirait voir
s ce qu'il avait appris de sa beauté, de son
et de ses excellentes qualités. A la cour de
and-père le jeune Cyrus attira tous les re-
et se concilia tous les cœurs par sa gentil-
sa modeste assurance et sa raison préma-
il devint l'idole d'Astyage, et n'usait de son
auprès de lui que pour rendre aux Mèdes
sortes de bons offices. Insensible au luxe,
ɪagnificence et à tous les divertissemens de
r de Médie, le jeune prince ne trouvait de
qu'à la chasse. Il apprit à monter à cheval,
ce alors inconnu en Perse, où la sécheresse

et la nature du terrain ne permettaient pas de nourrir des chevaux.

Cyrus entrait à peine dans sa seizième année lorsque les Babyloniens firent une irruption sur le territoire de la Médie. Astyage se mit aussitôt en campagne. Cyrus ne tarda pas à le suivre, et si les Mèdes remportèrent une victoire complète, ils la durent en grande partie à la valeur impétueuse du héros naissant et aux conseils pleins de sagesse qu'il sut donner à son aïeul.

L'année suivante Cyrus fut rappelé par son père pour achever son éducation en Perse. On peut voir alors combien ce jeune prince s'était fait aimer des Mèdes ; à son départ toute la cour l'accompagna ; Astyage même le conduisit à cheval assez loin, et quand il fallut se séparer il n'y eut personne qui ne versât des larmes. De retour dans sa patrie, Cyrus reprit ses anciens exercices, et se montra si soumis à la sévère discipline des Perses que ses compagnons ne purent s'empêcher de concevoir une nouvelle admiration pour celui que les délices d'une cour molle et voluptueuse n'avaient pu corrompre dans un âge aussi tendre.

Cyrus venait d'entrer dans la classe des hommes faits lorsque Cyaxare, fils et successeur d'Astyage, menacé par le roi d'Assyrie, réclama le secours de Cambyse. Ce prince lui envoya trente mille fantassins, tous hommes d'élite et qui avaient reçu l'excellente éducation des Perses. Cyrus partit à leur tête. Cambyse voulut accompagner son fils jusqu'à la frontière, et lui donna les plus sages instructions sur les devoirs d'un général; il lui fit observer surtout que le moyen le plus sûr de se faire obéir consiste à convaincre ceux à qui l'on commande. Arrivé en Médie, Cyrus travailla sans relâche à établir l'ordre et la discipline dans son armée, et à faire naître une noble émulation dans le cœur des chefs et des soldats par l'attrait des récom-

penses, et encore plus par ses manières affables et prévenantes envers ceux qui remplissaient bien leur devoir. S'il cherchait à faire sentir la supériorité de son rang, c'était par sa douceur et par sa libéralité, et non par la somptuosité de sa table ou la magnificence de ses habits. Un jour qu'il faisait la revue de son armée un courrier vint de la part de Cyaxare l'inviter à se rendre auprès de lui pour recevoir des ambassadeurs indiens; ce courrier était chargé en outre de lui remettre un riche habillement, afin qu'il pût paraître avec éclat et faire honneur à sa nation. Cyrus, sans changer de costume, partit sur le champ à la tête de ses troupes. Cyaxare parut d'abord un peu mécontent: « Vous aurais-je fait plus d'honneur, lui dit Cyrus, » vêtu de pourpre et richement paré, que je ne » vous en fais couvert de sueur et montrant à tout » le monde avec quelle diligence on s'empresse de » vous obéir ? ».

Le roi d'Arménie, depuis long-temps vassal des Mèdes, les regardait alors comme trop faibles pour résister à la ligue formidable qui s'était formée contre eux; il crut l'occasion favorable pour se soustraire à leur dépendance et ne plus leur payer de tribut. Cyaxare était incertain s'il laisserait cette défection impunie; dans la position où il se trouvait il craignait de s'attirer de nouveaux ennemis. Cyrus se charge de faire bientôt rentrer dans le devoir ce tributaire infidèle. Il pénètre à l'improviste dans l'Arménie, et presque sans coup férir il fait prisonnier le roi avec toute sa famille et ses trésors; mais, vainqueur généreux, il rend à ce prince sa liberté et sa couronne, et se contente d'exiger le tribut ordinaire et le contingent de troupes qu'il devait fournir à Cyaxare. Pénétré d'une telle grandeur d'âme, le roi d'Arménie devint pour toujours un des alliés les plus fidèles des Mèdes.

Ces belles actions n'étaient pour Cyrus que le

prélude d'actions plus glorieuses encore. Au bout de trois années employées de part et d'autre à s'assurer de nouveaux alliés et à faire des préparatifs, Cyrus engagea Cyaxare à aller à la rencontre des Assyriens pour leur livrer bataille. L'armée ennemie, à laquelle le puissant roi de Lydie, Crésus, avait joint toutes ses forces et qu'il commandait en personne, conjointement avec le roi de Babylone, était bien plus nombreuse que celle des Mèdes et des Perses réunis; mais Cyrus, qui par une position savante avait dérobé aux assiégeans la connaissance de sa faiblesse, sut tellement animer le petit nombre de ses troupes par sa présence et par son exemple, que dès la première attaque plusieurs bataillons ennemis furent enfoncés. En vain Crésus et le roi de Babylone s'efforcèrent de les rallier; ils ne purent soutenir un choc si rude, et prirent la fuite. La cavalerie Mède vint encore augmenter la déroute des ennemis; elle en fit un grand carnage, et le roi de Babylone y perdit la vie. Cyrus proposa à Cyaxare de poursuivre les fuyards; mais celui-ci n'approuva pas tout à fait cet avis; seulement il se contenta de permettre à ceux des Mèdes qui le voudraient d'accompagner les Perses à la poursuite des ennemis. C'est alors que l'on vit l'ascendant que les grandes qualités de Cyrus exerçaient sur l'esprit des soldats qui n'étaient pas même sous son commandement. Tandis que Cyaxare et ses principaux officiers passaient la nuit à se réjouir et à célébrer par un festin la victoire qu'ils venaient de remporter, presque tous les Mèdes, au lieu de partager ces plaisirs, aimèrent mieux aller avec Cyrus affronter de nouveaux dangers. Le camp des ennemis fut pris, la victoire complète et le butin immense. Cyrus fit mettre à part pour le roi des Mèdes ce qu'il y avait de plus précieux, et détermina les Perses à se piquer de générosité

envers leurs alliés dans le partage du butin; il se réserva seulement tous les chevaux pris sur l'ennemi, songeant dès lors à former ce corps de cavalerie qui devait être bientôt la partie la plus imposante de ses forces.

Parmi les prisonniers qu'on avait faits il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avait réservée pour Cyrus; elle se nommait Panthée, et était femme d'Abradate, roi de la Suziane. Cyrus, à qui l'on vanta cette belle captive, refusa de la voir, dans la crainte que le pouvoir de ses charmes ne le détournât des grands desseins qu'il méditait. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avait en garde, trouvait cette précaution étrange, et prétendait qu'on est toujours maître de soi-même: Cyrus, en lui laissant de nouveau le soin de la princesse, l'avertit de ne pas tant se fier sur ses forces. Araspe continua de se croire invincible; mais bientôt les attraits de la belle reine allumèrent dans son cœur une passion si vive, que, ne pouvant concilier la résistance de cette femme vertueuse avec l'impétuosité de ses désirs, il était près d'avoir recours à la violence. Elle implora la protection de Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part; cet officier remplit sa mission avec tant de dureté que celui ci se crut perdu. Quelques jours après Cyrus le mande; il vient tout tremblant; mais le prince, au lieu de l'accabler de reproches, lui parle avec douceur, reconnaissant que lui-même avait eu tort de l'avoir laissé aux prises avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune seigneur, et l'attacha plus que jamais aux intérêts de Cyrus. Il répara avantageusement sa faute; il se retira chez les Assyriens sous prétexte d'un prétendu mécontentement; mais dans le fait pour rendre compte à Cyrus de tout ce qui se passait chez les ennemis.

Comme tout le monde ignorait le motif de cette prétendue disgrâce, la perte de ce brave officier affligea toute l'armée. Panthée, qui croyait y avoir donné lieu, promit à Cyrus de l'en dédommager par l'acquisition d'un autre officier qui n'aurait pas moins de mérite : elle parlait d'Abradate, son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme le roi de la Suziane, touché des nobles procédés de Cyrus, le joignit avec deux mille chevaux, et se dévoua entièrement à son service. Ainsi ce prince devait à sa douceur et à sa générosité des avantages bien plus glorieux que ceux que procurent la rigueur ou la violence.

Le dernier roi d'Assyrie avait été un prince respectable; mais son fils, qui lui succéda, se rendit odieux par ses vices et sa méchanceté; aussi plusieurs de ses auxiliaires les plus puissans, irrités de ses cruautés et maltraités par le tyran dans ce qu'ils avaient de plus cher, se jetèrent-ils avec empressement dans les bras de Cyrus : tels furent Gobrias et Gadatus, qui, commandant tous deux à un peuple nombreux, lui remirent les troupes, les places et les provinces confiées à leurs ordres, et s'attachèrent pour jamais à sa fortune. D'un autre côté Cyrus, qui, même dans le pays ennemi, se faisait une loi de respecter les travaux de l'agriculture, n'avait jamais à combattre que des gens de guerre, et s'épargnait ainsi l'embarras d'avoir à réduire une populace souvent dangereuse dans son désespoir. Après avoir vu son armée se grossir ainsi chaque jour d'un grand nombre de nouveaux alliés, et avoir forcé le roi d'Assyrie, qui s'était mis en campagne, de se retirer à Babylone, Cyrus s'approcha de cette ville pour reconnaître ses environs et examiner sa position. Prévoyant les désastres qu'entraînerait le siége de cette puissante cité, et voulant les prévenir, il offrit au roi des Assyriens de terminer leur querelle par un com-

bat singulier : « C'est ainsi, dit Bossuet, qu'en « montrant son courage il se donna la réputa- « tion d'un prince clément qui épargne le sang « des sujets. » Son défi n'ayant point été accepté, il partit pour la Médie, afin de rassembler de nouvelles forces et de prendre les ordres de Cyaxare.

Mais, chose inconcevable, pendant que Cyrus faisait chérir ses vertus à ses ennemis mêmes, le prince au nom et pour les intérêts duquel il avait accompli de si grandes choses lui faisait un crime de ses exploits. Déjà même lorsque Cyrus avait, du consentement de Cyaxare, conduit à la poursuite des Assyriens la plus grande partie des Mèdes, celui-ci, furieux de se trouver sans armée, avait dépêché un courrier à son neveu pour lui faire de violens reproches : Cyrus avait répondu au roi des Mèdes par une lettre ferme, mais respectueuse. Cyaxare, qui ne jugeait pas à propos de recevoir dans son pays une armée considérable, se mit en chemin avec le peu qui lui était resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui était fort nombreuse et fort leste. A cette vue la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent ; il fit à son neveu l'accueil le plus froid, se refusa à ses embrassemens, et laissa même échapper quelques larmes. Cyrus, après avoir fait éloigner tout le monde, entre à l'instant même en explication avec le roi, et lui parle avec tant de douceur, de raison et de déférence, qu'il dissipe le nuage qui s'élevait dans l'esprit de Cyaxare, et rentre parfaitement dans ses bonnes grâces. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes en voyant les deux princes s'embrasser avec une tendresse réciproque. Cyrus put dès lors goûter un bonheur sans mélange ; chéri de tous ses alliés, il avait la confiance du chef. Cyaxare, voyant les Mèdes qui avaient suivi Cyrus plus

empressés que jamais de lui don[illegible] preuves d'attachement et de respect, épr[illegible]e douce surprise.

Le roi des Mèdes avait une fille unique ; il l'offrit à Cyrus, avec l'assurance de la Médie pour dot. Quelque honorable, quelque brillante que fût cette proposition, le jeune prince ne crut pas devoir l'accepter avant d'avoir le consentement de son père et de sa mère ; il se rendit donc auprès d'eux pour l'obtenir, et le mariage ne fut célébré qu'à son retour de Perse.

La guerre allait dès lors se continuer avec vigueur. Cyrus et Cyaxare voyaient sous leurs enseignes une armée bien disciplinée et animée du meilleur esprit. Le roi de Babylone, qui avait passé chez les Lydiens à la tête de ses troupes et avec d'immenses trésors, avait trouvé dans le roi de Lydie un allié puissant. Crésus, élu généralissime de la confédération, avait engagé dans son alliance ou forcé à se ranger sous ses drapeaux une multitude de nations diverses : les Egyptiens lui avaient envoyé par mer cent vingt mille hommes ; il attendait encore une armée de Chypre ; les Ciliciens, les Phrygiens, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens étaient arrivés ; ceux de l'Ionie, de l'Eolie, et la plupart des Grecs qui habitaient l'Asie avaient été contraints d'entrer dans la confédération. Le rendez-vous général était à Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus aurait pu redouter une armée si supérieure en nombre à la sienne, s'il n'eût su que le courage et la discipline décident bien plus du sort des combats que le nombre.

Convaincu qu'il est toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi, il n'attendit pas que les confédérés vinssent l'attaquer en Médie ; mais, y laissant Cyaxare avec le tiers de ses troupes, il se dirigea en Lydie, et après une

›lus importans de l'histoire ancienne, puis-
le décida de l'empire d'Asie entre les Assy-
de Babylone et les Perses; c'est la première
on connaisse quelques détails. L'armée de
ıs se montait à cent quatre-vingt-quinze mille
mes, dont trente-six mille de cavalerie, par-
›squels on distinguait dix mille Perses, qui
nt ses meilleures troupes. Crésus avait sous
rdres quatre cent vingt mille hommes, dont
ınte mille de cavalerie. Les armées étaient
une plaine immense, qui eût permis au roi
ydie d'envelopper les Perses : c'était bien en
son dessein; mais il ne put obtenir des Egyp-
, qui formaient plus du quart de ses troupes,
immuer la profondeur de leurs bataillons;
moins le front de son armée occupait près de
: lieues d'étendue.
raspe, qui, comme nous l'avons vu, sous pré-
d'un mécontentement s'était retiré au-
de Crésus, était revenu dans le camp des
es la veille du combat. Cyrus, instruit par
des dispositions des ennemis, établit les
ıes en conséquence. Nous n'entrerons pas
le détail de ces dispositions, non plus que dans

L'armée de Cyrus présentait l'aspect le plus magnifique ; hommes et chevaux, tout brillait d'airain et d'écarlate. Abradate, que Cyrus avait placé au front de l'armée avec un corps de chariots armés en guerre, était sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'était que de lin piqué, selon la mode de son pays : Panthée, sa femme, vint lui présenter une armure complette, éclatante d'or et de pourpre, qu'elle avait fait préparer secrètement pour procurer à son mari une agréable surprise. Malgré les efforts qu'elle faisait pour dissimuler son inquiétude, elle ne put s'empêcher de répandre quelques larmes en le parant de ce don précieux ; cependant, malgré sa tendresse, elle l'exhorta vivement à mourir plutôt les armes à la main que de ne pas signaler d'une manière digne de leur naissance et sa valeur et sa reconnaissance envers Cyrus. Ne pouvant plus serrer son mari dans ses bras, elle voulut encore baiser le char qui le portait, et après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'elle put elle se retira tristement.

Quand les deux armées furent en présence, et que les confédérés eurent vu combien leur front de bataille surpassait celui de Cyrus, le centre des Assyriens fit halte, et les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche, afin d'envelopper l armée des Perses ; mais Cyrus, peu alarmé de ce mouvement, qu'il avait bien prévu, prit lui-même en flanc les ennemis, qui marchaient pour employer contre lui cette manœuvre, et les mit bientôt en déroute. L'escadron des chameaux, dont les chevaux ne purent supporter l'odeur, mit aussi en fuite la cavalerie des alliés. Abradate rompit avec ses chariots plusieurs bataillons ennemis ; mais, son char s'étant renversé, il fut tué en faisant des prodiges de valeur. Les Egyptiens furent, de tous les confédérés, ceux qui se signalèrent le

plus dans cette bataille : tout avait fui devant Cyrus ; eux seuls soutenaient le combat ; on les vit même mettre en péril la vie de ce prince ; son cheval, percé de coups, s'étant abattu sous lui, il tomba au milieu des ennemis. Ce fut alors, dit Xénophon, que l'on vit combien il importe à un général de se faire aimer de ses troupes : officiers, soldats, également alarmés du danger de leur chef, se précipitèrent avec impétuosité au milieu d'une forêt de piques pour le dégager ; lorsqu'ils y furent parvenus le combat devint encore plus sanglant. Enfin Cyrus, admirant le courage des Égyptiens, et ne voulant pas laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honorables qu'ils acceptèrent : non moins fidèles alliés que soldats valeureux, ils stipulèrent expressément qu'on ne leur ferait point porter les armes contre Crésus, qui les avait appelés à son secours.

Le roi de Lydie s'était retiré rapidement vers Sardes, sa capitale ; les autres nations avaient également pris le chemin de leur pays ; personne ne se présentait plus pour disputer la victoire à Cyrus. Mais la joie qui régnait dans son camp fut troublée par un événement tragique. Rien n'égale la désolation de Panthée lorsqu'on lui annonce la mort d'Abradate ; elle se fait apporter les restes inanimés de son mari, et, tenant sa tête sur ses genoux, elle ne songe plus qu'à nourrir sa douleur et à repaître ses yeux de ce lugubre spectacle. Cyrus l'apprend ; il accourt, et, mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il s'efforce de la consoler, et donne des ordres pour qu'on rende à la mémoire d'Abradate des honneurs extraordinaires ; mais à peine s'est-il retiré que Panthée s'enfonce un poignard dans le sein, et pose, expirante, sa tête sur le cœur de son époux.

Dès le lendemain Cyrus marcha vers Sardes.

Crésus vint à sa rencontre à la tête des Lyd
et après un combat vigoureux il fut rep
jusque dans sa capitale. Cyrus en forma le s
et dès le même jour il se vit maître de la cita
Entré dans la place, il ne trouva plus de
tance. Son premier soin fut d'en empêcher l
lage, auquel on avait déjà commencé à se livr
fallait que Cyrus possédât bien l'art de se faire
pour arrêter et lier en quelque sorte les r
avides d'une foule de soldats étrangers, dans
ville aussi remplie de richesses que l'était S
Il accorda la vie et la liberté aux habitans, à
dition qu'ils livreraient toutes leurs richesse
n'eurent pas de peine à y consentir; Crésus,
s'était fait amener, leur en avait donné l'exe
Le vainqueur, touché de compassion pour l'i
tune de ce roi, qui, tombé tout à coup d'
haut rang, supportait un tel désastre avec un
rage vraiment admirable, le traita avec beau
de clémence et de bonté, et lui laissa le no
l'autorité de roi en lui interdisant le pouvo
faire la guerre dans la suite. Il le mena tou
avec lui dans ses expéditions, autant peut
pour s'assurer de sa personne que par estim
pour profiter de ses avis.

Aussitôt que les Ioniens et les Eoliens e
appris que Cyrus avait conquis la Lydie, il
envoyèrent à Sardes des ambassadeurs po
prier de les recevoir au nombre de ses sujet
aux mêmes conditions que Crésus leur avai
cordées: Cyrus, qui avant sa victoire les ava
vain sollicités d'embrasser son parti, ne se cru
obligé d'accepter leurs offres, et ne leur rép
que par l'apologue d'un pêcheur qui, ayant
tilement joué de la flûte pour faire venir à l
poissons, ne vint à bout de les prendre qu'e
tant ses filets à l'eau. Il fit seulement une e
tion en faveur des Milésiens. Les autres Io

assemblèrent des troupes, et se mirent en état de se défendre ; ils députèrent même à Sparte pour demander des secours. Les Lacédémoniens se contentèrent d'envoyer à Cyrus un député chargé de l'avertir que Sparte ne souffrirait pas qu'il entreprît rien contre les Grecs : Cyrus ne fit que rire de cette insolente députation, et répondit que si le ciel lui conservait la vie il donnerait aux Lacédémoniens matière à parler non des maux de leurs alliés, mais de leurs propres malheurs.

Cyrus, après avoir soumis, en personne ou par ses lieutenans, les divers peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, passa dans l'Assyrie et dans l'Arabie, qu'il subjugua pareillement. De là il s'avança vers Babylone, la seule ville d'Orient qui lui résistât encore. Le siége de cette puissante cité n'était pas une entreprise facile ; ses murailles, d'une hauteur extraordinaire, semblaient inaccessibles ; une garnison nombreuse, un peuple immense défendaient la ville, pourvue de toutes sortes de provisions pour vingt ans. Cyrus ne pouvait donc espérer de la prendre ni par la force ni par la famine ; mais, dit Bossuet, « La destinée de cette » ville fut étrange, puisqu'elle devait périr par » ses propres inventions. » La reine Nitocris, pour faciliter les travaux du pont qu'elle fit construire sur l'Euphrate, avait fait creuser un lac immense pour détourner les eaux de ce fleuve large et rapide ; elle ne songeait pas qu'elle fournissait ainsi à ses ennemis le moyen de prendre sa ville : ce fut dans ce même lac que Cyrus devait attirer de nouveau l'Euphrate pour s'ouvrir un passage dans Babylone. Dans cette vue, il fit tirer une ligne de circonvallation tout autour de la ville, avec une tranchée large et profonde qui aboutissait tout près du fleuve et communiquait au lac de Nitocris. Les habitans, se croyant à

l'abri de tout danger à la faveur de leur
parts et de leurs magasins, et ne prévoya
les desseins de Cyrus, dont il n'avait co
secret à personne, insultaient les Perses d
de leurs murailles, et se moquaient de le
forts. Cyrus souffrit patiemment leurs ra
jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'exécu
qu'il méditait.

Elle ne tarda pas à se présenter. Les B
niens se disposaient à célébrer une fête
nelle, et devaient passer toute la nuit au
des festins et des plaisirs. Dès que le so
arrivé Cyrus ordonna à une partie de ses t
d'ouvrir, à force de bras, de nouveaux f
depuis la tranchée jusqu'au fleuve, qui cou
travers de la ville. L'eau entra dans les f
de là dans la tranchée et dans le lac, et laiss
le lit du fleuve presque à sec. Alors des s
commandés par Gobrias et Gadatas s'y je
des deux côtés, au-dessus et au-dessous de
lone, et s'avancèrent sans trouver d'obstacl
suite de la négligence et du désordre qui rég
partout pendant cette nuit, les portes d'airai
fermaient les descentes du quai vers le fle
trouvaient ouvertes; ainsi les deux corps de tr
pénétrèrent bientôt dans le cœur de la vil
d'après l'ordre de Cyrus, imitant les cris de
byloniens et le bruit qu'ils faisaient au milie
réjouissances, ils opérèrent bientôt leur jonc
arrivèrent aux portes du palais, et surprire
soldats qui le gardaient avant d'avoir éprou
moindre résistance. Le roi étant sorti au
du tumulte, l'épée à la main et à la tê
ses gardes, fut tué avec la plupart de ceu
combattaient auprès de lui; le reste fut bi
dispersé. Cyrus, maître du palais, envoya
troupes dans la ville pour disperser ceux
trouverait armés dans les rues; puis il ord

pouvant compter sur la fidélité des habitans,
. pour la sûreté de sa personne plus de pré-
ons qu'il n'avait fait jusqu'alors; il se forma
our et une garde nombreuse, voulant d'ail-
, par un appareil majestueux, inspirer plus
spect à ses nouveaux sujets.
nfia à différentes personnes les diverses parties
dministration ; mais il se réserva à lui seul le
le nommer les généraux, les gouverneurs de
nces, les ministres et les ambassadeurs, per-
que c'est là proprement le devoir d'un roi,
e de là dépend sa gloire et la prospérité de
mpire. Il possédait l'art de bien apprécier le
tère des hommes, et de reconnaître le mérite
ut où il se trouvait; mettant ainsi chacun
place, il faisait servir tous les talens, toutes
alités particulières à l'utilité générale. Mais
ue confiance qu'il accordât au mérite et à la
, il se gardait bien de confier le pouvoir ab-
à un seul, persuadé qu'un prince finit tou-
par se repentir d'avoir rendu un sujet trop
ant. Il établit un ordre merveilleux pour la
e, pour les finances et pour la police. Il avait
toutes ses provinces des personnes d'une

par ses lumières et par ses vertus. Jaloux de s'attirer le respect des grands et de tous ceux qui l'approchaient, il était convaincu que le plus sûr moyen de l'obtenir était de leur témoigner beaucoup d'égards et d'observer lui-même avec soin les règles de l'honnêteté et de la pudeur.

Rien n'égalait la libéralité de Cyrus, qui n'estimait les richesses que pour avoir le plaisir d'en faire part aux autres. Lorsque ce prince, simple général des Perses, n'était pas assez riche pour faire du bien à tous, par cette raison-là même il se croyait obligé de leur marquer sa bonne volonté et l'intérêt sincère qu'il prenait au bien et au mal qui leur arrivait. Maître de l'Orient, possesseur de richesses égales à son inépuisable générosité, il ne se croyait pas pour cela dispensé d'accompagner ses libéralités de ces formes honnêtes et délicates qui donnent tant de prix au bienfait. Un jour Crésus lui représenta qu'à force de donner il finirait par s'appauvrir, tandis qu'il pouvait amasser des trésors infinis : « Et à quelle somme » pensez-vous, réprit Cyrus, que pourraient » monter ces trésors? » Crésus fixa une somme immense. Cyrus fit écrire aux seigneurs de sa cour qu'il avait besoin d'argent; en un moment on lui en envoya de toute part beaucoup plus que la somme marquée par Crésus : « Voilà, dit le géné- » reux prince, voilà mes trésors ; le cœur et l'af- » fection de mes sujets, voilà les coffres où je » garde mes richesses. »

Une si longue suite de prospérités n'avait point fait oublier à Cyrus ce qu'il devait aux dieux ; au contraire, sa piété augmentait avec son bonheur. Le respect pour la religion et pour ses ministres fut toujours l'objet de ses soins ; il institua de nouvelles cérémonies religieuses, et accorda de nouveaux honneurs à l'ordre des

Mages, déjà fort considéré en Orient. Les sujets imitant la piété de leur souverain, l'autorité de ces prêtres devint très-grande; heureux si par une noire ingratitude ils n'eussent pas dû en abuser contre l'un des fils de leur bienfaiteur!

Quand Cyrus eut réglé tout ce qui concernait le gouvernement il voulut, dans une cérémonie auguste et religieuse, donner à ses sujets le spectacle d'un triomphe. Il alla offrir avec pompe des sacrifices aux dieux, affectant d'étaler dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'imposer aux peuples. Il parut sur un char superbe, le front ceint de la thiare et du diadême, revêtu de la pourpre royale, et paré de manière à faire ressortir la beauté de ses traits et la majesté de sa taille. Les officiers des Perses et des alliés le suivaient couverts de longues robes à la manière des Mèdes, toutes extrêmement riches, mais plus ou moins magnifiques, selon le grade qu'ils occupaient. On sacrifia des chevaux, et l'on offrit des chars aux divinités du pays, et surtout au Soleil. Dès que l'on vit Cyrus sortir de son palais sur son char tous se prosternèrent devant lui, ce qui n'était jamais arrivé à aucun Perse.

Sans doute cette excessive magnificence devait faire naître chez les Perses le goût du luxe et de la mollesse, et corrompre la simplicité de leurs mœurs; mais rendons à Cyrus la justice de dire que s'il commit une imprudence en affectant ce faste extérieur, il conserva toujours ses manières affables et prévenantes, son activité infatigable, et sut tant qu'il vécut préserver ses sujets comme lui-même des délices honteux d'une vie oisive et voluptueuse. Quoique par ses longs travaux et ses brillans exploits il pût s'imaginer avoir le droit de se regarder comme bien au-dessus de Cyaxare, il lui marqua toujours la plus entière déférence, et

partagea avec lui l'empire conquis par sa propre valeur. Ils allèrent ensemble à Babylone dresser le plan de toute la monarchie, qu'ils divisèrent en cent vingt provinces.

Pour faciliter les communications dans son vaste empire, il établit à différentes distances des postes et des courriers. Cette utile institution se conserva long-temps en Perse; mais son usage était borné aux seuls besoins de l'état.

Toutes les troupes de l'empire avaient reçu l'ordre de se rendre auprès de Cyrus, qui en fit la revue générale. Elles s'élevaient à six cent mille fantassins, et cent vingt mille cavaliers; il avait en outre deux mille chariots armés de faux. Après en avoir distribué un nombre nécessaire dans les différentes garnisons, il mena une partie de ses forces dans la Syrie, d'où il étendit ses conquêtes sur tous les pays environnans jusqu'à la mer Rouge et aux confins de l'Ethiopie.

Cyaxare, nommé dans l'écriture Darius le Mède, et Cambyse, ayant terminé leurs jours tandis que leur digne héritier faisait ces conquêtes, Cyrus se vit à son retour seul possesseur des deux empires, qui n'en faisaient plus qu'un. Il signala la première année de son nouveau règne par ce célèbre édit qui permettait aux Juifs de retourner à Jérusalem après soixante-dix ans de captivité à Babylone. Il vécut encore sept ans; pendant lesquels il jouit en paix du fruit de ses travaux et de ses victoires. Son empire, le plus vaste qui eût jamais existé, était borné à l'orient par l'Indus, au nord par la mer Caspienne et le Pont-Euxin; au couchant par la mer Egée, au midi par l'Ethiopie et le golfe Arabique. Cyrus établit presque toujours sa demeure au centre de ses états; Babylone, située dans un pays chaud, était sa résidence pendant l'automne et l'hiver; il passait le printemps à Suze, et l'été à Ecbatane. Par ce moyen toute l'année était passée

lui un printemps perpétuel. Jouissant d'une santé forte et robuste, qui était le fruit de la vie sage et frugale qu'il avait toujours menée, adoré des Perses, des Mèdes et des nations conquises, rien n'aurait manqué à la félicité de ce prince si les vices et le caractère farouche qu'annonçait Cambyse, son successeur, n'eussent troublé la tranquillité de ses derniers jours. Il mourut dans un âge très-avancé.

Hérodote raconte sa mort d'une manière tragique; il suppose que ce prince fut tué et défait dans une bataille contre Thomyris, reine des Scythes, qui plongea elle-même sa tête dans un vase plein de sang, en disant : « Abreuve-toi de » sang, toi qui en as été toujours si altéré ! » Mais quand on considère le génie d'Hérodote, quand on fait réflexion aux détails fabuleux qu'il rapporte touchant la naissance de Cyrus, on peut se croire assez bien fondé pour rejeter un conte dépourvu de vraisemblance, quand même le caractère qu'Hérodote lui-même donne à ce prince, et le témoignage de tant d'autres historiens ne fourniraient pas de preuves assez convaincantes de la fausseté d'un tel récit.

« On peut regarder Cyrus, dit Rollin, comme le conquérant le plus sage et le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. » A la valeur la plus impétueuse il joignait tout le sang-froid, toute la prudence nécessaires à un général. La bonté, la générosité, la clémence faisaient le fond de son caractère; aussi fut-il appelé le père de ses sujets. On peut excuser l'ambition qui le portait à faire des conquêtes, puisqu'il semblait né pour le bonheur des nations qu'il avait subjuguées. Les peuples qu'il réduisit sous son obéissance étaient esclaves auparavant; il ne fit que changer leur servitude, souvent rigoureuse, en une dépendance infiniment douce. Il voulait

connaître le mérite et savait le distinguer ; il l'aimait, et ne manquait jamais de le récompenser de la manière la plus magnifique et la plus flatteuse. A ces belles qualités de l'âme il joignait tous les avantages extérieurs, un air noble, un abord gracieux, une conversation agréable et des manières obligeantes. La fortune ne fit pas moins pour lui que la nature ; dans le cours de son long règne Cyrus vit tout succéder à ses désirs, et ce que l'on peut dire de plus vrai et de plus honorable pour ce prince, c'est qu'il se montra constamment digne de tant de prospérités.

LYCURGUE,

LÉGISLATEUR DES LACÉDÉMONIENS.

Eunomus, l'un des deux rois qui régnaient alors à Sparte, eut deux fils; l'aîné se nommait Polydecte; le second, né d'un autre lit, fut Lycurgue, dont on place la naissance 926 ans avant notre ère. La plus grande dissolution, la licence la plus effrénée régnaient alors à Sparte; le frein des lois y était aussi méconnu que celui des mœurs; les rois et les magistrats, que leur dignité mettait dans le devoir de maintenir l'ordre et de réprimer l'audace d'un peuple féroce et corrompu, tombaient dans le mépris alors qu'ils lui cédaient par complaisance, ou s'attiraient sa haine s'ils osaient user contre lui de rigueur. Le père de Lycurgue en fut un triste exemple; il fut tué d'un coup de couteau dans une émeute populaire, en voulant séparer des furieux qui se battaient.

Polydecte, l'aîné des fils d'Eunomus, lui succéda, et après un règne de neuf ans il mourut sans postérité. Tout semblait appeler Lycurgue au trône; il fut roi en effet tant qu'on ignora la grossesse de la reine sa belle-sœur; mais dès qu'elle fut connue Lycurgue déclara que si elle mettait au monde un fils il serait le premier à reconnaître ses droits à la couronne, et pour garant de sa parole il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

La reine aimait Lycurgue, et lui fit dire que s'il consentait à l'épouser elle n'hésite-

rait pas, pour lui assurer le trône, à faire avo
le fruit qu'elle portait dans son sein. Lycurg
dans la crainte de ne pouvoir persuader une fen
violente dans ses passions, dissimula toute l'l
reur que cette proposition lui inspirait, et rés
de la tromper. Il la détourna fortement d'empl
un moyen si dangereux pour ses charmes et m
pour sa vie, en disant qu'il conserverait le t
si elle donnait le jour à une fille, et que si ell
venait mère d'un enfant mâle il saurait bien
parti prendre. Pour plus de sûreté il plaça au
d'elle des personnes qui lui étaient affidées,
ordre, s'il lui naissait une fille, de la laisser
les mains des femmes de la reine; mais si c'
un fils, de le lui apporter sur le champ, en q
que lieu qu'il se trouvât. Elle accoucha d'un
qui fut aussitôt remis entre les mains de Lycur
alors à souper avec les premiers magistrat
Sparte. Il leur présenta aussitôt ce précieux dé
« Spartiates, dit-il, voilà le roi qui nous est r
Il le nomma Charilaüs (joie du peuple), pou
moigner la satisfaction des assistans et la sie
Ce fut ainsi qu'après huit mois de règne il dé
la royauté, conservant un titre bien plus glori
l'estime et l'admiration de ses concitoyens. I
la tutelle de l'enfant-roi.

Cependant l'amour de la reine fit place
haine et à la fureur. Elle dit, elle fit répa
qu'il était dangereux de confier les jours du j
prince à la vigilance d'un homme qui n'avait
tre intérêt que d'en abréger le cours; que Ly
que se repentait déjà de ce qu'il avait fait, e
pour recouvrer le diadême il se proposait de
mourir son pupille. Ces bruits, faibles dans
naissance, prirent bientôt de la consistance à
d'être répétés, et finirent par éclater avec ta
force qu'il fut obligé, pour les détruire, d
loigner de sa patrie.

Il alla d'abord en Crète, où les lois du sage Minos fixèrent long-temps son attention; il admira l'harmonie qu'elles entretenaient dans l'état et chez les particuliers. Il y avait alors en Crète un homme renommé par sa sagesse et sa science politique ; c'était un poëte lyrique nommé Thaletas. Tout en paraissant ne composer que des pièces de chant, il se conduisait réellement en habile législateur ; toutes ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde : « Soutenues » du nombre et de l'harmonie, dit Plutarque, » pleines à la fois de douceur et de véhémence, » elles adoucissaient insensiblement les esprits des » auditeurs, leur inspiraient l'amour des choses » honnêtes, et faisaient cesser les haines qui les » divisaient. » Jugeant un tel homme digne de le seconder dans les grands desseins qu'il méditait, Lycurgue s'unit étroitement à lui, et l'engagea par ses prières à aller s'établir à Lacédémone, pour préparer la réforme des Spartiates en leur faisant entendre ses chants, consacrés à célébrer les charmes de la vertu.

Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernemens et des mœurs, Lycurgue passa dans l'Asie mineure. Au lieu de ce régime simple et austère qui assurait le bonheur aux Crétois, il n'y vit que des lois et des âmes sans vigueur : les Iotiens gémissaient en esclaves sous le joug des plaisirs et de la licence. Mais il y fit une découverte précieuse ; les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains : voyant dans ces admirables ouvrages les plus belles maximes de la morale et de la politique embellies par les charmes de la fiction, il résolut d'en enrichir la Grèce.

On prétend que Lycurgue visita aussi l'Egypte, et qu'entre les institutions de ce peuple ayant surtout admiré celle qui sépare les gens de guerre de toutes les autres classes du peuple, il la trans-

porta à Lacédémone, où il fit des [illegible]iers et des artisans une classe à part. Ce voy[illegible]n Égypte paraît assez bien attesté; mais il est au moins incertain que Lycurgue ait été dans la Lybie et dans l'Ibérie, et qu'il [illegible] pénétré jusque dans l'Inde pour y converser avec les gymnosophistes.

Tandis qu'il continuait à parcourir les régions éloignées, étudiant partout l'ouvrage des législateurs, et recueillant les semences du bonheur qu'ils avaient répandues en différentes contrées, Lacédémone, fatiguée de ses divisions, envoya plus d'une fois à sa rencontre des députés pour le presser de venir au secours de l'état. Lui seul pouvait en diriger les rênes, tour à tour flottantes dans les mains de princes sans autorité et dans celles d'une multitude indocile. Il céda enfin aux vœux empressés des Lacédémoniens et des princes eux-mêmes, qui espéraient que sa présence servirait de frein à la licence de leurs sujets.

De retour à Sparte, il s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissait pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire et d'en élever un nouveau sur d'autres fondemens. S'il prévit tous les obstacles que devait présenter l'exécution d'un pareil dessein, il sentit aussi que les circonstances ne pouvaient lui être plus favorables; il voyait tout un peuple, malheureux par l'anarchie, tourner les yeux vers lui comme pouvant seul porter remède à ses maux. Il avait pour lui la confiance et le respect qu'on accordait à sa naissance, à sa vertu dès long-temps éprouvée, et aux lumières qu'il avait acquises dans ses voyages; il avait son génie, ce courage imposant qui force les volontés, et cet esprit de conciliation qui les attire; il avait enfin l'aveu du ciel; la Pythie, qu'il avait été consulter à Delphes avant de mettre la main à son grand ouvrage, lui avait répondu ces mots, qu'Hérodote nous a conservés: « Te voilà dans mon temple célèbre, ami de

Jupiter et des habitans de l'Olympe : mon oracle incertain balance s'il te déclarera un dieu ou un homme ; je te crois plutôt un dieu. » Elle ait ajouté, concernant la législation qu'il avait rojetée, qu'Apollon lui accordait la demande u'il lui avait faite de donner de bonnes lois à n pays, et qu'il y établirait le meilleur de tous s gouvernemens. Lycurgue ne cessa depuis d'entenir des intelligences avec la Pythie, qui imrima constamment à ses lois le sceau de l'autorité ivine. En cela il suivit l'exemple des autres législeurs : « Ces hommes éclairés et judicieux, selon bservation de l'abbé Ricard, dont nous empruns ici les expressions, avaient senti que s'ils ne arlaient aux hommes qu'en leur propre nom ils 'auraient pas assez de pouvoir sur les esprits pour ntraîner leur persuasion et leur obéissance. Les ommes se soumettent difficilement à une autorité urement humaine lorsqu'il s'agit de sacrifier une artie de leurs droits et de leur liberté, même pour ssurer leur tranquillité personnelle ; mais ils cèent sans peine à une autorité suprême, et ils vont vec respect au-devant des lois qu'on leur propose u nom de la divinité. »

Avant de mettre à exécution ses plans de réorme, Lycurgue les soumit à l'examen de ses mis et des citoyens les plus distingués. Il en noisit trente qui devaient l'accompagner dans la lace publique ; au jour convenu ils s'y jetèrent vec lui tout armés, commençant l'ouvrage de sa gislation comme on commence une révolte. Le euple trembla, tout tomba dans la stupeur, et ersonne ne tenta la moindre résistance. Dans le ernier moment du tumulte le roi Charilaüs, neeu de Lycurgue, épouvanté et croyant qu'on en vouit à sa vie, se réfugia dans un temple ; rassuré ientôt sur le danger dont il s'était cru menacé, sortit de ce lieu sacré, et comme il était natu-

rellement doux, il entra dans les vues de son oncl et se joignit à son parti. La facilité de son carac tère fit dire un jour à Archelaüs, son collègue, de vant qui on louait la bonté de ce jeune prince « Comment Charilaüs ne serait-il pas bon, lc » qui ne sait pas même être méchant pour le » méchans ? » Mot plein de sens et qui est loi d'être une louange pour Charilaüs. En effet, un trop grande bonté qui va jusqu'à épargner le coupables est peut-être le plus grand défaut d ceux qui gouvernent : un prince méchant n'a ses propres vices; un prince faible a les d de tous ceux qui l'approchent.

Le premier objet et en même temps le plus portant de la législation de Lycurgue fut l'établis sement d'un sénat, composé de trente membres si l'on y comprend les deux rois. C'était déjà u grand pas de fait; par ce moyen se trouvai fixée la forme du gouvernement, qui avait tantô penché vers la tyrannie, tantôt vers la démo cratie. Ce sénat lui servit de contre-poids, en rangeant du côté des rois quand le peuple voulai se rendre trop puissant, et en fortifiant au con traire le parti du peuple quand les rois vou laient pousser trop loin leur autorité. Pour que l peuple ne s'imaginât pas que sa condition fût de venue plus mauvaise qu'auparavant, Lycurgue lu permit de former une assemblée générale, dan laquelle il n'avait pas le droit de délibérer, mai seulement d'approuver ou de rejeter ce que le rois ou le sénat proposaient.

C'est ainsi que le législateur avait tempéré l forme du gouvernement; mais dans la suite o reconnut que les trente sénateurs formaient un oligarchie absolue et préjudiciable à la liberté pu blique; on leur donna pour frein l'autorité de éphores, qui furent établis environ cent trente ao après Lycurgue, sous le règne de Théopompe.

La seconde et la plus hardie des institutions de Lycurgue fut le partage des terres. Il existait à cet égard entre les citoyens une si prodigieuse inégalité, que la plupart, privés de toute possession et réduits à la misère, étaient à charge à l'état, tandis que les richesses se trouvaient dans les mains du plus petit nombre. Lycurgue, qui voulait bannir de Sparte les deux plus grandes maladies de tous les gouvernemens, l'excessive richesse et l'indigence, et tous les vices auxquels elles donnent naissance, persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun et d'en faire le partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, sans autre distinction entre eux ni prééminence les uns sur les autres, que celles qui résultent du mérite et de la vertu. Cette proposition du législateur souleva d'abord les esprits; mais après de vives contestations elle passa. Les terres de la Laconie furent distribuées en trente-neuf mille parts; Lacédémone en eut neuf mille, et les trente mille autres furent distribuées entre les habitans de la campagne. On dit que quelques années après Lycurgue, traversant les terres de la Laconie au temps de la moisson, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, se tourna vers ceux qui l'accompagnaient et leur dit en souriant : « Ne semble-t-il » pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs » frères qui viennent de faire leur partage ! »

Mais la division des terres n'eût produit qu'un avantage passager s'il avait toujours été permis d'amasser des espèces monnoyées. Pour l'empêcher Lycurgue ne dépouilla pas à la vérité ceux qui possédaient de l'or et de l'argent; mais, ce qui revenait au même, il décria la valeur de ces métaux, et ne souffrit qu'une monnaie de fer pour tous les échanges de denrées nécessaires à la vie. Ces nouvelles espèces étaient si pesantes et d'un si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs

pour porter une somme de dix mines, et une chambre entière pour la serrer.

Ensuite il bannit de Sparte tous les arts frivoles et superflus; mais quand même il ne les en aurait pas chassés, la plupart y seraient tombés d'eux-mêmes et auraient disparu avec l'ancienne monnaie, parce que les artisans ne trouvaient pas à se défaire de leurs ouvrages, et que la nouvelle monnaie n'avait cours dans aucun des autres états de la Grèce, qui, loin d'en faire cas, n'y attachaient qu'un profond ridicule. Ce mépris des étrangers influa sur les Spartiates eux-mêmes, qui finirent par dédaigner tellement leur monnaie, qu'à peine en faisaient-ils usage, et que très-peu d'entre eux se souciaient d'en avoir au-delà de ce qu'il leur fallait pour subvenir au strict nécessaire.

Cependant toutes ces institutions ne furent pas encore regardées par Lycurgue comme suffisantes pour prévenir les excès particuliers auxquels les hommes sont toujours enclins. Un troisième réglement ordonnait que les repas fussent publics; les citoyens étaient obligés, sans distinction, de manger tous ensemble, et de se nourrir des mêmes mets. Il n'était permis à personne de prendre ses repas chez soi et d'arriver rassasié à la table publique : de même qu'on y réprimait l'intempérance, on y observait aussi avec soin celui qui ne buvait et ne mangeait pas, et on lui reprochait publiquement sa délicatesse, qui lui faisait mépriser la nourriture commune.

De tous les réglemens de Lycurgue, ce fut celui qui irrita le plus les riches, et qui éprouva de leur part la plus vive opposition. Ils s'assemblèrent en grand nombre, s'ameutèrent contre lui, et le poursuivirent avec tant d'acharnement qu'il n'eut que le temps de se jeter dans un temple; encore fut-il atteint dans sa course par un jeune homme nommé Alcandre, qui lui creva l'œil d'un coup

de bâton. Lycurgue, sans se laisser abattre par la douleur, se tourne avec fermeté vers le peuple, et lui montre sa blessure : à cette vue, pleins de honte et de confusion, les citoyens livrèrent Alcandre au législateur, qu'ils reconduisirent chez lui en lui témoignant tout leur regret de l'outrage qu'il venait de recevoir. Lycurgue, après les avoir remerciés, les congédia, fit entrer Alcandre chez lui, et, sans lui faire aucun reproche, se contenta de lui ordonner de panser sa blessure, et de le rendre témoin de sa vie en l'attachant quelque temps à son service. Alcandre, qui, sans avoir un mauvais naturel, n'était que vif et emporté, voyant chaque jour la bonté, la douceur, la vie austère et la constance infatigable de Lycurgue dans ses travaux, touché d'un sincère repentir, conçut pour lui la tendresse la plus vive, et devint sage et paisible de turbulent qu'il était; on le vit désormais servir d'exemple à ses concitoyens par sa prudence et sa modération, de défenseur à Lycurgue par son zèle pour lui, et de soutien aux institutions de ce législateur par leur observation scrupuleuse.

Ainsi, sans s'ébranler par les oppositions, tout jours ferme dans ses desseins, Lycurgue parvin à établir cette importante réforme. Les tables étaient chacune d'environ quinze personnes ; pour y être reçu il fallait être agréé de toute la compagnie. Chaque convive apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de monnaie pour l'apprêt et l'assaisonnement des vivres. Pendant long-temps les Spartiates furent très-exacts à se rendre à ces repas : le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec sa femme et ses enfans, fut réprimandé et puni par les magistrats.

Les enfans mêmes se trouvaient à ces repas, et on les y conduisait comme à une école de tempérance et de sagesse. La simplicité présidait à ces réunions ; jamais on n'y entendait de propos contre les bonnes mœurs ; on en excluait jusqu'à ces disputes de mots et ces discours auxquels l'amour-propre seul peut donner lieu ; là se tenaient de graves discours sur le gouvernement et les enfans n'entendaient rien qui ne les instruisît. Ce n'est pas que la conversation ne s'engageât quelquefois par des railleries fines et spirituelles; mais elles n'étaient jamais ni basses ni choquantes ; dès qu'on s'apercevait qu'elles blessaient quelqu'un on s'arrêtait tout court. On accoutumait aussi ces jeunes convives au secret ; quand l'un d'eux entrait dans la salle le plus âgé, qui présidait au repas, lui disait, en lui montrant la porte : « Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par-là. »

La sauce noire était celui de leurs mets que les Spartiates préféraient à tout ce qu'on servait sur leur table frugale. Denys le Tyran voulut en juger ; il fit venir à cet effet un cuisinier de Lacédémone, s'en fit apprêter, la goûta et la rejeta : « Je ne m'en étonne pas, dit l'esclave ; l'assaisonnement y a manqué. — Hé quoi donc ? répondit le prince. — La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif ; car c'est là, ajoute le cuisinier, ce qui assaisonne chez nous tous les mets. »

Lycurgue regardait l'éducation des enfans comme la plus grande et la plus importante affaire du législateur. Son grand principe était qu'ils appartenaient encore plus à l'état qu'à leur père ; c'est pour cela qu'il ne s'en rapporta pas à eux pour les élever, mais qu'il voulut que l'état s'emparât de l'éducation de la jeunesse, afin de la former sur des principes constans et uniformes,

qui lui inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie et de la vertu.

Dès qu'un enfant était né le père le portait dans un lieu appelé Lesché, où s'assemblaient les plus vieux de chaque tribu ; ceux-ci le visitaient, et s'ils le trouvaient bien formé, fort et vigoureux, ils ordonnaient qu'il fût élevé, et lui assignaient pour son héritage une des neuf mille portions de terre : si, au contraire, ils le trouvaient mal fait, délicat et faible, et s'ils jugeaient qu'il n'aurait ni force ni santé, ils le condamnaient à périr, et l'envoyaient jeter dans un gouffre voisin du mont Taygète.

On accoutumait de bonne heure les enfans à n'être point difficiles sur le choix de leur nourriture, à n'avoir pas peur dans les ténèbres ni lorsqu'ils étaient seuls, à n'être ni hargneux ni chagrins, à marcher nu-pieds, à demeurer exposés au grand air bien avant dans la nuit, à être vêtus l'été comme l'hiver, et à ne redouter rien de leurs semblables.

A l'âge de sept ans on les retirait des mains de leurs parens pour les faire entrer dans les classes de l'éducation publique. L'étude dans ces classes n'était autre chose qu'un apprentissage de travaux, d'abnégation et d'obéissance. Le plus avancé en âge et en expérience présidait dans chacune, et châtiait ceux qui faisaient des fautes. Leurs jeux, leurs exercices étaient réglés sur la plus exacte discipline, et les formaient à la fatigue, à la peine ; ils s'y présentaient nu-pieds et la tête rasée ; ils se battaient les uns contre les autres tout nus. Pendant qu'ils étaient à table le maître les instruisait en leur proposant des questions sur la nature des actions morales et sur la différence du mérite des hommes les plus célèbres ou les plus vertueux. Il fallait que la réponse fût prompte

et accompagnée d'une r[illegible] t d[illegible] uve conçues en peu de mots ; [illegible] ies ac[illegible] mait de bonne heure à un style [illegible] s et serré : du nom de leur pays, Laconie, [illegible] venue l'expression de style laconique. Lycurg[illegible] voulait que la monnaie fût fort pesante et de p[illegible] de valeur, et au contraire que le langage c[illegible] prît en peu de paroles beaucoup de sens. Il ac[illegible] mait les enfans, par une longue habitude [illegible] nce, à être sententieux et serrés dans l[illegible] s réparties, comme il l'était lui-même dans ses discours, à en juger par les réponses que Plutarque nous a conservées de lui. Un homme lui conseillait d'établir la démocratie à Lacédémone : « Commence, lui dit-il, » par l'établir dans ta maison. » Interrogé pourquoi il n'avait prescrit dans les sacrifices que des victimes de peu de valeur : « C'est afin que nous » ayons toujours de quoi honorer les dieux, ré» pondit-il. » — « Vous me demandez comment » nous repousserons les incursions de nos enne» mis, dit-il un jour aux Lacédémoniens ; ce sera » en maintenant notre pauvreté et notre égalité. » Ils lui avaient demandé s'il entourerait Lacédémone de murailles : « Une ville n'est jamais sans » murailles, répondit-il, quand elle renferme » dans son enceinte de vaillans citoyens. » Plutarque rapporte aussi de Charilaüs, neveu de Lycurgue, une sentence sur la législation de son oncle qui mérite d'être citée : « S'il a fait peu de » lois, disait-il, c'est qu'il en faut peu à ceux qui » parlent peu. »

Toute science d'ostentation était bannie de la république : aussi les jeunes gens n'apprenaient-ils des lettres que ce qui leur était indispensable ; leur étude ne tendait qu'à savoir obéir, supporter les travaux et vaincre dans les combats. Tout ce qui faisait partie de cette éducation semblait tendre à augmenter les forces du corps, en excitant le

ge et l'esprit de la guerre. Pour préparer les
s gens aux stratagêmes il leur était permis
voler les uns les autres ; mais celui qui était
ur le fait était puni pour avoir manqué de
rité. Un enfant avait pris un canard ; sur le
d'être vu, il le cacha sous sa robe, et l'y
plus long-temps qu'il lui fut possible ; mais
ît, mordu jusqu'aux entrailles par le ca-
, l'enfant tomba mort sur la place. Cette
ssion de voler valait pour le moins autant
e défense formelle, puisqu'on punissait
ne pris sur le fait le vol seulement décou-
c'était montrer par-là que la négligence du
sseur l'expose à perdre sa propriété, ce que
tracteurs de la législation de Lycurgue n'ont
nsidéré avec assez d'attention.

patience et la fermeté des jeunes Lacédémo-
éclataient surtout dans une fête que l'on
ait en l'honneur de Diane, où l'on avait
me de fouetter les enfans devant l'autel de
déesse, sous les yeux de leurs parens et en
nce de toute la ville. Celui qui supportait les
avec le plus de force et de courage revenait
ieux. On en vit plusieurs expirer sous la ri-
de cette discipline sans laisser échapper un
nglot. Lorsque leurs parens les voyaient tout
rts de sang et de blessures, tout prêts à
r, ils les exhortaient à persévérer constam-
et avec courage jusqu'à la fin. Certes il est
e d'excuser une semblable coutume : c'était
excellente pratique que d'accoutumer de
heure les enfans à supporter les intempé-
e l'air, la faim, la soif et la fatigue ; mais
-il les soumettre à un traitement si barbare,
utre motif que la gloriole de montrer un
courage ? N'était-ce pas inhumanité de la
es pères et des mères de voir de sang-froid
le sang des plaies de leurs enfans, qui

souvent même expiraient sous les coup
verges ?

A douze ans les enfans entraient dans les cl
plus avancées ; là, pour étouffer les semenc
vice dans un temps où elles commencent à
mer, le travail et les instructions croissaient
l'âge. Leurs exercices devenaient aussi plus
lens : tantôt, sous les ordres de leurs institu
et de leurs chefs, ils allaient à la chasse ; t
ils livraient des escarmouches ou des comb
mulés ; ils s'y escrimaient avec tant d'opiniâ
quoiqu'ils ne fussent pas armés, qu'ils se fai
souvent de graves blessures. Ils étaient con
ment soumis à cette discipline jusqu'à l'âg
trente ans, époque avant laquelle il ne leu
pas permis de se marier, d'être incorporés d
service militaire, ni de posséder aucune c
de l'état.

A l'égard des filles, leur éducation était
sévère que celle des jeunes Lacédémonien
les endurcissait à la fatigue et aux travau
plus mâles jusqu'à l'âge de vingt ans
la loi les déclarait nubiles : on ne leur
crivait pas, comme à Athènes, de se teni
fermées, de filer la laine, de s'abstenir d
d'une nourriture trop forte ; mais on leur
gnait à danser, à chanter, à lutter entre el
courir, à lancer le palet et le javelot. Elles
saient nues dans ces exercices, à la vue d
toyens assemblés, même en présence des
garçons, qu'elles excitaient à la gloire, soit p
exemple, soit par des éloges ou des ironi
spectacle n'était pas réputé indécent, parc
le législateur supposait qu'il était plus pro
éteindre qu'à enflammer les désirs. Quoi q
soit, il serait difficile d'excuser cette instit
non plus que plusieurs des lois de Lycurg
le mariage, qui, malgré ses excellentes inten

durent avoir la plus funeste influence sur les mœurs, et furent sans contredit la source des désordres qui régnèrent à Sparte, comme l'a très-judicieusement observé Aristote.

Les mariages prématurés n'étaient pas permis à Sparte; l'époux devait avoir trente ans, et la femme vingt. On prenait soin d'assortir les mariages; aux qualités de l'âme les deux époux devaient joindre une taille avantageuse, une beauté mâle, une santé robuste. Jusqu'ici rien dans ces réglemens qui ne mérite d'être approuvé; mais quand Lycurgue veut que l'époux, après un léger repas pris dans la salle publique, enlève furtivement, et à l'insu de ses compagnons, son épouse de la maison paternelle; qu'il mette le même secret dans la consommation du mariage, et soit plusieurs années sans habiter avec celle qu'il a choisie, je vois dans ces dispositions du législateur les lois de la nature étrangement méconnues; je vois bannis de Sparte les vertus et les plaisirs qui font le charme et l'objet de l'union conjugale. Les rares et furtives entrevues des époux lacédémoniens, qui ne se joignaient que pour satisfaire leurs sens, sont-elles dignes du nom de mariage? Ne sont-elles pas plutôt à comparer aux accouplemens des animaux?

Aussi ces femmes, si passionnées pour la gloire militaire, si fières de leur mâle courage, n'avaient-elles pas les vertus de leur sexe. Elles ne se faisaient pas scrupule de l'adultère, contre lequel Lycurgue n'avait fait aucune loi, et l'échange de mari n'était pas rare entre elles. Épouses infidèles, elles étaient mères peu sensibles; on les voyait conduire avec joie leurs fils aux combats, et apprendre d'un œil sec qu'ils y avaient perdu la vie.

Un reproche qu'on peut faire encore à Lycurgue, c'est d'avoir favorisé l'oisiveté. Il laissa tous

les arts et tous les métiers aux [illegible]s et aux étrangers, et ne mit entre les m[illegible] citoyens que la lance et le bouclier; bien différent en cela de Socrate, qui pensait qu'il n'y avait ni art ni métier qu'un homme libre ne pût et ne dût être en état d'exercer, afin de se ménager une ressource dans le malheur, dont les plus grandes fortunes ne sont pas toujours à l'abri.

Mais tandis que les Spartiates passaient leurs journées dans un loisir perpétuel, les Ilotes, leurs esclaves, arrosaient de leurs sueurs, et souvent de leur sang, la terre qu'ils cultivaient pour ces maîtres dédaigneux et féroces. Rien en effet n'égale la dureté avec laquelle ils traitaient ces malheureux; tantôt ils les forçaient de boire avec excès, et les menaient en cet état dans les salles où l'on mangeait, pour montrer aux jeunes gens combien l'ivresse est honteuse; tantôt ils les forçaient de chanter des chansons obscènes et d'exécuter des danses indécentes, et leur défendaient tout ce que ces amusemens ont de décent et d'honnête; pour la moindre faute ils les accablaient de mauvais traitemens, et souvent leur donnaient la mort. Mais ce qu'il y avait de plus horrible, c'était la loi de l'embuscade. Les gouverneurs des jeunes gens envoyaient de temps en temps les plus forts et les plus adroits, armés de poignards et chargés de vivres, à la chasse des Ilotes; ces jeunes gens, se dispersant chacun de leur côté, se tenaient pendant le jour cachés tranquillement dans des endroits couverts, et n'en sortaient qu'à la nuit pour se répandre dans les grands chemins, et égorger tous les Ilotes qu'ils rencontraient.

Plutarque cherche à justifier Lycurgue de cette sévérité barbare; mais il n'en est pas moins constant que ses institutions ne furent pas suffisantes pour empêcher ce peuple de se livrer à une cruauté si indigne. « Tel [illegible] en général, dit un

» auteur anglais, l'esprit des institutions de Ly-
» curgue, dont le but gagnait l'estime et l'admi-
» ration de toutes les nations voisines. Les Grecs,
» plus faits pour être éblouis par l'éclat des vertus
» que pour en sentir l'utilité, apprécièrent d'a-
» près ce caractère les lois de Lycurgue, calculées
» au mieux pour faire plutôt un peuple de guer-
» riers que des sujets heureux, et substituer l'in-
» sensibilité à la jouissance. Si l'on considère avec
» les lumières de la saine politique cette fameuse
» Lacédémone, on n'y verra qu'une garnison de
» soldats entretenue par un grand nombre de serfs.
» La guerre est également le métier de l'un et de
» l'autre, et souvent offre à tous deux un temps de
» relâche pour les exercices pénibles et monotones
» de la garnison. » En effet, malgré l'oisiveté dans laquelle vivaient les Spartiates, personne chez eux n'avait la liberté de vivre à son gré; ils étaient à toute heure de la journée rassemblés sur la place publique, prêts à exécuter les ordres de leurs chefs. La plus grande simplicité devait présider à leur costume, comme aux repas publics. Pendant la guerre la discipline était bien moins sévère; on ne les empêchait plus d'avoir soin de leur chevelure, d'orner leurs habits et leurs armes; leurs exercices étaient plus doux dans les camps que dans les gymnases, leur genre de vie moins dur, leur conduite moins sujette à être recherchée.

Lycurgue, tout en établissant un gouvernement militaire, pour mettre un frein à leur esprit guerrier, fit une loi par laquelle il leur défendait de faire long-temps la guerre aux mêmes ennemis. Cette défense interdisait aux Spartiates tout ressentiment durable et immodéré, les préservait du danger d'instruire l'ennemi de leur discipline, et de celui de faire des conquêtes qui auraient entraîné la ruine de la constitution. L'objet principal du législateur n'avait pas été de laisser sa ville en

état de commander aux autres ; persuadé que le bonheur d'un état est le fruit de la vertu et de l'harmonie de tous ses membres, il la régla et disposa de manière que les citoyens, toujours libres et se suffisant à eux-mêmes, se maintinssent aussi long-temps qu'il serait possible dans la pratique de la vertu.

Si parmi des lois pleines de sagesse et admirablement combinées dans leur ensemble, plusieurs institutions de Lycurgue méritent les reproches de l'historien, et doivent beaucoup diminuer de l'admiration superstitieuse que l'on a si long-temps professée pour sa législation, on ne peut s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme, son amour pour sa patrie, qui ne se démentirent jamais, et la douceur de son caractère, qui forme un contraste bien frappant avec l'esprit de plusieurs des établissemens qu'on lui attribue.

Lorsqu'il vit ses principales institutions affermies par un assez long usage, et que la forme du gouvernement avait pris assez de consistance pour pouvoir se maintenir et se conserver d'elle-même, le premier soin de Lycurgue fut de leur assurer un pouvoir inébranlable : « Il me reste, dit-il au » peuple assemblé, à vous communiquer l'article » le plus important de notre législation ; mais je » veux auparavant consulter l'oracle de Delphes. » Faites serment que jusqu'à mon retour vous ne » toucherez pas aux lois établies. » Les rois, les sénateurs, tous les citoyens prirent les dieux à témoin de leur parole. Cet engagement solennel devait être irrévocable, car son dessein était de ne plus revoir sa patrie.

Arrivé à Delphes, il voulut savoir si les nouvelles lois suffisaient pour assurer le bonheur des Spartiates. La Pythie lui ayant répondu que Sparte serait la plus florissante des villes tant qu'elle se ferait un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet

acle à Lacédémone, et finit ses jours par une
ort volontaire, persuadé, dit Plutarque, que
mort d'un homme d'état ne doit pas être inu-
e à la république, ni la fin de sa vie oisive, mais
'elle doit mettre le sceau à ses actions précé-
ntes, et porter le caractère de ses vertus. D'au-
s disent qu'il mourut en Crète, après avoir or-
nné que son corps fût brûlé et que ses cendres
ssent jetées aux vents. La mort de ce grand
omme, quelles que furent les circonstances qui
ccompagnèrent, fut la sanction de ses lois, et
ar imprima un caractère d'autorité que sa vie ne
uvait leur donner. Les Spartiates regardèrent
tte dernière action de leur législateur comme
plus glorieuse de toutes et comme la plus digne
de ses services; ils lui élevèrent un temple, et
cernèrent toujours les plus grands honneurs à
mémoire. Dès-lors ils se crurent attachés par
us les liens de la reconnaissance et de la religion
l'exacte observation des lois qu'ils avaient juré
garder, et la longue durée du gouvernement
abli par Lycurgue attesta leur persévérance dans
tte résolution.

SOLON,

LÉGISLATEUR DES ATHÉNIE

SOLON vivait environ 600 ans avant Christ; il était fils d'Exechestides, descend Codrus. Sa jeunesse fut fort orageuse, et n' çait pas ce qu'il devait être un jour; ath force contre ses passions, il ne sut pas d'al défendre des séductions de la beauté, et souvent à célébrer ses faiblesses dans ses p Mais sa réputation n'en souffrit pas aux ye Athéniens : avec plus d'austérité Solon leur moins agréable; d'ailleurs ils ne s'offensai de quelques désordres dans les mœurs priv n'exerçaient leur censure que sur les mœ bliques, qui intéressaient plus immédiaten patrie.

Fils d'un [illegible] libéral et bienfaisant, dou des mêmes vertus, Solon se voyait, avec un sance illustre, possesseur d'une modique fo Mais si les Athéniens étaient curieux de le blesse, ils n'avaient pas la faiblesse de croire homme d'une origine illustre ne peut, s dégrader, servir l'état par le commerce ou l trie : aussi Solon rétablit-il par des spécu commerciales sa fortune, altérée par des li tés; il voyagea en négociant et en sage, et ra de ses courses c[illegible] était bien plus précie des richesses, des connaissances qu'on ne p acquérir sans les aller chercher au loin.

Il ne s'appliqua d'abord à la poésie que pa sement et pour charmer ses loisirs, ne trait

mais que des sujets voluptueux ou badins. Dans la suite il traita en vers toutes les matières de philosophie et même d'histoire ; il étudia principalement cette partie de la morale qui traite de la politique ; il cultiva très-superficiellement la physique. Thalès était alors le seul qui eût des idées précises et étendues sur la théorie des sciences.

Le dépôt des lumières était alors entre les mains de quelques hommes vertueux connus sous le nom de *sages*, et distribués en divers cantons de la Grèce. Leur principale étude avait pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner. Ils recueillaient les plus importantes vérités de la morale, et les renfermaient dans des maximes claires et précises. « Attends la fin d'une longue vie pour la juger, » disait Chilon de Sparte. — Veux-tu régner en » sûreté, n'aie d'autre garde que l'amour de tes » sujets, disait Périandre. » Un autre disait : « Rien » de trop. — Connais-toi toi-même, » était une maxime de Solon, inscrite, dit-on, au temple de Delphes. Il nous en est parvenu d'autres de lui qui respirent la plus profonde sagesse : « L'égalité » n'engendre point de guerre. — C'est un beau » séjour que la tyrannie, mais il n'a point d'issue. » — Un magistrat doit se régler soi-même avant » d'entreprendre de régler les autres. — Il ne faut » point donner les conseils les plus agréables, » mais les plus avantageux. »

Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, les sept sages se réunissaient quelquefois dans un même lieu pour se communiquer leurs lumières et s'occuper des intérêts de l'humanité. Un jour entre autres, à la cour de Périandre de Corinthe, on proposa la question de savoir quel était le gouvernement populaire le plus parfait. Bias dit : « Celui où personne n'est au-de-

» sus des lois. » — Thalès dit : « Celui où les ci-
» toyens ne sont ni trop riches ni trop pauvres. »
— Le scythe Anacharsis : « Celui où la vertu est
» honorée et le vice en horreur. » — Pittacus :
« Celui où la vertu seule conduit aux dignités, et
» jamais la bassesse. » — Cléobule : « Celui où
» les citoyens craignent plus le blâme que la pu-
» nition... » — Chilon : « Celui où les lois l'em-
» portent sur les orateurs. » — Enfin, Solon :
« Celui où l'injure faite au moindre citoyen inté-
» resse l'état. » Et son opinion parut du plus grand poids.

La modestie de ces sages était égale à leur mérite et à leur réputation. Un trépied qu'Hélène avait jadis jeté dans la mer, à son retour de Troie, pour obéir à un ancien oracle, tomba dans les filets de pêcheurs de l'île de Cos, qui avaient vendu d'avance à des Milésiens ce qu'ils retireraient de l'eau. Grande contestation pour savoir à qui appartiendrait le trépied. Déjà les villes de Cos et de Milet, qui croyaient leur honneur intéressé dans la querelle, étaient prêtes d'en venir aux mains; cependant l'on consulte la Pythie, qui ordonne de porter le trépied au plus sage. On l'envoya d'abord à Thalès ; Thalès le renvoya à Bias, qui, disait-il, était plus sage que lui; Bias, avec la même modestie, le fit passer à un autre, et après avoir été successivement envoyé aux sept sages, le trépied revint une seconde fois à Thalès. Enfin, il fut porté à Delphes et consacré à Apollon.

L'entrevue de Solon avec Anacharsis n'est pas moins célèbre que cette première anecdote. Scythe de nation, Anacharsis était venu en Grèce chercher des lumières, et y avait mérité d'être mis au nombre des sept sages. Arrivé à Athènes, il se présente chez Solon, et s'annonce comme un étranger qui vient s'unir à lui par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. « Il vaut bien mieux faire des

s chez soi que d'en aller chercher ailleurs, lit Solon. » — « Hé bien, reprit Anacharsis, que vous êtes chez vous, faites donc de moi e ami et votre hôte. » Solon, charmé de la é de cette réponse, lui fit l'accueil le plus et le retint quelques jours chez lui. Il s'oc- déjà de l'administration des affaires publi- t commençait à rédiger ses lois. Anacharsis, il fit part de son plan de législation, lui a cette raillerie spirituelle : « Vos lois, dit-il, nt comme des toiles d'araignée; elles arrête- les faibles et les petits; les puissans et les ri- les rompront facilement et passeront à tra- .» L'événement ne justifia que trop la conjec- Anacharsis. Une autre fois, que ce philosophe ssisté à une assemblée publique, il dit à So- Dans les délibérations des Athéniens ce sont ages qui proposent, et les fous qui déci- t. »

première action par laquelle Solon signala trée dans la carrière des affaires publiques prise de Salamine. Les Athéniens, fatigués guerre malheureuse qu'ils soutenaient de- ong-temps contre les Mégariens pour s'as- la possession de cette île, avaient défendu décret *que personne, sous peine de mort, proposer une expédition contre Salamine.* Ce ix décret indignait Solon et tous ceux qui, e lui, chérissaient l'honneur de leur patrie; etenus par la crainte de la loi, tous gardaient ice. Il imagine de contrefaire l'insensé, et composé en secret une élégie pour animer ncitoyens contre les Mégariens, qui leur t enlevé Salamine, il court sur la place pu- en faisant mille extravagances, et débite éhémence la pièce qu'il avait composée. Les iens s'assemblent autour du prétendu in- l'enthousiasme dont il paraît pénétré, les

nobles sentimens qui avaient inspiré ses chants passent dans le cœur des assistans. Pisistrate, proche parent de Solon, ose alors prendre la parole, et par son éloquence il excite encore davantage l'ardeur martiale que Solon avait allumée par ses vers. La guerre contre les Mégariens fut résolue; Solon et Pisistrate furent nommés chefs de l'expédition, qui, se terminant bientôt à l'avantage d'Athènes, lui assura pour jamais la possession de l'île de Salamine.

Ce succès et d'autres preuves que Solon donna encore de son courage et de sa prudence lui acquirent beaucoup de considération et lui gagnèrent la confiance de ses concitoyens. Athènes, grâces à lui, était tranquille au-dehors; mais au-dedans elle était agitée de dissensions sans cesse renaissantes. Le peuple, accablé de dettes et de misère, désirait se faire de ce sage un rempart contre les vexations des riches, parce qu'il était homme de bien; les grands, dans leurs discussions avec la multitude, ne demandaient pas mieux que de s'en rapporter à lui pour les terminer, parce qu'il était riche comme eux. Las d'une liberté dont ils ne savaient pas faire usage, tous auraient volontiers sacrifié ce dangereux avantage. La conjoncture eût été bien favorable à Solon pour s'élever à la royauté; déjà même on la lui avait offerte; mais Solon ne voulut commander à sa patrie que par la force de la persuasion; il accepta seulement, avec la charge de premier archonte, la fonction respectable de donner des lois à ses concitoyens.

Il laissa subsister tout ce qui lui parut supportable dans le régime qu'il voulait corriger. Il ne voulut pas trancher dans le vif et appliquer mal à propos des remèdes violens, de peur de renverser tout l'édifice de l'état s'il osait l'ébranler dans toutes ses parties, et de ne pouvoir plus construire un édifice régulier quand il ne lui resterait plus

ur matériaux que des décombres. Il ne se per-
it que les changemens qu'il crut pouvoir faire
lopter par persuasion, ou recevoir d'autorité, en
nissant la force à la justice. Aussi disait il, après
oir établi sa législation : « J'ai donné aux Athé-
niens non les meilleures lois, mais les meilleu-
res qu'ils puissent recevoir. »

Les pauvres demandaient à grands cris le par-
ge des terres ; mais il trompa leur attente. Il sen-
it que ce partage ne pourrait s'opérer qu'au mé-
is de tous les droits de propriété déjà subsistans,
qu'établi par la violence il ne pourrait subsis-
r que par des moyens forcés. Mais si le législa-
ur ne put satisfaire entièrement la classe malheu-
use, il allégea du moins son sort en abolissant
s dettes : les pauvres s'appaisèrent ; les riches,
nt les pauvres avaient menacé les propriétés, se
nsolèrent de ne perdre que leurs créances ; ni les
s ni les autres ne se soulevèrent. Si cette loi de-
it faire honneur à Solon comme législateur,
e lui en fit encore plus comme particulier, car
loi qu'il avait portée lui imposa l'obligation de
re la remise de sommes fort considérables qui
i étaient dues.

En abolissant les dettes présentes, il s'occupa
celles qui pourraient être contractées par la
ite ; il assura pour l'avenir la liberté du pauvre,
défendant la contrainte par corps contre le dé-
teur insolvable.

L'abolition des lois de Dracon fut une des pre-
ières choses dont s'occupa Solon ; il en con-
rva seulement les dispositions qui regardaient les
eurtriers. Homme sage et d'une vertu austère,
capable d'indulgence pour les faiblesses de l'hu-
nité, l'archonte Dracon n'avait su mettre au-
ne gradation entre les différens délits ; ses lois
prononçaient pour tous qu'une seule et même
ine, la mort. Aussi l'orateur Demade disait-il

avec raison que Dracon avait écrit ses lois non avec de l'encre, mais avec du sang. Quand on demandait raison à ce législateur de la rigueur de ses lois il répondait : « J'ai cru que les moindres » fautes méritaient la mort, et je n'ai pas trouvé » d'autre peine pour les plus graves. »

Solon s'appliqua ensuite à régler les emplois, les charges et la magistrature, qu'il réunit dans les mains des riches. Il distribua ceux-ci en trois classes, selon leurs revenus; tout le reste des citoyens composa une quatrième et dernière classe. Ceux qui la composaient ne pouvaient posséder aucune charge de l'état; mais afin de les dédommager de cette exclusion, il accorda à chaque citoyen en particulier le privilége de voter dans l'assemblée générale de la république. Ce droit, qui lui parut d'abord sans conséquence, devint dans la suite fort dangereux, car les lois d'Athènes permettant d'appeler des jugemens des magistrats devant le peuple, toutes les causes de quelque importance finissaient par être soumises à sa décision.

Pour contrebalancer l'influence de la multitude, Solon imprima une grande prépondérance à l'Aréopage, dont les sentences n'étaient point sujettes à l'appel au peuple. Cet antique tribunal, dont il paraît que Solon fut le restaurateur, avait autrefois, selon l'opinion des Athéniens, jugé et absous le dieu Mars. Les causes du meurtre étaient, de temps immémorial, affectées à l'Aréopage : le législateur en multiplia les attributions, et le chargea de veiller au maintien des lois et des mœurs. Il institua aussi un second conseil, composé de quatre cents membres, dans lequel on discutait les affaires avant de les porter à l'assemblée générale.

Après avoir établi ces premières bases de sa constitution, Solon s'occupa de réglemens particuliers. L'un des plus remarquables est sans contredit cette loi qui ordonnait qu'aucun citoyen

restât neutre dans les temps de faction : « La cons-
» titution démocratique, dit un auteur moderne,
» rendait peut-être cette loi nécessaire. Il était aisé
» de prévoir que les troubles seraient fréquens
» dans une république où le peuple aurait tant
» d'occasions et de moyens de s'agiter ; et dans
» les divisions intestines les honnêtes gens sont
» portés à se tenir à l'écart ; indignés contre les
» factieux, ils s'en éloignent avec horreur, au lieu
» de leur résister : ils ne sentent pas combien leur
» absence donne de force aux intrigues des ci-
» toyens turbulens. Le législateur, en leur interdi-
» sant la neutralité, les opposait comme une digue
» à la fougue des citoyens mal intentionnés ou
» trompés. »

L'usage de doter les jeunes mariées fut aboli ; l'épouse ne devait apporter à son mari que des effets de peu de valeur. Le but de cette loi était d'empêcher qu'on ne fît du mariage un trafic ; Solon le considérait comme un lien honorable formé pour le bonheur des deux époux et l'avantage de tout l'état.

Sa loi sur les testamens fut fort estimée. Jusque alors il n'avait pas été permis aux Athéniens de tester : tous les biens du mourant devaient appartenir à ses héritiers naturels. Solon, qui préférait l'amitié à la parenté, la liberté du choix à la contrainte, voulut que chacun fût libre de laisser sa fortune à qui il voudrait. Ainsi les nœuds réciproques qui unissent les pères à leurs enfans se resserrèrent et s'affermirent davantage, en confirmant l'autorité légitime des uns et la subordination naturelle des autres.

L'Aréopage était chargé du soin d'examiner la manière de vivre de chaque particulier, et de punir tous ceux qui passaient leur vie dans l'oisiveté. On regardait les gens sans occupation comme des esprits turbulens, dangereux, ardens pour les nou-

veautés, dans l'espoir d'établir [illegible] tune aux dépens de l'état. Afin de pré[illegible] inconvénient, un fils n'était pas ol[illegible]ge de subvenir aux besoins de son père dans l'indigence ou dans un âge avancé, si celui-ci avait négligé de lui donner un métier ou une occupation quelconque. Solon ne fit point de loi co[illegible]tre le parricide; il ne pouvait supposer la po[illegible]é d'un pareil crime.

Si le système général de [illegible] législation n'était pas aussi frappant dans son ensemble que celui de Lycurgue, il ne laissa pas de subsister encore long-temps, et sembla acquérir un nouveau degré de force dans son exécution. Les lois civiles et criminelles du législateur d'Athènes furent toujours regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles pour les autres peuples. Plusieurs états de la Grèce s'empressèrent de les adopter. Les Romains, fatigués de leurs divisions, les ont appelées à leur secours; ils les respectèrent long-temps, et Justinien put en consigner encore quelques-unes dans ces codes immortels qui ont servi de base à la plupart des législations modernes.

Solon, pour ne pas révolter le caractère indépendant des Athéniens par la perspective d'un joug éternel, n'exigea l'observation de ses lois que pendant un siècle. Après que les sénateurs, les archontes et le peuple s'y furent engagés par serment, et que sa législation eut été rendue publique, il s'éloigna d'Athènes pour se soustraire aux questions importunes, aux critiques des uns, aux emportemens des autres. Il savait trop, comme il le disait souvent lui-même, qu'il est difficile de plaire à tout le monde.

Il alla d'abord en Egypte, et y fréquenta les prêtres, qui passaient pour être en possession des annales du monde. Un jour qu'il étalait à leurs yeux les anciennes traditions de la Grèce. « Solon,

» Solon, dit gravement un de ces prêtres, vous » autres Grecs vous êtes bien jeunes; le temps » n'a pas encore blanchi vos connaissances. » En Crète il instruisit dans l'art de régner le souverain d'un petit canton, qui signala sa reconnaissance en donnant à sa ville le nom de Solon.

Le législateur d'Athènes alla aussi à la cour de Crésus, roi de Lydie. Le prince s'offrit à ses yeux dans tout l'éclat de la royauté, couvert des habits les plus magnifiques. Solon parut peu surpris de ce faste, quoique nouveau pour lui. Pour vaincre son indifférence philosophique, Crésus ordonna qu'on étalât devant lui tous ses immenses trésors. Quand Solon les eut vus et suffisamment considérés, le roi lui demanda s'il avait connu quelqu'un de plus heureux que lui: « Oui, prince, » dit Solon; c'est Tellus, d'Athènes, homme de » bien, qui après avoir vécu honoré dans une ville » florissante, et élevé des enfans beaux et vertueux, » a terminé ses jours d'une manière éclatante, en » combattant pour la patrie. » Crésus, étonné que le philosophe ne comptât pour rien ses richesses, mais ne désespérant pas d'obtenir la seconde place, lui demanda à qui il l'assignait : « A Cléobis et Biton, d'Argos, deux frères modèles accomplis » d'amour fraternel et de tendresse filiale. Un jour » de fête la prêtresse leur mère devait aller au temple » de Junon; comme on tardait à lui amener ses » bœufs, ils se mirent eux mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère pendant près de deux » heures. Tous les assistans, rassemblés autour de » ces deux jeunes gens, louaient leur bon naturel, et félicitaient la prêtresse d'avoir de tels » enfans. Celle-ci, comblée de joie, pénétrée » d'attendrissement, pria la déesse d'accorder à » ses fils le plus grand bonheur que pût obtenir » un mortel. Cette prière achevée, Cléobis et » Biton s'endormirent du plus doux sommeil

» dans le temple, et ne se réveillèrent plus. » Pour honorer leur piété, la ville d'Argos leur » consacra des statues dans le temple de Delphes. » — « Hé quoi! reprit Crésus mécontent, » vous ne me comptez donc pas au nombre des » heureux? » — Solon, qui ne voulait ni le flatter » ni l'aigrir davantage, répondit : « La philosophie » des Grecs, simple et hardie, quoique sans faste » et sans ostentation, est peu propre à la cour » des rois. En nous faisant voir la vie humaine » agitée par des vicissitudes continuelles, elle ne » nous permet ni de nous enorgueillir des biens » que nous possédons, ni d'admirer dans les autres une félicité que le temps peut détruire. » Chaque jour amène pour nous des événemens » nouveaux et imprévus. Celui à qui les dieux ont » accordé jusqu'à la fin de sa vie une prospérité » constante est le seul que nous estimons heureux; mais pour l'homme dont la carrière n'est » pas achevée, et qui dès lors est exposé à tous les » malheurs de la vie, son bonheur est aussi incertain que la victoire l'est pour l'athlète qui » combat encore et que le héraut n'a pas proclamé » vainqueur. » Ces paroles, dont la vérité ne devait que trop tôt se vérifier à l'égard de Crésus, ne firent que l'indisposer encore plus contre Solon, qui, voyant que sa franchise républicaine était déplacée à la cour de Sardes, ne tarda pas à quitter la Lydie.

Esope, si célèbre par ses fables, se trouvait alors auprès de Crésus, et en était traité favorablement. Fâché du mauvais accueil que Solon en avait reçu, il lui dit par forme d'avis : « Il faut ou ne » point approcher des rois, ou ne leur faire entendre que des choses agréables. » — « Dites plutôt, répondit Solon, qu'il faut ou ne les point » approcher, ou ne leur dire que des choses » utiles. » Le mot d'Esope était d'un courtisan; celui de Solon d'un homme libre.

talens, il s'était rendu célèbre par les vic-
s qu'il avait remportées sur les Mégariens.
t, insinuant, on le voyait toujours prêt à se-
r le faible, à épouser sa cause; sage et mo-
envers ses ennemis, mais possédant à fond
de la dissimulation, il aurait, comme Solon
i disait à lui-même, possédé toutes les ver-
'il avait pu déraciner de son âme cette am-
n démesurée dont il était dévoré. Il se dé-
it en apparence le défenseur de l'égalité, le
cteur des lois établies, et l'ennemi de toute
vation, tandis qu'il ne cherchait en effet qu'à
r une révolution dans la république, et à éta-
son autorité au mépris des lois et de l'égalité.
ultitude, trompée par ces faux dehors, se-
ait avec zèle les vues de Pisistrate, et, sans
iner les motifs de sa conduite, elle se lais-
conduire aveuglément vers la tyrannie.
sistrate était à la veille de voir réussir ses pro-
ambitieux; le retour de Solon fut pour lui un
ux contre-temps. Il n'ignorait pas que le légis-
r pénétrait ses desseins, qu'il allait s'y op-
r. Il usa d'abord de toutes sortes d'artifices
lui cacher qu'il aspirait à la royauté; mais, ne

sures légères qu'il s'était faites lui-même,
mande à haute voix justice comme un h
qui venait d'échapper au fer de ses ennem
n'avait, dit-il, attenté à ses jours que pour
nir d'avoir embrassé la défense du peuple
démocratie; il demande des gardes pour
reté de sa personne, et finit par en obtenir
gré les efforts de Solon pour détromper le
miens sur ses desseins ambitieux. Bientôt
s'empare de la citadelle. Solon, malgré son e
vieillesse et l'indifférence générale, se ren
core sur la place publique, et, reprocha
force aux Athéniens leur imprudence et
cheté, il les pressait vivement de ne pas ab
ner la cause de la liberté : « Avant ce jou
» disait-il, il vous eût été facile de réprim
» rannie naissante; maintenant, qu'elle est
» il sera plus grand et plus glorieux de la dé
Mais, voyant que la frayeur avait saisi tou
prits et que l'on était sourd à ses exhortati
rentra chez lui, prit ses armes, et les posa
rue, devant sa porte, en disant : « J'ai
» autant qu'il était possible la patrie et le
Depuis il abandonna les affaires. Ses amis
seillaient de prendre la fuite; mais Solon ne
pas les écouter : comme on lui demandai
pouvait lui donner tant de confiance, « M
» lesse, » répondit-il.

Cependant Pisistrate, après avoir tout s
eût regardé sa conquête comme imparf
n'eût point fait celle de Solon. Bien instrui
ductions auxquelles un vieillard résiste ra
il lui donna tant de marques de considér
l'appela si souvent auprès de sa personne,
ce législateur devint son conseil. Il est
Pisistrate maintenait la plupart des inst
de Solon, et qu'il était le premier à les o
C'est à lui que les Athéniens durent cette

faisante qui ordonnait que les citoyens inutiles à la guerre fussent nourris aux dépens de l'état.

Solon ne survécut qu'environ deux ans à la perte de la liberté de sa patrie; il mourut dans l'île de Chypre, âgé de quatre-vingts ans, admiré, regretté de la Grèce entière. Solon joignait plusieurs talens au mérite de législateur. Il fut si grand orateur, que Cicéron fait remonter à lui l'origine de l'éloquence dans Athènes; il fut doué d'un si heureux génie pour la poésie, que Platon prétend que s'il eût été libre de s'y livrer tout entier il eût peut-être partagé la gloire d'Homère et d'Hésiode.

MILTIADE,

GÉNÉRAL ATHÉNIEN.

UNE antique et glorieuse origine, des tal
périeurs relevés par une rare modestie re
Miltiade l'un des citoyens les plus recom
bles d'Athènes, long-temps avant que la jou
Marathon lui eût acquis une gloire immort
vers l'an 560 avant J.-C., il était fils puîné
mon, noble Athénien, aïeul de l'illustre
dont nous tracerons aussi la vie glorieuse. S
avait un frère utérin, nommé aussi Miltiad
souffrant impatiemment le pouvoir des
de Pisistrate, avait été s'établir avec une
dans la Chersonnèse de Thrace, où il
pelé par les habitans pour y être roi o
Stéfagore, fils aîné de Cimon, y régna
Après sa mort, les enfans de Pisistrate,
d'Athènes, lui donnèrent pour success
frère Miltiade, qui est celui dont nous
mais ce fut moins à sa naissance qu'à so
que Miltiade avait dû cette distinction. C
nombre des nouveaux colons qui devai
s'établir en Chersonnèse était fort consi
et qu'il fallait en outre combattre les Thra
avaient profité de la mort de Stéfagore
rendre maîtres de cette contrée, le choix
néral avait paru assez important pour q
rapportât à la décision de l'oracle de
Miltiade fut désigné par la pythie, qui p
ce choix assurerait le succès de l'entrepri
Miltiade s'embarqua donc pour la

nèse, à la tête d'une troupe d'élite. Arrivé sur la côte de Lemnos, il voulut soumettre cette île à la domination des Athéniens. Il fit sommer les habitans de se rendre sans résistance; mais ils lui répondirent par dérision qu'ils le feraient lorsqu'il serait venu de son pays à Lemnos avec l'aquilon: ils savaient que ce vent, qui s'élève du septentrion, était contraire aux vaisseaux athéniens qui faisaient route vers leur île. Miltiade, n'ayant pas le loisir de s'arrêter, ou plutôt ne voulant pas risquer de diminuer les forces qui lui étaient nécessaires pour combattre les Thraces, continua sa route, bien résolu de punir quelque jour l'insolence des Lemniens.

Arrivé en Chersonnèse, il défit en peu de temps les barbares, s'empara de tout le pays, et bâtit des forts dans les lieux avantageux. La multitude qui l'avait accompagné s'établit dans les campagnes, et les fertilisa par son industrie. Miltiade se vit bientôt à la tête d'une colonie florissante; il en régla le gouvernement par les plus justes lois, et résolut de se fixer dans ce pays. Il se fit un utile allié d'Olorus, l'un des plus puissans rois de la Thrace, qui lui donna sa fille Hégesyle en mariage. De cette union naquit Cimon, qui devait être un jour l'un des plus grands hommes d'Athènes. Miltiade jouissait parmi les colons de l'autorité royale, sans avoir le titre de roi: son élévation n'était pas fondée sur la violence, mais sur l'équité de son gouvernement; d'ailleurs, toujours fidèle aux intérêts des Athéniens, il était maintenu dans le souverain pouvoir autant par ceux qui l'avaient envoyé que par ceux à qui il commandait.

Dès que les forces de la colonie purent lui permettre de tenter quelque expédition au dehors, il ne tarda pas à donner à Athènes une preuve éclatante de son attachement. Il se présenta devant Lemnos, et exigea des habitans qu'ils lui livras-

sent leur ville, selon leur pro[illegible] puisqu'ils s'étaient obligés de se rendre à lui q[illegible]l le vent du nord l'aurait porté de son pays vers le leur. Les Cariens, alors maîtres de Lemnos, surpris de son arrivée subite, n'osèrent se défendre ni sortir de l'île; non qu'ils s'y crussent engagés par leur parole, mais parce qu'ils étaient épouvantés de la supériorité des ennemis. Ce fut avec le même bonheur et presque avec la même facilité que Miltiade soumit toutes les îles Cyclades.

Vers cette époque Darius, roi des Perses, entra en Europe pour attaquer les Scythes; il passa l'Ister sur un pont de bateaux qu'il avait fait construire; mais comme il vit qu'il serait obligé de détacher de ses troupes un corps considérable pour le garder, craignant d'affaiblir son armée, il avait dessein de le rompre. Un de ses officiers lui représenta qu'il était prudent de se réserver cette voie de retraite en cas de quelque accident fâcheux : Darius approuva cet avis, et confia la garde du pont aux chefs des Ioniens et des Eoliens qui l'avaient suivi, avec [illegible]rmission de retourner chez eux au bout de deux [illegible]ois s'ils ne le voyaient pas revenir.

Comme aucun motif de rivalité n'avait encore éclaté entre la Grèce et la Perse, Miltiade avait pu, sans manquer à ses devoirs de citoyen, offrir ses services à Darius; aussi était-il du nombre des chefs commis à la garde du pont. D'ailleurs, incapable de résister au roi de Perse avec les forces de sa petite colonie, il est probable qu'il ne se joignit à lui que parce qu'il pensait bien que Darius l'aurait puni de garder la neutralité; Miltiade aima mieux encore, pour son honneur et pour celui de sa patrie, paraître l'auxiliaire du grand roi que de s'exposer au danger inévitable de devenir sa conquête; aussi allons-nous voir qu'il ne fut pas pour Darius un allié [illegible]ien fidèle.

Déjà les deux mois étaient expirés; des courriers venaient chaque jour annoncer que les Perses n'éprouvaient que des revers; que, pressés par les Scythes, ils fuyaient de toutes parts; un corps considérable de Scythes s'était même présenté à l'embouchure du Danube pour exhorter les Ioniens à rompre le pont et à retourner chez eux. L'occasion était belle pour eux de recouvrer leur liberté; ils pouvaient, sans manquer à leur devoir et à leur parole, suivre le conseil des Scythes : Darius, cerné d'un côté par ses ennemis et de l'autre par le fleuve, périrait avec toute son armée, ou du moins, s'il échappait, il serait à jamais hors d'état de former une pareille entreprise.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade, plus sensible aux intérêts de sa patrie qu'aux avantages qu'il pouvait espérer pour lui-même en se montrant zélé pour la cause du grand roi, fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, et de ne pas laisser échapper l'occasion d'affranchir l'Ionie de la servitude. Mais Histrié, tyran de Milet, représenta à ses collègues que leur fortune était liée à celle de Darius, et que c'était à sa protection qu'ils devaient l'autorité dont ils étaient revêtus; que si la puissance des Perses venait à s'affaiblir, les villes d'Ionie ne manqueraient pas de chasser leurs tyrans, et de s'ériger en républiques. Entraînés par des motifs aussi peu généreux, les chefs des Ioniens résolurent d'attendre Darius. Miltiade, prévoyant qu'il aurait tout à craindre du courroux de ce prince, résolut de quitter la Chersonnèse; il fit embarquer sur cinq trirèmes une partie de sa fortune, et mit à la voile pour Athènes. Attaqué en route par des vaisseaux phéniciens, il se sauva à Imbros avec quatre galères qu'il conduisit heureusement au terme de son voyage; Métiochus, son fils aîné, qui commandait la cin-

quième, tomba entre les mains des [illegible]niciens, qui l'amenèrent prisonnier au roi de [illegible]se : Darius l'accueillit avec beaucoup de bonté, et l'engagea par ses bienfaits à se fixer auprès de lui.

Ne voyant plus rien à conquérir en Asie, Darius porte ses regards vers l'Europe ; déjà la Macédoine et la Thrace ont subi le joug. Il brûle de soumettre la Grèce ; bientôt la vengeance l'anime contre ce peuple que son ambition convoite. Les Grecs favorisent les révoltes continuelles des Ioniens ; des tro[illegible]es athéniennes, jointes à celles des rebelles, vont incendier Sardes, l'une des plus importantes villes de l'empire des Perses. Avant de tirer raison d'un pareil outrage, Darius met d'abord ses soins à terminer la guerre contre les Ioniens. Au bout de quelques années, l'Ionie est entièrement soumise et pacifiée ; Mardonius, gendre du roi de Perse, se dirige vers la Grèce, à la tête de forces considéra[illegible]s. L'expédition ne fut pas heureuse ; une vio[illegible]e tempête ayant fait périr une partie de ses v[illegible]seaux contre les rochers du mont Athos, et les Thraces ayant taillé en pièces son armée de terre, Mardonius, blessé, hors d'état de tenir la campagne, reprit le chemin de Suze, couvert de confusion et de reproches, après s'être aussi mal conduit sur terre que sur mer.

Ce désastre ne put refroidir le ressentiment de Darius ; il envoya des hérauts dans toutes les villes de la Grèce demander la terre et l'eau : c'était la formule employée par les Perses pour exiger l'hommage des nations. La plupart accordèrent sans hésiter : Athènes et Lacédémone refusèrent ; mais ces fiers républicains souillèrent la gloire de leur courage par une violation manifeste du droit des gens ; ils jetèrent dans une fosse profonde les ambassadeurs du roi.

A cette nouvelle, reconnaissant l'impéritie de

Mardonius, Darius chargea de sa vengeance Datis, Mède de nation, et Artapherne, son propre neveu. Ils avaient sous leurs ordres une flotte de six cents vaisseaux, une armée de deux cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux; ils devaient tomber sur Athènes et Erétrie, qui s'était liguée avec elle, détruire ces deux villes de fond en comble, et en amener à Darius les habitans chargés de chaînes.

Erétrie, après s'être vigoureusement défendue pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques uns de ses principaux citoyens. Les temples furent rasés, les peuples mis aux fers; et la flotte ayant aussitôt abordé sur les côtes de l'Attique, les Perses mirent pied à terre, au nombre de cent dix mille hommes, auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'environ cent quarante stades; et campèrent dans cet endroit.

Les Athéniens, toujours divisés entre eux quand ils n'étaient menacés d'aucune guerre étrangère, oublièrent leurs querelles lorsqu'ils virent l'ennemi commun à leurs portes; ils rassemblèrent toutes leurs forces avec une promptitude admirable. Les différentes tribus avaient composé une armée de neuf mille hommes; mais ce nombre était loin de leur paraître suffisant. Athènes avait déjà imploré l'assistance des autres peuples de la Grèce; mais les uns s'étaient soumis à Darius; les autres tremblaient au seul nom des Perses. Les Platéens seuls envoyèrent mille hommes de pied. Les Athéniens les avaient admis à leur alliance dans un temps où elle leur était onéreuse; dans le danger qu'eux-mêmes coururent ils éprouvèrent la reconnaissance des Platéens. Athènes attendait de Sparte un secours plus puissant; mais la superstition ne permettait pas aux Lacédémoniens de se mettre en campagne avant la pleine lune.

L'armée athénienne marcha vers Marathon;

seulement nombreuse de dix mille [illegible] était conduite par dix généraux qui [illegible] vaient [illegible] mander alternativement pendant [illegible] jour : [illegible] trop peu de troupes et trop de chefs. Mais il lui [illegible] permis de ne pas désespérer encore de la victoi[illegible] parmi ses généraux se trouvait Miltiade. La gu[illegible] qu'il avait long-temps soutenue avec succès [illegible] avait acquis une réputation brillante; il était [illegible] condé par deux hommes plus jeunes que lui, [illegible] qui promettaient de le remplacer un jour di[illegible] ment, Aristide et Thémistocle. Le premier, [illegible] nous dirons la vie après celle de Miltiade, fut le p[illegible] juste et le plus vertueux des Athéniens : le seco[illegible] eut des talens plus grands et des vues plus éte[illegible] dues qu'Aristide; il aima la gloire et sa patrie; [illegible] il ne fut pas toujours assez scrupuleux sur [illegible] moyens d'acquérir l'une et de servir l'autre.

A peine les Athéniens furent-ils en présence [illegible] l'ennemi que Miltiade proposa de l'attaquer [illegible] quelques-uns de ses collègues appuyèrent [illegible] proposition ; mais les autres craignaient d'exp[illegible] la patrie aux hasards d'une bataille. Quelle im[illegible] dence, disaient-ils, d'aller, avec une poignée [illegible] soldats, à la rencontre d'une armée dix fois [illegible] nombreuse! Il faut du-moins attendre le sec[illegible] des Lacédémoniens. Les avis étant partagés [illegible] restait à prendre celui du polémarque, ou ch[illegible] la milice, pour ôter l'égalité des suffrages. [illegible] tiade lui représenta avec vivacité que le sort [illegible] patrie était entre ses mains : « C'est de vous [illegible] » ô Callimaque, ajouta-t-il, qu'elle attend [illegible] » tinée ; un mot de votre bouche va pré[illegible] » votre patrie dans la se[illegible]de ou lui con[illegible] » sa liberté. » Callimaq[illegible] donna son suffrage [illegible] la bataille fut résolue.

Aristide, et les autres généraux, à son exem[illegible] cédèrent à Miltiade l'honneur de comman[illegible] comme au plus habile. Ils avaient jugé [illegible]

ndement ainsi partagé ne pouvait s'allier
ette suite, cette uniformité de plans et
tion qui sont indispensables dans les opé-
militaires, et qui seuls en assurent le suc-
is pour ménager l'orgueil de ses collègues,
ettre à l'abri de tout reproche en cas de fâ-
événemens, Miltiade attendit le jour qui le
de droit à la tête de l'armée.
our venu, il songea, en habile capitaine, à
par l'avantage de la position ce qui lui
it du côté du nombre. Il rangea son armée
l d'une montagne, afin que l'ennemi ne
velopper ni le prendre par les derrières;
er sur les deux côtés de grands arbres qu'il
it couper exprès, afin de couvrir ses flancs,
endre inutile la cavalerie des Perses. Les
s furent placés à l'aile gauche; Callimaque
ndait la droite; Aristide et Thémistocle
au centre, et Miltiade partout. Au premier
les Grecs franchirent en courant l'espace
séparait de l'ennemi. Les Perses, étonnés
enre d'attaque si nouveau pour les deux
, regardent d'abord l'impétuosité des Athé-
omme un accès de frénésie; mais, bientôt
pés, ils opposent à cette impétuosité une
lus tranquille. Le combat fut long et opi-
Miltiade avait porté toutes ses forces sur
ailes de son armée; cette savante dispo-
diminuant beaucoup le désavantage du
ombre, lui procura la victoire. Sa droite
les ennemis dans la plaine, et sa gauche
ia dans un marais qui offrait l'aspect d'une
, dans lequel ils s'engagèrent et restèrent
gés. Cependant le corps de bataille des
que, par un effet de la même disposition,
e avait dû laisser faible et dégarni, commen
lier sous les efforts des Perses, malgré la
répidité d'Aristide et de Thémistocle. Les

deux ailes victorieuses survi[illegible]e [illegible]cent l'ennemi à reculer ; dès ce moment sa [illegible]te devient générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asile que dans leur flotte, qui s'était approchée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main, prend, brûle et coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux. Les Athéniens en prirent sept; ils tuèrent à l'ennemi environ six mille quatre cents hommes. Leur perte se monta à cent quatre-vingt-douze héros, car il n'y en eut pas un qui ne méritât ce nom. Miltiade y fut blessé; Callimaque y périt en faisant des prodiges de valeur; le tyran Hippias perdit aussi la vie dans cette bataille, en combattant contre ses concitoyens pour recouvrer l'injuste domination que Pisistrate son père avait usurpée sur eux.

Le combat finissait à peine; un soldat, encore tout fumant du sang des ennemis, excédé de fatigue, forma le projet de porter le premier la nouvelle de la victoire à ses concitoyens, et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive devant les magistrats : « Réjouissez vous, dit-il, nous sommes vainqueurs », et il tombe mort à leurs pieds.

Cependant cette victoire eût été funeste aux Grecs sans l'activité de Miltiade. Datis, vaincu, mais encore bien plus fort que les vainqueurs, conçoit l'espérance de surprendre Athènes, qu'il croyait sans défense. Mais Miltiade a soupçonné ce projet; il se met en marche, et se montre sous les murs d'Athènes le jour même que l'ennemi allait débarquer. Datis, déconcerté, ne jugea pas à propos de risquer l'attaque, leva l'ancre, et fit voile vers l'Asie.

Platon, qui s'attache souvent à relever la gloire de la journée de Marathon, la regarde comme la cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui dissipa cette terreur aveugle qu'inspirait la puissance des Perses; c'est

elle qui révéla aux Grecs le secret de leurs forces, et qui leur apprit à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avait de terrible et d'imposant que le nom; elle leur fit voir que la victoire ne dépend pas du nombre, mais du courage, et qu'il n'est rien d'impossible pour des hommes animés de l'amour de la patrie et de la liberté; c'est elle enfin qui mit dans tout son jour la gloire de l'héroïsme, et inspira aux Grecs cette noble émulation qui fit que pendant si long-temps les vainqueurs de Marathon eurent de dignes successeurs.

Les Athéniens n'oublièrent rien pour éterniser le souvenir de cette victoire; on fit des funérailles honorables à ceux qui étaient morts dans le combat, et leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Rien de plus noble et en même temps de plus simple que la récompense que reçut Miltiade; Polygnote, célèbre artiste, fut chargé de peindre la bataille de Marathon sous un portique appelé le Pecile, et de le représenter dans le tableau à la tête de ses collègues, dans l'attitude d'un général qui harangue ses troupes et qui les mène au combat. Athènes, alors pauvre et vertueuse, récompensa ainsi son libérateur; et quand ce même peuple vit ses richesses s'accroître et ses mœurs se corrompre, il décerna plus de trois cents statues à Démétrius de Phalère.

Cependant, quoique la reconnaissance des Athéniens fût sincère, elle ne fut pas de longue durée; ils avaient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La calomnie l'attaqua, et fut écoutée avidement; on devait bientôt voir Miltiade au nombre de ses plus illustres victimes: une fausse démarche de sa part fournit à ses ennemis l'occasion de le perdre. Après la bataille de Marathon il avait demandé et obtenu une flotte de soixante-dix voiles pour aller punir et soumettre les

îles qui s'étaient déclarées pour les barbares
en avait fait rentrer plusieurs dans le devoi
il devait échouer devant l'île de Paros.
long-temps il la tenait assiégée, et même il
le point de s'en rendre maître, lorsque
qu'on aperçut dans le lointain firent cro
assiégeans et aux assiégés que la flotte d
venait au secours de l'île. Miltiade, se sent
faible pour attendre les Perses, blessé d'aï
ne pouvant agir, leva le siége de la place,
la route d'Athènes. A peine de retour, il es
en jugement par un citoyen nommé Xanti
l'accuse d'avoir levé le siége de Paros par tr
et de s'être laissé corrompre par l'or du gr
Quelque peu vraisemblable que fût cette
tion, elle prévalut contre le mérite et l'in
de Miltiade. Malade des suites de la blessu
avait reçue devant Paros même, en com
pour ce peuple qui allait le condamner, l
accusé ne pouvait se défendre lui-même; Ti
son frère, parla pour lui. La multitude,
par les ennemis de Miltiade, le condamn
précipité dans la fosse où l'on faisait p
malfaiteurs; mais les magistrats eurent l
de cet infame décret, et la peine fut co
en une amende de 50 talens, somme à l
furent évalués les frais de l'expédition de
Hors d'état de payer une somme si consid
Miltiade fut mis en prison, où il mourut
des suites de sa blessure.

Telle fut la fin de ce grand homme; ma
moins sa perte à sa conduite au siége de
qu'à son mérite et à sa haute réputation.
que Pisistrate avait usurpé la tyrannie en
servir ses vertus à ses projets ambitieux, le
niens redoutaient tous les citoyens puissans
tueux; Miltiade rappelait plus que tout
souvenir de cet usurpateur, par cette dou

affabilité qui séduisent toujours la multitude.
e leur semblait pas possible qu'il pût s'accou-
er à vivre en simple particulier, après s'être
i long-temps à la tête des armées et de la
blique, et surtout après avoir exercé l'au-
é souveraine dans la Chersonnèse. L'habitude
ommandement devait, selon eux, exciter son
ition; aussi aimèrent-ils mieux le punir inno-
, que d'avoir toujours devant les yeux un tel
t de crainte. Il serait difficile d'excuser une si
ıge politique, et ce fut constamment celle
hènes. Heureusement pour elle les fréquens
rribles exemples qu'elle donna de son ingra-
le et de son injustice ne purent décourager la
u ni arrêter le zèle de ses concitoyens pour
patrie.

ARISTIDE,

DIT LE JUSTE.

Aristide, fils de Lysimachus, naquit à Alopèce, bourg de l'Attique, l'an 550 avant notre ère. Il était d'une des premières familles d'Athènes, et quoiqu'il s'adonnât toute sa vie aux affaires publiques, il resta constamment pauvre. Dans sa jeunesse, lié de la plus tendre amitié avec Clisthène, qui avait beaucoup contribué à l'expulsion des Pisistratides et au rétablissement du gouvernement républicain, il se forma sur le modèle de ce grand homme, et devint comme lui l'un des plus zélés défenseurs de la liberté. « C'était, dit Rollin, une salutaire coutume établie chez les anciens, que les jeunes gens qui aspiraient aux charges s'attachassent particulièrement aux vieillards qui s'y étaient le plus distingués, et qu'ils apprissent par leur conversation, et encore plus par leur exemple, l'art de se bien conduire eux-mêmes et de gouverner sagement les autres ; c'est ainsi qu'Aristide s'attacha à Clisthène, Cimon à Aristide, et que Polybe se rendit le disciple assidu et l'imitateur fidèle du célèbre Philopœmen. » Aristide avait aussi une estime et une admiration particulière pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il mettait au-[illegible] de tous les autres politiques : il étudiait beaucoup ses lois, et à force de les méditer il devint partisan de l'aristocratie. Thémistocle, qui, plus jeune qu'Aristide, avait débuté, avec non moins d'éclat que lui, dans la

carrière des affaires, penchait au contraire pour le gouvernement populaire. Ce dissentiment d'opinion, qui prenait sa source dans l'extrême disparité de leur caractère, ne contribua pas peu à entretenir leur inimitié, qui avait éclaté dès le moment qu'ils se connurent. Thémistocle, qui faisait le bien de sa patrie moins par amour pour elle que pour s'en faire gloire et acquérir de l'autorité, n'omettait rien de ce qui pouvait le rendre agréable au peuple et lui faire des amis; toujours prêt à obliger, il ne se piquait pas dans ces occasions d'une exacte impartialité. Quelqu'un lui disait un jour que le moyen de bien gouverner Athènes était de conserver l'égalité parmi les citoyens, et de ne favoriser pas plus les uns que les autres : « A Dieu » ne plaise, s'écria Thémistocle, que je sois jamais » assis sur un tribunal où mes amis n'aient pas » plus de crédit et de faveur que les étrangers! » Aristide au contraire, faisant le bien par le seul amour de la vertu, servant sa patrie pour elle-même, était indifférent aux jugemens de la multitude ; il n'aurait pas moins rougi de flatter ses concitoyens que de complaire à un tyran; zélé pour leurs intérêts, il s'embarrassait peu de leur plaire ; il consentait même à les offenser pour leur être utile, et pour ne jamais s'écarter de ses principes d'équité ; la faveur et l'amitié, non plus que le ressentiment et la haine, n'avaient aucun pouvoir sur lui quand il s'agissait des intérêts de la justice. Un jour qu'il avait formé une accusation judiciaire contre un de ses ennemis, les juges, après qu'il eut exposé ses griefs, ne voulurent pas même entendre l'accusé, et allaient le condamner d'une voix unanime. Aussitôt Aristide se lève, et va se jeter aux pieds des magistrats pour les supplier d'écouter son adversaire, et de le laisser jouir du privilége que la loi lui accordait de se défendre. Une autre fois, qu'il était occupé à juger un procès,

l'une des co nc[illegible] par dire que son advers[illegible] av[illegible] de[illegible] le mal à Aristide: « Hé, mon a[illegible]-il [illegible]ant, dis-» nous seulement le [illegible] il t'a fait, car je suis » ici pour juger ta [illegible]sé et non la mienne. »

Ambitieux, entreprenant impétueux dans ses désirs et dans ses projets, Thémistocle ne se montrait pas aussi scrupuleux que son rival; tous les moyens lui paraissaient bons quand ils menaient au succès. Aristide, qui se faisait un devoir de veiller au maintien des lois et à la pureté des mœurs, s'attachait à contrarier toutes les mesures de Thémistocle; il voulait rabaisser son autorité toujours croissante par la faveur du peuple, et pensait qu'il valait mieux encore sacrifier quelquefois des projets utiles au public, que de faciliter à son adversaire, en laissant toujours prévaloir ses avis, l'acquisition d'un pouvoir excessif dont il pouvait abuser tôt ou tard. Aussi ces deux rivaux étaient-ils toujours divisés, et la place publique retentissait sans cesse de leurs querelles. Aristide l'emporta un jour sur son adversaire, et c'était lui qui avait tort cette fois; juste contre lui-même, il n'hésita point à le reconnaître, et en fit hautement l'aveu : « C'en est fait d'Athènes, dit-il, si » l'on ne nous jette tous les deux dans le Bara-» thre » (fosse où l'on précipitait les malfaiteurs).

Dans une autre occasion, il avait proposé au peuple un décret qui éprouva beaucoup de contradictions; mais il en triompha, et comme on allait recueillir les suffrages, Aristide, reconnaissant tout à coup les inconvéniens de son décret, le retira. Souvent il faisait pr[illegible]enter ses projets par d'autres, afin que Thémistocle n'y mît pas d'obstacle. On admirait surtout [illegible]n lui la constance et la fermeté qu'il déployait [illegible]s les changemens imprévus auxquels sont expo[illegible] ceux qui prennent part au gouvernement, ne [illegible]e laissant jamais ni

enivrer par les honneurs qu'on lui décernait, ni abattre par les désagrémens et les refus qu'on lui faisait essuyer. Les Athéniens avaient une si haute estime de la droiture de ses intentions, de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'état et de la sincérité de sa vertu, qu'un jour ils lui en rendirent un témoignage bien éclatant, à la représentation d'une pièce d'Eschyle. L'acteur ayant dit qu'Amphiaraüs « était moins jaloux de paraître homme » de bien que de l'être en effet », tout le monde tourna spontanément les yeux vers Aristide pour lui en faire l'application.

Nous avons vu précédemment, dans la vie de Miltiade, qu'Aristide était du nombre des dix généraux qui devaient commander chacun à son tour les Athéniens lors de la bataille de Marathon. De tous ces chefs Aristide était, avec Thémistocle, celui qui, après Miltiade, avait le plus de réputation et de crédit. Nous avons indiqué succinctement tout ce qu'Aristide fit pour sa patrie dans cette occasion : ce fut d'abord lui qui contribua le plus à faire adopter l'avis salutaire de Miltiade, qui voulait qu'on livrât bataille ; mais il ne s'en tint pas là. Accoutumé à sacrifier ses intérêts à ceux de la patrie, quand son jour d'être à la tête de l'armée fut venu, par une déférence bien honorable à tous les deux, il céda le commandement à Miltiade : c'était montrer par là à ses collègues que, loin de rougir de se soumettre aux plus sages et de leur obéir, il pensait au contraire que rien n'est plus honorable et plus salutaire ; par ce moyen il prévint aussi la jalousie qui aurait pu éclater entre eux, car les autres généraux, entraînés par son exemple, renonçèrent pareillement au droit qu'ils avaient de commander alternativement, et se soumirent tous à Miltiade.

Pendant la bataille Aristide et Thémistocle, placés tous deux au centre de l'armée, soutinrent

long-temps l'effort des barbares, et firent à des prodiges de valeur. Mais dans cette oc une action d'un autre genre devait encore plus d'honneur à Aristide. Après la déro l'ennemi il fut laissé seul à Marathon, av corps de troupe, pour garder les prisonnier dépouilles. Il répondit parfaitement à la co qu'on avait en lui; quoiqu'il y eût beaucou et d'argent dans le camp des Perses, aussi bi dans les vaisseaux qui avaient été pris, il n'e même la pensée d'y toucher, et fit tout ce q en son pouvoir pour empêcher que person mît la main sur le butin.

L'année suivante Aristide dut à ses vert ses exploits une élection qui, dans les autres l'effet de leurs richesses. Malgré sa pauvreté nommé archonte éponyme, dignité qu'o cordait qu'aux citoyens les plus opulens.

De toutes les vertus qu'Aristide posséda Plutarque, celle que le peuple admirait c'était sa justice, parce que l'usage de cette est plus habituel, et que ses effets s'en rép sur plus de monde; aussi l'appelait-on Ari *juste*. Sage et conciliateur autant qu'équita était pris pour arbitre par ses concitoyen tous leurs différens; il les accordait et fais serter les tribunaux, parce que son incor probité était devenue le tribunal le plus ré la république. Il exerçait sur les esprits l'em la vertu; mais cet empire même n'était pa cent aux yeux d'un peuple amoureux de sa l ou plutôt le jaloux Themistocle faisait crai peuple la vertu de son rival. Sa faction Aristide de s'établir une sorte de royauté d plus dangereuse qu'elle était fondée sur l du peuple, et conclut à la peine de l'ostra c'était un exil de dix années, qui, loin d' aucune honte, était presque un titre de

puisqu'il était dans cette république, jalouse de sa liberté, la punition du mérite trop éclatant. Les tribus étaient assemblées, et devaient donner leurs suffrages par écrit. Aristide assistait au jugement. Un homme du peuple, qui ne le connaissait pas, le pria de tracer sur une coquille qu'il lui présenta le nom d'Aristide : « Vous a-t-il fait » quelque tort? lui demanda le sage. — Non, » dit l'homme du peuple, mais je suis las de l'en» tendre nommer le juste. » Aristide écrivit son nom sans ajouter un seul mot. Il fut condamné, et sortit d'Athènes en disant : « Je prie les dieux » que les Athéniens ne voient jamais le jour qui » les obligera de se souvenir d'Aristide. »

Ses vœux ne furent point exaucés, car trois ans après le roi de Perse Xerxès, après avoir traversé la Thessalie et la Béotie, entra dans l'Attique à la tête d'une armée innombrable. A son approche les Athéniens craignirent qu'Aristide ne se joignît à leurs ennemis, et n'entraînât avec lui d'autres Grecs dans le parti des barbares. C'était bien mal connaître ce généreux citoyen, que de le soupçonner d'une telle perfidie. Quoi qu'il en soit, ils songèrent à le rappeler, et Thémistocle, loin de s'opposer à cette résolution, l'appuya au contraire de tout son crédit. La haine de ces grands hommes n'avait rien d'implacable et d'outré, puisque leur ressentiment se taisait ainsi devant le danger de la patrie. Thémistocle ayant été nommé général aussitôt après le retour d'Aristide, celui-ci n'en parut point jaloux; on le vit au contraire seconder son rival de tout son pouvoir, et concourir ainsi à l'élever au plus haut point de gloire. En effet, on peut dire que sans Aristide les Grecs n'eussent peut-être pas livré la bataille de Salamine, qui devait immortaliser Thémistocle. La flotte sur laquelle était rassemblée la plus grande partie des forces

de la Grèce se trouvait près de l'île de Salamine, cernée de tous côtés par les vaisseaux ennemis, sans qu'aucun des Grecs se fût aperçu qu'ils étaient enveloppés. Aristide, qui, de l'île d'Egine où il commandait alors quelques troupes, avait pu reconnaître la position défavorable de ses concitoyens, s'exposa aussitôt à traverser la flotte ennemie pour aller les tirer de leur dangereuse sécurité. Arrivé la nuit même à la tente de Thémistocle, il le fait sortir seul et lui parle en ces termes : « Thémistocle, si nous sommes sages nous » mettrons un terme à nos vaines et puériles dis- » sensions. Un seul intérêt doit nous animer au- » jourd'hui, celui de sauver la Grèce ; vous en » remplissant les devoirs d'un général, moi en » vous aidant de mes conseils et de mon bras. » J'apprends que vous êtes le seul qui ayez proposé » aux Grecs de combattre au plutôt dans ces dé- » troits. Ils rejettent ce conseil, qu'ils devraient » au contraire suivre dans la circonstance pré- » sente ; mais dites-leur qu'il ne s'agit plus de » délibérer, et que l'ennemi vient de se rendre » maître de tous les passages qui pouvaient favo- » riser leur fuite. » Thémistocle, touché du procédé d'Aristide, s'ouvrit à lui avec confiance, et lui découvrit par quel stratagême il avait lui-même engagé les Perses à envelopper la flotte des Grecs pour forcer ceux-ci à livrer une bataille de laquelle pourrait seule dépendre leur salut. Il le pria ensuite d'entrer au conseil pour persuader Eurybiade et les autres chefs, qui avaient plus de confiance en Aristide qu'en Thémistocle.

Pendant que les capitaines Grecs délibéraient encore, Aristide, voyant que la petite île de Psytalie, située dans le détroit, en face de Salamine, était pleine de troupes ennemies, embarque promptement sur des esquifs l'élite des fantassins, descend dans l'île, tombe sur les barbares, les charge

brusquement et les taille tous en pièces, à l'exception des principaux chefs, qu'il fait prisonniers. Cependant la bataille se livrait entre les deux flottes ennemies, et les Grecs ne furent pas moins heureux dans l'action générale, qui, en assurant aux alliés la possession de Psytalie, leur procura un grand avantage, en ce que ceux dont les vaisseaux étaient submergés trouvaient dans cette île un refuge assuré.

Après la bataille, Thémistocle, prenant à part Aristide, lui proposa de couper le pont par où Xerxès était entré en Europe : on doute qu'un pareil avis fût sincère de la part de Thémistocle; mais Aristide fit tous ses efforts pour persuader à son collègue d'abandonner ce projet. Il lui représenta le danger de réduire au désespoir un ennemi qui, quoique vaincu, était encore si puissant, et l'assura qu'on devait au contraire chercher tous les moyens de s'en débarrasser au plus vite. Thémistocle se rendit sans peine aux raisons d'Aristide, et ne songea plus qu'à hâter le départ du monarque asiatique. Il imagina pour cela de le faire informer secrètement que les Grecs avaient en effet dessein de rompre le pont. Xerxès, que cet avis remplit d'effroi, se hâta de passer l'Hellespont avec toute sa flotte, laissant Mardonius en Grèce avec l'armée de terre, composée de ses meilleures troupes et forte de trois cent mille hommes.

Ce général, après avoir passé l'hiver en Thessalie, conduisit ses troupes en Béotie au retour du printemps. De là il députa vers les Athéniens Alexandre 1er, roi de Macédoine, leur allié, pour leur faire des propositions de paix de la part de Xerxès, et pour tenter de séparer leurs intérêts de ceux des autres Grecs. Le prince, admis à l'assemblée, y trouva les ambassadeurs de Lacédémone. Il fit part au peuple des offres dont il

était chargé : le roi de Perse s'engageait à rebâtir Athènes, qu'il avait détruite pendant la guerre précédente; à lui fournir des sommes d'argent considérables; à lui laisser ses lois et sa constitution; enfin à établir la domination de cette république sur toute la Grèce. Les Lacédémoniens prirent alors la parole pour dissuader les Athéniens d'accepter des propositions trop brillantes pour n'être pas suspectes; ils témoignèrent combien Lacédémone était sensible au triste sort des Athéniens, qui se trouvaient sans maisons, sans retraite, et dont les moissons avaient été ruinées deux années de suite, et offrirent en son nom de pourvoir abondamment à leurs besoins pendant tout le temps de la guerre, et de donner un asile à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs vieillards et à leurs esclaves. L'affaire mise en délibération, les Athéniens répondirent aux députés de Sparte par un décret dressé par Aristide, alors premier archonte, dans lequel se trouvaient ces paroles admirables : « Nous pardonnons à nos ennemis » d'avoir pu croire que chez nous tout s'achetait » à prix d'argent, eux qui ne connaissent rien de » plus précieux; mais nous en voulons aux Lacé- » démoniens, qui, ne considérant que la disette » et la pauvreté actuelle des Athéniens, ne se » souviennent plus de leur vertu et de leur mag- » nanimité, et nous invitent par l'appât de quel- » ques vivres à combattre pour la Grèce. »

Les ambassadeurs étant rentrés, Aristide fit lire en leur présence le décret, et soudain, élevant la voix, « Députés des Lacédémoniens, dit-il, » apprenez à Sparte que tout l'or de la terre » n'est rien à nos yeux au prix de la liberté. Et » vous, Alexandre, (ajouta-t-il en s'adressant à » ce prince et en lui montrant le soleil) dites à » Mardonius que tant que cet astre poursuivra » sa route les Athéniens feront la guerre aux

Les prêtres furent chargés de vouer aux
infernaux quiconque proposerait de faire
e avec les Mèdes, ou d'abandonner le parti
recs.
donius fit donc une nouvelle invasion dans
ue, dix mois après que Xerxès se fut rendu
d'Athènes, et les Athéniens abandon-
encore une fois leur ville pour se réfugier
mine. Aristide, envoyé à Lacédémone, se
it de la lenteur des Spartiates, qui, laissant
iveau Athènes en proie aux barbares, ne
isaient pas d'envoyer leurs troupes au se-
de leurs alliés. Les éphores, après l'avoir
, passèrent la journée sans lui répondre; mais
ils choisirent cinq mille Spartiates, qui prirent
1 sept Ilotes, et les firent partir sans en rien
ix ambassadeurs d'Athènes. Lorsqu'ensuite
le se présenta une seconde fois au conseil
y renouveler ses plaintes, les Ephores lui
en riant qu'il rêvait ou qu'il dormait sans
; que les armées étaient déjà en marche contre
rses. Aristide leur répondit que ce n'était pas
nent de plaisanter ou de jouer leurs alliés, et
fallait réserver leurs stratagêmes pour les
nie

centre les alliés ; à la gauche les Athéniens. Déterminée à tenter le sort d'un combat, l'armée se mit en marche dans cet ordre, et alla camper à peu de distance de l'ennemi, au pied du mont Cithéron, en Béotie, où Mardonius était retourné, trouvant le terrain inégal de l'Attique peu propre à la cavalerie. Là on resta quelque temps dans l'attente terrible d'un événement qui allait décider du destin de la Grèce. Pendant dix jours entiers les deux partis n'engagèrent que quelques escarmouches, où les Grecs eurent presque toujours l'avantage ; on s'occupait plutôt à chercher des présages de victoire dans les entrailles des victimes ou dans les prédictions des devins.

Quand on rangea l'armée en bataille il s'éleva une contestation assez vive entre les Athéniens et les Tégéates, qui prétendaient également commander l'aile gauche ; les uns et les autres rapportèrent leurs titres et les exploits de leurs ancêtres. Mais Aristide, qui jusqu'alors n'avait pris aucune part à la discussion, la termina en disant : « Nous ne » sommes pas ici pour contester avec nos alliés, » mais pour combattre nos ennemis. Ce n'est pas » le poste qui donne ou qui ôte la valeur. C'est à » vous, Lacédémoniens, que nous nous en rap- » portons. Quelque rang que vous nous assigniez, » nous l'éleverons si haut qu'il deviendra peut- » être le plus honorable de tous. » Les Lacédémoniens opinèrent avec acclamation en faveur des Athéniens.

Un danger plus imminent mit la prudence d'Aristide à une plus rude épreuve. Il apprit que quelques-uns des officiers de ses troupes, appartenant aux premières familles d'Athènes, méditaient une trahison en faveur des Perses, et que la conspiration faisait chaque jour des progrès. Loin de la rendre redoutable par des recherches indiscrètes

endre que le champ de bataille serait le
il où ils pourraient faire éclater leur justifi-

nzième jour Mardonius, qui souffrait avec
ence de si longs délais, et qui d'ailleurs com-
it à manquer de vivres, résolut de passer le
ain le fleuve Asopus, qui séparait les deux
, et de surprendre les Grecs par une brus-
aque. Il donna donc le soir ses ordres en
uence ; mais vers le milieu de la nuit
idre, roi de Macédoine, vint secrètement
p des Perses informer Aristide de la réso-
de Mardonius, en le priant de garder pour
avis, et de ne le communiquer à personne.
e lui répond qu'il ne peut décemment le
à Pausanias, qui avait le commandement
e l'armée ; mais il lui promet de n'en par-
icun autre avant le combat. Il se rend aussi-
quartier des Lacédémoniens, et concerte
'ausanias les mesures les plus sages pour
ser les ennemis. Celui-ci propose alors de
les Athéniens à la droite, pour les oppo-
: Perses, et les Lacédémoniens à la gauche,
ju'ils eussent en tête les auxiliaires Grecs.

par les sages discours d'Aristide, ils passè
l'aile droite, et bientôt on n'entendit plus
eux, au lieu de murmures, que les exhort
qu'ils se faisaient mutuellement de combattre
courage, et le serment de vaincre ou mouri
son côté, Mardonius, instruit du change
opéré dans la disposition de l'armée ennemi
fit autant dans la sienne. Cette nouvelle dis
tion des troupes du roi de Perse en provoqu
autre parmi les Grecs; ainsi cette journée se
en marches et contre-marches, et n'amena au
action décisive; seulement la cavalerie des P
inquietta l'armée des Grecs, et parvint même à
bler une fontaine dont ceux-ci ne pouvaient se
ser. Il leur fallut donc transporter leur camp u
plus loin: Mardonius, croyant qu'ils fuyaie
ne doutant plus de la victoire, insultait à
lâcheté. Les Lacédémoniens, suivis de trois
Tégéates, s'étaient arrêtés près du templ
Caris, à dix stades de Platée, pour attendr
de leurs corps dont le chef persistait à g
le poste qui lui avait été confié. Ce fut sur eu
se dirigea la première attaque des Perses.
sanias les laissa long-temps exposés aux tra
aux flèches sans qu'ils osassent se défendre.
entrailles des victimes n'annonçaient que des
sages sinistres; cette malheureuse superstiti
périr inutilement beaucoup de monde. I
les Tégéates, ne pouvant plus se contenir
mirent en mouvement et furent bientôt sout
par les Spartiates, qui venaient d'obtenir ou
ménager des auspices favorables. A leur appr
les Perses serrent les rangs, se couvrent de
boucliers, et opposent à la fureur de l'ennem
courage intrépide et presque féroce. On
dire que cette fois ils ne le cédèrent pas
Grecs en valeur; mais, moins bien armés et m
savans dans l'art de la guerre, ils devaient ép

ver une entière défaite. Mardonius, à la tête de mille soldats d'élite, avait long-temps balancé la victoire; mais, atteint d'un coup mortel, il périt, laissant la réputation de général mal habile et téméraire, mais d'homme valeureux. Dès ce moment les Perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite, et cherchent leur salut derrière les retranchemens qu'ils avaient élevés pour mettre à couvert le bagage.

Les Athéniens, trop éloignés des Lacédémoniens pour apercevoir leurs mouvemens, étaient restés quelque temps dans l'inaction. Cependant le bruit des armes ayant frappé leurs oreilles, et un officier envoyé par Pausanias leur ayant appris ce qui se passait, ils étaient partis aussitôt pour voler au secours des Spartiates. Mais ils sont arrêtés dans leur course par les Grecs qui étaient dans l'alliance des Mèdes; ils allaient en venir aux mains lorsque Aristide, les apercevant, leur crie, en attestant les dieux de la Grèce, de s'abstenir de combattre leurs compatriotes, et de ne pas s'opposer au secours qu'ils vont porter à des Grecs qui exposent leur vie pour le salut de la patrie. Une grêle de traits fut la seule réponse à ces généreuses remontrances. Alors Aristide ne s'occupe plus d'aller au secours des Spartiates, et avec ses seules troupes il fond sur ces Grecs, qui étaient environ cinquante mille. Ils plièrent pour la plupart sitôt qu'ils virent les barbares en fuite, et ne songèrent plus qu'à la retraite. Les Thébains, qui avaient embrassé avec plus d'ardeur le parti des Mèdes, furent ceux qui opposèrent le plus de résistance aux Athéniens; mais ils finirent par succomber également.

Aristide, sans perdre de temps à les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les Lacédémoniens, qui, peu versés encore dans l'art des siéges, attaquaient vainement l'enceinte où les Perses s'é-

taient retranchés. Il a bientôt forcé ce retrai
ment, et pénétré jusqu'aux barbares, qui se l
rent égorger comme des victimes. Il n'en éch
que trois mille, sur trois cent soixante
qui avaient pris part au combat, car pendant
tion le Perse Artabaze, qui méprisait la tém
de Mardonius, et qui en prévoyait le désa
avait fait sa retraite et emmené avec lui qua
mille hommes. Du côté des Grecs qui com
rent pour leur patrie il n'en périt que treize
soixante, dont cinquante-deux Athéniens, qu
vingt-onze Spartiates et seize Tégéates.

Cependant les Lacédémoniens et les A
niens aspiraient également au prix de la va
et soutenaient les uns et les autres leurs pr
tions avec une hauteur qui ne leur perm
plus d'y renoncer. Les esprits s'aigrissaien
deux camps retentissaient de menaces, et l'
serait porté à des excès sans Aristide, qui, p
force de ses raisons et de ses remontrance
consentir les Athéniens à s'en rapporter au
ment des alliés. Alors Théogiton de Mégare
posa aux deux nations de renoncer au prix,
l'adjuger à quelque autre peuple. Cléocrite d
rinthe s'étant levé ensuite, on crut qu'il alla
mander cet honneur pour les Corinthiens,
la ville était, après Sparte et Athènes, la pre
en dignité; mais il fit en faveur des Platéen
discours qui causa autant de plaisir que d'ad
tion, et tous les suffrages se réunirent pou
décerner le prix.

Après le partage des dépouilles entre les
queurs on ne songea plus qu'à prodiguer
les genres d'honneurs à ceux qui étaient mo
armes à la main. Chaque nation éleva un tor
à ses guerriers, et dans une assemblée gé
de la Grèce Aristide fit passer ce décret : «
» tous les ans les peuples de la Grèce enver

» des députés à Platée, pour y renouveler par » des sacrifices augustes la mémoire de ceux qui » avaient perdu la vie dans le combat ; que tous » les cinq ans on y célébrerait des jeux qui se- » raient nommés les fêtes de la liberté ; que les » Platéens seraient désormais regardés comme » une nation inviolable, et consacrée à la divinité. »

Quand les Athéniens, rentrés dans leur patrie, eurent relevé leurs murailles et commencé à jouir des douceurs de la paix, le peuple prit plus de part qu'il n'avait jamais fait au gouvernement, et chaque jour la constitution faisait quelques pas vers la démocratie absolue. Aristide, qui observait ces progrès, sentit que d'un côté ce peuple, qui avait montré tant de valeur, méritait des égards, et que de l'autre il ne serait pas facile de réduire par la force cette multitude, fière de ses succès, et qui avait les armes à la main ; il fit rendre en conséquence un décret d'après lequel les archontes, magistrats suprêmes, seraient indistinctement choisis parmi tous les Athéniens. Cette loi, qui flattait l'orgueil du peuple, aurait pu devenir dangereuse si elle n'eût été illusoire par le fait, comme le prévit sans doute Aristide ; en effet, elle ne changea rien à la constitution ; jamais le peuple n'usa du droit que lui donnait le législateur, et toujours on le vit n'accorder qu'aux citoyens les plus distingués cette magistrature qui pouvait influer si puissamment sur le salut de l'état. C'est ainsi qu'en suivant le vœu général, Aristide sut assurer la subordination de tous les ordres de l'état.

Encouragés par leurs succès, les Grecs résolurent d'envoyer une flotte pour délivrer les villes maritimes et les îles grecques qui gémissaient encore sous le joug des Perses. Une flotte, commandée par Pausanias pour les Lacédémoniens, par Aristide et Cimon, fils de Mil-

tiade, pour les Athéniens', affranchit d'abor
de Chypre ; puis, se dirigeant vers l'Helles
elle attaqua et prit la ville de Byzance. I
nias, qui dès lors entretenait des relations
pables avec le roi de Perse, enivré de la gra
future que lui promettait Xerxès, enorgueilli
leurs de la gloire dont l'avait couvert la jo
de Platée, quitta les mœurs et la simplicité
blicaines pour prendre l'extérieur et les ma
d'un despote ; naturellement dur et haut
traita les alliés avec tant d'arrogance et d'in
nité, qu'ils commencèrent à détester le con
dement de Sparte. Aristide et Cimon, p
conduite opposée, leur faisaient au contraire
celui d'Athènes ; aussi les généraux Grecs
saient-ils chaque jour Aristide de se mettre
tête et de recevoir sous sa sauve garde les
qui depuis long-temps désiraient d'abandon
Spartiates. Aristide leur répondit qu'il trouva
mécontentement très-légitime ; qu'il croyait
indispensable de ne pas rester plus long-ten
butte à la tyrannie de Pausanias ; que p
part il était très-flatté de la confiance d
l'honoraient, mais qu'il lui fallait, pour gar
leur sincérité, quelque entreprise qui, u
exécutée, les mît dans l'impossibilité de r
sur leur résolution. Alors Uliade de Sa
Antagoras de Chio, s'étant concertés ense
vont attaquer près de Byzance la galère que
tait Pausanias ; le Spartiate, outré de cette i
se lève et leur dit, d'un ton plein de colèr
bientôt il leur fera voir que ce n'est pas
ment son vaisseau, mais sa propre patrie
ont osé provoquer. Peu effrayés de ces me
ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à se r
qu'il devait rendre grâce à la fortune, qu
tout fait pour lui à Platée, et que sans cett
considération les Grecs auraient déjà châ

insolence. En disant ces mots ils allèrent se ranger à la suite des vaisseaux athéniens.

Les Lacédémoniens, instruits de cette défection, rappelèrent aussitôt Pausanias : ses excès avaient éclaté ; on eut bientôt des preuves de sa trahison ; enfin une mort cruelle fut le prix de ses crimes. Quelque éclatante que fût cette punition, elle ne ramena point les alliés ; ils refusèrent d'obéir au spartiate Dorcis, qui remplaça Pausanias, et ce général s'étant retiré, les Lacédémoniens délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre.

Sparte était encore dominée par le génie de Lycurgue ; elle montra dans cette occasion une grandeur d'âme admirable. Voyant que ses généraux s'étaient laissés corrompre par l'excès du pouvoir, elle renonça volontairement à l'empire, et aima mieux avoir des citoyens modestes et fidèles observateurs des lois que de régner sur toute la Grèce. Heureuse Lacédémone, si elle eût conservé long-temps une si rare modération !

Athènes, ayant ainsi succédé à Lacédémone dans le commandement général, continua d'exiger comme elle les contributions que les différentes républiques de la Grèce s'étaient soumises à payer pour faire la guerre aux Perses. Mais comme il parut juste que cette taxe fût également répartie, tous les Grecs, d'un commun accord, chargèrent Aristide de diriger cette opération, et remirent leurs intérêts entre ses mains. Il parcourut donc le continent et les îles, s'instruisit du produit des terres, et s'acquitta de cette commission avec tant d'intelligence et d'équité, que les contribuables mêmes le regardèrent comme leur bienfaiteur, et que la taxe qu'il imposa fut appelée *le bonheur de la Grèce.* Chargé pareillement d'administrer ces fonds, il en régla les dépenses à la satisfaction de tous ; jamais on ne put lui reprocher d'en avoir fait un usage répréhensible ni même inutile.

Thémistocle ne vit pas sans chagrin la grande confiance dont la Grèce investissait son rival, et l'honneur dont il se couvrait dans son administration. Pour diminuer, s'il était possible, sa réputation, il dit un jour, dans une assemblée du peuple, que les louanges que l'on prodiguait à Aristide convenaient moins à un homme qu'à un coffre-fort qui garde bien l'or qu'on lui confie : c'était une bien faible vengeance d'un mot piquant que lui avait dit Aristide. Thémistocle disait que, selon lui, la plus grande qualité d'un général est de savoir prévoir et prévenir les desseins de l'ennemi : « Oui, répondit Aristide, cette qualité lui » est nécessaire ; mais il en est une autre bien plus » belle et bien plus digne d'un général, c'est d'a- » voir toujours les mains pures. »

Lorsque tout avait été réglé entre les Athéniens et les alliés pour la répartition des contributions, Aristide avait obligé les Grecs à s'engager par serment à l'observation de cet article important de leur alliance. Il avait présidé lui-même à cette cérémonie, et pour la rendre plus solennelle il avait jeté des masses de fer ardent dans la mer, en prononçant des malédictions contre les infracteurs. Mais dans la suite l'occasion s'étant présentée de violer ce traité, Plutarque raconte qu'Aristide dit aux Athéniens qu'ils pouvaient agir suivant leurs intérêts, et rejeter le parjure sur lui. Le même auteur ajoute que lorsqu'on proposa d'enlever de Délos et de porter à Athènes les sommes mises en dépôt pour les frais de la guerre, Aristide approuva cet avis, en disant que cela était injuste, mais utile. Ces deux traits sont si peu dans son caractère qu'on ne doit pas balancer à les rejeter. Jamais Aristide ne pensa que la politique pût s'affranchir des lois de la morale et de l'équité. Il faut quelquefois révoquer en doute le témoignage de Plutarque ; cet historien n'est pas toujours assez sévère sur le choix de ses anecdotes.

Mais il est digne de foi lorsqu'il raconte le trait suivant, si honorable pour Aristide. Quelque temps avant la bataille de Platée, Thémistocle, qui cherchait tous les moyens de supplanter les Lacédémoniens dans le commandement général de la Grèce, et de mettre les Athéniens à leur place, annonça un jour au peuple qu'il avait conçu un projet très-important pour la république, mais qu'il ne pouvait pas le communiquer en assemblée publique; il finit par demander qu'on nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide, et s'en rapportèrent entièrement à son avis, tant il avait la confiance et l'estime du peuple. Thémistocle, l'ayant tiré à part, lui dit que ce projet était de brûler les vaisseaux des Grecs qui étaient tous réunis dans un port voisin, pour assurer l'empire de la mer aux Athéniens. Aristide rentra dans l'assemblée, et déclara simplement que rien n'était plus utile que le dessein proposé par Thémistocle; mais que rien aussi n'était plus injuste. Sur ce rapport tout le peuple, d'une commune voix, déclara qu'il rejetait le projet. Je ne sais, dit le vertueux Rollin, dont nous transcrivons ici les réflexions, je ne sais si dans l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête; c'est un peuple entier intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison qu'elle est contraire à la justice.

Aristide, en contribuant à enrichir la Grèce par la sagesse de son administration, était lui-

même dans un état voisin de l'indigence; entré pauvre dans cette fonction, qui aurait pu être si lucrative, il en sortit plus pauvre encore; il paraissait aimer la pauvreté par goût, et, loin d'en rougir, il la regardait comme un titre aussi glorieux pour lui que ses triomphes; on en jugera par le trait suivant. Callias, très-proche parent d'Aristide, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement; son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisait surtout un crime de ce que, riche comme il était, il n'avait pas de honte de laisser dans l'indigence Aristide, aussi bien que sa femme et ses enfans. Callias, voyant que cette inculpation faisait beaucoup d'impression sur l'esprit de ses juges, appelle Aristide, et le conjure d'attester devant le tribunal qu'il lui avait plus d'une fois offert des sommes considérables, et l'avait pressé avec instance de les accepter; mais qu'il les avait toujours refusées en disant : « Celui-là seul doit être » réputé dans le besoin qui permet à ses désirs » de passer les bornes de son revenu; celui, » au contraire, qui sait se contenter de peu, se » rapproche plus des Dieux, qui n'ont besoin » de rien. » Aristide confirma les assertions de son parent, et de tous ceux qui l'entendirent il n'y en eut pas un seul qui, en sortant du tribunal, n'eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté, que Callias avec toutes ses richesses.

Un autre trait qui ne fait pas moins d'honneur au caractère d'Aristide, ce fut sa conduite envers Thémistocle. Il l'avait eu pour ennemi dans tout le cours de sa vie politique, et n'avait été banni que par ses intrigues; cependant lorsque Thémistocle, accusé de trahison contre sa patrie, voyait Alméon, Cimon, et les plus puissans citoyens d'Athènes se liguer contre lui pour

le faire condamner, Aristide ne fit et ne dit rien qui pût lui nuire ; comme il n'avait jamais envié la fortune de son rival, il ne se réjouit pas de son malheur.

Aristide ne fut pas toujours revêtu de fonctions publiques ; mais il fut toujours utile à sa patrie. Sa maison était une école de vertu et de politique, sans cesse ouverte aux jeunes gens qui aspiraient à la sagesse, et qui avaient la noble ambition de se rendre dignes de gouverner un jour. Il accueillait ses disciples avec douceur, les écoutait avec patience, les instruisait familièrement, et s'attachait surtout à leur apprendre à s'estimer eux-mêmes comme ils le devaient ; mais celui qu'il affectionnait le plus, et qui profita le mieux de ses leçons, fut Cimon, qui devait par la suite jouer un rôle si distingué dans la république.

Les historiens ne sont d'accord ni sur le temps ni sur le lieu de la mort d'Aristide ; les uns le font mourir dans le Pont, où il avait été envoyé pour les affaires de la république ; d'autres en exil dans l'Ionie ; d'autres enfin, et c'est la version qu'on aimerait mieux adopter, racontent qu'il termina paisiblement ses jours à Athènes, dans un âge très-avancé. Quoi qu'il en soit, l'histoire rend à son désintéressement un témoignage bien glorieux, en nous apprenant positivement que celui qui avait eu si long-temps à sa disposition tous les trésors de la Grèce, laissa à peine de quoi payer ses funérailles et doter ses filles ; mais Aristide emporta au tombeau l'estime et l'admiration de ses concitoyens, et pour lui en donner une preuve éclatante le gouvernement subvint aux frais de ses obsèques, et se chargea de l'entretien de sa famille et de l'établissement de ses enfans. Mais la plus noble récompense qui lui fut généralement accordée est sans contredit le surnom de *Juste*, que lui mérita non une belle action,

mais sa vie tout entière. Combien
nom est au-dessus des titres fastueux q
tionnent les rois et les conquérans ! En eff
au hasard ou à la fortune que sont sou
la puissance et la victoire, tandis que les
morales sont les seules attributions qui so
jours en nous, et qui ne dépendent jamai
nous. Pour terminer le portrait d'Aristi
portons cette réflexion de Platon, qui r
en si peu de mots l'éloge le plus beau e
complet que l'on puisse faire de ce grand
« Thémistocle et Périclès, dit-il, ont ren
» patrie de superbes monumens; Aristi
» vaillé à la remplir de vertus. »

T. 1.

LEONIDAS,

ROI DE SPARTE.

Heureuse la ville qui donna le jour à ce héros généreux qui préféra le salut de sa patrie à son propre salut, et qui sut se couvrir d'une gloire immortelle en épargnant des pleurs à ses concitoyens ! Cette ville c'est Lacédémone ; ce héros c'est Léonidas.

Deux princes de la race des Héraclides s'étant jadis partagé le pouvoir suprême, Sparte depuis cette époque se vit gouvernée par deux rois. Le commandement des armées leur était exclusivement réservé ; mais ils ne pouvaient entreprendre aucune guerre sans le consentement du sénat. Anaxandrides, l'un d'eux, mourut laissant des successeurs. Doriée et Cléomènes, nés d'une première femme de ce roi, semblaient devoir exclure du trône Léonidas, issu d'un second lit ; mais la mort de tous deux plaça la couronne sur sa tête ; il avait alors cinquante ans ; il était né l'an 539 avant J.-C. Rempli de modération et de douceur, appaisant les discordes qu'il n'avait pu prévenir, il s'était fait chérir avant qu'il fût revêtu de la royauté ; lorsqu'il la posséda ses talens et ses précieuses qualités brillèrent d'un nouveau lustre. Il fit craindre et respecter sa patrie au-dehors, et

la garantit au-dedans des troubles inséparables d'un gouvernement où l'autorité était partagée. Cependant un de ces hommes que la nature condamnés à ignorer le vrai mérite, dit un jour à Léonidas : « Pour être roi, vous ne valez pas » mieux que nous. — Si je n'étais pas vertueux, » reprit le prince, je ne voudrais pas être roi. » La sagesse de son administration justifia pleinement sa réponse.

Léonidas devait trouver une compagne digne de lui ; il épousa Gorgo, fille de Cléomènes, son frère. Cette princesse, qui, par un mélange heureux, joignait aux qualités brillantes de l'esprit les qualités bien préférables du cœur, a mérité que Plutarque la proposât pour modèle aux épouses vertueuses. Encore dans l'enfance, elle montra la sagacité de son jugement. Aristagoras, tyran de Milet, vint à Lacédémone pour demander des secours de troupes à Cléomènes. Sur le refus de ce dernier, il lui offrit dix talens, puis vingt, puis trente, enfin cinquante. Le roi de Sparte paraissait fléchir lorsque la jeune Gorgo, qui n'avait alors que neuf ans, s'écria : « Fuyez, mon père, fuyez ; cet étran- « ger veut vous corrompre. » Cléomènes congédia le tyran, et eut à s'applaudir du conseil de sa fille. Mais c'est dans la circonstance la plus importante de la vie de Léonidas qu'elle donna une preuve nouvelle de sa pénétration. Xerxès avait résolu d'envahir toute la Grèce. Démarate, fils d'Ariston, roi de Sparte de la seconde race, que des intrigues avaient contraint d'abandonner Lacédémone, était alors à la cour du roi de Perse. Il avait conservé pour sa patrie un reste d'amour, et faisait des vœux pour qu'elle se mît en état de repousser les attaques du grand roi : il se décida même à dévoiler à Léonidas tous les projets de Xerxès. Il fallait apporter dans cette révélation le

rand mystère. Démarate prit des tablettes
es, en enleva la cire, écrivit sur le bois,
ouvrit de cire, et les fit ainsi parvenir à
. Le porteur ne courait aucun danger;
es Lacédémoniens ne purent d'abord rien
endre à cette singulière missive. Consultée
onidas, Gorgo devina le secret; par elle
prit ce qu'on aurait ignoré jusqu'au mo-
atal.

st ici que Léonidas commence une nouvelle
marche à l'immortalité. Les Grecs et leurs
eux alliés, oubliant les contestations qui les
nt, ne forment plus alors qu'un peuple armé
a propre défense. Les mers sont bientôt cou-
de vaisseaux: Athènes fournit cent vingt-
alères; parmi ses généraux on remarque
stocle. Mais Sparte obtient l'honneur de
seule toutes les forces de la Grèce; elle
le commandement de l'armée navale à
iade; Léonidas est généralissime des troupes
e. Une diète est assemblée. On convient de
les Thermopyles, barrière naturelle qui doit
er la Grèce contre l'invasion des barbares.
ces navales sont dirigées vers l'Artémisium,
des Thermopyles, afin d'établir de faciles
unications entre les armées de terre et de

sons la flotte suivre sa marche pénible,
glorieuse, pour ne plus nous occuper que
fenseurs des Thermopyles, de ce passage
où Léonidas doit s'illustrer à jamais. Si-
tre la Thessalie et la Locride, ce détroit
it aux Perses l'entrée dans plusieurs parties
Grèce. Le chemin ne pouvait d'abord rece-
r'un charriot; plus large, il se prolongeait
les marais, et conduisait aux rochers qui
nent le mont Œta; un sentier menait au

sommet de la montagne; non loin de là était
courant d'eaux chaudes, dont le lieu même a
pris le nom de Thermopyles; plusieurs cher
inégaux traversaient ce détroit, long d'env
deux lieues; sa largeur variait presqu'à cha
pas, et, placé entre des montagnes inaccessi
ou des marais impénétrables, il était sou
coupé par des torrens. En face des Thermo
s'étendaient les vastes plaines de la Trachi
c'est là que vint camper Xerxès.

Une digression devient ici nécessaire
donner à nos jeunes lecteurs une idée de l'ar
colossale des Perses, dont Hérodote nous a tr
mis le dénombrement curieux.

L'armée navale de Xerxès était composé
cinq cent dix-sept mille six cents Perses
Mèdes, et de vingt-quatre mille alliés; cell
terre montait à dix-sept cent mille hommes
fanterie, et quatre-vingt mille de cavalerie. V
mille Arabes ou Lydiens, les uns condu
des chameaux, les autres montés sur des ch
et trois cent mille Européens se joignirent à
armée, déjà si formidable, et qui offrait alors
masse de près de deux million six cents
combattans. Ajoutons les valets, les gens d'
page, qu'Hérodote suppose encore plus n
breux, et nous verrons Xerxès conduire cont
Grecs plus de cinq million deux cent quatre-
mille hommes: c'était plus que la Grèce n'
d'habitans. Quoique des flottes chargées d
vres suivissent ces nombreuses armées, H
dote ne peut comprendre comment on
nourrir tant de monde; il garantit cepe
l'exactitude de son dénombrement, rec
invraisemblable par plusieurs auteurs. Si ce
torien ne fut pas témoin oculaire de ce
événement, il prit du moins toutes les info
tions nécessaires pour rendre son récit dig

nce ; il puisa des instructions chez des
rds qui avaient vu, qui avaient contribué
gloire de leur patrie dans cette grande
il s'informa même, dit-il, des noms
rois cents Spartiates qui ont péri avec
oi. Hérodote lut son histoire à la Grèce
blée, et ne trouva point de contradicteurs :
ire nationale était sans doute intéressée à
légèrement sur quelques faits exagérés ;
oins d'habiles critiques conviennent que
tait gigantesque dans cette entreprise, que
iotisme et la valeur des Grecs rendirent inu-
Dans une expédition de Darius les vaisseaux
rses avaient été poussés et brisés par la tem-
ontre les écueils du mont Athos : Xerxès, pour
un pareil désastre, fit ouvrir cette monta-
et ses vaisseaux passèrent à travers un canal
dans le roc.
endant les barbares vinrent camper dans les
s de la Trachinie, en Mélide. De tous côtés
ecs se rendirent aux Thermopyles ; on y comp-
éjà cinq cents Tégéates, cinq cents Manti-
, cent vingt hommes d'Orchomènes, et
des autres villes de l'Arcadie ; quatre cents
orinthe, deux cents de Phliuntes, quatre-
de Mycènes, sept cents Thespiens, quatre
Thébains, et mille Phocidiens ; la petite na-
les Locriens envoya toutes ses forces. Les
Grecs ne devaient pas tarder à se mettre
rche ; mais les Lacédémoniens, observateurs
ileux de leurs institutions, étaient retenus
eurs foyers pour la célébration des fêtes car-
es ou des jeux olympiques.
ins de confiance, les Grecs se disaient :
n'est pas un dieu, mais un homme
vient attaquer la Grèce. Comme il n'y a
ais eu d'homme, quelque élevé qu'il fût,
n'ait éprouvé une chûte, il faut détruire

» les espérances du mortel qui veut nous asser
Enfin cette armée de héros est réunie. Léo
arrive à la tête de trois cents Spartiates seulem
tous choisis dans le corps des illustres chev
préposés à la garde des rois de Lacédémone,
animés d'un courage égal, et, comme leur
généreux, tous dévoués à une mort glorieuse

Léonidas avait reconnu l'impossibilité d
sister à tant de forces. Une armée nomb
eût été de même sacrifiée. Mais il v
faire assez de mal aux Perses pour
respectassent désormais sa patrie, et l
à celle-ci les moyens de se défendre e
quand l'armée des barbares serait affaiblie p
coup qu'il allait lui porter. Son grand cœur
doute, plus qu'un oracle, lui avait dicté
conduite héroïque ; cependant nous rapport
la réponse de la pythie, qu'il avait cons
à ce sujet : « Citoyens de la spacieuse Sp
» ou votre ville célèbre sera détruite pa
» descendans de Persée, ou le pays de
» cédémone pleurera la mort d'un roi
» du sang d'Hercule. Ni la force des taure
» ni celle des lions ne pourront soutenir le
» impétueux du Perse ; il a la puissance de
» ter. Non, rien ne pourra lui résister qu'il
» eu pour sa part l'un des deux rois. »

Lorsque Léonidas quitta Sparte avec les
cents braves qu'il avait choisis, les Ephore
rurent étonnés du petit nombre de ses soldats
» sont bien peu, dit le héros, pour arrêter
» nemi ; mais ils sont trop pour l'objet qu'
» proposent. » Interrogé sur cet objet : «
» devoir, répliqua-t-il, est de défendre le
» sage ; notre résolution d'y périr. Trois cent
» times suffisent à l'honneur de Sparte ; elle
» perdue sans ressource si elle me confiait to

guerriers, car je ne présume pas qu'aucun d'eux osât prendre la fuite. »

Le jour du départ Lacédémone fut témoin du spectacle le plus attendrissant. D'avance les trois cents chevaliers honorèrent le trépas de leur chef et le leur par une cérémonie funèbre, à laquelle assistèrent leur famille éplorée ; puis ils sortirent de la ville, donnant et recevant les adieux éternels. Gorgo, la vertueuse Gorgo, demande à son époux ses dernières volontés : « Je vous souhaite, » lui dit Léonidas, un époux digne de vous, et » des enfans qui lui ressemblent. »

Mais revenons aux lieux témoins du plus noble dévouement. Réunis, les Grecs délibèrent : les uns, effrayés des forces immenses du roi de Perse, proposent de retourner dans le Péloponèse pour garder un autre passage ; d'autres veulent qu'on envoie dans toutes les villes de la Grèce pour implorer des secours. Léonidas et les siens, indignés de tant de faiblesse, persistent à rester à leur poste. Leur exemple inspire un moment de confiance ; les chefs se retirent dans leurs tentes, et Léonidas s'occupe de ses moyens de défense.

Cependant les Perses se répandaient dans la plaine. Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître les postes avancés des Grecs, et s'informer de leur nombre et de leurs dispositions. Une muraille que Léonidas avait fait élever empêcha cet émissaire de reconnaître au juste leurs forces ; il n'aperçut que les Lacédémoniens, qui formaient l'avant-garde. Ils étaient alors occupés à des exercices gymniques, ou à parer leur chevelure ; c'était leur habitude à l'approche d'un combat. Frappé de leur sécurité, le cavalier retourna vers Xerxès pour lui rendre compte du résultat de sa mission. Le roi de Perse écouta son récit avec la plus grande surprise, ne pouvant s'imaginer que cette poignée

d'hommes se disposât à lui résister. Il in
Démarate, cet ancien roi de Lacédémc
nous avons déjà parlé. Le Spartiate l'assur
leur extraordinaire de ses concitoyens, et
point étrange qu'au nombre de trois cer
ment ils prétendissent disputer le pas
nombreuses phalanges du grand roi.

Quatre jours s'écoulent ; les armées s
jours en présence. Tour à tour indigné
d'admirer la persévérance héroïque des
Xerxès écrit à Léonidas : « Si tu veux te so
» je te donnerai l'empire de la Grèce. »
çoit cette réponse : « J'aime mieux mo
» ma patrie que de l'asservir. » Une
lettre contenait ces mots : « Rends tes
Léonidas mit au-dessous : « Viens l
» dre. »

Xerxès résolut de punir l'audace de
républicains. Il crut seulement nécessaire d
contre eux un détachement de Mèdes et
siens, avec ordre qu'on les fît prisonniers
les lui amenât tout vivans. Un soldat vi
Léonidas que les ennemis s'approchaien
» plutôt que nous sommes près d'eux »,
froidement, et il donna le signal du comb
taque fut vive et impétueuse. Le grand roi f
d'envoyer de nouvelles troupes, et le comb
longea incertain jusqu'à la nuit, que les Mèd
contraints de se retirer. Le lendemain X
marcher contre les Grecs l'élite de ses tro
corps sacré des dix mille, qu'il avait sur
les immortels, commandés par Hydarnès.
taient des colliers d'or, et leurs armes
habits étaient éclatans de perles. Les Per
chaient avec joie contre les Grecs ; la vict
paraissait sûre ; ils ne s'attendaient pa
résistance si opiniâtre. Repoussés com

été les Mèdes, ils entrent en fureur, et
ıtendre des cris affreux. Leurs piques, moins
s que celles des Grecs, ne pouvaient les at-
e, et le lieu du combat étant resserré ils ne
ient profiter de l'avantage du nombre. Con-
de se retirer, ils eurent aussi la honte de se
ıaître vaincus par les Lacédémoniens, qui
ıttirent en effet d'une manière remarquable,
ıcutant des évolutions savantes et hardies. Ils
ırent dans cette occasion combien l'art
ıre leur était devenu familier, et combien
ırses y avaient encore fait peu de progrès.
sur son trône, d'où il s'élança plusieurs fois
ı d'étonnement, Xerxès fut témoin du
ıt : il craignit pour ses troupes sacrées.
our suivant nouvelle attaque ; nouveau suc-
ır les Grecs. Les croyant fatigués et cou-
le blessures, les Perses semblent se dispo-
ır une affaire décisive. Léonidas met sa
e en bataille ; il place les Phocidiens sur la
ıgne pour garder le sentier qui, bientôt
ı de Xerxès, deviendra funeste aux Grecs.
lons et nations combattent tour à tour, et
erses sont encore repoussés avec perte.
nteux et désespérés, les barbares n'osent
lever les yeux. Xerxès, dans la plus grande
té, comprend enfin que la multitude ne fait
force d'une armée. Dans le fond de son
il s'avouait vaincu, lorsqu'un Trachinien de
ı, Éphialtès, pour obtenir du roi une grande
ıpense, vint lui indiquer le sentier par où
ıouvait tourner les Grecs. Sa trahison ne resta
npunie, car il fut tué quelque temps après,
e ayant été mise à prix par les Lacédémoniens.
ıx de cette honteuse découverte, Xerxès dé-
: aussitôt Hydarnès avec le corps des immor-
pour suivre la route indiquée par Éphialtès.

Ils se mirent en marche à l'entrée de la nuit
avoir traversé l'Asope, fleuve qui coule
sentier fatal, ils arrivèrent au point du
bas de la montagne. Nous avons dit que L
avait confié la garde de ce passage aux Phoc
qui étaient au nombre de mille, et tous b
més. Cachés par les arbres qui couvraier
montagne, les Perses montent sans être a
bientôt le bruit de leurs armes fait acco
Phocidiens: Hydarnès met alors ses trou
bataille, et accueille par une grêle de t
gardiens du passage, qui se retirent promp
sur la cîme de la montagne, et là font le
positions pour attendre l'ennemi. Mais Hy
toujours guidé par Ephialtès, apprenant
n'étaient pas des Lacédémoniens, les seuls q
désiré combattre, se retira sans inquietter
tage les Phocidiens.

La consternation se répand dans le
des Grecs. Un devin consulte les entrail
victimes, et annonce que ceux qui défend
Thermopyles périront le lendemain; au
instant des transfuges viennent avertir du
qu'avaient fait les Perses. Toute la nuit
ployée à consulter les augures.

Le jour paraît, et les Grecs délibèrent.
qu'à la dernière assemblée, les uns veulen
donner les Thermopyles; les autres préte
rester. Mais Léonidas veut accomplir sa
destinée; il engage les Grecs, il leur ordonne
de se retirer tous dans leurs foyers, les conju
se réserver pour des circonstances plus favo
il ajoute que, ni lui ni ses compagnons,
donneront le poste que Sparte leur a
Alors les alliés se retirèrent, à l'exception de
bains et des Thespiens, qui s'attachère
Spartiates et périrent avec eux.

Cependant Léonidas se dispose au combat qui allait être le dernier et le plus glorieux de sa vie. Son courage avait passé dans l'âme de tous ses chevaliers, et les Perses, bientôt maîtres du champ de bataille, allaient encore être vaincus et d'honneur et d'héroïsme. Xerxès, après avoir sacrifié aux dieux, se mit en marche, vers la troisième heure du jour. Les Grecs s'avancèrent plus loin qu'ils n'avaient fait jusqu'alors : « Ce n'est pas là, disait » Léonidas à ses soldats, que nous devons com- » battre; il faut marcher à la tente de Xerxès, et » l'immoler ou périr au milieu de son camp. » Il laissa prendre un repas frugal à ses troupes en leur disant : « Nous en prendrons bientôt un » autre dans le palais de Pluton. »

Enfin le combat s'engage ; le carnage devient affreux ; les barbares tombent par milliers. Les Grecs font des prodiges de valeur ; ils renversent tout ce qui s'offre à leur passage, et forcent le camp des Perses : ainsi que des hommes qui ne font plus cas de la vie, les Spartiates portent la mort dans les bataillons ennemis ; mais elle semble s'arrêter pour eux. Les uns n'ont plus de piques ; ils combattent avec leur épée ; d'autres, dénués de toute arme, se défendent encore avec leurs mains et leurs dents. Percé de coups, couvert de gloire, Léonidas vaut seul un bataillon ; les barbares fuient devant lui ; il pénètre jusqu'à la tente de Xerxès, lui arrache le diadème, et meurt. Le combat se ranime encore plus violent ; les Spartiates, quatre fois repoussés, reviennent quatre fois avec impétuosité, et ravissent aux ennemis le corps de leur général. Mais bientôt, serrés dans l'endroit le plus étroit du défilé, environnés de toutes parts, atteints d'un million de traits, les Grecs succombent.

Telle fut l'issue de ce combat à jamais mémo-

rable, qui dévoila aux Grecs le secret de l
forces, aux Perses celui de leur faiblesse.

Xerxès fit de grandes pertes; deux de ses fi
périrent les armes à la main.

Pendant la mêlée une partie des Thébains p
chez les barbares; mais les Thespiens tombé
glorieux à côté des Spartiates. La terre qui
vit combattre les reçut dans son sein; on ho
leur sépulture sur les lieux mêmes. Sur le m
ment des Grecs morts avant ou après que
nidas eût congédié les alliés on mit cette ins
tion : « QUATRE MILLE PÉLOPONÉSIENS COM
» TIRENT AUTREFOIS DANS CE LIEU CON
» TROIS MILLIONS D'HOMMES. » Un monu
fut élevé aux Spartiates en particulier; c
grava ces mots : « PASSANT, VA DIRE A LACI
» MONE QUE NOUS REPOSONS ICI POUR A
» OBÉI A SES LOIS. » Un lion en pierre fut é
sur une colline à l'entrée du pas des Ther
pyles. Le poëte Simonides fit à ce sujet une
cription dont voici le sens : « Je suis le plus
» rageux des animaux; celui que je garde, et
» le tombeau duquel je suis étendu, fut le
» valeureux des hommes. Si avec mon no
» n'eût pas eu un courage tel que le mien, o
» me verrait pas sur ce monument. »

Quarante ans après la mort de Léonidas
ossemens furent rapportés à Sparte, et mis
un tombeau qu'on plaça vis-à-vis du théâtre.
cérémonie religieuse était observée tous les an
l'honneur de ce héros; les Spartiates seuls ét
admis aux jeux qu'on y célébrait.

Nous terminerons cette notice par quel
traits remarquables auxquels a donné lieu
grand dévouement.

Près d'attaquer les barbares, Léonidas
sauver du danger deux jeunes Spartiates qu

étaient unis par les liens du sang et de l'amitié. Il les charge d'une mission pour les magistrats de Lacédémone : « Nous ne sommes pas ici pour » porter vos ordres, mais pour combattre », lui dirent-ils, et aussitôt ils rentrent dans les rangs.

Voulant exprimer combien était immense l'armée des Perses, un Trachinien disait : « Le » nombre de leurs traits obscurcit le soleil. Tant » mieux, reprend le Spartiate Diénécès ; nous » combattrons à l'ombre. »

Eurytus, l'un des trois cents, était retenu au bourg d'Alpénus par un mal d'yeux ; ayant appris que le combat était sur le point de se terminer, il prit ses armes, se fit conduire dans la mêlée par son esclave, et reçut la mort qu'il cherchait.

Des trois cents Spartiates, deux seulement échappèrent à la mort. Lorsqu'ils retournèrent à Lacédémone ils y furent regardés comme des lâches, et déshonorés. Le premier répara sa faute par une action d'éclat à la bataille de Platée ; le second s'étrangla, ne pouvant supporter le mépris qui le suivait partout.

Xerxès ternit à jamais sa mémoire par le trait suivant. Léonidas étant de tous les Grecs celui dont il désirait le plus de se venger, après la bataille il passa à travers les morts, fit chercher le corps de ce général, lui fit arracher le cœur, et couper la tête. Quelque temps après les Spartiates reçurent de l'oracle de Delphes l'ordre de demander à Xerxès justice de la mort de Léonidas, et de chercher dans sa réponse le sens d'un augure. « Roi des Perses, lui dit le » héraut chargé de cette mission, les Lacédé- » moniens et les Héraclides de Sparte vous de- » mandent justice de leur roi, qui a été tué par » vous en combattant pour la défense de la » Grèce. » Xerxès se mit à rire, et dit un instant

après, montrant Mardonius, l'un de ses
raux : « Voilà celui qui leur fera réponse
» il convient. » Le héraut se retira. Les
moniens découvrirent dans ces mots un
favorable. En effet, ce même Mardonius tr
mort à la bataille de Platée, où les Sp
remportèrent sur les Perses une victoire

CIMON,

FILS DE MILTIADE.

Athènes, privée de l'appui de ses deux plus grands magistrats, Aristide et Thémistocle, ne s'aperçut pas long-temps de cette perte; elle possédait Cimon, fils de Miltiade et d'Hégésypyle, fille d'Olorus, roi de Thrace. Cimon réunissait à la valeur de son père la prudence de Thémistocle, et presque toutes les vertus d'Aristide, dont il avait été en quelque sorte le disciple.

Le vainqueur de Marathon, après avoir sauvé sa patrie, était mort dans les fers : cet exemple funeste n'étouffa point dans le cœur de Cimon le noble désir d'imiter son père, et de se mettre comme lui au rang des bienfaiteurs d'Athènes, qu'il servit aussi bien par sa politique que par sa valeur.

Ses premières années étaient loin de promettre ce qu'il devait être un jour. Il était connu dans Athènes pour aimer beaucoup le faste, le vin et les femmes ; il fut même accusé d'un commerce incestueux avec Elpinice, sa sœur, qui d'ailleurs n'avait pas une conduite trop réglée. Cependant quelques auteurs prétendent, entr'autres Cornelius Népos, que cette liaison n'était ni criminelle ni secrète; mais que Cimon l'avait épousée légitimement, car la loi permettait à Athènes le mariage entre le frère et la sœur, quand

ils n'étaient pas nés de la même mère. Il fallait a
rir un bien grand mérite pour vaincre de tel
tacles à la fortune, et l'on sait combien est t
la tache d'une mauvaise renommée qu'on
faite dans sa jeunesse. Les Athéniens lui au
volontiers pardonné le déréglement de ses n
s'il eût su couvrir ses débauches du voile de l
cence; mais ses vices étaient nus, et la vertu
se fait pardonner à peine la nudité. Son édu
était rustique et négligée; il n'avait voulu ap
dre ni la musique, ni aucune des science
entraient dans l'éducation des hommes bien
ce défaut devait s'excuser difficilement ch
peuple aussi poli que les Athéniens. « L'exem
Cimon, dont la jeunesse fut si décriée,
dans la suite se fit un si grand nom, dit l
Rollin, montre que les dérangemens de c
ne doivent pas faire désespérer d'un jeune
me, surtout lorsqu'on y remarque un
d'esprit, un bon cœur, des inclinations dr
et de l'estime pour les personnes de mérite.
telles étaient les heureuses dispositions pa
quelles Cimon racheta ses premiers désordr
avait d'abord été très-mal accueilli par le p
la première fois qu'il s'était présenté pour b
une magistrature; rebuté de ce mauvais s
il songeait à renoncer aux affaires publiques
Aristide, remarquant en lui le germe de
belles qualités à travers ses défauts, le co
lui rendit l'espérance, s'appliqua particulièr
à le former, et contribua par ses instru
à le rendre tel qu'on le vit dans la suite :
fut pas le service le moins important qu'A
rendit à sa patrie.

Depuis ce moment Cimon changea en
ment de conduite; il renonça à ses écarts,
ne vit plus dans ses mœurs rien que de gran
noble. Déjà dans sa jeunesse il s'était s

par sa piété filiale ; il avait acheté la permission d'ensevelir le corps de son père, mort en prison, en payant pour lui les cinquante talens auxquels il avait été condamné, somme bien supérieure à la fortune de Cimon, alors très-modique, et qu'il fut obligé de puiser dans la bourse de ses parens et de ses amis.

Mais ce qui commença surtout à rétablir sa réputation et à lui concilier l'estime de ses concitoyens, ce fut l'ardeur qu'il montra pour la défense de sa patrie lors de l'invasion de Xerxès dans l'Attique. Thémistocle avait proposé aux Athéniens d'abandonner leur ville, qui ne pouvait manquer d'être livrée à la fureur des Perses, pour se retirer sur leur flotte, qui leur offrait un asile assuré. Dans la consternation générale que causait un conseil si hardi, Cimon fut le premier qui, suivi de plusieurs jeunes gens de son âge, monta d'un air gai à la citadelle, pour y consacrer un mors de bride à Minerve, voulant faire entendre par ce signe frappant qu'il n'était plus question de combattre sur terre. Après cette offrande il prit un des boucliers suspendus aux parois du temple, invoqua la déesse, et descendit sur le rivage. Cette démarche fut d'un très-grand poids dans cette occasion ; l'exemple de ce jeune héros ranima le courage des Athéniens, leur inspira une noble confiance, et ils se déterminèrent à s'embarquer.

Dès lors le fils de Miltiade attira l'attention des Athéniens. La beauté de ses traits, sa taille élevée, la dignité de son port, prévenaient en sa faveur. On voyait avec plaisir le changement qui s'était opéré dans ses mœurs ; chacun vantait sa franchise et sa générosité ; et si l'on pouvait encore lui reprocher un peu de rudesse dans les manières, on lui pardonnait ce défaut en faveur de la bonté qui présidait à toutes ses

actions. Les preuves signalées qu'il donna é
valeur à la bataille de Salamine, qui eut lieu
ce temps, mit le comble à l'estime et à l'a
ration de ses concitoyens. On en vit un g
nombre s'attacher à lui, l'accompagner part
et l'exhorter à se montrer par ses sentimer
ses actions le digne fils du vainqueur de M
thon. Dès ce moment Cimon s'adonna
entier aux affaires publiques, et fut cette foi
cueilli par le peuple avec tous les témoignag
la plus vive satisfaction.

Le mérite souvent ne suffirait pas à l'élév
de celui qui le possède, s'il n'était pas sec
par les fautes d'un rival. Le modeste Cimo
bien servi par le faste et la fierté de Thém
sa douceur et la simplicité de ses manières le
dirent d'autant plus agréable, qu'elles faisaie
contraste plus frappant avec l'orgueil de cet ho
hautain. Mais personne ne contribua plus
avancement qu'Aristide, qui se complaisai
maintenir dans la faveur populaire, pour l'opp
comme un contre-poids, aux talens souvent
gereux et à l'audace de Thémistocle.

Après que les Mèdes eurent été chassés
Grèce, il fut nommé général de la flotte des
niens, qui, n'ayant pas encore la prééminen
la Grèce, recevaient les ordres de Pausar
des Lacédémoniens, chefs de la confédérati
Grecs. Les alliés, indignés de l'humeur tyran
du général spartiate, auraient craint de tr
dans Thémistocle un autre Pausanias; ils se
avec confiance sous les ordres de Cimon et
ristide. L'un par son désintéressement et p
équité, l'autre par la bonté de son caractè
lui gagnait tous les cœurs, surent procurer
patrie le commandement de toute la Grèce.

Sa valeur justifia le choix des alliés. Des
qui tenaient au grand roi par les liens de

:ire occasion à son maître un attachement
fidélité qui ont peu d'exemples. Il pouvait
en capitulation avec les assiégeans, et Cimon
avait même fait offrir plusieurs fois à des
ions très-honorables; mais, préférant l'hon-
la vie, Boyès résolut de sauver Eïone ou
rir, refusa toute espèce de traité, et se
lit avec un courage incroyable, jusqu'à ce
e vit hors d'état de résister. Enfin, après
épuisé toutes ses provisions, il jette tous ses
s du haut des murs de la ville dans le fleuve
ion; égorge ensuite sa femme, ses enfans,
is ceux qui composaient sa maison, les fait
au milieu des flammes, et s'y précipite lui-
. On ne peut s'empêcher d'admirer le de-
nent de Boyès, mais on frémit de sa ferocité.
ître de la ville, Cimon n'y put faire un butin
dérable, mais il en fut dédommagé par la
uête d'Amphipolis et d'autres places de la
ce. Comme le pays d'alentour était aussi beau
ertile, il jugea à propos de laisser s'y établir
théniens, qui, pour lui marquer leur recon-
ance, lui permirent d'élever dans la ville trois
mes avec une inscription sur chaque, dans

Cimon soumit ensuite à la domination d niens l'île de Scyros, où Thésée, fils obligé de fuir d'Athènes, s'était autrefoi et y avait péri par la trahison du roi Ly Un oracle avait ordonné aux Athéniens porter les ossemens de Thésée à Athènes l'honorer comme un héros; mais on ign lieu de sa sépulture. Cimon mit tant de zèl de soin à le chercher, qu'enfin il le déco fit charger ces restes précieux sur sa galèr porta ainsi à Athènes, près de huit cents a que Thésée en était parti. Le peuple les re de grandes marques de joie; pour perp mémoire de cet événement on institua, poëtes tragiques, des concours qui euren grande célébrité. Ce fut dans cette occa Sophocle, encore jeune, fit jouer sa pièce; il était âgé de vingt-huit ans; il co avec Eschyle, qui était en possession du Après la représentation des pièces, l'arch présidait à ces jeux voyant parmi les sp beaucoup de tumulte, de partialité et de ne voulut pas tirer au sort les juges du Les dix généraux de la république, qui a leur tête Cimon, montèrent alors sur le et s'approchèrent de l'autel de Bacchus po des libations. Leur présence ayant fait c clameurs de l'assemblée, l'archonte les cho nommer le vainqueur. La dignité des juge encore plus vive l'émulation des concur prix fut décerné à Sophocle. Eschyle en c si vif chagrin, que, ne pouvant plus sup séjour d'Athènes, où tout lui rappelait le t de son rival, il se retira en Sicile, et y m

De tous les généraux grecs Cimon fut porta les plus terribles coups à la puissa Perses. Après qu'ils eurent été chassés de la il ne leur laissa pas le temps de respirer

nice des Perses, qui infestaient encore ces
s. Bientôt il apprend que toute la flotte en-
avait jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve
médon, et qu'elle ne voulait combattre qu'a-
arrivée d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux
viens qu'elle attendait. Pour prévenir cette
on, Cimon range ses galères en bataille, et
sente à l'ennemi dans un ordre qui le force
ager l'action. En vain les Perses se retirent
vant dans l'embouchure du fleuve; les Athé-
les poursuivent avec tant d'ardeur qu'ils
obligés d'accepter le combat. Les barbares,
supérieurs en nombre, font d'abord une
reuse résistance; mais enfin, pressés vers le
, ils s'y jettent en désordre, laissent leurs
aux en proie aux vainqueurs, et viennent
ndre à leur armée de terre.
ait une entreprise hasardeuse de tenter une
ale en présence de l'ennemi, et de mener
e des troupes fraîches et nombreuses des
s déjà fatigués; mais les Grecs, animés
n premier succès, demandaient à com-
les barbares. Cimon crut alors devoir
er de cette ardeur; il s'élance à leur tête
e rivage, et les mène à l'ennemi, qui

et sur terre et sur mer, Cimon, pour y mettre l
comble, apprenant que les vaisseaux phénicier
qu'attendaient les Perses étaient près d'arriver
vole au devant d'eux, les surprend, et les
bientôt pris ou coulés à fond.

Après ces glorieux exploits, Cimon, de retou
dans sa patrie, emploie les richesses considérable
que cette guerre lui avait procurées à fortifier l
port, à embellir et à orner la ville. Ce fut lui, di
Plutarque, qui le premier établit dans Athène
des lieux destinés à des exercices et à des jeu
honnêtes, ouverts à tous les particuliers. Il fit plante
sur la place publique de larges allées de platanes
il changea l'emplacement nu et aride de l'Aca-
démie en une promenade délicieuse arrosée d
fontaines, et ombragée par de beaux arbres. D
tels embellissemens lui assurèrent de plus en plu
l'affection du peuple, et ce noble usage que Ci-
mon faisait de sa fortune fut pour lui le moyen l
plus sûr, et en même temps le plus légitime
de gagner l'estime et l'amitié des Athéniens.

Mais la générosité de Cimon ne se bornait pa
à ces sacrifices fastueux; son cœur se complaisai
aussi à soulager les besoins du pauvre; la bien-
faisance semblait en quelque sorte son élément. On
eût dit, selon la réflexion ingénieuse de Plutarque,
que ce grand homme avait ramené sur la terre
cette communauté de biens si vantée au siècle de
Saturne. Il fit enlever les clôtures de ses vergers,
afin que les étrangers et les Athéniens qui en
auraient besoin pussent librement en cueillir
les fruits. Tous les jours il tenait table ouverte, à
laquelle les citoyens pouvaient venir indistinc-
tement prendre part à un repas simple et frugal,
mais abondant. Dans les rues d'Athènes plusieurs
domestiques marchaient à sa suite; ils étaient tou-
jours couverts de bons manteaux, à fin d'en revêtir
les vieillards dont le costume annonçait l'indi-

gence ; ils étaient aussi pourvus d'argent, avec ordre d'en glisser secrètement dans la main des citoyens honnêtes et nécessiteux. Souvent encore on le vit subvenir aux funérailles de ceux qui étaient morts sans laisser de quoi se faire inhumer : aussi les infortunés, regardant Cimon comme leur père, craignaient de lui survivre ; tant qu'il existerait ils n'avaient plus à redouter la misère.

Tout était admirable dans sa conduite ; on ne pouvait sans injustice calomnier le motif de ses bienfaits : il ne les répandait point pour se rendre puissant et acheter les suffrages du peuple ; on le voyait au contraire toujours déclaré pour le parti des nobles, et préférer toujours l'aristocratie au gouvernement populaire. Il signala ses sentimens à cet égard lorsqu'il se joignit à Aristide contre Thémistocle, flatteur assidu de la multitude. Nous verrons qu'il en donna par la suite une preuve non moins authentique, en se déclarant ouvertement contre le projet d'avilir le tribunal révéré de l'Aréopage.

Ce qui devait encore mettre les intentions de ce grand homme à l'abri de tout soupçon, c'était la modestie de son caractère et la simplicité de sa vie. Autant dans sa jeunesse il avait aimé le faste et les folles dépenses, autant il sut joindre depuis l'économie à la libéralité. En bannissant de sa maison le luxe, la profusion et les délices, il se ménageait un fonds inépuisable non seulement pour ses propres besoins, mais encore pour ceux de ses amis et de cette foule de citoyens qui ne subsistaient que par ses dons ; il témoignait ainsi qu'il connaissait, bien mieux que la plupart des riches, la destination naturelle et le véritable usage des richesses.

Mais l'opulence que ses victoires procurèrent aux Athéniens avait amené avec elle sa compagne

ordinaire, la corruption. Aristide s'en était garan par une pauvreté volontaire: Cimon, au sein d l'abondance, n'y fut jamais accessible; jamais o ne put l'accuser d'avoir sacrifié son devoir à l'ir térêt; et tandis que tous ceux qui prenaient pa au gouvernement s'enrichissaient sans honte au dépens du trésor public, il se maintint toujou incorruptible, et ses mains furent constamme pures; non seulement on ne put jamais le sou çonner de concussion, mais encore d'avoir re aucun présent. Plutarque cite de lui à cet occasion un trait remarquable. Un Perse nomm Resacès était venu se fixer à Athènes avec d'in menses richesses; comme il y était sans ces tourmenté par les délateurs, il se réfugia ch Cimon, et crut devoir lui offrir une somme cons dérable: « Est-ce pour ami ou pour mercenaire q » vous voulez m'avoir? lui demanda Cimon » souriant. — Pour ami, reprit l'étranger. » Hé bien, répartit Cimon, reprenez votre o » en qualité de votre ami je m'en servirai quan » j'en aurai besoin. »

Admirable dans sa conduite privée, Cim ne l'était pas moins dans sa vie publique. Do d'un grand sens, d'une rare prudence, il av une connaissance profonde du génie et du cara tère des hommes. A la tête des armées sa do cœur envers les troupes ne l'empêchait pas les maintenir dans un ordre merveilleux; j mais général ne sut mieux que lui inspirer soldat cette ardeur qui lui fait compter pour ri les fatigues et les dangers. Dans les affaires grandeur d'âme et sa franchise ne le rendaient p etranger aux secrets de cette politique qui se co cilie avec les lois de la morale: c'est ce qu prouva par sa conduite avec les alliés.

Ceux-ci, depuis que l'humiliation des Pers faisait succéder la sécurité au long effroi qu'av

éprouvé la Grèce, refusaient d'envoyer le contingent de troupes et de vaisseaux qu'ils étaient convenus de fournir pour continuer la guerre contre les barbares ; ils trouvaient cette condition plus dure à mesure que le danger diminuait.

Les généraux d'Athènes n'épargnaient aucune rigueur pour les contraindre à la remplir, et par cette sévérité mal entendue ils leur rendaient odieux le gouvernement des Athéniens. Cimon, dans des vues plus profondes et plus conformes en même temps à la bonté de son caractère, suivit une route tout opposée ; il proposa aux alliés de garder leurs soldats et leurs matelots, d'augmenter leurs contributions, et d'envoyer seulement leurs galères, qui seraient montées par les Athéniens. Par cette politique adroite il les priva de leur marine, et, les plongeant dans un funeste repos, il les rendit inhabiles aux travaux guerriers. Toujours en mer, toujours armés, les Athéniens au contraire s'aguerrirent de plus en plus, et acquirent une telle supériorité qu'ils devinrent les dominateurs de leurs alliés, qui se trouvèrent bientôt, sans s'en apercevoir, des tributaires et en quelque sorte des sujets. Mais reprenons le cours des exploits de Cimon.

Un an après la glorieuse expédition de Pamphylie, Cimon apprend que quelques barbares n'avaient pas encore abandonné la Chersonnèse de Thrace, et qu'ils tentaient de soulever en leur faveur les habitans des pays environnans. Ce terrible ennemi des Perses ne pouvait rester oisif tant qu'il en restait encore sur le territoire de la Grèce ; il part aussitôt d'Athènes, et, malgré le mépris qu'inspirait aux barbares un si faible armement, il fond sur eux, leur prend treize vaisseaux, les chasse du pays, soumet les Thraces, subjugue toute la Chersonnèse, et la met sous la domina-

tion des Athéniens, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade son père, qui en avait eu la souveraineté.

Les habitans de l'île de Thasos s'étaient révoltes ; il les attaque, gagne sur eux une bataille navale, leur prend trente-trois vaisseaux, et met le siége devant leur ville. Malgré ce premier revers, les Thasiens soutinrent leur révolte avec un acharnement extraordinaire ; ils décernèrent la peine de mort contre le premier qui parlerait de capituler, comme s'ils eussent eu affaire à des ennemis féroces et dont ils eussent à redouter les dernières extrémités. Le siége dura trois ans, et fit souffrir à ces malheureux insulaires tout ce que la guerre a de plus cruel : rien ne pouvait ébranler leur fermeté ; les femmes mêmes secondaient leur énergie ; on les vit se dépouiller de leurs cheveux pour remplacer les cordes qui manquaient aux machines de guerre. La famine devenait extrême ; la ville se dépeuplait ; enfin Hégétoride, un des habitans, ne pouvant plus long-temps voir sa patrie en proie à tant de maux, se présenta un jour sur la place, la corde au cou, et dit : « Thasiens, » ôtez moi la vie si vous voulez ; mais sauvez par » ma mort le reste du peuple, en abrogeant la loi » meurtrière que vous avez rendue contre vous-» mêmes. » Ces paroles, ce noble dévouement touchèrent l'assemblée ; les Thasiens ne purent se résoudre à faire mourir un si généreux citoyen ; ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissèrent la vie, et se contentèrent de démanteler leur ville.

Les riches mines d'or que possédait Thasos sur la rive opposée de la Thrace furent le prix de cette victoire. Cimon soumit ensuite tout le pays jusqu'en Macédoine : il aurait même pu facilement se rendre maître d'une partie de ce royaume, s'il eût voulu profiter de l'occasion ; mais il négligea cette conquête,

ce qui donna lieu à ses ennemis de l'accuser de s'être laissé gagner par les prières du roi de Macédoine, Alexandre Ier. Appelé en jugement, il ne lui fut pas difficile de prouver combien il était éloigné d'une telle prévarication. Rien de plus noble que sa défense, dont Plutarque nous a conservé quelques traits : « Je n'ai jamais formé de liaison, » dit-il, avec les Ioniens, les Thessaliens, ni d'au- » tres peuples riches, comme l'ont fait mes pré- » décesseurs, qui cherchaient dans ces alliances » des honneurs et des richesses ; je ne me suis » lié qu'avec les Lacédémoniens, parce que j'es- » time leur vie frugale, que je préfère à tous les » biens, et que je me suis proposé d'imiter. Au » reste, celui qui ne se sert des dépouilles des en- » nemis que pour enrichir sa patrie, fera-t-il une » bassesse pour acquérir des richesses dont il fait » un si noble usage ? »

Cimon fut absous ; mais ses ennemis, encore plus acharnés par ce mauvais succès, épiaient soigneusement le moment de s'en dédommager. A leur tête on distinguait Périclès, qui plus tard devait jouer un si grand rôle.

Dès qu'Aristide fut mort, que Thémistocle fut devenu odieux au peuple, et que le commandement des armées eut éloigné Cimon de la ville, Périclès commença à briguer la faveur des Athéniens. Par ses principes sur le gouvernement, Cimon s'était concilié l'amitié des nobles, et ses nombreux bienfaits lui avaient gagné une foule de partisans parmi les pauvres citoyens : Périclès, habile à déguiser son ambition sous des formes populaires, s'élevait contre la faction des grands, et s'attachait à flatter le peuple en toute occasion ; mais comme sa fortune le mettait hors d'état d'imiter les immenses libéralités de son rival, il gagna la multitude en faisant salarier une partie du

peuple, qu'il appelait aux assemblées et au
tacles, et se servit de l'amour qu'il inspirai
abaisser toutes les autorités, même ce
l'Aréopage, dont il voulait conférer au
une partie des attributions.

Ce projet n'avait pas encore reçu son exe
lors du retour de Cimon à Athènes. Il v
douleur l'avilissement dans lequel allait ton
tribunal, qui était le plus ferme appui de l
titution de la république. Son zèle pour
public lui suggéra de mettre en usage t
moyens de le faire rentrer en possession de
tiques prérogatives, et de remettre en vigu
ristocratie telle que l'avait établie Clisthène
l'expulsion des tyrans. Mais tant de soins r
tirent qu'à faire perdre à Cimon la fave
Athéniens; ses ennemis en prirent occasio
exciter le peuple contre lui, en lui reprocha
tout son attachement pour les Lacédémon
avait donné lieu à ce reproche en ne mér
pas assez la délicatesse des Athéniens, ca
cessait d'exalter devant eux Lacédémone, et
il leur faisait quelque reproche il avait co
d'ajouter : « Ce n'est pas là ce que font le
» tiates. » Cette sorte de partialite pour une
rivale lui attira l'envie et la malveillance
concitoyens, qui lui en firent bientôt éprou
effets.

Un tremblement de terre vint briser les sc
du mont Taygète, qui dans leur écroulem
traînèrent une partie de Lacédémone, et fir
rir la plupart de ses habitans. Pour comble
solation, les Ilotes, voulant saisir cette o
de secouer le joug, accoururent de
parts pour massacrer les Spartiates qui
echappé à ce fléau; mais, les ayant trouvés
par la sage prévoyance de leur roi Archi

Ils se retirèrent dans les villes voisines, dont la plupart embrassèrent leur parti. Dès ce moment, soutenus d'ailleurs par les Messéniens, ils commencèrent contre Lacédémone une guerre acharnée. Dans cette extrémité les Lacédémoniens députèrent à Athènes pour demander du secours; mais Ephialte s'y opposa, en déclarant qu'il n'y avait aucune raison plausible de secourir cette rivale d'Athènes, qu'il fallait la laisser ensevelie sous ses ruines, et tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Cimon, loin d'approuver un conseil si peu généreux, rappela avec vivacité les liens de fraternité qui devaient unir tous les Grecs, et représenta qu'il y aurait de la lâcheté et de l'imprudence à laisser mutiler le corps de leur confédération : « Il » ne convient pas, dit-il, de laisser la Grèce boi- » teuse, et Athènes sans contrepoids. » Le peuple, entraîné par ses représentations, permit à Cimon de marcher au secours des Lacédémoniens à la tête d'une armée nombreuse. La seule approche de ce général fit cesser la révolte; mais il ne fut pas plutôt éloigné, que les Ilotes s'emparèrent de la forteresse d'Ithôme. Sparte implora de nouveau l'assistance d'Athènes, qui montra encore une fois un noble empressement à secourir sa rivale. Les Athéniens eurent alors à se plaindre des mauvais procédés des Spartiates, et se retirèrent fort irrités. Dès ce moment, une mésintelligence marquée s'établit entre les deux peuples, et celui d'Athènes, se déclarant l'ennemi de quiconque montrerait quelque inclination pour les Lacédémoniens, tourna son ressentiment contre Cimon, qui fut banni par l'ostracisme.

Quelques historiens ont censuré la conduite de ce général, prétendant qu'il préféra dans cette occasion l'intérêt de Lacédémone à l'agrandissement de sa patrie. Ce reproche nous semble aussi impo-

litique qu'injuste. En effet, Athènes et Sparte n'étaient-elles pas les véritables soutiens de la Grèce, qui sans l'une d'elles eût perdu la moitié de sa puissance? D'ailleurs le peuple d'Athènes était si fier, si orgueilleux de ses succès, qu'il avait besoin d'un frein qui modérât sa fougue, et ses victoires l'avaient tellement enrichi qu'il avait besoin d'être toujours tenu en alerte par la rivalité de Sparte, pour ne pas s'engourdir au sein d'un funeste repos.

Cependant la guerre des Lacédémoniens contre les Ilotes n'était pas prête à être terminée; ces rebelles, renfermés dans Ithôme, après s'y être défendus pendant dix ans, se rendirent aux Lacédémoniens, qui leur laissèrent la vie, à condition qu'ils évacueraient pour jamais le Péloponèse. Les Athéniens les accueillirent avec leurs femmes et leurs enfans, et les établirent à Naupacte, dont ils venaient de se rendre maîtres. C'était dès lors un titre à l'amitié d'Athènes que d'être ennemi de Sparte. La défection de Mégare, qui quitta le parti des Lacédémoniens pour se ranger sous la protection des Athéniens, mit le comble à la dissention. Il se forma plusieurs ligues; il se donna plusieurs combats entre les deux peuples, dont le plus célèbre fut celui de Tanagra, où la victoire demeura aux Spartiates. Dans cette occasion Cimon, quoique exilé, se rendit en armes dans sa tribu, montrant la plus grande ardeur pour combattre les Lacédémoniens: il ne se souvenait plus de l'injustice de ses concitoyens, puisqu'il pouvait leur être utile, et croyait que l'amour de la patrie devait le dispenser de garder son ban; mais ses ennemis lui firent donner l'ordre de se retirer. Il s'éloigna donc, après avoir conjuré ses amis, soupçonnés comme lui d'être les plus chauds partisans des Lacédémoniens, de combattre sans

nagement et d'effacer par leur bravoure aux
ux de leurs concitoyens le soupçon injurieux
e l'on avait formé sur eux. Ces guerriers, qui
ient au nombre de cent, après avoir placé l'ar-
ire complète de Cimon au milieu de leur petit
taillon serré, se firent tous tuer en faisant des
odiges de valeur, et laissèrent aux Athéniens
regret infini de leur perte, un sincère repentir
les avoir si injustement soupçonnés.

Dans l'abattement où la plongeait ses revers,
hènes rougissait de ses injustices, et ceux qui la
uvernaient oubliaient leur rivalité. Aussi, après
défaite de Tanagra, elle se souvint des services
nstamment heureux de Cimon, dont elle s'était
rvée par son ingratitude. Périclès, qui l'avait fait
nnir, fut celui qui proposa et fit passer le décret
son rappel, tant chez ce peuple les haines po-
iques cédaient facilement à l'intérêt commun!

Honoré de l'estime des Spartiates, et assuré de
confiance des Athéniens, Cimon employa
us ses soins à rétablir la paix entre eux, et
la réconciliation ne fut ni complète ni sin-
ère, il les engagea du moins à signer une trève
e cinq ans. Mais comme Athènes ne pouvait plus
upporter le repos, il équipa deux cents galères
estinées à faire sous son commandement la con-
uête de l'île de Chypre. Le but de cette expédition
ointaine était d'empêcher les Athéniens de harre-
er les Spartiates ou d'opprimer leurs alliés; c'é-
ait en même temps le moyen de les tenir toujours
n état de défense contre les barbares, et de les en-
ichir d'une manière honorable, en leur faisant rap-
orter dans la Grèce les dépouilles de leurs ennemis
aturels. D'ailleurs ce grand homme, qui ne for-
nait jamais que de vastes projets, ne se proposait
as moins que la destruction de la monarchie per-
ane. Bientôt il battit la flotte du grand roi à

la vue des côtes de la Pamphylie, et s'em
de presque toute l'île de Chypre.

Le roi de Perse Artaxerxe, fils de Xerxès
buté d'une guerre dont les commencemens
étaient si funestes, se hâta de demander la
Les conditions en furent humiliantes pour
mais la terreur qu'inspirait le nom de Ci
était telle, qu'il s'estima trop heureux de l'o
nir à ce prix. Artaxerxe reconnut l'indépendanc
villes grecques de l'Ionie, stipula que ses vaiss
de guerre ne pourraient entrer dans les mers c
Grèce, ni ses troupes approcher des côtes
une distance de trois jours de marche : de
côté les Athéniens s'engagèrent à respecte
territoire persan.

Pendant qu'on négociait le traité Cimon m
rut, pour ainsi dire entre les bras de la victo
devant la ville de Citium, les uns disent de
ladie, les autres des suites d'une blessure
avait reçue en combattant pour sa patrie. Sentan
fin prochaine, il assembla ses officiers et leur
donna de ramener les troupes à Athènes, en
chant soigneusement sa mort. Cet ordre fut
cuté avec beaucoup de secret ; tant que dura la
vigation, ni les alliés ni les ennemis n'eurent c
naissance de ce fatal événement, et au bout
trente jours la flotte arriva dans les ports de l'
t que, toujours commandée par Cimon.

Après sa mort Athènes eut encore quelq
grands généraux, mais bien peu furent ani
comme lui d'un véritable amour pour la pat
Flattant les passions de leurs concitoyens, il
animèrent à combattre leurs frères, et se fir
une étude de tourner la politique, la valeur e
puissance de la Grèce contre elle-même. Cim
au contraire, s'appliquait à faire régner la bo
intelligence entre les Grecs, et ne voyait d'en

s pour eux que dans les Perses; aussi il ébranla premier leur empire, et traça en quelque sorte route qu'Alexandre devait parcourir un jour ec tant de gloire.

PÉRICLÈS,

CHEF DES ATHÉNIENS.

PÉRICLÈS était fils de Xantippe, général . nien, qui avait vaincu à la bataille de M les généraux du roi de Perse, et il descend: sa mère Agarista des rois de Sicyone. A crut dans un songe qu'elle accouchait d'un et peu de jours après elle mit au r Périclès. Il naquit dans le bourg de C gue, près d'Athènes, et fit partie de la Acamantide. Cet enfant, bien conformé leurs, avait la tête d'une longueur si dispr tionnée, que les poëtes d'Athènes lui dom depuis le surnom de Schinocéphale, ou *tête gnon marin*; les sculpteurs au contraire, cacher ce défaut, mirent le casque en tête à ses statues.

Rien ne fut négligé pour son éducation. entre autres maîtres Damon, qui, sous les d'un musicien, cachait une grande capa s'attacha au jeune Périclès, et lui dom premiers élémens de la politique. Mais il tellement se déguiser qu'on ne reconnût à qu'à la faveur de sa lyre il cherchait à cé public son application aux affaires et sa pr tion pour le pouvoir absolu; on le bann l'ostracisme. Périclès prit alors des leço

Zénon d'Élée, qui enseignait la physique selon les principes de Parménide, et qui le conduisit plus d'une fois dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Mais celui qui contribua le plus à lui donner cette élévation, cette fierté de sentimens qu'il fit éclater depuis dans toute sa conduite, ce fut Anaxagore, que ses contemporains appelaient l'*Intelligence*, à cause de l'universalité de ses connaissances et de la profondeur de son génie. Il développa au jeune Périclès le principe des êtres, les phénomènes de la nature, et agrandit son âme, naturellement élevée.

A son école Périclès puisa cette éloquence sublime si éloignée de la bassesse du style populaire, cet extérieur sévère et grave que le rire ne tempéra jamais, cette démarche ferme et tranquille, ce son de voix toujours égal, cette modestie dans le geste, dans l'habillement, toutes ces qualités enfin qui, relevées par beaucoup d'autres, frappèrent les Athéniens, et les disposèrent de bonne heure à seconder ses vues prématurées d'ambition.

Mais Périclès s'aperçut de bonne heure aussi que sa naissance et ses richesses le rendaient suspect aux partisans de la démocratie absolue. Un autre motif augmentait ses alarmes : on avait remarqué dans ses traits quelque ressemblance avec Pisistrate, et des vieillards qui avaient connu cet ancien dominateur d'Athènes, croyaient le retrouver dans le jeune Périclès ; c'étaient en effet les mêmes traits, le même son de voix et la même éloquence. Il fallait se faire pardonner cette conformité singulière, la naissance et les richesses dont elle était accompagnée, surtout les amis puissans que donnaient tant d'avantages. Périclès, dans la crainte de s'attirer le ban de l'ostracisme, qui frappait ceux dont on redoutait le crédit, ne prit

d'abord [illegible] liques, et consacra [illegible] de la philosophie; par [illegible] ambitionner d'autres distinc[illegible]ns [illegible]e celle de la valeur, et montra un grand co[illegible] à l'armée.

Cependant, après la mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle, Périclès, voyant Cimon, attaché au parti de la noblesse, toujours retenu dans des expéditions lointaines, et la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer, jeta par une conduite adroite les premiers fondemens de sa grandeur future. D'abord il se déclara pour les intérêts du peuple, où il trouva de la sûreté pour lui-même, et du crédit contre Cimon. Il changea aussi ses habitudes, se re[illegible]ra de la société, renonça aux plaisirs, ne se montra plus qu'à la place publique ou au conseil, attira l'attention de la multitude par une démar[illegible]he lente, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables; mais, ne voulant pas qu'une trop fréquente communication avec le peuple inspirât pour sa personne le sentiment de la satiété, il ne parut que rarement et par intervalle dans les as[illegible]nblées publiques, où ses premiers essais à la tribune avaient étonné les Athéniens. Il s'abstint [illegible]ssi de parler sur les affaires d'un médiocre interêt, se réservant tout entier pour les grandes occasions; il s'attacha surtout à mettre son lan[illegible]ge et sa diction en harmonie avec l'élévation [illegible] son âme, en se fortifiant de plus en plus des [illegible]ons d'Anaxagore, et en joignant au plus heureux naturel cette sublimité d'esprit qui, suivant Platon, nous rend capable des plus grandes choses. Il appliquait à l'art de la parole tout ce qui pouvait y concourir, et s'il dut à la nature d'être le plus éloquent des hommes, il dut au travail d'être le premier des orateurs de son temps. Ce fut [illegible]ion, cette

de la parole, si puissant sur les Athéniens.
parla jamais en public sans avoir prié les
de ne pas permettre qu'il lui échappât
e expression qui ne fût propre à son sujet,
i pût choquer ses concitoyens. Avant de
re dans l'assemblée du peuple il se disait à
me : « Songe bien, Périclès, que tu vas
er à des hommes libres, à des Grecs, à des
éniens. » Sa contenance était ferme et as-
sa voix insinuante et persuasive : les poëtes
temps disaient que la *déesse de la Persua-*
avec toutes ses grâces, résidait sur ses

rons-le maintenant dans sa marche pour
au gouvernement de sa patrie. Il partagea
d la faveur des Athéniens avant de l'ob-
tout entière. Cimon était à la tête des
et des riches : Périclès, qui s'était déclaré
a multitude, contre son naturel peu popu-
se vit bientôt en état de balancer le crédit
mon. En vain ce dernier, dont la fortune
mmense, essaya-t-il de gagner le peuple par
gesses : Périclès, soutenu ouvertement par
ltitude, fit assigner des pensions aux ci-

mieux affermir encore son autorité, il en d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, qui s'o aux innovations. Alors le peuple, enhardi tenu par Périclès, bouleversa l'ancien or gouvernement, et ôta au sénat la conna de toutes les affaires importantes.

Mais tous les obstacles n'étaient pas surmontés. Les nobles et les riches d'A voyant Périclès jouir d'un pouvoir presque lui suscitèrent un rival redoutable dans sonne de Thucydide, beau-frère de Cim litique consommé, au fait de la tactique semblées populaires, et qui, se mesura tribune avec Périclès, eut bientôt remis l'é dans le gouvernement. Ces deux chefs sép en deux parties bien distinctes le corps po le peuple et la noblesse se divisèrent, et fo deux factions.

Dès-lors Périclès, ne trouvant plus d que dans la défense des intérêts du pe dans l'éclat de sa faveur, chercha dans so nistration même tous les moyens de pl multitude. Ce n'étaient chaque jour que sp que festins et banquets, pour entretenir ville les plaisirs et la joie. Il envoyait chaq en course soixante galères montées d'u nombre de citoyens, qui, soudoyés hui se formaient à toutes les évolutions na établit aussi plusieurs colonies dans la C nèse, à Naxos, à Andros, en Thrace; i voya même en Italie, pour repeupler la Sibarès, rebâtie sous le nom de Thurin débarrassant ainsi Athènes d'une popul faute d'occupation, excitait sans cesse d bles, il soulageait les citoyens pauvres, e rait de la fidélité des alliés par des colo les tenaient en respect.

Périclès, voulant aussi occuper un p

doutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, resolut de consacrer à l'embellissement d'Athènes une grande partie des contributions que fournissaient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avait tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. A peine ce plan fut-il mis à exécution que les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'artistes, d'ouvriers et de manœuvres. Des édifices d'une beauté, d'une élégance inimitables s'élevèrent de tous côtés, et décorèrent cette ville célèbre. Tous les artistes, dirigés par Phidias, qui seul avait l'intendance des travaux, s'efforçaient à l'envi de surpasser la magnificence du dessin par la perfection du travail. Rien jusqu'alors n'avait flatté davantage les Athéniens, ni contribué davantage à l'embellissement d'Athènes, ni étonné le plus les autres peuples de la Grèce. Toutefois, de tous les actes émanés de l'administration de Périclès, c'était celui que ses envieux ne cessaient de lui reprocher ; il servait de texte ordinaire à leur déclamation dans les assemblées du peuple : « La Grèce, disaient-ils, ne peut se » dissimuler que par la plus injuste et la plus » tyrannique déprédation les sommes qu'elle a » consignées pour les frais de la guerre sont em- » ployées à dorer, à embellir notre ville comme » une femme coquette que l'on couvre de pierres » précieuses ; elles servent à ériger des statues » magnifiques, à construire des temples dont tel » a coûté jusqu'à mille talens. » C'était le temple de Minerve que désignaient les détracteurs de Périclès ; il avait en effet coûté mille talens, environ cinq millions.

Périclès, de son côté, représentait aux Athéniens que la défense des alliés était assurée, que les barbares ne trouvaient plus que des frontières inaccessibles ; qu'abondamment pourvue elle-même

de tous les moyens de défense, Athènes pouvait employer l'argent qu'elle avait reçu des alliés à des ouvrages qui, une fois achevés, lui procureraient une gloire immortelle, des ouvrages qui alimentaient l'industrie, les arts, et assuraient l'existence de cette classe du peuple qui, n'étant pas appelée au service militaire, ne vivait que de son travail : « Par là, ajoutait-il, toutes les con-
» ditions et tous les âges partagent l'abondance
» que ces travaux répandent de toutes parts. »

Il avait donné lui-même le dessin de l'Odéon; c'était un édifice entouré dans son intérieur de plusieurs rangs de siéges et de colonnes, et dont le comble, incliné dans tout son contour, se rétrécissait peu à peu et se terminait en pointe. Selon Vitruve, l'Odéon, soutenu par des colonnes de pierre ou de marbre, avait été construit du produit des antennes enlevées aux vaisseaux des Perses, et sa forme imitait celle de la tente de Xerxès.

Dès qu'il fut terminé Périclès proposa et fit passer un décret pour y célébrer des jeux de musique et les fêtes des Panathénées. Nommé lui-même distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens qui entreraient en lice devaient chanter, jouer de la flûte ou de la lyre. La commodité du local détermina depuis les musiciens et les poëtes à s'y rassembler pour y réciter ou chanter leurs ouvrages, et cette dernière destination fit donner à ce monument le nom d'Odéon, d'un verbe grec qui signifie chanter. Ainsi depuis l'ouverture qu'en fit Périclès les jeux de musique y furent constamment célébrés.

Cependant les orateurs attachés au parti de Thucydide ne cessaient de crier que Périclès dilapidait les finances et ruinait la république. Fatigué de ces accusations, sans cesse reproduites, Périclès demanda un jour au peuple assemblé

S'il croyait que la dépense fût réellement trop forte. — Oui, répondit le peuple, beaucoup trop. — Hé bien, reprit Périclès, cette dépense ne sera pas à votre charge ; je m'engage à la supporter seul ; mais mon nom seul aussi sera inscrit sur tous les monumens. » A ces mots, t admiration pour sa grandeur d'âme, soit que r jalousie on ne voulût pas lui céder la gloire tant de beaux ouvrages, le peuple s'écria qu'il vait qu'à puiser dans le trésor, et ne rien épar-er pour achever d'embellir la ville.

On conçut une plus haute idée encore du pou-ir qu'il avait sur lui-même un jour que, pen-nt l'assemblée du peuple, on vit un homme bas insolent ne cesser de l'insulter et de lui dire des ures, tandis que Périclès au contraire se tenait nstamment à la même place pour expédier les aires pressées, sans répondre un seul mot. L'as-nblée se prolongeant jusqu'à la nuit, on vit ce me homme ne cesser d'interrompre et d'ou-ger Périclès, le suivre même jusque dans sa ison, et alors Périclès ordonner froidement à de ses esclaves de prendre un flambeau et de nduire cet homme chez lui.

Mais cette modération, qui lui conciliait le res-ct des Athéniens, ne l'empêchait pas au be-in de développer dans le gouvernement de tat cette vigueur nécessaire pour élever la puis-nce d'Athènes au plus haut point de splendeur de gloire. Voilà ce que les Lacédémoniens com-mençaient à voir d'un œil jaloux. La rivalité entre s deux républiques se manifesta bien plus en-re lorsque Périclès invita, par un décret, tous s peuples grecs d'Europe et d'Asie à envoyer des putés à Athènes pour y délibérer sur les intéts de la Grèce. Les Lacédémoniens, soupçonnant ue les vues secrètes de Périclès avaient pour ob-t de faire reconnaître Athènes comme la pre-ière ville, et pour ainsi dire la métropole de

toutes les nations grecques, s'y opposèrent ; ils ne voulaient pas céder un si grand honneur aux Athéniens, qu'ils regardaient comme leurs rivaux en puissance et en gloire.

Impatient toutefois d'augmenter sa réputation par quelque expédition éclatante, Périclès tourna ses regards vers la Chersonnèse de Thrace, aujourd'hui la Crimée, dont l'entrée appartenait aux Athéniens, et où les Grecs avaient des colonies qu'il fallait protéger ; il y transporta mille Athéniens, et ferma l'isthme, ou l'entrée de la Chersonnèse, par une muraille tirée d'une mer à l'autre, avec des forts de distance en distance. Par là il mit les Grecs à l'abri des incursions des Thraces et il les délivra d'une guerre pénible et presque continuelle qu'ils avaient à soutenir contre les barbares, et les garantit des brigandages des naturels du pays.

Cette expédition fut très-utile aussi au commerce des Athéniens dans la mer Noire. La course maritime qu'entreprit ensuite Périclès autour du Péloponèse contre les ennemis d'Athènes le fit admirer des étrangers mêmes, et lui assura la réputation d'un amiral habile. Parti du port de Pages sur la côte de Mégare, il ne se borna pas à soumettre les villes maritimes, comme d'autres généraux l'avaient fait avant lui; mais, débarquant ses troupes, il avança dans l'intérieur du pays et força les habitans, effrayés de sa présence, à se tenir renfermés dans leurs murailles. A Némée il défait en bataille rangée les Sicyoniens, qui osent se mesurer avec lui, et dresse un trophée pour cette victoire. Il prend des renforts dans l'Achaïe, alliée des Athéniens, s'embarque pour passer dans le continent opposé, et après avoir cotoyé le fleuve Archelaüs il ravage l'Acarnanie, renferme les Œnéades dans leurs murs, ruine tout le pays, et revient glorieusement dans Athènes.

Pendant le cours de cette expédition il s'était

aussi redoutable aux ennemis que rempli
lence et d'activité pour la sûreté de ses
yens. Ses troupes n'éprouvèrent ni accidens
's.

lès ouvrit la seconde campagne en cinglant
port, avec une flotte nombreuse et ma-
ement équipée. Là il accorde aux villes
s tout ce qu'elles lui demandent, les traite
tant d'humanité que d'égards. En même
l déploie aux yeux des barbares qui les en-
aient, et en présence de leurs rois et de leurs
, la puissance imposante des Athéniens ; il
t voir que, maîtres de la mer, ils navi-
partout avec la plus grande confiance et
tière sûreté. Il laisse aux habitans de Sinope,
de Milet, sur les bords du Pont-Euxin,
galères commandées par son lieutenant
hus, pour les défendre et les protéger. Ren-
s Athènes, il fait publier un décret qui
à six cents Athéniens d'aller s'établir à
, et de partager entre eux les terres qu'a-
possédées les ennemis.

nd Périclès vit la puissance des Athéniens
gré d'élévation, il ne voulut plus qu'éviter
ite de la laisser affaiblir et le danger de
ienter encore. Cette vue dirigea toute sa
ue. Aussi eut-il soin de réprimer les folles
tions de ses concitoyens, qui voulaient re-
érir l'Egypte, subjuguer la Sicile et attaquer
vinces maritimes du roi de Perses ; quel-
ns rêvaient même la conquête de l'Etrurie
Carthage. Périclès arrêta l'erreur d'une am-
si extravagante ; il n'employa la plus grande
des forces d'Athènes que pour lui conser-
qu'elle possédait sur mer et sur terre, per-
qu'il suffisait de retenir les alliés dans la
dance et les Lacédémoniens dans le respect.
tte politique ferme et raisonnable, il eut oc-

casion de la manifester dans la première guerre sacrée, ainsi nommée parce qu'elle eut pour motif le temple d'Apollon à Delphes. Périclès fit rendre aux Phocidiens l'intendance du temple, et fit graver sur une pierre sacrée les priviléges que les Delphiens accordaient aux Athéniens de consulter les premiers l'oracle.

La sage précaution qu'il avait eue de retenir dans la Grèce les armées de terre et de mer fut justifiée par les événemens. L'Eubée se révolta contre la puissance d'Athènes, et Périclès, sans perdre un instant, marcha contre les Eubéens à la tête d'une armée aguerrie; mais, apprenant que les Lacédémoniens, commandés par leur roi Plistonax, marchaient de leur côté vers les frontières de l'Attique, il quitta l'Eubée, et revint sur ses pas. Ne voulant pas accepter la bataille qu'on lui présentait, il gagna le roi Plistonax, qui sortit du territoire d'Athènes sans avoir remporté aucun avantage. Périclès repasse alors dans l'Eubée avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes, soumet toutes les villes, et en chasse les ennemis de sa patrie.

Dans le compte qu'il rendit de cette expédition il porta en dépense une somme de dix talens avec cette seule indication : *pour emploi nécessaire.* Le peuple la lui alloua sans aucune information et ne voulut pas en connaître le motif secret. Quelques historiens assurent qu'il faisait passer chaque année à Sparte dix talens (environ cinquante mille francs) pour gagner les principaux magistrats, afin d'éloigner la guerre. « Il achetait, non pas la » paix, dit Plutarque, mais le temps nécessaire pour » entrer en campagne. »

A la faveur de la trêve qu'il venait de conclure avec Sparte il tourna les armes d'Athènes contre les Samiens, qui refusaient de terminer leurs différens avec les habitans de Milet en Ionie. Les en-

de son esprit ; souvent même il puisait des
dans ses connaissances en politique. On
Aspasie avait pris un ascendant singulier
is grands personnages d'Athènes, et qu'elle
ée par les philosophes les plus célèbres,
Socrate et Platon. Les Grecs admiraient
é et son éloquence. Les hommes d'état,
de lettres, les artistes les plus renommés,
niens et les Athéniennes les plus aimables
laient chez cette femme incomparable,
ociété fut un modèle de goût et de poli-
passion de Périclès pour Aspasie devint
ion si vive et si nécessaire à son bonheur,
ousa après avoir répudié sa femme, dont il
deux fils. Il l'aima jusqu'à la mort, et
eut sur lui un tel empire, qu'on l'accusa
plus d'une fois suscité la guerre pour ven-
njures qui lui étaient personnelles.
mpagne contre les Samiens étant résolue
e, Périclès fit voile vers Samos avec une
abattit le gouvernement oligarchique,
otages cinquante des principaux citoyens,
rtir pour Lemnos, refusa l'argent qu'on
pour leur liberté, et donna à Samos un

Tragie. Périclès, qui n'avait que quarante-q
voiles, remporte la victoire et défait soixant
vaisseaux ennemis, dont vingt portaient
troupes de débarquement. Profitant de sa vic
il s'empare du port de Samos, et met le
devant la ville.

Les Samiens se défendent avec vigueur. Pé
prenant avec lui soixante vaisseaux, s'avance
la Méditerranée pour aller au-devant d'une
phénicienne qui venait au secours de Samo
assiégés profitent de l'absence de Périclès
attaquer les vaisseaux et les troupes du bloc
remportent l'avantage et restent maîtres de la
Informé de la défaite de son armée, Péric
hâte d'aller à son secours, bat Mélissus, ge
des Samiens, et reprend le blocus de la ville.
distraire et tromper l'impatience de ses troup
terre et de mer, il partage sa flotte en huit
dres, et exempte chaque jour l'une d'elles de
gues du siége, afin qu'une partie des matel
des soldats puisse s'amuser et faire bonne c
tandis que ceux qui sont de service resserren
étroitement le blocus. Ce fut à ce siége fameu
les Athéniens se servirent pour la première f
machines de guerre, invention nouvelle qui
merveilleuse à Périclès. Samos se rendit e
après avoir résisté neuf mois. Périclès en fit
les murailles, ôta aux Samiens leur flotte, et e
d'eux de fortes contributions. Après avoir
Samos il se rembarqua pour Athènes, où il f
obsèques aux citoyens morts dans le cours de
guerre. Il prononça sur leur tombe une or
funèbre qui fut généralement admirée. Lor
descendit de la tribune les femmes les plus d
guées d'Athènes allèrent l'embrasser et lui
sur la tête des couronnes comme à un athlè
revient vainqueur des jeux. Ainsi finit la guer
Samos, la 40e année de la 84e olympiade, c

nt quarante-six ans avant J.-C. Périclès se glo-
ia d'autant plus d'avoir terminé heureusement
tte guerre, que le succès en avait été long-temps
certain ; peu s'en fallut même, suivant Thucy-
de, que les Samiens ne fissent perdre à Athènes
mpire de la mer.

L'envie dès lors se déchaîna avec plus d'achar-
ment et d'amertume encore contre Périclès ; les
anœuvres de ses nombreux ennemis avaient
nné à sa rivalité avec l'orateur Thucydide tout
caractère d'une dissension intestine et politique.
ville était pleine de troubles ; les nobles et le
uple, séparés en deux partis, étaient à la veille
en venir aux dernières extrémités : il était évi-
nt que la longue lutte entre Thucydide et Pé-
lès ne pouvait plus se terminer que par le ban-
ssement de l'un ou de l'autre. Périclès l'em-
rta ; il vint à bout de faire exiler son adversaire,
resta sans concurrens. Ce succès décisif, en ré-
blissant la paix dans la ville, lui donna à lui-
ème une autorité qui ne différait guère du pou-
ir monarchique ; il se mêlait de l'administration
puis vingt-cinq ans, et, à compter de cette
oque, il jouit d'un pouvoir presque absolu pen-
nt quinze ans encore. Il eut alors à sa disposi-
on les revenus, les armées, les flottes, les îles et
mer ; seul il exerça cette vaste domination. Mais
s ce moment aussi on le vit changer de sys-
me : il ne céda plus si facilement aux désirs et
x caprices du peuple, et il tendit les ressorts
gouvernement, jusqu'alors trop relâchés.
enant lui-même une conduite irréprochable, il
nena le peuple à suivre ses conseils et sa vo-
nté, tantôt en employant la persuasion, tantôt
contrainte ; tout s'opérait en apparence par les
gles établies, mais rien ne se faisait que par son
npulsion ou par le charme de son éloquence.
ette grande autorité il l'avait acquise, selon l'his-

torien Thucydide, non seulement par l'ent
ment de cette éloquence persuasive, mais e
par la confiance qu'inspirait au peuple son d
téressement et son mépris pour les richesses.
nome et soigneux dans l'administration d
patrimoine, on voyait chez lui la recette et
pense marcher toujours d'un pas égal, sans l
échapper aucune trace de cette profusion,
désordre qui règnent ordinairement dans les
sons opulentes.

Le triomphe des Athéniens sur Samos fut
la ligue du Péloponèse une preuve nouvel
despotisme qu'ils voulaient exercer contre
alliés et contre leurs adversaires; telle était,
les principales nations de la Grèce, la di
tion des esprits à l'égard des Athéniens et d
chef. Les ennemis de Périclès dans Athènes
blaient s'entendre et agir de concert avec les
mis du dehors; tous se déchaînaient contre
contre son règne, car c'est ainsi qu'ils nomm
son administration. N'osant l'attaquer directe
ils tournèrent leur ressentiment et leurs
contre les personnes qui jouissaient de sa pr
tion ou de son amitié. Phidias, chargé de
rection des magnifiques monumens qu'At
devait au goût de Périclès, fut dénoncé pour
soustrait une partie de l'or destiné à enric
statue de Minerve; il fut jeté dans les fer
même temps une accusation d'impiété était p
contre Anaxagore, philosophe déiste et relig
Il était évident qu'on voulait rendre Périclès
disciple, suspect de professer la même doc
sur l'unité d'un dieu, dans l'espoir de le
condamner lui-même. Périclès ne put sauve
maître et son ami qu'en le faisant sortir d'Ath
Il eut bientôt à supporter un coup plus rud
core. La célèbre Aspasie, son amie et son épo
fut aussi enveloppée dans une accusation

été, et traduite en justice ; on l'accusait en outre 'avoir outragé les mœurs par sa conduite. Asasie plaida elle même sa cause, et ne dut son alut qu'aux prières de Périclès, aux larmes que, elon Eschine, il répandit devant les juges penant l'instruction du procès.

Mais ces attaques n'étaient que le prélude et ivant-coureur de l'orage dont on menaçait sa te. Ce fut alors qu'il souffla le feu de la guerre, op tardive à s'enflammer, et qui, selon l'expreson de Plutarque, n'était encore que fumante ; il ntait bien que le peuple, entraîné par sa puisnce et par son mérite, ne se reposerait que sur i seul du soin de défendre la patrie.

Pressentant l'éruption prochaine de la guerre du éloponèse, et voulant déjouer les manœuvres de s ennemis secrets, il persuada aux Athéniens 'envoyer du secours aux habitans de Corcyre, jourd'hui Corfou, que les Corinthiens venaient attaquer. Il importait en effet de mettre dans les térêts des Athéniens une île dont les forces matimes leur seraient si utiles, dans le cas où s'efctuerait l'invasion que les Péloponésiens projeient contre l'Attique ; d'ailleurs Corcyre, par sa osition, favorisait le passage des flottes athéniennes n Sicile et en Italie. Périclès fit partir dix vaisseaux ; en envoya successivement un plus grand nomre ; mais ils n'arrivèrent qu'après le combat. A ette même époque Potidée, colonie de Corinthe, ui avait embrassé le parti des Athéniens, se oignit à la confédération du Péloponèse : Périclès it marcher aussitôt un corps d'armée pour en ormer le siége. La guerre avec le Péloponèse deint alors inevitable ; mais ce qui porta l'irritabiité des esprits à son comble, ce fut le décret que Périclès fit adopter contre les Mégariens, accusés l'avoir violé des terres sacrées et de donner asile tous les esclaves fugitifs. Ce décret, que Périclès

Thucydide, qui était alors à Athènes à por
tout voir et de tout juger, n'assigne point
cause à cette guerre fameuse de petites int
ni de petites passions; il l'attribue à l'o
qu'avaient inspiré aux Athéniens leurs ex
dans les guerres médiques; à l'abus qu'ils
depuis de leur prééminence sur le reste de la G
à la jalousie de Sparte, qui, n'ayant pu voi
frémir passer en d'autres mains un empire q
avait souvent exercé sans concurrence, réve
haine des autres peuples contre les Athéniens
suscita partout des ennemis. Telles furent les
tables causes de cette guerre mémorable qui
vingt-huit ans. Athènes, en cédant aux dem
impérieuses des Lacédémoniens, aurait fait
de sa faiblesse : c'est encore le sentiment de
cydide, et c'est aussi le plus vraisemblable
on songe au caractère de Périclès, qui joig
beaucoup de magnanimité une grande pru
et qui prévoyait de loin les événemens. Lo
les députés de Lacédémone vinrent propo

attendant chacune devait jouir de ce qu'elle
ait : « Au mépris de cette décision for-
le, dit Périclès (1), les Lacédémoniens
s signifient impérieusement leurs volontés,
ne nous laissant que le choix de la guerre ou
a soumission, ils nous ordonnent de re-
cer aux avantages que nous avons rem-
és sur leurs alliés. Ne publient-ils pas que
aix dépend uniquement du décret porté
re Mégare? Et plusieurs d'entre nous ne
ient-ils pas qu'un si faible sujet ne doit
nous engager à prendre les armes? Athé-
ns, de telles offres ne sont qu'un piége gros-
; il faut les rejeter jusqu'à ce qu'on traite
nous d'égal à égal. Toute nation qui pré-
dicter des lois à une nation rivale lui pro-
e des fers. Si vous cédiez sur un seul point,
croirait vous avoir fait trembler, et dès ce
nent on vous imposerait des conditions plus
iliantes.

t que pouvez-vous craindre aujourd'hui de
e foule de nations qui diffèrent autant d'o-
ne que de principes! Quelle lenteur dans
invocation de leurs diètes! quelle confusion
s la discussion de leurs intérêts! Elles s'oc-
ent un moment du bien général; le reste du
ps de leurs avantages particuliers. Celles-ci
ongent qu'à leur vengeance, celles-là qu'à
sûreté, et presque toutes, se reposant les
s sur les autres du soin de leur conservation,
rent sans s'en apercevoir à leur perte com-
ne. »

iclès montrait ensuite que les alliés du Pé-
èse n'étant pas en état de faire plusieu

(1) Ce discours est tiré du premier livre de Thucydide; nous avons préféré la version libre et élégante de l'abbé Clemy à toute autre traduction.

campagnes, le meilleur moyen de les réd
était de les lasser et d'opposer une guerre de
à une guerre de terre. « Ils feront des invas
» dans l'Attique; nos flottes ravageront l
» côtes : ils ne pourront réparer leurs per
» tandis que nous aurons des campagnes à c
» ver, soit dans les îles, soit dans le contir
» L'empire de la mer donne tant de supério
» que si vous étiez dans une île aucune
» sance n'oserait vous attaquer. Ne considérez
» Athènes que comme une place forte séparé
» quelque façon de la terre; remplissez de
» dats les murs qui la défendent, et les
» seaux qui sont dans ses ports. Que le
» ritoire qui l'entoure vous soit étranger et
» vienne sous vos yeux la proie de l'ennemi.
» cédez point à l'ardeur insensée d'opposer
» tre valeur à la supériorité du nombre :
» victoire attirerait bientôt sur vos bras de
» grandes armées; une défaite porterait à la
» volte ces alliés que nous ne contenons que
» la force. Ce n'est pas sur la perte de vos l
» qu'il faudrait pleurer; c'est sur celle des so
» que vous exposeriez dans une bataille. Al
» je pouvais vous persuader, vous porteri
» l'instant même le fer et la flamme dans
» campagnes et dans les maisons dont elles
» couvertes, et les Lacédémoniens apprendr
» à ne plus les regarder comme les gages de r
» servitude.

» J'aurais d'autres garans de la victoire à
» présenter si j'étais assuré que, dans la cr
» d'ajouter de nouveaux dangers à ceux d
» guerre, vous ne chercherez point à comb
» pour conquérir, car j'appréhende plus vos f
» que les projets de l'ennemi. »

A la suite de ce discours éloquent Pé

ent principalement leurs batteries politi-
espérant que s'ils pouvaient abattre sa
ce les Athéniens seraient alors plus sou-
plus dociles. Dans cette vue, ils provo-
contre Périclès un décret de bannisse-
mais cette tentative tourna tout à son
e, parce que les Athéniens furent persua-
s que c'était lui que les ennemis d'Athènes
nt et craignaient le plus.
confédérés du Péloponèse, au nombre
ante mille combattans, sous les ordres
idamas, roi de Sparte, s'avançaient déjà
plaines de l'Attique. A leur approche
, qui voulait se tenir sur la défensive,
que si les ennemis épargnaient ses terres
nner à ses détracteurs un prétexte de le
ier, il donnerait dès ce moment à la répu-
es biens et ses maisons de campagne. Le
semblait pressant; toute l'Attique était
e de soldats, tant de la Béotie que du Pé-
e; tout le monde voulait combattre et
mmettre au hasard d'une seule bataille:
s'y opposa constamment. Pour calmer

à celle d'un sage pilote. Il opposa la même infle
bilité aux instances de ses amis, aux clameur
aux menaces de ses ennemis, et aux chansons
tiriques dont on l'accablait; rien ne put l'ém
voir. Ne voulant suivre que le plan qu'il s'é
tracé, il fit mettre en mer une flotte de
galères pour aller ravager le Péloponèse. Elle a
faire voile, et Périclès en faisait l'inspection,
que tout à coup il survint une éclipse de s
qui changea le jour en ténèbres, et qui, rega
comme un sinistre présage, remplit de fra
tous les esprits. Périclès, voyant le pilote du
ceau amiral troublé et incertain de ce qu'il de
faire, lui mit son manteau devant les yeux, et
demanda s'il trouvait à cela quelque chose d
frayant et de sinistre. Le pilote lui répondit
ne voyant pas là de quoi s'effrayer: « Hé bien
» dit Périclès, quelle différence y a-t-il e
» mon manteau et ce qui cause l'éclipse, si
» que ce qui produit ces ténèbres est plus gr
» que mon manteau? » La flotte partit pou
Péloponèse, et il resta dans Athènes, afin
contenir la ville jusqu'à ce que les ennemis se
sent retirés. En attendant, pour consoler le pe
affligé de cette guerre, et pour soutenir son
rage, il lui fit des distributions d'argent e
terres.

Aussitôt que les Péloponésiens eurent comm
à battre en retraite, il envoya contre les Loc
une division navale qui obtint quelques avanta
tandis que la grande flotte, après avoir por
désolation sur les côtes du Péloponèse, prit à
retour l'île d'Egyne. Périclès en personne
par terre dans le pays des Mégariens, et y mit
à feu et à sang. Les ennemis, harcelés et falig
et à qui les Athéniens faisaient autant de ma
mer qu'ils en souffraient eux-mêmes sur te
rentrèrent en Laconie, comme Périclès l'

dès l'ouverture de la campagne. Il ne
s d'honorer par des funérailles publiques
s qui avaient péri les armes à la main, et
ur gloire dans un discours éloquent et
ne.
ée suivante Archidamas, à la tête des
ésiens, recommença des courses dans
. Mais tout le courage, toute la fermeté
lès allaient échouer, non contre les enne-
a patrie, mais contre une puissance sur-
, ou plutôt un fléau désolant qui rendit
ous les conseils de la prudence humaine ;
e cruelle, sortie de l'Éthiopie, venait de
r l'Égypte, la Lybie, une partie de la
île de Lemnos et d'autres pays encore.
coup, à l'arrivée d'un vaisseau marchand,
manifeste au Pirée, de là se propage avec
ans Athènes et surtout au fond de ces de-
obscures, de ces tentes étouffées où les
de la campagne, venus pour se soustraire
ion de l'ennemi, se trouvaient entassés et
us. Les symptômes du mal étaient effrayans,
grès rapides, les suites presque toujours
s ; ce mal affectait tout à la fois le corps et
Les Athéniens rejetèrent sur Périclès les
d'une si horrible contagion, pour avoir,
ils, attiré dans leurs murs ce déluge de
et d'habitans de la campagne.
l'espoir de dissimuler l'intensité du mal
ire en même temps aux ennemis du dehors,
fit équiper une flotte de cent voiles, mon-
les troupes de débarquement ; il s'y joignit
te galères des îles de Chio et de Lesbos.
ement si considérable releva les espérances
éniens, et jeta la terreur parmi les enne-
riclès s'embarqua ; mais il ne fit rien qui
t à de si grands préparatifs. Il mit le siége
Épidaure, mais sans succès ; il n'en eut pas

ne put réussir à les appaiser. N'écoutant pl
la voix de l'aigreur et de la passion, ils prir
suffrages, dépouillèrent Périclès du comm
ment, et le condamnèrent avec une rigue
trême à une forte amende, que les uns font p
à quinze talens, d'autres à cinquante, et qu
dore de Sicile porte à quatre-vingts talens,
ferait la somme de quatre cent mille francs de
monnaie. Mais cette disgrâce ne fut qu'éphé
le peuple, dit Plutarque, laissa toute sa colèr
la plaie, comme l'abeille y laisse son aiguill
reconnut son injustice, et Périclès la lui pard
mais il se montrait dégoûté des affaires du
vernement, soit à cause de la légèreté des
niens, soit par la perte de plusieurs de ses p
et de ses amis que la peste venait de moiss
Il avait de plus le chagrin de voir la diss
troubler depuis long-temps sa famille; Xan
l'aîné de ses fils, dissipateur et prodigue, d
avait refusé de payer les dettes, fatigué du
paternel, était devenu le plus violent de se
tracteurs. Il mourut de la [illegible]e.

de talent ni assez d'autorité pour un com-
nent de cette importance, ils commen-
désirer Périclès, à le rappeler à la tribune
uvernement; mais, inconsolable de la perte
fils, et préférant d'ailleurs les charmes de
nde au pouvoir et aux honneurs, il se
peu empressé de reprendre le timon des
; il céda pourtant aux instances d'Alcibiade
s amis, qui le déterminèrent à reparaître
ic. Le peuple lui témoigna qu'il se repen-
on ingratitude, et Périclès reprit bientôt
s du gouvernement. Nommé général, il
ait des préparatifs d'une troisième cam-
quand il fut atteint lui-même de la peste :
e déclara point chez lui par des symptômes
t violens ; elle mina par degré son corps et
même son esprit. Visité dans sa maladie
ami intime, il lui montra une amulette que
mes lui avaient suspendu au cou, donnant à
e qu'il devait être bien malade pour s'être
de pareilles puérilités. Son mal s'aggrava ;
mourant, et ne donnait plus aucun signe
Les principaux d'Athènes, assis autour de
soulageaient leur douleur en rappelant sa

» vrage de la fortune, et qui me sont con
» avec tant d'autres généraux, et que vo
» parliez pas de ce qu'il y a de plus grand
» plus honorable dans ma vie ; c'est de
» jamais fait prendre le deuil à aucun de m
» citoyens. » Il expira bientôt après, vers l
de beodromium (octobre), 429 ans avant

Les événemens qui suivirent sa mort firen
aux Athéniens toute la perte qu'ils avaien
Au lieu de continuer une guerre offensive p
et défensive par terre, au lieu de renoncer
idée de conquête, conformément au plan de P
ils risquèrent le salut de l'état par des entrepr
méraires, et ne purent triompher de leurs en
Tout déclina dans Athènes après la mort d
clès.

L'ascendant de son éloquence fut tel, que l'
Thucydide, son rival dans le gouverneme
la tribune, disait souvent : « Quand je l'ai t
» et que je le tiens sous moi, il soutien
» n'est pas vaincu, et finit par le persuad
» Athéniens. »

Quelques-unes de ses harangues ont
cueillies par l'historien Thucydide. Péric
laissé par écrit que quelques décrets, et l
cite de lui qu'un petit nombre de mots
quables, tel que celui sur l'île d'Egyne ; il l'a
une tache sur l'œil du Pyrée qu'il fallait fa
paraître (1). Sophocle, son collègue
commandement de l'armée, en s'embarqua
lui louait beaucoup la beauté d'un jeune ath

(1) Pour sentir la finesse de ce mot il faut se
la topographie du Pirée ou port d'Athènes ; l'île
était presque en face, et fut long-temps au pou
ennemis de l'Attique.

« Sophocle, lui dit Périclès, un général doit » avoir les yeux aussi purs que les mains. »

Il estimait peu ces généraux qu'une heureuse témérité faisait regarder comme de grands capitaines ; peu jaloux de les imiter, il disait souvent à ses concitoyens que s'il pouvait il les rendrait immortels. Dans l'oraison funèbre des Athéniens qui avaient péri devant Samos il dit qu'ils étaient devenus immortels comme les dieux mêmes : « Car, » ajouta-t-il, nous ne voyons pas les dieux ; mais » les honneurs qu'on leur rend et les biens dont » ils jouissent nous font juger qu'ils sont immor- » tels. Ceux qui sont morts pour la défense de » leur patrie n'ont-ils pas les mêmes avantages ? »

Si quelques taches ont pu déparer une si belle vie, elles ont été effacées sans doute par les plus rares talens, et surtout par un désintéressement à toute épreuve. Périclès porta si loin cette vertu, il fut si ennemi des présens et méprisa si fort les richesses, qu'après avoir prodigieusement accru la grandeur et l'opulence dont les Athéniens jouissaient avant lui, après avoir disposé de sommes immenses pour rendre Athènes la plus belle ville de la Grèce, après avoir eu, pendant près de quarante années, à sa disposition le trésor public de sa patrie ; après avoir surpassé les rois mêmes en puissance, il n'augmenta pas d'une dragme le bien dont il avait hérité de son père.

Ce grand homme mérite donc les éloges de la postérité, surtout à cause de la douceur et de la modération qu'il sut conserver au milieu de tant d'inimitiés et d'une puissance si absolue. Protecteur éclairé des arts, des artistes, des lettres et de la philosophie, il fit briller Athènes, qui, sous son administration, devint le séjour des talens et de la politesse. Vers cette époque florissaient Hérodote, Thucydide, Eschyle, Sophocle et Euripide, Simonide, Socrate, Hippocrate, Pindare, Méton,

Phidias, Isocrate, Démocrite, Empédocle, non d'Elée et Parménide, Anaxagore et Pl Aussi la postérité a-t-elle confirmé les suffrag l'admiration des Athéniens, en donnant plus beau siècle de la Grèce le nom de siècl Périclès.

SOCRATE,

PHILOSOPHE ATHÉNIEN.

CRATE naquit à Athènes, la première année
a 77e olympiade, 469 ans avant notre ère. Il
t, dans sa jeunesse la profession de Sophro-
ne, son père, qui était sculpteur, et s'y distingua;
Mercure et ses *trois Grâces*, que l'on voyait à
ènes, avaient, dit-on, une réputation juste-
it méritée.

Malgré ses premiers succès dans ce bel art,
rate sentait en lui-même une vocation qui l'en-
nait vers une étude encore plus élevée, celle
a philosophie. Criton, qui devint pour toujours
ami, fut le premier qui démêla ces heureuses
ositions ; il tira le jeune homme de l'atelier de
père et le conduisit dans les écoles des philo-
nes. Socrate fréquenta d'abord celle d'Anaxa-
e, où il eut pour condisciple Euripide, avec lequel
unit d'une étroite amitié. On a prétendu même
l eut beaucoup de part à la composition des
es de ce poëte tragique, et que ce fut à Socrate
ce dernier a dû cette teinte de philosophie qui
ingue ses ouvrages. Une injuste condamna-
n ayant enlevé Anaxagore à sa patrie, Socrate
it les leçons d'Archelaüs, qui eut pour lui un
chement tout particulier.

La physique et l'astronomie faisaient alors l'ob-
principal des études des philosophes. Après
ir appris d'eux tout ce qu'ils savaient sur ces
es de matières, Socrate reconnut par sa propre
érience combien ces connaissances, difficiles

à acquérir, é [illegible] eu utiles au c [illegible] en nous accord [illegible] sont de première nécessité, se [illegible] lles dont l'usage est plus borné, ou qui ne s [illegible] nt qu'une inquiète curiosité. Il abandonna [illegible] les vagues méditations, les vaines théories et les recherches infructueuse[illegible] philosophes sur l[illegible]s causes premières, pour [illegible]er à l'étude de [illegible] morale, et en faire le prin[illegible] but de la philos[illegible]hie. Ce n'est pas que cet objet essentiel eût été [illegible] u'alors négligé; on avait déjà vu les sept sages de la Grèce et quelques autres philosophes faire mar[illegible]er de front la science et la sagesse; mais leur morale s'appliquait entièrement à la politique, ou, si elle avait pour objet la conduite privée, elle se réduisait à quelques préceptes détachés qui étaient bien loin de former un système complet. Dans la suite, lorsque les richesses conquises sur les barbares eurent introduit la corruption dans la Grèce, on vit ces vrais philosophes être rempla[illegible]r des sophistes qui faisaient métier de la sa[illegible]e, abusaient de leur vain savoir, pour soutenir, selon leur caprice ou leur intérêt, tous les pr[illegible]es sans en adopter aucun, et introduire la [illegible]e du doute dans les vérités les plus e[illegible]s au repos des sociétés.

Ainsi Socrate était destiné à ramener à son véritable objet la philosophie, qui n'eût jamais dû être séparée de la morale; il peut en quelque sorte en être considéré comme le fondateur. « Ce fut lui, dit Cicéron, qui le pre[illegible]ier entreprit de faire descendre la philosophie du [illegible]iel, où elle s'égarait, pour l'introduire da[illegible] les cités et dans les maisons particulières, l'h[illegible] en quelque sorte en la rendant plus [illegible]ere, [illegible]s à l'usage de la vie commune, et en s'appliquant uniquement à ce qui pouvait rendre les hommes plus raisonnables, plus justes et plus vertueux. »

npli de ce noble projet, Socrate s'appliqua
uire, autant qu'il était en son pouvoir, les
s et les préjugés qui font le malheur et la
de l'humanité. « On vit donc un simple
ilier, dit l'abbé Barthélemy, sans naissance,
édit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun
le la gloire, se charger du soin pénible et
reux d'instruire les hommes, et de les con-
à la vertu par la vérité. On le vit consacrer
s momens de sa vie à ce glorieux ministère,
er avec la chaleur et la modération qu'ins-
amour du bien public, et soutenir autant
tait possible l'empire chancelant des lois et
œurs. »

avantage dont Socrate était doué lui faci-
eaucoup les pénibles fonctions qu'il s'était
elque sorte imposées; il avait l'éloquence la
ouce, la plus insinuante, la plus persuasive;
même regardé comme un des auteurs de la
loquence attique, et comme un des premiers
ssocièrent à la philosophie. On assure qu'il
ur maîtresse dans cet art Aspasie, cette cé-
courtisane qui effaça par son esprit supé-
par ses talens et par le noble usage qu'elle en
que sa conduite put avoir d'irrégulier. Elle
lors fixé les vœux et faisait le bonheur de
ès, qui gouverna si long-temps la république.
aison était le rendez-vous des hommes les
listingués d'Athènes, qui venaient prendre
des leçons de rhétorique et de politique.
rate apprit à cette école à tempérer la sévérité
morale par des formes gracieuses. Sa vie fut
rs austère, mais sa conversation devint
de charmes. On le vit souvent s'associer
laisirs de ses disciples, mais sans partager
excès. Non moins homme de goût que phi-
ie, il aimait tous les arts d'agrément; il re-
it la danse et la lutte comme très-utiles, et

dises étalées à ses yeux.

Il avait pour amis les plus riches citoyens
thènes, qui ne purent gagner sur lui qu'i
fissent prendre part à leurs richesses. Cepe
il était des occasions dans lesquelles il
croyait pas obligé de faire avec leur générosi
guerre qui n'est ni paix ni trève, selon l'expr
de Plutarque ; quand il avait quelque bes
ne rougissait pas de l'avouer : « Si j'avais d
» gent, dit-il un jour devant eux, j'acheter
» manteau. » On présume facilement qu'il
entre ses amis un combat à qui lui ferait ce
deste présent. Jamais Socrate ne recevait de
bution de ses disciples : « Je suis pauvre,
» Eschine en se présentant à lui, mais
» donne entièrement à vous ; c'est tout
» je puis vous offrir. — Vous ignorez, lui ré
» Socrate, la beauté du présent que vo
» faites. »

Quoique vêtu d'une manière conforme à
tune, son extérieur n'était point négligé.
propreté tenait aux idées d'ordre et de décen

pouvaient altérer sa tranquillité d'âme; c'était en vain que Xantippe, sa femme, le mettait chaque jour aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, acariâtre, violente. Il paraît qu'avant de la prendre pour compagne, Socrate n'avait pas ignoré son caractère; mais il l'avait choisie exprès, persuadé que s'il venait à bout de souffrir ses brusqueries il n'y aurait personne avec qui il ne pût vivre, quelque difficile que fût son caractère. « S'il avait épousé Xantippe dans cette vue, dit » naïvement Rollin, il dut en être content. » Il n'y eut sorte d'outrage qu'il n'eut à essuyer de la part de cette méchante femme. Un jour, non contente de l'avoir accablé d'injures, elle lui jeta un pot d'eau sale sur la tête : « Je savais bien, dit » le sage en riant, qu'un si grand orage ne se » passerait pas sans pluie. » Cette patience inaltérable se montrait en toute occasion. Le bras levé sur un esclave indocile, il se retint en disant : « Je » te frapperais si je n'étais en colère. — Il est fâ- » cheux de ne pas savoir quand il faut porter » un casque, » dit-il un jour à un homme qui lui avait donné un soufflet dans la rue. Quelqu'un paraissait étonné de ce qu'il avait souffert sans se plaindre qu'on lui donnât des coups de pieds : « Et si j'en recevais d'un âne, répondit-il, irais-je » le citer en justice ? »

Bien loin que l'étude de la philosophie l'empêchât de remplir les devoirs d'un bon citoyen, elle contribua à l'y rendre plus fidèle. Il servit plusieurs fois sa patrie par son courage; il combattit à Amphipolis; on le vit, à la bataille de Délium, sauver la vie au jeune Xénophon, qui avait été renversé de son cheval, et le porter sur ses épaules jusqu'à ce qu'il l'eût mis hors de danger. Les Athéniens étant vaincus dans cette action, il se retira le dernier, à côté du général, qu'il aidait de ses conseils, marchant à petits pas, et

toujours combattant. Lachès, c'était le nom
général, avoua depuis qu'il aurait pu co
sur la victoire si tout le monde s'était con
comme Socrate. Au siége de Potidée, pe
qu'un froid rigoureux retenait les troupes so
tentes, il sortait de la sienne avec l'habi
portait en tout temps, et marchait pieds nus
glace. Dans une sortie que fit la garniso
Potidéates, Alcibiade était tombé couve
blessures; Socrate l'arracha des mains des
mis, et bientôt après lui fit décerner le pri
valeur, qu'il avait mérité lui-même.

Il ne se mêla des affaires publiques que d
âge avancé, et il fut alors choisi par sa tribu
être membre du sénat. Revêtu de cette dign
montra que le courage qu'il avait déploy
guerre ne l'abandonnait pas dans des occ
peut-être plus périlleuses. Il s'agissait d'une
sation contre des généraux qui venaient de
porter une victoire signalée à la bataille nava
Arginuses. Le peuple voulait décerner cont
la peine capitale, pour n'avoir pas fait enlev
morts après le combat; sa fureur était telle
se soulevait contre la moindre contradict
demandait qu'on mît les opposans au n
des accusés. Les autres sénateurs présens
semblée avaient approuvé le décret : S
seul, intrépide au milieu des clameurs et de
naces de la multitude, protesta hautement
l'iniquité de cette sentence, et refusa d'y d
son assentiment.

Ce fut avec le même courage qu'il brava la
des trente tyrans qui remplissaient sa pat
crimes et d'effroi. Critias, l'un d'eux, aya
donné qu'on lui amenât Léonte, de Sala
homme fort riche, pour le faire mourir, So
qui était alors un des dix capitaines de l'a
fut encore le seul qui ne voulut pas permet

entat ; il osa absoudre Léonte. Mais suivons crate dans l'exercice des nobles fonctions aux- elles il consacra toute sa vie, celles de former bons citoyens à la patrie.

Comme il ne devait ni annoncer ses projets de forme, ni en accélérer l'exécution, il ne composa oint d'ouvrages. Il n'avait point d'école ouverte mme les autres philosophes, ni d'heures mar- uées pour ses leçons ; tous les temps, tous les eux, toutes les heures lui convenaient pour en- igner : sans en choisir les occasions, il les saisis- ait toutes. A la promenade, en conversation, dans s repas, à l'armée, dans les assemblées du peu- le, dans le sénat, il tâchait tour à tour d'éclairer ur leurs vrais intérêts le magistrat, l'artisan, le aboureur ; il paraissait le père commun de la épublique, tant il veillait attentivement à tout e qui pouvait contribuer au bonheur et à l'a- antage de sa patrie et de chacun de ses conci- oyens. Il ne se flattait point que sa doctrine se- ait goutée des hommes faits, parce qu'il est diffi- ile de faire changer de principes une nation qui especte les préjugés avec lesquels elle a vieilli ; nais il espérait que les jeunes gens, plus dociles, ransmettraient ses leçons à la génération suivante, t ce fut à eux qu'il consacra principalement ses ravaux.

Ses disciples étaient pénétrés pour lui d'admira- tion et de respect ; après sa mort ils en parlaient toujours avec un tendre souvenir ; ils lui érigèrent dans leur cœur une espèce de culte. Parmi eux, Platon et Xénophon s'illustrèrent en retraçant dans leurs écrits la vie de leur maître et les subli- mes leçons qu'ils avaient reçues de lui.

Il ne leur parlait point avec la rigidité d'un cen- seur ni avec la hauteur d'un sophiste ; point de reproches amers, point de plaintes importunes : c'était, dit un auteur moderne, le langage de l'a-

mitié et de la raison dans la bouche de la vertu. Jamais maître ne fut moins exigeant, moins susceptible envers ses disciples. Voulaient-ils prendre une légère teinture des sciences exactes, il leur indiquait les maîtres qu'il croyait plus éclairés que lui; désiraient-ils fréquenter d'autres écoles, il les recommandait lui-même aux philosophes qu'ils lui préféraient, témoignant par là combien il était inaccessible à toute espèce de jalousie. « Ses leçons, dit M. Barthélemy, qui dans son Anacharsis a donné sur Socrate une excellente notice dont nous empruntons beaucoup de choses, ses leçons n'étaient que des entretiens familiers dont les circonstances amenaient le sujet; tantôt il lisait avec ses disciples les écrits des sages qui l'avaient précédé; tantôt il discutait la nature de la justice, de la science et du vrai bien; d'autres fois il leur montrait plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission entière aux ordres de la patrie, aux volontés des parens, quelque sévères, quelque durs qu'ils puissent être; égalité d'âme dans l'une et l'autre fortune; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix avec les passions des autres; ces points de doctrine Socrate les exposait avec autant de clarté que de précision. »

» De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de là ces maximes qui seront éternellement répétées, que moins on a de besoins plus on approche de la divinité; que l'oisiveté avilit, et non le travail; qu'un regard arrêté avec complaisance sur la beauté introduit un poison mortel dans le cœur; que la gloire du sage consiste à être vertueux sans affecter de le paraître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre

vec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, et c'était une vérité effrayante sur laquelle il insistait davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes sans en avoir le talent. »

Socrate eut sur la religion des idées plus justes et plus sublimes qu'aucun des philosophes qui l'avaient précédé. Il reconnaissait un dieu unique, auteur et conservateur de l'univers, et des dieux inférieurs formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité. La sagesse suprême, disait-il, conserve dans une éternelle jeunesse l'univers qu'elle a formé. Invisible en elle-même, les merveilles qu'elle étale à nos yeux l'annoncent avec éclat. Parmi cette infinité d'êtres créés par le souverain maître, l'homme, distingué des autres animaux par son intelligence, fut toujours l'objet constant de la prédilection de la divinité. Les dieux voient tout, entendent tout, et pénètrent jusqu'aux plus secrètes pensées; ils assistent à toutes les délibérations, ils inspirent le parti qu'il faut prendre. Pour prix de leurs bienfaits, ils exigent de nous le culte établi dans notre patrie; des prières, des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la richesse des offrandes. On ne peut leur plaire qu'en tâchant d'être utile à la société. Le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la divinité c'est de remplir exactement ses devoirs, dans quelque état que sa volonté vous ait placé. « Grand Dieu! donnez-nous les biens qui nous » sont nécessaires, soit que nous vous les demandions ou non; éloignez de nous toutes les choses » qui pourraient nous nuire, quand même nous » vous les demanderions. » Telle était la prière par laquelle Socrate avait coutume d'invoquer la divinité.

Il en conversait avec ses disciples; il leur parlait fréquemment d'un génie qui l'accompagnait de-

puis son enfance, et dont les inspirations ne gageaient jamais à rien entreprendre, mais l' taient souvent au moment de l'exécution. En ses plus chers amis le pressaient de s'expliqu la nature de cette voix céleste; ils n'en obte aucune réponse. Socrate prétendait-il leur dés par ce génie cette prudence rare que son rience lui avait acquise? Voulait-il s'accréditer leur esprit en se montrant à leurs yeux comm homme inspiré? Une telle imposture était é gère au caractère de Socrate; jamais il ne dé la vérité, jamais il ne fut capable d'une impos il paraît qu'il était de bonne foi; mais ses m tions philosophiques n'avaient pu le mettr dessus de certaines superstitions, et il reg comme les conseils d'un génie les pressenti que lui inspirait son extrême prévoyance quelque événement, avant l'exécution de qu entreprise.

Rien n'égalait le zèle que Socrate mettai faire des disciples; apercevait-il un jeune ho dont l'extérieur et les manières annonç d'heureuses dispositions, il s'empressait au de gagner sa confiance pour le conduire vertu : c'est ainsi qu'il s'attacha le jeune X phon. Celui ci joignait à la beauté des trait physionomie douce et modeste. Socrate, le contrant un jour dans une rue étroite, lui le passage avec son bâton : « Où se vende » denrées? lui demanda-t-il. — Au marche » pondit Xénophon. — Et où peut-on acc » le moyen d'être honnête et vertueux? jeune homme hésitait : « Suis-moi, lui di » crate. » Xénophon obéit, et depuis ce il devint un des disciples les plus fidèles de l' du sage, et il ne le quitta que pour partir en lité de volontaire à la suite du jeune Cyrus.

L'étroite liaison qui régna entre Alcibia

ate est une des circonstances les plus remar-
bles de leur vie. Ce philosophe ayant observé
ce jeune homme d'excellentes qualités, rele-
encore par les grâces de son extérieur, prit
peines incroyables pour cultiver ces germes
reux, dans la crainte qu'ils ne vinssent à périr
e de soins. En effet, toutes les séductions en-
aient Alcibiade; l'immensité de sa fortune,
rédit de sa famille et de Périclès son tuteur,
talens personnels, sa beauté parfaite, et, plus
ore que tout cela, la flatterie et les complai-
ces de ses nombreux amis, qui, séduits par les
rmes de sa figure, ses grâces et ses richesses,
iblaient autour de lui une foule de courtisans.
eût cru, dit Plutarque, que la fortune s'était
un plaisir de l'environner de tous ces brillans,
is dangereux avantages, pour le rendre en
lque sorte inaccessible et invulnérable aux
ts de la philosophie, à ces traits salutaires qui
ètrent jusqu'au vif dans le cœur et y laissent
guillon de la vertu et de la solide gloire.

Quelques efforts que l'on fît pour détourner
ibiade d'une société qui seule pouvait le dé-
er à tant de piéges, il s'y livrait entièrement;
sible au mérite extraordinaire de Socrate, il
pouvait résister aux charmes, à la douceur in-
uante de cette éloquence persuasive, qui avait
s de pouvoir sur lui que les plaisirs. Il poussait
ffection pour un tel maître jusqu'à le suivre en
as lieux; il se plaisait dans ses entretiens, em-
assait ses principes avec ardeur, prenait toutes
s leçons et recevait ses réprimandes avec une
uceur merveilleuse; il était si touché de ses dis-
ours qu'il en versait des larmes et avait honte de
i-même, tant la vérité avait de force et d'empire
ns la bouche de Socrate! tant il savait exposer
us un jour odieux les vices auxquels se livrait
lcibiade! Le maître s'attachait surtout à détruire

la haute opinion s le avait d
même, et à réprimer ra ui était so
grand défaut. Da Alcibiade
tait Socrate, il a rait tellement de lui-
qu'il semblait absolument un autre homme
pendant, emporté par la fougue de son cara
par son penchant pour le plaisir, excité d'a
par les discours et les conseils d'une fou
jeunes gens, il s'éloignait parfois de son r
pour se replonger dans tous les égaremen
crate ne se rebutait point de la légèreté d
disciple; il le poursuivait alors comme un e
échappé à la correction, et le faisait rentr
lui-même. En vain Alcibiade lui échappait
livrait à de nouveaux désordres; Socrate,
jours aussi zélé pour son disciple chéri, n
cette vicissitude d'égaremens, de retours à la
et de rechutes, conservait toujours l'espéran
le ramener à la vertu. Ce fut là sans dou
source de ce mélange de bien et de mal q
ractérisa la conduite d'Alcibiade. Les instru
que son maître lui avait données prévalaient
quefois; mais dans d'autres occasions la fo
de ses passions l'entraînait comme malgré lui
une route opposée.

L'amitié de Socrate et d'Alcibiade dura a
que leur vie. On a voulu élever des doutes
pureté de cette liaison; mais on ne verra q
calomnie dans cette inculpation, tant de fo
légèrement répétée, si l'on considère que ni
tophane ni les accusateurs de Socrate, dont
parlerons bientôt, ne lui ont pas fait à cet
le moindre reproche; et certes ils n'eussen
été hommes à passer sous silence un pareil
eux qui se montrèrent si habiles à présenter
un jour défavorable la conduite et les opi
de Socrate. Si l'on veut absolument cherche
quelle faiblesse il a payé son tribut à l'huma

on trouvera qu'il eut le défaut de blesser sans nécessité l'amour-propre de beaucoup de gens.

Un autre motif qui dut attirer beaucoup d'ennemis à Socrate chez un peuple jaloux de toute espèce de supériorité, fut une démarche qu'un zèle indiscret suggéra à Chérephon, disciple de ce philosophe. Croyant sans doute donner un nouveau lustre à son maître en faisant déclarer les dieux mêmes en sa faveur, Chérephon avait consulté la pythie sur la personne de Socrate; il reçut pour réponse que Socrate était le plus sage de tous les hommes. Cet oracle augmenta l'envie contre celui qu'il concernait; Socrate ne parvint pas à la désarmer, quoiqu'il tâchât d'affaiblir le sens de cette réponse par une interprétation modeste : « Le dieu a peut-être rendu de moi ce » témoignage, dit-il, parce que les autres s'enor- » gueillissent de ce qu'ils prétendent savoir, et » que moi je sais seulement que je ne sais rien. »

Malgré cette honorable distinction, malgré l'attachement religieux qu'avaient pour lui ses nombreux disciples, et la haine que lui portaient ses ennemis et ses envieux, peut-être plus nombreux encore, Socrate n'obtint jamais dans la république cette importance, cette considération qui sont le prix des talens et des vertus. De ce qu'il ne paraissait que rarement à l'assemblée du peuple et ne se mêlait presque jamais des affaires publiques, il résulta l'opinion à peu près générale que Socrate était un homme oisif et assez inutile, un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres; aussi quand la ligue de ses ennemis entreprit de diriger contre lui des attaques combinées, il ne leur fut pas difficile de perdre un philosophe pour lequel on n'avait qu'une estime assez faible.

Il assistait rarement aux spectacles, et en blâ-

mant l'extrême licence qui régnait alors dan
comédies, il s'attira la haine de leurs auteurs. A
Aristophane, l'un d'eux, osa donner Socrat
spectacle dans une pièce intitulée *les Nuées*,
introduisit le philosophe professant l'art de
paraître bonne une mauvaise cause, prêchai
nouveaux dieux et n'en adorant aucun, et t
nant en ridicule les sentimens les plus sacrés.
crate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas
sister à la première représentation de cette
médie, et de se montrer à des étrangers q
cherchaient des yeux dans l'assemblée; de par
attaques n'ébranlaient pas plus sa constance
les autres événemens de sa vie. Un de ses am
ayant demandé si cela ne lui faisait aucune p
« Point du tout, répondit-il; je crois être
» festin où je régale tout le monde. » Il dit er
à cette occasion : « Si les reproches de cet a
» sont fondés, je dois m'en corriger; les
» priser s'ils ne le sont pas. » On lui rapp
un jour qu'un homme disait du mal de lui : « C
» répondit-il, qu'il n'a pas appris à bien par
Depuis la représentation des Nuées il s
écoulé environ vingt-quatre ans; il semblai
le temps de la persécution était passé pour
lorsque tout à coup un jeune homme, Mel
présenta aux archontes une dénonciation c
Socrate, par laquelle il l'accusait de ne pas
mettre les dieux de la république, d'en intro
de nouveaux sous le nom de génies, et de
rompre la jeunesse d'Athènes; il concluait
mort.

Melitus était un mauvais poëte tragique
Aristophane s'était moqué; il servit d'instru
à la haine de deux accusateurs plus puissan
lui, Anytus et Lycon : le dernier était un or
très-goûté de la multitude; ce fut lui qui di
les procédures; Anytus, citoyen considérabl

, n'approuvait pas le gouvernement d'A-
, où tout allait au gré d'une aveugle mul-
dirigée par de dangereux démagogues ; il
pas craint de blâmer ouvertement quel-
sages de la république : entre ses disciples
it vu Critias à la tête de trente tyrans, Xé-
n passer au service de Lacédémone, et Al-
: combattre sous les drapeaux des ennemis
patrie.

dant les premières procédures Socrate se
tranquille. Ses amis, effrayés, tâchaient de
er l'orage. Hermogène, l'un d'eux, le priait
vailler à sa défense : « Je m'en suis occupé
ais que je respire, répondit Socrate ; qu'on
nine ma vie entière, voilà mon apologie. »
, le premier orateur de son temps, fit pour
discours touchant et capable d'émouvoir les
Socrate en loua la beauté, mais il n'y trouva
le langage vigoureux de l'innocence. Il per-
onc dans sa résolution de ne point se présen-
suppliant devant ses juges. Néanmoins, obli-
comparaître devant le tribunal des héliastes,
ns cette occasion fut composé d'environ cinq
membres, il ne montra pas plus d'orgueil

» de soixante-dix ans. Ici le style, les forme
» est nouveau pour moi ; je vais parler une
» étrangère, et l'unique grâce que je vo
» mande c'est d'être attentifs plutôt à mes
» qu'à mes paroles, car votre devoir est de
» ner la justice ; le mien de vous dire la vé

Après s'être lavé du crime d'impiété, (
nant tous les Athéniens et Melitus lui-mêr
moin de son exactitude à remplir les devoi
rieurs du culte de la patrie, il passa au
chef d'accusation : « On prétend que je co
» la jeunesse d'Athènes ; qu'on cite donc
» mes disciples que j'aie entraîné dans
» J'en vois plusieurs dans cette assemblée
» se lèvent, qu'ils deposent contre leur
» teur. S'ils sont retenus par un reste de c
» ration, d'où vient que leurs pères, leurs
» leurs parens n'invoquent pas dans ce r
» la sévérité des lois ? D'où vient que M
» négligé leur témoignage ? C'est que, loir
» poursuivre, ils sont eux-mêmes accour
» défense.

» Ce ne sont pas les calomnies de Me
» d'Anytus qui me coûteront la vie ; c'est

u montrer que le plus sage des hommes est
qui croit l'être le moins.
l'on me reprochait d'avoir consacré tant
nées à des recherches si dangereuses, je
ndrais qu'on ne doit compter pour rien ni
e ni la mort dès qu'on peut être utile aux
mes. Je me suis cru destiné à les instruire;
:ru en avoir reçu la mission du ciel même:
ais gardé, au péril de mes jours, les postes
os généraux m'avaient placé à Amphipolis,
tidée, à Délium : je dois garder avec plus
ourage celui que les dieux m'ont assigné au
u de vous, et je ne pourrais l'abandonner
désobéir à leurs ordres, sans m'avilir à
yeux.
irai plus loin. Si vous preniez aujourd'hui
rti de m'absoudre à condition que je gar-
is le silence, je vous dirais : O mes juges,
us aime et je vous honore sans doute, mais
is obéir à Dieu plutôt qu'à vous. Tant que
spirerai je ne cesserai de dire à tous ceux
'offriront à mes regards : N'avez-vous pas
e de courir après les richesses et les hon-
s, tandis que vous négligez les trésors de

» Voilà ce que la divinité me prescrit d'an
» cer aux jeunes gens, aux vieillards, au
» toyens, aux étrangers; et comme ma sou
» sion à ses ordres est pour vous le plus g
» de ses bienfaits, si vous me faites mourir
» rejeterez le don de Dieu, et vous ne trou
» personne qui soit animé du même zèle.
» donc votre cause que je soutiens aujourd'
» en paraissant défendre la mienne; car er
» Anytus et Melitus pensent me calomnier
» bannir, m'ôter la vie; mais ils ne sauraien
» nuire; ils sont plus à plaindre que moi,
» qu'ils sont injustes.

» Pour échapper à leurs coups je n'ai poi
« l'exemple des autres accusés, employé les
» nées clandestines, les sollicitations ouverte
» vous ai trop respectés pour chercher à vou
» tendrir par mes larmes, ou par celles de
» enfans et de mes amis rassemblés auprè
» moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la
» par des images touchantes; ici la vérité
» seule se faire entendre. Vous avez fait un
» ment solennel de juger selon les lois; si je
» arrachais un parjure, je serais véritable
» coupable d'impiété. Mais, plus persuade
» mes adversaires de l'existence de la divinit
» me livre sans crainte à sa justice, ainsi
» la vôtre. »

Socrate en prononçant ce discours paraissait
mander à ses juges par la grandeur d'âme et l'in
dité avec laquelle il s'exprimait, sans rien perd
la modestie qui lui était naturelle. Mais la pl
d'entre eux étant des gens du peuple sans lum
et sans principes, les uns prirent sa fermeté
une insulte, les autres furent blessés des é
qu'il venait de se donner; plusieurs enfin ét
du nombre de ses ennemis, ou vendus à l
tion d'Anytus et de Melitus. Il intervint un

ıux dépens du trésor public, ses juges en
tellement irrités, qu'ils le condamnèrent
e la ciguë.
rate reçut cette sentence avec la tranquillité
omme qui pendant toute sa vie avait appris
rir. Ses disciples, ses amis étaient conster-
Quoi! vous mourrez donc innocent? s'é-
ı Apollodore, l'un d'eux. — Aimeriez-vous
ux me voir mourir coupable? » répondit le
Comme on le conduisait à la prison il vit
Anytus, et dit à un de ses amis : « Voyez
ıme il est fier de son triomphe! Il ne sait
que la victoire reste toujours à l'homme
tueux. »
lendemain de son jugement le prêtre d'A-
ı mit une couronne sur la poupe de la ga-
ui portait tous les ans à Délos les offrandes
théniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au
r du vaisseau la loi défendait d'exécuter les
ıens qui prononçaient la peine de mort.
:rate passa trente jours dans la prison. Du-
:e long intervalle la mort dut se présenter à
ux avec toutes les horreurs capables d'éprou-
ncore sa constance; cependant on n'aperçut

aussi paisible que dans tout autre temps; il composa même un hymne en faveur d'Apollon, et mit en vers une fable d'Esope.

« La volonté de Dieu soit faite, » dit-il sans s'émouvoir à Criton, qui lui vint annoncer l'arrivée du vaisseau de Délos. Cet ami fidèle l'instruisit en même temps qu'il ne dépendait que de lui de sortir de sa prison; que le geolier était gagné, et les portes ouvertes. Socrate refusa en disant : « Les Athéniens ont bien pu me condamner injustement; mais moi je démentirais ma conduite passée et mes principes, si, au mépris des lois, j'acceptais le salut que vous m'offrez. Nulle considération, nul intérêt ne peut dispenser d'obéir aux lois de sa patrie et de suivre la volonté des dieux. »

Deux jours après les onze magistrats qui veillaient à l'exécution des criminels se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. « Combien, dit alors Socrate en se frottant les jambes, que les chaînes avaient froissées; combien la nature est admirable d'avoir placé toujours l'un près de l'autre la peine et le plaisir! Sans la douleur que je viens de souffrir, voilà un plaisir que je n'éprouverais pas. »

Il profita du peu d'instans qui lui restait pour entretenir ses amis sur l'immortalité de l'âme, et établit ce dogme sublime par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances : « Et quand même, disait-il, ces espérances ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers momens une joie pure et délicieuse. »

On vint ensuite lui présenter ses trois enfans; deux étaient encore dans un âge fort tendre. Il

des ordres aux femmes qui les lui avaient
, et après les avoir renvoyés il continua de
enir avec ses amis.

moment après le garde entre pour lui an-
que l'heure est venue de prendre le fatal
ge. L'esclave était si affecté à son aspect,
le vit se détourner, puis fondre en larmes.
ez, dit Socrate, le bon cœur de cet homme;
lant que j'étais ici il venait quelquefois cau-
vec moi; voyez comme il pleure. Criton,
ut lui obéir; qu'on apporte le poison s'il
rêt, et s'il ne l'est pas, qu'on le broie au
ôt. — A peine le soleil est il couché, ré-
dit Criton; d'autres ont eu la liberté de
onger leur vie de quelques heures. — Ils
ent leurs raisons pour en profiter, reprit
ate; moi j'ai les miennes pour faire autre-
t. »

on donna ses ordres, et bientôt un esclave
a le poison. En recevant la coupe de sa
ocrate lui demanda ce qu'il fallait faire : —
autre chose que de vous promener quand
aurez bu; puis, lorsque vous sentirez vos
es s'appesantir, vous irez vous coucher
votre lit. » Alors, sans changer de visage, et
main assurée, Socrate prend la coupe :
ami, dit-il avec douceur à l'homme qui la
ivait présentée, peut on faire une libation
dieux avec ce breuvage? — Il n'y a que la
nécessaire, répond l'esclave; cela ne se
pas. — On peut au moins invoquer les
x », reprend le sage. Puis, après un moment
nce et de recueillement, il avale le poison
n sang froid et une sécurité qui ne peuvent
mer.

que là ses amis s'étaient fait violence pour
leurs larmes; mais dans ce moment ter-
e saisissement et l'effroi s'emparèrent de

Il continua à se promener, et quand
ses jambes appesanties il se coucha sur
comme on le lui avait recommandé. Cepe
poison faisait des progrès rapides ; déjà
mortel avait glacé ses pieds et ses mains
près de s'insinuer dans le cœur, lorsque
soulevant son manteau, dit à Criton :
» devons un coq à Esculape ; n'oubliez
» vous acquitter de ce vœu. » Ce furent
nières paroles ; un instant après il fit
mouvement, rendit le dernier soupir, e
lui ferma les yeux.

Ainsi mourut, condamné comme impie et
corrupteur, l'un des hommes de l'antiq
eut les mœurs les plus pures et qui fut
religieux des philosophes. Peu de temps
mort les Athéniens reconnurent leur in
punirent ses acousateurs, et rendirent l
grands honneurs à sa mémoire.

XÉNOPHON,

GÉNÉRAL ET HISTORIEN GREC.

ÉNOPHON, fils de Gryllus, naquit dans un
ourg de l'Attique, 450 ans environ avant J.-C.,
oque qui répond à la 82e olympiade. La beauté
ses traits, sa physionomie douce et modeste,
évenaient en sa faveur; il joignait à ces avan-
ges extérieurs les qualités du cœur et de l'esprit.
e si heureuses dispositions furent développées par
meilleure éducation, car il eut pour maître
ocrate : nous avons vu dans la vie de ce philo-
phe comment il engagea Xénophon à le suivre
omme disciple. On sait avec quel empressement
jeune homme obéit; il devint l'ami de son
aître et de tous ceux qui professaient la doctrine
Socrate. Xénophon fut celui qui la suivit le
us fidèlement, dans ses écrits comme dans sa
onduite.

Il prit dès sa jeunesse le parti des armes, et se
stingua dans plusieurs campagnes; il était à la
taille de Delium, qui fut si funeste aux Athéniens,
il y aurait infailliblement perdu la vie si Socrate
l'avait sauvé au péril de la sienne. Mais le temps
était pas encore venu où Xénophon devait dé-
oyer ces talens militaires qui lui ont mérité un
ng si distingué parmi les plus grands capitaines
la Grèce; ce fut dans une guerre lointaine,

entreprise par le jeune Cyrus contre son Artaxerxe, roi de Perse, qu'il trouva cette rieuse occasion.

Historien de cette expédition, qui fut sui la fameuse retraite des dix mille, Xénoph conta lui-même comment il se joignit aux qui suivirent le jeune Cyrus. Un de leurs Proxène de Béotie, dont la famille était celle de Xénophon par les liens de l'hospi lui avait écrit une lettre dans laquelle il l' geait à se rendre auprès de ce prince, de l' duquel il aurait plus à espérer, disait-il, sa patrie. Vivement tenté de répondre à ce vitation, Xénophon se sentit arrêté par un pule; il craignait de s'attirer le mécontent des Athéniens en se joignant aux Lacédém et à Cyrus, qui leur avaient fait tant de consulte Socrate : Socrate, trouvant éga avantages et les inconvéniens de cette entr qui n'avait au surplus rien de repréhensil elle-même, n'osa décider, et lui conseilla ment d'interroger l'oracle de Delphes. phon, ayant obtenu une réponse conform désirs, mit à la voile, et rejoignit à Sardes P et Cyrus. Présenté au prince, il en fut favo ment accueilli. Peu de jours après Cyrus pa Sardes, et marcha vers les provinces de la Asie. A l'exception de Cléarque, qui seu initié dans le secret de l'entreprise, l'arm tière ne savait ni quel était le sujet de la g ni en quel pays on la conduisait; Cyrus ava lement fait entendre qu'il portait les armes les Pisidiens, qui infestaient la province.

Lorsqu'on fut arrivé à Tarse, en Cilic Grecs refusèrent d'aller plus avant; soupç avec raison qu'il les conduisait contre Arta ils représentèrent hautement que ce n'était p cette intention qu'ils s'étaient engagés au

de Cyrus. Cléarque eut bien de la peine à les appaiser ; toutes les ressources de son éloquence eussent été vaines contre l'obstination de la plupart, s'il ne les eût gagnés par l'appât des récompenses. La honte de reculer aux yeux de leurs compagnons et du prince retint ceux sur lesquels un pareil motif avait peu de pouvoir : Xénophon était de ce nombre.

Une seule bataille devait mettre fin à l'expédition du jeune Cyrus. Artaxerxe était venu à sa rencontre à la tête de douze cent mille hommes, et l'avait joint près de la ville de Cunaxa. Pendant que l'une et l'autre armées se disputaient la victoire, Cyrus, ivre de fureur à la vue de son frère, s'élança contre lui, l'atteignit faiblement d'un coup de javelot, et tomba lui-même percé de coups. Ses troupes, n'ayant plus de raison pour soutenir le combat, mirent bas les armes, ou se retirèrent sous la conduite d'Ariée, leur général.

Les Grecs, qui combattaient à une assez grande distance de ce prince, avaient repoussé les troupes qui leur étaient opposées. Ainsi Cléarque et Artaxerxe, ignorant chacun de leur côté ce qui se passait de l'autre, croyaient tous deux avoir remporté la victoire.

Ce fut le lendemain seulement que les Grecs apprirent la mort de Cyrus. Cette nouvelle les étonne sans les abattre : « Nous n'en avons pas moins » vaincu de notre côté, dit Cléarque. Qu'on » l'annonce à Ariée, et, s'il veut se joindre à » nous, nous promettons de le placer sur le trône : » c'est aux vainqueurs à disposer des empires. » Cependant Artaxerxe envoie vers les Grecs un héraut pour les sommer de rendre les armes : « Si » c'est comme vainqueur qu'il nous les demande, » répond Proxène, qu'il vienne les prendre ; » si c'est à titre d'ami, qu'il nous les laisse pour » le servir. » Xénophon, qui, sans avoir dès lors

qui leur annonçait qu'il ne croyait pas p
aspirer au trône; qu'en conséquence il pa
le lendemain pour retourner dans l'Ion
que s'ils voulaient l'accompagner ils eussen
rendre auprès de lui pendant la nuit. Ils y
sentent, et bientôt joignent Ariée. Ils po
vaient leur marche avec rapidité, lorsqu'ils
atteints par les troupes du grand roi. Cl
fait faire halte, et se prépare au combat. Un
tenance si hardie effraie Artaxerxe ; il enve
hérauts, non plus pour leur signifier
rendre, mais pour traiter avec eux et leu
poser la paix. Les Grecs y consentirent,
clauses de l'accord furent que le roi leur
rerait des vivres, et que par ses ordres ils s
traités en amis dans toutes les provinces qu
raient à traverser. C'était le satrape Tissa
qui devait leur servir de guide.

Quelques jours après ils se mirent en
sous cette sauve-garde. Mais comme Ariée a
de ne pas camper avec eux, et que Tissapherne
gageait dans les chemins les plus difficiles, il
mencèrent à soupçonner la perfidie de ces de
néraux; il y eut même quelques escarmouche
les fourageurs des deux armées. Arrivés au

crate d'Achaïe, se rendent à la tente du satrape pour mettre fin à toutes discussions. Ils ne sont pas plutôt entrés, qu'on les charge de fers. Clearque est égorgé; les autres sont conduits vers Artaxerxe, qui les fait mourir devant lui : la faible escorte qui les avait suivis avait été taillée en pièces par les barbares.

C'en était fait de l'armée des Grecs s'il ne se fût pas trouvé parmi eux un homme doué de cette élévation d'âme qui se montre supérieure à tous les dangers, de ce génie fécond en ressources qui ne voit les obstacles que pour les aplanir, de cette fermeté de caractère qui peut seule, par un heureux mélange de douceur, contenir les sentimens divers d'une multitude d'hommes privés de leurs chefs. Un tel homme, et c'était Xénophon, devait être leur sauveur. Il mesure toute l'étendue du péril qui les menace : un intervalle de plus de deux cents lieues les sépare de leur patrie; des rivières immenses leur ferment le chemin de toutes parts : l'armée du roi est là, prête à les accabler; il faut traverser un monde d'ennemis; ils n'ont point de guide : Xénophon partage les alarmes de ses compagnons, mais non leur incertitude.

Il va trouver les centurions du corps de Proxène au milieu de la nuit, et leur représente qu'il n'y a pas un moment à perdre; qu'il était de la dernière importance de prévenir les desseins d'un ennemi perfide; que, malgré leur petit nombre, ils n'en seraient pas moins formidables si leurs efforts répondent à la hardiesse de leur résolution; que la valeur et non la multitude détermine le sort de la guerre; qu'enfin il est nécessaire de se nommer à l'instant même des généraux, parce qu'une armée sans chefs est un corps sans âme. Le conseil s'assemble aussitôt; cent officiers s'y réunissent. Xénophon est invité à prendre la parole; il présente avec plus de détail les considérations qu'il n'avait d'abord touchées que légèrement.

Bientôt d[illegible] : Timasion à la [illegible] celle de Socrate ; [illegible] nor à c[illegible] Agias ; Philasius au lieu de Menon ; Xénop[illegible] lieu de Proxène, son ami.

Le lendemain l'armée s'étant réunie à la pointe du jour, Xénophon prit la parole pour exciter le courage des troupes : « Si nous ne pouvons vaincre, dit-il, s[illegible]ons du moins mourir. Rappelons-nous les journées de Marathon, de Platée et de Salamine, et montrons-nous dignes de nos ancêtres. » Mais c'est peu pour lui de réveiller dans le cœur des soldats cette énergie belliqueuse héréditaire chez les Grecs ; sa voix fait taire en eux la cupidité ; ils renvoient les prisonniers, et rejettent le b[illegible]ge qui pourrait entraver leur marche.

Le spartiate Chirisophe commandait l'avant-garde ; l'armée lui avait accordé sur ses collègues une prééminence que Xénophon avait eu la modestie de refuser. Ce dernier était, avec Timasion, placé à l'arrière-garde, poste qui dans une retraite est le plus important. Les Grecs dirigèrent leur marche vers la source des grands fleuves, pour y trouver un passage plus facile.

Ils venaient de laisser derrière eux les villes de Larisse et de Mespila, toutes deux bâties sur les bords du Tigre, lorsqu'ils virent paraître Tissapherne à la tête de toutes ses troupes. Ce fut dans cette occasion que, s'apercevant qu'un bataillon carré est la disposition la plus incommode pour une armée poursuivie par l'ennemi, ils changèrent leur ordre, et se rangèrent sur deux colonnes, entre lesquelles fut placé le bagage. Ils soutinrent, sans beaucoup de perte et t[illegible] jours avec avantage, les continuelles attaques des barbares, et les forcèrent même à se retirer. Mais quelques jours après les ennemis se [illegible]èrent aux Grecs sur

minence au pied de laquelle ceux-ci étaient
és de passer. Xénophon rendit inutile cette
ise en gagnant avec rapidité, à la tête
détachement de l'armée, le sommet de la
agne qui commandait cette éminence. Les
res sont culbutés, et les Grecs s'ouvrent un
ge dans une plaine, où ils trouvent d'abon-
s provisions. Depuis ce moment Tissa-
ne cessa de les poursuivre.

fut en cette occasion que Xénophon fit un
qui prouve combien il connaissait l'esprit du
t. En courant à cheval sur le penchant de la
agne il excitait sa troupe à compter pour
es fatigues qui allaient leur procurer une vic-
assurée : « Vous en parlez bien à votre aise,
rend brusquement un soldat ; un cheval
is porte, et moi je suis à pied et je porte
n bouclier. » Pour toute réponse, Xéno-
saute à bas de sa monture, saisit le bou-
lu harangueur, le pousse hors des rangs, et,
é le poids de sa cuirasse, gravit la hau-

livrés de la poursuite des Perses, les Grecs
nt bien d'autres ennemis à combattre. Arrê-
un côté par le Tigre, ils avaient devant eux
ontagnes inaccessibles habitées par les Car-
es, peuple belliqueux qui n'avait jamais subi
ug des rois de Perse. Cependant, comme
se trouvait pas de bateaux pour traverser le
, et que le passage des montagnes donnait
dans les riches plaines d'Arménie, les gé-
x résolurent de suivre ce chemin. Les Car-
es prirent aussitôt l'alarme, et, se renfon-
ur les sommets de leurs montagnes, ils as-
nt les Grecs de tous côtés, et font pleuvoir
ux une grêle de traits. Toujours combattant,
urs s'emparant d'avance des défilés, les
arrêtent sans cesse la marche des barbares.

[illegible]
la queue. Ils se portaient ainsi mutuellemen
cours, et dans toutes leurs manœuvres vei
à la sûreté réciproque de leurs divisions.
faut pas en douter, malgré toute l'habil
Xénophon, les Grecs n'auraient jamais
leur périlleuse retraite si cette bonne i
gence, cet accord parfait, qui leur font
ment honneur, n'avaient régné entre les
raux.

Enfin, après avoir employé sept jours à t
ser le pays des Carduques, et avoir souffe
de maux que toute la puissance du grand ro
perfidie de Tissapherne n'avaient pu leur e
éprouver, les Grecs arrivent dans une plair
tile arrosée par le Centrite, qui sépare l'A
du pays des Carduques. Il fallait traver
fleuve, et combattre en même temps con
Carduques, qui les poursuivaient en qu
contre les Arméniens, qui défendaient la r
posée. Cependant les Grecs tentèrent de
dans un endroit où ils avaient de l'eau
l'aisselle; mais, entraînés par la rapidité d
rant, auquel la pesanteur de leurs armes l
pêchait de résister, ils revinrent au riva

nde savait qu'il était permis d'interrompre le os et même le sommeil de ce général quand avait à lui faire quelque communication rela- à la guerre. Ils venaient l'informer qu'en vou- t traverser le Centrite à la nage ils avaient ren- ntré un gué où ils n'avaient eu de l'eau que qu'à la ceinture. Aussitôt Xénophon va trouver irisophe, lui fait part de l'avis, et se concerte ec lui sur les meilleures dispositions à faire pour ser le fleuve sans perte, repousser les ennemis i étaient sur l'autre rive, et n'être point enta- s par ceux qu'on laissait derrière soi. Il faut ir dans la relation même de Xénophon tous les tails de ce passage, qui, principalement conduit r ce général, est un chef-d'œuvre d'adresse, habileté et de courage.

Entré en Arménie, l'armée marcha sans inter- ption et sans être inquiétée, jusqu'à ce qu'elle t dépassé les sources du Tigre. Elle arriva en- te sur les bords du Teleboé, dont les eaux lim- les arrosaient une plaine fertile et peuplée de lages. Là commençait l'Arménie occidentale. satrape Tiribase, favori du roi de Perse, com- ndait dans cette province. Il laissa prendre aux ecs tous les vivres dont ils avaient besoin, à nditions qu'ils ne commettraient aucun dégat ns leur marche : il eut toujours néanmoins leur insu un camp volant à quelque distance leur armée. Il tomba pendant une nuit une antité excessive de neige ; elle couvrit les mes et les soldats qui étaient couchés au vouac ; hommes et chevaux, tout était engour- ; personne ne donnait signe de vie ; c'était un ectacle digne de compassion. Xénophon eut premier le courage de se lever nu pour fendre bois ; un autre Grec l'imita, et en peu d'ins- ns leur exemple fut suivi, et tous les soldats, ui se mirent aussi à faire du feu, et à employer

Si c'était à l'avant-garde qu'ils barraient le
sage, Xénophon, qui commandait l'a
garde, s'avançait aussitôt, et, gravissant la
tagne, tâchait de dépasser l'ennemi, l'en
pait et dissipait l'obstacle. Chirisophe rend
même service à l'arrière-garde lorsqu'elle
attaquée, et avec les troupes de la tête, en
nant à dominer l'ennemi, il ouvrait un pas
la queue. Ils se portaient ainsi mutuelleme
cours, et dans toutes leurs manœuvres vei
à la sûreté réciproque de leurs divisions.
faut pas en douter, malgré toute l'habil
Xénophon, les Grecs n'auraient jamais
leur périlleuse retraite si cette bonne i
gence, cet accord parfait, qui leur font
ment honneur, n'avaient régné entre les
raux.

Enfin, après avoir employé sept jours à
ser le pays des Carduques, et avoir souffe
de maux que toute la puissance du grand ro
perfidie de Tissapherne n'avaient pu leur e
éprouver, les Grecs arrivent dans une plai
tile arrosée par le Centrite, qui sépare l'A
du pays des Carduques. Il fallait traver
fleuve, et combattre en même temps con
Carduques, qui les poursuivaient en qu
contre les Arméniens, qui défendaient la r
posée. Cependant les Grecs tentèrent de
dans un endroit où ils avaient de l'eau
l'aisselle; mais, entraînés par la rapidité d
rant, auquel la pesanteur de leurs armes l
pêchait de résister, ils revinrent au riva
campèrent sur le bord du fleuve. Leur déc
ment était au comble, et l'armée, après av

monde savait qu'il était permis d'interrompre le repos et même le sommeil de ce général quand on avait à lui faire quelque communication relative à la guerre. Ils venaient l'informer qu'en voulant traverser le Centrite à la nage ils avaient rencontré un gué où ils n'avaient eu de l'eau que jusqu'à la ceinture. Aussitôt Xénophon va trouver Chirisophe, lui fait part de l'avis, et se concerte avec lui sur les meilleures dispositions à faire pour passer le fleuve sans perte, repousser les ennemis qui étaient sur l'autre rive, et n'être point entamés par ceux qu'on laissait derrière soi. Il faut voir dans la relation même de Xénophon tous les détails de ce passage, qui, principalement conduit par ce général, est un chef-d'œuvre d'adresse, d'habileté et de courage.

Entré en Arménie, l'armée marcha sans interruption et sans être inquiétée, jusqu'à ce qu'elle eut dépassé les sources du Tigre. Elle arriva ensuite sur les bords du Teleboé, dont les eaux limpides arrosaient une plaine fertile et peuplée de villages. Là commençait l'Arménie occidentale. Le satrape Tiribase, favori du roi de Perse, commandait dans cette province. Il laissa prendre aux Grecs tous les vivres dont ils avaient besoin, à conditions qu'ils ne commettraient aucun dégat dans leur marche : il eut toujours néanmoins à leur insu un camp volant à quelque distance de leur armée. Il tomba pendant une nuit une quantité excessive de neige ; elle couvrit les armes et les soldats qui étaient couchés au bivouac ; hommes et chevaux, tout était engourdi ; personne ne donnait signe de vie ; c'était un spectacle digne de compassion. Xénophon eut le premier le courage de se lever un pour fendre du bois ; un autre Grec l'imita, et en peu d'instans leur exemple fut suivi par tous les soldats, qui se mirent aussi à faire du feu, et à employer

tous les moyens pour empêcher l'action du froid. On apprit par un prisonnier que Tiribase avait dessein d'attaquer les Grecs au passage des montagnes, dans un défilé qu'ils ne pouvaient éviter. Ils vont au-devant de ce nouvel obstacle, en s'emparant de ce poste avant que l'ennemi ne vînt l'occuper, et mettent en fuite les troupes du satrape. Ils se hâtent ensuite de se mettre en marche pour ne pas donner aux vaincus le temps de se rallier et d'occuper le défilé. Au bout de trois jours ils passèrent l'Euphrate vers sa source.

Ils eurent ensuite beaucoup à souffrir d'un vent de bise qui leur soufflait au visage avec impétuosité. La neige couvrait à cinq ou six pieds de hauteur le pays qu'il leur fallait traverser. Heureusement ils trouvèrent une assez grande quantité de bois pour faire du feu; mais les vivres manquaient, et plusieurs, excédés de froid, de fatigue et de faim, tombaient sans pouvoir se relever. Ce fut alors que Xénophon signala son humanité; il alla lui-même porter à ces malheureux le peu d'alimens qu'il pouvait trouver. Mais tous ses soins ne purent empêcher la perte d'un grand nombre de ses soldats, ou qui mouraient sur la place, ou qui, par l'excès du froid perdant l'usage de la vue ou de leurs jambes, ne pouvaient plus suivre l'armée. Quelques Grecs avaient aperçu un endroit où la neige était fondue, s'étaient détachés pour venir s'y reposer, et déclaraient qu'ils ne marcheraient plus. Xénophon accourt vers eux, les conjure de ne pas rester en arrière; ordres, prières, menaces, tout est inutile; ils lui répondent qu'on peut les égorger si l'on veut, mais qu'ils ne peuvent faire un pas. Cependant un corps de barbares était près de les atteindre. Xénophon veut encore sauver, s'il est possible, ces malheureux qui s'obstinent à se perdre; il juge que le seul moyen est d'inspirer une telle terreur à l'ennemi

e soit pas tenté de les attaquer. Soudain il
devant des barbares à la tête de l'arrière-
et les attaque avec vigueur : ils ont bientôt
fuite à travers les neiges, et on ne les vit
paraître. Le lendemain l'armée des Grecs
rencontré quelques villages assez bien ap-
ounés, ils y cantonnèrent pendant sept
et l'on eut le temps de ramener les trai-

se remit ensuite en marche, et au bout de
tres jours on arriva sur les bords du Phase,
aussi l'Araxe, qui se jette dans le Pont-
Ce fleuve, large d'environ cent pieds, ar-
le pays des Phasiens, des Toaques et des
es. Ces peuples étaient les plus belliqueux
trouvés l'armée sur son passage, surtout les
es, les seuls, dit Xénophon, qui croisaient
e avec les Grecs. De hautes montagnes dé-
nt l'entrée de ce pays; il fallait absolument
chir, et les barbares occupaient les hau-
prêts à disputer le passage. L'armée ne pou-
iter d'en venir aux mains; il était important
as tarder à le faire, pour étonner les enne-
r une brusque attaque. Ce fut l'avis qu'ouvrit
hon; mais ayant observé que les barbares ne
laient que le seul passage fréquenté, il pro-
envoyer un détachement pour les occuper
e fausse attaque; tandis qu'un autre corps,
vant les chemins qui n'étaient pas gardés,
rerait des hauteurs qui dominaient les bar-
Ce projet fut exécuté avec autant de succès
ilement conçu; l'ennemi prit la fuite, et le
e fut rendu libre; l'armée marcha ensuite
at douze ou quinze jours, sans cesse com-
t, sans cesse poursuivie, manquant de
, et ne pouvant s'en procurer qu'à la pointe
ée. Enfin l'avant-garde parvint à une mon-
très-élevée appelée Tecque, d'où l'on dé-

ouvrait la mer. A cette vue chacun pouss
cris de joie. Xénophon, qui était en arrière,
l'avant-garde attaquée; il fait doubler le pa
division pour aller au secours de ses compag
On entend distinctement ces cris: *la mer! la*
et l'alarme se change en allégresse. L'ordre
marche est rompu; on se précipite; c'est
arrivera le premier au sommet de la monta
on pousse mille cris; on verse des larmes de
les soldats dans leur ivresse embrassent to
tour leurs généraux et leurs officiers, et,
attendre leurs ordres, entassant des armes
aux barbares, ils élèvent un trophée sur le
même.

Mais les Grecs n'étaient pas au terme de
travaux; ils avaient encore de vastes régions
verser, et des ennemis à combattre. Les pre
peuples qu'ils rencontrèrent furent les Mac
qui, disposés d'abord à leur disputer le pas
consentirent ensuite à le leur faciliter, lors
se furent assurés des intentions pacifiques de
mée. De là elle s'avança vers les montagn
la Colchide, dont une des plus hautes était occ
par les habitans du pays. L'accès n'en était
praticable; mais il n'y avait que cette voie
passer outre. L'embarras des Grecs était étra
ce fut encore Xénophon qui aplanit pour
cet obstacle; il disposa leurs rangs dans un
aussi habilement combiné que nouveau, fra
la hauteur, et dispersa l'ennemi, incapable d
sister dès qu'il n'eut plus l'avantage de la
tion.

Après avoir pris quelques jours de repos
mée se mit en marche, et arriva à Trébiso
colonie grecque originaire de Sinope, et situé
le Pont-Euxin, dans la Colchide. Les Grecs,
dant les trente jours qu'ils s'arrêtèrent prè
cette ville, célébrèrent des jeux, et s'acquittè

les vœux qu'ils avaient faits aux dieux pour obtenir un heureux retour dans leur patrie. Il fut ensuite résolu qu'on retournerait en Grèce par mer. Chirisophe partit sur-le-champ pour aller trouver Anaxile, amiral de Sparte, afin d'obtenir de lui des vaisseaux. Cependant l'armée manquant de vivres, Xénophon la conduisit contre les Drilliens, nation voisine de Trébisonde, et la plus belliqueuse de ces cantons. Après une lutte opiniâtre, son habileté triompha de la valeur féroce de ces barbares; il brûla leur métropole, et ramena ses troupes chargées de butin et abondamment pourvues de vivres.

Chirisophe n'arrivait point; on jugea qu'il fallait quitter le pays. L'armée suivit par terre les côtes du Pont-Euxin, et arriva à Cérasunte, colonie de Sinope. Pendant les trois jours qu'on y séjourna, on fit le dénombrement de l'armée, qui se montait à huit mille six cents hommes, de dix mille qu'ils étaient en partant. On procéda aussi au partage de l'argent qui provenait de la vente des prisonniers, après en avoir prélevé le dixième pour Apollon et pour Diane éphésienne. On doit remarquer avec éloge combien les Grecs se montrèrent religieux pendant tout le cours de cette expédition. Xénophon leur donnait l'exemple de la piété; ce sentiment dirigeait toutes ses actions; il ne manquait jamais d'implorer les dieux au moment du danger, et c'était toujours à leur protection qu'il croyait devoir attribuer ses succès.

Parti de Cérasunte, il se fit jour par sa valeur à travers plusieurs peuplades barbares, et arriva à Cotyon, colonie de Sinope, située dans le pays des Télaréniens, où il séjourna quarante-cinq jours. Il avait formé le projet de fixer son armée dans ces lieux, et d'y fonder une colonie: ce projet fut approuvé par quelques-uns; mais les ennemis de ce général firent entendre à l'armée que ce

n'était qu'un prétexte pour l'abandonner, (habitans du pays qu'un moyen pour les ass Xénophon fut donc obligé de renoncer dessein. Enhardi par ce premier succès, s vieux s'efforcèrent de le rendre odieux aux tro mais celui-ci, par sa sagesse et sa modéra arrêta tous ces mouvemens. Les Grecs se pelèrent enfin tout ce qu'ils devaient à Xénop et la recherche qu'on avait fait de sa conduit par tourner à sa gloire.

Bientôt après l'armée s'embarqua sur des seaux qui leur avaient été fournis par les hal de Cotyore, et après un jour de navigatio arriva à Sinope, colonie de Milet, dans la Pa gonie. Ce fut là que Chirisophe la rejoigni quelques galères, mais sans argent.

Cependant comme les soldats se trou moins éloignés de leur patrie, ils étaient plu jamais pressés d'y rentrer enrichis de quelqu tin. Ils jugèrent qu'en donnant un seul chef mée ce général tirerait mieux parti des tro et pourrait mettre plus de promptitude et de dans ses entreprises, n'étant plus obligé de suiter ses collègues; car auparavant les gén ne faisaient rien sans l'avoir décidé entr'eux pluralité des voix. Les troupes jetèrent les sur Xénophon, et vinrent lui offrir de la m la plus pressante le commandement sup Xénophon ne fut pas insensible à cet hom mais sa modestie lui en fit prévoir les suit refusa, et fit tomber le choix sur Chirisoph lui-ci ne jouit pas long-temps de son autorit les troupes le déposèrent quelques jours a pour n'avoir pas consenti à leur laisser exige habitans d'Héraclée une injuste contributior nophon ne voulut pas non plus prendre p cette exaction dans une ville qui était une co grecque. La discorde se mit alors dans l'ar

divisa en trois corps, dont l'un fut com-
par Xénophon. Les deux autres divisions
dèrent pas à s'apercevoir qu'un tel chef
ıanquait ; l'imprudence des officiers qui
nduisaient les engagea dans de mauvais pas
elles ne se seraient jamais tirées si Xéno-
n'était survenu à propos pour les secou-
étant tous réunis de nouveau, les Grecs
ent ensemble dans le port de Calpé, et
èrent la peine capitale contre quiconque
erait dans la suite de diviser l'armée. Chiri-
était mort dans l'intervalle.

e mirent ensuite en marche vers Chryso-
en Chalcédoine, d'où ils devaient faire voile
Byzance. Ils ne cessèrent d'être poursuivis
satrape Pharnabaze, dont la cavalerie tailla
es un détachement de leur armée qui s'était
é des côtes pour piller; mais enfin Xéno-
défit entièrement les troupes du satrape, et
oloit signala dignement ses derniers pas en

ivés à Byzance, les Grecs espéraient voir la
leurs traverses ; ils furent cruellement trom-
ette ville, sujette de Lacédémone, où ils
ient trouver un asile et du pain, leur ferma
rtes et leur refusa des vivres. Surpris, indi-
de cet outrage, les Grecs, sans attendre
e de leur général, se précipitent dans Byzance,
ı se porter aux dernières extrémités. Xéno-
est au milieu d'eux ; il les a suivis pour pré-
les funestes effets de leur fureur : les soldats
oivent ; ils se pressent autour de lui :
st maintenant, Xénophon, disent-ils, qu'il
: montrer du courage. Une ville riche et flo-
ante vous est ouverte, des troupes nom-
uses et disciplinées sont à votre disposition,
s vous sont dévouées; commandez, et Byzance
à vous, et nous allons faire de Xénophon

Bientôt après l'armée s'embarqua sur d
seaux qui leur avaient été fournis par les h
de Cotyore, et après un jour de navigati
arriva à Sinope, colonie de Milet, dans la
gonie. Ce fut là que Chirisophe la rejoig
quelques galères, mais sans argent.

Cependant comme les soldats se tro
moins éloignés de leur patrie, ils étaient p
jamais pressés d'y rentrer enrichis de quel
tin. Ils jugèrent qu'en donnant un seul ch
mée ce général tirerait mieux parti des tr
et pourrait mettre plus de promptitude et d
dans ses entreprises, n'étant plus obligé
sulter ses collègues; car auparavant les g
ne faisaient rien sans l'avoir décidé entr'e
pluralité des voix. Les troupes jetèrent l
sur Xénophon, et vinrent lui offrir de la
la plus pressante le commandement s
Xénophon ne fut pas insensible à cet ho
mais sa modestie lui en fit prévoir les su
refusa, et fit tomber le choix sur Chirisop
lui-ci ne jouit pas long-temps de son autor

le se divisa en trois corps, dont l'un fut com-
andé par Xénophon. Les deux autres divisions
e tardèrent pas à s'apercevoir qu'un tel chef
ur manquait ; l'imprudence des officiers qui
s conduisaient les engagea dans de mauvais pas
ont elles ne se seraient jamais tirées si Xéno-
hon n'était survenu à propos pour les secou-
r. S'étant tous réunis de nouveau, les Grecs
mpèrent ensemble dans le port de Calpé, et
écernèrent la peine capitale contre quiconque
oposerait dans la suite de diviser l'armée. Chiri-
phe était mort dans l'intervalle.

Ils se mirent ensuite en marche vers Chryso-
olis, en Chalcédoine, d'où ils devaient faire voile
our Byzance. Ils ne cessèrent d'être poursuivis
ar le satrape Pharnabaze, dont la cavalerie tailla
pièces un détachement de leur armée qui s'était
oigné des côtes pour piller; mais enfin Xéno-
hon défit entièrement les troupes du satrape, et
t exploit signala dignement ses derniers pas en
sie.

Arrivés à Byzance, les Grecs espéraient voir la
n de leurs traverses ; ils furent cruellement trom-
és. Cette ville, sujette de Lacédémone, où ils
péraient trouver un asile et du pain, leur ferma
s portes et leur refusa des vivres. Surpris, indi-
nés de cet outrage, les Grecs, sans attendre
ordre de leur général, se précipitent dans Byzance,
rêts à se porter aux dernières extrémités. Xéno-
hon est au milieu d'eux ; il les a suivis pour pré-
enir les funestes effets de leur fureur : les soldats
aperçoivent ; ils se pressent autour de lui :
C'est maintenant, Xénophon, disent-ils, qu'il
faut montrer du courage. Une ville riche et flo-
rissante vous est ouverte, des troupes nom-
breuses et disciplinées sont à votre disposition,
elles vous sont dévouées; commandez, et Byzance
est à vous, et nous allons faire de Xénophon

» un des plus puissans chefs de la Grèce. » Xénophon paraît céder à leurs vœux; il se met à leur tête et les range en bataille; puis, quand il voit leur première ardeur un peu ralentie, il leur fait entendre le langage de la raison : « Sans doute votre » vengeance est juste, dit-il; mais craignez-en » les suites; elle vous attirera sans retour l'inimitié des Lacédémoniens. La plus florissante » ville de la Grèce, Athènes, si bien pourvue » d'armes et de vaisseaux, et qui naguère dominait dans cette même Byzance que vous menacez, » Athènes a vu échouer toutes ses forces devant » la puissance de Sparte. Et vous, qui n'êtes qu'une » poignée d'hommes, vous qui êtes sans argent, » sans alliés, sans ressources, espérez-vous pouvoir lui tenir tête? Demandons satisfaction, » mais ne nous vengeons pas d'une offense par » un crime odieux, et qui ne peut que nous être » funeste. » Ces paroles ont calmé ces cœurs irrités : les Grecs posent leurs armes, et, grâce à l'ex-ris conciliateur de Xénophon, l'affaire se termine à la satisfaction des deux partis.

Ce général eut alors la pensée de quitter l'armée, et de la laisser sous la garde de ses collègues; mais son affection pour ses soldats le retint. Seuthès, prince de Thrace, l'avait fait solliciter de lui amener ses troupes pour l'aider à reconquérir les états de son père, dont les ennemis lui avaient enlevé une partie. Xénophon finit par y consentir, espérant que ses Grecs trouveraient dans cette expédition un dédommagement des fatigues qu'ils avaient jusqu'alors supportées sans profit. En effet, il n'est point de promesses que Seuthès ne fît à ses nouveaux auxiliaires; chaque soldat devait après la guerre retourner dans sa patrie comblé de richesses, et quant à Xénophon, le prince s'engageait à lui donner sa fille en mariage, et à le rendre aussi puissant dans ces contrées que l'avait jadis

été Miltiade. Séduit par ces offres brillantes, et plus encore par la franchise avec laquelle Seuthès semblait les faire, Xénophon se donna à lui avec une noble confiance. Il le servit avec zèle, le rétablit dans ses provinces perdues, et quand le prince n'eut plus besoin des Grecs, loin de songer à remplir ses promesses, il ne leur paya pas même la solde dont il était convenu. Ce n'est pas que Seuthès fût par lui-même aussi méchant que pourrait le faire supposer tant de mauvaise foi et d'ingratitude; mais un ministre ambitieux et perfide avait toute sa confiance, et dirigeait toutes ses volontés. Héraclite, c'était le nom de ce courtisan, n'avait pas vu sans alarme l'amitié que son maître avait d'abord témoignée à Xénophon; il fit tous ses efforts pour les diviser, et n'y réussit que trop bien.

Le mécontentement mutuel du prince et du général était au comble, et leurs discussions devenaient chaque jour plus fréquentes et plus animées, lorsque Charmine et Polynice arrivèrent en qualité d'ambassadeurs de Lacédémone, annonçant que la république venait de déclarer la guerre à Pharnabase et à Tissapherne; que Thymbron était déjà embarqué à la tête des troupes lacédémoniennes, et promettait une solde considérable aux soldats et aux officiers qui voudraient s'engager à son service. Cette ambassade fut accueillie avec autant de joie par les Grecs, enchantés de ces propositions, que par Seuthès, qui espérait, au moyen de leur départ, être dispensé de leur payer ce qu'il leur devait. Mais tous se réunissaient contre Xénophon : « Ce général aime trop ses soldats » pour faire jamais fortune, disait le prince aux » députés de Lacédémone; emmenez son armée, » et n'attendez pas son avis pour le faire. » Les Grecs, de leur côté, l'accusaient hautement de leurs malheurs; ses ennemis le représentaient aux troupes comme complice de la perfidie de Seuthès,

qu'il est prudent de se retirer, et dès ce mo
le prince sépara son camp de celui des Grecs.

Quelques jours après l'armée décida de ne
partir sans faire une dernière tentative aupr
Seuthès afin d'obtenir la solde. On députa
lui Xénophon, accompagné des Grecs qui par
les plus propres à cette mission ; ce général
acquitta parfaitement. Il adressa au roi thrac
discours où, lui rappelant avec franchise,
avec modération, tous ses torts, il l'engageait
réparer au nom de l'honneur et de ses pr
intérêts. Seuthès parut se repentir ; il accord
partie de ce que l'armée demandait, et q
personnellement Xénophon d'un talent ; mais
ci fit part de cette somme aux soldats, ga
pour lui si peu de chose qu'il fut obligé de v
son cheval et ses équipages pour subveni
frais de son retour. Un de ses amis lui dit à
occasion : « Quand tous les dieux se réuni
» pour vous enrichir, votre désintéressemen
» drait leurs efforts superflus. »

Au moment du départ de l'armée Xéno

de ne point les abandonner, et de conserver le commandement jusqu'à ce qu'il l'eût remis entre les mains de Thymbron. On s'embarqua pour l'Asie, et l'on descendit en Lampsaque. Comme les Grecs traversaient la Troade, un riche seigneur qui retournait en Perse tomba entre leurs mains avec toute sa famille et toutes ses richesses, qui étaient immenses. Cette capture dédommagea amplement l'armée de ses pertes; les officiers et les soldats mirent à part ce qu'il y avait de plus précieux dans le butin, et l'offrirent à Xénophon comme une marque de leur reconnaissance; ainsi ce général se vit possesseur d'une fortune considérable.

La retraite des Grecs finit à Partherium, ville de la Troade; ce fut là que Thymbron vint prendre le commandement de leur armée, et les incorpora dans celle qu'il amenait pour marcher contre Tissapherne et Pharnabaze. Xénophon rapporte que depuis l'époque du départ des Grecs au sortir de la ville d'Éphèse jusqu'à leur arrivée à Cunex, où le combat fut livré, ils firent une marche de cinq cent trente lieues en quatre-vingt-treize jours, et depuis leur retour du lieu de la bataille à Cotyore, six cent vingt lieues en cent vingt-deux jours; en tout le chemin, tant pour aller que pour revenir, fut de onze cent cinquante-cinq lieues dans l'espace de cinq mois, y compris les jours de repos. On a épuisé toutes les formules d'admiration pour relever la gloire de cette retraite; un seul mot de Marc-Antoine, célèbre capitaine romain, en est le plus bel éloge; poursuivi long-temps après par les Parthes à peu près dans le même pays, et se trouvant dans un pareil danger, il s'écria : « O retraite des dix mille ! »

Après avoir quitté l'armée dont il avait été le sauveur, Xénophon ne se pressa pas de retourner dans sa patrie; il venait d'apprendre le jugement odieux que les Athéniens avaient rendu contre Socrate,

son maître et son ami, et ce crime, comm
tout le peuple assemblé, lui inspira toujours
coup d'éloignement pour le séjour d'Ath
d'ailleurs il présumait avec raison qu'il n'y
pas vu d'un bon œil, après avoir servi un
ami de Lacédémone et mérité la reconnai
de cette république. Ces motifs le détermi
à se joindre au roi de Sparte Agésilas, qui
alors la guerre en Asie contre le satrape
pherne. Xénophon devint l'ami et partag
travaux et la gloire de ce grand capitaine, (
nous a transmis les hauts faits dans ses *H*
ques. Un ordre des éphores ayant rappelé A
dans la Grèce, Xénophon le suivit, et con
auprès de lui dans les plaines de Coronée
de Béotie, où ce prince remporta une vict
gnalée sur les troupes réunies de Thèbes, d'
et de Corinthe.

Quelque temps après les Athéniens co
nèrent Xénophon à l'exil, jaloux sans dout
préférence qu'il accordait aux Lacédémo
mais ces derniers, pour le dédommager, lu
nèrent une habitation à Scillonte, ville du
ponèse. Les Eléens démantelèrent cette vill
ques années après, et Xénophon se retira
rinthe; mais il revint à Scillonte quand elle
rétablie.

Le domaine de Xénophon était considé
il en devait une partie à la générosité des L
moniens; il avait acheté l'autre pour la co
à Diane, et s'acquitter ainsi d'un vœu qu'
son retour de Perse. Il réservait le dixième
duit pour l'entretien d'un temple qu'il avait
truit en l'honneur de la déesse, et pour un
peux sacrifice qu'il renouvelait tous les ans
son histoire *de l'Expédition du jeune Cyrus*
phon nous fait lui-même la description de
bitation et de cette fête solennelle.

ıadé que la chasse est l'exercice le plus propre
préparer aux fatigues de la guerre.

philosophie de Xénophon n'avait pas le
le celle de ces hommes qui, faisant un métier de
noble étude, se croyaient obligés pour s'at-
r des auditeurs d'attirer sur eux les regards
singularité de leurs manières, de leurs opi-
et de leurs discours. Simple et sans fard, la
ine du philosophe de Scillonte n'avait pour
ue l'utile; c'était, comme celle de Socrate,
hilosophie pratique qui, ne s'occupant que
ues morales, économiques et politiques, se
ait à la portée de tous les hommes doués
nature d'un sens juste et droit.

in d'affecter dans ses écrits une sagesse que
tions eussent démenties, Xénophon se con-
nit aux préceptes de conduite qu'il avait se-
lans ses différens ouvrages, et l'on retrou-
ans sa conversation la douceur et l'élégance
admirait dans son style, et qui lui valut
nom d'*Abeille attique*. Le récit de la fameuse
te des dix mille nous a déjà convaincus
la tête d'une armée il savait allier à la plus
e modération une patience et une fermeté

à Athènes. Ce jeune homme, après avoi
prodiges de valeur, périt à la bataille
née, emportant avec lui la gloire d'êt
trois guerriers qui passèrent pour avoi
coup mortel à Épaminondas.

Xénophon offrait un sacrifice au mo
cette funeste nouvelle lui fut annoncée; il
visage, il ôte la couronne qui lui ceignait
mais, apprenant que Gryllus était mort e
d'honneur, il reprend sa dignité, repo
ronne sur sa tête, sans verser une larme
tinue le sacrifice. On lui parlait un jour
perte; il se contenta de répondre: « Je
mon fils était mortel. » Il trouvait peut-
témérité à blâmer de pareils traits, puis
tiquité les admirait, et qu'ils étaient
mœurs; mais nous devons nous féliciter
les nôtres ne les admettent point: tant de
loin d'exciter l'admiration, passerait pa
pour insensibilité.

A tous ses titres de gloire Xénopho
encore celui d'historien élégant et judi
fut par le conseil d'Isocrate qu'il entrepri
l'histoire: jamais homme ne fut mieux c
et personne n'a donné de plus beaux mo
cette belle simplicité qui convient au ge
rique. Constamment ami de la vérité, il
de peine à y conformer ses récits, car i
porte que ce qui s'est passé sous ses yeux.
torien ne l'égale dans la description des ba
les retrace en grand capitaine. Il n'a pas l
coloris d'Hérodote, le nerf et la profo
Thucydide; mais il atteint le plus sou
diverses qualités qui assurent à chacu
historiens une supériorité différente. Se
niques, qui, sauf un intervalle de quelque
font suite à l'histoire de la *Guerre du Pél*
écrite par Thucydide, finissent à la mor

silas, qui fut le héros de Xénophon. On regrette que cette préférence exclusive ait empêché l'historien de rendre la même justice à Epaminondas, le plus habile et le plus vertueux capitaine de son temps. L'histoire de l'*Expédition du jeune Cyrus* donne lieu à un reproche du même genre, mais dans un sens contraire. C'est avec peine que l'on voit le sage Xénophon représenter comme le modèle des héros un prince qui ternit l'éclat de ses vertus par la plus coupable ambition. Cet ouvrage n'en est pas moins un vrai chef-d'œuvre historique, et le plus précieux monument de l'art militaire chez les anciens. Xénophon, presque toujours en scène, y parle de lui avec une candeur, une modestie admirable; philosophe sans faste, il raconte ses exploits avec simplicité; il ne prévoit pas que la postérité ne les redira qu'avec enthousiasme. On a beaucoup discuté et l'on discute encore sur le rang qu'on doit assigner à la *Cyropédie*, ou *Histoire du grand Cyrus*, de Xénophon; les uns n'ont voulu voir qu'un roman dans cet ouvrage, et les autres y ont reconnu toutes les qualités requises pour une histoire: il est plus juste de tenir le milieu entre ces deux opinions. Retranchez de la *Cyropédie* une foule de conversations, de discours et de particularités peu conformes à la vérité locale; ôtez en plusieurs épisodes qui tiennent du roman, et il restera encore assez de détails pour former un corps d'histoire plein de dignité et de vraisemblance (1).

Mais ce qui ne fait pas moins d'honneur à Xénophon que tous ses ouvrages, c'est qu'on lui doit ceux de Thucydide. Il ne restait qu'un seul manuscrit de l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*; il tomba entre les mains de Xénophon: celui-ci pouvait craindre un rival aussi

(1) Voyez à ce sujet la Vie de Cyrus, page 1 de ce v.

dangereux ; il était en son pouvoir de le co
ner à l'oubli ; mais une telle bassesse était i
de lui, et il transmit Thucydide à la posté

Xénophon mourut à Scillonte, âge de
quatre-vingt-dix ans, la 1ère année de l
olympiade, trois cent soixante-un ans avant
deux ans après la bataille de Mantinée.

PÉLOPIDAS,

GÉNÉRAL THÉBAIN.

Pélopidas, fils d'Hippoclus, était issu d'une des premières familles de Thèbes; il vivait vers l'an 400 avant notre ère. Fort jeune encore, il devint possesseur d'une immense fortune; mais il en fit le plus bel usage, consacrant une partie de ses richesses à secourir ses amis et les citoyens vertueux et indigens. Epaminondas, malgré sa pauvreté et l'étroite amitié qui l'unissait à Pélopidas, refusa constamment ses bienfaits; mais s'il ne voulut point s'associer à l'opulence de son ami, on peut dire que celui-ci s'associa volontairement à la pauvreté d'Epaminondas, en dédaignant les vaines superfluités qu'il aurait pu se procurer. Vêtu simplement comme lui, Pélopidas ne se distinguait en rien des plus pauvres citoyens par sa manière de vivre; à l'exemple de son illustre contemporain, il pratiquait toutes les vertus; mais entièrement adonné aux exercices du corps, il ne partageait pas avec lui le goût des arts, l'amour des lettres et de la philosophie.

L'union constante qui régna entre ces deux grands hommes est un de leurs plus beaux titres de gloire. Ils parcoururent tous deux la même carrière; tous deux furent placés à la tête du gouvernement, et dans ce poste, où tant de conjonctures délicates semblaient devoir faire naître entre eux mille occasions de rivalité, mille sujets de

querelles, jamais ils ne se montrèrent acc
au plus léger mouvement d'envie ; jan
moindre nuage ne vint troubler leur bonn
ligence. Leur amitié n'était pas de ces l
politiques que l'ambition commence et qu
bition détruit ; mais elle avait pour base u
cipe inaltérable, la vertu, qui, les dégag
tout intérêt personnel, les animait à servir
trie dans la seule vue du bien public.

Pendant que Thèbes gémissait sous l
odieux de Sparte et de la faction aristocr
Pélopidas fut exilé à cause de ses liaisons a
chefs du parti populaire. Il se retira à At
qui avait offert un asile à tous les Thébain
vaient bannis les tyrans. Malgré sa jeu
il releva le courage de ses compagnons
une, et leur fit entrevoir la possibilité de
leur patrie, s'ils voulaient tenter un gé
effort pour la liberté : « Imitons, leur disa
» dévouement de Thrasybule. Ce fut de
» qu'il partit pour chasser les tyrans qui
» maient Athènes ; partons d'Athènes po
» briser les fers de Thèbes. » De pareils d
font naître dans le cœur des bannis un
qu'ils vont s'empresser de réaliser ; ils t
contre les oppresseurs de leur patrie un c
dans lequel ils font entrer les partisans d
berté que Thèbes recelait encore dans so
Phillidas, le plus zélé d'entre eux, avait s
muler assez profondement ses pensées po
tenir la confiance d'Archias, l'un des ty
Thèbes, et pour devenir, à sa recomman
secrétaire de leur conseil. Il entretint d'in
telligences avec les bannis, fut instruit d
desseins, et en dirigea l'exécution. Douze h
de la plus florissante jeunesse, à la tête d
se distinguait Pélopidas, sortirent d'Ath
entrèrent un soir à Thèbes déguisés en p

et portant des instrumens de chasse. Dans cette même soirée Phillidas donnait un grand repas à quelques chefs de la tyrannie, et n'avait pas négligé d'y inviter Archias. Pour les attirer plus sûrement dans le piége, il avait promis de faire venir des courtisannes à la fin du repas. Les conjurés, au nombre de quarante-huit, s'étaient cachés dans la maison de Charon, l'un d'eux. Le festin donné par Phillidas commençait, lorsqu'Archias reçut avis de la conspiration : on ne lui en donnait que des détails assez confus ; seulement on lui indiquait le citoyen chez lequel s'étaient rendus les conjurés. Il mande Charon, et sort pour aller à sa rencontre. L'air de sincérité de cet homme, son ignorance apparente du projet dont on lui parle, et surtout les discours de Phillidas dissipent pleinement les soupçons du tyran. Il rentre dans la salle du festin, et reçoit bientôt après des dépêches venant d'Athènes, dans lesquelles on développait tout le plan de la conspiration. Le messager le presse d'en prendre lecture, disant qu'il s'agit d'une affaire qui ne peut se remettre : « A demain les affaires sérieuses, » répond Archias en mettant la lettre sous son coussin, et il continue de se livrer aux plaisirs de la table.

Enfin, une partie des conjurés, déguisés en femmes et le visage ombragé par des couronnes de fleurs et de feuillages, se présente à l'entrée de la salle : les convives, trompés par leur costume, les accueillent avec joie. Mais leur erreur fut de courte durée ; les nouveaux venus se font connaître en poignardant Archias et les siens ; les autres convives furent épargnés.

Pélopidas n'obtint pas un succès aussi facile du côté où il s'était porté : il avait entrepris de se défaire de Léontidas, le plus redoutable des tyrans. Homme sobre et vigilant, Léontidas avait refusé de se rendre à l'invitation de Phillidas, et n'était

sortir ceux que leurs sentimens patriotiques a
rendus suspects aux oppresseurs. Tous les cit
s'arment et se disposent à défendre au péril d
vie la liberté, qu'une poignée de bannis ver
conquérir.

Le lendemain Pélopidas, nommé béota
se présente devant la citadelle de Thèbes a
la *Cadmée*, où était retranchée la garnison
démonienne. Secouru des Athéniens, il en
le siége avec activité pour ne pas laisser à
le temps d'envoyer du secours. La garnison
tenir long-temps; elle livra la citadelle, et
des Thébains la permission d'effectuer sa re
C'est ainsi que Thèbes dut sa délivrance à
pidas.

Qu'on se figure l'humiliation et la furet
Spartiates à la nouvelle de cette révolution
personne n'avait prévue. Résolus de châti
Thébains, ils mettent aussitôt une armée en
pagne, sous la conduite de Cléombrote, l'
leurs rois. L'entrée des Lacédémoniens d
Béotie effraya tellement les Athéniens, que

tarque, n'eût imaginé un stratagème qui devait avoir pour effet de mettre Athènes aux prises avec Lacédémone.

Cléombrote, après une campagne qui ne fut signalée par aucun succès marquant, était retourné à Sparte, laissant à Thespies, ville de la Béotie, une garnison lacédémonienne pour tenir les Thébains en respect. Elle était commandée par Sphodrias, homme d'un caractère entreprenant, mais dont la prudence n'égalait pas la valeur. Pélopidas, qui connaissait le faible de ce général, se servit d'une voie indirecte pour lui suggérer un projet dont la témérité devait nécessairement enflammer son imagination. Il ne s'agissait rien moins que de ruiner sans ressource Athènes, la redoutable rivale de Lacédémone, en surprenant le Pirée de la même manière que Phébidas avait naguère surpris la citadelle de Thèbes. Sphodrias accueille ce projet avec transport, et dès la nuit prochaine il se met en marche à la tête de ses troupes. Il entre dans l'Attique, et s'avance jusqu'à Eleusis; mais aux premiers rayons du jour il est découvert, et se voit obligé de se retirer à Thespies plus vite encore qu'il n'en était sorti, sans recueillir d'autre fruit de son entreprise que d'attirer à sa patrie une guerre rude et opiniâtre. Irrités d'une invasion si contraire aux droits des gens, les Athéniens renouvellent leur alliance avec les Thébains; ils font des préparatifs formidables contre Lacédémone, et excitent de tous côtés les villes sujettes ou alliées de cette république à se déclarer contre elle.

Dans cette conjoncture Agésilas, l'un des rois de Sparte, se mit à la tête des troupes destinées à réprimer les Thébains. Il avait jusqu'alors abandonné à son collègue le soin de les combattre, soit qu'il ne pût se dissimuler l'injustice de cette guerre, soit qu'il regardât les Thébains comme des ennemis trop peu dignes de lui. Dès son entrée dans

Pélopidas? Tous les jours ce général les men
l'ennemi. Malgré l'impétuosité de son caract
il leur apprenait à s'arrêter à propos dans l
succès, comme à ne pas perdre courage dans l
revers. Ce fut lui qui les accoutuma peu à p
braver ces Spartiates dont ils redoutaient la
leur et plus encore la réputation. Instruit
les fautes et les exemples d'Agésilas, il s'ap
priait l'expérience du plus habile général d
Grèce. Il recueillit dans une des campagnes
vantes le fruit de ses travaux et de ses
flexions.

Il traversait la Béotie, et s'avançait vers Th
à la tête de quelques troupes; un corps de L
démoniens beaucoup plus nombreux que le
retournait par le même chemin; on était pr
la ville de Tégyre. Un cavalier Thébain, qui
en avant, les aperçoit sortant d'un défilé; il
vient à toute bride vers Pélopidas: « Nous som
» tombés entre les mains de l'ennemi, » s'é
t il. — « Hé pourquoi ne serait-il pas to
» entre les nôtres? » répond froidement ce

it perdu un grand nombre des leurs, et
ant leurs deux généraux tombés sous les
s de Pélopidas, s'ouvrent sans perdre leurs
s pour laisser passer l'ennemi. Mais le chef
Thébains, qui veut rester maître du champ de
ille, fond de nouveau sur eux, les disperse
la plaine, et voit fuir les Spartiates. Lacédé-
e fut d'autant plus étonnée de ce revers, qu'elle
ait jamais été vaincue en bataille rangée. Un
xploit était bien digne d'être le prélude de la
ille de Leuctres.

es Lacédémoniens ayant conclu avec tous les
s un traité de paix dont les Thébains furent
exclus, le roi Cléombrote marcha de nou-
contre eux à la tête d'une armée de onze
hommes. Les Thébains n'avaient que six mille
battans à lui opposer; leur consternation
inexprimable. Mais Epaminondas était à leur
et avait sous ses ordres Pélopidas, qui com-
dait le bataillon sacré; Thèbes allait devoir
salut aux efforts réunis de ces deux grands
mes. Prêt à se rendre à l'armée, Pélopidas
t les adieux de sa femme, qui, les larmes aux
, lui recommandait de se conserver : « Voilà,
pondit il, ce qu'il faut recommander aux sol-
ts, mais le devoir d'un chef c'est de veiller au
lut des autres. »

es Spartiates étaient campés auprès de la ville
euctres. Epaminondas voulut attaquer sur le
p. Le combat s'engage, et, après une vigou-
résistance de la part de l'ennemis, il se ter-
à l'avantage des Thébains. Si c'est aux sa-
s dispositions d'Epaminondas qu'on doit
ipalement attribuer cette victoire, il faut
er aussi que Pélopidas y contribua beaucoup
a précision qu'il mit à exécuter les ordres de
général, et surtout par l'impétuosité avec la-

mant. Mais comme Pélopidas ne fit que
les vues de son collègue dans cette expédit
n'en retracerons les détails que dans la v
minondas. Sans doute Pélopidas eut de fi
occasions de déployer sa valeur et son ha
coutumées; mais ce qui est encore plus
pour lui, c'est cette rare modestie qui lu
la plus grande déférence pour son collèg
rément Épaminondas avait plus de vertu
lens que lui; mais Pélopidas, en reconnais
supériorité, la faisait presque disparaître

Une loi de Thèbes marquait un tern
les béotarques devaient se démettre de l
rité; ce terme était expiré pour Epami
son collègue lorsque l'armée thébaine
encore le Péloponèse. Il aurait été dan
donner de nouveaux chefs à l'armée
fin d'une expédition importante, qui n'
été suivie dans les mêmes vues par d'aut
raux, ni peut être avec la même confian
soldats. Épaminondas le sentit; il gard
mandement malgré la loi, et Pélopidas

r accusé, comme coupable d'avoir contre-
une des lois fondamentales de la république.
rrier, si courageux à la tête des armées,
ıtra faible devant ses juges ; il chercha des
, il descendit aux prières, et fut renvoyé
Nous verrons qu'Epaminondas n'imita pas
nduite pusillanime.

ndant les différens états de la Grèce, jaloux
andeur présente de Thèbes, s'étaient ligués
ux pour l'accabler ; le roi de Perse Ar-
fut même sollicité de se joindre à leur
n. Les Thébains, pour prévenir l'effet de
égociation, entamée par les Spartiates, en-
ıt Pélopidas en qualité d'ambassadeur au-
grand roi. Artaxerxe et toute sa cour virent
miration ce héros, que le bruit de ses ex-
vait précédé en Asie ; chacun, à l'exemple
tre, s'empressa de le combler à son arrivée
tinctions les plus flatteuses. Mais quand on
ême d'apprécier ce grand homme, quand
joui de sa conversation, à la fois pleine de
de vivacité, de simplicité et de noblesse, le
mit plus de bornes à son estime, et ne
point aux députés des républiques rivales
érence qu'il accordait à l'illustre thébain.

ile négociateur, Pélopidas obtint pour sa
out ce qu'il désirait, et quitta la cour d'Ar-
: aussi satisfait du roi que ce prince pou-
être de lui. De riches présens lui avaient
erts ; mais il n'en accepta que ce qu'il fallait
mporter un gage de la bienveillance du roi.
conduite désintéressée, et le succès de sa
n, ne contribuèrent pas peu à augmenter
sidération dont Pélopidas jouissait parmi
ébains.

retour dans sa patrie, il se mit à la tête des
iliens, qui étaient venus implorer l'assis-
de Thèbes contre les injustes agressions

L'occasion ne tarda pas à se présenter. néral thébain, envoyé en qualité d'amba auprès d'Alexandre, apprend que le tyran à le recevoir à la tête d'une armée nomb néanmoins il se présente devant lui sans c se croyant assez gardé par le respect dû à ractère. Alexandre le fait arrêter et con Phères. Il ajoute encore l'injustice à l'outr expose en spectacle son prisonnier, espér ce moyen abattre sa fierté. Mais Pélopidas, de se plaindre de son malheur, console le tans de Phères que la curiosité attire dans sa et leur promet que le tyran subira bientôt l ment de ses crimes : « Dites-lui, ne cessai » leur répéter, dites-lui de ma part que p » homme accoutumé à verser sans nécessité » de tant de bons citoyens, c'est une fol » étrange de m'épargner, moi qui ne songe » le punir si jamais j'échappe de ses m Etonné de tant de grandeur d'âme, Alexan fit répondre : « Pourquoi Pélopidas me pre » de le faire mourir? — Afin que par » nier crime tu attires plutôt sur toi la ven » des dieux et des hommes », répliqua thébain. Cette dernière réponse décida le

s de cavalerie seulement consentent à le, et c'est à la tête de cette faible escorte, à viennent se joindre quelques troupes thessaliens, qu'il ose prendre le chemin sale, où le tyran a réuni toutes ses forces. ux armées se rencontrent dans une plaine e de collines qu'on nommait Cynocéphales. que Pélopidas veut engager le combat; on lui représente combien l'armée d'A- e est supérieure en nombre à la sienne : mieux, réplique-t-il ; nous aurons plus emis à vaincre. » Ce mot ne fut point ne bravade. Son habileté à mettre à profit ge du terrain et les fautes de son adver- on impétuosité dans l'action, qui semble ier ses forces, avaient presque décidé la ; déjà le désordre commençait à se mettre es ennemis; mais dès que Pélopidas aper- exandre entouré de ses gardes, transporté ur, il s'élance imprudemment contre lui, be sous une grêle de traits. Ses soldats à son secours; il n'était plus temps; un avait traversé sa cuirasse et percé sa poi- es Thébains vengèrent noblement la mort

du héros.

Quel jugement porter de Pélopidas? Il e
doué de toutes les vertus du citoyen et du
rier s'il eût su modérer l'impétuosité de so
ractère; digne émule d'Epaminondas, il l'eût
être égalé, si l'étude et la réflexion eussent p
tionné les grandes qualités qu'il avait reçues
nature.

T. I.

ÉPAMINONDAS,

GÉNÉRAL THÉBAIN.

PAMINONDAS, qui devait encore plus que
pidas contribuer à l'élévation de sa patrie,
nit aux talens et aux vertus que possédait son
tre ami les qualités qui lui manquaient, et
it point les légères imperfections qui déparaient
beau caractère. Quoique d'une famille pauvre,
origine ne le cédait pas à celle de Pélopidas;
descendait, par Polymnis son père, de l'antique
des rois de Béotie. Son éducation ne souffrit
rien de la modicité de sa fortune; aucun Thé-
n n'étudia sous des maîtres plus illustres, et ne
fita aussi bien de leurs leçons: ils ne pouvaient
lire au besoin qu'Épaminondas avait de s'ins-
ire. Rien n'égale le tendre attachement qu'il
pour eux, et particulièrement pour Lysis,
hagoricien, qui lui enseigna la philosophie;
ne pouvait l'arracher à la société de ce vieillard
te et sévère, dont il préférait la conversation à
s les amusemens de son âge. Il conserva tou-
rs ces sentimens; Lysis étant tombé dans
ndigence, Épaminondas, tout pauvre qu'il était
même, lui offrit un asile dans sa maison, et
nt que vécut ce philosophe il partagea avec lui le
u qu'il possédait.

Ce fut dans les fréquens entretiens qu'il eut avec
sis qu'il se pénétra des idées sublimes que

Pythagore avait conçues de la vertu,
vertu, qui brillait dans les moindres actio
minondas, le rendit supérieur à tous l
qui l'avaient devancé. Les arts d'agrén
étaient aussi honorés chez la plupart des (
dédaignés chez les Romains, firent aussi
son éducation; il excellait dans la musiq
négligea pas non plus les exercices du co
s'y livrer avec autant d'ardeur que Pélop
geant la souplesse plus propre au guerri
force, il s'attachait particulièrement à
rendent le corps agile.

Aussi brave dans les combats que P
il le surpassait en sagesse dans les co
l'égalait en modestie; non moins temp
ne se laissait pas emporter comme lui p
gne de la colère; il supportait avec une
admirable les injustices du peuple et les
ses amis à son égard. Il était si ennemi
songe, qu'il ne déguisait jamais la vérité,
plaisantant. Il possédait une qualité plus u
être que le talent de la parole; c'était une d
à toute épreuve. Appliqué à l'étude des l
il consultait les plus éclairés, et obse
autres pour profiter de leurs écarts. L
tiens graves et sérieux avaient beaucoup
pour lui; aussi, lorsqu'il se trouvait dan
cle où l'on discutait quelque point de m
politique ou de littérature, il prêtait la plu
attention, et ne se retirait que lorsque la
sation était épuisée: il aimait mieux éco
parler; mais quand son tour venait ses r
étaient pleines de justesse et de profonde
les occasions d'éclat surtout, lorsqu'il
de défendre les intérêts de sa patrie, ses
étaient promptes, vigoureuses et précis
dédaignait pas les ornemens de l'art d ns

tours qu'il prononçait en public; mais on y démêlait toujours l'éloquence des grandes âmes.

« Sa maison, dit M. Barthélemy, qui nous a tracé le portrait des grands hommes de la Grèce comme s'il eût vécu avec eux, sa maison était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté; elle y régnait avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus, auxquelles elle prêtait de nouvelles forces, et qui se paraient de son éclat; elle y régnait dans un dénuement si absolu, qu'on aurait de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Epaminondas fut obligé de travailler à son équipage; il emprunta cinquante drachmes, environ quarante-cinq francs de notre monnaie, et c'était à peu près dans le temps qu'il rejetait avec indignation cinquante pièces d'or d'un prince de Thessalie avait osé lui offrir. »

Un autre exemple sera le dernier trait de ce tableau. Depuis plusieurs jours Epaminondas se tenait chez lui sans vouloir sortir; ses amis le pressèrent de leur découvrir le motif de cette retraite soudaine: « Je suis obligé de faire blanchir mon manteau, répondit-il. »

C'est en vain qu'ils eussent voulu l'enrichir de leurs dons; Epaminondas refusait leurs offres, et il profitait de leur bonne volonté ce n'était que pour soulager d'autres indigens. Un pauvre citoyen étant venu lui exposer sa déplorable situation, il l'envoya chez un des plus riches de la ville pour lui demander un talent de sa part. Celui-ci, tout surpris d'une pareille visite, va trouver Epaminondas pour savoir de lui pourquoi il lui a adressé cet homme: « Pourquoi? répondit-il; parce qu'il est dans le besoin, honnête homme, et que vous êtes riche. » Un de ses concitoyens était-il prisonnier de guerre, sans

tinée les amis généreux qui avaient con
cette bonne action. De pareils traits ne
moins glorieux pour ceux qu'Epaminond
rait de son amitié que pour ce grand
lui-même.

Un certain Diomédon de Cyzique, e
Thèbes par le roi de Perse Artaxerxe, éta
d'offrir de grandes sommes d'argent à Ep
das pour le mettre dans les intérêts de
narque; afin d'obtenir plus facilement acc
de lui, Diomédon avait gagné, par un
considérable, un jeune homme qu'Epam
affectionnait beaucoup, Micythus, qui en
faire part à son illustre ami du motif qui
Diomédon à Thèbes. Epaminondas le fai
« Ecoutez, Diomédon, lui dit-il; si les vu
» laxerxe sont conformes aux intérêts de m
» je n'ai pas besoin de ses présens; si el
» sont pas, tous les trésors de son empir
» feraient pas trahir mon devoir. Vous a
» de mon cœur par le vôtre : je vous le pa
» mais sortez au plutôt de cette ville, de
» vous ne réussissiez à en corrompre d'a
» vous, Micythus, poursuivit-il, si vous

« souillé vos mains vous n'être plus digne de le « porter. »

Personne n'était plus rigide observateur des convenances. Un homme de la lie du peuple, et perdu de débauches, était détenu en prison. Pélopidas ayant demandé la grâce de ce misérable, Epaminondas la lui refusa : « Quel est le motif de « votre conduite, lui demanda son ami. — C'est, « répondit Epaminondas, qu'il ne convenait pas « à un homme comme vous de vous intéresser à « un homme tel que lui. »

Sévère quand l'exercice de ses fonctions le demandait, personne n'était plus doux, plus aimable dans la société. Zélé disciple de Pythagore, dont il imitait la frugalité, il s'était interdit l'usage du vin : cela ne l'empêchait pas de prendre quelquefois place à des festins splendides ; il en partageait la joie sans en partager les excès ; souvent même il en faisait le charme par le talent avec lequel il jouait de la flûte et mariait sa voix aux sons de la lyre.

Mais c'est assez longtemps suivre Epaminondas dans sa vie privée ; cherchons maintenant à connaître en lui le magistrat, le général, et nous y verrons toujours l'homme vertueux, car il ne cessa jamais de concilier la politique avec la justice, et la guerre avec l'humanité.

Avant de jouer un rôle dans le gouvernement il avait, suivant le conseil des sages, long-temps caché sa vie : il avait mieux fait encore ; il s'était mis en état de la rendre utile aux autres. Ce n'est pas qu'il n'eût en plusieurs occasions signalé son zèle pour la chose publique ; Thèbes n'avait point eu de meilleur soldat avant de l'avoir pour général. Lors de la délivrance de sa patrie il s'était mis à la tête de ses concitoyens pour seconder Pélopidas, qui assiégeait la garnison spartiate, retranchée dans la citadelle ; mais quoiqu'il eût été

abattus, et qu'on n'eut plus que des
tiates à combattre, alors il ne vit qu'un jus
de guerre dans la révolte des Thébains cor
étrangers, oppresseurs de sa patrie.

Après la bataille de Tégyre les différente
bliques de la Grèce, fatiguées des maux de la
avaient résolu de terminer leurs différens
miable. La diète fut convoquée à Lacédé
Epaminondas y parut avec les autres dép
Thèbes. Il était alors dans sa quarantième
connu seulement, dans sa ville natale par
voir et ses vertus privées; mais la Grèce n
connait pas encore ses talens militaires
tiques. Voyant tous les députés plier s
volontés du roi de Sparte Agésilas, il osa
parler avec autant de courage que de fr
Faute de bonnes raisons à lui opposer, le
démoniens se répandaient en plaintes
contre les Thébains, et ne s'exprimaie
avec la précision qu'affectaient toujours le
tiates : « Vous conviendrez du moins,
» Epaminondas ennuyé de leurs invectiv
» nous vous avons forcés d'allonger vos m
» labes. » Ensuite, reprenant la parole,

Epaminondas une question embarrassante : « Vous » paraît il juste et raisonnable, lui dit-il, d'ac- » corder l'indépendance aux villes de la Béotie ? » — Et vous, répondit le Thébain, croyez-vous » raisonnable et juste de reconnaître celle de la » Laconie ? — Expliquez-vous nettement, reprit » Agésilas enflammé de colère ; je vous demande » si les villes de la Béotie seront libres — Et moi, » répond fièrement Epaminondas, je vous demande » si celles de la Laconie le seront. » A ces mots Agésilas effaça du traité le nom des Thébains.

Epaminondas allait bientôt relever, les armes à la main, la dignité de sa patrie, qu'il avait si bien soutenue comme négociateur. Une armée de onze mille hommes, commandée par Cléombrote, second roi de Sparte, était entrée dans la Béotie, et faisait trembler les Thébains, qui n'avaient que six mille hommes à lui opposer. Epaminondas était à leur tête ; mais comme c'était la première fois qu'il commandait, sa présence ne pouvait encore rassurer ses soldats. Lui seul ne semblait point partager leurs alarmes. On citait des augures sinistres ; il répondit par un vers d'Homère dont voici le sens :

« Le meilleur des présages est de défendre sa patrie. »

On rapporta ensuite des oracles favorables ; il les accrédita tellement, qu'on le soupçonnait d'en être l'auteur. Il n'en fallut pas davantage pour animer les espérances des troupes thébaines, qui d'ailleurs s'étaient aguerries sous Pélopidas.

Les deux armées se trouvèrent en présence dans un endroit de la Béotie nommé Leuctres ; la bataille se donna dans une plaine. Cléombrote s'était placé à la droite de son armée avec la phalange lacédémonienne, protégée par la cavalerie, qui formait une première ligne. Epaminondas, assuré de la victoire s'il peut enfoncer cette aile si redoutable, prend le parti d'attaquer par sa gauche. Il y fait passer ses meilleures troupes,

les range sur cinquante de hauteur, et me
sa cavalerie en première ligne. A cet
Cléombrote change sa première disposition
au lieu de donner plus de profondeur à sor
la prolonge pour déborder Epaminondas.
tant même Pélopidas accourt avec son b
sacré, et charge avec impétuosité les Lac
niens, qui n'avaient pas encore repris leurs
augmente leur désordre, et les force à
Cependant Epaminondas tombe sur eux av
son infanterie : ils en soutiennent le choc a
trépidité. Des prodiges de valeur ne purent
le roi Cléombrote ; sa mort, loin de jeter
couragement parmi les siens, accroît le
rage. Les guerriers qui l'entouraient s
leurs jours pour ne pas laisser le corps
prince au pouvoir de l'ennemi, point d'h
parmi les Grecs : Epaminondas aime mie
céder ce stérile avantage que de risquer l
de la bataille ; il leur laisse emporter les r
Cléombrote, et dirige avec succès tous ses
contre l'autre aile, commandée par Archi
fils d'Agésilas, et composée des alliés. Le
entraîna la déroute de toute l'armée. I
les Lacédémoniens veulent se rallier der
fossé ; les pertes qu'ils ont souffertes ne le
mettent pas de tenter une seconde fois le s
sont forcés d'abandonner tout à fait le ch
bataille, et de laisser les Thébains y éleve
blement un trophée.

Enivrés de ce succès, ces derniers ne
plus de bornes à leurs prétentions, ce qui
au philosophe Antisthène : « Je crois v
» écoliers tout fiers d'avoir battu leur m
Epaminondas lui seul jouissait modeste
son triomphe ; philosophe de bonne foi, s
le portait à la vertu, sans vouloir qu'on
compte du bien qu'il faisait, et, si l'on
Justin, il n'était pas plus avide de gloire

ait su vaincre ; il montra qu'il savait aussi
r de la victoire. Il conçut un projet aussi
me nouveau ; c'était d'attaquer les Lacédé-
ns jusque dans Lacédémone, et de les dé-
r entièrement de cette prééminence dont
ent joui depuis si long-temps. Après deux
employées de part et d'autre à rassembler
upes, à se faire des alliés et à s'essayer dans
es entreprises de peu d'importance, Epa-
las fut nommé béotarque, ou chef de la
éotienne, et eut pour collègue Pélopidas.
avec ce fidèle compagnon de ses travaux et
loire qu'il entra dans le Péloponèse, por-
terreur chez les peuples attachés à Lacé-
e, et forçant les autres à prendre parti con-
Soixante-dix mille hommes des différentes
s de la Grèce marchaient sous ses ordres
ne égale confiance. Il les conduisit devant
mone, résolu d'élever un trophée au mi-
cette ville, qui jusqu'alors s'était crue in-
le. C'eût été fait d'elle si elle n'eût eu pour
ndre son roi Agésilas. Sparte n'avait point
rs, point de citadelle ; mais elle renfermait
[illegible] collines, qui offraient aux assiégés des

son nom, lui reprochaient sa lâcheté,
geaient les campagnes voisines. Cependa
minondas désespérait d'attirer les Lacédém
dans la plaine : l'hiver était fort avancé ; so
faisait chaque jour des pertes considéra
commençait à manquer de vivres ; une p
alliés avait abandonné le siége ; les Athé
d'autres peuples faisaient des levées pour
Lacédémone. Tous ces motifs réunis eng
Épaminondas à songer à la retraite.

Si l'objet principal de son expédition n
rempli, il avait du moins exécuté une en
dont le succès mortifia cruellement les Sp
en rappelant dans leur patrie les Messéni
persés depuis plus de trois cents ans. Il reb
capitale dans une position favorable pour
nir les Spartiates, et laissa une forte g
dans la nouvelle ville. Cette action est
celles qui font le plus d'honneur au hé
bain. Rétablir dans ses foyers ce peuple
ment proscrit par l'ambitieuse Lacédé
c'était, en servant la cause de l'humanit
en même temps un coup bien politique. A
mencement de la campagne Épaminonda
encore organisé les Arcadiens en un seul c
peuple, et les avait engagés à bâtir une mé
qui porta le nom de Mégalopolis.

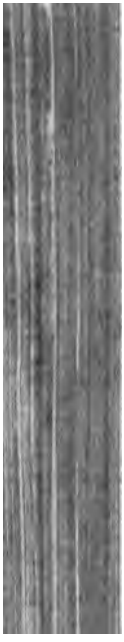
Nous avons vu dans la vie de Pélopi
quels puissans motifs Épaminondas et ses c
osèrent contrevenir à la loi qui ordonn

erte.
moins à leur retour les trois béotarques
ccusés et traduits en justice. Pélopidas et
re collègue se défendirent sans dignité ;
nt recours aux prières. Epaminondas parut
ses juges avec la même tranquillité qu'à la
son armée. Il convint de tous les chefs
ation portés contre lui, sans chercher à
er; il se soumit à la peine portée par la loi,
nda pour toute grâce que l'arrêt fût con-
es termes : « Epaminondas a été puni de
par les Thébains pour les avoir forcés
quer et de vaincre dans les plaines de
tres ces Lacédémoniens qu'ils n'osaient au-
ant regarder en face ; pour avoir, par cette
victoire, sauvé sa patrie et rendu la
é à la Grèce ; pour avoir élevé les Thébains
tel degré de puissance, qu'ils ont formé
ge de Lacédémone, qui s'estima trop heu-
d'avoir échappé à sa ruine ; enfin, pour
rétabli Messène, et en avoir relevé les
illes. » Il prononça ce singulier arrêt avec
grâce et même de gaieté, dit Cornelius
que toute l'assemblée ne put s'empêcher

l'affection du peuple pour eux, et che
les moyens de les écarter du gouv
comme il trouvait dans Epaminondas
saire bien plus patient, c'était surtout
qu'il s'acharnait. La guerre était pour
une source de gloire; Ménéclide ne cessa
ter les Thébains à la paix : « C'est tr
» concitoyens par l'abus des terme
» un jour Epaminondas, quand vous
» les détourner de la guerre; sous p
» leur procurer du repos, vous les
» dans la servitude. Qui veut vivre en
» être guerrier. Si les Thébains veule
» les dominateurs de la Grèce, il faut q
» dans les camps et non au sein de le
Thèbes se montra docile aux conseils
nondas; on résolut de continuer la gu
fut envoyé dans le Péloponèse pour s
Arcadiens contre les Lacédémoniens.

Les troupes combinées d'Athènes,
et de Denys, tyran de Syracuse, ne pu
nêcher de forcer l'isthme de Corinthe.

délivrer ce général et punir le tyran ; elles
battues. Alexandre poursuivit les Thébains
narnement, et les aurait taillés en pièces
valeur et la prudence d'Epaminondas, qui
dans l'armée en qualité de simple soldat.
danger imminent où ils se trouvaient, et
accusaient l'incapacité de leurs généraux,
bains eurent recours à l'homme dont l'ex-
e et la valeur les avaient si souvent fait
er, et obtinrent de lui, comme une grâce,
ulât bien se charger de la conduite des
Il se plaça à l'arrière-garde, à la tête de la
e et de l'infanterie légère, et il chargea les
avec tant de vigueur qu'ils abandon-
bientôt leur poursuite, et n'inquiétèrent
etraite des Thébains. Les généraux à leur
urent condamnés à une amende considé-
punition de leur lâcheté, et le comman-
fut solennellement rendu à Epaminondas.
tit peu de jours après à la tête de l'armée,
en Thessalie. Sa réputation l'y avait pré-
lle avait répandu la terreur dans l'âme du
de ses partisans, qui déjà se croyaient per-
is Epaminondas, préférant à sa propre



fois l'Achaïe s'était abstenue de prendr
querelle qui agitait toute la Grèce : Epa
voulait forcer les Achéens à devenir le
Thèbes, et à employer leurs forces à t
cadie dans la soumission. Entré dans l'
dut encore plus ses succès à son habil
force des armes. Il eut l'art de traite
hommes qui avaient le plus de crédit, e
cher à la forme de leur gouvernement
aristocratique, il se contenta de les faire j
resteraient fidèles à l'alliance des Thé
dispositions modérées, en assurant à c
puissans alliés dans le Péloponèse, p
établir leur domination ; mais la sag
d'Epaminondas fut calomniée à Thèb
émissaires d'Arcadie qui avaient le plus
térêt à la rendre inutile. Bien secondés
par les ennemis du grand homme, il le
de persuader au peuple qu'Epaminonda
servi les intérêts de sa patrie, puisq
subsister en Achaïe le régime aristocra
chérissait Lacédémone. Des commissa
envoyés pour détruire l'ouvrage d'Epa
La démocratie fut rétablie chez les A

vinrent encore se mêler à ces troubles. La paix mit enfin un terme à tant de maux ; mais il était aisé de prévoir qu'elle serait de courte durée.

Six années après la bataille de Leuctres, et trois ans après la mort de Pélopidas, Thèbes, longtemps égarée dans des entreprises qui, en flattant son orgueil, ne faisaient qu'atténuer et diviser ses forces ; Thèbes, dis-je, revint au but où auraient dû tendre constamment tous ses efforts. Des querelles survenues entre les habitans de Tégée et ceux de Mantinée offrirent aux Thébains l'occasion de rentrer dans le Péloponèse. L'Arcadie, menacée, implore le secours des Lacédémoniens et des Athéniens. Epaminondas s'avançait à la tête d'une armée ; sa victoire ou sa défaite allait décider si c'était aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois à la Grèce. On s'attendait à le voir diriger ses premières attaques contre Mantinée, et déjà les Lacédémoniens marchaient au secours de cette ville, sous le commandement d'Agésilas.

Instruit de ces dispositions, Epaminondas part de Tégée à l'entrée de la nuit pour surprendre Lacédémone. Son dessein fut si bien conçu et si promptement exécuté, qu'au jugement de Xénophon il aurait dû enlever Sparte sans éprouver presque aucune résistance, si, prévenu par un transfuge, Agésilas n'était revenu sur ses pas avec une extrême précipitation. Déjà ses soldats occupaient les postes les plus importans, lorsqu'Epaminondas se présenta devant Sparte. Surpris sans être découragé, il ordonne plusieurs attaques. Il avait pénétré jusqu'à la place publique, et s'était rendu maître d'une partie de la ville : Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir ; quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers, repousse l'ennemi, et le force de se retirer.

Épaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite ; mais, croyant ne pouvoir sans honte quitter le Péloponèse et abandonner les alliés des Thébains à la vengeance de leurs ennemis, il prit le seul parti qui lui restait, celui de livrer une bataille décisive qui lui procurât la supériorité ou une mort glorieuse. Il marcha en Arcadie, où s'étaient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées sont bientôt en présence, près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés, commandée par Agésilas, était de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux : trente mille hommes d'infanterie et environ trois mille de cavalerie composaient l'armée des Thébains.

« Jamais Épaminondas, dit M. l'abbé Barthélemi, n'avait déployé autant de talens que dans cette circonstance. Il suivit dans son ordre de bataille les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite : il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir long-temps écarté la mort et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba, percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première ; ses compagnons, ayant redoublé d'efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

« La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des

partis, également étonnées, restèrent dans
tion. De part et d'autre on sonna la retraite,
dressa un trophée sur le champ de bataille.
Epaminondas respirait encore; ses amis, ses
rs fondaient en larmes autour de son lit; le
retentissait des cris de la douleur et du dé-
r. Les médecins avaient déclaré qu'il expire-
ès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit
on bouclier ne fût tombé entre les mains de
mi; on le lui montra, et il le baisa comme
ument de sa gloire. Il parut inquiet sur le
le la bataille; on lui dit que les Thébains
nt gagnée: « Voilà qui est bien, répondit-il;
assez vécu. » Il demanda ensuite Daïphantus
lidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de
placer; on lui dit qu'ils étaient morts: « Per-
dez donc aux Thébains, reprit-il, de faire
aix. » Alors il ordonna d'arracher le fer, et
e ses amis s'étant écrié, dans l'égarement de
leur: « Vous mourez, Epaminondas! Si du
ins vous laissiez des enfans! — Je laisse,
ondit-il, deux filles immortelles, la victoire
Leuctres et celle de Mantinée. » A ces mots
ra.

Phocion naquit à Athènes, vers l'an 40
J.-C. Sa naissance ne répondait pas à l'él
de son âme; il reçut néanmoins une éd
distinguée; dès sa jeunesse il fréquenta
démie, et puisa dans les leçons de Plato
Xénocrate les principes sublimes qui dir
toujours sa conduite. On ne vit jamais P
ni rire ni pleurer; ce n'est pas qu'il fût inse
mais son âme était plus forte que la joie et
leur. Dans un temps où les Athéniens aff
la magnificence et se livraient à la molle
conserva toujours un extérieur simple, u
nière de vivre austère. En voyage comm
armées, il marchait toujours pieds nus
manteau, à moins qu'il ne fît un froid ins
table; aussi les soldats avaient-ils coutu
dire en plaisantant : « Voilà Phocion vêtu
» signe d'un grand froid. » Quoiqu'il eû
coup de douceur, il avait les traits du vi
rudes et l'air si renoussant, que ceux qui

Chabrias. Ce général conçut beaucoup d'amitié pour lui, et se fit un plaisir de l'avancer dans les grades militaires, et de lui procurer les occasions d'acquérir de la gloire. Phocion de son côté fut très-utile à Chabrias, et par les bons avis qu'il lui donnait malgré sa jeunesse, et par l'intelligence avec laquelle il exécutait ou prévenait les ordres de ce grand capitaine. Ce fut à lui que Chabrias dut le gain de la bataille navale de Naxos; il l'avait placé à la tête de l'aile gauche, qui décida en partie de la victoire. Quelque temps après, chargé par ce général d'aller avec vingt vaisseaux lever le tribut que certaines villes alliées d'Athènes lui payaient tous les ans, Phocion lui fit cette réponse : « A quoi bon une telle escorte ? » Elle est trop nombreuse pour aller chez des al- » liés, et trop faible contre des ennemis. » Il se contenta d'une seule galère, et partit pour remplir l'objet de sa mission. Après avoir conféré d'une manière franche avec les gouverneurs de ces villes, il revint à Athènes, suivi d'un grand nombre de vaisseaux qui portaient l'argent fourni par les alliés. Phocion conserva toujours pour Chabrias un attachement sans bornes, et après la mort de ce général il adopta en quelque sorte son fils, et se chargea du soin de son éducation. Le jeune homme répondit mal aux bontés d'un tel maître, et ne paya Phocion que d'ingratitude; mais celui-ci ne se rebuta point, et ne cessa jamais d'aimer comme un père le fils de son ami.

A cette époque les citoyens qui aspiraient au gouvernement d'Athènes se partageaient en deux classes distinctes, et se bornaient les uns aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles. Phocion suivit une méthode différente; à l'exemple de Solon, d'Aristide et de Périclès, il voulut se former également à la politique et à la guerre. Aux talens du grand capitaine il joignit en effet

mosthène, qui ne redoutait nullement les
orateurs, tremblait en voyant Phocion mo
la tribune : « Voilà, disait-il souvent, la
» tranchante de mes discours. » La haute
nion qu'on avait de Phocion, dont le non
pelait aux Athéniens l'idée de la probité n
le zèle qu'ils lui connaissaient pour le bie
blic, devaient ajouter un grand poids à se
cours.

Ami de la paix, et se la proposant to
pour but de ses actions, il dirigea seul
d'expéditions qu'aucun des généraux d
temps. Toujours opposé aux volontés peu
chies du peuple, c'était en lui néanmoins
peuple mettait toute sa confiance; c'était à lu
recourait dans les dangers pressans; aussi
nommé quarante-cinq fois général sans l'av
mais brigué, sans s'être une seule fois tro
son élection. Bien différent des orateurs qui
tachaient à flatter la multitude, il était sans
occupé à gourmander ses caprices. On lis
jour dans l'assemblée un oracle qui porta
tous les Athéniens étaient d'accord, à l'exc
d'un seul, qui pensait tout différemmen

» quelque sottise? » Un jour que les Athéniens, prévenus contre ce qu'il allait dire, refusaient de l'entendre et tâchaient de l'effrayer par leurs clameurs, « Vous pouvez, leur dit-il, me forcer à » faire ce que je ne veux pas; mais vous ne sauriez » me forcer à parler contre ma conscience. » A la suite d'une discussion fort animée, Démosthène, l'un des orateurs qu'il avait le plus souvent pour adversaire, s'avisa de lui dire : « Prenez-» garde, Phocion, si les Athéniens entrent en » fureur, ils vous feront mourir. — Cela se peut, » répondit-il, mais s'ils rentrent dans leur bon » sens, prenez-garde à vous, Démosthène. »

Caustique et parfois plein d'aigreur dans les délibérations publiques, Phocion était d'une douceur inaltérable dans sa vie privée. S'il se montrait quelquefois sévère envers ceux qui s'opposaient au bien qu'il voulait faire à sa patrie, on ne le vit jamais chercher à nuire à qui que ce fût par un sentiment de haine personnelle. Ses antagonistes éprouvaient-ils quelque malheur, ou couraient-ils quelque danger, Phocion s'empressait d'aller à leur secours et de se déclarer leur défenseur.

Philippe, roi de Macédoine, qui aspirait et devait parvenir à la domination de toute la Grèce, trouva dans cet illustre Athénien un adversaire digne de lui. Ce n'est pas que Phocion excitât contre lui ses concitoyens; le sentiment qu'il avait de leur dépravation dirigeait au contraire toutes ses pensées vers des vues pacifiques. Il jugeait l'asservissement de sa patrie inévitable, et ne voyait qu'un surcroît de calamité dans les guerres qu'elle voulait entreprendre pour hâter ce moment.

Le roi de Macédoine venait de s'emparer de l'Eubée, qui n'était séparée de l'Attique que par un bras de mer très-étroit. Plutarque d'Erétrie,

choisir. A l'aide d'une fausse attaque, il at
ennemis sur un terrain inégal et coupé, où
pouvaient se déployer. Bientôt vainque
chassa Plutarque d'Erétrie, et, couronnan
toire par un acte d'humanité, il rendit la li
tous les prisonniers que ses troupes avaient f
peur que les Athéniens, excités par leurs or
ne se portassent à exercer quelque cruauté
eux.

Le roi de Macédoine tenait depuis long
assiégée la ville de Byzance, d'où Athène
la plus grande partie de ses subsistances. C
que les Athéniens avaient envoyé à la tête
armée au secours de cette ville, s'était si m
duit dans cette campagne, qu'ils le destitu
et nommèrent Phocion à sa place. Ce choix
du salut de Byzance. Arrivé sous les murs
place, ce général avait établi son camp d
environs; mais, sur la réputation de sa ver
Byzantins lui ouvrirent leurs portes, et s'e
sèrent de loger son armée dans leurs maison
més du même esprit que leur chef, les Ath

vaisseaux, recouvra la plupart des forteresses où Philippe avait déjà mis garnison, et fit quelques descentes sur différens points du territoire macédonien; mais, atteint d'une blessure, il se vit contraint de suspendre le cours de ses succès et de songer à la retraite.

Quelque temps après Philippe ayant manifesté des dispositions pacifiques, Phocion exhorta vivement les Athéniens à en profiter. Démosthène et d'autres orateurs étaient d'avis de rejeter les propositions de ce prince : « Quand donc conseillerez-» vous la guerre? dit à Phocion le démagogue » Hypéride. — Quand je verrai les jeunes gens » disposés à garder leurs rangs dans les batailles, » les riches à faire des sacrifices pour la patrie, et » les orateurs à ne plus mettre le trésor au pil-» lage. » Un autre orateur s'écria : « Hé quoi, » Phocion, maintenant que les Athéniens ont les » armes à la main, vous osez leur proposer de les » quitter! — Oui, je l'ose, reprit-il, quoique » je sache très-bien que j'aurai de l'autorité sur » vous pendant la guerre, et que vous en aurez » sur moi pendant la paix. » Comme Démosthène insistait sur l'avantage de transporter le théâtre de la guerre dans la Béotie, « N'examinons-pas, ré-» pondit Phocion, où nous livrerons la bataille, » mais comment nous la gagnerons. »

L'événement ne justifia que trop les craintes de ce sage magistrat. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse, joignit à Chéronée, dans la Béotie, les forces combinées des Thébains et des Athéniens, et remporta sur eux une victoire signalée. Phocion ne se trouva pas à cette bataille; la faction de ses ennemis l'avait éloigné du commandement; mais après cette désastreuse journée les Athéniens durent s'estimer heureux de le retrouver, toujours animé pour sa patrie d'un zèle que leur ingratitude n'avait pu rebuter. Ce ne fut cependant pas

plir les conditions que leur avait imposées Pl
vainqueur, que de s'exposer à de nouveaux
tres en persistant dans une résistance inutil

On apprit que le roi de Macédoine av
assassiné dans une fête. A la nouvelle de ce
nement, qui semblait devoir donner une nc
face aux affaires d'Athènes, Démosthène e
de son parti s'abandonnèrent aux transport
joie la plus vive, et parurent couronnés de
sur la place publique. Phocion leur fit sentir l
et l'inconvenance d'une pareille joie : « R
» montre, dit-il, un cœur plus bas, que de
» jouir de la mort d'un ennemi. D'ailleurs l'
» qui vous a défaits à Chéronée n'a qu'un h
» de moins. » Ces représentations ne produ
aucun effet, et le peuple continua d'app
aux invectives de Démosthène contre l
moire de Philippe et contre son fils Alex
que cet orateur représentait comme un
étourdi sans mérite et follement ambitieux.

Mais le nouveau roi fit bientôt voir co
l'on s'abusait sur son compte, en déjoua
sa fermeté les mesures que les Grecs avaient
contre lui. Nommé généralissime de tous les

ques autres orateurs qui avaient excité les Athéniens contre lui. Le peuple, consterné, ne savait à quoi se résoudre ; enfin tous les regards se tournent vers Phocion ; on le presse de dire son avis. Il se lève, et prononce ces paroles : « Athéniens, les orateurs « qu'Alexandre vous demande sont ceux-là mêmes « qui vous ont jetés dans le péril où vous vous « trouvez, péril si pressant, que si pour vous en « tirer on me demandait mes amis les plus chers, « je ne balancerais pas à les livrer, fussent-ils in- « nocens. C'est bien assez que la Grèce ait à dé- « plorer la ruine de Thèbes ; que le sort de cette « ville malheureuse nous serve de leçon, et nous ap- « prenne qu'il n'est pour Athènes qu'un seul moyen « de salut, la soumission au vainqueur. » En vain Démosthène voulut s'élever contre l'avis de Phocion ; il fut unanimement adopté, et les Athéniens se décidèrent pour la paix. L'orateur Demade, qui s'était conservé l'amitié d'Alexandre, obtint de ce roi la grâce de ses collègues ; Charidème seul fut excepté et banni. Le premier décret que les Athéniens dressèrent à cette occasion, et qu'ils envoyèrent à Alexandre, fut reçu par lui avec mépris ; ce prince tourna le dos aux députés qui en étaient porteurs, sans daigner s'informer de ce qu'il contenait ; mais quand Phocion vint lui en présenter un second, il lui fit l'accueil le plus distingué, et lui accorda tout ce qu'il demandait. Il conçut bientôt pour lui une sincère amitié, que ni le temps ni l'éloignement ne purent diminuer. Alexandre demanda plus d'une fois des conseils à Phocion, et il l'écoutait avec déférence ; il entretint avec lui une correspondance qui ne fut pas interrompue dans le cours de ses expéditions. Il lui fit offrir souvent de magnifiques présens ; mais le vertueux Athénien ne voulut jamais rien accepter. Un jour que le roi de Macédoine lui avait envoyé cent talens, Phocion demanda à ceux qui

puits, et se lava les pieds en leur présence.
vue ils redoublèrent leurs instances, a
avec une sorte d'aigreur qu'il était peu con
que l'ami d'un si grand prince vécût d
telle misère : Phocion demeura inflexible
cent talens furent reportés à Alexandre.

Si Phocion refusait les bienfaits d'Ale
il n'en était pas pour cela moins di
lui rendre toutes sortes de bons offices.
quérant, ayant besoin de galères pou
pléter sa flotte, avait fait demander celles
Athéniens s'étaient engagés à lui fournir. I
teurs voulurent faire rejeter cette demande
injurieuse à leur liberté : Phocion, consult
sujet, répondit qu'il était d'avis qu'on fît p
galères sur le champ ; « Car, ajoutait-il,
» ce que vous puissiez vous mettre vous-m
» la tête des forces de la Grèce, il vous c
» d'être amis de ceux qui occupent ce post

Harpalus, un des généraux d'Alexan
commandait en Asie, s'étant enfui ave

de ses richesses ; mais, pressentant que Pho-
erait plus difficile à corrompre, il lui envoya
ents talens. Phocion refusa ce présent avec
s, et répondit qu'il ferait repentir Harpalus
démarches s'il continuait à corrompre ceux
aient quelque pouvoir sur le peuple. Quel-
mps après les Athéniens s'étant assemblés
décréter le renvoi de cet hôte dangereux, les
rs qui en avaient reçu de l'argent, pour
cacher leur turpitude, furent les premiers à
contre lui : loin de suivre leur exemple,
on se montra si sensible au malheur d'Har-
et le traita avec tant de douceur, que celui-
lui offrir de nouveau des présens ; mais ce
ssi inutilement que la première fois. Il fut
chassé de la ville, et l'Aréopage informa
ceux qui s'étaient laissés corrompre par lui.
dès, gendre de Phocion, était de ce nom-
omme il conjurait son beau-père de prendre
nse : « Je ne vous reconnais plus pour mon
dre, puisque vous avez cessé d'être honnête
me, lui répondit le vertueux Athénien. »
bruit de la mort d'Alexandre causa aux
iens une joie immodérée ; ils criaient aux
: les gens sensés craignaient la guerre ; ils
t soutenus par Phocion. Celui ci, n'osant
à la vérité de cette nouvelle, tâchait de cal-
s esprits : « Si Alexandre est mort, disait-il,
sera demain et après-demain encore ; ainsi
s aurons tout le temps de délibérer. » Léos-
, guerrier valeureux, mais imprudent, qui
t avec le plus d'ardeur les Athéniens à pren-
armes, demanda d'un ton moqueur à Pho-
uel bien il avait fait à sa patrie depuis tant
es qu'il commandait : « Comptez-vous pour
, lui répondit le sage général, d'avoir été
e qne mes concitoyens, durant tout ce

joie à ces heureuses nouvelles, se livraient a
flatteuses espérances; les ennemis de Ph
croyant le confondre, ne cessaient de lui
les exploits de Léosthène : « Je voudrais le
» faits, répondit-il; mais je ne me repens
» conseils que j'ai donnés. » Il ne croyait pa
dût juger du conseil par le succès, et l'évé
ne lui fit pas changer d'opinion. Comme les
nouvelles accouraient coup sur coup, Phoci
prévoyait les suites funestes de cette guerr
cria : « Quand cesserons-nous donc de vai

Léosthène étant mort de ses blessures,
phile, qui fut nommé pour le remplacer,
d'abord des succès assez marqués sur les M
niens. Les Athéniens, enorgueillis de ces
phes, voulaient encore déclarer la guer
Béotiens : Phocion combattit avec force c
solution. Ses amis lui représentèrent que le
le ferait mourir s'il persévérait dans son
sition : « Il peut disposer de ma vie, re
» Phocion; mais ce sera injustement si je lui
» des conseils utiles, et ce serait avec justi
» lui en donnais de contraires à ses int
Voyant que les At niens ne se rendaien

dans l'assemblée ; les vieillards surtout s'en plaignaient hautement : « Qu'a donc cet ordre de si » terrible ? leur dit Phocion ; moi qui ai déjà » quatre-vingts ans, ne serai-je pas à votre tête ? » Quand on fut arrivé à l'endroit où devait se donner le combat, tous s'empressent autour de lui, tous se mêlent de lui donner des conseils : « Grands » dieux ! s'écria Phocion, combien je vois ici de » capitaines, et combien peu de soldats ! » Lorsqu'il eut rangé son armée en bataille, un de ses fantassins s'avança hors des lignes ; puis, voyant un des ennemis venir à lui, il eut peur, et alla reprendre son rang : « Jeune homme, lui dit Phocion, n'as-tu pas honte d'avoir abandonné » deux postes en un jour, celui que ton général » t'avait donné, et celui que tu avais pris toi-» même ? » A ces mots il charge les ennemis, les met en fuite, en fait un grand carnage, et tue Micion, leur chef, de sa propre main.

Les craintes qu'il avait manifestées dès le commencement de la guerre ne furent que trop tôt justifiées. Battus à Cranon, ville de Thessalie, les Athéniens s'attendaient de jour en jour à voir Antipater entrer dans leur ville en vainqueur irrité. Devenus plus sages à la vue du danger, ce ne fut plus à des orateurs audacieux qu'ils donnèrent leur confiance, mais à Phocion et au philosophe Xénocrate, qui, à son exemple, avait désapprouvé la guerre. Ils furent envoyés tous deux vers Antipater pour implorer sa clémence. Xénocrate, qui parla le premier, ne fut pas accueilli par ce prince avec les égards dus à sa haute vertu ; mais à peine Phocion eut-il parlé, qu'Antipater se montra très-disposé à la paix, et n'imposa aux Athéniens que des conditions assez douces. Il avait néanmoins exigé qu'on lui livrât Démosthène ; mais celui-ci prit la fuite, et s'empoisonna peu de jours après.

tique à Athènes pour y établir l'oligarchi
avait mis Phocion à la tête des affaires. Ce
magistrat gouverna ses concitoyens avec beau
de justice et de douceur ; il ne s'adjoignit
ses fonctions que les plus honnêtes citoyen
éloigna tous ceux qu'il connaissait pour turb
et avides de nouveautés. Persuadé que les A
niens n'étaient point capables de supporte
servitude ni une liberté absolue, il crut d
ôter à l'une ce qu'elle aurait eu de trop dur
l'autre ce qu'elle avait d'excessif et de licenc
ainsi, sans compromettre les intérêts de sa p
il secondait les vues d'Antipater. L'orateu
made partageait avec Phocion les bonnes g
de ce prince ; mais un mot de celui-ci p
quelle différence il savait mettre entre ces
Athéniens : « J'ai deux amis à Athènes, d
» Phocion et Demade : le premier est un ho
» qui ne veut rien recevoir, quelque service
» me rende ; le second n'est jamais con
» quelque chose que je lui donne. » — « Vo
» pouvez m'avoir en même temps pour flatte

« grand qu'Alexandre ; pourquoi voulez-vous que « j'accepte vos présens, lorsque j'ai refusé ceux « de ce prince ? » Rien ne faisait éclater davantage la vertu de Phocion que cette honorable pauvreté dans laquelle il avait vieilli, quoiqu'il eût été tant de fois général, et qu'il eût eu des rois pour amis. Pendant ses momens de loisir il cultivait un petit champ qui eût à peine suffi au besoin de l'homme le plus modéré dans ses désirs, et qui procurait à Phocion un superflu dont il soulageait les besoins des autres. Il vivait avec une épouse digne de lui. Un jour qu'une femme athénienne étalait ses bijoux devant elle avec ostentation, « Pour moi, dit-elle, mon seul ornement « c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours « élu général des Athéniens. »

Après la mort d'Antipater il s'éleva deux factions en Macédoine. Polysperchon, qu'il s'était désigné pour successeur dans la régence, était à la tête de l'une ; à la tête de l'autre était Cassandre, fils d'Antipater, qui, sitôt que son père eut fermé les yeux et avant qu'on en eût appris la nouvelle à Athènes, se hâta d'envoyer Nicanor prendre le commandement de Munichie à la place de Menillus. Celui-ci invita les Athéniens à rester fidèles à Cassandre, et à conserver l'ordre des choses établi par Antipater : les Athéniens demandèrent qu'il évacuât Munichie. Nicanor n'en paraissait pas éloigné ; il les amusait pendant le jour par des harangues et des négociations, et pendant la nuit il introduisait de nouveaux soldats dans la place. Il avait formé des liaisons avec Phocion, qui, toujours ennemi de l'autorité populaire, parce qu'il aimait sincèrement sa patrie, ne se refusa pas aux avances de Nicanor ; mais n'étant pas instruit de ses desseins secrets, il eut l'imprudence de se rendre auprès du peuple garant de la sincérité de Nicanor, qui profita de

titué du commandement, est appelé en jus
à recours à Polysperchon, qui par une lâch
tique, ose le livrer aux députés d'Athènes. .
pris de toutes les lois, on admet dans l'ass
qui doit prononcer sur son sort des étrange
esclaves, des hommes notés d'infamie, et
des femmes; ceux qui réclament contre c
galités sont chassés à coups de pierre,
amis sont accusés avec lui; ses ingrats conc
refusent d'entendre sa défense. Voyant q
plus rien à espérer pour lui, il veut du
détourner le coup qui menace ses amis : «
» niens, dit il, je mérite la mort puisque
» voulez; mais ceux qui sont avec moi, pc
» les feriez-vous mourir? De quoi sont-i
» pables? — Ils sont tes amis, » répond
pulace en fureur. Dès ce moment Phoc
dit plus rien. On passe aux suffrages, et
voix unanime, ils sont presque tous co
nés à mort. Les compagnons de Phocion,
dris par les cris de leurs parens et de leur

ns. Cependant, peu touchés de sa grandeur me et de son impassibilité, plusieurs de ses emis le suivaient en l'accablant d'injures; d'eux poussa l'outrage jusqu'à lui cracher au ge : « Ne peut-on point empêcher cet homme commettre ces indignités ? » dit Phocion air tranquille en se tournant vers les magis-. Arrivé dans la prison, son courage ne l'aban-na pas. Au moment de boire la ciguë on lui anda s'il n'avait rien à faire dire à son fils : ui certes, répondit-il; c'est de ne point se uvenir de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, lus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser e le premier la ciguë : « C'est me demander a sacrifice bien pénible, lui dit Phocion; mais mme je ne vous ai jamais rien refusé pendant a vie, je vous accorde cette dernière satisfac-on à ma mort. » Quelques momens après il sa la coupe, et il expira, l'an 319 avant J.-C. a condamnation de ce grand homme, aussi ste que celle de Socrate, fut bien plus funeste patrie, car Phocion était le seul qui eût été able de la sauver si elle s'était abandonnée à conseils. Les Athéniens ne tardèrent pas à re-naître leur injustice; ils lui érigèrent un tom-u et une statue d'airain.

ARATUS,

DIT LE SAUVEUR DE SYCIONE

La ville de Sycione, long-temps sou
régime de l'aristocratie, était tombée d
état de troubles qui naît de l'inquiétude et
bition des démagogues, et après les orage
fausse liberté elle avait passé sous la verg
suite de tyrans.

L'un d'eux, nommé Cléon, finit par u
violente. Les Sycioniens mirent à la tête
gouvernement deux hommes qui devaien
mérite et à leurs vertus la confiance de leur
toyens; l'un était Timoclide, et l'autre Cli
premier mourut paisiblement : Abantidas,
ambitieux, assassina le second, et usurpa
rannie. Clinias laissait un fils âgé de sep
c'était Aratus; il était né l'an 272 avant
L'assassin du père aurait aussi voulu fra
fils; mais, à la faveur du trouble auque
donné lieu cette scène de meurtre, quelqu
de Clinias protégèrent la fuite du jeune A
qui fut accueilli chez la sœur même du
épouse du frère de Clinias. Cette femme, n
lement bonne, et persuadée d'ailleurs que
par la volonté de quelque dieu que cet
avait cherché un asile chez elle, le cach
l'intérieur de sa maison, et le fit conduire
tement à Argos.

tus, sauvé ainsi d'un si grand danger, sen-
ce moment s'allumer dans son cœur la
la plus violente contre la tyrannie; senti-
qui chez lui se fortifia avec l'âge. Recueilli
s hôtes et les amis que son père avait eus à
, il fut élevé avec tous les soins dus à sa
nce et aux heureuses dispositions qu'il an-
it. Dès sa plus tendre jeunesse il s'était fait
quer par une gravité, une maturité de juge-
au-dessus de son âge, et surtout par ce cou-
réfléchi qui, moins brillant que l'impétuo-
nerrière, est d'un si grand avantage dans les
es politiques. Aussi les bannis de Sycione,
raient apprécié le mérite naissant d'Aratus,
nt déjà les yeux sur lui, le regardant comme
futur libérateur. Leurs espérances ne furent
déçues.

usurpateur Abantidas ne vivait plus; mais sa
n'avait pas encore recouvré sa liberté; elle
ssait sous un autre tyran nommé Nicoclès.

é seulement de vingt ans, Aratus forma une
piration contre lui; et quoique Nicoclès, qui
fiait de lui, observât de près toutes ses dé-
hes, il sut si bien couvrir son dessein, et le
uisit avec tant de prudence et de secret, qu'il
nt à entrer de nuit dans Sycione par-dessus les
illes; aussitôt il s'empara des postes, qu'il fit
per par les conjurés. Le peuple s'assemblait
multe, ne sachant rien de certain sur tout ce
e passait; alors un héraut cria à haute voix:
ratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la
berté. » Entraînée par cette invitation inespé-
, la foule se précipite vers le palais du tyran,
met le feu. Nicoclès ayant eu le temps de s'é-
er, cette révolution ne coûta pas une goutte de
g, ce qui n'est pas la circonstance la moins
le du triomphe d'Aratus.

Il se hâta de rappeler les citoyens que les tyrans

avaient bannis : plusieurs menaient depu
temps une vie errante et misérable. Mais
peu satisfaits d'être réintégrés dans leur
voulurent aussi l'être dans les biens dont il
été dépouillés, et chasser des propriéta
avaient au moins en leur faveur le droit qu
une longue jouissance. Ces prétentions,
liables avec le repos de l'état, menaçaier
trie de nouvelles dissensions ; déjà même
gone Gonatas, roi de Macédoine, se dis
profiter de ces troubles naissans pour été
domination.

Aratus, pour prévenir ces dangers
parti de réunir Sycione à la ligue des
Cette ligue était encore faible et peu flo
de petites villes la composaient. Le sol de
était peu fertile, et les côtes manquaient
Elle n'avait pas, dans l'union de toutes se
la force d'une seule ville puissante; mais,
par le bon ordre, réglée par de sages loi
tout habilement gouvernée, elle se conse
temps libre, rendit la liberté à une par
Grèce, et y tint la place qu'avaient aut
cupée Athènes et Lacédémone aux jours
puissance.

Aratus fut l'auteur de cette prospérit
se lassait pas d'admirer sa conduite et so
tère; généreux, magnanime, uniquemen
à ce qui est honnête, il n'avait de pas
l'horreur de la tyrannie et l'amour de l'
il tenait les rênes; la haine et l'amitié
en son cœur rien de relatif à lui-même;
à cet égard d'autre règle que l'utilité p
aussi ne paraissait-il pas ami aussi zélé q
généreux. C'était, en beaucoup de ch
homme accompli pour être à la tête des
parlant bien, parlant juste, et se taisant
il soutenait avec douceur les discussion

t souvent dans les délibérations. Il ne le cé-
personne dans l'art de faire des amis et des
ces. Excellent pour les entreprises hardies,
e à préparer des surprises, à les conduire, à
ofiter, il devenait timide dans un jour de
lle, et peut-être aucun homme célèbre n'a
x fait connaître qu'il est plusieurs sortes de
ige. C'était dans les situations qui semblaient
pérées qu'Aratus trouvait toute la force de
ourage, toute la profondeur de son jugement,
ouvent dans les occasions moins alarmantes
rdait tous ses avantages par excès de circons-
on, comme si ses qualités eussent été engour-
par la sécheresse d'une exécution trop facile.
atus, après avoir réuni sa patrie à la ligue
achéens, servit dans leur cavalerie, et mérita
on obéissance l'amitié de ses généraux. Quoi-
eût infiniment contribué au pouvoir et au
t de la ligue par sa propre réputation et par
rces de sa patrie, il se montra constamment
soumis que le dernier soldat au chef qui
nandait les Achéens, quelque petite et obs-
que fût la ville dont on l'avait tiré.

fut long-temps sans pouvoir accorder les ban-
appelés à Sycione avec les propriétaires des
s dont ils avaient été dépouillés ; il n'aurait
e jamais pu y parvenir sans l'amitié du roi
ypte Ptolémée. Leur liaison était fondée sur
amour commun pour les arts. Sycione, patrie
atus, avait été le siége d'une des plus célèbres
s de peinture, et comme il y avait puisé le
et la connaissance de cet art, il était chargé
le roi d'Egypte de lui envoyer de la Grèce
ce qu'il pouvait trouver d'ouvrages des plus
ds maîtres ; il crut donc pouvoir implorer la
rosité de ce prince dans les débats fâcheux
livisaient sa patrie. Il s'embarqua pour l'E-
, où il n'arriva qu'après avoir essuyé bien

des contretemps et des dangers. Il eut une long audience du roi, qui l'estima d'autant plus qu'il connut davantage, et qui lui donna pour sa vi la somme de 150 talens (450,000 francs).

De retour de Sycione, Aratus fut nommé se arbitre souverain pour terminer à son gré to les différens des bannis et pour régler leurs in rêts. Mais, par une modestie toute politique, il fusa constamment cet honneur pour lui seul, et s' tant adjoint quinze des citoyens les plus estim de Sycione, il parvint, après beaucoup de pei et de travail, à terminer toutes les opérations latives à la répartition de la somme donnée par roi d'Egypte. Chacun fut indemnisé des pert qu'il avait supportées; les anciens et les nouvea propriétaires, ennemis par division d'intérêt, c sèrent de se haïr quand cette cause n'exista pl Dans leur reconnaissance pour Aratus, les exi lui décernèrent une statue d'airain, et par u inscription que nous a conservée Plutarque, on déclara le père du peuple, le sauveur de la pat

Créé pour la première fois préteur (ou chef la ligue achéenne) par les Achéens, il alla se mettre la Calydonie et la Loeride. Il partit de avec dix mille hommes pour aller au secours Béotiens; mais il n'arriva qu'après la bataille qu perdirent à Chéronée, où ils furent battus par Étoliens.

Huit années après ayant été élu pour la seco fois général des Acheens, il signala sa magis ture par une action que Plutarque égale aux treprises les plus fameuses des anciens héros gr

L'isthme de Corinthe joint le continent d Grèce avec celui du Péloponèse. La citadelle Corinthe, connue sous le nom d'*Acro-Corin* était située sur une haute montagne au milie ces deux continens, et les séparait dans un sage assez étroit. Pourvue d'une bonne

nison, elle empêchait toute communication au-dedans de l'isthme par terre et par mer, et rendait celui qui en était possesseur en quelque sorte maître de la Grèce; c'est pourquoi Philippe appelait cette citadelle *les entraves de la Grèce.*

Le roi de Macédoine Antigone s'était emparé par surprise de cette place, qu'il convoitait depuis long temps, dans le dessein d'assujettir tout le Péloponèse. Ce fut aussi par surprise, mais non sans courir de grands dangers, qu'Aratus eut la gloire de la lui enlever. Il méditait depuis quelque temps sur les moyens d'exécuter un dessein aussi important, lorsqu'un hasard lui en fournit heureusement l'occasion.

Un habitant de Corinthe, nommé Ergine, était venu à Sycione, et avait contracté dans cette ville une amitié particulière avec un banquier ami intime d'Aratus. Leur conversation roulant un jour sur la citadelle de Corinthe, Ergine dit à son ami qu'en allant voir Dioclès, son frère, qui était soldat de la garnison, il avait remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé dans le roc, qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle était fort basse. Le banquier ne laissa pas tomber cette parole, et demanda en riant à son ami s'il désirait faire sa fortune et celle de son frère. Ergine entendit bien ce qu'on voulait lui dire, et promit de sonder sur cela Dioclès, son frère.

Peu de jours après il revint à Sycione, et se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur; ajouta que son frère était disposé à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de cette entreprise. Aratus, de son côté, promit de leur donner soixante talens si le projet réussissait. Mais comme il n'avait pas une somme si considérable, et qu'il ne voulait pas l'emprunter, dans la crainte de faire naître quelques soupçons qui dévoilassent son des-

vertu que des richesses : Aratus alla plus l
core ; l'emportant sur leur désintéressement
générosité, il sacrifia volontairement son
une entreprise qui l'entraînait seul dans
grand danger, mettant tous ses soins à ce
concitoyens ignorassent et ses démarche
bienfait qu'il leur préparait. Comment ne
mirer un homme qui, tout entier à sa patr
pose ainsi ses jours sans autre gage pour lu
que l'espoir de faire une belle action !

Les préparatifs de l'entreprise furent tr
de plusieurs contre-temps fâcheux, dont
aurait suffi pour tout déconcerter, si quelqu
dans de telles occasions, eût été capable d
bler la présence d'esprit d'Aratus. Il ord
toutes ses troupes de passer la nuit sous les
il prit ensuite avec lui quatre cents hommes
qui portaient avec eux des échelles, et le
droit à une des portes de la ville, dans l'enc
laquelle était la citadelle, sur la crête d'un
escarpé. Ils escaladèrent les murailles sa
[illegible]

Cependant Aratus continuait sa marche. Arvé au pied du rocher sur lequel la citadelle ait bâtie, il l'escalada à la tête des siens; mais n brouillard épais, qui s'était tout à coup éleé de la mer au moment où il franchissait la uraille, lui avait fait prendre un sentier pour autre. Pour plus grand embarras, les trompettes ennemies sonnaient l'alarme de tous côtés. Heureusement la lune dissipa tout à coup les nuages, et lui fit reconnaître son chemin; il le suivit à la tête de cent hommes des plus résolus, et arriva enfin avec beaucoup de peine à l'endroit qu'on lui avait indiqué; mais il y trouva la garnison prête à le recevoir. Aussitôt il dépêcha Ergine pour informer les trois cents hommes qu'il avait laissés derrière lui du danger qui le menaçait. Ces derniers, postés au bas du rocher, virent, sans être aperçus, Archelaüs, commandant des troupes d'Antigone, monter à la citadelle avec un détachement assez considérable, dans le dessein d'aller charger Aratus en queue. Archelaüs ne fut pas plutôt passé, que, sortant comme d'une embuscade, ils tombèrent sur sa troupe et la mirent en fuite. Cependant Ergine arrive et leur apprend qu'Aratus était aux prises avec les ennemis, et avait le plus grand besoin de secours. Ils ordonnent aussitôt à Ergine de les conduire vers leurs compagnons; guidés par lui, ils gravissent le rocher. Leur jonction s'étant opérée avec Aratus, ils prennent poste sur la muraille, et sont bientôt maîtres de la citadelle; en même temps le reste de leurs troupes arrive de Sycione. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes avec joie, et se joignent à eux pour faire prisonniers les gens d'Antigone.

Aratus, après avoir bien assuré sa victoire, descendit de la citadelle pour se rendre au théâtre, où se porta une foule innombrable de peuple attirée par la curiosité de le voir et de l'entendre. Quand

d'eux était le philosophe Persée, qui se r
Cenchrées après avoir été chassé de la cita
Quelqu'un lui disait un jour, suivant la m
des stoïciens, qu'il n'y avait de vrai génér
le sage : « J'ai cru long-temps à ce principe d
» non, répondit Persée; mais un jeune h
» de Sycione m'a prouvé le contraire. » Peut
comme l'observe judicieusement M. Lévesq
maxime conservait-elle toute sa force, et le
Aratus était-il en effet plus sage que le philo
Persée.

Ce fut du jour de la délivrance de Corinth
commença la puissance des Achéens. Diffé
villes du Péloponèse, Mégare, Trézène, Ep
et autres, secouèrent le joug du roi de Macéd
et entrèrent dans la confédération. « On ava
dit un auteur moderne, les Lacédémonien
Athéniens, dans le temps de leur grandeur,
tirer les peuples à leur alliance que pour les c
ner; les Achéens, au contraire, indifférer
plaisir de la domination, n'avaient d'autre bu
de faire partager à leurs voisins le bonheur

villes dont ils abandonnaient la domination. Ainsi chaque jour la ligue achéenne voyait augmenter ses forces par les bienfaits qu'elle répandait autour d'elle.

Une gloire si pure fut particulière à l'Achaïe, ou plutôt elle fut celle de l'homme extraordinaire qui était l'âme de la confédération. En effet, la réputation et le crédit d'Aratus étaient si grands parmi les Achéens, que comme il était défendu par la loi d'élire le même homme préteur plusieurs années de suite, on l'élisait au moins de deux années l'une, et que de fait, par ses conseils, il commandait toujours sans aucune discontinuation. On voyait clairement que ni les richesses, ni la gloire, ni l'amitié des rois, ni l'intérêt particulier de Sycione même, sa patrie, rien enfin ne lui était plus cher que l'avantage et l'accroissement de la ligue achéenne.

Aratus, voyant avec peine les Argiens soumis au joug du tyran Aristomachus, entreprit de les en délivrer, et se fit un point d'honneur de rendre à cette ville la liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, et en même temps d'ajouter une ville si puissante à la ligue des Achéens. Son entreprise ne réussit pas alors.

Aristomachus ayant été tué par ses propres domestiques, Aristippe, encore plus détestable tyran que le premier, se saisit de l'autorité, et, malgré les efforts d'Aratus, il eut l'adresse de s'y maintenir du consentement même des Argiens. Mais, regardant Aratus comme un ennemi mortel pendant la vie duquel la sienne serait toujours en danger, il résolut de le faire assassiner de concert avec le roi de Macédoine Antigone Doson. Déjà étaient répandus avec profusion des gens qui épiaient l'occasion d'exécuter ce complot : mais il n'est pas pour un chef de garde plus sûre que l'affection ferme et sincère de

ceux qu'il commande ; quand le peuple et les grands, dit Plutarque, sont accoutumés à ne pas craindre leur chef, mais à craindre pour lui, toutes les oreilles, tous les yeux sont ouverts pour veiller à sa sûreté. Aratus l'éprouva bien dans cette occasion.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour délivrer Argos de l'oppression, cet infatigable ennemi des tyrans parvint à remporter une victoire éclatante sur Aristippe, qui perdit la vie dans le combat. Mais Aratus ne put encore rendre les Argiens à la liberté ; de nouveaux oppresseurs, Agias et le jeune Aristomachus, se jetèrent dans Argos avec les troupes du roi, et s'emparèrent de l'autorité.

Aratus augmenta sa renommée par les avantages qu'il remporta sur les Etoliens. Ils avaient pour alliés les Lacédémoniens, conduits par Agis, jeune roi, célèbre par son enthousiasme pour les vieilles institutions de son pays, et qui mourut inutilement pour elles. Aratus, par amour pour le bien de l'état, ne craignit pas d'encourir pour quelque temps le reproche de lâcheté : au lieu d'attaquer les ennemis et de les troubler dans leur marche, il parut craindre de se mesurer avec eux, et les laissa franchir tranquillement la montagne de Géranie ; il ne les inquiéta même pas quand ils attaquèrent Pallène, dont ils se rendirent maîtres ; mais ce succès qu'il leur abandonnait devait être le dernier. Dès qu'il crut leur avoir inspiré assez de confiance par sa politique inertie, il les étonna par une attaque imprévue, et fit succeder en eux la terreur à l'imprudente témérité ; comme ils se défendirent en désordre, il remporta sur eux une victoire complette. Cette action lui fit beaucoup d'honneur, et changea en applaudissemens et en éloges les reproches injurieux qu'on lui avait faits et qu'il avait souffert patiemment.

Toutes les vues d'Aratus, toutes ses entreprises tendaient à chasser les Macédoniens du Péloponèse, à abolir la tyrannie et à rétablir les villes dans leur ancienne liberté et dans l'usage de leurs lois, et ce fut par ce motif que tant que vécut Antigone Gonathas il se montra constamment l'ennemi de ce prince et des Macédoniens, pour lesquels il avait le défaut d'affecter trop de mépris. Il garda la même conduite sous le second Demetrius, qui avait remplacé Antigone Gonathas sur le trône de Macédoine. Il voulut enlever Athènes à ce prince, et fut défait près de Phylasie, par un lieutenant de Demetrius; le bruit se répandit même qu'il avait été tué, et les Athéniens, toujours lâches adorateurs de celui qui les tenait sous le joug, se ceignirent la tête de couronnes pour complaire au roi de Macédoine. Mais ce prince étant mort peu de temps après, ils s'empressèrent d'appeler Aratus à leur délivrance. Aratus, quoique les Achéens eussent cette année-là un autre préteur que lui, et qu'une maladie grave l'obligeât à garder le lit, se fit porter en litière à Athènes. Il servit les Athéniens comme s'il eût ignoré l'insulte qu'ils lui avaient faite, leur fit rendre le Pirée, Munichie, Salamine et Sunium, pour cent cinquante talens (quatre cent cinquante mille francs), et lui-même paya pour eux de ses propres deniers le tiers de cette somme.

Aratus avait toujours à cœur la délivrance d'Argos; il fit proposer à Aristomachus de remettre cette ville en liberté, de l'associer à la ligue achéenne, et de préférer l'estime et la considération d'une nation puissante à la tyrannie d'une seule ville, qui le rendait l'objet de la haine générale, et l'exposait à un danger continuel. Aristomachus prêta l'oreille à ce conseil, et demanda à Aratus de lui envoyer cinquante talens (cent cinquante mille francs), qu'il devait à ses

troupes. Aratus les lui fit passer, et Aristomachus paya ses troupes, les licencia, et abdiqua la tyrannie. Ce fut ainsi que la ligue achéenne acquit Argos et Phliasium ; déjà elle était renforcée de l'accession des Eginètes et d'une partie de l'Arcadie.

Mais il s'élevait contr'elle un dangereux ennemi ; c'était Cléomène, roi de Lacédémone, jeune prince plein de valeur, qui méditait une grande révolution dans son pays, et croyait ne pouvoir l'amener que par une guerre, parce que la guerre augmenterait nécessairement son crédit s'il y remportait de grands avantages. Sous prétexte de protéger contre les Achéens ceux des Arcadiens qui n'étaient pas encore entrés dans leur confédération, il se mit en campagne à la tête d'une armée peu nombreuse, mais pleine de confiance et d'ardeur. Les Achéens avaient à lui opposer vingt mille hommes de pied et mille chevaux. Cléomène les rencontra près de Pallantium, ville d'Arcadie, et leur présenta la bataille. Aristomachus, qui était alors préteur, n'était pas d'avis de refuser la bataille qu'offrait le Spartiate. Aratus parvint à le faire changer de sentiment; il ne voulait pas exposer les forces de la ligue dans une action décisive avec l'impétuosité d'un général ami des hasards. Il avait peut-être sauvé un grand désastre à sa patrie; il n'en fut pas moins appelé en jugement. Ses accusateurs prétendaient qu'il avait privé les Achéens d'une victoire que leur assurait la supériorité du nombre; mais l'estime des citoyens rendit vaine l'accusation, et il fut élu préteur l'année suivante, pour la douzième fois.

Pendant cette préture il fut défait par Cléomène près du mont Lycée, et l'on crut encore cette fois qu'il avait été tué; les ennemis eux-mêmes étaient dans cette croyance; mais il devait mettre à profit leur erreur. Après sa défaite, au

le songer à sa sûreté, il se jeta sur Mantinée, alliée des Lacédémoniens, s'en empara urprise, et acquit seul aux Achéens vaincus l'ils auraient eu bien de la peine à obtenir par victoire.

t avantage fut contrebalancé peu de temps par la perte d'une autre bataille, dans la-e un grand nombre d'Achéens furent tués leur général Lysiade. Après cette victoire mène ravagea le territoire de Mégalopolis, it un butin considérable. Les Achéens ren-t Aratus presque seul responsable de leur te, parce qu'il avait paru abandonner Lysiade. conseil s'étant assemblé, on décréta qu'on urniraît plus d'argent à Aratus, et que s'il vou-continuer la guerre il la ferait à ses dé-Aratus, affecté d'un pareil affront, vou-l'abord se démettre de la préture; mais quelques réflexions il supporta ce chagrin, ant ensuite mené les Achéens à Orchomène, nbattit contre Mégistonus, beau-père de Cléo-, remporta la victoire, lui tua trois cents mes, et le fit lui-même prisonnier. C'est ainsi par une entreprise audacieuse il sut ré-une faute commise par excès de circons-on.

s premiers avantages de Cléomène ne de-t être que le prélude d'un enchaînement de s nouveaux. Il reprit Mantinée, enleva Pal-et d'autres places, reçut les soumissions des siens, et mit garnison dans leur ville. Les ens craignaient d'éprouver chaque jour des tions nouvelles; l'esprit de révolution se ré-ait partout, et Cléomène avait des partisans ione et à Corinthe. Aratus, muni de pleins oirs, va punir les Sycioniens qui sont con-ns de s'être laissés corrompre. Il vole ensuite rinthe pour y rétablir le bon ordre, et la plus

ne lui parut pas un dédommagement du
lui avaient fait en laissant échapper Ara

« Jusque là, dit M. Lévesque, qui r
» ble avoir le mieux apprécié la politique
» jusque là c'était surtout par la protc
» rois d'Egypte que l'Achaïe s'était
» mais ces rois crurent que leurs intérêts
» plus les mêmes quand Cléomène lei
» près de rendre à Lacédémone son
» prépondérance. Les souverains d'Egy
» Syrie, qui n'avaient défendu que pour
» pre avantage la ligue achéenne, n'av
» d'intérêt à la protéger contre les S
» peu leur importait en effet que ce
» ou l'Achaïe qui mît une barrière aux e
» des rois de Macédoine, et ils auraient
» donner la préférence aux Lacédémoni
» on s'exagérait la force actuelle par le
» qui s'était conservé de leur ancier
» sance.

» Si donc Ara changea tout à cou

» rait eu celui de faire des progrès, et peut-être » d'accomplir ses desseins. Cependant Aratus n'a » pu échapper aux reproches des anciens; mais » n'était-il pas plus glorieux pour la ligue qu'il » gouvernait d'avoir pour allié ou même pour » protecteur le vertueux Antigone Doson, que » de risquer de tomber sous le joug de Cléo- » mène? »

Il est vrai que le roi de Sparte, après avoir remporté de si grands avantages sur les Achéens, affectait de ne demander autre chose que le commandement de la ligue; mais Aratus, qui connaissait le caractère impérieux et l'ambition démesurée de Cléomène, ne fut pas dupe de cette apparente modération. Il savait que ce prince, en commandant l'Achaïe, la rendrait sujette de Lacédémone, et que les confédérés trouveraient en lui un maître dur, ami des révolutions, qui venait de tout renverser dans son pays, et qui voudrait renverser de même toute la ligue. D'un autre côté, le caractère loyal du roi de Macédoine et l'intérêt de son royaume étaient pour Aratus de sûrs garans de la sincérité de ses dispositions en faveur des Achéens; assez voisin de l'Achaïe pour la secourir à propos, il en était trop éloigné pour la maintenir dans l'asservissement.

Voilà, n'en doutons pas, les considérations qui dirigèrent la conduite d'Aratus, et non la jalousie dont on l'accuse d'avoir été animé contre Cléomène. Sa grande âme était trop étrangère à un sentiment si bas; d'ailleurs aurait-il oublié dans cette seule conjoncture, la plus importante de sa vie politique, la règle qu'il suivit constamment, de n'avoir d'autres affections que celles que commandait l'intérêt public?

Néanmoins, quelque jugement que l'on porte sur la conduite d'Aratus, il faut au moins lui

qu'ils mesurent tout sur leur utilité pa
Néanmoins il ne voulut pas appeler ouv
le roi de Macédoine à son secours, ni
ce parti de lui-même, parce que si la né
venait à mal réussir, toute la haine en t
sur lui, et que d'ailleurs c'était anne
Achéens qu'il désespérait absolument
affaires, puisqu'il leur proposait d'avoir
leur ennemi déclaré. Il eut donc, en ha
tique, l'art de conduire toute l'affaire
raître y prendre part. Il s'assura par des
directes des dispositions du roi Antigon
l'amener à offrir en quelque sorte son
aux Achéens. Le conseil de la ligue, assem
délibérer sur cette proposition, était
l'accepter; mais Aratus, sûr de la bonn
d'Antigone, représenta que rien n'obli
core de se presser, et qu'il était de l'ho
la république de faire des efforts pour se
par elle-même, et de ne réclamer les
roi que lorsqu'ils seraient devenus né
Cette nécessité se déclara bientôt. La pe
gos et de Corinthe avait mis le con
désastres de la ligue; Cléomène venait
Sycione, où Aratus s'était retiré après l

oulaient pas qu'il exposât des jours si pré-
en passant au travers des ennemis. Les
s et les enfans l'environnaient, l'appelaient
re et leur sauveur, et le tenaient étroite-
mbrassé en fondant en larmes. Aratus les
, et après les avoir consolés il se rendit à
sur le bord de la mer, avec quelques amis
fils, qui entrait alors dans l'adolescence,
nbarquèrent de là pour Egium, où se te-
conseil.

décréta qu'il était temps d'appeler Antigone:
gageait à lui remettre la citadelle de Co-
on lui donnait des ôtages; Aratus même
oya son fils. Le roi de Macédoine, sans
de temps, s'avança à grandes journées,
enant vingt mille hommes de pied, tous
oniens, et quatorze cents hommes de cava-
ratus, suivi des principaux officiers de la
ération, alla par mer au-devant d'Anti-
l'insu des ennemis.

gone, instruit de l'arrivée d'Aratus, s'a-
vers lui, et lui rendit tous les honneurs
a haute réputation; mais lorsque dans la
eut reconnu sa probité et son grand sens,
ecorda une confiance sans bornes. Il est
'Aratus joignait à sa grande capacité pour
ires des formes aimables qui charmèrent
aussi Antigone n'eut pas plutôt connu la
de son caractère et toutes les autres qua-
i le rendaient si propre à être l'ami d'un
, qu'il le préféra, non seulement à tous les
s, mais même aux Macédoniens qu'il avait
de lui, et l'employa constamment dans
es affaires.

ivée de ce prince dans le Péloponèse devait
n terme à la fortune de Cléomène. Ce n'est
, savant dans l'art de la guerre, le roi de
e contrebalançât par quelques avantages les

succès d'Antigone et des Achéens; mais comme il n'avait pas les mêmes ressources que ses ennemis, il finit par perdre successivement toutes les places qu'il avait conquises dans le Péloponèse, et vit les autres se détacher de son alliance; enfin, obligé de commettre à Sélasie toute sa fortune au hasard d'une seule action, il fut défait, et réduit à chercher un asile en Egypte, où il termina ses jours. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ces événemens, auxquels Aratus prit une part glorieuse, ainsi que le jeune Philopœmen, qui annonçait déjà ce qu'il serait un jour.

Au milieu de ses succès Antigone se montra constamment humain et généreux envers les peuples vaincus. Après la fuite de Cléomène il s'était emparé de Sparte; mais au lieu de détruire cette ville et d'en asservir les habitans, il la traita moins en vainqueur qu'en ami. Les Achéens n'eurent point à se repentir d'avoir recherché la protection de ce prince : « Il établit, il est vrai, dit M. Lévesque, des garnisons à Corinthe et à Orchomène, et c'était des entraves qu'il mettait au » Peloponèse; mais si la liberté des Achéens put » en souffrir, ils n'eurent pas le droit d'accuser » Antigone, parce que cette mesure était ordonnée par la rigueur des circonstances. Plaignons cependant la ligue achéenne d'avoir été » réduite à regarder comme seul garant de son » repos l'estime qu'Antigone avait conçue pour » Aratus; plaignons-la de ce que sa tranquillité » n'était établie que sur les vertus de ce prince, » car un état est bien malheureux quand ses destins sont attachés à la conservation d'un protecteur. Antigone Doson mourut trop tôt pour » la Macédoine, pour l'Achaïe, pour la Grèce » entière. »

Depuis que Cléomène avait perdu son royaume, et qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à

, avait en quelque sorte pacifié la Grèce,
uples du Péloponèse, las des premières
s, et persuadés que l'état présent des af-
durerait toujours, avaient entièrement né-
es armes et le métier de la guerre. Les
ıs songèrent à profiter de cette indolence;
pouvaient souffrir la paix, parce qu'ils
accoutumés à vivre de rapines. Cependant
ıte les retint tant que vécut Antigone; mais
a mort ils méprisèrent la jeunesse de Phi-
son successeur, entrèrent à main armée dans
ponèse, et ravagèrent les terres de la Mes-
Aratus fut indigné de ces violences. Il
ut que Timoxène, qui était alors préteur des
ns, cherchait à gagner du temps, parce
on année allait expirer. Comme il était
é pour lui succéder l'année suivante, il
de cinq jours son généralat pour voler au
s des Messéniens; il assembla sur-le-champ
upes de la ligue, et éprouva une défaite
ète près de Caphyes. La vigueur des Achéens
affaiblie dans le repos et l'inaction pen-
ue les Macédoniens combattaient pour leur

accusa Aratus d'être l'auteur de ce désastre.
a de prouver que ce n'était point par sa faute
bataille avait été perdue; du reste il ajouta
l avait manqué en quelque chose au devoir de
ıpitaine, il en demandait pardon, et priait
le traitât avec moins de rigueur que d'indul-
, en considération de ses services passés.
modestie fit une impression favorable sur
'assemblée; toute sa colère se tourna contre
usateurs d'Aratus, qui ne retirèrent d'autre
le leur accusation que d'avoir contribué à
nter les sentimens d'estime que le peuple
our ce grand homme. On ne se servit en-
que de ses conseils, et il fut remis à la tête

amitié et sa confiance pour Aratus engag
ce monarque à leur fournir de prompts et
secours. Ils savaient qu'Antigone en m
avait recommandé sur toutes choses à Phili
former une intime liaison avec Aratus,
suivre ses conseils dans tout ce qui avait r
à la Grèce, et ils n'avaient pas oublié qu'il
aussi envoyé pendant sa première jeunesse
Péloponèse, pour y apprendre l'art de gou
sous ce grand politique.

Philippe s'empressa de venir au secou
Achéens, et servit bien d'abord la ligue
avantages signalés qu'il remporta sur les Éto
et par les places importantes qu'il leur e
Docile aux avis d'Antigone, il comblait
des témoignages multipliés d'un respect vra
filial, et le consultait sur toutes choses; m
courtisans, qui avaient intérêt d'écarter un h
d'une probité aussi reconnue qu'Aratus,
s'emparer seuls de l'esprit du jeune prince,
chèrent à le lui rendre suspect. Philippe
l'oreille aux calomnies dirigées contre ce

prises. Philippe, de son côté, reconnut bientôt après qu'on l'avait trompé ; il sentit alors le tort qu'il avait eu envers Aratus, et se hâta de le réparer en punissant sévèrement ses calomniateurs : « Unique moyen, observe le vertueux Rollin, d'écarter pour toujours d'auprès des princes la calomnie, que l'impunité et quelquefois la récompense enhardissent et arment contre les plus gens de bien. » Dès ce moment le roi rendit à Aratus toute sa confiance ; aussi vit-il prospérer ses affaires, et s'accroître tous les jours sa puissance et sa réputation. Il ne voulut donc plus rien faire que par les avis de ce sage et fidèle conseiller, à qui il dut toute la gloire des premières années de son règne. Aratus montra dans cette occasion qu'il était capable de conduire non seulement un gouvernement populaire, mais encore une monarchie, et, selon l'expression énergique de Plutarque, il *empreignit* de sa sagesse et de la droiture de ses vues toutes les actions de ce jeune prince ; aussi les succès qu'obtint Philippe, et les vertus qu'il déploya pendant les premières années de son règne, ne firent pas moins d'honneur à Aratus qu'au jeune roi qui s'était choisi pour ami un conseiller si éclairé.

Mais bientôt Philippe, enivré d'une gloire trop tôt et trop facilement acquise, n'écouta plus que les flatteurs, dédaigna les avis sages, et ne montra plus que de l'éloignement pour ceux qui jusqu'alors lui en avaient donnés. La première marque qu'il manifesta de son changement funeste fut de trahir les intérêts de la ligue achéenne, et de mettre tout en usage pour la réduire sous ses lois. Il brava d'abord ouvertement les Achéens en s'alliant avec les perfides et barbares Etoliens, leurs plus cruels ennemis ; il ne s'occupa plus par la suite que de semer le trouble et la division dans toutes les villes de la confédération. La dissension

envenimèrent la fureur des deux partis :
gistrats firent saisir les orateurs du peu
multitude, soulevée, massacra les magi
environ deux cents des plus considérabl
ville. C'était là précisément ce que Philip
dait, bien convaincu que si l'un des par
detrait, il ne tarderait pas long-temps
maître de l'autre. Aratus, qui s'était de
rendu à Messène pour calmer les trouble
paraître tout son mécontentement, et n
pas silence à son fils, qui ne put s'empê
faire au roi les plus sanglans reproche
Philippe, qui, dans de pareilles occasions
parfaitement se contraindre, étouffa son
timent, et, prenant Aratus le père par l
il lui demanda s'il voulait venir avec lui
teresse d'Ithôme, où il avait dessein d'o
sacrifice. Cette forteresse dominait la ville
sène et commandait la plus grande p
Péloponèse, comme la citadelle de C
dont il était déjà en possession, comma
reste du pays.

aient qu'ayant en son pouvoir une place il s'en ssaisirait, ou bien s'il la garderait. Aratus ne répondit rien; mais Démétrius de Phare, prince illyen qui accompagnait le roi, prit la parole et fit plaisantant cette réponse si digne d'un courtin : « Si vous êtes devin, retirez-vous tranquillement; mais si vous êtes roi, ne laissez pas échapper une si belle occasion, et tenez le bœuf par les deux cornes; » faisant allusion à Ithôme et à Acro-Corinthe, qu'on appelait *les deux cornes du Péloponèse*. Cependant Philippe pressa Aratus de lui faire part de son sentiment : « Seigneur, lui dit ce grand homme, la Crète, la Phocide et l'Acarnanie possèdent un grand nombre de forteresses; vous n'en avez pris aucune de vive force, et cependant tous ces pays se font une loi d'être soumis à vos ordres. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à s'entourer de précipices; mais un roi n'a pas de forteresses plus sûres que la confiance et l'amour de ses sujets : c'est là ce qui vous a ouvert la mer de Crète; c'est ce qui vous a introduit dans le Péloponèse; c'est enfin par là que malgré votre jeunesse tant de peuples s'empressent de vous reconnaître comme leur chef et leur maître. Voudriez-vous, en retenant Ithôme, perdre en un moment de si doux avantages? » Ces représentations firent rentrer Philippe en lui-même; il suivit cet avis généreux; mais il ne le pardonna pas à Aratus: celui ci ne tarda pas à s'en apercevoir; quitta la cour pour se retirer à Sycione.

Philippe, après avoir reçu de la part des Romains un honteux échec devant Apollonie, reprit le chemin du Péloponèse, pour tenter de nouveau d'assujettir les Messéniens. Mais, voyant que ses ruses étaient découvertes, il eut recours à la violence et ravagea tout le pays. Aratus, indigné d'une injustice si criante, s'en plaignit hautement et crut de-

le faire mourir par quelque voie secrète.
obéit, quoique avec répugnance. Il se
mitié avec Aratus, l'invita plusieurs fois à
chez lui, et dans l'un de ces repas il lui de
poison lent.

Aratus, sentant les atteintes d'un mal qu
sumait peu à peu, en reconnut bientôt la
mais comme ses plaintes n'auraient produit
effet que d'exciter de nouveaux troubles p
Achéens, il souffrit patiemment. Un jou
ment, ayant craché du sang devant un de
times amis qui lui en témoignait sa surpris
répondit : « Voilà, mon cher Céphalion,
» de l'amitié des rois. » Aratus mourut
temps après, dans la cinquante-septième
de son âge, et dans l'exercice de sa dix s
préture.

PHILOPŒMEN,

IT LE DERNIER DES GRECS.

PHILOPŒMEN naquit à Mégalopolis, ville de l'Arcadie, dans le Péloponèse, l'an 235 environ avant J.-C. Un ami de Crausis son père, Cassandre de Mantinée, en reconnaissance de la généreuse hospitalité et des services signalés qu'il en avait reçus, se chargea de donner au jeune Philopœmen l'éducation la plus noble et la plus libérale ; il se constitua son gouverneur, et fut pour lui, selon l'expression de Plutarque, ce que Phénix avait été pour Achille.

Philopœmen reçut des leçons de philosophie d'Ecdemus et de Démophanes, tous deux de Mégalopolis, et disciples d'Arcesilas, académicien, qui, plus que tout autre philosophe de son temps, avait appliqué la doctrine à la politique. Ecdemus et Démophanes avaient en mainte occasion bien mérité de la patrie; mais ils comptaient au nombre de leurs plus belles actions l'éducation de Philopœmen, qu'ils avaient disposé par leurs leçons à faire le bonheur et la gloire de la Grèce sur son déclin. En effet Philopœmen fut appelé le *dernier des Grecs*, comme Brutus, dans la suite, le *dernier des Romains.*

Il avait pris Epaminondas pour modèle, et personne n'imita mieux que lui la prudence, l'activité, le désintéressement et la magnanimité de ce grand homme; plus propre aux exploits guer-

riers qu'aux ménagemens de la politic
livrait sans cesse aux exercices militai
peu de progrès dans les arts d'agrém
chez les Grecs faisaient essentiellement
l'éducation de tout homme bien né. Un
livré à l'étude de la guerre, il n'étudiai
ouvrages des philosophes et ne cherchai
poëmes d'Homère que les endroits ca
fortifier sa valeur et d'enflammer son c
lisait surtout les tacticiens ; mais, persua
paroles doivent avoir toujours pour b
tions, et qu'il ne faut pas lire seulem
s'amuser et se remplir la tête d'un babi
il ne s'attachait guère dans ces auteu
descriptions topographiques, qu'il alla
sur les lieux mêmes, et faisait d'ailleurs
tention à leurs préceptes sur les ordres de
En voyage ou dans ses promenades il
la situation du terrain, et méditait sur l
dont on pourrait disposer des troupes si
à combattre dans une position semblabl

Lorsqu'il fut sorti des mains de ses r
de ses gouverneurs il prit part aux i
que les Mégalopolitains faisaient dans la
et dans toutes ses courses il prit l'habitu
toujours le premier à marcher et le der
venir.

Ce qu'il gagnait à la guerre il le dép
chevaux et en armes, ou l'employait à
ses concitoyens prisonniers. Comme
Censeur chez les Romains, il ne négl
d'augmenter sa fortune par l'agricultu
regardait comme le moyen le plus hon
s'enrichir ; aussi employait-il aux travau
pêtres et à la chasse le temps qu'il ne
pas à l'étude ou à l'exercice de la guerr
affaires publiques.

Philopœmen était dans sa trentièm

orsque Cléomène, roi de Lacédémone, surprit Mégalopolis pendant la nuit. Comme les habitans taient sans crainte, ce prince entra dans la ville ans éprouver la moindre résistance; mais la plus rande partie des Mégalopolitains sortit en même emps par une autre porte avec leurs effets, tandis ue quelques autres, s'étant armés à la hâte et yant à leur tête Philopœmen, opposaient aux partiates une vigoureuse résistance. Si, malgré eurs efforts, ces généreux défenseurs ne purent auver la place, ils protégèrent du moins la fuite le tous leurs concitoyens, qui se retirèrent à Messène.

Cléomène leur fit proposer de revenir, sans utre condition que de se reconnaître pour ses lliés. Ils allaient peut-être se laisser séduire par ette proposition; mais Philopœmen leur fit sentir ombien elle était insidieuse, en leur disant que roi de Sparte, qui n'avait pas besoin d'acquérir n lieu désert, se montrait généreux pour avoir à fois et la ville et les hommes. Ces représentaions frappèrent si vivement les Mélagopolitains, u'ils aimèrent mieux voir leur cité détruite par vainqueur, que de manquer à la fidélité qu'ils vaient jurée à leurs alliés.

Quelque temps après Antigone Doson, roi de Macédoine, protecteur de la ligue des Achéens, yant amené Cléomène à lui livrer bataille, uprès de Sélasie, ville de la Laconie, Philopœmen se signala par un trait d'audace et l'habileté qui attira sur lui tous les regards. Il ervait en qualité de simple volontaire dans a cavalerie du roi de Macédoine, avec quelques-uns de ses concitoyens. Antigone avait détaché un corps d'Illyriens contre Euclidas, frère le Cléomène, qui était avantageusement posté ur le mont Eva; mais dans le temps qu'ils s'efforçaient de gravir les hauteurs, quelques batail-

troupe légère qui arrêtait la marche des r
et la met en fuite.

Ce fut, de l'aveu même d'Antigone, c
nœuvre qui décida de la victoire. Ce pr
manda après la bataille quel était l'offi
avait de son propre mouvement comma
cavalerie de charger la troupe légère des
L'officier à qui s'adressait cette question
en disant que c'était un jeune homme de
polis qui avait agi ainsi malgré ses ordre
» jeune homme, répond le roi, s'est co
» grand capitaine, et vous, qui êtes s
» vous vous êtes comporté en jeune hom

Antigone, touché d'un mérite si écla
alors les offres les plus avantageuses à Phil
pour l'attacher à son service; mais celui-
trop sa patrie pour accepter; d'ailleurs i
naissait trop de fierté et de roideur dans
tère pour consentir à vivre en courtis
comme il ne voulait pas rester sans en
passa dans l'île de Crète, qui était alors
à une guerre intestine. Ce fut là qu'il s

nées de la république, ils profitaient de la supé-
iorité que leur donnaient leur naissance et leur
ortune pour s'abandonner à la mollesse et mé-
onnaître toute discipline; aussi inspiraient-ils
lus de crainte aux citoyens et même aux magis-
rats qu'aux ennemis.

Philopœmen, loin de se rendre complice de
es abus en les laissant subsister, mit tous ses
oins à les extirper. Il s'agissait d'abord de réunir
ette milice, dispersée dans les différentes villes
le la confédération achéenne; il les parcourut
outes, exhortant en particulier tous les jeunes
ens, rappelant les uns à leur devoir au nom de
'honneur, osant même châtier sévèrement ceux
ui se montraient indociles; souvent il les exer-
ait à la manœuvre, et leur faisait livrer des com-
ats simulés en présence de nombreux spectateurs.
'ar ce moyen il les rendit bientôt robustes,
droits, courageux, et en même temps si légers
t si prompts, qu'ils exécutaient les évolutions
ilitaires avec tant d'agilité et de précision qu'on
ût dit que toute cette cavalerie n'était qu'un seul
t même corps qui suivait un mouvement libre et
olontaire.

Philopœmen fut récompensé de ses soins par
a victoire qu'il eut la gloire de remporter à la tête
le cette cavalerie, l'année même qu'il en fut
ommé général pour la première fois. Les Achéens
n étaient venus aux mains avec les Etoliens et les
Eléens, non loin de la ville d'Elis. Damophante,
général de la cavalerie éléenne, apercevant Phi-
opœmen, court à lui l'épée haute; celui-ci l'at-
end de pied ferme, le prévient en lui portant un
coup de pique, et lui fait mordre la poussière; il
charge ensuite la cavalerie ennemie et la met en
déroute.

Cet exploit ayant encore accru la renommée de
Philopœmen, il fut élu peu de temps après capi-

rier, il négligea la discipline militaire, et fut
dans la nécessité de mettre l'Achaïe sous la
tion de quelque prince étranger. Mais sous I
men la ligue fut en état de se passer de
cours emprunté. Il releva le courage de s
citoyens, et leur apprit à vaincre. Dans ce
il remit parmi eux la discipline en vigueur
ma leurs armes, trop faibles et trop légères
en donna qui les défendaient mieux et l
daient plus redoutables dans l'attaque. Il s
aussi de modérer l'excès de leur luxe et le
penses, ou du moins, s'il ne put extirper
pour la magnificence et l'éclat, il en corrige
en le dirigeant vers des objets utiles et h
Les Achéens avaient aimé la somptuosité
habits et dans les repas; ils ne l'aimèrent p
dans les équipages de guerre, et la jeunesse
l'armure moins pesante, parce qu'elle ét
belle.

Philopœmen donna toujours l'exem
cette simplicité dont il cherchait à inspirer l
ses concitoyens. Vêtu d'une étoffe gros

le général des Achéens, faisait de grands préparatifs pour le bien recevoir; son mari était alors absent. Philopœmen arrive; cette femme, trompée par la simplicité de son costume, le prit pour un valet ou pour un courrier, et le pria de l'aider à faire la cuisine. Philopœmen, quittant son manteau, se met à fendre du bois. L'hôte revient, et le voyant ainsi occupé, « Que faites-vous là seigneur Philopœmen? s'écrie-t-il avec étonnement. » — Vous le voyez, répond le grand homme, je » paye les intérêts de ma mauvaise mine. »

Huit mois avaient suffi à Philopœmen pour changer le régime militaire et relever le courage des Achéens; il devait encore signaler par une grande victoire l'exercice du commandement suprême dont cette année il était revêtu pour la première fois.

Machanidas, roi de Lacédémone, prince très-belliqueux, était entré dans l'Achaïe à la tête de forces imposantes. Philopœmen marche à sa rencontre, et lui présente la bataille à la vue de Mantinée. Le premier choc fut terrible, et le succès long-temps douteux; mais enfin, les Tarentins qui étaient à la solde du roi de Sparte, mettent en fuite les Illyriens qui combattaient dans l'armée achéenne.

Tout portait à croire que la victoire allait se déclarer en faveur des Lacédémoniens. Mais ce fut dans cette occasion, dit Polybe, qu'on reconnut la vérité de cette maxime, que la plupart des événemens militaires dépendent uniquement de l'habileté ou de l'impéritie des généraux. « La fuite » de nos étrangers nous donnera la victoire, » dit tranquillement Philopœmen, qui voit que Machanidas, au lieu de profiter de son avantage pour attaquer le gros de l'armée achéenne, s'amusait à poursuivre les fuyards. Puis, quand il eut laissé cet imprudent général s'éloigner assez de l'infanterie lacédémonienne pour n'être plus à portée

de la protéger, il tombe brusquement sur cette phalange, la charge avec vigueur et la disperse dans la plaine au moment où elle ne s'attendait plus à combattre, et croyait, ainsi que Machanidas, la victoire assurée.

Plus habile que son rival à tirer parti des avantages, Philopœmen ne permit pas à toute son armée de poursuivre l'ennemi, et retint auprès de lui un corps considérable pour garder un pont sur lequel Machanidas devait nécessairement passer. Celui-ci, revenant de la poursuite des fuyards, fut tout surpris de voir les Achéens maîtres du pont; sentant la faute qu'il avait commise, il fait de vains efforts pour se faire jour à travers les ennemis. Alors seul avec deux cavaliers, il court le long du fossé pour trouver un passage. Philopœmen, qui l'a reconnu à son manteau de pourpre, charge un officier de la garde du pont, et suit Machanidas de l'autre côté du fossé. Le Lacédémonien rencontre un endroit aisé à franchir; il pique son cheval, et s'élance sur le bord opposé. Philopœmen saisit ce moment pour lui lancer sa javeline, et lui perce le flanc d'un coup mortel. La tête de Machanidas, portée de rang en rang, enflamme encore le courage des vainqueurs; ils poursuivent les Lacédémoniens avec une ardeur incroyable, et en font un grand carnage. Grâce à Philopœmen, les Achéens remportèrent une victoire complète; ils humilièrent Sparte, qui affectait de les mépriser. Aussi, dans leur reconnaissance, ils érigèrent à leur général une statue de bronze dans le temple de Delphes, où il était représenté dans l'attitude d'un homme lançant la javeline.

L'année suivante Philopœmen, élu pour la seconde fois général des Achéens, reçut aux yeux de la Grèce assemblée des témoignages d'estime non moins flatteurs; il vint aux jeux Néméens, et profita de cette occasion solennelle

pour faire manœuvrer sa phalange. Tous les assistans admirèrent la belle tenue de sa troupe, la précision de ses mouvemens, l'ardeur guerrière qui brillait dans les regards de chaque soldat, et la vénération qu'ils paraissaient tous avoir pour leur général. Il se présenta ensuite au théâtre, où l'on disputait le prix du chant. Comme il entrait, accompagné de cette florissante jeunesse, le musicien Pylade récitait ces vers du poëte Thimothée :

C'est lui qui couronne nos têtes
Du fleuron de la liberté.

Tous les spectateurs tournèrent les yeux vers Philopœmen, auquel ils firent l'application de ces vers, et les Grecs, à la vue d'un héros qui leur rappelait les beaux temps de leur gloire, se flattèrent un moment de les voir renaître.

En effet, Philopœmen était l'âme de la ligue des Achéens ; avec lui rien ne leur paraissait au-dessus de leurs forces ; sans lui ils devenaient timides. C'était toujours vers lui qu'on portait ses regards dans le péril ; son seul aspect rendait la confiance aux soldats. Jamais l'ennemi n'osait le regarder en face, et son nom seul les faisait trembler. Aussi Philippe, roi de Macédoine, persuadé qu'en perdant ce général les Achéens perdaient leur puissance, voulut le faire assassiner ; mais cet infame projet fut découvert, et ne servit qu'à rendre Philopœmen plus cher à ses concitoyens, qui plus que jamais s'empressèrent de veiller à sa sûreté.

Les Achéens ayant élu un autre général, Philopœmen s'était retiré à Mégalopolis, où il vivait en simple particulier. Cependant il apprend que Nabis, tyran de Lacédémone, qui avait succédé à Machanidas, s'était emparé de Messène ; il en donne avis à Lysippo, général des Achéens ; mais

celui-ci, regardant Messène comme perdu ressource, refusa de porter des secours à cett Alors Philopœmen prend le parti d'y all même, à la tête de ses compatriotes, qui, s tendre ni décret ni élection, le suivent champ, « en vertu du décret de la nature, qu » qu'on obéisse au plus digne de commande son approche Nabis sortit de Messène, s'est trop heureux de lui échapper. C'est ainsi nom seul de Philopœmen dispersait se nemis.

Incapable de repos, ce général profita du qu'il fut éloigné du commandement pour fa second voyage en Crète, à la prière des tyniens, qui, ayant une guerre à soutenir, l' gèrent de venir se mettre à leur tête. Ce g voulait ainsi tenir sa vertu militaire dans un vité continuelle.

Il acquit dans la Crète un nouveau ger gloire; il y fit, à la manière des Crétois guerre de ruse, et, employant contre eux propres stratagêmes, et surtout ceux que lu gérait son expérience consommée, il prouv ce peuple, qui avait tant de renommée dans partie de l'art, n'y était encore que novice.

Aussitôt après son retour dans sa patrie, l pœmen, élu général des Achéens, se charg commandement de la flotte pour aller att Nabis, qui faisait le siége de Githium. Il n aucune connaissance de la marine, mais il rait être aussi heureux sur mer que sur te apprit à ses dépens combien l'expérience cessaire en toutes choses. Nabis n'avait pu ra bler à la hâte qu'un petit nombre de vaissea cependant il fut vainqueur; peu s'en fallut que Philopœmen ne tombât entre ses mains. disgrâce ne découragea pas ce général, m rendit à l'avenir plus circonspect.

r de l'avantage qu'il venait de remporter sur
s grand homme de guerre de son temps,
continuait le siége de Gythium avec sécu-
'out à coup Philopœmen pénètre dans son
à la faveur de la nuit, fait un grand car-
des Lacédémoniens, et ravage ensuite les
ps de la Laconie; mais il ne put empêcher
de prendre Gythium. Ce succès donne au
une nouvelle audace; il marche contre
pœmen et lui présente la bataille. Le géné-
:héen ne s'attendait pas à cette attaque;
, sans laisser rien paraître de sa surprise, il
ir combien il excellait dans l'art de choisir
amp de bataille. Nabis, qui l'avait prévenu,
emparé du terrain que lui-même aurait
occuper; par une fuite simulée, Philopœ-
e fit changer de position, et l'attira dans les
ches qu'il lui avait tendues. Les Lacédémo-
, battus, mis en déroute, prennent la fuite
dispersent. Mais comme le pays, coupé de
t de ravins, était très-difficile pour la cavale-
Philopœmen ne permit pas à ses troupes de
uivre l'ennemi; il fait sonner la retraite, et
e moment même établit son camp sur le
de la bataille. Comme il se doutait bien
l'approche de la nuit les Spartiates, reve-
de leur fuite, se retireraient vers la ville
etits pelotons, il place en embuscade sur
les passages qui conduisent à Lacédémone
ens corps d'Achéens, qui effectivement
nt ou firent prisonniers un grand nombre
emis. Le tyran perdit plus des trois quarts
a armée, et Philopœmen, après avoir ravagé
conie, retourna dans sa patrie, chargé de
et de gloire.
uelque temps après Nabis ayant été assas-
par les Etoliens, Sparte, en proie à la rapa-
e ce peuple accoutumé au brigandage, n'a-

l'affection des hommes les plus di
Lacédémone, qui le regardaient c
libérateur ; aussi, pour lui témoigne
gratitude, ils lui donnèrent, par ur
palais de Nabis et toute la fortune d
qui montait à cent vingt talens (envir
mille francs).

Ce fut dans cette occasion, dit Plu
la vertu de Philopœmen parut dan
lustre. Il n'y eut pas un seul Spartiat
charger de lui offrir ce présent ; l'op
avait du désintéressement de ce gra
rendait la commission trop embarrassa
par un décret, on obligea Timolaüs, s
ticulier, à se rendre auprès de lui po
le présent de la république.

Arrivé à Mégalopolis, où Philopœ
son séjour, Timolaüs fut tellement
l'austérité de ses mœurs, de sa gran
et de sa frugalité, qu'il n'osa pas seulen
ler de l'objet de sa mission, et qu'il s'e
Lacédémone sans l'avoir rempli. Env

heter vos amis, et vous ferez mieux de gar-
ces richesses pour acheter la fidélité des
mes suspects, et pour vous concilier vos
emis, car c'est à ses ennemis et non à ses
qu'il faut lier la langue par des présens. »
Lacédémoniens, oubliant l'alliance qu'ils
formée avec les Achéens, ne tardèrent
e soulever. Diophane, qui était alors géné-
la ligue, se préparait à les punir sévère-
de leur défection; mais Philopœmen s'y
fortement, et sut, par les voies les plus
ées, faire rentrer les Lacédémoniens dans le

ntôt après, lui-même étant général de la
dération, les Lacédémoniens donnèrent de
aux sujets de plainte. Irrité de leur turbu-
opiniâtre, Philopœmen se présente devant
e à la tête d'une armée. Quoique cette ville
t ouvert ses portes et se fût rendue à dis-
on, il avait résolu de la traiter comme une
prise d'assaut. Après avoir commencé par
mourir les principaux séditieux, il rasa les
illes, déporta dans les différentes villes de
aïe tous les nouveaux habitans qui avaient
des tyrans le droit de cité, et mit en vente ceux
'obstinaient à rester. D'une autre part ceux
le tyran avait bannis de Lacédémone, et
Philopœmen s'était déclaré le protecteur,
t réintégrés dans tous leurs droits de ci-
ns. Il abrogea en outre ce qui restait encore
nstitutions de Lycurgue, et obligea toute la
nie à reconnaître les lois qui gouvernaient
Achéens. On a blâmé comme un excès de
ntiment ce traitement sévère que Philopœ-
fit éprouver aux Spartiates; mais n'était-il
uste autant que politique de dépouiller de
sa puissance une ville qui n'avait jamais fait
de mal à la ligue achéenne que depuis qu'elle
son alliée?

ressources de son art pour y résister.
tout pour maintenir la dignité de la r
et pour soutenir le courage de ses défe
prévoyait bien que la ligue achéenne s
rait enfin sous les efforts de la puissance
mais il savait aussi qu'avec de la fermet
vait encore retarder ce moment. « Es-tı
» de voir la fin malheureuse de la Grèce
un jour en pleine assemblée à l'Achéen A
qui voulait engager ses confédérés à fléc
les Romains.

Il était âgé de soixante-huit ans lor
nommé général pour la huitième fois.
était paisible, et Philopœmen espérait te
paix sa carrière. On vantait un jour dev
talens militaires d'un général : « Eh !
» peut-on estimer un homme qui s'
» prendre en vie par les ennemis ! » dit-il
ment. Il semble, comme l'observe Pluta
néglige rarement l'occasion de faire qı
flexion morale, il semble que la veng
dieux voulût punir Philopœmen de s'ât

et là, prenant avec lui quelques cavaliers, il marche contre Démocrate, le rencontre à quelque distance de Messène, et le met en fuite avec toute son escorte. Un renfort assez considérable ayant joint Démocrate, celui-ci rallie sa troupe, et engage de nouveau l'action. Philopœmen, craignant alors d'être enveloppé, se retire en faisant face à l'ennemi; mais comme il s'était avancé avec trop d'impétuosité contre ceux qui le poursuivaient de plus près, il s'aperçut trop tard qu'il était seul au milieu d'eux, et séparé des siens. Son cheval n'est pas encore désespéré; il se fait jour à travers les rangs des Messéniens, qui, malgré leur nombre, n'osent le joindre corps à corps. Mais son cheval fait un faux pas, et le jette rudement à terre; Philopœmen, blessé à la tête, reste sans connaissance, et n'ouvre les yeux que pour se voir au pouvoir des satellites de Démocrate, qui l'accablent d'outrages.

A la nouvelle de cette victoire la joie s'était répandue dans Messène; elle fut au comble quand on apprit, quelque momens après, que Philopœmen était prisonnier. Mais quand les Messéniens, qui étaient portés en foule pour le voir, contemplèrent le héros de la Grèce traîné par des soldats et chargé de chaînes, la compassion fit place à leur égresse; ils ne purent s'empêcher de verser des larmes; plusieurs reconnaissaient en lui leur ancien général. Les magistrats, craignant les suites l'attendrissement qu'ils remarquaient dans le peuple, ont bientôt soustrait l'illustre captif à ses gards; blessé, malade, il est transféré dans un cachot souterrain, où après une nuit passée dans les souffrances, Démocrate lui envoie du poison. Dès que ce grand homme aperçut l'exécuteur il leva sa voix défaillante pour demander si ses compagnons, surtout Lycortas, étaient sauves: « Ils le sont, répond l'esclave. Je meurs content, dit Philo-

implore la clémence du vainqueur ; Lycor
donne, à condition que Démocrate et ses co
lui seront livrés ; mais ceux-ci préviennent,
mort volontaire, le supplice qui les atte
obsèques de Philopœmen furent magnific
fils de Lycortas, Polybe, qui fut depuis u
général et un célèbre historien, portait l'
contenait les cendres du héros.

Quelques années après sa mort Philo
fut accusé devant le sénat de Rome d'a
l'ennemi des Romains : le même Polybe
la mémoire de ce grand homme, et ob
les Romains laisseraient subsister les mo
que la reconnaissance de ses concitoyens
élevés.

VALERIUS PUBLICOLA.
CAMILLE.
CINCINNATUS.

ECONDE PARTIE.

UMA POMPILIUS,

ROI DES ROMAINS.

A était de Cures, ville capitale des Sabins, uit, selon Plutarque, le 21 avril, le même que Rome fut fondée par Romulus, l'an 748 J.-C. Il était le plus jeune des quatre fils mponius, et jouit de bonne heure d'une e réputation de sagesse. On a dit qu'il avait disciple de Pythagore : mais d'autres sou- ent qu'il n'eut aucune connaissance des let- grecques, et même que son naturel le por- facilement à la vertu, que pour l'exercer il it pas eu besoin de maîtres : c'est le senti- de Tite Live. Numa s'était formé lui-même tes les vertus sociales par l'instruction, par ience et par la pratique de la philosophie. Il purifié son âme non seulement de toutes les ons honteuses, mais encore de toutes celles ont estimées chez les barbares, telles que la ice et la cupidité : il croyait que la véritable consiste à soumettre ses désirs au joug de la a. D'après ces principes il avait banni de sa

maison le luxe et toute magnificence ; il était, p
les citoyens et pour les étrangers qui le con
taient, un juge et un arbitre incorruptible. N
consacrait son loisir non à rechercher les volu
ou à ramasser des richesses, mais à honore
dieux, à s'élever par la raison à la connaiss
de leur nature et de leur puissance ; et par
s'était acquis tant de réputation et tant de gl
que Tatius, qui régnait à Rome avec Romulu
choisit pour son gendre et lui donna en maria
fille unique Tatia. Cette alliance, loin de lui enfl
cœur, ne le porta pas même à aller vivre au
de ce prince ; il resta toujours à Cures, pour
gner la vieillesse de son père, et Tatia elle-m
préféra la vie obscure et paisible de son époux,
honneurs dont elle aurait pu jouir à Rome
la maison paternelle. Elle mourut après t
ans de mariage.

Alors Numa, abandonnant le séjour de la v
alla par goût habiter la campagne, où il v
seul, se promenant dans les prairies et dans les
consacrés aux dieux. Ce fut cet amour de la
traite qui fit courir le bruit que ce n'était
mélancolie ni la douleur qui portait Numa à
le commerce des hommes ; qu'il avait trouvé
la solitude une société plus auguste, celle d
déesse qui l'avait jugé digne de son alliance ;
la nymphe Egérie, ayant conçu pour lui une
passion, lui avait donné sa main, et lui fa
mener la vie la plus heureuse, en éclairant
esprit par la connaissance des choses divines.

Numa était dans sa quarantième année lor
les ambassadeurs romains vinrent le prier
cepter la couronne après la mort de Rom
Proculus et Vélésus portèrent la parole : ils av
eu l'un et l'autre de grandes prétentions au tr
Proculus était nommé par les Romains, et V
sus par les Sabins. Leur discours ne fut point l

utaient pas que Numa ne regardât comme
d bonheur la nouvelle qu'ils lui appor-
lais il fallut employer la prière pour ébran-
ge qui avait toujours vécu dans la paix et
, pour lui persuader de prendre le gou-
nt d'une ville qui était née et s'était ac-
nilieu des armes. « Tout changement, ré-
t Numa aux ambassadeurs qui venaient
frir la couronne, est dangereux dans la
maine ; mais pour celui qui ne manque
t nécessaire et qui n'a pas à se plaindre de
ation présente, c'est une folie que de re-
r à ses habitudes, qui, n'eussent-elles pas
e avantage, sont du moins assurées, et
la seul préférables à ce qui est incertain.
ire que vous m'offrez ne présente pas
cette incertitude dans ses dangers, s'il
juger par ce qui est arrivé à Romulus ;
é du soupçon flétrissant d'avoir fait as-
r Tatius, il a, en mourant, laissé peser
is ceux de son ordre l'imputation non
flétrissante de l'avoir fait périr lui-même.
dant on donne à Romulus la gloire d'être
n dieu ; on répète sans cesse qu'il a été
et nourri dans son enfance par une pro-
singulière de la divinité. Pour moi, je
une race mortelle, j'ai été nourri et élevé
s hommes qui vous sont connus ; les qua-
'on loue en moi ne sont pas celles qui con-
nt à un roi ; mes affections sont un grand
du repos et une application continuelle
le, un goût inné, une passion violente
a paix, pour des exercices absolument
ers à la guerre, pour ces assemblées
mes qui aiment à honorer les dieux, à
e ensemble des plaisirs innocens, et qui
du temps s'occupent, chacun de son côté,
ver la terre et à élever des troupeaux,

» autres. Un prince qui emploierait tout
» à servir les dieux, et qui voudrait form
» jets à pratiquer la justice, à détester
» et la violence, paraîtrait ridicule à u
» qui a plus besoin d'un général d'armé
» roi. »

Aux raisons que Numa venait d'allé
refuser l'empire les Romains opposèren
vives instances pour le faire changer de s
ils le conjurèrent de ne pas les replong
nouveaux troubles qui amèneraient une
vile; enfin ils lui protestèrent qu'il était
fût agréable aux deux partis. Quand ils
retirés, son père et Marcius firent en
tous leurs efforts pour le déterminer
une offre si flatteuse et si brillante : « S
» de votre fortune, lui dirent-ils, vous
» pas de plus grands biens; si, possédant
» plus réelle dans la vertu, vous n'ar
» pas celle qui est attachée au comman
» au pouvoir, considérez au moins qu
» gner c'est servir Dieu : il vous appe
» d'hui, et ne veut pas laisser inutile en
» justice qui vous distingue. Ne résiste

s Romains ont aimé Tatius, tout étranger
tait ; ils ont consacré par des honneurs
la mémoire de Romulus ; et qui sait si ce
, tant de fois vainqueur, n'est pas las de
erres ! si, rassasié de triomphes et de dé-
s, il ne désire pas un chef plein de dou-
de justice, qui le gouverne en paix par
mes lois ! Mais quand il conserverait la
passion, la même fureur pour la guerre,
drait-il pas mieux, en prenant les rênes
gouvernement, tourner vers d'autres ob-
tte impétueuse ardeur, et unir, par les
e la bienveillance et de l'amitié, votre pa-
toute la nation des Sabins avec un peuple
iant, avec une ville si florissante ? » Ces
furent confirmées par des présages fa-
, par l'empressement et le zèle de tous les
qui, informés du sujet de l'ambassade,
e conjurer d'accepter l'empire, afin de
encore davantage les nœuds qu'ils avaient
vec les Romains.
r'il eut donné son consentement il fit un
aux dieux, et partit pour Rome. Le sénat
ple, brûlant du désir de le voir, vinrent
contre. Les femmes le reçurent avec les
s acclamations ; on fit des sacrifices dans
temples, et la ville entière témoigna au-
oie que si elle eût reçu, non pas un roi,
nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à
publique, Spurius Vettius, qui ce jour-là
ait les six heures d'interrègne, fit procéder
on. Numa réunit tous les suffrages, et on
rta les marques de la dignité royale. Mais
e les recevoir il dit qu'il fallait d'a-
nsulter les dieux, et, prenant avec lui des
t des devins, il monta au Capitole.
vant Dacier fixe l'époque de l'avénement

seulement ce qu'il crut nécessaire, et qu'
aux commandans des Célères, qui com
la garde des rois, le troisième rang d
ministration des choses sacrées.

Rome était alors dans cet état d'effer
dont parle Platon; née pour ainsi dire
dace et de la témérité des hommes les pl
et les plus belliqueux, qui s'y étaient rasse
toutes parts, nourrie dans des expéditio
guerres continuelles, elle avait consolidé
sance par les dangers mêmes. Numa vou
tituer des affections justes et douces aux
tions dures des romains; mais, jugeant
il était difficile d'adoucir et de porter à la
peuple fier et guerrier, il appela la religi
secours Des fêtes, des sacrifices et de
qu'il ordonnait lui-même, et dont il tem
gravité par l'attrait du plaisir, lui ser
amollir peu à peu ces courages bouillan
respiraient que la guerre. Quelquefois
leur présentait, de la part des dieux, de
de faveur; il leur annonçait des visions é

divin et la pratique habituelle des exercices religieux étaient les premières bases du gouvernement de Numa.

L'artifice dont le nouveau roi des Romains usage consistait dans de prétendues communications avec Egérie, nymphe de la forêt d'Aricie, nt nous avons déjà parlé.

Numa, dit-on, feignait d'aller la consulter pour recevoir des conseils sur le gouvernement. Les teurs qui retranchent de l'histoire tout ce qu'il de fabuleux disent que Numa feignit d'avoir des tretiens avec Egérie afin que ses sujets s'attaassent à lui de plus en plus par la crainte des eux, et qu'ils reçussent plus volontiers ses lois, mme émanées de la divinité même. Numa pposa aussi qu'il avait des entretiens secrets avec s muses ; il attribuait à ces divinités la plupart e ses révélations politiques.

Plutarque nous apprend qu'il avait des notions très-saines sur la nature du premier être, qu'il concevait comme étant *le principe de toutes choses, impassible, spirituel et incorruptible.* C'est ce qui le détermina à défendre aux Romains de représenter la divinité sous aucune forme humaine. Ses ordonnances à cet égard avaient le plus grand rapport avec le dogme de Pythagore ; ainsi que ce philosophe, il ne faisait aux dieux aucun sacrifice sanglant ; mais, quelles qu'aient été les idées de Numa relativement à la divinité, il n'établit point le culte de l'être suprême ; il rendit seulement plus régulières et plus décentes les superstitions sabines et albines. Il partagea les ministres de la religion en plusieurs classes.

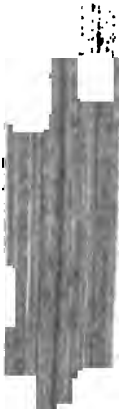
Rome lui dut la fondation du principal collége des prêtres, qu'on appelait pontifes. Numa en établit quatre, dont le chef portait le titre de *Pontifex maximus*, ou souverain Pontife. Ils étaient tous de famille patricienne. Près de quatre siècles

plus tard on en ajouta quatre plébéien
sous Sylla, on les porta jusqu'à quinz
verain pontife remplissait les fonction
prête et de devin, ou plutôt d'hiéroph
seulement il présidait à tous les sacr
blics, mais encore il veillait à ceux qui s
en particulier ; il enseignait ce que cha
faire pour honorer ou appaiser les dieu
geait souverainement toutes les causes
ressaient la religion. Numa ne fut pas l
comme quelques auteurs le rapportent,
tua les vestales, ainsi que la consécrati
sacré qu'elles entretenaient ; mais il pa
fut lui, et non pas Romulus, qui bâtit l
Vesta, ainsi que Denys d'Halicarnass
Il lui donna la forme ronde, parce q
Festus, c'était la terre, dont la forme e
qui fournissait à la vie des hommes, et
lait que Festa fût adorée dans un ten
figure semblable à celle de la terre. Num
de grandes prérogatives aux vestales.

Après qu'il eut réglé tout ce qui re
institutions religieuses, il bâtit, près du
Vesta, un palais appelé Regia, maison
l'habitait ordinairement ; mais il avait s
Quirinal une autre habitation dont or
encore l'emplacement du temps de Plut

Ce prince fut aussi le premier qui
temple à la Bonne-Foi et au dieu Term
apprit aux Romains que le plus gran
qu'ils pussent faire était de jurer leur foi
serment *medius fidius*, c'est à-dire, par *a*
par le dieu de la foi. Ce fut encore lui
le territoire de Rome. Romulus n'avait
lu le faire, parce qu'en mesurant ce q
partenait il aurait montré ce qu'il usu
les autres; car les bornes, quand on les
sont le frein de la puissance; mais si

deviennent la conviction de l'injus-
dans ses commencemens avait un ter-
étendu; Romulus l'agrandit par ses
, et Numa distribua ces nouvelles terres
ns indigens, afin de les soustraire à la
use presque nécessaire de la perversité,
ner vers l'agriculture l'esprit du peuple,
mplant la terre, s'adoucirait lui-même.
il n'est point d'exercices qui inspirent
nptement que ceux de la vie champêtre
rdent de la paix; on y conserve cette
errière qui anime à combattre pour la
ses propriétés, et l'on s'y dépouille de
dité qui porte à faire envahir le bien
Numa donc, qui voulait faire aimer aux
agriculture comme l'attrait le plus puis-
aix, et qui la croyait encore plus propre
leurs mœurs qu'à les enrichir, partagea
ritoire en plusieurs portions qu'il appela
t établit dans chacun d'eux des inspec-
s commissaires. Il en faisait souvent lui-
visite, et, jugeant des mœurs des ci-
l avançait en honneurs et en pouvoir
e distinguaient par leur activité. Mais le
vre de la politique de Numa fut la créa-
communautés d'arts et métiers. La ville
jusqu'alors divisée en deux factions ou
peuples, les Sabins et les Romains. Pour
cette distinction il classa les différentes
as, et accorda à chacune différens pri-
ans cette division les joueurs d'instru-
ent le premier rang, parce qu'ils étaient
dans les sacrifices et dans les autres
de religions; les orfèvres, les charpen-
teinturiers eurent leurs lois et leurs
ticulières. Par-là, il fut le premier qui
Rome cet esprit de parti qui faisait pen-
ire aux uns qu'ils étaient Romains, à



354 jours, selon Plutarque, et de 355 s
que tous les autres historiens.

La mort de Numa ne fut ni subite n
étant tombé dans une maladie de langue
gnit peu à peu de vieillesse, et expira dan
vingt deuxième année. Les honneurs qu
gnèrent ses obsèques ajoutèrent à l'écla
Tous les peuples voisins, amis et alliés de
rendirent avec des présens et des couron
nateurs portèrent sur leurs épaules le
avait placé son corps; ils étaient suivis
prêtres et d'une foule innombrable de p
femmes mêmes et les enfans assistaient
railles, non comme à celles d'un roi mo
lesse, mais comme au convoi de l'ami l
qui aurait été moissonné à la fleur de s
fondaient tous en larmes et poussaient d
gémissemens. On ne brûla pas son co
qu'il l'avait défendu; mais on fit deux c
pierre qu'on enterra au pied du mont
l'un renfermait son corps, et l'autre les

quent ce roi philosophe. Il reçut la couronne
avoir demandée, et, n'étant que simple par-
, la vertu le rendit si recommandable qu'il
é digne de régner. Il sut relâcher à Rome
orts du gouvernement, qui étaient trop ten-
adoucit les mœurs des Romains, modéra
ractère bouillant et emporté, et leur fit ai-
paix et la justice; mais le but qu'il s'était
é dans ses établissemens politiques, pour
nir Rome dans l'union, s'évanouit avec
uma était à peine mort, que le temple de
qu'il avait tenu fermé pendant tout son
et dans lequel il avait comme enchaîné
on de la guerre, fut aussitôt rouvert, et
entière remplie de sang et de carnage.
la plus belle et la plus juste des institutions
outint que peu de temps, parce qu'elle n'a-
s pour lien, comme la législation de Ly-
, l'éducation de la jeunesse; du reste le
le Numa, long et pacifique, était, selon
squieu, très-propre à laisser Rome dans sa
rité. Si elle eût eu dans ce temps là un ter-
moins borné et une puissance plus étendue,
pparence que sa fortune eût été fixée pour
; c'est-à-dire, qu'arrêtée par les institutions
na dans son essor guerrier, elle n'aurait
quis le monde. Mais c'est en lui une chose
ble, dit Plutarque, et presque divine, qu'ap-
un trône étranger il ait changé toute la
le gouvernement par la seule persuasion;
ns employer les armes et la contrainte, il
rendu maître d'une ville agitée par des fac-
iverses; qu'enfin, par sa sagesse et sa jus-
ıles, il soit parvenu à réunir tous les ci-
et à former entre eux les liens les plus in-

nalheurs des rois qui succédèrent à Numa
ent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq

fut frappé de la foudre.

VALERIUS PUBLICOLA,

CONSUL ROMAIN.

PUBLIUS VALERIUS descendait de ce Volesus ou Valerius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réunion des Romains et des Sabins en un seul peuple, et qui suivit Tatius à Rome même après la conclusion du traité. Quoiqu'il vécût sous le règne de Tarquin le Superbe, il se fit remarquer de bonne heure par son éloquence, dont il se servait pour défendre la justice, et par sa fortune, qui lui permettait de répandre des bienfaits sur les malheureux; il fallait du courage pour faire un emploi si noble et si généreux des lumières et des richesses sous un prince tel que Tarquin; elles n'étaient qu'un objet d'envie et de haine pour lui, qui avait usurpé le trône en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines.

Lorsque Lucius Brutus voulut entreprendre de changer la forme du gouvernement et de se mettre à la tête du parti populaire, il communiqua d'abord son dessein à Valerius, qui le seconda de tout son pouvoir, et contribua puissamment à chasser Tarquin. Ce dernier, pour prix de son zèle, aspirait à être nommé consul et associé à Brutus; mais Brutus, contre son propre gré, au lieu de Valerius, eut pour collègue Collatin, mari de Lucrèce. Vale-

marche rassura les consuls, et satisfit le
le peuple. Bientôt les actions de Valerius
mèrent son serment. C'est à lui que l'escla
dicius vint découvrir la conspiration des
de Brutus en faveur de Tarquin. Saisi de
et d'horreur au récit de cet esclave, il l'
dans sa maison, sort accompagné d'ur
nombre de cliens et d'amis, surprend
jurés, s'empare de leurs papiers, et les e
malgré leur résistance, sur la place publiqu
faisant amener Vindicius, il intente l'acc

Après le supplice des conjurés Valc
immédiatement consul à la place de Colla
venu suspect à cause de sa parenté avec le
crit; ce n'était que la récompense du zèl
qu'il venait de montrer pour la cause de l
Par un sentiment de justice, il commença pa
chir Vindicius, auquel il fit donner, par un
peuple, la qualité de citoyen romain, avec
de suffrage dans celle des tribus qu'il
choisir; c'était le premier exemple d'une

fils de Tarquin, poussèrent leurs chevaux contre l'autre, et s'entre-tuèrent. Le résultat bataille était encore incertain lorsqu'à l'entrée nuit les Toscans, saisis de frayeur et de trou- abandonnèrent leurs retranchemens et pri- la fuite.

lerius, n'apercevant plus d'ennemis, ramassa épouilles, et rentra triomphant dans Rome; il premier des consuls qui y fit son entrée sur un tiré par quatre chevaux. Cette pompe guer- parut grande et majestueuse au peuple ro- ; il sut gré aussi à Valerius des honneurs ordinaires qu'il rendit à son collègue avant rès ses obsèques ; il prononça lui-même son on funèbre, et cette action fut si agréable au le, et parut si utile, que depuis tous les ds hommes furent publiquement honorés s leur mort.

ais Valerius, resté seul consul, devint bientôt ect au peuple, tant la multitude est mobile ses affections ! On alla jusqu'à le soupçonner pirer à la royauté, parce qu'il ne s'était point é de collègue depuis la mort de Brutus.

n lui reprochait surtout de faire bâtir sur le t Vélia une maison plus grande et plus belle le palais de Tarquin, qu'il avait lui-même fait olir. Cette maison dominait tellement la place ique, qu'on voyait de là tout ce qui s'y passait. ussi ses envieux et ses ennemis publiaient-ils que c'était une véritable citadelle que Vale- faisait construire, pour en faire le siége de rannie : « Ne voyez-vous pas, disaient-ils au uple, que, lorsqu'il descend avec son cortége la hauteur où sa maison est située, sa marche présente à ceux qui le voient d'en bas, non la nplicité d'un consul, mais le faste d'un mo- rque ? »

verti par ses amis du mécontentement du

vant le peuple les faisceaux, symboles d
rité suprême, spectacle qui charme la m
parce qu'elle voit dans cette marque de r
aveu tacite que la puissance consulaire
naît inférieure à la puissance et à la m
peuple romain. Quand on a fait silence
mence par envier le sort de son collègue
faîte des honneurs, après avoir délivré s
a péri glorieusement en combattant p
avant que l'envie ait osé ternir l'éclat d
tus civiques. Moins heureux, il a survécu
vouement, et il ne vit pour ainsi dire
être en butte aux accusations de la haine
teur de sa patrie, il se voit désormais
avec les tyrans et les traîtres : « Hé quoi
» dire Tite Live (1), n'y aurait-il donc
» vertu assez éprouvée pour être à l'abri
» çon ? Le plus implacable ennemi des
» rait-il dû s'attendre à subir l'inculpat
» pirer à la royauté ? Et quand j'habitera
» pitole, dans la citadelle même, aur
» penser que je serais un objet de cra

» de si frêles appuis, que le lieu de ma demeure
» vous alarme plus que mon caractère vous rassure ? Non, citoyens, non ; la maison de Publius Valerius ne portera point d'ombrage à la liberté ; perdez la crainte que Vélia vous inspire ; je descendrai du sommet au pied de la montagne, afin de placer au-dessus de ma tête des surveillans d'un citoyen aussi suspect. Qu'ils habitent Vélia, ceux à qui la liberté peut être confiée plus sûrement qu'à Valerius. »

Il fit transporter sur-le-champ tous les matériaux au pied de la colline. Quand le peuple vit ces ruines il admira la grandeur d'âme de Valerius, et il eut honte de voir le consul des Romains réduit à loger dans une maison d'emprunt jusqu'à ce que la sienne fût bâtie dans le lieu le plus bas, à l'endroit où se trouvait, du temps d'Auguste, le temple de la Victoire.

Avant de se donner un collègue, et pendant qu'il avait seul toute l'autorité, il compléta le sénat, que la cruauté de Tarquin et le dernier combat avaient réduit à un très-petit nombre de sénateurs. Il fit ensuite plusieurs lois populaires qui effacèrent jusqu'aux moindres traces des soupçons formés contre lui ; l'une entre autres, qui prononçait l'appel au peuple de tous les jugemens des magistrats, changea pour ainsi dire la forme du gouvernement ; c'est-à-dire, qu'il fut permis d'appeler au tribunal du peuple assemblé des jugemens rendus par les consuls, tandis que sous les rois les *plébiscites*, ou ordonnances du peuple, n'avaient force de loi qu'autant qu'elles étaient autorisées par un sénatus-consulte. Ainsi Valerius étendit les droits du peuple, et la puissance consulaire se trouva affaiblie dès son origine. Par une autre loi, qui ne pouvait manquer de réussir aux yeux de la multitude, la tête et les biens de quiconque aspirerait à la tyrannie furent dévoués

aux dieux infernaux, et l'on permettait de tuer, sans aucune formalité juridique, tout Romain qui voudrait établir le pouvoir absolu; elle assurait l'impunité à l'auteur du meurtre, pourvu qu'il administrât des preuves du crime, autorisant ainsi tout citoyen à prévenir, par la mort du coupable, le jugement que la consommation du crime aurait peut-être empêché. Quoiqu'une pareille loi parût contraire à la douceur des ordonnances de Valerius, elle ne fut pas moins approuvée par un peuple jaloux de sa liberté; mais ce qui augmenta le plus sa popularité, ce fut l'ordonnance par laquelle il fit séparer les haches des faisceaux que les licteurs portaient devant les consuls, voulant indiquer par là que ces magistrats n'avaient pas le droit du glaive, symbole de la souveraine puissance.

Les mêmes principes d'équité et de modestie le portèrent à ne point se charger d'administrer par lui-même ni de faire administrer par ses amis les contributions levées pour les frais de la guerre, et il désigna lui-même le temple de Saturne comme devant servir de garde au trésor public : le peuple, d'après son avis, élut deux sénateurs qu'on appela depuis *questeurs*, et qui furent chargés de la gestion des deniers publics.

Ce ne fut qu'après la promulgation de toutes ces lois, dont il voulait se réserver le mérite à lui seul, qu'il tint les comices pour se donner un collègue. Le peuple nomma Lucretius, père de Lucrèce. Valerius, en considération de son grand âge, lui céda le premier rang, et l'honneur de faire porter devant lui les faisceaux, honneur qu'on défère toujours depuis à la vieillesse.

Une conduite si pleine de modération et des lois si favorables au peuple firent donner à cet illustre patricien le nom de *Publicola*, ou de populaire; mais ce fut moins pour mériter ce titre

que pour attacher plus étroitement le peuple à la défense de la liberté que Valerius augmenta son influence par ces différens réglemens, car ces lois n'étaient que des ménagemens nécessaires dans les commencemens si délicats; en effet, si les patriciens avaient laissé entrevoir au peuple qu'ils n'avaient chassé un maître que pour s'en donner plusieurs, le peuple n'aurait jamais concouru à soutenir cette nouvelle forme de gouvernement avec l'énergie nécessaire pour repousser tous les ennemis que Tarquin eut l'adresse de susciter.

Porsenna, l'un des rois les plus puissans des douze peuples de l'Etrurie, se déclara le premier en faveur de Tarquin, parce qu'il regardait comme glorieux pour les Toscans qu'il y eût un roi à Rome, et surtout un roi toscan; d'ailleurs un souverain chassé de son trône était pour lui d'un dangereux exemple.

Selon Plutarque et Tite Live, ce prince ne déclara la guerre aux Romains que sous le second consulat de Publicola.

Le fondateur de la liberté romaine était absent quand il fut nommé consul pour la seconde fois; il y revint aussitôt, et, secondé par son collègue Titus Lucretius, il rassembla une armée pour marcher contre Porsenna, qui s'avançait avec des forces imposantes. Le choc des deux armées eut lieu près du Janicule, aux portes de Rome même. Publicola soutint vaillamment les efforts des ennemis, supérieurs en nombre, jusqu'à ce qu'étant couvert de blessures il fut emporté hors du champ de bataille. Son collègue Lucretius fut aussi blessé. Les Romains, découragés, se réfugièrent vers la ville. Ce fut à la suite de cette déroute qu'Horatius Coclès soutint seul l'effort des ennemis et les arrêta à l'entrée d'un pont de bois appelé Sublitius, jusqu'à ce que ses camarades eurent coupé le pont derrière lui; alors il se jeta tout

armé dans le Tibre, qu'il traversa à la nage, quoiqu'il eût la cuisse percée d'un dard. Publicola, rempli d'admiration pour l'auteur de cet exploit, obligea tous les Romains de contribuer en faveur d'Horatius Coclès pour une somme égale à ce que chacun d'eux dépensait en un jour pour sa nourriture. Suivant Denis d'Halicarnasse, cette libéralité spontanée vint du seul mouvement du peuple; mais les historiens ajoutent que Publicola fit donner à Coclès autant de terre qu'il en pourrait enfermer en un jour dans un sillon qu'il tracerait lui-même.

Cependant Porsenna tenait Rome assiégée; il paraît même que le siége fut long, car Publicola, dans l'intervalle fut nommé consul pour la troisième fois. La ville commençait à éprouver les horreurs de la famine, lorsqu'une nouvelle armée de Toscans vint porter encore la désolation et le dégât dans les campagnes environnantes. Publicola, qui épiait l'instant de surprendre l'ennemi disséminé, négligeait à dessein de réprimer ces brigandages partiels, réservant toute sa vengeance pour des occasions plus décisives. Dans le dessein d'attirer les fourrageurs, il ordonne à un grand nombre de citoyens de sortir le lendemain par la porte Esquiline, la plus éloignée des assiégeans, et de chasser devant eux leurs troupeaux. Séduits par l'espoir d'un butin général, les Toscans passent le Tibre en plus grand nombre qu'à l'ordinaire; ils sont tout à coup assaillis de plusieurs sorties simultanées; Valerius en personne descend le mont Cœlius avec l'élite des cohortes, tombe brusquement sur les ennemis, les met en fuite, et leur tue cinq mille hommes. On rapporte à cette même époque du siége l'action célèbre de Mutius Scævola, racontée par tous les historiens, mais de différentes manières. Porsenna, effrayé de l'avantage que venait de remporter Valerius, et de la conspiration de trois cents jeunes romains, dont

ntius, qui s'était introduit furtivement dans son mp pour le tuer, venait de lui faire la fausse nfidence, consentit à traiter de la paix avec ome. Publicola donna pour ôtage dix jeunes gens e famille patriciennes, et autant de jeunes filles, u nombre desquelles était sa fille Valeria; il ren- t en outre les terres que les Romains avaient onquises en Toscane. Les Tarquins, ainsi aban- onnés, se virent forcés d'accéder aux conditions ue dicta le peuple romain.

L'année suivante, dès qu'on sut à Rome que s Sabins unis aux Latins se préparaient à une ouvelle guerre, Publicola fut nommé consul pour quatrième fois. Non seulement il sut ramener confiance parmi ses concitoyens, mais encore entretint et échauffa les divisions qui éclataient armi les Sabins, ennemis de Rome; c'est ainsi u'il sut attirer dans le sein même de cette ville ppius Clausus ou Clodius, que ses grandes ri- hesses, son éloquence et ses vertus, faisaient regar- ler comme le premier de sa nation. Exposé à l'en- vie de ses concitoyens, Appius, cédant aux propo- itions de Publicola, assemble tous ses amis, qui le leur côté en attirent d'autres, et il entraîne avec lui à Rome cinq mille chefs de famille avec leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves. Pu- blicola, prévenu de leur arrivée, s'empresse de les accueillir, et leur fait le traitement le plus favora- ble; il accorde à tous le droit de bourgeoisie, et leur distribue par tête deux arpens de terre le long du fleuve Anio. Irrités de la retraite d'un si grand nombre de leurs familles, les Sabins se mirent en campagne, et vinrent camper entre Rome et Fi- dènes. Instruit de leurs projets par des transfuges, Publicola fit attaquer les fourrageurs, et lui même avec le reste de l'armée, faisant un grand circuit, vint envelopper l'armée entière des Sabins; sur- prise de tous côtés, elle fut bientôt défaite et mise

ses pertes précédentes. Publicola reçut l
neurs du triomphe. Après avoir remis une s
fois sa patrie victorieuse entre les mains d
suls nommés pour lui succéder, il mourut
Rome 750 (502 ans avant J.-C.), comblé
les honneurs que les hommes ambitionnent
et qu'ils jugent le plus dignes de leur estim

De l'aveu de tous, dit Tite Live, Pu
fut le premier homme de son siècle, et
guerrier et comme citoyen. Riche en
il ne laissa pas de quoi fournir aux f
ses funérailles ; Denis d'Halicarnasse re
même que ce fut la pauvreté de Public
porta le sénat de Rome à ordonner qu'
enterré aux frais de l'état. Chaque citoye
été taxé au quart d'un as, ce qui fait
près trois sous de notre monnaie, et
de Rome contenant alors cent trente mille ci
il résulte de ce calcul que la pompe funé
Publicola coûta plus de trente mille francs ;
certaine que le peuple romain, si frugal

e dans ce même lieu fut donné pour toujours à
postérité, avantage plus estimable que les ri-
esses et la royauté même, si l'on met la félicité
n pas dans les voluptés, mais dans l'honneur et
ns la gloire.

Publicola fut pendant sa vie le premier des
mains par sa puissance, par l'éclat de ses vertus,
plus de six cents ans après sa mort les plus
istres familles de Rome, les Publicola, les
ssela, et tous les Valerius qui sortaient de la
me tige, lui rapportèrent la gloire de leur no-
sse. Les différentes branches de cette illustre
mille se distinguaient les unes des autres par dif-
ens surnoms, comme les Maximus, les Cor-
us, les Politus, les Levinus et les Flaccus.

Publicola fut heureux pendant sa vie et pour
si dire après sa mort, car tous les biens regar-
comme les plus grands et les plus estimables
nt les hommes puissent jouir, il les a possédés
conservés jusqu'à son trépas; non seulement
parens et ses amis pleurèrent sa mort, mais
core la ville de Rome tout entière; des milliers de
sonnes en portèrent le deuil, et les femmes
maines regrettèrent Publicola comme un fils,
frère, un mari.

l ne s'enrichit point par des injustices; il eut
contraire la gloire de faire le plus bel usage
sa fortune, en venant au secours des malheu-
ux.

Il diminua le faste du consulat, et rendit cette
gistrature douce et aimable pour tous les ci-
ens. Il emprunta plusieurs lois de Solon;
tre autres celles qui donnaient au peuple le droit
lire ses magistrats, et qui permettaient d'ap-
er à sa décision des jugemens rendus par les
bunaux. En établissant des questeurs pour la
de du trésor public, il voulut qu'un consul
mme de bien pût se livrer à des soins plus im-

leurs espérances. Il déploie cette fer
les affaires qui demandent de la force et
gueur, et qui doivent être décidées pa
des armes, il fait paraître encore plus d
dans celles qui, pendant la paix, exigen
dresse et de la persuasion; il sait si bie
Porsenna, que d'un ennemi redoutable il
ami fidèle des Romains. Mais il gagne plus
tailles, et remplit également le devoir de
celui de soldat. Il parvint à abattre pe
jours la royauté, depuis long-temps af
dominante dans Rome, et son courag
montra jamais au-dessous de son entrep
condée par la fortune, sa puissance cou
vertu du succès le plus heureux.

On peut dire que l'administration et l
Publicola maintinrent l'ordre dans Rome
temps des guerres civiles, et qu'ainsi
homme sut affermir son établissement
et en assurer la durée.

CINCINNATUS,

DICTATEUR ROMAIN.

CIUS QUINTIUS, surnommé *Cincinnatus* e qu'il portait ses cheveux bouclés et frisés, rtenait à une famille patricienne aussi distin- par l'éclat de sa noblesse que par ses alliances un grand nombre de personnages illustres occupaient les premières charges de l'état; même, par son mérite personnel, devint tôt l'un des ornemens et des membres les plus mandables du sénat de Rome, dans un ps où les vertus étaient honorées dans cette ublique. Toutefois les meilleurs citoyens avaient éplorer les éternelles discussions entre la no- se et le peuple; mais au milieu de ces agita- s politiques tous les ordres de l'état rendaient ice à la modération et à l'impartialité de Cin- natus. Il n'en était pas de même de son fils aîné, on, jeune patricien ardent, qui, distingué au- t par son éloquence que par sa valeur, se mon- t toujours opposé au parti populaire.

e tribun Terentius Arsa ayant entrepris de r la jurisprudence et de limiter les pouvoirs consuls et de la noblesse, de grandes contes- ons et de vifs débats éclatèrent à ce sujet entre deux ordres de l'état. Céson, à la tête de la jeu- se patricienne, provoqua des violences contre

» digne de pardon ; l'éducation qu'il a r
» les yeux d'un père modeste et popu
» pu servir de frein à son insolence....
» Quintius, on n'a aucun reproche à v
» si ce n'est que la qualité de père l'emp
» vous sur celle de citoyen. »

Les tribuns demandèrent l'arrestation d
mais, après des débats très-animés, il f
qu'on le laisserait libre après qu'il aurait d
cautions. On hésitait sur la somme à laq
mende serait fixée ; la décision de ce poin
voyée au sénat. Il prononça que chacune
tions s'obligerait pour la somme de tr
ouces de cuivre. Dix citoyens s'engagèr
présenter Céson le jour qu'on jugerait à p
l'assigner, ou à payer cette somme. C'est d
toire romaine le premier exemple de cauti
nies par un accusé. Céson, remis en libe
tit dans la nuit même, et se retira en exil
Toscans pour prévenir sa condamnation
buns exigèrent avec autant de rigueur qu

s propres mains cinq ou six arpens de terre, débris de son héritage, qui, de son nom, nt celui de *près Quentiens*. Là, n'ayant qu'un nombre d'esclaves qui l'aidaient à labourer champ, il menait une vie obscure et pénible; uvreté ne lui permettait ni d'aller à Rome, e recevoir ses amis, ni d'assister aux fêtes et cérémonies publiques.

ais au moindre danger, Rome, alors l'asile vertu, ne pouvait manquer d'avoir recours atriotisme et à la fermeté de ce respectable pa-n. Cette ville célèbre, encore agitée et rem-de troubles, venait d'échapper à la soudaine ngereuse invasion du sabin Hordonius, qui, s s'être emparé du Capitole par un coup de , n'avait perdu la vie dans un si dangereux plot qu'au dépend de celle du consul Valerius. sénat voulait donner à ce digne magistrat uccesseur d'un mérite reconnu, capable enfin ontenir par son autorité un peuple turbulent s tribuns factieux; il jeta les yeux sur Quintius innatus, père de Céson. Le jour de l'élection t fixé, le corps entier des patriciens fit les der-s efforts pour que le choix tomba sur Cincin-s. La première classe des votans, composée lix-huit centuries de cavalerie et de quatre-ts d'infanterie, lui donna sa voix. Ce concours ime de toutes les centuries, d'une classe qui assait les classes inférieures par le nombre de suffrages, assura la suprême magistrature à innatus, qui fut déclaré consul en son absence ans sa participation. Le peuple en fut cons-é; il allait se voir aux prises avec un consul , tout puissant par la faveur du sénat, par son age, par ses trois fils, dont pas un ne le cé-à Céson en grandeur d'âme, et qui tous nt de plus que lui le mérite de la prudence la modération.

l'emporta sur celui de la retraite; il prit
sa femme, et, lui recommandant les soin
nage, « Je crains bien, ma chère Racili
» il, que nos champs ne soient mal cult
» année. » On le revêtit en même tem
robe de pourpre, et les licteurs avec l
ceaux se rangèrent devant lui pour l'e
pour recevoir ses ordres. C'est ainsi que
rite et le besoin de l'état le ramenèr
Rome, où il n'était point rentré depuis la
de son fils.

Dès qu'il eut pris possession du cons
fit rendre compte de tout ce qui s'était p
dant et depuis l'invasion d'Hordonius. P
là occasion de convoquer l'assemblée du
il monte sur son tribunal, et, sans se d
pour le sénat ni pour le peuple, il les rép
l'un et l'autre avec une égale sévérité. Il
au sénat son indigne mollesse, qui seule
hardi les tribuns à s'ériger désormais en n
perpétuels, et à s'établir dans un petit
pervers, un foyer de tyrannie, où ils e

enfin contre la licence effrénée qui régnait dans Rome, d'où la subordination et l'obéissance semblaient être bannies. A la honte du nom romain, ajoute Cincinnatus, on venait de voir des séditieux mettre à prix le salut de leur ville, tout prêts à reconnaître Hordonius pour leur souverain, si l'on refusait de changer la forme du gouvernement: « Voilà » le fruit, s'écrie alors le consul, voilà le fruit de » ces harangues continuelles dont le peuple se laisse » enivrer; mais je saurai bien l'arracher à ces séduc- » teurs qui règnent aujourd'hui dans Rome avec » plus d'orgueil et de tyrannie que n'ont jamais fait » les Tarquin. Sachez donc, peuple romain, que » nous avons résolu, mon collègue et moi, de por- » ter la guerre chez les Eques et chez les Volsques. » Nous vous déclarons même que nous hiverne- » rons en campagne pendant tout notre consulat. » Nous commandons à tous ceux qui ont prêté le » serment militaire de se trouver au lac Régille; » ce sera là le rendez-vous de toute l'armée. »

Les tribuns lui répartirent d'un air moqueur qu'il courait risque d'aller à la guerre seul avec son collègue, et qu'ils ne souffriraient point qu'il se fît aucune levée : « Nous ne manquerons point » de soldats, répondit Quintius, et nous avons » encore sous nos ordres tous ceux qui, à la vue » du Capitole, ont pris les armes et juré solen- » nellement de ne les quitter que par la permis- » sion des consuls. Si par vos conseils ils refusent » de nous obéir, les dieux vengeurs du parjure » sauront bien les punir de leur désertion. »

Le peuple, dit Tite Live à cette occasion, respectait encore la sainteté du serment; aussi la harangue de Cincinnatus ne fut-elle pas sans effet.

Pour tenir le peuple en respect le consul publiait encore à dessein qu'à son retour il ne convoquerait pas d'assemblée pour élire de nouveaux consuls, et qu'il était résolu de nommer un dicta-

campagne, fut consterné d'un dessein
posait à passer l'hiver sous des tentes. L
n'étaient pas moins alarmés par la crai
assemblée hors de Rome, où il se pouva
des résolutions contraires à leurs intérêt
et les autres, intimidés par la fermeté de
eurent recours au sénat; les femmes et le
tout en larmes, conjurèrent les principa
teurs d'adoucir Quintius, et d'obtenir
vère magistrat que leurs maris et leurs p
sent revenir chez eux à la fin de la c
L'affaire fut mise dans une espèce de né
C'était le point où le consul, par cette sé
fectée, mais nécessaire, avait voulu a
tribuns. Il se fit un traité provisionnel
Quintius promit de ne point armer et de
faire hiverner les troupes en campagn
était forcé par quelques nouvelles incu
ennemis, et les tribuns de leur côté s'e
à ne point faire au peuple aucune pr
touchant l'établissement des lois nouvell

Quintius, ayant appaisé ainsi les tro
Rome, rétablit l'exercice des jugemen
[illegible] depuis plusieurs années; au lieu

s enfans. Assidu tout le jour à son tri-
et d'un accès facile, quelque affaire qu'il
ger, il examinait avec attention le droit
es, et rendait ensuite des jugemens si équi-
que le peuple, charmé de la douceur de
vernement, semblait avoir oublié qu'il y
tribuns dans la république.
partialité et l'équité que Cincinnatus mon-
s toutes les affaires faisaient désirer aux pa-
et même au peuple qu'on le continuât
s fonctions de la magistrature consulaire ;
même une sorte de contrepoids à la puis-
es tribuns du peuple, qui, à force de bri-
taient fait proroger dans le tribunat, mal-
donnance qui défendait qu'aucun citoyen
ourût dans les élections deux ans de suite
mêmes charges. Mais Cincinnatus se re-
instances du sénat et de la plupart de ses
ens; rien ne put vaincre son opposition.
il ne parla avec autant de désintéressement
gesse; il représenta, avec beaucoup de gra-
ux sénateurs le tort qu'ils faisaient à leur
on en voulant violer eux-mêmes leurs
décrets ; que rien ne marquait davantage
esse du gouvernement que cette multitude
nouvelles qu'on proposait tous les jours et
'observait pas; que c'était par une conduite
stante qu'ils s'attiraient justement le mé-
la multitude; puis, continuant avec plus de
de véhémence, « Faut-il s'étonner, dit-il,
conscrits, si le peuple ne respecte pas vos
ons, lorsque vous les infirmez vous-mêmes?
uoi, parce que le peuple continue ses ma-
ts au mépris de votre sénatus-consulte,
voulez l'enfreindre aussi pour renchérir
es extravagances de la multitude, comme si
marquait même son pouvoir en manifes-
plus d'inconséquence et de légèreté! Après

gesse et la modération de ce digne const
à son avis, et procéda immédiatement à
velle élection. Comblé de bénédictio
louanges, devenu l'objet de l'estime, de
ration de ses concitoyens, Cincinnatus,
lant avec joie la pourpre, se hâta de ren
sa paisible retraite des bords du Tibre
trouva ses bœufs, sa charrue, sa chaum
comme auparavant, y vécut du trava
mains, dans la plus heureuse tranquillité

L'intérêt et le salut de l'état pouvai
l'arracher à cette retraite obscure et hono
faisait le charme de sa vie. De nouveaux
pour la patrie réclamèrent bientôt, de l
ce grand homme, de nouvelles preuve
vouement et de grandeur d'âme.

Tout à coup l'armée romaine, comma
le consul Minucius, se trouve enga
des lieux escarpés, en présence des Eq
s'emparent de toutes les issues. Cinq c
ayant réussi à percer les postes ennemis
rent porter à Rome la nouvelle de l'i

« dignités, et qu'on ne peut trouver la force du « commandement que là où la fortune a accumulé « les grandes possessions. Le seul homme sur le- « quel le peuple romain comptait pour faire « respecter sa puissance, était Quintius Cincin- « natus, qui ne possédait en tout qu'un champ « de quatre arpens qu'il cultivait de ses mains. »

Les députés du sénat trouvèrent ce vénérable patricien comme la première fois, cultivant de ses propres mains son petit héritage, selon les uns courbé sous sa bêche et creusant un fossé, selon d'autres menant sa charrue, mais enfin occupé d'un travail rustique. Après les salutations réciproques, ils débutèrent par des vœux pour sa prospérité et pour celle de la république, et le prièrent de prendre sa toge pour entendre plus convenablement les instructions du sénat. Quintius, étonné, demande à plusieurs reprises s'il est arrivé quelques malheurs extraordinaires, et dit à sa femme Racilia d'aller lui chercher sa toge dans sa cabane. Lorsqu'il eut nettoyé la poussière et la sueur de son corps, et qu'il eut reparu avec son nouveau vêtement, les députés le proclamèrent dictateur, en le comblant de félicitations. Ils le pressent de venir à Rome, lui font part de l'état inquiétant de l'armée consulaire, et lui présentent aussitôt vingt-quatre licteurs armés de haches d'armes entrelassées dans leurs faisceaux, espèce de garde des anciens rois de Rome, dont les consuls avaient retenu une partie, mais qui ne portaient des haches d'armes dans la ville que devant le dictateur seul. Le sénat, instruit que Quintius approchait, lui envoie un bateau, dans lequel il passe le Tibre. A la descente il est reçu par ses trois enfans, venus à sa rencontre; bientôt il est joint par tous ses parens, par tous ses amis et par les premiers du sénat. C'est au milieu de ce nom-

breux cortége que, précédé de ses licteurs, il est conduit dans Rome jusqu'à sa maison.

Le lendemain le dictateur nomma pour général de la cavalerie Tarquitius, patricien d'une rare valeur, mais qui, pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter et de nourrir un cheval, n'avait encore servi que dans l'infanterie. Ainsi toute l'espérance de la république se trouvait renfermée dans un vieillard qu'on venait de tirer de la charrue, et dans un fantassin à qui l'on confiait le commandement de la cavalerie; mais ces hommes, qui se faisaient honneur de la pauvreté, n'en montraient pas moins de courage dans le commandement. Le dictateur fit fermer les boutiques, et ordonna à tous les habitans qui étaient encore en état de porter les armes de se rendre avant le coucher du soleil dans le champ de Mars, chacun avec douze pieux et des vivres pour cinq jours. Il se mit ensuite à la tête de ces troupes, et arriva avant le jour assez près du camp ennemi, qu'il alla reconnaître lui-même, autant que les ténèbres le pouvaient permettre. Ses soldats, par son ordre, poussèrent de grands cris, pour avertir le consul de l'arrivée des secours; ils se retranchèrent et se fortifièrent par une palissade faite avec les pieux qu'ils avaient apportés de Rome; ces retranchemens servaient en même temps à enfermer le camp ennemi. Le général des Eques, appelé Gracchus Decilius, entreprit d'interrompre le travail des Romains. Quintius, qui avait prévu cette attaque, lui opposa une partie de son armée pendant que l'autre continuait à se retrancher. Le bruit des armes et les cris des combattans rendirent le consul encore plus certain du secours.

Il attaqua de son côté le camp des Eques, pour faire diversion, ce qui donna le temps au

eur d'achever ses retranchemens; en sorte es ennemis, au point du jour, se virent à our assiégés par deux armées. Le dictateur consul assaillirent alors avec toutes leurs s le camp ennemi. Cincinnatus trouva l'endroit n attaque moins fortifié, parce que le géné- s Eques, n'ayant pas cru avoir à se défendre e côté-là, ne fit qu'une faible résistance. me il craignait d'être emporté l'épée à la , il eut recours à la négociation, et envoya éputés au consul, qui, sans les entendre, nvoya au dictateur. Ces députés, s'étant pré- s à lui malgré la chaleur de l'action, le con- ent d'arrêter l'impétuosité de ses soldats, et pas mettre sa gloire à faire périr presque une nation, et ils lui offrirent d'abandonner camp et de se retirer sans bagage, sans s et sans armes. Quintius leur répondit avec qu'il ne les estimait pas assez pour croire eur mort fût de quelque conséquence à la blique; qu'il leur laissait volontiers la vie; qu'il voulait que leur général et les princi- officiers restassent prisonniers de guerre, et les soldats passassent sous le joug des Ro- s, sinon qu'il allait les faire tailler tous en s. Les Eques, environnés de toutes parts, se irent à toutes les conditions qu'il plut à un mi victorieux de leur imposer. On ficha deux nes en terre, et une troisième fut attachée avers sur la pointe des deux premières; tous ques, nus et désarmés, passèrent sous le por- militaire; espèce d'infamie que les victorieux saient à des vaincus qui ne pouvaient ni com- e ni se retirer. On livra en même temps aux ains le général et les officiers, qui furent vés pour servir au triomphe du dictateur.

uintius abandonna le pillage du camp ennemi mée qu'il avait amenée de Rome, sans rien

retenir pour lui du butin, et sans vouloir souffrir que les troupes du consul, qu'il venait de dégager, y prissent part : « Soldats, leur dit-il avec sévérité, » vous qui avez été à la veille de devenir la proie » de nos ennemis, vous ne partagerez point leurs » dépouilles. » Puis, se tournant vers le consul : « Et vous, Minutius, ajouta-t-il, vous ne com- » manderez plus en chef à ces légions jusqu'à ce » que vous ayez fait paraître plus de courage et » de capacité. » Ce châtiment militaire ne diminua en rien du respect et de la reconnaissance de ces troupes pour leur libérateur, et le consul et ses soldats décernèrent à Cincinnatus une couronne d'or du poids d'une livre, comme à celui qui avait sauvé la vie et l'honneur à ses concitoyens.

Le sénat, ayant reçu les nouvelles de la victoire que le dictateur venait de remporter, et le partage judicieux qu'il avait fait des dépouilles des ennemis, honteux, pour ainsi dire, qu'un si grand capitaine vieillît dans la pauvreté, lui fit dire qu'il entendait qu'il prît une part considérable dans le butin, voulant même lui adjuger une portion des terres conquises sur les Eques, avec le nombre d'esclaves et de bestiaux nécessaire pour les faire valoir ; mais Quintius crut devoir un plus grand exemple à sa patrie ; il préféra, aux richesses qu'on lui offrait, cette pauvreté, cette vie dure qu'il regardait comme l'asile de la vertu et le soutien de la liberté, persuadé qu'il n'y a rien de plus libre et de plus indépendant qu'un citoyen qui, sans rien attendre des autres, tire toute sa subsistance de son propre héritage ou de son travail.

Ainsi, en moins de quinze jours ce grand homme dégagea l'armée du consul, vainquit celle des ennemis, fit son entrée dans Rome avec les honneurs du triomphe et à la tête de toute son

rmée. Devant son char marchaient les généraux nnemis, puis venaient les dépouilles et les dra-eaux enlevés; les soldats Romains suivaient, cou-erts de chapeaux de fleurs et célébrant la vic-oire de Cincinnatus par des chansons militaires. Des tables étaient dressées devant toutes les mai-ons, et les convives accompagnaient la marche riomphale de cris de joie et de chants d'allé-gresse. Cincinnatus abdiqua au bout de seize jours a dictature, qui lui avait été déférée pour six mois, et qu'il eût pu retenir ; il abdiqua en pré-sence du peuple, après lui avoir rendu compte et de sa courte administration et de son expédition mémorable. Une telle modération augmenta en-core sa gloire et l'affection que ses concitoyens lui avaient vouée.

Les amis de sa famille, se prévalant de cette con-oncture, obtinrent enfin qu'on jugeât l'accusateur de Quintius Céson, son fils. Il fut convaincu de calomnie et de faux témoignage ; Céson fut rap-pelé, et les tribuns, voyant que le peuple adorait son père, n'osèrent s'opposer à un jugement si équitable. Cincinnatus, couvert de gloire et satisfait du retour de son fils, s'arracha aux applaudisse-mens des Romains, et retourna s'ensevelir dans a chaumière, où il reprit ses travaux cham-pêtres.

Il n'y fut pas long-temps sans que Rome éprou-vât le besoin de sa présence et de ses conseils. De nouveaux troubles, excités au sujet de la publica-ion de la loi Terentilla par les tribuns du peuple, pour se venger du retour de Céson, obligèrent e sénat de rappeler Cincinnatus pour l'opposer à ces magistrats séditieux.

Les Sabins et les Eques venaient de renouveler eurs courses sur le territoire de Rome ; le sénat ordonna aussitôt que les consuls marcheraient ontre les ennemis ; mais quand il fut question de

gré les tribuns, ils seraient suivis de tou
de bien qui aiment sincèrement leur pat
était prêt, quoique accablé d'années, d'e
le premier l'exemple, et qu'ils trouvera
le combat ou une victoire glorieuse ou
honorable.

Tous ces mouvemens ayant été appai
cinnatus se retira de nouveau dans sa ca
près du Tibre, pour y jouir enfin,
sein de sa famille, du calme heureux q
mait sa vieillesse, et qu'il avait mérit
de travaux honorables. Il ne formait p
seul vœu; celui d'y terminer paisibl
carrière, et de pouvoir emporter dans
la consolante idée qu'il laissait sa pa
un état de vigueur et de prospérité cr

Mais, l'an de Rome 313, il survint u
affreuse qui causa des troubles et des sé
la faveur desquels un chevalier romain t
nommé Spurius Melius, fut à la veille de
de l'autorité souveraine, après avoir sédu
ple par ses libéralités. Dans le péril où s

bsolue. Cincinnatus résista d'abord; il demanda u sénat et au consul à quoi ils songeaient, de rendre un vieillard décrépit pour le jeter au ilieu d'un choc si violent; mais comme on lui riait de tous côtés qu'il y avait dans ce vieillard on seulement plus de sagesse, mais même plus 'énergie que dans toutes les autres têtes, qu'on 'accablait de justes louanges, et que le consul inistait toujours, il finit par se rendre. Cet homme énéreux conjura les dieux immortels de ne as permettre que dans une crise si alarmante la aiblesse de son âge fît le malheur et la honte de ou pays; et, se laissant nommer dictateur par le onsul, il choisit lui-même pour général de la calerie Caïus Servilius Ahala. Le lendemain des létachemens armés occupent tous les quartiers de a ville et tous les postes, comme si l'ennemi eût té aux portes de Rome; le dictateur se rend luiaême au Forum, y fait porter son tribunal, et y nonte escorté de ses licteurs, armés de leurs haches d'armes, et avec tout l'appareil de la souveraine puissance. La nouveauté de ces mesures t l'étonnement fixent sur lui tous les regards de a multitude. A l'exception de Melius, de ses parisans et de ses complices, qui voyaient clairement u'une force si redoutable était dirigée contre ux, tous les autres citoyens, qui n'avaient nulle onnaissance de la conspiration, demandent quel anger si pressant, quelle guerre subite a pu exier qu'on déploie une autorité si terrible, et que Cincinnatus, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, oit investi du commandement suprême. Dans ette incertitude générale le dictateur ordonne u général de la cavalerie d'aller sommer Melius e comparaître devant son tribunal. Melius imlore le secours de la multitude, et conjure ses mis de ne pas l'abandonner. Ses partisans s'animent, le peuple s'émeut, et veut l'arracher des

que penser d'un acte d'autorité si vigoure
cinnatus la harangua; il ordonna ensuite a
teurs de mettre en vente tous les biens de
et d'en verser le produit dans le trésor p
fit aussi raser la maison de ce conspirat
que l'emplacement seul fût un monumen
crime et de sa punition.

On y avait trouvé une grande quantité
que le dictateur fit vendre à vil prix. Ce s
gistrat ne jugea point à propos d'informe
les complices et les partisans du chef de l
ration, de peur de trouver un trop grand
de coupables. C'est ainsi qu'alliant la ferr
prudence, et la vertu au talent, il rétablit
et affermit la liberté dans sa patrie, et ce
un âge où l'homme, n'ayant d'ordinaire
sens glacés et un cœur engourdi, n'est pl
ble d'aucun acte de vigueur ni de courage

Mais ce fut la dernière action publique
cinnatus; il mourut peu de temps après,
tant dans la tombe les regrets, l'amou
vénération de ses concitoyens.

re et à manier les esprits; une conduite
ie, toujours réglée par la raison, jamais
ımeur ou le caprice; un amour du bien
supérieur à toutes les passions; un désin-
ıent qui ne se démentit jamais; une ap-
n infatigable au travail et à ses devoirs;
meté à toute épreuve dans le tumulte des
tions, et dans les camps, un coup-d'œil
une résolution impassible; telles furent
s et belles qualités avec lesquelles Cin-
s arrêta la licence, sauva une armée con-
rétablit l'ordre et la tranquillité dans l'état
t le cours de ses magistratures éclatantes et
bles.

FURIUS CAMILLU

DICTATEUR ROMAIN.

Furius était son nom de famille, et il ava prénom Marcus; Camillus était un surnom donnait aux enfans de qualité qui servaie le temple de Jupiter avant leur entrée c monde. C'est sous ce dernier nom que l' romain dont nous allons retracer les exp rappeler les vertus s'est rendu si célèbre, presque le seul qui lui soit resté. La fam Furius n'avait pas eu jusqu'à lui cette rép éclatante que donne la gloire des grandes militaires; Camille fut le premier qui, par s rite personnel, lui donna de l'illustration l'éclat. Il avait à peine quatorze ou quinze servait comme simple chevalier sous le di Postumius Tubertus, lorsque, dans une affaire contre les Eques et les Volsques, il son cheval hors des rangs, et, quoique ble cuisse, ne quitta point le combat, arrach même le trait qui était resté dans la plaie, e chant aux plus vaillans des ennemis, qui fure gés de prendre la fuite. Ce trait de bravoure rita plusieurs récompenses honorables, et suite le souvenir de cette belle action contril faire nommer censeur (l'an de Rome 353), qui dans ces temps-là donnait une grand dération. Une des actions louables qu'il fit e

ıt de déterminer, autant par la persua-
par des menaces, les célibataires à épouser
s, dont le nombre avait été augmenté
uerres continuelles. Il prit aussi une autre
ue la nécessité commandait; il soumit aux
s orphelins, exempts jusqu'alors de toutes
Les dépenses considérables qu'entraî-
fréquens armemens le forcèrent de ren-
loi.
ait surtout besoin d'argent pour soutenir
de Véies, que d'autres appellent Veneta-
apitale de la Toscane, qui ne le cédait à
par le nombre de ses combattans ni par
ité de ses munitions de guerre. Il y avait
sept ans que le siége durait, lorsque le
mécontent de ses généraux, qu'il accusait
ec lenteur, leur ôta le commandement
l'autres tribuns pour continuer la guerre.
fut de ce nombre, et c'était pour la troi-
is qu'on lui conférait cette dignité. Le sort
a d'abord à combattre contre les Falis-
les Capenates, qui étaient entrés sur les
s Romains. Camille les battit, et les obli-
e renfermer dans leurs murailles.
ge de Véies durait toujours; le sénat, mé-
des magistrats, et attribuant la longueur
guerre à la lenteur qu'ils y apportaient,
d'abdiquer. On eut recours dans cette
, comme dans une calamité publique, à
ateur. Camille fut élevé à cette suprême
ture, et seul chargé de la conduite d'une
ui durait depuis si long temps; honneur
dut qu'au besoin qu'on crut avoir d'un
nd capitaine; conjoncture où, sans brigue
fforts, un mérite supérieur se trouve natu-
t à sa place. On avait déjà observé que,
emplois où Camille avait eu des collègues,
valeur et sa haute capacité lui avaient fait

suivre à la guerre un général que la
vait jamais abandonné ; les alliés mên
rent un secours puissant composé de l
rissante jeunesse. Camille pouvait avo
de cinquante ans ; il s'engagea, par un
nel, s'il terminait heureusement cett
faire célébrer les grands jeux appelés
du Cirque, bâti par Tarquin l'Ancien
roi de Rome, et à dédier le temple
Matuta, qui, si l'on en juge par les
de ses sacrifices, paraît être la même
thée.

Le dictateur n'eut pas plutôt p
double vœu, qu'il se rendit au can
devant Véies. Sa présence seule réta
cipline ; on serra la place de plus p
son ordre on releva les forts que l
avaient ruinés. Il marcha ensuite cont
ques et les Capenates, qu'il défit en bata
après cette victoire, qui lui laissait la
libre, il revint au siége, qu'il poussa av
velle ardeur.

s conduisit jusque sous la citadelle, à l'en-
même où était le temple de Junon, patrone
tte ville. Dans ce moment là le général des
ns faisait un sacrifice, et le devin, après
considéré les entrailles de la victime, s'écria
s dieux donnaient la victoire à celui qui ache-
le sacrifice. Les Romains qui étaient dans la
, ayant entendu ces paroles, ouvrent la terre,
t en faisant un bruit effroyable avec leurs
, et enlèvent les entrailles de la victime; ils
andirent de là dans la ville ; une partie alla
er par derrière ceux qui défendaient les mu-
, d'autres rompirent les portes, et toute
ée entra dans la place. Les malheureux Véiens
vèrent d'abord la fureur de l'ennemi victo-
on ne pardonna qu'à ceux qu'on trouva dé-
s, et le soldat, encore plus avide que cruel,
t piller les richesses immenses dont cette ca-
était remplie. Camille, qui du haut de la ci-
e voyait tout, ne put retenir ses larmes; il
es yeux vers le ciel, et fit cette prière :
ind Jupiter, et vous, dieux qui voyez les
mes et les mauvaises actions des hommes,
s savez que ce n'est pas injustement, mais
la nécessité d'une juste défense que les Ro-
ns ont pris les armes contre les habitans de
e ville. Si, pour compenser cette prospérité,
s devons éprouver quelque malheur, faites-
etomber sur moi, et épargnez, je vous en
jure, la ville de Rome et ses armées. »
and on eut cessé le pillage, Camille, pour

rivale de Rome. Tous les temples fur
de dames romaines, et l'on ordonna q
de prières publiques en actions de grâ
n'avait point encore été pratiqué da
heureux succès de la république; le trion
du dictateur eut quelque chose de parti
mille entra dans Rome sur un char ma
tiré par quatre chevaux blancs.

Mais cette singularité déplut au peu
vit qu'avec une indignation secrète
magistrat affecter une pompe réservé
pour la royauté, et, depuis l'expulsior
consacrée seulement au culte des dieu
dit Plutarque, une première cause du
tement des citoyens; ils en eurent bien
conde dans la loi qui ordonnait le pa
ville. Les tribuns avaient proposé qu'
en deux portions égales le sénat, les che
peuple; qu'une moitié restât à Rome, et
allât habiter la ville nouvellement conq
représentaient la situation, la force,
cence des édifices, et le territoire plus
plus fertile que celui de Rome, et ils
que les Romains par ce moyen pour

était un crime, disait-il, de conduire le peu-
ain dans une terre captive, et de préférer le
ocu à la patrie victorieuse. Il ajouta qu'il
possible que deux villes si puissantes pus-
emeurer long-temps en paix, et qu'après
ait la guerre l'une à l'autre elles devien-
à la fin la proie de leurs ennemis com-

étrés de la sagesse des remontrances de ce
r citoyen de la république, les sénateurs et
incipaux de la noblesse déclarèrent qu'ils
aient plutôt aux yeux du peuple romain que
tter leur patrie. Tous les vieillards se rendi-
ur la place, où le peuple était assemblé; ils
urèrent, les larmes aux yeux, de ne pas quit-
te ville auguste, qui commanderait un jour
nde entier, et à laquelle les dieux avaient
é de si grandes destinées; ils montraient
e de la main le Capitole, et demandaient aux
ens s'ils auraient le courage d'abandonner
r, Vesta, Romulus et les autres divinités tu-
s de cette ville, pour suivre des tribuns qui
erchaient, par un partage si funeste, qu'à
la république; enfin, le peuple, entraîné par
e de ce raisonnement, rejeta la proposition
buns à la pluralité des voix. Le sénat or-
, par l'avis de Camille, qu'on distribuerait
te sept arpens des terres des Véiens, pour
penser le peuple de sa docilité. Les plébéiens,
és de cette libéralité, donnèrent de grandes
ges au sénat: on vit renaître la concorde en-
deux ordres. Sous le gouvernement de ces
rats patriciens les Eques furent vaincus,
Falisques se donnèrent à la république. Tous
antages étaient attribués à la sagesse et à la
de Camille; ce furent de nouvelles injures
rd des tribuns, qui ne pouvaient voir sans

haine l'union du peuple avec le sénat, qu
gardaient comme l'extinction de leur autori
Ils auraient bien voulu pouvoir se défair
homme qui seul était plus redoutable qu
le sénat; mais il était bien difficile d'accus
citoyen révéré pour ses vertus, adoré du so
et qui n'avait jamais eu d'autre intérêt que ce
sa patrie.

Ce fut surtout à l'occasion de la dîme de
pouilles que le peuple fit éclater son anim
contre Camille. Lorsque ce général était
pour Véies il avait fait vœu, s'il prenait
ville, de consacrer à Apollon la dîme du bu
mais, soit que Camille craignît d'affliger ses
dats, soit que l'embarras où il se trouvait
lui eût fait oublier son vœu, il les laissa maît
tout, et ce ne fut qu'au bout d'un an, et
qu'il était déjà sorti de charge, qu'il en fit
rapport au sénat.

Les sénateurs regardèrent comme impos
de revenir sur le partage d'un butin que les
dats avaient dissipé; ils ordonnèrent seule
que ceux qui y avaient eu part, en rapporte
aux questeurs le dixième de la valeur, afi
faire une offrande digne de la piété et de
jesté du peuple romain. Cette contribution
tendue irrita les esprits contre Camille;
buns saisirent cette occasion pour se dé
contre lui; ils rappelèrent le souvenir
triomphe, et ils ajoutaient que ce fier p
en partant pour l'armée avait voué au
la dîme de dépouilles de l'ennemi, et q
tenant il prenait celles de ses concitoyens
dant les soldats apportèrent la portion qu
exigée, et le sénat arrêta que l'on en fera
tère d'or qui serait envoyé à Delph
l'or était fort rare, et comme les magist

en procurer, les dames romaines s'as-
, et convinrent entr'elles d'employer
bijoux à cette offrande, qui fut de huit

re contre les Falisques et les affaires
lemandaient un général qui, à une
périence dans la guerre, joignît beau-
putation et d'autorité. Le sénat nomma
ille tribun militaire, avec cinq autres,
me 360. Le peuple confirma cette élec-
s suffrages. Camille prit le commande-
'armée, entra sur les terres des Fa-
t le siége devant Falérie, ville bien for-
ait qu'elle ne serait pas facile à prendre,
iége en serait fort long; mais il était
e tenir les Romains hors de leur ville,
n'eussent pas d'occasion de former des
, et d'exciter des séditions; car les sé-
els que des médecins habiles, em-
presque toujours utilement ce remède,
rasser le corps politique des humeurs
ui en troublaient l'économie.

itans de Falérie avaient une telle con-
eurs fortifications, qu'ils jouissaient de
faite sécurité, et s'occupaient peu du
epté ceux qui gardaient les murailles.
se rendaient à l'école publique et sor-
de la ville pour faire leurs exercices
. Leur maître, qui, par le moyen de ses
ulait livrer les Falisques aux Romains,
ses écoliers très près des ennemis, et
à dessein dans les premières gardes.
la ensuite qu'on le présentât au gé-
and il fut auprès de Camille il lui
is le maître d'école de Falérie; préférant
oirs que ce titre m'impose le plaisir de
liger, je viens, en vous livrant mes élèves,
ndre maître de cette ville. » Camille, ré-

» camp romain près de Veies. Tu
» sé leur injustice par un crime j
» inoui. Pour moi, dit Camille, je l
» par les seuls moyens que les Romain
» sent, par la valeur, le travail et le
En même-temps il commande qu'on d
habits de ce traître, et que, les mains lié
le dos, il soit conduit à coups de verg
ville par ses élèves.

Les Falisques, ayant reconnu la tr
maître d'école, étaient dans la plus gra
ternation. Les principaux habitans, h
femmes, couraient hors d'eux-même
remparts et aux portes de la ville, lor
à coup ils voient revenir leurs enfans,
naient leur maître nu et lié, en appelant C
dieu et leur sauveur. A cette vue, non seu
pères, mais tous les autres citoyens, pén
miration pour le général romain, or
même désir de s'en rapporter à sa j
envoient sur-le-champ des députés p
mettre à sa discrétion. Camille adress
ces ambassadeurs, qui, admis dans le sé
que les Romains, en préférant la justic

t alliance avec ces peuples, il reprit le chemin Rome. Les soldats, qui avaient compté sur le llage de Falérie, ne furent pas plutôt rentrés ns Rome qu'ils décrièrent Camille comme un mme qui avait envié aux citoyens pauvres moyen légitime de s'enrichir. Les tribuns du uple saisirent ce moment pour mettre encore avant la loi qui avait pour but le partage de la le; déjà ils appelaient le peuple aux suffrages, sque Camille, bravant toute la haine qu'il ne uvait manquer de s'attirer, parla contre cette loi ec tant de liberté et de force, que le peuple, ntre son propre sentiment, abrogea la loi. Les nemis de Camille étaient si irrités contre lui, que malheur qu'il éprouva par la mort d'un de ses fans ne les toucha point et ne put apaiser leur lère.

Camille, naturellement bon et sensible, fut si cablé de cette perte, que, cité en justice, il ne mparut point, et se tint renfermé chez lui. Il eut ur accusateur Lucius Apuleius, qui lui imputait avoir détourné une portion du butin de la Tosne; il en donnait pour preuves des portes airain qui en faisaient partie, et qui, disait-il, aient été vues chez Camille. Le peuple, irrité, raissait décidé à le condamner sur le moindre prétte. Camille assembla ses amis, les officiers qui aient fait la guerre avec lui et ses anciens colgues; il les conjura de ne point souffrir que, sur fausses accusations, on condamnât leur géral. Après en avoir délibéré entr'eux, ils lui pondirent qu'ils ne pouvaient rien pour empêer le jugement, mais que s'il était condamné à ne amende ils la paieraient pour lui. Camille, digné de leur faiblesse, résolut de se bannir lui-me de Rome, plutôt que de voir la honte une condamnation attachée à son nom. Il emasse sa femme et son fils, sort de sa maison

et marche en silence jusqu'aux portes de Rome. Là il s'arrête, et, s'étant retourné vers le Capitole, il prie les dieux que ses ingrats concitoyens se repentent bientôt d'avoir payé ses services par un si cruel outrage, et forme même le vœu que leurs propres calamités les obligent de le rappeler. Ces imprécations de Camille contre sa patrie ne peuvent s'excuser; mais c'est la seule fois que ce grand homme ait démenti sa modération et la générosité de son caractère.

De même qu'Achille, après avoir prononcé de terribles imprécations contre ses concitoyens, il s'éloigna, et alla se réfugier à Ardée, ville peu éloignée de Rome. On le condamna, par contumace, à une amende de quinze as (neuf mille livres de notre monnaie actuelle). Il n'est pas un Romain qui n'ait été persuadé que les malédictions de Camille furent promptement suivies de leurs effets, et qu'elles attirèrent sur Rome la vengeance céleste; vengeance dont Camille lui-même fut vivement affligé, tant les dieux courroux accablèrent tout à coup Rome, et firent peser sur cette ville des jours de terreur et de danger, soit que ces fléaux aient été l'ouvrage de la fortune, ou le châtiment d'un dieu qui veille à ce que l'ingratitude n'outrage pas impunément la vertu. Ce que dit Plutarque de la persuasion où furent les Romains que les imprécations de Camille avaient eu des effets déplorables, n'était pas une opinion particulière. Horace lui-même a dit, dans la cinquième de ses Epodes; *dira detestatio nullâ expiatur victimâ*; nul sacrifice ne peut arrêter l'effet des imprécations.

Le premier signe des grandes calamités dont Rome était menacée fut la mort du censeur Julius : les Romains avaient la plus grande vénération pour la dignité de la censure, et la regardaient comme sacrée. Un second signe avait pré-

cédé l'exil de Camille : un citoyen nommé Marcus Ceditius, homme de bien et estimé pour sa vertu, avait entendu la nuit une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avait dit : « Marcus » Céditius, demain va dire aux tribuns mili- » taires que les Gaulois seront bientôt dans nos » murs. » Peu de temps après arriva l'exil de Camille.

Les Gaulois, nation celtique, chargés d'une population trop nombreuse, avaient quitté leur pays, qui ne pouvait suffire à leur subsistance, pour aller fonder ailleurs de nouveaux établissemens. C'était une multitude immense d'hommes tous belliqueux, et qui menaient à leur suite un nombre plus grand encore de femmes et d'enfans. Les uns se répandirent vers l'Océan septentrional, et se fixèrent aux extrémités de l'Europe; d'autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes. Les Sénoniens, qui étaient en plus grand nombre, s'emparèrent des belles provinces qui sont entre les montagnes des Alpes et celles des Apennins. Quelques auteurs leur attribuent même l'origine et la fondation des villes de Milan, Vérone, Padoue, Bresse, Côme, et de plusieurs autres qui subsistent encore aujourd'hui.

Deux cents ans après leur passage en Italie ils assiégèrent *Clusium*, ville de la Toscane. Les habitans, craignant de tomber sous la domination de ces barbares, implorèrent le secours des Romains. Le sénat députa vers les Gaulois trois frères de la famille des Fabius, dans le dessein de donner la paix aux deux nations; mais leur conduite imprudente aliéna les Gaulois, qui marchèrent contre Rome. Brennus, leur général, défait les Romains près de la rivière d'Allia, pénètre dans Rome, précédé par la victoire et par la terreur; il trouve la ville abandonnée par ses habitans, et assiége le

fut détruite la fameuse ville de Rome. Les
convertirent en blocus le siége du Capi
n'ayant plus de vivres, tout étant dévasté
lèrent les bourgs voisins. Le hasard con
de leur détachement vers la ville d'A
Camille se trouvait en exil depuis d
Malgré l'injustice des Romains, il aimait
sa patrie. Le sénat d'Ardée s'étant assem
délibérer sur les mesures qu'il avait à
pour arrêter les Gaulois, Camille, plus
aux malheurs de son pays qu'à son pro
demanda à être admis dans le conseil, e
quence détermina tous les Ardéates à a
jeunesse, et à refuser aux Gaulois l'entr
ville.

Les Gaulois vinrent aussitôt campe
Ardée, sans observer ni ordre, ni disci
croyaient qu'après avoir vaincu les Ro
n'y avait aucun ennemi redoutable pour
mille, voulant profiter de cette impruden
de la ville pendant une nuit obscure avec
d'élite, et, ayant surpris les Gaulois ense
le vin, il en fit une horrible boucherie.
se sauvèrent à la faveur des ténèbres

nt le malheur de leur patrie : « Quel général, isaient ils, la fortune a enlevé de Rome ! Quoi ! ndis que Camille illustre par ses exploits la lle d'Ardée, celle qui vit naître ce grand omme, est perdue ! Nous-mêmes, faute d'un ief qui nous conduise, nous restons dans l'in- tion, et nous trahissons ainsi l'Italie. » Ils dé- rent aussitôt vers Camille, pour le conjurer rendre sous sa protection des romains fugi- reste des débris de la défaite d'Allia.

es députés, présentés à Camille, lui dirent : ome n'est plus, et vous voyez devant vous les stes restes d'un état qui a fleuri pendant plus trois siècles. Une seule bataille a décidé de son rt et du nôtre, et il ne nous reste d'asile que ns votre camp. » Camille leur répondit qu'il cepterait le commandement qu'autant que hoix qu'ils faisaient de lui serait ratifié par les yens renfermés dans le Capitole ; que tant ls y existeraient il verrait en eux la patrie, l se hâterait d'obéir à leurs ordres, mais l n'agirait point sans les avoir reçus.

ite Live, qui rend ce témoignage à Camille, dit l n'aurait pas voulu seulement changer le lieu on exil sans l'ordre du sénat et du peuple. On ira sa modestie ; mais l'embarras était de faire venir cette nouvelle au Capitole, ce qui parut sque impossible, tant cette place était envi- née de troupes ennemies. Un jeune romain n grand courage, appelé Pontius Cominius, frit pour cette mission périlleuse, et au travers nille dangers arriva au Capitole.

Les sénateurs qui y étaient renfermés s'assem- rent, et Pontius leur annonça la victoire des léens, et le choix qu'ils avaient fait de Camille r leur général ; il les exhorta à lui en confir- le titre, puisqu'il était le seul à qui les Romains persés voulussent obéir. Les sénateurs et les

de rétablir à la première dignité de sa patri
connu dictateur pour la troisième fois, et
magistrat des Romains. Dans tout autre
dit Tite Live, ce n'aurait été qu'un vai
on ne lui donnait avec toutes ces d
troupes, ni argent pour en lever.

Camille trouva tout cela dans son
dans cette haute réputation qu'il avai
ment acquise. Il se vit bientôt à la tête d
mille hommes, Romains ou alliés, q
croyaient invincibles sous un si grand g
disette se faisait sentir à la fois au Cap
camp de Brennus. Depuis qu'on avai
dictature à Camille, cet habile général,
la campagne, occupait aussi tous les pa
Gaulois n'osaient s'écarter pour aller ch
vivres, en sorte que Brennus, qui assiég
pitole, l'était lui même, et souffrait l
incommodités que ceux qu'il assiégeait.

Les Romains, qui n'avaient aucune n
Camille, et qui se voyaient pressés pa
résolurent d'entrer en négociation.
tribun militaire, en fut chargé; il s'abo
Brennus, et ils convinrent que les
paieraient mille livres pesant d'or aux

à Brennus, qui, au lieu de faire cesser
lité, y ajouta l'insulte et la raillerie,
par dessus les poids son épée avec le
ulpitius lui ayant demandé ce que cela
, « Hé, quelle autre chose, répondit
, sinon malheur aux vaincus? » Pen-
disputaient entr'eux, Camille, à la tête
ée, s'était avancé jusqu'aux portes de
il avait appris qu'on était entré en
pour la paix. Aussitôt il ordonne à
de le suivre, et, prenant avec lui ses
officiers, il se rend au lieu de la con-
our y ménager lui même les intérêts de
Dès que Camille parut dans l'assemblée
s du sénat s'ouvrirent pour lui faire
our le recevoir comme leur dictateur,
rques dues au premier magistrat de la
. Après qu'ils lui eurent rendu compte
onclu avec Brennus, ils se plaignirent
ice de ce prince dans l'exécution. Ca-
ant l'or que l'on pesait, le donne à ses
t dit aux Gaulois de reprendre leurs
leurs balances, et de se retirer : « La
des Romains, dit il, est de racheter
rie avec le fer, et non avec l'or. »
rémissant de colère, s'écrie que c'est une
au traité : « Ce traité, lui dit Camille,
été conclu légitimement, et les conven-
e vous avez faites sont nulles. J'ai été
dictateur, et d'après nos lois cette no-
n ayant suspendu toute autre autorité,
z traité avec des gens qui n'avaient aucun
. C'est donc à moi que vous devez ex-
aintenant vos demandes; je viens avec
é que la loi me donne, et je suis le
ou de vous pardonner, si vous avez
aux prières, ou de vous punir comme

Brennus ranie ses troupes, les ranie
camp, et la nuit même il fait parti
toute son armée, et va camper à tro
cette ville, près du chemin de Gabie
revêtu d'armes éclatantes, et suivi
Romains, à qui il inspirait la plus g
fiance, se présente à l'ennemi et l'at
une nouvelle ardeur. Le combat fut l
rible; il finit par la défaite des Gaulois
périrent sur la place, et ceux qui prir
furent massacrés par les habitans de
des villes voisines.

C'est ainsi que Rome, après avoi
d'une manière si surprenante, fut sau
valeur d'un exilé, qui sacrifia tous re
au salut de sa patrie.

Le dictateur, dit Tite Live, après ave
patrie des mains des barbares, rentra t
dans la ville, aux acclamations de ses s
l'appelaient le père de la patrie et le secc
teur de Rome. Camille offrit des sacrif
fia la ville, rebâtit les anciens temp
fit élever un nouveau à l'endroit même
Céditius avait entendu cette voix divi
avait annoncé l'arrivée des Gaulois I

mais; comme ses citoyens manquaient de toutes
es choses nécessaires pour cette entreprise, ils
isaient que d'après des guerres aussi longues et si
rribles ils avaient plus besoin de prendre du
pos que d'aller s'épuiser par ce nouveau travail.
ans une désolation si générale, ils renouvelèrent
ncienne proposition de transférer à Véies le
ge de l'empire, et d'habiter cette ville, qui subsis-
t tout entière, et était pourvue de tout en
ondance; par là ils fournirent aux tribuns une
uvelle occasion de les haranguer et de tenir
itre Camille des propos séditieux. C'était, di-
ent-ils, pour son ambition et pour sa gloire
sonnelle qu'il enviait aux citoyens le séjour
ne ville toute prête à les recevoir, et qu'il les
çait d'habiter des ruines, de relever de vastes
nceaux de cendres, afin d'être appelé non
lement le chef et le général des Romains, mais
ore le fondateur de Rome, et d'enlever ce
e à Romulus.

Les sénateurs, qui craignaient une sédition dan-
reuse pour l'état, conjurèrent Camille, qui
l avait plus d'autorité que le sénat entier, de
pas quitter la dictature avant la fin de l'année.
ille, de concert avec ces ministres magistrats,
vaillait à adoucir et à consoler les citoyens, à
ramener par la persuasion plutôt que par la
ce. Il leur montrait les tombeaux de leurs an-
res, ces temples et ces lieux saints que Romu-
et Numa avaient consacrés, et dont ils leur
ient transmis le dépôt. Telles étaient les repré-
tations que ce grand homme adressait au peu-
; mais de son côté il était vivement ému par
gémissemens de ce même peuple, qui le con-
ait de ne pas exiger que, dans un état de pau-
té où l'avait réduit le naufrage dont il venait
chapper, il relevât les ruines d'une ville dé-

il fallut prendre les avis, Camille comm
Lucius Lucretius, qui, en qualité de prin
nat, parlait toujours le premier, et il
autres d'opiner après lui. Il se fit un
silence, et Lucretius prenait à peine la
lorsqu'on entendit le centurion qui re
garde du jour crier à son premier ens
s'arrêter et de planter là son étendart; ca
cet officier, c'est ici qu'il faut demeur
parole, entendue de toute l'assemblée et
gue à la matière qui était en délibératio
pas été plutôt prononcée que Lucretius
« J'accepte l'augure, et j'adore les dieux
» donnent un si heureux conseil. » Tout
applaudit à son avis. Cette parole jetée a
mais tournée en présage, eut plus de po
l'esprit du peuple que les raisons les pl
du sénat.

On ne parla plus de Véies, et chacur
bâtir dans l'endroit qui lui parut le plus
On y mit tant d'ardeur, que la ville fu
truite en moins d'un an. Ceux qui avaient
gés par Camille de rechercher les emplace
lieux sacrés trouvèrent en fouillant le l

ils, que de nouvelles guerres les forcèrent à reprendre les armes. Les Èques, les Volsques, tous voisins de Rome, firent une ligue pour accabler cette ville avant qu'elle n'eût repris ses forces. Les Latins et les Herniques, quoique alliés du peuple romain, entrèrent dans ce dessein et fournirent des troupes. Les uns et les autres se jetèrent sur le territoire romain, et, après avoir réuni toutes leurs forces, marchèrent droit à Rome. Les tribuns militaires sortirent de la ville à la tête des légions; mais ces généraux se laissèrent enfermer dans des gorges, et tout ce qu'ils purent faire fut de gagner le mont de Mars, où ils se trouvèrent assiégés par les Latins. Dans ce danger extrême ont eut recours à un général supérieur aux difficultés et aux périls; Camille fut nommé dictateur pour la troisième fois. Ayant appris que l'armée que commandaient les tribuns était assiégée par les Latins et les Volsques, il fit prendre les armes à tous les citoyens, sans en excepter les vieillards, et tourna, par un léger circuit, le mont de Mars; il plaça son camp derrière les ennemis, sans en être aperçu, et fit allumer de grands feux pour avertir les Romains de son arrivée. Les Latins et les Volsques, se voyant entre deux armées, se tinrent renfermés dans leur camp, qu'ils fortifièrent de tous côtés, et dans cette position ils résolurent d'attendre un renfort qu'on leur envoyait de la Toscane. Camille, qui pénétra leur dessein, et craignant de se voir enveloppé à son tour, se hâta de les prévenir. Il avait observé que tous les matins il s'élevait un grand vent du côté des montagnes; la nature des retranchemens de l'ennemi, construits en bois, lui avait suggéré l'idée de faire préparer une ample provision de torches. Dès que le jour parut il ordonna à un corps de troupes d'aller d'un côté assaillir l'ennemi à coup de traits pendant que lui se porterait avec ceux qui de-

vaient lancer le feux, et attendrait pour agir le moment favorable. Déjà les Romains avaient commencé l'attaque ; le vent soufflait avec violence, lorsque Camille donna le signal aux siens ; qui firent aussitôt pleuvoir dans les retranchemens une grêle de traits enflammés. Le feu ayant pris de toute part, l'incendie se communiqua rapidement à toute l'enceinte. Comme les Latins n'avaient à leur disposition rien qui pût en arrêter les progrès, que tout leur camp était déjà en proie aux flammes, ils se virent bientôt forcés d'en sortir, et tombèrent entre les mains de leurs ennemis, qui étaient rangés en bataille devant les retranchemens. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre ; ceux qui restèrent dans le camp furent consumés ; enfin les Romains, par l'ordre de leur général, éteignirent le feu pour sauver le butin, qui fut distribué aux soldats. Camille, laissant à son fils Lucius la garde des prisonniers, entre sur les terres des ennemis, prend la ville des Eques, force les Volsques de se rendre, et marche ensuite au secours de Sutrium, qui venait d'être prise par les Toscans. Dans sa marche il rencontra les malheureux habitans de cette ville, que les Toscans avaient réduits à la plus affreuse des misères. Camille fut vivement touché de leur état ; voyant que les Romains, attendris jusqu'aux larmes par les prières des Sutriens, ne pouvaient contenir leur indignation, il résolut de ne pas différer de venger ces peuples. « Les Toscans, dit » Camille à ses soldats, qui viennent de prendre » une ville riche et puissante, n'auront songé qu'à » se divertir ; marchons, et nous les trouverons sans » défense. » Sa conjecture se trouva vraie ; non seulement il traversa le territoire de Sutrium sans être aperçu, mais encore il arriva aux portes de la ville et se saisit des murailles avant que les Toscans fussent informés de sa marche. Comme

ille l'avait prévu, les Toscans n'avaient mis
entinelles nulle part, et lorsqu'ils reconnurent
les Romains étaient maîtres de Sutrium, le
t la bonne chère dont ils étaient gorgés leur
t toute défense, ils se livrèrent honteuse-
t à l'ennemi. C'est ainsi, dit Plutarque, que
ium fut prise deux fois dans un jour; ceux
enaient de s'en rendre maîtres la laissèrent
endre, et ceux qui l'avaient perdue la re-
rèrent par l'habileté de Camille. Le triomphe
obtint par cette victoire ne lui acquit pas
ns d'estime et de gloire que les deux précé-
. Ses ennemis les plus déclarés, qui attri-
ent ses succès à la fortune plutôt qu'à sa va-
, furent forcés de reconnaître que ces der-
exploits étaient dus à sa prudence et à son
ité. Le plus déchaîné de ses ennemis était
cus Manlius; c'était à la vérité le célèbre dé-
eur du Capitole; mais son ambition et son ex-
ve vanité étaient encore plus grandes que sa
ar. Cet homme orgueilleux ne pouvait souf-
qu'on lui préférât Camille dans la conduite
rmées: « Si je n'avais sauvé le Capitole, disait-il,
mille eût-il pu recouvrer Rome? » C'était avec
pareils discours qu'il cherchait à obscurcir la
e d'un homme qu'il regardait comme son
. Manlius, ne pouvant parvenir par des voies
nêtes à surpasser la gloire de Camille, prit
ute ordinaire de tous ceux qui aspirent à la
nie; il travailla à s'attacher la multitude et
itoyens perdus de dettes. Par là il se vit bien-
entouré d'une foule d'indigens, qui par leur
ce excitaient des troubles dans les assem-
s, et se faisaient craindre des principaux ci-
ns. Dans cette conjoncture on nomma dicta-
Quinctius Capitolinus, qui sur le champ fit
rmer Manlius. Le peuple en prit le deuil, et
nat, qui craignit une révolte, ordonna que

Manlius fût mis en liberté. Mais loin de sortir meilleur de sa prison, il n'en souleva le peuple qu'avec plus d'insolence.

Camille ayant été nommé tribun militaire, Manlius fut de nouveau traduit en justice ; mais le Capitole, théâtre de ses exploits, nuisait à ses accusateurs, et faisait la plus vive impression sur les esprits. Camille, s'en étant aperçu, fit transporter le tribunal hors de la ville, dans le bois *Pétilien*. Alors, comme l'objet qui avait sauvé Manlius ne frappait plus les yeux de ses juges, il fut condamné à être précipité du haut du Capitole, théâtre de sa gloire, et qui devint le monument de sa déplorable destinée. Camille, appelé pour la sixième fois à la charge de tribun militaire, refusait cette dignité à cause de son grand âge; peut-être aussi qu'après tant de succès il craignit un revers de fortune. La cause la plus apparente était sa mauvaise santé; mais le peuple ne reçut point son excuse, et se mit à crier qu'on ne lui demandait pas de combattre à pied ou à cheval, qu'on ne voulait seulement que ses conseils pour la conduite de la guerre. Il fut donc obligé de prendre, avec Lucius Furius, son collègue, le commandement des troupes. Les Prénestins et les Volsques ravageaient les terres des alliés de Rome; Camille, à la tête de son armée, alla camper fort près des ennemis. Son intention était de rétablir sa santé avant que de combattre; mais Lucius et les autres capitaines, emportés par le désir de la gloire, étaient impatiens d'en venir aux mains. Camille, qui craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir envié à ces jeunes officiers une occasion de se distinguer, permit à Lucius, quoiqu'à regret, de livrer bataille. Pour lui, dit Tite Live, retenu par sa maladie, il se plaça avec quelques troupes sur un lieu élevé, d'où il regardait quelle issue aurait un combat entrepris contre sa volonté. Lucius, qui chargea té-

nérairement les ennemis, fut bientôt repoussé. Camille, voyant les Romains prendre la fuite, ne peut se contenir; il fait avancer ses troupes au-devant des fuyards, passe au travers d'eux, tombe sur les ennemis qui les poursuivaient, et les disperse; le lendemain, ayant rangé son armée en ordre de bataille, il charge les ennemis avec tant de vigueur qu'il les met en fuite, entre dans leur camp, prend tout ce qui s'y trouve de Prénestins et de Volsques, et ne leur fait aucun quartier. Là Camille apprend que la ville de Satria a été prise par les Toscans, et que ses habitans, qui tous étaient Romains, ont été passés au fil de l'épée. A cette nouvelle Camille renvoie à Rome son infanterie, et, prenant avec lui l'élite de ses troupes légères, marche contre les Toscans, les défait, en tue un grand nombre, et chasse les autres de la ville.

Quoique malade, il revint à Rome chargé du butin de ses ennemis, et prouva, par son exemple, que c'est surtout dans l'esprit que consiste la principale force d'un général d'armée. Son expérience et son courage suppléèrent à ses moyens physiques; il montra, comme l'a dit l'éloquent Bossuet, que, malgré ses infirmités, une âme guerrière est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.

Camille était à peine rentré dans Rome, que le sénat, informé de la révolte des Tusculans, le chargea encore de cette expédition, en lui laissant le choix de celui des collègues qu'il prendrait avec lui. Mais, contre l'attente de tout le monde, il choisit ce même Furius, qui, malgré son avis, avait livré bataille aux Prénestins et aux Volsques, et l'avait perdue. Les Tusculans, instruits de la marche de Camille, usèrent d'adresse pour réparer leur faute; ils remplirent la campagne de bergers et de laboureurs comme en pleine paix, et

tous les magistrats, accompagnés des principaux de la ville, allèrent au-devant de ce général, et firent porter dans le camp des Romains toutes sortes de provisions. Ces témoignages de soumission n'ôtèrent pas à Camille la certitude de leurs projets de révolte ; mais, touché de ces marques de repentir, qui en étaient un désaveu, il leur ordonna d'aller trouver le sénat pour prévenir l'effet de son ressentiment. Camille appuya leurs prières, et contribua beaucoup, non seulement à les faire absoudre, mais encore à leur faire accorder la paix et le droit de bourgeoisie à Rome. Telles furent les actions les plus éclatantes du sixième tribunat de Camille.

Quatre ans après la paix de Tusculum, Lucinius Stolon et Sextius excitèrent dans Rome une sédition violente, à l'occasion de la loi qui portait qu'un des consuls serait pris dans le corps des plébéiens. Comme ces magistrats du peuple redoublaient d'effort, et paraissaient disposés à se porter aux dernières extrémités, le sénat eut recours, dit Tite Live, aux deux seules ressources qui lui restassent ; le pouvoir suprême de la dictature, et les talens du plus grand des citoyens de la république, Camille.

Tous les sénateurs lui déférent la dictature, et c'est pour la quatrième fois qu'il en est revêtu ; mais il ne l'accepte qu'avec répugnance. Ce grand homme, indifférent entre la noblesse et le peuple, et attaché uniquement au corps entier de la république, eût bien voulu ramener les esprits par ses conseils modérés; mais l'animosité était trop grande, et les tribuns trop opiniâtres ; d'ailleurs, assurés de leurs collègues, ils se croyaient déjà les maîtres de faire passer leurs lois, lorsque le dictateur tenta un remède aux maux présens. Camille, averti du jour que les tribuns devaient faire passer la loi, fit publier un édit par lequel il or-

donnait au peuple romain de se trouver au champ de Mars pour suivre le dictateur à la guerre.

Cet édit, d'un magistrat qui avait pouvoir de mort sur les citoyens, donna une grande inquiétude au peuple. Les tribuns, pour le rassurer, eurent l'audace de menacer le dictateur d'une condamnation s'il ne révoquait son ordonnance. Pendant tous ces débats, la nuit survint, le peuple et les tribuns furent obligés de se retirer sans avoir pu rien terminer; ce qui avait été la principale vue du dictateur.

Camille se retira chez lui, alléguant sa mauvaise santé, et peu de jours après il abdiqua la dictature, soit que, considérant son âge avancé, ou redoutant peut-être un nouvel exil, si peu digne de ses glorieux exploits, ou soit enfin, ce qui a paru plus vraisemblable à Tite Live, qu'on l'eût averti qu'il y avait eu quelques défauts dans la manière de prendre les auspices à sa nomination. Il n'est donc pas étonnant qu'un magistrat aussi pieux que Camille n'ait pas voulu retenir plus long-temps une dignité qui lui avait été conférée contre les préjugés de sa religion; mais, ce qui semble prouver qu'il n'abdiqua point par la crainte que pouvaient lui inspirer les tribuns du peuple, c'est que peu de temps après il accepta de nouveau la dictature, avant même que l'affaire du consulat eût été terminée.

Tout n'était que trouble dans Rome, et ses habitans étaient à la veille de prendre les armes les uns contre les autres, lorsqu'ils furent obligés de les tourner contre une nuée de Gaulois, qui, sortis des bords de la mer Adriatique, s'avançaient vers Rome pour venger la défaite de leurs compatriotes. Le danger de la patrie, l'approche d'un ennemi aussi redoutable, suspendirent toutes les divisions qui agitaient la république, et il ne fut plus question de disputer de la capacité et de la valeur

entre les patriciens et les plébéiens. Un péril commun, l'interprète le plus sûr du véritable mérite, réunit tous les vœux; les tribuns du peuple demandèrent Camille pour dictateur avec autant d'empressement que tous les sénateurs eux mêmes. C'était pour la cinquième fois qu'on l'élevait à cette suprême magistrature. La victoire, sous un si grand capitaine, ne fut ni difficile ni douteuse.

Camille, quoique courbé par les années, n'eut pas été plutôt revêtu de cette dignité, qu'il sortit de Rome à la tête de son armée. Comme il savait que la principale force des Gaulois était dans leurs épées, dont ils se servaient en barbares, pour abattre la tête et les épaules de leurs ennemis, il fit armer ses soldats de casques d'acier poli, sur lesquels les épées des Gaulois ne pouvaient manquer de glisser ou de se rompre. Camille enseigna aussi à ses soldats à se servir de longues piques pour prévenir les coups que ceux-ci leur portaient avec violence. Le dictateur plaça son camp sur une colline dont la pente était douce, et coupée de plusieurs cavités, dans lesquelles il cacha la plus grande partie de ses troupes, afin que celles qui étaient en vue parussent s'être portées par crainte sur les hauteurs. Là Camille se tint en repos pour observer les Gaulois; mais quand il s'aperçut qu'une partie des troupes de l'ennemi se dispersait pour aller au fourrage, et que le reste passait la journée entière à se gorger de viande et de vin, alors il ordonna à ses troupes légères d'aller harceler les barbares, et de les charger à mesure qu'ils sortiraient de leur camp. Ensuite Camille descend dans la plaine à la tête de son infanterie, que les ennemis croyaient en petit nombre et découragée: mais, à leur grand étonnement, ils la virent très nombreuse et pleine d'ardeur.

Camille fait avancer son armée; le combat s'en-

gage; les barbares s'élancent sur les Romains en leur poussant des coups d'épée dans les reins; ceux-ci leur opposent de longues piques, et présentent à leurs coups des corps couverts de fer; les épées des Gaulois, qui étaient d'un acier peu battu et d'une trempe molle, se courbaient et se rompaient en deux. La fureur s'empare de ces barbares, qui, abandonnant leurs propres armes, se jettent sur les piques des ennemis pour les leur arracher. Les Romains se saisissent des épées, tombent sur les Gaulois, et en font un grand carnage. Cette victoire, due à l'habileté de Camille, fut remportée vingt-trois ans après la prise de Rome.

Un pareil succès rendit les Gaulois bien moins redoutables, et guérit les Romains de la terreur que leur inspirait un ennemi dont ils n'attribuaient la première défaite qu'aux maladies et aux accidens imprévus qui l'avaient affaibli.

Cette défaite des Gaulois, et la prise de Vélitres, ville des Volsques, furent les dernières actions glorieuses de la vie de Camille. La fin de cette guerre fut le commencement de nouvelles dissensions politiques, qui laissèrent encore à ce grand homme une lutte violente à soutenir. Le peuple, animé par les tribuns, et fier de ses succès, persistait à exiger qu'un des consuls fût pris parmi les plébéiens. Le dictateur, qui s'était rendu au lieu de l'assemblée, suivi de tout le sénat, voulut s'y opposer de toutes ses forces; mais les tribuns, qui ne respectaient plus ni les lois ni la première dignité de la république, envoyèrent un licteur pour arrêter Camille et le conduire en prison. Cet attentat contre le souverain magistrat, et dont on n'avait pas encore vu d'exemple, fit soulever toute la noblesse. Les patriciens repoussèrent le licteur; les plébéiens se préparaient à le soutenir, et les deux partis étaient prêts à en venir aux mains.

corde, s'il parvenait à retenir l'union
concitoyens.

La différence des opinions fit naître
sénateurs des débats très-animés; ce
comme il fallait délibérer, et que le pe
rieux, menaçait d'abandonner Rome,
ment le plus modéré l'emporta; ce fut
céder au peuple, en lui laissant prendre
parmi les plébéiens. Sextius fut le premi
de cette dignité. Les patriciens obtinrent
tremise du dictateur, deux nouvelles cl
leur furent affectées à l'exclusion du p
p emière fut la préture, fonction attache
sulat, et la seconde dignité de la républ
Furius, fils du dictateur, fut le premie
de Rome, et en cette qualité on lui a
robe prétexte, ou bordée de pourpre, *la*
rule et six licteurs La seconde charge fu
majeure, *ou édilité curule*. Les premiers
rent Cn. Quintius Capitolinus et P.
Scipion.

Ce décret, proclamé par le dictateur
assemblée, fit tant de plaisir au peuple
réconcilia avec le sénat, et reconduisit
dans sa maison au milieu des cris de j

our aux féries latines; qu'à l'heure même
frir des sacrifices aux dieux, et que tous
ns y assisteraient couronnés de fleurs.
la dernière action publique de la vie de
l'année suivante Rome fut affligée d'une
enleva à la république un nombre infini
ats et d'hommes illustres; Camille en
ient la victime. Quoique sa vie eût été
ue que brillante, sa perte causa plus de
x Romains que celle de tous les autres
emportés par le même fléau.
ne dut qu'à son grand mérite la répu-
gloire dont il jouit presque dès son en-
ultiva les grandes qualités qu'il avait re-
nature, et les dirigea vers le bien de sa
première campagne le désigna aux Ro-
me un homme rare, et né pour faire
de son pays. En lui la maturité de l'es-
it celle de l'âge, et l'histoire ne lui re-
cun de ces écarts dans lesquels la fougue
ns emporte presque toujours la jeu-

ire dans cet homme, à jamais célèbre s
t et son zèle pour la religion; dans le'
n premier soin était de s'adresser aux
'implorer leurs secours par des vœux et
ces. Cette application de Camille au
dieux partait du fond du cœur, et était
urel de ses sentimens. A cet amour
Camille joignait encore un grand fond
lité et de bonté. Ce grand homme ne
ne ville puissante livrée au pillage sans
s regrets à son infortune, et arroser de
les lauriers qu'il venait de cueillir; sen-
ésieuse qui honore le courage des guer-
bonté de Camille se fit toujours sentir
lus brillans succès; il partagea avec ses

nouveaux membres. L'exil de Camille
causes bien honorables, puisque le verit
de sa condamnation fut cette courage
tance qui fait autant d'honneur à son co
sa fermeté. Il s'opposa constamment à l
posée par les tribuns du peuple, qui vou
la moitié des citoyens allât s'établir à
que Camille et tous les citoyens éclairés
regardaient comme la ruine entière de
blique. Pendant sa retraite à Ardée Ca
serva toute la dignité de son caractère et
zèle pour sa patrie ; c'est du fond de son
partit pour aller arracher Rome des
Gaulois : on ne peut trop admirer ce
fierté avec laquelle il les apostropha,
résistance magnanime qui les força d
tirer. Mais pour se faire une juste idée
portance de ses exploits, regardons Rom
puissante, et destinée à être un jour la
du monde, prise et détruite par des
considérons la bravoure et le sang froid
quels Camille la délivre des mains de ces

où, malgré son grand âge, il déploie tant
voyance et d'activité; considérons de plus
e grand homme n'a jamais dû qu'à lui-
la gloire de ses hauts faits. Si l'on veut
lée frappante de sa modération et de sa
, qu'on songe à sa condescendance pour
onté du peuple, qui demandait un con-
s dans son corps; elle mit fin à une des
ngereuses dissensions dont la république ait
tée.

est l'éloge accompli que Plutarque fait de
nd homme; celui qu'en fait Tite Live est
tendu. Après avoir observé, comme Plu-
, que sa mort, quoique arrivée dans un âge
ancé, causa la plus vive douleur aux Ro-
, il ajoute que Camille fut un homme unique
outes les situations où il se trouva; qu'a-
on exil il fut le premier des Romains, dans la
omme dans la guerre. Son exil le rendit en-
lus illustre, soit par les regrets de Rome,
e voyant au pouvoir des ennemis, implora
ours de Camille absent, soit enfin par le
ur avec lequel, rentré dans sa patrie, il lui
son premier éclat.

dant les années qu'il vécut depuis son re-
l ne démentit pas un seul instant cette es-
cette gloire éclatante qu'il avait si justement
es; et, comme l'observe encore Tite Live,
le ne fut pas moins redevable à ses vertus
a valeur du titre honorable qu'on lui
de père et de restaurateur de sa patrie, et
ond fondateur de Rome.

FABRICIUS LUCINIU

CONSUL ROMAIN.

Voici encore un de ces illustres Romai
mœurs antiques et pures, qui réunissait a
haut degré les vertus civiles et les talens mili
Possesseur d'un modique héritage, sans rev
sans esclaves, tout aussi pauvre que l'ava
Cincinnatus, et cultivant lui-même quelqu
pens de terre, ainsi que l'avait fait ce grand ho
Caïus Fabricius ne devait sa subsistance qu
épée et à sa charrue; mais il était heureux d
sein de la médiocrité; méprisant les rich
uniquement occupé de ses devoirs, n'ayant
tre passion que le bien public et la prospé
Rome, jamais il n'éprouva le sentiment p
des besoins factices, jamais il ne ressentit l'
lon du luxe. A l'amour des richesses il préf
réputation et les honneurs, qui font le seul
de l'ambition des grandes âmes. La carrière
gloire lui était ouverte; il s'était déjà fait u
dans les camps et dans les conseils lorsqu'i
vint à son premier consulat, l'an de Rome
et avant J.-C. 282.

A cette époque les accroissemens que r
de jour en jour la puissance ambitieuse de
mains, par des victoires sans nombre re
tées dans des guerres continuelles, jetai
terreur parmi les nations de l'Italie encore

pendantes. Réveillées de leur assoupissement, elles essayèrent d'unir leurs forces et leur politique pour écraser un peuple regardé comme l'ennemi commun de tous les autres peuples de cette partie de l'Europe. Ligués avec les Lucaniens et les Bruti n, les Samnites éclatèrent les premiers. Fabricius marcha contre eux avec l'armée romaine, les vainquit en plusieurs rencontres, prit de force et détruisit plusieurs de leurs villes. La victoire la plus mémorable fut celle où combattit Stalius Statilius, vieux général samnite qui assiégeait Thurium; son camp fut emporté l'épée à la main par les soldats de Fabricius, qui dans cette action décisive tuèrent vingt mille ennemis, prirent plus de vingt drapeaux, et firent cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général en chef des Samnites. Le lendemain Fabricius récompensa tous les soldats romains qui s'étaient le plus distingués, et déclara qu'il donnerait une couronne vallaire à celui qui avait pénétré le premier dans le camp des ennemis; aucun soldat ne s'étant présenté pour réclamer un tel honneur, Fabricius publia que c'était au dieu Mars lui-même, au fondateur de Rome, qu'il fallait attribuer cet exploit, et que Mars était seul la cause première de la victoire. Par un édit il ordonna le jour même, en l'honneur du dieu de la guerre, une procession à laquelle les soldats, portant des couronnes de lauriers, assistèrent en faisant éclater les accens de la joie et de la reconnaissance.

Telle était la masse énorme du butin que Fabricius avait fait dans ces différentes victoires, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient donné pour les frais de la guerre, il lui resta quatre cents talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe.

Après avoir mérité ce tribut de gloire, et té-

le consul Levinus, et s'empara du cam
Romains avaient abandonné. Mais ces fi
blicains avaient trop de patriotisme pour
abattre par des revers; dans le sénat I
voulant enflammer les esprits, dit : «
» n'étaient pas les Epirotes qui avaient
» Romains, mais seulement Pyrrhus qui
» fait Levinus. » Il opina donc pour co
guerre avec plus de vigueur encore. Le
donna immédiatement de nouvelles levé
montra décidé à faire les plus grands eff
résister non seulement à Pyrrhus, mais e
Tarentins et aux Saminites ligués avec ce

On délibéra aussi dans le sénat sur la
de savoir si l'on devait racheter tous l
niers ou les abandonner au vainqueur. L
parti ayant prévalu, les pères conscrits
rent en ambassade au roi d'Epire, pour
l'échange de la rançon des prisonniers, F
Emilius Papus et Cornelius Dolabella, t
sonnages des plus distingués de la ré

envoya à tous des présens, et leur prodigua les soins de l'hospitalité la plus bienveillante. Telle fut la réception qu'il fit publiquement aux ambassadeurs en général; mais à peine les conférences pour l'échange des prisonniers furent-elles entamées, que Pyrrhus donna des marques de considération particulière à Fabricius, car il le regardait comme le personnage le plus prépondérant de l'ambassade, et comme celui qui, par ses vertus et ses talens, jouissait de plus de crédit dans le sénat. Il l'invitait avec ses collègues à manger avec lui, et paraissait se plaire dans sa conversation. Un jour que cet illustre romain se trouvait à la table de Pyrrhus, le philosophe Cineas, un des courtisans et des ministres de ce prince, au milieu de la joie du festin, vint à parler des sages de la Grèce, de leurs différentes doctrines, et entre autres de celle d'Epicure. Ceux qui suivent les opinions de ce philosophe, dit Cineas, font consister le souverain bien de l'homme dans une vie voluptueuse éloignée des affaires publiques; ils prétendent que la divinité, indifférente sur ce qui se passe ici bas, ne prend aucun intérêt aux actions des mortels, et s'inquiète peu de punir les méchans et de récompenser les bons... « O dieux immortels, s'écria Fabricius, en interrompant Cineas, » puissent les Samnites et Pyrrhus goûter et mettre en pratique cette belle philosophie tant qu'ils » feront la guerre aux Romains! »

Le lendemain le roi d'Epire, qui avait conçu la plus haute idée de Fabricius, le prit à part dans l'intention de saisir un prétexte pour corrompre sa fidélité. Il lui dit d'abord que de tous les Romains celui qu'il désirait le plus avoir pour ami c'était lui-même, parce qu'il réunissait à un degré rare les vertus civiles et les talens militaires; puis il affecta de paraître indigné de ce que la médio-

crité de la fortune de Fabricius le mettait hors d'état de paraître avec la dignité qui convenait à un homme de son rang et de son mérite ; il lui offrit de réparer cette injustice du sort, en lui donnant assez de richesses pour l'égaler aux hommes les plus opulens : « Je me garderais bien, lui » dit il, de vous faire cette proposition si elle » n'était honorable que pour moi, et qu'elle fût » avilissante pour vous ; mais comme vous n'a- » cheterez pas mes bienfaits par la trahison ni » par aucune action indigne de votre caractère, » quelle raison auriez-vous de rejeter avec une » dureté opiniâtre les dons de l'amitié et de l'hos- » pitalité ? Je ne vous demande, en vous les of- » frant, que d'agir à mon égard comme peut et » doit le faire le plus honnête homme, et le ci- » toyen le plus attaché à sa patrie. Tout ce que je » désire, c'est que vous ameniez insensiblement » le sénat à abjurer cette animosité implacable » qu'il semble m'avoir vouée, pour en venir à des » sentimens plus doux et plus humains. Faites-lui » comprendre que la bonne intelligence avec un » prince tel que moi est bien préférable, pour » votre république, à cet état d'hostilité qui nous » met aux uns et aux autres les armes à la main » pour des intérêts qui nous sont étrangers. Je » vous donnerai d'ailleurs tels garans que vous » voudrez de ma parole. — Prince, répondit Fa- » bricius, vous êtes dans une grande erreur si » vous vous imaginez que ma pauvreté me rende » malheureux ; car, méprisant les richesses, et » occupé uniquement de mes devoirs, je n'ai ja- » mais éprouvé le sentiment pénible des besoins, » ni la soif inextinguible de l'or. Quelle raison au- » rai-je d'accuser la fortune ? Lui ferai-je un crime » de ce que, malgré ma pauvreté, je jouis dans » ma patrie avec les riches, et même préférable- » ment à eux, de tous les avantages, de tous les

urs qui doivent exciter la noble ambition
andes âmes? »

m'élève-t-on pas aux dignités les plus
ntes de l'état? Ne me place-t-on pas à la
s plus grandes armées? Ne me charge-t-on
es ambassades les plus honorables? De
on me confie les fonctions les plus au-
de la religion; je suis appelé aux délibé-
s du sénat; je suis consulté sur les affaires
us importantes de la république, et j'ai
la satisfaction de voir que mon exemple
mme un puissant aiguillon pour animer
ertu, et pour conduire à la gloire. Tant
ands avantages n'exigent de ma part ni
ses, ni faste, ni luxe.

je me considère ensuite dans mon état de
e particulier, bien loin que ma pauvreté
oit à charge, et qu'elle me cause aucune
étude ni aucun chagrin, je trouve au con-
mon sort incomparablement plus heureux
s les fois que je me compare à ces riches
ux, soucieux et insatiables, au milieu de
s les superfluités et de toutes les jouis-
s du luxe, et dont les sens flétris n'ont
ni énergie ni ressort. L'appetit assaisonne
moi la plus simple nourriture; la soif me
trouver toutes les boissons délicieuses; le
il me procure un sommeil aisé et trans-
; mes vêtemens me paraissent toujours
beaux et assez bons quand ils me garan-
nt des injures de l'air, et que la decence n'y
verien de repréhensible. A l'egard des meu-
, les plus commodes et les moins chers sont
ours ceux auxquels je donne la preference.
uis donc me placer parmi ce petit nombre
mmes privilegiés qui jouissent de la seule
ite qu'il soit possible d'obtenir dans cette
et c'est sur tout sous ce rapport que je rends

» grâce à ma pauvreté. Quant à des intérêts poli-
» tiques, prince, quant à ce qui concerne la
» guerre ou la paix, songez que je ne puis et ne
» dois être que l'organe du sénat. Si vous vous
» déterminez à sortir de l'Italie avant que la force
» des armes ne vous y contraigne, je viendrai
» volontiers, le caducée à la main, vous accor-
» der la paix et l'amitié de Rome. »

Tels sont les principaux traits de la conversation de Pyrrhus et de Fabricius, rapportée par Denis d'Halicarnasse.

On ajoute que Pyrrhus fit encore de nouvelles tentatives pour ébranler la fermeté d'un homme dont le désintéressement l'étonnait, et dont il ne pouvait qu'admirer la sagesse et la prudence; il lui promit, dit-on, qu'après avoir fait sa paix avec Rome il lui donnerait la première place parmi ses amis et parmi tous ses capitaines, s'il voulait le suivre en Epire, et qu'il alla même jusqu'à lui offrir une place de premier ministre; mais ce généreux Romain, toujours inébranlable, lui répondit : « Vous êtes sans doute, ô Pyrrhus,
» un prince illustre, un grand guerrier : mais vos
» peuples gémissent dans la misère et dans la ser-
» vitude. Quelle témérité de vouloir me mener
» avec vous en Epire! Doutez-vous que bientôt,
» rangés sous mes lois, vos peuples ne préféras-
» sent l'exemption des tribus aux surcharges des
» impôts, et la sûreté à l'incertitude de leurs pos-
» sessions? Aujourd'hui votre favori, demain
» votre maître..... »

On dit qu'au sortir de cette conversation le roi n'insista plus; mais qu'étonné de plus en plus d'un si généreux désintéressement, il voulut aussi mettre à l'épreuve l'intrépidité de Fabricius. Pyrrhus savait que l'ambassadeur romain n'avait jamais vu d'éléphant; il ordonna d'armer le plus [illegible]

nte, où se tenaient les conférences, et de le nir là, derrière une espèce de rideau en forme de pisserie. Cet ordre est exécuté, et dès le lendemain, Pyrrhus et Fabricius étant ensemble, on re le rideau qui cachait l'éléphant, et cet animal énorme, au signal que lui donne son cornac, paraît tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, en poussant des cris épouvantables et des hurlemens affreux. Fabricius se retourna tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, et dit à Pyrrhus en souriant : « Votre or ne m'a point séduit hier, et votre éléphant ne m'effrayera point aujourd'hui »

La conduite de Fabricius dans cette célèbre ambassade ne pouvait qu'ajouter à l'estime et à la réputation qu'il s'était si justement acquises; aussi fut-il nommé consul pour la seconde fois, l'an de Rome 474 (278 avant J. C.). Il eut pour collègue Emilius Papus, qui avait déjà exercé avec lui cette magistrature suprême. Tous deux vinrent se mettre à la tête de l'armée romaine qui était opposée à Pyrrhus. Ce prince marcha au-devant de Fabricius avec ses troupes, dans le dessein d'observer ses mouvemens et de pénétrer ses projets. Les deux armées étaient campées assez près l'une de l'autre, lorsqu'il arriva un incident mémorable que tous les historiens ont rapporté à peu près de la même manière. Un émissaire vint trouver Fabricius dans son camp, et lui remit une lettre du médecin de Pyrrhus, qui offrait au consul d'empoisonner ce prince si les Romains lui promettaient, pour ce parricide, une récompense proportionnée au service qu'il leur rendrait, en terminant d'un seul coup une guerre de cette importance, sans aucun danger pour eux.

Fabricius, conservant toujours le même fond de probité au milieu même des calamités de la

noire perfidie. Sa lettre était conçue en ce

Caius Fabricius et Quintus En
au roi Pyrrus,

SALUT.

« Il paraît que vous vous connaissez m
» et en ennemis ; vous en conviendr
» vous aurez lu la lettre qu'on nous a
» que nous vous envoyons, afin que vo
» preuve que vous faites la guerre à des
» de bien, remplis d'honneur, et que v
» nez toute votre confiance à des méchan
» perfides. Ce n'est pas seulement pou
» de vous que nous vous donnons cet a
» par respect et par amour pour nous-m
» nous serions fâchés que votre mort fo
» occasion de nous calomnier, et que
» crût capables d'une trahison, et de d
» de terminer heureusement cette guerre
» valeur. »

Pyrrhus, ayant reçu cette lettre, s'éc
d'admiration : « Je reconnais là ce Fabr
» Romain plus ferme et plus constant d

seconde fois Cinéas, il lui ordonna d'aller offrir la paix au sénat de Rome, et de lui demander son amitié. Le sénat, pour ne rien devoir à Pyrrhus, lui renvoya autant de prisonniers Tarentins et Samnites qu'il avait rendu de Romains, et répondit à Cinéas, d'après le conseil même de Fabricius, que Rome regarderait toujours Pyrrhus comme son ennemi déclaré tant qu'il resterait en Italie.

L'expédition de Sicile vint tirer Pyrrhus d'embarras. Ce prince étant tout occupé de ce nouveau projet, les consuls jugèrent qu'il était temps de tourner leurs armes contre les Toscans, les Lacaniens, les Brutiens, les Samnites et les Tarentins, afin de rompre une confédération qui mettait en danger la république romaine. Fabricius, ayant envoyé son collègue contre les Toscans, défit seul les Lacaniens, les Brutiens, les Tarentins et les Samnites. Par ses savantes combinaisons il obligea un grand nombre de villes, entre autres Héraclée, de composer aux conditions qu'il lui plut de prescrire. Il triompha de tous ces peuples avant les ides de décembre de l'an 277 avant J.-C.

Pendant cette glorieuse campagne il refusa généreusement une somme considérable, ainsi que des vases d'or et d'argent d'une grande magnificence, qu'étaient venus lui offrir les députés des Samnites. Ce fut à cette occasion que, portant les mains à ses oreilles, à ses yeux, à sa bouche, il répondit : « Tant que je pourrai maîtriser mes » sens et commander à toutes ces parties-là, rien » ne manquera à mes besoins, et vos offres me » seront inutiles ; reportez donc cet or et cet ar- » gent à ceux qui ne peuvent s'en passer. »

Ce grand homme, déterminé par les circonstances critiques où était sa patrie, alors aux prises avec tant de peuples divers, employa tout son

crédit pour faire déférer le consulat à Cornelius Rufinus, qu'il n'aimait point à cause de sa vénalité, mais auquel il reconnaissait les talens d'un bon général. Rufinus, l'ayant emporté sur ses concurrens, remercia Fabricius de ce qu'il lui avait frayé la route du consulat à l'époque même d'une guerre importante, et quoiqu'il ne pût se flatter de l'avoir pour ami : « Devez-vous » être surpris, lui répondit Fabricius, de ce » que j'aime encore mieux être pillé que d'être » vendu ? » (1)

Fabricius se montra encore plus rigide à l'égard de ce même Rufinus, deux années plus tard (l'an de Rome 477), dans le cours de sa censure. Cette année, si glorieuse au-dehors par d'heureux succès dans la guerre, fut illustrée au-dedans par la sollicitude et le zèle que firent éclater Fabricius et Emilius Papus, son ami intime, pour le maintien des lois et des bonnes mœurs. Une conformité parfaite, sous le rapport des sentimens, des goûts et de la manière de voir, faisait vivre dans une concorde admirable ces deux illustres Romains toutes les fois qu'ils exerçaient en commun les grandes magistratures de la république. Papus, homme aussi austère que Fabricius, n'avait pour toute argenterie qu'un petit plat qui lui servait à présenter ses offrandes aux dieux, et Fabricius qu'une petite salière dont la base n'était que de corne. Nommés tous deux censeurs, ils dégradèrent plusieurs chevaliers et plusieurs sénateurs, à cause de leur conduite répréhensible. Mais l'exemple le plus frappant de la sévérité de

(1) Peut-être ne sentirait-on pas toute la force de ce trait mordant et sévère, si nous ne rappellions aux jeunes gens que dans les guerres des anciens les vaincus qui tombaient au pouvoir des vainqueurs étaient vendus et réduits en esclavage.

Fabricius fut la rigueur excessive dont il usa contre ce même Rufinus, qui avait dû le consulat à son crédit. Quoiqu'il eût été deux fois consul et une fois dictateur, quoiqu'il eût mérité et obtenu le triomphe, Fabricius le raya du tableau des sénateurs, et motiva cette flétrissure sur ce qu'il possédait chez lui quinze ou seize marcs d'argenterie, au mépris des lois somptuaires; tant la simplicité et la frugalité étaient encore en honneur dans ces premiers siècles de Rome!

Cet illustre républicain, qui se nourrissait des herbages qu'il cultivait lui-même, vécut et mourut si pauvre que le sénat se fit un devoir de marier et de doter ses filles aux dépens du trésor public, comme le père s'en était fait un de leur laisser pour tout héritage sa gloire, sa vertu et sa pauvreté.

Sénèque ne se borne point à louer Fabricius d'avoir repoussé avec horreur la proposition d'empoisonner Pyrrhus, l'ennemi de Rome; il compare cette belle action au désintéressement qui porta cet illustre Romain à refuser les offres brillantes du roi d'Epire; il représente Fabricius comme véritablement digne d'admiration, lorsque, se tenant inviolablement attaché aux principes de probité, lorsque, toujours vertueux et juste au milieu même de la licence des camps et des fléaux de la guerre, il ne perd jamais de vue qu'il y a, même à l'égard des ennemis, des règles d'honneur qu'il n'est jamais permis de violer sans crime, et il en conclut que, ne vouloir pas vaincre par le poison et ne pas se laisser vaincre par l'or, sont deux actions qui partent d'un même principe et d'une même grandeur d'âme. Il demande ensuite si Fabricius était vraiment malheureux de cultiver lui-même son champ, lorsque la république le laissait sans aucune fonction civile ou militaire; s'il était réellement à plaindre, lorsqu'il faisait la guerre

autant aux richesses de Phyrrus qu'à Phyrrus lui même, et lorsqu'il se contentait, pour toute nourriture, des herbages que sa main triomphante arrosait et faisait croître dans son jardin. Ce grand moraliste saisit cette occasion pour établir que le vrai bonheur ne consiste point dans la passion des richesses, mais dans l'exercice de la vertu, et il applaudit à l'antiquité, qui avait grand soin d'exalter les belles actions et d'en perpétuer le souvenir.

Il est certain que la vertu de Fabricius ne fut pas une vaine et passagère ostentation de rigidité républicaine, qu'elle ne s'exaltait pas pour ainsi dire en phrases méditées et préparées avec art pour éblouir le vulgaire; elle reposait sur une conduite uniforme, soutenue jusqu'à la fin, et servant comme de témoignage à la vérité des discours et des maximes de ce grand homme, qu'aujourd'hui nous devons nous contenter d'admirer, surtout en ce qui concerne son mépris pour les richesses, et l'espèce de culte qu'il avait érigé à la pauvreté. En effet, ces vertus, si recommandables dans une république, ne sont pas toutes dans nos mœurs, et ne semblent pas nécessaires au maintien de nos institutions sociales.

CATON LE CENSEUR
FABIUS
SCIPION L'AFRICAIN
SCIPION LE JEUNE
PAUL

ABIUS MAXIMUS,

CONSUL ROMAIN.

tte tradition accréditée à Rome donnait l'Her-
e de la Fable pour tige à la famille de Fabius,
par là se croyait d'une plus haute antiquité
Rome même. Cette origine imaginaire n'avait
forgée sans doute que pour flatter la vanité
ne maison devenue puissante. Il paraît certain
ntefois qu'il y avait déjà des Fabius avant que
me fût fondée, puisque Remus appela de ce
m ceux qui s'attachèrent à lui. On ne peut pas
n plus douter que la famille Fabienne ne fût une
s plus nombreuses et des plus illustres de Rome.
sait que, l'an 276 de la fondation de cette
le, elle entreprit à elle seule, et à ses frais, la
erre contre les Véiens; elle réunit trois cent six
mbattans, tous patriciens, pris dans son sein
me, qui entrèrent immédiatement en campa-
e; mais ils périrent tous dans un combat mal-
ureux, à l'exception d'un seul, qui survécut à ce
sastre, et renouvela pour ainsi dire son illustre
ison.

Elle avait été élevée aux premières dignités de
tat dès l'origine de Rome; on y prit successive-
ent trois princes du sénat, et il y eut même des
bius qui furent sept fois consul. Celui dont
us allons écrire la vie descendait, au quatrième

son esprit paraissait fait à se développer. ...
turel tranquille et taciturne, son peu d'en
ment pour les plaisirs de son âge, sa le
son peu d'aptitude pour toute sorte d'
tion, sa complaisance et sa docilité pour se
rades, le faisaient même soupçonner d
dité; peu de personnes démêlaient en lui
prit pénétrant, ce caractère ferme, cette g
d'âme et ce courage invincible qui deva
jour lui mériter tant de considération et
gloire. Excité par les affaires publiques, F
tarda pas à faire voir que cet engourdissem
parent n'était en lui que gravité, fermeté
dence.

Rome était alors aux prises avec Carth
la première guerre punique faisait de l'A
de l'Espagne et de la Sicile un théâtre d'h
et de carnage. Dans cette crise politique
sentit la nécessité de fortifier son corps
exercices militaires, afin de le rendre pro
combats et aux fatigues des camps. Il s'a
aussi à l'art de la parole, pour s'en f
moyen de persuasion auprès du peuple;
sut l'adapter à son caractère et au genre
qu'il avait embrassé. Son éloquence n'av

:ydide, dont la force, la concision, l'a-
:e des pensées mâles et énergiques forment
tère particulier. Le mérite de Fabius fut
: ses concitoyens l'élevèrent cinq fois au
. On lui déféra, pour la première fois,
:aux, l'an de Rome 519. Il fit la guerre
ariens, en tua un grand nombre dans une
, contraignit ceux qui lui étaient échappés
gier dans les montagnes des Alpes, mit
ins de l'Italie à couvert de leurs brigan-
btint les honneurs du triomphe à Rome,
pha la veille des calendes de février. Au
son consulat il fut créé censeur, et fit,
collègue Tuditanus, la clôture du qua-
ième lustre, ou dénombrement. Son se-
nsulat eut lieu cinq ans après, dix ans
ntrée d'Annibal en Italie.

al ayant passé l'Ebre, attaqué et pris Sa-
ontre la foi des traités, le sénat envoya
assadeurs à Carthage pour se plaindre
infraction. Fabius fut mis à la tête de
ade. Arrivé en Afrique, et introduit dans
de Carthage, il se borna uniquement à
eule question qu'on lui avait prescrite; il
aux Carthaginois si c'était de l'aveu du
ement qu'Annibal avait assiégé Sagonte.
teurs, loin de désavouer cette entreprise,
ent à la colorer par des sophismes et par des
ions. Alors Fabius, ayant relevé sa toge,
s apporte ici, dit-il, la guerre ou la paix;
sez. » On lui cria sur-le-champ, avec non
e fierté : « Choisissez vous-même. » Fa-
ssant tomber sa toge, repliqua : « Je vous
donc la guerre. » Telle fut l'origine de
le guerre punique. Il n'y en eut jamais,
Live, d'aussi mémorable. Aucun général
à l'exception de celui qui eut le bonheur
miner, n'acquit, dans le cours de cette

troupes étaient aguerries par plusieurs
il proposait d'envoyer des secours aux
tenir les villes dans la soumission, et
les forces d'Annibal se consumer d'elle
Des conseils si sages ne persuadèrent pas
Flaminius, qui, pour ne les avoir point
perdit la bataille et la vie à Trasimène. « I
» dit le préteur Pomponius après av
» voqué l'assemblée du peuple, Romai
» avons été vaincus dans un grand com
» mée a été taillée en pièces, et le cons
» nius a péri. [illegible] sur ce qu'exige l
» Rome et v[illegible] sûreté. » Cette nou
Plutarque, repa[illegible]ne sans détour ni mé
au milieu d'une multitude immense, e
vent impétueux sur une vaste mer, je
dans la ville. La consternation fut si
qu'on ne savait à quoi s'arrêter, ni quel
tion il fallait prendre. On sentit enfin
de recourir à cette puissance absolue ap
tature; mais on jugea en même temps qu
lait la confier qu'à un homme capable de
avec autant de fermeté que de courage.
regards se tournèrent vers Fabius Ma

e et que l'autre venait de périr, le peuple, par
ouveauté jusqu'alors sans exemple, élut Fa-
rodictateur. Le jour même qu'il prit posses-
e sa magistrature il choisit Marcus Minu-
uffus pour général de la cavalerie, et con-
le sénat. Ses premiers soins furent pour les
; il leur offrit d'abord des sacrifices, et,
avoir assemblé le peuple romain, il lui re-
ta que ce n'était point par la lâcheté des
s, mais par la négligence et le mépris du
l pour la divinité qu'on avait perdu la ba-
de Trasimène ; il l'exhorta à ne pas craindre
nemis, mais à honorer les dieux et à les appai-
fit la consécration, appelée par les Romains
ntemps sacré, qui consistait à offrir aux dieux
its de la terre, et voua aussi la célébration des
céniques. En élevant ainsi l'esprit du peuple
a divinité, Fabius le rendit plus confiant sur
ir. Quand il eut ainsi terminé tout ce qui
rnait la religion, il ouvrit dans le sénat la
ération sur la guerre et sur les ressources pu-
es, sur le choix et le nombre des légions
faudrait opposer à l'ennemi victorieux, puis
tifia les tours et les murailles de la ville, fit
partition des cohortes, et coupa les ponts
ivières, afin de mettre les Romains en état
éfendre Rome, puisqu'ils n'avaient pu dé-
e l'Italie.
rsque son général de la cavalerie eut achevé
ôlement des nouvelles levées, il fixa par une
amation le jour du rassemblement à Tibur,
r une autre proclamation il enjoignit à tous
qui demeuraient dans de petites places sans
ise, ainsi qu'aux habitans des campagnes qui
ouvaient sur le chemin d'Annibal, de se re-
dans des villes fortifiées, après avoir mis le
toutes les maisons et détruit toutes les re-

plus dociles et plus soumis, il se fit pr
vingt-quatre licteurs qui portaient les
De loin il aperçut l'armée consulair
Tibre ; voyant venir à lui le consul
il lui envoya, par un de ses hérauts
de mettre pied à terre, de se dépouiller
les marques de sa dignité, et de ne pa
vant lui que comme un simple citoyen
mère dont se passa cette entrevue dom
Tite Live, une grande idée de la puissa
toriale aux Romains et aux alliés, q
presque oublié cette magistrature, depu
intervalle de temps que l'exercice en avai
pendu. Il y avait en effet trente-trois a
n'avait nommé de dictateur.

Fabius, persuadé que le succès app
droit à la vertu et à la prudence, mit en
tout l'espoir de la victoire, et vint campe
d'Annibal, non dans l'intention de le c
mais résolu d'épuiser la vigueur des t
le peu de ressources qu'avait son adve
Pour n'avoir pas à craindre les attaques
valerie carthaginoise, il eut soin de ca
jours dans des endroits montueux et

mais assez près de lui toutefois pour faire craindre que ces lenteurs n'eussent d'autre but que d'attendre le moment favorable pour prendre l'offensive.

D'abord la prudence de Fabius apporta un peu de relâche aux désastres des Romains ; on voyait bien qu'il faisait de la guerre un art assujetti à des combinaisons, et non plus abandonné au hasard et au caprice d'une fougue imprudente. Mais en traînant ainsi la guerre en longueur il tomba bientôt dans une espèce de mépris aux yeux du vulgaire ; ses troupes en murmuraient ouvertement, et l'ennemi même avait conçu une faible idée de ses talens et de son courage. Annibal seul n'en jugeait pas ainsi, et, d'après le plan de campagne que Fabius avait adopté, il sentit qu'il fallait employer la ruse et la force pour l'attirer au combat ; il eut donc recours à tous les stratagèmes qu'il put imaginer, et, comme un habile athlète qui épie toutes les occasions de saisir son adversaire, tantôt il s'approchait de son camp et lui donnait l'alarme, tantôt il s'éloignait et changeait à tout moment de place, pour lui faire abandonner la résolution qu'il paraissait avoir prise de ne rien hasarder ; mais Fabius, bien convaincu de la sagesse de son plan, s'y tenait invariablement attaché.

Qui l'aurait cru ! Ce plan si sage était encore plus traversé par le général de la cavalerie, Minucius, que par Annibal lui même. Il décriait sans cesse son général, traitait sa circonspection d'inertie, sa prudence de timidité, lui donnant tous les défauts voisins de ses vertus, car il possédait, dit Tite Live, cet art perfide qui fait le succès de tant d'ambitieux, cet art d'élever sa réputation en déprimant celle de ses supérieurs.

C'est ainsi que Minucius, travaillant l'esprit des soldats, leur inspirait une sorte de fureur de se mesurer avec l'ennemi, et les remplissait des plus

vaines espérances. Aussi les soldats se moquaient-ils de Fabius ; ils l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal, tandis qu'ils exaltaient au contraire le mérite de Minucius, lequel ne manquait pas non plus de tourner en ridicule la prudence de son général, et surtout ses campemens sur la croupe des montagnes. Il disait que le dictateur choisissait à ses soldats de belles places pour les rendre spectateurs de l'incendie et du ravage de l'Italie entière ; il demandait aux amis de Fabius si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, il ne transporterait pas son armée dans le ciel, ou si, pour fuir les ennemis, il voulait se cacher dans les brouillards et dans les nuages. Les amis de Fabius, en lui rapportant ces railleries amères et ses bravades, l'exhortaient à faire cesser le décri général où il était, et à risquer une bataille. « Ce serait » bien alors, leur répondit Fabius, que je serais » réellement plus timide que je ne le parais maintenant, si, cédant à leurs sarcasmes et à leurs » injures, j'allais changer de résolution. Il n'y a » point de honte à craindre pour sa patrie : mais » déférer lâchement à l'opinion des hommes, redouter leurs calomnies et leurs censures, ce serait se montrer indigne d'un poste aussi éminent, ce serait se rendre l'esclave de ceux à qui » l'on commande, et qu'on doit réprimer quand » ils se laissent aller à des conseils pernicieux. »

En vain Annibal passe du canton d'Arpi dans le Samnium ; Fabius le suit sans l'attaquer ; il le suit en Campanie, pays environné de montagnes, porte à l'issue d'une vallée quatre mille hommes d'infanterie, place le reste de ses troupes sur les hauteurs, et, prenant avec lui les plus légers et les plus actifs des soldats, il tombe sur l'arrière-garde des Carthaginois, la met en désordre, et tue huit cents hommes. Annibal, désespérant de chasser Fabius par force des hauteurs qu'il occupait, en

rs à ce fameux stratagème des deux mille
, aux cornes desquels il fit attacher des
s et des fagots de menu bois; puis, ayant
ettre le feu aux torches pendant la nuit, il
ma qu'on chassât les bœufs vers les mon-
s que l'armée romaine occupait. On sait que
ge spectacle de ces flambleaux errans effraya
ent les Romains, qu'ils abandonnèrent les
rs et les défilés, et forcèrent ainsi Fabius à
aite. Cet échec fit blâmer encore davantage
lan de campagne, qui semblait tourner à sa

nibal, pour enflammer davantage le courroux
omains contre le dictateur, ordonna d'épar-
les terres qui lui appartenaient dans la Cam-
; il y plaça même une garde, et fit brûler
ruire tous les environs, ce qui ne pouvait
uer de répandre le soupçon de quelque in-
nce secrète entre le dictateur et lui. En
cette nouvelle ouvrit à Rome un vaste
p à la calomnie; on décria hautement
s dans les assemblées du peuple. D'un autre
le dictateur lui-même s'était permis une dé-
e qui parut d'abord équivoque et blâmable,
qu'il n'avait point attendu l'autorisation
nat, mais qui finit par tourner manifeste-
à sa plus grande gloire. Il avait, conformément
ui s'était pratiqué dans la première guerre
que, arrêté avec Annibal l'échange des pri-
ers, de manière que celui qui en recevrait plus
n'en donnerait paierait cinq marcs d'argent
chaque soldat. Comme il s'était trouvé deux
quarante-sept prisonniers romains de plus,
e le sénat, piqué de n'avoir pas été consulté,
it toutes les propositions faites à différentes
ses de fournir la somme due pour leur ran-
Fabius envoya son fils à Rome pour mettre
nie cette même terre ménagée par l'ennemi,

et acquitter ainsi de ses propres deniers une dette publique. Plusieurs prisonniers délivrés voulurent dans la suite lui rendre leur rançon ; mais Fabius la refusa généreusement.

Peu de temps après il fut rappelé à Rome par le collége des Pontifes, pour y faire des sacrifices religieux ; il laissa, en partant, le commandement de l'armée à Minucius, et, non content de lui défendre comme dictateur de combattre, et de ne rien entreprendre contre l'ennemi de Rome, il employa les conseils et même les prières pour l'y engager ; mais le dictateur fut à peine hors du camp, que Minucius se mit à harceler les Carthaginois. Annibal, espérant l'attirer dans quelque embûche, lui laissa remporter de légers avantages pour l'amorcer. Grossis par la renommée, ces succès apparens firent à Rome une grande sensation en faveur de Minucius : le peuple en conçut les plus flatteuses espérances, et courut, plein de joie, au Forum. Là, le tribun Métellus, étant monté à la tribune aux harangues, exalta le général de la cavalerie, qui était son parent, et poussa la partialité et l'aveuglement au point d'accuser Fabius de trahison. Ce grand homme ne daigna pas se justifier ; il dit seulement qu'il fallait se hâter de finir les sacrifices, afin qu'il pût retourner promptement à l'armée, et punir Minucius d'avoir combattu contre son ordre. Ces paroles excitèrent un grand tumulte parmi le peuple, qui, enflammé par les harangues du tribun, et voulant soustraire Minucius au danger qui le menaçait, demanda instamment que le commandement de l'armée fût partagé, et que le général de la cavalerie fût autorisé à faire la guerre avec un pouvoir égal à celui du dictateur, ce qui n'avait pas encore eu d'exemple.

Au sénat même ce n'était pas sans quelque impatience qu'on avait entendu Fabius exalter les Cartha-

, attribuer tous les désastres qu'on avait es-
depuis deux ans à l'ignorance et à la témé-
s généraux, déclarer enfin qu'il aurait des
es à demander au général de la cavalerie
voir combattu contre les ordres de son dic-
; aussi le sénat et le peuple s'accordèrent ils
partage de son autorité. Les ennemis de Fa-
attendaient à le voir abattu et humilié; mais
porta patiemment et sans amertume ce qui
it personnel, réalisant par sa conduite cette
ne des philosophes, qu'un homme honnête
tueux ne peut être outragé ni déshonoré.
rêt public seul lui faisait voir avec chagrin
udence du peuple, qui voulait donner à
ius un moyen de satisfaire en combat-
on ambition et sa témérité; soit qu'il crai-
ès lors que ce général ne se précipitât dans
ne démarche funeste, soit qu'il ne voulût
suyer, lui présent, tout le dégoût des dé-
ur la limitation de son autorité, il n'atten-
s le jour où la loi devait être présentée
uffrages; dès la veille il partit pour l'ar-
et reçut en route le plébiscite qui donnait à
balte ne un pouvoir égal au sien. Trop sûr,
te Live, que si l'autorité était la même l'ha-
ne l'était pas, son invincible fermeté ne se
tit pas plus avec ses concitoyens qu'avec
al, et il regagna le camp sans faire éclater
écontentement, ni reproches, ni mur-
s.

ouva Minucius enflé de l'avantage qu'il de-
la faveur du peuple, devenu intraitable, et
it que chacun tour-à-tour eût le commande-
en chef de toute l'armée, soit pour un jour, soit
n temps plus long; mais le dictateur s'y refusa
mment, persuadé que c'était le moyen de tout
, et il fit décider qu'on partagerait l'armée. Se-
lype, Fabius donna le choix à Minucius ou de

commander chacun tour à tour l'armée, e
partager les légions, et Minucius préféra ce
nier parti. Quoi qu'il en soit, les deux gén
partagèrent aussi par moitié les troupes des
Ce fut une double joie pour Annibal, car ri
lui échappait de ce qui se passait dans le cam
Romains.

Cependant Minucius se glorifiait hautem
ce qu'on avait diminué et rabaissé pour lui
gnité la plus absolue de la république; ma
bius lui représentait avec modération que c
tait pas contre le dictateur, mais contre A
qu'il avait à combattre: « Au reste, ajou
» bius, si vous voulez voir absolument un
» dans votre collègue, montrez, après av
» si fort honoré par le peuple et l'avoir en
» sur votre général, montrez que vous
» pas moins à cœur le salut et la sûreté d
» concitoyens que moi-même, qui ai succo
» que le peuple a maltraité avec une sorte
» justice. » Minucius, regardant ce conseil c
une ironie du vieillard, prit avec lui la mo
l'armée, et alla camper à quinze cents pas de F
S'abandonnant bientôt à sa fougue naturelle,
que imprudemment Annibal, qui, profita
tous ses avantages, fond sur les Romains
fait éprouver une défaite complète; l'aud
Minucius lui même en est abattue. Le dict
dit Plutarque, voyant d'une hauteur voisi
son camp l'armée de son collègue en déro
enveloppée, frappa sur sa cuisse, et, poussa
profond soupir, dit à ceux qui étaient près
« O dieux! que Minucius s'est perdu beaucou
» tôt que je ne pensais, mais bien plus tard q
» le voulait lui même! » En même temps
donne aux enseignes de marcher, et à tout
mée de les suivre. Selon Tite Live, il s'
« Voilà donc mes craintes qui ne se sont qu

» vérifiées! La témérité, qui comptait sur la for-
» tune, s'y trouve prise; celui qu'on a fait l'égal
» de Fabius a rencontré son maître dans Anni-
» bal. Mais ce n'est pas le moment du dépit et des
» reproches; marchons à l'ennemi. »

A peine arrivé sur le champ de bataille, il fond sur les Numides, s'ouvre un passage à travers les combattans, et va sur la colline dégager Minucius. Annibal fait aussitôt sonner la retraite pour ramener les Carthaginois dans son camp, et, s'adressant aux officiers qui l'entouraient : « Ne l'a-
» vais-je pas prévu, leur dit-il, que ce nuage qui
» se tenait toujours sur les montagnes (il dési-
» gnait Fabius) finirait un jour par crever, et
» ferait fondre sur nous un violent orage? »

Le combat fini, le dictateur fit enlever les dépouilles des ennemis qu'on avait tués, et rentra dans son camp sans proférer un seul mot d'insulte ou de reproche contre son sollègue. Mais Minucius, ayant assemblé ses troupes, ordonne qu'on lève les aigles, et que toute l'armée les suive. Il marche le premier vers le camp de Fabius, et dès qu'il y est entré il va droit au quartier du dictateur. Les troupes, étonnées, sont dans l'attente de ce qui va se passer. A peine Minucius aperçoit-il Fabius, qu'il fait planter devant lui les enseignes, et, s'approchant du dictateur, il lui donne hautement le nom de père : « Car, ajoute-t-il, je vous
» ai plus d'obligation qu'à celui de qui j'ai reçu le
» jour; je ne lui dois que ma vie, et je vous dois,
» avec ma vie, celle de tous les Romains. Vous
» seul devez commander en tout désormais. »
En finissant il se jette dans les bras de Fabius; tous ses soldats embrassent aussi leurs camarades, se serrent étroitement les uns les autres, et se donnent tous les témoignages de l'affection la plus vive. Le camp est rempli d'allégresse; partout on voit couler des larmes de joie, et ce jour, qui

peu d'heures auparavant devait être une époque de désolation et de deuil, finit par être un jour de fête. Lorsqu'on reçut à Rome les premières nouvelles de ce qui s'était passé, chacun à l'envi éleva jusqu'aux cieux le nom du grand Fabius, dont la gloire n'était pas même contestée par Annibal et par les Carthaginois.

Polybe dit qu'alors seulement on reconnut à Rome d'une manière évidente quel avantage ont toujours la fermeté, la prudence et le jugement plein de sens d'un général expérimenté, sur la témérité et la folle présomption d'un homme qui n'est que soldat.

Les six mois de dictature de Fabius étant près d'expirer, il remit l'armée entre les mains des consuls qui venaient d'être élus pour l'année, et qui furent assez sages pour suivre son plan de guerre, si bien justifié par l'événement et par l'expérience. Mais quand le téméraire Varron brigua et obtint le consulat par la faveur du peuple, tout changea bientôt de face. Cette homme présomptueux ne cessait de répéter, dans toutes les assemblées du Forum, que la guerre serait interminable tant qu'on mettrait des Fabius à la tête des armées; il ne voulait, disait-il, qu'un seul jour pour voir les ennemis et pour les vaincre, donnant ainsi à connaître qu'il risquerait le salut de l'état dans une seule bataille. Les Romains, échauffés par ses discours, levèrent une armée de quatre-vingt mille hommes, et lui en confièrent le commandement; ce qui donna les plus vives inquiétudes à Fabius et à tout ce qu'il y avait de citoyens sensés dans la ville. En effet, la plupart ne voyaient plus pour Rome de moyens de se relever, si elle perdait la jeunesse nombreuse qui faisait tout son espoir. Fabius, s'adressant alors à Paul Emile, collègue de Varron, homme d'une grande expérience dans la guerre,

te à s'opposer de tout son pouvoir à la nérité de son collègue : il le prévient qu'il t pas moins à défendre sa patrie contre que contre Annibal lui même, tous deux nimés de la même ardeur pour combattre : s devez, ajouta Fabius, vous en rapporter ot à moi qu'à Varron sur ce qui concerne ibal. Je vous réponds qu'il sera forcé de er l'Italie si personne ne combat contre cette année; ou, s'il s'obstine à y rester, y ruinera son armée et toutes ses espé-es. » Tel est en substance le discours que adressa à Paul Emile; mais c'est dans ve qu'il faut le lire; ce grand historien en a morceau achevé, et un vrai modèle d'élo-politique.

Emile partit pour l'armée avec la ferme ré-n de suivre les conseils de Fabius; mais les s ayant le droit de commander chacun leur Varron profita de cet avantage pour livrer use bataille de Cannes, qui fut perdue par érité et par son inexpérience. Dans cette e, si fatale aux Romains, le consul Paul blessé à mort et abandonné, refusa les se-de Cornelius Lentulus, jeune patricien qui reconnu, quoiqu'il fût couvert de sang et é. Le consul, lui prenant la main, et se ant un peu, lui dit : « Lentulus, va trouver ius de ma part, et sois-lui témoin que Paul le a suivi jusqu'à la fin ses conseils, sans quer à la parole qu'il lui avait donnée; mais l a été vaincu d'abord par Varron, ensuite Annibal. »

bataille de Cannes, où périrent cinquante Romains, fut d'autant plus funeste aux vain-ue la plupart des peuples les plus puissans lie se déclarèrent pour Annibal. Cet exemple a que les grands revers font connaître non

seulement les amis fidèles, comme le dit Euripide dans sa tragédie d'Hécube, mais encore les généraux sages et prudens. Ce qu'on avait regardé dans Fabius comme faiblesse et pusillanimité, parut après ce désastre une prudence plus qu'humaine, une inspiration divine qui lui avait fait prévoir de si loin des événemens auxquels pouvaient à peine croire ceux qui les éprouvaient. Aussi Rome, n'hésitant plus à mettre en lui ses dernières espérances, eut recours à ses conseils comme à ceux d'une divinité tutélaire, et si le peuple n'abandonna point la ville, s'il ne se dispersa point comme à l'époque de l'invasion des Gaulois, c'est surtout à la prudence et à la fermeté de Fabius qu'on en fut redevable. Dans ce moment de désolation, dans ce péril extrême, lui seul conserva tout son sang-froid; lui seul donna au sénat des conseils salutaires; lui seul calma l'agitation des esprits, proposa et fit exécuter les mesures de précaution pour le salut de la patrie menacée. Au milieu de la consternation générale, où l'excès de la douleur et le trouble qui en était la suite empêchaient de pourvoir au désordre et de réparer les désastres de la journée de Cannes, Fabius marchait seul dans les rues de Rome d'un pas modéré, et avec un visage tranquille, parlant à tout le monde avec douceur, faisant cesser les lamentations des femmes, et dissipant les groupes de ceux qui se rendaient sur les places publiques pour y déplorer les malheurs communs. Il fit assembler le sénat, redonna de la confiance à ses collègues et aux magistrats, dont il était seul la force et le soutien, et qui tous avaient les yeux fixés sur lui. Après avoir fait poser des gardes à toutes les portes pour empêcher le peuple de sortir et d'abandonner la ville, Fabius limita à trente jours le temps du deuil, afin que Rome après ce terme n'offrît plus rien de l'appareil lugubre qu'elle eut

ait aux regards affligés de ses habitans depuis le désastre de Cannes. Il présida également à toutes les cérémonies religieuses que le collége des pontifes ordonna pour appaiser les dieux, et pour détourner les effets des sinistres présages.

Ce fut aussi Fabius qui inspira aux Romains la conduite magnanime qu'ils tinrent à l'égard de Varron. Les magistrats et les principaux sénateurs, parmi lesquels se faisait remarquer Fabius, allèrent au-devant de Varron, et le remercièrent de n'avoir pas, dans une si grande calamité, désespéré de la république. Mais lorsque le peuple et le sénat eurent appris qu'Annibal, après la bataille, au lieu de marcher droit à Rome, avait conduit son armée dans d'autres cantons de l'Italie, leur confiance se ranima; ils mirent de nouvelles armées en campagne, et nommèrent des généraux, dont les plus illustres étaient Fabius et Marcellus; tous deux avaient acquis une égale réputation, mais par des qualités opposées.

C'est ici le troisième consulat de Fabius et la seconde année de sa guerre contre Annibal. Après avoir pris l'avis du sénat, il fit publier dans les campagnes une proclamation portant que tous les grains fussent, avant le premier juin, transportés dans des villes murées. Partout où l'on n'aurait pas obéi à cet ordre, le consul menaçait de dévaster les terres, de brûler les fermes et de vendre les esclaves à l'encan. Il fit ensuite le partage des troupes avec son collègue, passa le Vulturne, et poussa ses entreprises jusque dans les environs de Capoue, qui était tombée au pouvoir d'Annibal. Il emporta de vive force les villes de Compulteria, de Trebala et de Saticula, qui avaient passé dans le parti de l'ennemi. Le fruit de cette conquête fut la prise des garnisons carthaginoises, ainsi que d'un grand nombre de Campaniens. Fabius fit aussitôt passer son armée entre Capoue et le camp d'An-

nibal, établi sur le mont Tifate, et de là il retint dans le devoir la ville de Nole. Il revint sur ses pas pour laisser aux Campaniens la liberté d'ensemencer leurs terres, et ne se permit d'y exercer aucune hostilité que lorsque les blés en herbe furent assez hauts pour donner du fourrage. Il le fit transporter dans le camp de Suessula, où par son ordre furent construites des barraques pour le logement des soldats pendant l'hiver.

Telle fut la seconde campagne de Fabius contre le vainqueur de Cannes, campagne moins mémorable sans doute par la grandeur des événemens, que parce qu'elle laissa aux Romains le temps de relever la république sur le penchant de sa ruine.

Pénétrés d'admiration pour ce grand homme, non seulement ils le comblèrent d'honneurs, mais ils nommèrent son fils consul. Il s'appelait Q. Fabius comme son père, et fut consul avec Sempronius Gracchus, la sixième année de la seconde guerre punique, immédiatement après le quatrième consulat de Fabius. Valère Maxime, en rapportant cette circonstance, donne de la modestie de Fabius et de l'amour qu'il portait à sa patrie un témoignage éclatant, que Plutarque n'aurait pas dû passer sous silence. Fabius Maximus, dit Valère Maxime, considérant qu'il avait été quatre fois consul, que son père, son aïeul, son bisaïeul et ses autres ancêtres avaient souvent obtenu les honneurs du consulat, et voyant que le peuple, d'un consentement universel, allait déclarer son fils consul, demanda très-instamment que la famille des Fabius fût désormais dispensée d'exercer cette charge, non qu'il se défiât de la vertu de son fils, personnage essentiellement recommandable, mais afin que l'autorité souveraine ne fût pas en quelque sorte perpétuelle dans une même famille.

Voilà sans doute un hommage rendu à l'égalité républicaine, bien rare même dans les gouvernemens populaires.

Elu consul malgré les représentations de son père, Fabius le fils prit le commandement de l'armée qui était alors auprès de Suessula, dans la Pouille. Son père se rendit à son camp, chargé d'une commission du sénat, et même, selon Tite-Live, pour lui servir de lieutenant; exemple qu'avait déjà donné un de ses ancêtres. Le consul étant allé à la rencontre de son père, les licteurs qui marchaient devant lui laissèrent avancer Fabius à cheval, sans y mettre obstacle, et cela par respect pour l'âge et pour la majesté de cet illustre romain. Déjà onze licteurs lui avaient fait place, lorsque le consul ordonna au douzième, qui le précédait immédiatement, de faire son devoir. Cet officier, s'adressant alors à Fabius, lui cria de descendre de cheval, et sur-le-champ le vieillard obéit à cet ordre en disant : « J'ai » voulu voir, mon fils, si tu savais soutenir la di- » gnité d'un consul. »

Dans son quatrième consulat Fabius reprit la ville de Tarente, qui avait été enlevée aux Romains par trahison, et il la reprit de la même manière, c'est-à dire en gagnant le commandant des Brutiens auxiliaires, qui faisaient partie de la garnison. Au signal du Brutien, Fabius fit escalader la ville, s'en rendit maître, et la livra au pillage. Trois mille talens, fruit de cette conquête, furent versés dans le trésor public, ce qui ferait soixante-quinze millions, suivant la supputation de Tite Live. Comme on apportait de toutes parts à la suite du pillage un butin immense, le greffier demanda à Fabius ce qu'on ferait des dieux, voulant désigner ainsi les statues et les images des divinités de l'Olympe qui étaient en grand nombre à Tarente : « Laissons

mot de Fabius renfermait un grand pré
plutôt une grande leçon de politique et de
En effet, il donnait à entendre indirecter
Romains de se garder surtout de tran
Rome les ornemens des villes conquise
que par-là, selon la remarque judicieuse
lybe, on accoutumait le peuple à la mag
et au luxe, il en résultait aussi le doubl
vénient de réveiller dans l'esprit des va
souvenir de leur humiliation et de leurs d
et d'allumer en eux la haine et la furou
les victorieux.

Cependant Fabius fit transporter à l
déposer au Capitole le colosse d'Hercule
duquel il fit placer sa propre statue en
sans doute comme par une sorte d'h
rendu à la tradition reçue qui ferait d
les Fabius d'Hercule lui-même.

Fabius triompha pour la seconde foi
triomphe fut plus glorieux que le pre
l'obtint, dit Plutarque, comme un vailla

de cette ville, avait conservé aux Romains la citadelle, malgré tous les efforts d'Annibal. Les honneurs qu'on rendait à Fabius ayant excité sa jalousie et son ambition, il dit en plein sénat que c'était lui seul et non pas Fabius qui avait fait reprendre Tarente : « Vous avez raison, lui » dit Fabius en souriant, car si vous ne l'aviez » pas laissé prendre je ne l'aurais pas reprise. »

Vers cette époque Scipion, après avoir chassé les Carthaginois de l'Espagne, conçut le projet d'aller droit à Carthage, de remplir l'Afrique des légions et des armes romaines, d'en ravager les contrées, et de reporter dans son sein la guerre qu'elle avait elle-même allumée en Italie. Il travaillait avec la plus grande ardeur à faire approuver ce dessein au peuple; mais Fabius faisait tout craindre aux Romains d'une pareille entreprise; il leur représentait que l'imprudence d'un jeune homme allait les précipiter dans le plus grand danger. Cette question fut très-agitée dans le sénat. Fabius prononça un très-long discours plein de force et de vigueur, et appuyé sur de si bonnes raisons qu'il entraîna la plus grande partie des sénateurs à son avis. La réponse de Scipion, quoiqu'elle respirât la noblesse et l'élévation d'âme, n'était pas de nature à vaincre le sénat; il s'éleva des débats assez vifs, qui se terminèrent par un décret qui assignait à Scipion la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique s'il le jugeait convenable aux intérêts de Rome. Les discours de Fabius et de Scipion méritent d'être lus et médités; on les trouvera dans le 28e. livre de Tite Live.

Le peuple crut que Fabius ne s'opposait que par jalousie aux entreprises de Scipion, et Plutarque lui-même partage ce sentiment; mais il n'est pas certain toutefois que Fabius eût tort de s'opposer à l'expédition de Scipion en Afrique.

Quoique les succès aient justifié cette entreprise hasardeuse, il ne détruit pas les bonnes raisons que Fabius donnait pour en démontrer tout le danger, et contre lesquelles Scipion ne se défendit que faiblement. D'ailleurs n'est-il pas démontré que les déchiremens de Rome, sa corruption, ses guerres civiles éclatèrent dès qu'elle n'eut plus ni rivale ni contrepoids politique ?

Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la seconde guerre punique ; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu ; il ne vit pas cette brillante prospérité de sa patrie ; il mourut de maladie, ou plutôt de vieillesse, vers l'an 549 de Rome, lorsqu'Annibal sortit de l'Italie pour aller défendre Carthage. Il devait être très-vieux en effet, s'il est vrai, comme le rapporte Tite-Live, qu'il ait été augure pendant soixante-deux ans.

Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république, mais les Romains contribuèrent à ses obsèques, non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

Cet illustre Romain laissa de grands exemples de vertus militaires et politiques. Ayant pris la conduite du gouvernement dans les temps les plus humilians et les plus désastreux pour Rome, il releva la république sur le point de s'écrouler, en devint seul l'appui, et empêcha que les fautes des généraux qui l'avaient précédé n'entraînassent sa ruine totale. Cependant Fabius ne gagna qu'une seule bataille rangée, celle qui lui mérita son premier triomphe ; mais il arracha son collègue Minucius des mains d'Annibal, et il sauva une armée entière, action vraiment grande, où éclatent à la fois la valeur, la prudence et la bonté.

aturellement sage et prudent, il ne fit jamais
autes en ce qui dépendait de lui; aussi son
e militaire était-il plus propre à conserver les
ires qu'à faire des conquêtes brillantes. La
re lui doit une école à part, celle qui instruit
capitaines à tout attendre du temps et des
binaisons de la prudence; celle qui a pour
enfin de manœuvrer et de temporiser, ex-
sion consacrée aujourd'hui au système de
ius, et qui caractérise Fabius lui-même, dési-
par les militaires et par les politiques sous le
de *Cunctator*, ou temporiseur.
ais admirons surtout sa grandeur d'âme, qui,
ui inspirant le mépris des richesses, lui fit
liguer ses biens pour soulager les malheureux,
our racheter de ses propres deniers les pri-
iers romains.

CORNELIUS SCIPION

SURNOMMÉ L'AFRICAIN.

La famille *Cornelia*, ou des Cornéliens, était u des plus anciennes, des plus nombreuses et d plus illustres de Rome. Le surnom de *Scipio*, q en latin signifie un bâton, lui fut donné par qu'un jeune patricien de cette famille avait ser d'appui à son père aveugle, qu'il conduisait da les rues de Rome et dans le sénat. Onze perso nages de cette maison célèbre avaient été élev aux premières charges de la république, lorsq Scipion l'Africain, dont nous allons retrac l'histoire, débuta dans la carrière brillante où s'est rendu immortel. Son père, Publius Corn lius Scipion, était consul à l'ouverture de la s conde guerre punique. Ce fut lui qui le prem voulut arrêter les progrès d'Annibal, qui ven de passer les Alpes; mais, blessé près du Tesin enveloppé par un gros de cavalerie carthaginoise ne dut la vie qu'à son fils à peine âgé de quinze a qui, par un effort de courage, parvint à le dégag Quelques auteurs prétendent qu'un esclave lig rien sauva la vie au consul; mais la plupart d historiens attribuent cette action de valeur et piété filiale au jeune Scipion; c'était le sentim de Tite Live: « A ce enfant, dit ce grand hist » rien, sera réservé, dans un âge plus mûr, » gloire de terminer la seconde guerre punique » et sa victoire mémorable sur Annibal et sur

Carthaginois lui vaudra le surnom d'Africain. »

Déjà Scipion n'était pas moins admirable par s talens naturels que par l'adresse merveilleuse i'il mettait à les faire valoir ; déjà même on le oyait animé par des inspirations divines, soit ie la superstition eût réellement quelque emre sur son esprit, soit qu'il sentît lui-même la écessité de s'environner de l'imposante autorité e la religion. A compter du jour où il prit la be virile il ne fit aucune action, soit politique, oit particulière, sans monter auparavant au Catole, sans entrer dans le temple du maître des ieux, et sans y demeurer quelque temps seul et longé dans la méditation. Cette règle, qu'il obrva toute sa vie, accrédita l'opinion, née de la olitique ou du hasard, qui le ferait regarder par le euple comme issu du sang des dieux. On fit même evivre à son sujet la fable grossière qu'on avait naginée sur la naissance d'Alexandre, attribuée urefois à l'union de sa mère Olympias avec un rpent monstrueux, car on débitait à Rome u'on revoyait souvent auprès de la mère de Scion ce même serpent, qui disparaissait tout à coup ux regards profanes de ceux qu'amenait une indisrète curiosité. Scipion se garda bien d'affaiblir autorité du prétendu prodige dont il était l'obt ; il eut l'art au contraire d'en fortifier la royance, sans compromettre la vérité, par l'air ysterieux avec lequel il affecta de ne jamais nier fait, et cependant de ne rien affirmer.

On est fondé à croire qu'il fit les premières mpagnes d'Italie contre Annibal ; il est certain u'il était tribun militaire dans la seconde légion rs de la désastreuse bataille de Cannes, à laquelle il prit part, et qu'à cette époque son père ommandait l'armée romaine en Espagne, en ualité de proconsul. Immédiatement après la

lorsque le fils d'un consulaire, Furius
vint leur dire d'un air affligé qu'ils ne
raient plus de remède à un si grand m
n'y avait plus qu'à pleurer sur Rome;
était fait de la république; qu'un g and
de jeunes patriciens, Metellus à leur tê
chaient déja des vaisseaux pour abandon
lie et se réfugier à la cour de quelque r
Rome. Une nouvelle si extraordinaire jet
stupeur tous ceux qui étaient présens. C
qu'une pareille résolution est affreuse
propose d'assembler le conseil pour déli
ce dessein, jusqu'alors sans exemple, ap
désastres; mais Scipion, l'homme qu
tinée désignait dès lors pour termi
guerre, soutient que ce n'est pas là un
discussion, qu'un coup désisif est nécess
faut agir, et non pas délibérer sur un m
sant; que ceux qui aiment la républi
qu'à prendre les armes et le suivre à l'i
court aussitôt vers la maison où logeait M

» moi et sur les miens, ô grand Jupiter, vos plus » terribles vengeances! J'exige le même serment » de vous tous qui êtes ici rassemblés, et si un » seul de vous le refuse, qu'il sache que ce fer est » tout prêt à lui percer le sein. »

Non moins épouvantés, dit Tite Live, que s'ils eussent vu entrer Annibal victorieux, tous prêtèrent le serment exigé, et consentirent même de suivre Scipion, qui marcha aussitôt avec eux pour aller renforcer les troupes errantes et dispersées qui se réunissaient au consul Varron, à Venusia.

C'est ainsi que le courage patriotique d'un seul homme sauva peut-être la république, en relevant le courage abattu de ses plus illustres citoyens.

Le génie militaire de Scipion ne pouvait manquer de se fortifier à l'école des Fabius, des Marcellus et des autres capitaines romains, qui mirent enfin des bornes aux succès inouis d'Annibal, mais sans pouvoir remporter toutefois sur lui de victoire décisive.

A vingt et un ans Scipion brigua l'édilité curale; il eut à vaincre l'opposition des tribuns du peuple, fondée sur ce qu'il n'avait pas l'âge prescrit par les lois : « Mais, répliqua le jeune candidat, si le » suffrage unanime de mes concitoyens m'appelle » à cette charge, ne suis-je pas assez âgé pour la » remplir? » Sur cette réponse toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leur opposition.

Scipion eut bientôt la douleur d'apprendre que son père et son oncle venaient de perdre la vie en combattant contre les Carthaginois en Espagne; il jura de les venger, et redoubla d'ardeur et de zèle pour mériter de plus en plus la confiance de ses concitoyens.

Cependant Asdrubal, vainqueur des deux Sci-

pion dans la Péninsule, poursuivait le cours ses succès; mais, s'étant laissé enfermer dans défilés par l'armée romaine de Claudius Néro sa perte semblait inévitable. Tout à coup on prend à Rome que le rusé Carthaginois est p venu par un stratagème à tromper Neron, q a ramené son armée intacte et repris sa supér rité sur l'armée romaine.

Tous les citoyens de Rome et les sénateurs particulier apprirent avec indignation cette no velle inattendue. On convoqua sur-le-champ centuries [illegible] procéder à l'élection d'un no veau proconsul, capable de rendre aux arm d'Espagne [illegible] premier lustre [illegible] [illegible] les [illegible] en qui se jugeait digne [illegible] commandement de cette importance vi [illegible] le proconsulat; m [illegible] un morne silence régn [illegible] on gémissait sur la situ [illegible] tellement désespérées que perso [illegible] accepter le commandement des arm [illegible]gne. Tout à coup Scipion se déclare c didat, et se place dans un lieu élevé, d'où tou monde pouvait l'apercevoir. Cette demar attire sur lui les regards de la multitude, e l'instant la faveur populaire s'explique par cris d'approbation, présage des succès qui devai signaler ses armes. L'élection consommée, lorsq l'enthousiasme et au zèle succédèrent la reflex calme, on crut voir dans ce choix l'ouvrage s de la faveur, sans le concours de la raison; d même on tirait du nom de Scipion un sinis présage, et, ajoute Tite Live, on ne voy qu'avec effroi un jeune homme, encore couv du deuil de ses plus proches parens, partir p une contrée où il allait combattre au milieu tombeaux d'un père et d'un oncle.

Scipion, voyant l'inquiétude et la crainte re

lacer l'enthousiasme qui avait précipité sa nomination, fait convoquer une nouvelle assemblée du peuple ; là il parle de son âge, du commandement et de la guerre qu'on vient de lui confier, avec une maturité de jugement, une grandeur d'âme qui raniment l'ardeur de ses concitoyens et remplissent leur âme d'une confiance que rien désormais ne peut plus altérer.

Aux débris de l'ancienne armée d'Espagne on ajoute mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie, et Julius Silanus est envoyé en qualité de propréteur pour aider Scipion de ses conseils.

Le nouveau général s'embarque à Ostie, à bord d'une flotte de trente galères, et, après avoir longé les côtes de la mer de Ligurie, doublé le golfe de Lyon et le promontoire des Pyrénées, il prend terre à Empories, ville d'origine grecque, située entre Rosa et Barcelonne; là, mettant pied à terre avec l'élite de ses troupes, il ordonna a ses vaisseaux de le suivre par mer jusqu'à Tarragone, siége de la puissance romaine en Espagne. Il y convoque une assemblée composée des députations de tous les peuples alliés des Romains, donne ses audiences, et répond aux députés des villes avec autant de confiance que de grandeur d'âme, et sans qu'il lui échappe aucun trait d'orgueil.

Il va bientôt visiter lui-même les villes alliées et les quartiers d'hiver des armées, et donne les plus grands éloges aux soldats, dont le courage, loin de se laisser abattre par de terribles échecs, a su conserver la province de Tarragone à la république, repousser les ennemis et défendre les alliés.

La première fois qu'il passe ses troupes en revue il demande où est le brave Marcius, ce jeune chevalier romain élève de son père et de son oncle, dont il avait pour ainsi dire vengé le trépas en remportant sur Asdrubal, vainqueur, et avec

Toujours accompagné de Marcius, dans toutes les parties de son comm arrête et ordonne toutes les mesure nécessaires, et revient à Tarragone po exécution le plan de campagne dont l secret. Déjà sa renommée est égale pa liés et parmi les ennemis; il s'y join de pressentiment de l'avenir.

Les trois généraux carthaginois avai ment leurs quartiers d'hiver; Magon gène; Asdrubal, fils de Giscon, vers Asdrubal, fils d'Amilcar, près de l'Eb virons de Sagonte.

Au commencement du printemps S sa flotte en mer, réunit les contingen et va se mettre à la tête de son armé l'embouchure de l'Ebre. Arrivé au cam aux legionnaires qui avaient survécu défaites une harangue éloquente qu dans Tite Live, et dont nous rappo principaux traits : (1) « Dans toutes » importantes, dit Scipion à ses solda » du peuple romain a été de n'en sort » qu'après avoir commencé par être v

ler en chercher des exemples dans l'antiquité, omme ceux de Porsenna, des Gaulois, des Samites, je ne remonterai pas plus haut que les uerres puniques. Combien de flottes, d'armées t de généraux n'avons-nous pas perdus dans la remière! Je puis parler de la seconde, puisque je e suis trouvé à toutes nos défaites. Mais c'est vous, oldats, qui les premiers, après la bataille de Cannes, avez, sous la conduite et sous les auspices e mon père, arrêté Asdrubal, qui marchait à rands pas vers l'Italie, et dont la jonction avec on frère eût entraîné l'extinction du nom romain. Les succès dus à votre courage ont balancé les revers qui nous accablaient. Les malheurs mêmes éprouvés en Espagne ont été, grâces à vous, moins funestes à l'état qu'à ma amille. Aujourd'hui les dieux immortels, les lieux protecteurs de l'empire romain ne m'annoncent que des succès, le jour par leurs auspices, la nuit par des songes prophétiques. Mes pressentimens, qui ne m'ont jamais trompé, ne me promettent pas moins que l'Espagne sera bientôt à nous, et que les Carthaginois, chassés de ces contrées, couvriront les terres et les mers des débris de leur fuite et de leur déroute. Déjà les alliés de nos ennemis, révoltés de leurs vexations, implorent notre secours par leurs ambassadeurs. Trois généraux, divisés d'opinion, au point d'être presqu'en guerre ouverte, ont partagé leur armée en trois corps, et ont été prendre des positions très-éloignées les unes des autres. Trop peu d'accord pour pouvoir se réunir, ils seront hors d'état de nous résister, isolés comme ils le sont. Pour vous, soldats, accueillez avec intérêt le nom des Scipion, et favorisez de tout votre zèle ce rejeton qui va faire refleurir la tige dont il reçut la naissance. »
Après avoir animé ses soldats par ce discours,

Scipion investirait la ville par terre. l
combinées mirent sept jours à se rendre
devant la nouvelle Carthage. Scipion,
vant plus cacher son projet, représente
dats et à ses officiers l'importance de la p
vant assiéger; il dit que Neptune lui-m
de lui apparaître pour lui conseiller ce
prise, dont il lui a promis le succès, e
qu'ils seront bientôt les témoins d'un pr
le dieu de la mer opérera en sa faveur.
par des pêcheurs de Tarragone, qu'au
du reflux on pouvait aisément arrive
pied des murailles du côté du port, en
gué l'étang qui communiquait à la mer
dait la ville à l'est.

A peine les eaux se sont-elles retirées
taque la ville par terre et par mer. L'assa
de la terre, poussé avec vivacité, occup
tention et les forces des habitans de la
carthaginoise, et les attaques réitérée
mains y sont soutenues avec courage.
nion, conduisant lui-même cinq cents

ils gagnent bientôt le sommet, la ville n'étant point fortifiée dans cette partie, que l'assiette du lieu et la barrière de l'étang avaient fait juger impraticable. Les Romains pénètrent donc sans obstacle dans la ville. Les assiégés, surpris et saisis de terreur, abandonnent les murailles et se jettent précipitamment dans la citadelle avec Magon, leur général en chef; mais, investi de toutes parts, et sans espérance de pouvoir résister, ce général se rendit à discrétion.

Le massacre ayant cessé, le pillage commença, et le butin fut immense. Les Romains firent dix mille prisonniers, non compris les femmes, les enfans et les esclaves; mais ils ne réduisirent en esclavage que les Africains; quant aux Espagnols, Scipion, voulant les captiver par des bienfaits, les laissa en possession de leurs biens et de leurs lois. Il renvoya aussi chez eux, chargés de présens, tous les ôtages que les Carthaginois avaient exigés des villes et des provinces d'Espagne. Les vainqueurs trouvèrent dans le port dix-huit galères et cent trente vaisseaux marchands, dans les magasins d'immenses provisions, dans les arsenaux une grande quantité de machines de guerre, dans la ville une prodigieuse quantité d'or et d'argent; en sorte que de tant d'objets précieux, dont la victoire les rendait maîtres, Carthagène, selon l'expression de Tite Live, était le moins considérable.

Scipion s'occupa d'abord de rendre grâces aux dieux d'avoir en un seul jour soumis à sa puissance la ville la plus florissante de l'Espagne, conquête qui, en réduisant les ennemis au plus entier dénuement, le mettait lui et les siens dans une extrême abondance; ensuite il combla d'éloges la bravoure à toute épreuve de ses soldats, qu'aucun obstacle n'avait pu arrêter, ni la brusque sortie des assiégés, ni la hauteur des murailles, ni le

captive d'une beauté si accomplie, que
sur son passage elle attirait les regards.
la vit avec ravissement. Elle appartenait de
vainqueur, et ce vainqueur était à la fleur
et juvenis, et cœlebs et victor, dit Valère
Maître de satisfaire ses désirs, Scipion eut
de triompher d'une passion naissante. Il ir
la belle captive sur son pays, sur sa nai
sur les engagemens qu'elle pouvait avoir
tés; il apprit entre autres particularité
était fiancée au prince des Celtibériens,
Allucius. Aussitôt il mande ses parens et
tur époux, et, sachant que le prince ain
dnement la jeune captive, il veut qu'il l
de ses mains : « Votre fiancée, lui dit il,
» pectée dans mon camp comme elle
» chez les auteurs de ses jours; je vous
» servée pure et sans tache, pour vous en
» présent digne de vous et de moi. Le seul
» je mets à ce service, c'est que vous so
» du peuple romain. » Allucius, trans
joie, prit la main de Scipion, et lui ex
vive reconnaissance. On introduisit e

prince, comblé d'honneurs et de présens, se retira enchanté. Une conduite si généreuse procura de plus grands avantages aux Romains que n'avait fait la prise même de Carthagène. Allucius, de retour dans la Celtibérie, ne cessa d'entretenir ses compatriotes des vertus de Scipion, de ce jeune héros qui, disait-il, semblable aux dieux, est venu pour subjuguer tout, moins encore par la force des armes que par ses bienfaits et sa générosité.

Le cœur plein de ces sentimens, il fit entrer toute la Celtibérie dans les intérêts des Romains, et amena lui-même à Scipion un corps de seize cents chevaux d'élite. Tel est le trait si fameux consacré non seulement par l'histoire, mais par une foule de monumens, et qui, après plus de vingt siècles, est encore connu de la postérité sous le titre de *continence de Scipion.*

Ce jeune héros fit embarquer Lelius avec Magon et les sénateurs carthaginois faits prisonniers, et l'envoya porter à Rome la nouvelle de la conquête de Carthagène ; elle y fit la plus vive sensation, et le sénat et le peuple la reçurent avec de grandes démonstrations de joie.

Après avoir consacré le peu de jours qu'il se proposait de passer dans cette ville à exercer les troupes de terre et de mer, Scipion partit pour Tarragone, où il avait convoqué l'assemblée de tous les alliés, tant anciens que nouveaux. Là il régla toutes les affaires de la province, avec cet esprit de modération et d'équité qui ajoutait un nouveau lustre à sa gloire militaire.

Sa flotte lui étant devenue inutile, il joignit ses troupes de mer à son armée de terre. A l'ouverture de la seconde campagne il sortit de Tarragone, et marcha contre les ennemis, secondé de Lelius, déjà revenu de Rome, et sans le concours duquel il ne voulait tenter aucune entreprise importante. Scipion ne rencontra sur sa route que

des amis et des alliés qui venaient au-devant de lui sur les confins de leur territoire, et lui faisaient cortége dans sa marche. Entraînés par la pente générale des esprits à préférer la domination de Rome à celle de Carthage, Mandonius et Judilibis, alors les princes les plus puissans de l'Espagne, abandonnèrent Asdrubal et vinrent joindre Scipion avec leurs troupes.

Cependant le général carthaginois marchait aussi avec une armée formidable contre Scipion, qui de son côté conduisait à sa rencontre son armée victorieuse, augmentée d'un grand nombre d'Espagnols auxiliaires qui étaient devenus ses alliés.

Les deux armées se rencontrèrent à Bécula, en Andalousie, non loin de Castolon, et s'arrêtèrent en face l'une de l'autre. Asdrubal prit une forte position. Quelque dangereuse que parût l'attaque de son camp, Scipion résolut de la tenter, sans attendre que les deux armées ennemies vinssent joindre Asdrubal, ou lui coupassent la retraite en l'enfermant au milieu, ce qui était plus facile encore.

Plein de confiance dans la valeur de ses troupes et de son propre génie, Scipion dirigea lui-même l'attaque avec tant d'habileté, que l'armée d'Asdrubal, malgré sa vive résistance, fut mise en déroute, et forcée d'abandonner le camp, qui fut livré au pillage.

Scipion fit des présens magnifiques aux princes qui l'avaient si heureusement secondé, et renvoya sans rançon tous les prisonniers espagnols qui étaient tombés en son pouvoir. Pénétrés d'admiration et de reconnaissance, tous s'attroupèrent autour de sa tente et le proclamèrent roi d'un consentement unanime. Scipion, après avoir fait faire silence par un héraut, répondit aux Espagnols que le titre d'*Imperator*, dont ses soldats l'avaient honoré, était à ses yeux le plus glorieux qu'il pût recevoir, et qu'il priait ses chers alliés

e borner à une estime tacite, mais de ne jamais donner le nom de roi, insupportable aux nains. Ces peuples sentirent combien il y avait grandeur d'âme à dédaigner un titre dont at éblouit les yeux de tous les mortels.

ependant, après sa défaite, Asdrubal, accom- né de son allié Masinissa, prince africain, t recueilli les débris de son armée et marché les Pyrénées, en suivant les bords du Tage. lieu de le poursuivre, Scipion jugea plus con- ıble de mener son armée victorieuse dans le re même de l'Espagne, pour recevoir et riser la soumission des divers peuples de la insule. Parmi les prisonniers qu'il avait faits à la ille de Bécula, se trouvait un jeune prince ain d'une rare beauté, neveu de Masinissa; ion le renvoya à son oncle, comblé de présens, ommença ainsi à ébranler la fidélité de ce roi ide, en le disposant en faveur des Romains. a campagne suivante répondit à de si glorieux mencemens. Les forces réunies de Magon et Hannon éprouvèrent un échec considérable, cipion en personne ayant mis le siége devant *gi*, aujourd'hui Arjona, dans le royaume de ı, s'empara de cette ville importante, et tint errée dans la province de Cadix la seconde ée carthaginoise sous les ordres d'Asdru- Il vint ensuite, à son ordinaire, prendre quartiers d'hiver à Tarragone, siége de la sance romaine en Espagne. Les Carthagi- , défaits dans plusieurs combats, avaient été ussés jusqu'aux bords de l'Océan; mais l'Es- ne avait sur l'Italie un grand avantage; c'était outes les parties du monde, soit par le génie habitans, soit par la situation des lieux, la propre à renouveler la guerre. En effet, bien ce soit la première province du continent où Romains aient porté leurs armes, c'est la

avec toutes ses forces, qui montaient,
les Romains et les alliés, à quarante-
hommes effectifs.

Après que les deux armées eurent e
force dans différentes escarmouches, el
gnirent et en vinrent à une action géner
frontières de la Bétique. Les Carthagin
fendirent d'abord avec tant de valeu
Romains commencèrent à perdre cour
Scipion, mettant pied à terre, prend un
se jette au milieu des bataillons africains
par cet exemple ses soldats, qui red
d'efforts. L'ennemi est bientôt mis en
d'Asdrubal regagne son camp; mais il l'a
pendant la nuit et se retire du côté d
Scipion le suit de près, et, l'ayant a
défait une seconde fois. Il ne restait plus
bal que six mille hommes. Ce fut avec
rables restes qu'il parvint à gagner l
d'une hauteur escarpée, où il se retranc
sur le point d'être investi par Scipion
donné par ses propres soldats, il gagn
pendant la nuit, et mit à la voile po

la sixième année du commandement de
on. Ce général envoya son frère Lucius à
e pour y aporter la nouvelle du recou-
ent entier de l'Espagne. La joie fut univer-
dans la capitale, et on éleva jusqu'au ciel
leur du héros à qui l'on devait cette impor-
conquête. Lui seul, insatiable de gloire, re-
it la possession de l'Espagne comme peu de
en comparaison des vastes projets qu'avait
is son cœur magnanime. Déjà ses yeux se
aient vers Carthage; il ne voyait que la sou-
on entière de l'Afrique qui pût mettre le
à sa gloire et attacher à son nom un titre
rtel. Dans cette vue, et sentant la nécessité
ménager des intelligences, de s'y concilier
tion des princes et des peuples, il résolut
nder les dispositions de Syphax, roi des
essyliens, allié alors des Carthaginois, dans
ir que ce prince se déclarerait pour les Ro-
s. Il envoya Lelius à sa cour avec des pré-
considérables. L'Africain consentit à traiter;
il déclara qu'il ne voulait rien conclure
ec Scipion en personne. D'après les vues
ce général avait sur l'Afrique, l'amitié de
ax pouvait mettre un grand poids dans la
ce; c'était le monarque le plus puissant du
Scipion, trouvant donc cet avantage assez
rtant pour l'acheter au prix de quelques
ers, laissa son armée d'Espagne sous les
es de ses lieutenans, partit de Tarragone sur
quinquerèmes, et aborda enfin en Afrique. Le
d voulut qu'au moment où il approchait du
Asdrubal, chassé d'Espagne, y entrait avec
trirèmes. Ainsi Asdrubal, le premier, et après
cipion, debarquèrent et se rendirent auprès
roi pour lui demander son alliance. Syphax
l'hospitalité aux deux généraux, et fit tous
forts pour les engager à une conférence,

afin de procurer la paix aux deux nations; mai Scipion s'excusa, en protestant qu'il n'avait ave Asdrubal aucun sujet de haine personnelle qu'un entrevue pût dissiper, et qu'à l'égard des affaire politiques il n'était pas en son pouvoir d'en trai ter sans l'autorisation expresse du sénat. Toute fois les deux généraux soupèrent ensemble, et pour ne pas désobliger le roi, ils prirent place su le même lit. Scipion, dit Tite Live, avait un amabilité si séduisante et tant de dextérité naturell et de souplesse, que les grâces de sa conversatio charmèrent non seulement Syphax, mais Asdru bal lui-même, un des ennemis les plus achar nés de la république. Ce général convenait fran chement qu'il avait pris de Scipion une plus haute idée d'après son entretien que d'après ses exploit mêmes. Enfin, le traité se conclut, et Scipion après s'être exposé sur une terre ennemie à la bonn foi d'un prince dont les intentions étaient s équivoques, quitta l'Afrique, dont il avait déj l'espoir de se rendre maître, et rentra dans l port de Carthagène.

De retour en Espagne, il alla faire en personne le siége d'Illiturgis, ville située sur le Betis, à peu de distance d'Anduxar, et il chargea Marcius de réduire sous son obéissance Castulon; ces deux villes s'étaient révoltées. La première fut prise d'assaut, et Scipion y fut blessé au cou. A cette vue l'animosité des soldats fut portée au comble; ils détruisirent la ville, et passèrent tous les habitans au fil de l'épée. Castulon capitula, et éprouva un traitement moins rigoureux.

De retour à Carthagène, Scipion acquitta les vœux qu'il avait faits aux immortels, et y donna le combat de gladiateurs, dont il avait déja ordonné les préparatifs, dans le dessein d'honorer la mémoire de son père et de son oncle. Il n'y admit, au lieu de gladiateurs, que des antago-

istes distingués qui s'étaient présentés soit pour ni faire la cour, soit pour répondre à des défis. Deux princes espagnols y disputèrent, l'épée à la main, la possession des états de leur père.

Cependant la ville d'Astapa, dont les ruines se voient encore près de la rivière du Xenil, à quelque distance d'Antequera, et dont le nom se conserve dans celui de la ville actuelle d'Ertapa, avait résolu de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre à la discrétion des Romains. Marcius en forma le siége par ordre de Scipion; mais les habitans, animés par le désespoir et la rage, se précipitèrent en furieux sur le camp des Romains, et se firent tous tuer, à l'exception de cinquante, qui, trop fidèles à leur mission terrible, assassinèrent les femmes et les enfans confiés à leur garde dans la ville même; las enfin de tant de massacres, ils s'élancèrent avec leurs armes dans un bûcher où ils avaient placé toutes leurs richesses, et auquel ils mirent le feu. Tel fut le spectacle épouvantable qui s'offrit aux regards des Romains lorsqu'ils pénétrèrent dans Astapa. Un grand nombre, poussé par la cupidité, périt dans les flammes, et, suivant le récit de Tite Live, cette ville, détruite par le fer et par le feu, ne laissa rien à l'avidité du soldat.

Marcius, après avoir réduit par la crainte seule les autres peuples de ces contrées, ramena son armée victorieuse à Carthagène, où Scipion était tombé malade. La renommée avait présenté sa maladie comme plus dangereuse qu'elle ne l'était réellement, ce qui jeta le trouble et la confusion en Espagne; les alliés en devinrent infidèles et les soldats séditieux. Mandonius et Indibilis, qui s'étaient flattés que l'expulsion des Carthaginois leur assurerait la domination de la péninsule, voyant leur attente déçue, firent reprendre les armes à la jeunesse celtibérienne. Les Carthagi-

dans l'ordre ; il fit arrêter et couper
chefs de la sédition, ce qui intimida te
mutins, qu'ils se soumirent sans rési
soldats s'étaient attendu à trouver le
abattu et languissant ; mais il les haran
air si animé et si imposant, qu'ils lu
avec joie un nouveau serment de fidéli
sence avait ajouté au respect qu'inspira
En effet, la dignité naturelle du n
Scipion était relevée par une longue
par un costume mâle et guerrier qui
rien aux recherches du luxe ; de plus, i
dans la force de l'âge, et l'embonpoin
repris depuis sa convalescence lui don
de fraîcheur qui semblait avoir renouv
de sa jeunesse.

Scipion marche aussitôt contre Ma
Indibilis, qui avaient repris les armes
Romains ; il les rencontre avec une
vingt-deux mille hommes dans le pays
tains, en deçà de l'Ebre, leur livre
remporte sur eux une victoire tellement

que occasion d'entrer en conférence avec Masinissa, qui s'était renfermé dans Cadix avec Magon, et dont il connaissait les dispositions secrètes en faveur des Romains. En effet, dès que Scipion fut arrivé aux environs de Cadix, le prince numide, sous prétexte d'aller en reconnaissance, vint trouver le proconsul, et fit un traité secret d'alliance avec Rome. Il lui conseilla en même temps de passer en Afrique, revêtu du même commandement, lui promettant de le seconder, et lui donnant même l'espérance de voir la fin de l'empire de Carthage. Cette entrevue et ces discours furent très-agréables à Scipion. Ainsi, liés par de mutuelles assurances, le proconsul reprit la route de Tarragone, et Masinissa celle de Cadix.

Magon ayant reçu du sénat de Carthage l'ordre de se rendre en Italie avec la flotte qu'il avait dans la rade de Cadix, à peine eut-il mis à la voile que les habitans de cette ville ouvrirent leurs portes aux Romains, ce qui rendit Scipion maître de l'Espagne entière.

La guerre était terminée, et il ne restait plus à Scipion qu'à recueillir la gloire de ses brillans succès à Rome même, où le sénat venait de le rappeler. Il remit sans murmure son autorité à deux nouveaux proconsuls envoyés pour le remplacer, et, accompagné de son fidèle Lelius et de son frère Lucius, il partit avec dix galères pour retourner à Rome.

Le sénat lui demanda audience hors de la ville, dans le temple de Bellonne. Là Scipion exposa tout ce qu'il avait fait en Espagne, combien de batailles il avait livrées, combien de villes il avait emportées d'assaut, quelles nations il avait soumises au pouvoir du peuple romain. Il ajouta qu'ayant eu à combattre quatre généraux et quatre armées victorieuses, il n'avait pas laissé un seul Carthaginois dans toute la péninsule. En ré-

déposa dans le trésor public avec beaucou
richesses.

C'était l'époque des nouvelles électio
les centuries, d'un consentement una
décernèrent les faisceaux consulaires,
n'eût pas encore vingt neuf ans, et
n'eût pas encore l'âge requis pour êtr
Jamais, dans toute cette guerre, l'ass
peuple n'avait été si nombreuse; on s'y
de toutes parts, non seulement pour
faveur de Scipion, mais pour l'y conte
foule le suivait jusque chez lui, et se
au Capitole pour l'y voir immoler l'
de cent bœufs qu'il avait voués à Jupit
dernière campagne.

On croyait généralement qu'à lui seu
servée la gloire de terminer la seconde
nique, et de chasser les Carthaginois
ainsi qu'il les avait chassés de l'Espagne

Quand il fallut régler la répartition
vinces, Scipion, ne mettant plus de h

nait de la jalousie que lui causait un mérite naissant ; Scipion du moins fit sentir dans sa réponse que c'était ce motif qui animait Fabius. Mais, après de courts débats, la majorité décida que Scipion commanderait en Sicile, et que, s'il le jugeait avantageux à l'état, il pourrait, avec une flotte de trente vaisseaux, porter la guerre en Afrique ; il fut aussi autorisé à mener avec lui tous les volontaires qui voudraient l'accompagner, et à exiger des alliés tout ce qui serait nécessaire pour équiper une nouvelle flotte. Plusieurs provinces et différentes villes se taxèrent elles-mêmes pour lui fournir du blé, du fer, du bois de charpente, des voiles, etc. Quarante-cinq jours après que le bois eut été tiré des forêts, une flotte d'environ trente galères neuves mit en mer, tout équipée et tout armée.

Scipion, après avoir débarqué en Sicile, après avoir discipliné les volontaires qu'il avait amenés avec lui, envoya Lelius avec un corps choisi faire une descente en Afrique. Ce n'était qu'une espèce de reconnaissance ; Lelius en revint avec un riche butin, et rendit compte à Scipion de l'impatience où était Masinissa de le voir arriver à la tête de son armée.

Dans l'intervalle une députation des Locriens était venue se plaindre à Rome de la tyrannie de Pleminius, lieutenant de Scipion, qui avait enlevé les trésors du temple de Proserpine, et déshonoré les femmes et les enfans des Locriens. Des débats animés s'élevèrent à cette occasion dans le sénat, entre les amis et les adversaires de Scipion. Outre les attentats de Pleminius et les désastres des Locriens, on reprochait à ce général un extérieur aussi peu digne d'un soldat que d'un Romain. A entendre ses détracteurs, on le voyait se promener dans le Gymnase en mules et en manteau ; il passait son temps à écouter les déclama-

tions des sophistes et à juger de la force des athlètes : à son exemple, tout ce qui était sous ses ordres vivait dans la même mollesse, au milieu des délices de Syracuse. Ces bruits, injurieux à Scipion, déterminèrent le sénat à envoyer en Sicile une commission pour s'assurer de la vérité.

A leur arrivée à Syracuse Scipion se mit en état de justifier sa conduite par des effets plutôt que par des paroles ; il donna ordre de rassembler l'armée et de tenir la flotte équipée, comme si l'on eût dû combattre ce jour là les Carthaginois par terre et par mer. Il reçut les commissaires chez lui avec la politesse la plus prévenante, et dès le lendemain fit paraître sous leurs yeux l'armée et la flotte, non seulement en bon ordre, mais chacune leur donnant le spectacle d'un combat simulé ; ensuite il conduisit le préteur et les commissaires dans les magasins et dans les arsenaux. Le coup d'œil général et les détails de tous ces préparatifs les pénétrèrent d'admiration, et leur donnèrent l'assurance qu'à cette armée, à ce général était réservée la défaite de Carthage, ou qu'elle serait à jamais impossible. Ils l'exhortèrent donc à passer en Afrique sous la protection des dieux, et partirent avec autant de joie que s'ils avaient dû porter dans la capitale la nouvelle de la victoire. Le rapport unanime des commissaires et des tribuns fut si favorable à Scipion et à son armée, que le sénat résolut d'accélérer l'expédition d'Afrique.

Cependant Asdrubal, fils de Giscon, venait de détacher Syphax de l'intérêt des Romains, en lui faisant épouser sa fille Sophonisbe, si célèbre, disent tous les historiens, par sa beauté et par un courage supérieur à son sexe. Son père l'avait d'abord promise à Masinissa ; mais ce prince ayant perdu son royaume, Asdrubal viola sa parole, et donna Sophonisbe à Syphax. Scipion ca-

igneusement cette nouvelle à son armée, et fait rassembler ses soldats, il leur dit au ire que Syphax et Masinissa se plaignaient délais, et le pressaient de le venir joindre. na ordre ensuite que sa flotte fît voile pour de Lilybée, et que des troupes s'y rendissent re.

ais on ne vit d'embarquement fait avec plus e ni d'une manière plus frappante : une mmense remplissait le port, afin de jouir de ctacle. Avant de mettre à la voile Scipion sur le tillac du vaisseau amiral, et après héraut eut fait faire silence, « Dieux et ses, dit-il, qui habitez la terre et les mers, ous prie et cônjure de jeter un regard de veillance sur tout ce qui s'est fait, se fait et ra sous mon commandement, et de le faire ner à ma gloire et à l'avantage du peuple ain, et de faire tomber sur Carthage les malheurs dont elle se préparait d'ac- er Rome. » On égorgea ensuite une vic- dont il jeta, selon l'usage, les entrailles mer, et par le son de la trompette il fit immédiatement le signal du départ. La ut un vent favorable. A peine découvrit-on d'Afrique dans toute son étendue, que a voulut savoir le nom du cap le plus voi-, sur ce qu'on lui dit qu'il s'appelait le *Beau*, cepte l'augure, répondit-il; c'est là qu'il aborder. » Aussitôt la flotte longea la côte, es les troupes furent mises à terre.

s le récit de cette grande expédition nous ns plus souvent Appien que Tite Live, dont ation semble moins s'accorder avec la suite ènemens que celle de l'historien grec.

ébarquement de Scipion répandit la terreur Carthage. Cette république ne pouvait lui r alors qu'Asdrubal, que Scipion avait

battu si souvent en Espagne, et qui d'ailleurs n'avait sous ses ordres que de nouvelles levées. Dans une première escarmouche un detachement carthaginois fut totalement defait. Scipion, regardant ce premier succès comme un heureux presage, marcha vers Locha, ville qui semblait promettre à ses soldats un riche butin. Aussi, quoique les habitans eussent demandé la vie et la liberté de se retirer, et que Scipion eût fait sonner la retraite, les soldats, impatiens de ravager cette malheureuse ville, y pénétrèrent et passèrent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Une action si barbare, precedee d'une désobeissance formelle, ne resta pas impunie, le proconsul fit décimer les centurions qui avaient encouragé la soldatesque à poursuivre l'attaque.

Masinissa vint pendant la nuit trouver Scipion dans son camp. Ce prince numide, depouille de son royaume par Syphax, en avait été remis en possession par la mediation des Carthaginois. Dans cette entrevue secrète on arrêta qu'il continuerait à tromper ses anciens alliés, jusqu'à ce qu'il s'offrît une occasion favorable pour rompre avec eux.

Cependant Asdrubal, après avoir rassemblé une armee de trente mille hommes et de cent trente elephans, s'approcha d'Utique, ville importante que Scipion allait investir. Masinissa, qui était de tous les conseils de guerre, engagea le general carthaginois à détacher son fils Hannon avec un corps de mille chevaux pour observer les mouvemens de l'ennemi, et faire entrer ce renfort dans Utique, promettant de seconder cette entreprise avec toute la cavalerie numide. Il communiqua aussitôt ce dessein à Scipion, qui surprit le detachement, et fit Hannon prisonnier. Masinissa se declare alors ouvertement, et Syphax, son

ival, qui avait joué le rôle de médiateur entre es Carthaginois et les Romains, ne garde plus ucune mesure, et fait sa jonction avec Asdrubal.

Investi alors par une armée de cent mille com- attans, Scipion est obligé de renoncer à la con- uête d'Utique, après cent jours de siége et d'ef- orts extraordinaires; d'ailleurs l'hiver approchait. l alla donc choisir ses quartiers dans un lieu plus ûr, et choisit un promontoire où sa flotte était à ancre. Tout l'hiver se passa en négociations insi- ieuses entre Scipion et Syphax, qui avait repris e rôle de médiateur entre les deux nations, es- éraint que les Romains évacueraient l'Afrique, t les Carthaginois l'Italie.

Le camp où hivernaient Asdrubal et Syphax, quelques lieues de celui de Scipion, était com- osé de huttes, faites la plupart de bois ou d'au- res matériaux combustibles pris au hasard dans a campagne; celles des Numides surtout, tissu rossier de roseaux et de nattes, étaient disper- ées sans ordre, suivant le caprice des soldats, et uelques-unes même placées hors des fossés et les retranchemens. Scipion, informé de ces dé- ails, en conçut l'espérance de brûler les deux amps ennemis.

Avec les négociateurs qu'il députait à Syphax l envoyait, sous l'habit d'esclave, ses officiers es plus distingués par leur bravoure et par leur xpérience, et, pendant que les députés traitaient vec les ministres du roi, leurs prétendus valets rraient dans le camp, reconnaissaient avec soin s entrées et les issues, la situation et la forme nt du camp en général que de ses diverses par- es, les quartiers des Numides et ceux des Car- aginois, l'intervalle qui séparait le camp d'As- rubal et celui de Syphax. Comme les pourparlers multipliaient, Scipion envoyait chaque fois de ouveaux émissaires.

ses troupes à Lelius, et le charge d'aller
cert avec Masinissa et les Numides, at
camp de Syphax et d'y mettre le feu, se r
lui, l'attaque d'Asdrubal et des Carthagi

Tout réussit au gré de Scipion; les de
furent surpris et brûlés; quarante mille
de l'armée ennemie périrent par le fer
feu; on fit plus de cinq mille prisonni
drubal et Syphax, avec un petit no
fuyards, échappèrent au massacre. La te
si grande à Carthage, qu'on s'attenda
Scipion renoncer au siége d'Utique pc
attaquer Carthage même. Cependant o
de continuer la guerre, et le sénat de
ordonna la levée de nouvelles troupes.

Asdrubal et Syphax, encore réunis,
camper avec une armée de trente mille
dans un endroit appelé la *Grande Plaine*
journées d'Utique, dont le proconsul av
le siége. Instruit de leur approche, Sci
vertit le siége en blocus, et marche aux
ginois. Après quelques légères escarmc
deux armées en viennent à une action
qui se termine à l'avantage de Scipion.

l comment Syphax fut fait prisonnier par Lelius
asinissa ; comment Sophonisbe, fille d'As-
al, et femme du roi numide, tomba au pou-
de Masinissa, qu'une passion violente porta
ôt à l'épouser ; et comment Masinissa, dont
on avait blâmé l'hymen précipité, envoya
oison à Sophonisbe, qui se donna la mort
un courage au-dessus de son sexe. Cet épi-
dramatique est d'ailleurs assez connu.
ndis que Scipion, vainqueur et maître de la
idie, envoyait Lelius à Rome avec Syphax
reste des prisonniers, et qu'il occupait en per-
e son ancien camp près de Tunis, les Cartha-
s ne cherchaient qu'à suspendre ses opéra-
par de nouvelles négociations de paix jusqu'à
vée d'Annibal, que, dans leur désespoir, ils
ent de rappeler d'Italie.
n'était plus un roi barbare, ni son beau-père
ubal, toujours malheureux, ni un ramas de
ns mal armés que Scipion allait avoir à com-
e ; c'était le terrible Annibal, qui, vieilli dans
uite de victoires, avait rempli l'Espagne, la
e et l'Italie des monumens glorieux de ses
its. L'armée qu'il commandait, mille fois
ée dans le sang des Romains, avait blanchi
son chef sous les mêmes drapeaux. Depuis le
r d'Annibal sur la côte d'Afrique la trève
conférences avaient été rompues. Rome et
age ne pouvaient contempler sans une vive
étude Annibal et Scipion prêts à se mesurer
terminer cette grande querelle.
essé par les courriers, qui venaient coup sur
l'informer que les environs de Carthage
t occupés par les Romains, Annibal se ren-
diligence à Zama, ville située à cinq jour-
de Carthage, et de là il envoya des coureurs
naître l'ennemi. Ceux-ci, surpris par les
s avancées des Romains, furent conduits à

Scipion, qui les rassurra et les remit entre les mains des tribuns, avec ordre de les promener dans le camp et de leur en laisser observer à loisir toutes les parties : ensuite, après leur avoir demandé si leur curiosité était satisfaite, il leur donna une escorte pour rejoindre leur général. Cette confiance de Scipion fit la plus vive impression sur l'esprit d'Annibal. Persuadé que le moyen d'obtenir des conditions plus avantageuses était de négocier lorsqu'il avait encore toutes ses forces, et sans attendre une entière défaite, il envoya vers Scipion pour lui demander une entrevue. Scipion ne s'y étant pas refusé, les deux généraux, de concert, approchèrent leur camp l'un de l'autre, afin de pouvoir conférer de plus près.

Le rendez-vous fut un lieu situé au milieu des deux camps, et assez découvert pour ne laisser craindre aucune surprise. Les escortes respectives étant restées à une égale distance, bientôt on vit s'avancer l'un vers l'autre, chacun avec un interprète, ces deux généraux, non seulement les premiers de leurs temps, mais comparables aux plus grands capitaines. Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Annibal fut surpris à la vue de Scipion, qui était à la fleur de l'âge, et dont les traits réguliers et beaux étaient encore relevés par une taille majestueuse et par un air noble et plein de douceur; son habillement était simple et tel qu'il convient à un soldat. Tous deux, saisis d'une admiration mutuelle, gardèrent quelque temps le silence. Annibal le rompit le premier, et fit un long discours sur la vicissitude de la fortune, dans lequel il mêla adroitement des louanges pour Scipion, et qu'il termina par la proposition de faire la paix en cédant aux Romains l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile et toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique. Scipion répondit avec toute la fierté d'un vainqueur : « Vous n'offrez rien, dit-il à An-

qui ne soit déjà au pouvoir des Romains.»
sur l'acceptation des conditions de paix
it déjà dictées à Carthage : « Si elles vous
ennent, ajouta-t-il, le sénat et le peuple
n ne refuseront pas de traiter ; mais si
ous paraissent trop dures, préparez-vous
uerre, puisque vous n'avez pu supporter la
» A ces mots les deux généraux se sépa-
et, de retour dans leur camp, annoncèrent
par une proclamation aux soldats, que
ux armes seules à décider la querelle, et
fallait plus attendre son sort que de sa va-
le la volonté des dieux.
taille fut fixée au lendemain. Ce jour al-
ler qui donnerait la loi, de Rome ou de
e. Ce n'était plus l'Afrique ou l'Italie,
nivers entier qui allait devenir le prix du

jamais victoire ne fut plus opiniâtrement
. Les deux généraux avaient mis en œuvre
ur habileté dans l'ordre de bataille et dans
du terrain. Scipion, après avoir renversé
« premières lignes de l'armée carthagi-
ttaqua en personne la phalange formée de
e ces vétérans d'Annibal qui avaient si
fait trembler les Romains dans les plaines
Annibal la commandait lui-même; ainsi,
s et encouragés par l'exemple de leur gé-
es Carthaginois résistèrent à tous les ef-
l'infanterie romaine. Scipion, déterminé
ce ou à mourir, employa en vain tout ce
uit d'habileté et de valeur pour rompre ce
npénétrable ; les Romains revinrent plus
ois à la charge, et toujours inutilement.
, déconcerté d'une résistance si opiniâtre,
jà perdu toute espérance, lorsque Lelius
issa, qui venaient de poursuivre la ca-
carthaginoise et numide, arrivèrent et
la phalange en queue. Cette attaque fut

faveur du tumulte et du carnage, gagn
d'Adramète avec un petit nombre de cav

Cette victoire mémorable éleva Sci
dessus d'Annibal, et prépara aux Ro
moyens d'entreprendre la conquête du r

Aussitôt après le combat Scipion alla
camp ennemi; on y trouva un riche butin
transporter à bord de sa flotte; puis il s
Tunis, d'où il contempla la situation de C
moins pour satisfaire sa curiosité que pour
l'ennemi. Là une députation des plus gr
sonnages de cette république, vint se prése
pour implorer la paix; les députés n'épa
ni soumission ni promesses. Scipion les r
bord avec beaucoup de hauteur, et par
vouloir écouter leurs propositions; mais
il souhaitait la paix avec presque autant
que les Carthaginois eux-mêmes, dep
avait reçu de ses amis de Rome l'avis i
que le consul Néron faisait équiper un
dans l'intention de passer en Afrique
enlever la gloire d'avoir terminé la gu
lendemain il fit rappeler les ambassadeur
notifia les conditions auxquelles il vou

faire désormais la guerre, soit en Afrique, soit hors de l'Afrique, sans l'aveu du peuple Romain; il exigeait aussi qu'ils rendissent à Masinissa tout ce qu'ils lui avaient pris, et qu'ils fissent avec lui un traité; de plus, Carthage devait fournir des vivres à l'armée romaine, acquitter la solde des troupes auxiliaires, payer aux Romains, en cinquante années, dix mille talens, donner cent ôtages au choix de Scipion, et restituer, avec leur cargaison, tous les bâtimens de transports enlevés au mépris de la première trève. Ces conditions étaient dures; mais Annibal lui même déclara qu'il fallait s'y soumettre. La suspension d'armes fut alors publiée dans le camp de Scipion, et le sénat de Carthage dépêcha des ambassadeurs à Rome pour obtenir la ratification du traité.

De nouveaux consuls, des patriciens, jaloux de la gloire de Scipion, lui enviaient l'honneur de donner la paix aux Carthaginois, et de ramener l'armée victorieuse; mais, après de grands débats dans les tribus et dans le sénat de Rome, Scipion fut continué dans le commandement de l'Afrique et des armées qu'il avait sous ses ordres. La ratification du traité donna lieu à des débats encore plus animés; cependant, comme tous les esprits inclinaient vers la paix, le vœu des tribus fut unanime; en conséquence, le sénat décréta que Scipion, aidé de dix commissaires, signerait la paix et ramènerait les troupes. Les ambassadeurs de Carthage, s'étant rendus en Afrique auprès de Scipion, lui livrèrent leurs vaisseaux de guerre, leurs éléphans, les esclaves fugitifs, ainsi que les transfuges et quatre mille prisonniers. Scipion fit conduire les vaisseaux en pleine mer pour y être brûlés; il s'y trouva plus de cinq cents bâtimens à rames, et l'aspect de cet embrasement, qui frappa tout à coup les yeux, pénétra les Carthaginois d'une aussi vive douleur qu'aurait pu faire l'incendie même de Carthage.

Il y avait quarante ans que la dernière paix avait été faite avec les Carthaginois. La guerre avait commencé vingt-trois ans après ; elle fut terminée la dix-septième année. Dans la suite on entendit plus d'une fois dire à Scipion que s'il n'avait pas terminé la guerre par la destruction entière de Carthage, la faute en était d'abord à l'ambition du consul Néron, puis du consul Cornelius, qui avaient voulu lui ravir l'honneur de terminer sa grande expédition. Enfin, après avoir donné à sa patrie une paix si glorieuse sur terre et sur mer, il embarqua ses troupes, repassa en Sicile, de là fit partir sur des galères la plus grande partie de ses soldats, et avec le reste il traversa l'Italie, heureuse de la paix autant que de la victoire, au milieu du concours immense des peuples, qui, des villes et des campagnes, accouraient en foule sur son passage. Scipion arriva jusqu'à Rome avec un magnifique cortége, et y reçut les honneurs du plus brillant triomphe. Le sénateur Terentius, qu'il avait tiré de captivité, suivit son char triomphal, le chapeau d'affranchi sur la tête, et tout le reste de sa vie il honora Scipion comme son libérateur. Ce fut au moment même où ce grand homme touchait au faîte de la gloire qu'il donna les témoignages les plus éclatans de sa modestie et de sa soumission aux lois. Il fit de vives réprimandes au peuple, qui voulait le nommer consul et dictateur perpétuel ; il refusa de se laisser élever des statues sur la place des assemblées, devant la tribune aux harangues, dans le sénat, au Capitole ; il s'opposa au décret qui ordonnait que son image sortirait du temple même de Jupiter avec tout l'appareil du triomphe. Tout ces traits prouvent une âme élevée, attentive à repousser des distinctions qui blesseraient l'égalité républicaine. Quant au surnom d'Africain qui le distingue, on ne sait s'il le dut à l'enthousiasme de ses soldats ou à la faveur du peuple ; c'est du reste le premier gé-

romain qui ait pris le nom de la nation qu'il vaincue : dans la suite d'autres, à son exem- e sont attribué de pareils titres d'honneurs. ux années après son triomphe Scipion reçut moignage honorable de l'estime publique; nporta sur plusieurs compétiteurs illustres aient sur les rangs pour la censure, et fut ié par les comices, conjointement avec Pœtus, l'an 199 avant J.-C. Ces deux ma- s vécurent dans une parfaite intelligence, et irent les vacances du sénat sans flétrir aucun ur. Ils affermèrent les péages de Capoue, uzzol et du port de Corsio, où ils établirent olonie de trois cents citoyens, nombre dé- ié par un sénatus-consulte.

sque dans la suite les ennemis d'Annibal, lors exerçait la préture à Carthage, irri- contre lui les Romains, dont la haine ne ait qu'un prétexte, Scipion, en ennemi gé- x, représenta en plein sénat qu'il était onvenable à la majesté du peuple Romain vir l'animosité des ennemis d'Annibal, de der la dignité nationale, en intervenant les cabales des Carthaginois; qu'on de- contenter d'avoir vaincu Annibal par la des armes, sans descendre au rang de ses ac- urs, et le poursuivre en quelque sorte de- les tribunaux; mais la haine l'emporta sur esse de ces remontrances, et une ambassade ıvoyée à Carthage pour accuser Annibal de rter avec Antiochus le plan d'une nouvelle e. Ainsi, le vainqueur d'Annibal ajouta à opres titres de gloire, un nouveau témoi- de magnanimité, en s'opposant de tout ouvoir à ce que le caractère romain se dés- ât par cette animosité envenimée, cette lâche ution qui força pour ainsi dire son digne

guerre importante contre Antiochus ; m
gré son sentiment, le sénat ne fut point
faire passer une nouvelle armée en M

Les deux nouveaux censeurs de ce
année continuèrent dans la présidence
Scipion, à qui leurs prédécesseurs av
conféré cet honneur.

Si l'on en croit quelques historiens,
après avoir opéré sa jonction avec son
qui avait à combattre les Gaulois insub
environs de Milan, porta lui-même l
tion sur le territoire des Briens et des I
tant que leurs bois et leurs marais ne
sèrent pas d'insurmontables barrières
prétendent que, sans avoir rien fait de m
il revint à Rome pour y présider les con

Ce fut pendant son second consul
sénat occupa pour la première fois
d'honneur aux représentations théâtra
distinction, comme toutes les nouveaut
matière à l'éloge, mais plus encore

ire en litige, et le roi numide s'inscrivant
ıx contre la fixation des limites attribuées à
n, le sénat envoya en Afrique trois com-
res, savoir, Cethegus, Minutius Rufus et
n l'Africain, pour terminer sur les lieux la
tation relative à ces limites.

commissaires se rendirent en Afrique;
après avoir reconnu les lieux et entendu les
s de part et d'autre, ils restèrent neutres,
sèrent l'affaire en suspens. Il paraît que la
que leur prescrivit une indécision qui lais-
s deux partis aux prise; sans cela, Scipion,
ar la connaissance des faits, soit par l'au-
que lui donnaient ses bienfaits sur Masi-
ainsi que sur Carthage, aurait pu seul tran-
a difficulté.

puis dix ans ce grand homme, dont la
était si éclatante, et par là plus propre à
r les yeux de l'envie, n'avait pas cessé d'être
es yeux du public et comme consul et comme
ur. L'habitude de voir les grands personnages
ière souvent en une sorte d'indifférence;
le grand Scipion n'eut pas même le crédit
ire porter au consulat Cornelius Scipion, son
it, ni son cher Lelius, qu'il appuyait de
sa recommandation pour la place de consul
ien. Le crédit naissant de Quintius Flami-
l'emporta sur celui de Scipion.

pendant les préparatifs d'Antiochus, roi de
, qu'Annibal excitait à la guerre, inquié-
t tellement les Romains, qu'ils envoyèrent
ambassade à ce prince pour le ramener à des
nens plus pacifiques. Tite Live cite des histo-
, d'après le témoignage desquels Scipion l'A-
n aurait fait partie de cette célèbre ambas-
Ce serait aussi dans ce même voyage qu'il
t eu à Ephèse avec Annibal sa seconde
vue que l'histoire a consacrée par les ques-

et pénétre dans des contrées lointaine
vue semblait interdite à l'ambition de
Scipion lui demande ensuite qui lui para
second rang. — Pyrrhus, répond Anni
nous devons l'art des campemens, et c
égalé pour la science des positions et po
tique militaire. — Enfin Scipion veut sa
Annibal réserve la troisième place : — A n
répond Annibal sans hésiter. — Et que c
si vous m'aviez vaincu ? réplique Scipi
riant. — Alors, dit Annibal, je me serais
Alexandre, avant Pyrrhus, avant tous
raux. — Scipion fut agréablement surpr
réponse adroite, de cette louange imp
semblait le mettre au-dessus de tout
raison.

La guerre contre Antiochus était d
table lorsque Lelius et L. Cornelius
frère de Scipion l'Africain, furent élus c
confiance publique semblait attendre de
l'heureuse issue de cette nouvelle gue
les deux consuls se disputèrent-ils le dé

Lelius. On était curieux, dit Tite Live, d'éprouver si Antiochus trouverait plus de ressources dans Annibal vaincu que le consul de l'armée romaine dans Scipion victorieux.

Avant son départ Scipion fit élever un arc de triomphe dans le Capitole, qu'il orna de deux statues dorées, et de sept chevaux. Les Etoliens étaient en guerre avec Rome lorsqu'il s'embarqua à Apollonie avec le consul son frère, le premier des généraux romains qui ait passé en Asie; il vint, à travers l'Epire et la Thessalie, au siége d'Amphise, qui résistait aux armes romaines. Ce fut là que les ambassadeurs d'Athènes lui demandèrent grâce en faveur des Etoliens. La réponse de ce grand homme ne fut point décourageante; il ne cherchait qu'un prétexte honnête de se débarrasser de la guerre d'Etolie, afin de tourner ses armes contre l'Asie et contre Antiochus, et il recommanda aux Athéniens d'engager les Etoliens à préférer la guerre à la paix. Aussitôt les Etoliens envoyèrent une ambassade nombreuse au camp des Romains. Scipion l'Africain, qu'ils abordèrent le premier, releva leurs espérances en rappelant qu'en Espagne d'abord, et ensuite en Afrique, un grand nombre de nations s'étaient remises à sa foi, et qu'il avait laissé partout sur son passage encore moins de preuves de vaillance que de clémence et de bonté; mais le consul leur ayant imposé des conditions dures, ils n'obtinrent de lui une trève que par l'intercession de Scipion l'Africain. Dès que les affaires des Etoliens furent réglées L. Scipion reprit avec son frère le chemin de la Thessalie, pour aller traverser la Macédoine et la Thrace, et de là passer en Asie. « Mon frère, lui dit alors l'Africain, » votre projet a toute mon approbation; mais » la sûreté de votre marche dépend des inten- » tions du roi Philippe, assis aujourd'hui sur le

» avant qu'il ait le temps de masquer
» tables projets. » Ce parti fut aussitôt ad
le consul s'étant ainsi assuré des dispositi
rables de Philippe, l'armée entra dans l
doine, où tout était prêt pour la bien
Philippe traita les Scipion avec une mag
vraiment royale, et leur fit les honneur
royaume avec une aisance et une grâce
taient pas sans mérite aux yeux de Scip
fricain, car ce grand homme, distingué
tant de qualités éminentes, n'était pas
d'une certaine élégance de mœurs toujou
ble quand elle ne dégénère pas en lu
l'armée arriva sur les bords de l'Hellespo
avoir traversé la Macédoine et la Thrace,
accompagnée de Philippe, et trouvant
la prévoyance de Scipion, tout ce dont
besoin sur sa route. Le consul et son f
reconnaissance de la manière noble et
dont Philippe avait reçu l'armée, lui
au nom du peuple romain, sur le
qu'ils en avaient reçu, le reste de la som

, roi de Bythinie, avec des lettres où il signa-
les vues ambitieuses qui conduisaient les Ro-
ins en Asie, et le pressait de se joindre à lui
ir repousser par la force des armes des enne-
dangereux. Ces avis firent quelque impression
Prusias; mais bientôt les lettres du consul,
urtout celles de son frère, Scipion l'Africain,
ipèrent tous ses soupçons. Ce dernier repré-
tait au roi de Bythinie l'usage constant du
ple romain de relever, par les distinctions les
s flatteuses, la majesté des rois ses alliés, et
it, entre autres exemples, ceux qui, lui étant
sonnels, n'en étaient que plus propres à per-
der à Prusias de chercher à mériter de pareilles
eurs. « Ainsi, disait-il, de tous les petits princes
spagnols qui ont recherché mon amitié, il
'en est aucun qui, à mon départ de l'Espagne,
e soit devenu un roi puissant. Moi-même, non
ontent d'avoir rétabli Masinissa sur le trône
e ses pères, n'ai-je pas ajouté à ses états ceux
e son ennemi? et ce prince est non-seulement
plus puissant monarque de toute l'Afrique,
ais il n'en voit aucun dans tout l'univers dont
ne surpasse les forces et la grandeur. » Cette
e, et l'arrivée d'un ambassadeur romain,
vèrent de décider Prusias
ependant le roi de Syrie, troublé par la perte
second combat naval, abandonna aux Ro-
ns le passage de l'Hellespont. Les deux Scipion
stèrent quelque temps campés, et ce fut dans
ampement qu'on vit arrier Heraclide de By-
e avec des propositions de paix de la part
tiochus. Il résolut, conformément à ses ins-
tions, de ne se présenter devant le consul
près avoir vu Scipion l'Africain, car il comp-
bien sur la médiation d'un héros qui, natu-
ment généreux et rassasié de gloire, semblait
ur eux moins inflexible depuis que l'intérêt de

son fils, qui se trouvait prisonnier d'état, lui faisait en quelque sorte une obligation de désirer une prompte paix. Les historiens sont partagés sur ce fait; ils ne conviennent ni des lieux ni de l'époque, ni de la manière dont ce jeune romain était tombé au pouvoir du roi de Syrie. Selon les uns, dès le commencement de la guerre il avait été pris sur mer, en passant de Chalcis à Orée; selon d'autres, depuis le passage en Asie; envoyé avec un escadron pour reconnaître l'ennemi, il avait rencontré une cavalerie supérieure en nombre, et avait été pris avec deux cavaliers, et conduit au roi. Un point sur lequel on est d'accord, c'est que quand même Antiochus eût été en paix avec Rome, et eût eu des liaisons personnelles d'hospitalité avec la famille des Scipion, ce jeune guerrier n'eût pu éprouver un traitement plus noble et plus distingué.

Tels étaient les motifs d'espérance sur lesquels Antiochus fondait les succès de son ambassade. On donna d'abord audience à Héraclide devant une assemblée nombreuse; cet ambassadeur résolut ensuite de sonder en particulier, comme on le lui avait recommandé, les dispositions de Scipion l'Africain. Avant tout, il lui annonça que son maître lui renverrait son fils sans rançon; puis, faute de connaître et la magnanimité de ce grand homme et le caractère romain, il lui offrit une somme d'argent considérable, et le partage de l'autorité dans les états d'Antiochus, à l'exception du titre de roi, si la Syrie devait la paix à son entremise. « Que vous ne connaissiez, lui dit Scipion, ni les Romains, ni l'homme vers qui l'on » vous envoie, je n'en suis pas étonné, puisque » vous ne connaissez pas même la situation de » celui au nom duquel vous êtes venu. Aujourd'hui, qu'Antiochus, sans même disputer le » passage de l'Hellespont, nous a laissés passer

ment en Asie, qu'il a reçu le frein et subi
ug, quel espoir lui reste-t-il de traiter d'é-
égal avec un peuple dont il n'a plus qu'à
maître la loi? Pour moi, le don le plus
eux que je puisse tenir de la munificence
ui c'est la liberté de mon fils. Quant aux
s, veuillent les dieux que la fortune ne
fasse jamais un besoin! Ce n'en sera du
s jamais un pour mon cœur. Que si An-
us, pour un bienfait personnel, n'exige
ne reconnaissance personnelle, je lui prou-
qu'il n'aura point obligé un ingrat; mais,
ne homme public, l'intérêt de l'état ne me
et de lui rien devoir ni de lui rien accor-
Pour le présent, tout ce que je puis lui
er c'est un conseil salutaire. Allez, dites-
ma part de mettre bas les armes, et de ne
er aucune des conditions qu'on voudra lui
ser. »
chus ne put goûter de telles propositions;
nçant à l'idée d'un accommodement, il ne
plus qu'à hasarder une bataille. Il vint
avec son armée aux environs de Thya-
, sur la nouvelle que Scipion l'Africain,
, s'était fait transporter à Elée, il lui
des députés pour remettre son fils entre
ns. La vue d'un objet si agréable au cœur
re fut pour la santé de Scipion le plus
de tous les remèdes. Après avoir satisfait
miers transports paternels, « Allez, dit-il
envoyés, allez assurer le roi de toute ma
naissance; pour le moment je ne puis lui
nner d'autre preuve que de lui conseiller
point tenter le sort d'une bataille avant
l'ait appris mon retour au camp. »
être Scipion espérait-il qu'un délai don-
eu au roi de faire de sérieuses réflexions,

et de songer à conclure une paix honorable:
de quel secours sa présence pouvait-elle être
roi de Syrie dans une bataille? Quoi qu'il en
Antiochus, ébranlé par l'autorité de ce gr
homme, alla camper sous les murs de Magn
Là il fut attaqué et défait par l'armée roma
que le consul Cornelius Scipion conduisit en
sonne. Scipion l'Africain, resté malade à E
ne se trouva point à cette bataille, gagnée par
frère. Déjà le consul victorieux était à Sardes l
que Scipion, faible encore, vint le joindre. B
tôt après un héraut d'Antiochus fut introduit
Scipion l'Africain auprès du consul, et ob
pour son maître la permission d'envoyer
ambassadeurs. Ce fut encore lui qui présenta
envoyés au consul. On leur donna audience
vant une assemblée nombreuse : « Romains,
» Zeuxis, nous venons moins faire une apolo
» que vous demander les moyens d'expier la fa
» du roi, et d'obtenir du vainqueur la pai
» titre de grâce. Rome a toujours eu la généro
» de pardonner aux monarques et aux peup
» vaincus; combien ne doit-elle pas être plus
» néreuse et plus disposée à la clémence ap
» une victoire qui lui assure l'empire de l'univ
» Aujourd'hui, supérieurs aux mortels que v
» n'avez plus à combattre, vous devez, à l'exe
» ple des dieux, devenir les bienfaiteurs du ge
» humain. » Avant l'arrivée des ambassade
la réponse était déjà concertée. Scipion l'Afric
chargé de la faire, s'exprima à peu près en
termes : « Nous tenons de la bonté des immor
» ce qu'il était en leur pouvoir de nous accord
» mais pour nos sentimens, qui dépendent
» nous, ils furent et sont toujours les mêm
» dans toutes les situations : la prospérité ne n
» a point enflés; l'adversité n'a pu nous abat
» Au défaut d'autres exemples, je vous en do

nerais pour témoin votre Annibal, si je ne pouvais vous citer vous-mêmes. Après avoir passé l'Hellespont, avant d'apercevoir le camp et l'armée d'Antiochus, lorsque le sort des armes était encore incertain, nous vous proposâmes des conditions de paix, en traitant d'égal à égal; hé bien, ces mêmes propositions nous les renouvelons aujourd'hui, que nous sommes vainqueurs et que nous parlons à des vaincus. Renoncez à toute prétention sur l'Europe; abandonnez vos possessions en Asie en deçà du mont Taurus; payez les frais de la guerre, donnez des sûretés, livrez des ôtages, livrez aussi les principaux moteurs de la guerre, et nommément la personne d'Annibal, puisqu'il est démontré que partout où Annibal portera sa haine contre Rome le peuple romain ne peut compter sur une paix solide. Alors, nous vous accorderons la paix. Votre maître, pour avoir trop tardé, la fera dans une position défavorable; mais, s'il hésite encore, qu'il sache qu'il est plus difficile de faire descendre aux rois les premiers degrés du trône que d'achever de les en précipiter. »

Les ambassadeurs d'Antiochus avaient ordre de onclure la paix à tout prix. Ainsi ce monarque siatique, qui avait paru si redoutable aux Romains t par ses propres forces et par l'avantage d'avoir nnibal à la tête de ses armées, après avoir été éfait sur terre et sur mer, se vit expulsé non ulement de l'Europe, mais de l'Asie, en deçà u mont Taurus, par une paix honteuse à laquelle fut forcé de souscrire, et que lui dicta Scipion Africain. Le consul son frère revint à Rome, t pour rivaliser de gloire avec le vainqueur 'Annibal, il se fit donner le surnom d'*Asiatique*; obtint aussi les honneurs du triomphe. La ompe du spectacle fut plus magnifique que ne l'a-

vait été celle de Scipion l'Africain; mais sous le rapport de l'importance des faits, de la grandeur du péril et des obstacles, ce dernier triomphe fut aussi inférieur au premier que L. Scipion l'était à Scipion l'Africain, et qu'Antiochus l'était à Annibal.

Pour la troisième fois Scipion fut nommé prince du sénat; mais ce fut la dernière faveur qu'il reçut de son ingrate patrie; l'envie, acharnée contre ce grand homme, abreuva le reste de sa vie de dégoûts et d'amertume. A l'instigation de Caton, qui, pour nous servir de l'expression de Tite Live, ne cessait d'aboyer contre le grand Scipion, les deux Petilius, tribuns du peuple, l'accusèrent de péculat, et le mirent en cause. Ils prétendirent qu'il avait reçu d'Antiochus, conjointement avec son frère, quatre millions de sesterces, pour accorder à ce prince une paix plus avantageuse. C'est du moins cette somme qui fut redemandée à Scipion l'Africain dans le sénat même; sur quoi ce général dit à son frère de produire son livre de compte, et, en présence des sénateurs, il le mit en pièces, indigné de se voir redemander quatre millions de sesterces après en avoir fait entrer dans le trésor public plus de deux cents millions. Comme les tribuns n'osaient ouvrir le trésor public contre la défense de la loi, Scipion, fort de sa conscience, demanda les clefs, en disant qu'il pouvait l'ouvrir lui-même, puisqu'on lui devait l'obligation de l'avoir fermé. Du reste cette cause fut jugée de plusieurs manières, suivant la diversité des caractères. Les uns s'élevaient, non contre l'audace des tribuns, mais contre les citoyens assez lâches pour souffrir un tel excès d'indignité. Les deux premières républiques de l'univers s'étaient montrées presqu'en même temps ingrates à l'égard de leurs citoyens les plus recommandables; mais l'ingratitude de Rome était encore plus ré-

C'était après sa défaite que Carthage
nnibal vaincu, et Rome orgueilleuse re-
son sein Scipion, à qui elle devait la
A entendre les autres, aucune élévation
ait dispenser un citoyen de rendre compte
de sa conduite; rien n'était plus capable
tenir l'égalité républicaine que l'obligation
aux hommes puissans de comparaître de-
tribunaux. Tels furent les propos du
jusqu'au jour de la comparution. Jamais
jamais Scipion lui-même, consul ou cen-
avait paru dans le Forum avec un cortége
mbreux et plus imposant que n'y parut
illustre accusé. Sommé de produire ses
de défense, au lieu de répondre aux im-
s dont il était l'objet, il parla de ses faits
avec tant de pompe et de noblesse, que
anégyrique ne fut plus vrai ni plus éto-

ibuns du peuple, pour donner plus de poids
cusation, commencèrent par faire revivre
nnes calomnies débitées contre Scipion
n à l'occasion de sa prétendue mollesse
quartiers d'hiver de Syracuse, et des trou-
tés à Locres par des soldats de son armée.
u crime de péculat, ils le fondèrent plutôt
présomptions que sur des preuves: « Son
isonnier, disaient-ils, lui avait été rendu
ançon; c'était à Scipion seul qu'Antiochus
fait la cour, comme si Rome l'eût fait seul
e de la paix et de la guerre. Le consul avait
é en lui moins un lieutenant qu'un dicta-
s'il avait suivi son frère ce n'avait été que
l'intention d'apprendre à la Grèce, à
, à tous les monarques, et à tous les peu-
le l'Orient, ce qu'il avait persuadé depuis
temps à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile

» et à l'Afrique; c'est à dire, qu'un seul homme » était le chef et la colonne de l'empire romain, » et que le moindre geste de Scipion tenait lieu » de décrets du sénat et des ordres du peuple. » C'est ainsi que, désespérant de flétrir son honneur, ils s'efforçaient de le rendre odieux. La nuit survint au milieu des débats, et la cause fut ajournée. Au jour marqué les tribuns parurent de grand matin à l'assemblée. Le prévenu s'avance au milieu du nombreux cortége de ses amis et de ses clients, perce la foule, et monte à la tribune; dès qu'on a fait silence, « Tribuns du peuple, » dit-il, et vous, Romains, c'est à pareil jour » que j'ai remporté en Afrique une victoire » éclatante sur Annibal et sur les Carthaginois. » Ainsi, allons de ce pas au Capitole présenter » nos hommages aux dieux tutélaires de Rome, » et leur rendre de justes actions de grâces pour » m'avoir, ce jour même et dans plusieurs au- » tres occasions, inspiré le dessein et donné le » pouvoir de servir mon pays. Venez, Romains, » conjurer les dieux de vous donner toujours des » chefs qui me ressemblent. Pardonnez ce lan- » gage à un citoyen qui, dès l'âge de dix-sept » ans, jusqu'à sa vieillesse, a vu vos distinctions » prévenir ses années, parce que ses services » avaient prévenu vos récompenses. » Après ce peu de mots il quitte le Forum et monte au Capitole, suivi de la foule du peuple, qu'il entraîne sur ses pas. Du Capitole il parcourt tous les temples de la ville, toujours accompagné de la même multitude; et ce jour, où le peuple romain se montra si bon juge de la véritable grandeur, fut plus glorieux pour Scipion que celui où il était rentré dans Rome pour triompher de Syphax et des Carthaginois.

Ce fut là le dernier de ses beaux jours. Ce grand

e, voulant éviter de nouvelles altercations
s tribuns, qui auraient fini par le rendre
, profita de l'ajournement pour se retirer
maison de campagne de Literne, bien dé-
ne plus comparaître. La nature lui avait
une âme trop haute, et la fortune l'avait
ımé à un rôle trop brillant pour qu'il pût
r le personnage d'accusé, et descendre de
évation au langage suppliant d'un homme
ı se défendre. Le jour de l'assignation venu,
Scipion déclara qu'une indisposition ne
tait pas à son frère de paraître en justice :
uns ne reçurent pas d'abord cette excuse ;
ucius en ayant appelé aux autres tribuns,
rité décida qu'un nouveau délai ne pouvait
usé à Scipion.

rius Sempronius Gracchus, ennemi per-
de cette famille illustre, se trouvait alors au
e des tribuns du peuple, et comme il avait
de souscrire à l'ordonnance de ses collè-
on s'attendait que ses conclusions seraient
ı rigueur ; mais il déclara au contraire
'accusé réclamait son secours il lui prête-
ı appui pour le dispenser de répondre :
on, dit-il, par l'éclat de ses exploits,
es honneurs dont le peuple romain l'a
olé, par les suffrages réunis des hommes et
lieux, est parvenu à un tel point d'élévation
'abaissement d'un si grand homme, tra-
en criminel au bas de la tribune, et en
aux invectives d'une insolente jeunesse,
plus honteux pour Rome que pour lui-
e. Quoi, tribuns, continua-t-il avec indi-
on, vous allez voir à vos pieds le conqué-
de l'Afrique ! N'a-t-il donc défait en
ıne quatre généraux carthaginois des plus
es, et mis quatre armées en déroute ;

» n'a-t-il pris Syphax, vaincu Annibal, rendu
» Carthage tributaire de Rome, relégué Antio-
» chus au-delà du mont Taurus, (car L. Scipion
» consent à partager avec son frère l'honneur
» de cette expédition) que pour devenir ici la vic-
» time de la haine de Petilius, que pour voir les
» tribuns triompher de Scipion l'Africain! Eh
» quoi, ni les services, ni les honneurs n'assure-
» ront donc jamais aux grands hommes un asile
» inviolable et sacré où leur vieillesse jouisse du
» repos, sinon au milieu des hommages qui lui
» sont dus, au moins à l'abri des outrages! » Cette déclaration, et le mouvement oratoire qui la termi-nait, firent impression et sur l'assemblée et sur les accusateurs eux mêmes. Le peuple congédié, le sénat s'assembla, et l'ordre en corps, surtout les anciens et les consulaires, rendirent des actions de grâces à Tiberius Gracchus de ce qu'il avait sacrifié à l'intérêt public ses ressentimens particuliers. On convient généralement que Gracchus obtint en mariage la plus jeune des filles de Scipion l'Africain, en reconnaissance de ce qu'il avait arrêté les poursuites dirigées contre ce grand homme, et voici comment on raconte les particularités de l'alliance qui fit entrer la célèbre Cornélie, qui fut depuis la mère des Gracchus, dans la famille Sempronia, plebéienne à la vérité, mais l'une des plus distinguées dans la république depuis que le peuple était admis indifféremment avec la noblesse aux premières dignités de l'état. Après avoir cédé aux instances de la plupart des sénateurs, en promettant de donner la main de sa fille à Sempronius Gracchus, qui venait de le défendre si éloquemment dans le Forum, Scipion, de retour chez lui, fit part à sa femme Æmilia de l'engagement solennel qu'il venait de contracter, sans toutefois lui nommer son gendre futur; sur

nilia, blessée de ce qu'on eût disposé de
de sa fille sans son aveu, répondit à Sci-
c toute la sensibilité de l'amour maternel,
rait pas dû choisir un gendre sans consul-
ière, fût-ce même Sempronius Gracchus :
en, c'est lui-même ! » répliqua Scipion,
jugement si conforme au sien.
de temps qu'il vécut encore Scipion le
ns sa retraite de Literne, retraite obscure,
, si on la compare à l'éclat de ses exploits
, mais non moins honorable pour lui si l'on
la constance et l'égalité d'âme avec la-
soutint l'espèce de disgrâce que lui attira
ude de ses concitoyens. Là il adopta la vie
ns Romains, c'est-à-dire une vie simple
euse, se faisant à leur exemple un passe-
norable de cultiver la terre de ses mains
ses. L'amitié et les beaux-arts, Lelius et
consolèrent et embellirent sa solitude.
, dans une lettre qu'il date du lieu
où Scipion s'était retiré, s'écrie, à
u tombeau qui renfermait ses cendres,
loute pas que l'âme de ce grand homme
etournée au ciel, sa véritable patrie, non
'il a commandé de grandes armées, car
eut dire autant de Cambyse, ce roi in-
furieux, mais à cause de la modération
atience qu'il témoigna en disant à Rome
el adieu : « J'ai un grand plaisir, dit-il,
parer les mœurs de Scipion avec les nôtres.
nd capitaine, la terreur de Carthage et
de Rome, après avoir cultivé son champ
propres mains, venait prendre le bain
et obscur réduit, habitait sous ce petit
e contentait d'une sale pavée si grossière-
A qui maintenant une telle médiocrité
t-elle ? »
tit nombre d'amis sincères venait visiter

Scipion dans sa retraite, et lui tenir lieu de Rome entière. Sans avoir l'esprit aussi cultivé que Scipion Emilien, héritier de son nom et de sa gloire, il paraît qu'il ne manquait pas de goût pour les belles-lettres ; c'est ce que fait préjuger du moins son intime liaison avec le poëte Ennius, dont il voulut, dit-on, partager le tombeau. Ce grand homme avait voué une amitié particulière à ce poëte, qui dans ses vers avait célébré ses exploits Il n'est pas douteux qu'Ennius n'ait rendu à cet illustre exilé pendant sa retraite tous les devoirs d'un ami fidèle et zélé.

Quelques historiens assurent que, mécontent de la lâcheté du sénat, de l'injustice du peuple et de l'ingratitude de l'un et de l'autre, Scipion recommanda en mourant à sa femme Æmilia de ne pas faire porter ses cendres à Rome, et de lui élever un tombeau dans sa solitude champêtre, pour ravir à son ingrate patrie l'honneur de lui rendre les derniers devoirs ; ils ajoutent qu'Æmilia lui érigea un mausolée à Literne, et y plaça sa statue avec celle du poëte Ennius.

Mais les particularités qui concernent les dernières années de ce grand homme, sa mise en jugement, ses obsèques et sa sépulture, varient tellement entre elles, que Tite-Live lui-même déclare qu'il ne sait quelle tradition suivre, ni à quels mémoires s'en rapporter. On ne convient ni du nom de son accusateur, que les uns nomment Nœvius, au lieu des Petilius, ni de l'époque de cette accusation, ni de l'année de sa mort, ni du lieu où il décéda et reçut les honneurs funèbres ; les uns le font mourir à Rome, les autres à Literne. Du temps de Tite-Live on montrait dans l'un et dans l'autre endroit son tombeau et sa statue.

Polybe place la mort de Scipion l'an de Rome 567, (187 ans avant J.-C.) la même année que

ourut Annibal; mais Tite-Live n'adopte point
calcul; en effet, Scipion n'aurait eu alors que
arante-quatre ans. Il paraît qu'il mourut à l'âge
cinquante-trois ans, (l'an 180 avant J.-C.).
oi qu'il en soit, la carrière de ces deux hommes
èbres, qui tenaient le premier rang dans leur
rie, et dont la vie n'est point assez connue,
it se comparer sous plusieurs rapports. Aucun
ux n'eut une fin qui répondît à l'éclat du rôle
'il avait joué sur la scène du monde; tous deux
ururent loin de leur patrie, qui ne put leur
ıdre les honneurs de la sépulture. Scipion ne
pas, à la vérité, condamné ni banni, comme
nibal; mais il eut l'humiliation d'être mis en
ıse, et, en refusant de comparaître à l'ajourne-
nt, il s'imposa un exil volontaire qui le priva
la douceur de vivre dans sa patrie et de la
ısolation d'y laisser ses cendres. Mais quel mo-
nt que celui de l'accusation qu'il soutient ou
ıôt qu'il ne veut pas soutenir devant le peuple
nain! Comme on applaudit à l'orgueil que montre
cet instant le plus modeste des héros! Il n'agit
ıs; il est sublime quand il profère ces belles pa-
es: *Romains, allons rendre grâce aux dieux*, etc.
Ce grand homme, si digne de l'immortalité,
moins célèbre dans la paix que dans la guerre.
passa toute sa jeunesse dans les camps; aussi la
emière partie de sa vie jeta-t-elle plus d'éclat que
dernière: mais sa renommée s'éclipsa avec l'âge,
son génie languit faute d'aliment. Sous ce rapport,
vie offre encore une sorte de conformité avec
le d'Annibal. Si l'on compare ces deux grands
pitaines, on leur trouve à tous deux cette éten-
e de génie nécessaire pour former et exécuter
grand dessein. Tous deux imaginèrent un projet
rdi, singulier, vaste, seul salutaire, seul dé-
if, capable d'exercer les plus fortes têtes: l'un
ulut vaincre les Romains dans leur propre pays;

l'autre attaqua l'Afrique dans l'Afrique même. Le point de vue de la grandeur et de la gloire de Scipion c'est sans contredit la seconde guerre punique; personne ne partagea avec lui l'honneur d'avoir terminé cette guerre, la plus importante et la plus dangereuse que les Romains aient jamais eue à soutenir.

Polybe, après avoir loué Scipion sur les vertus éclatantes qu'on admirait en lui, sa libéralité, sa magnificence, sa grandeur d'âme, ajoute que ceux qui le connaissaient personnellement n'admiraient pas moins ses goûts simples, son penchant pour la sobriété et la frugalité, son aptitude et son application aux affaires publiques. En un mot, les vertus guerrières, civiles, morales et religieuses brillèrent dans Scipion, dans ce grand homme que Cicéron désignait toujours sous le nom d'homme divin, *divinum hominem Africanum*.

CATON LE CENSEUR.

LE philosophe Hécaton de Rhodes, qui fleurissait vers l'an 130 avant J.-C., définit ainsi le sage dans son livre des Devoirs : « Le sage est un homme entendu, appliqué, conduisant bien ses affaires, sans blesser les lois, les mœurs ou les usages de son pays ; car on peut désirer d'être riche, non seulement pour soi, mais pour ses enfans, ses proches, ses amis, et surtout pour l'état, puisque les richesses des particuliers sont les richesses de la république. »

S'il est un homme à qui cette définition judicieuse puisse s'appliquer, c'est assurément Caton le Censeur. Doué de toutes les vertus qui font le bon citoyen, il rappelait dans Rome déjà corrompue l'austérité de mœurs et l'antique simplicité des Curius, des Fabricius et des Cincinnatus. Ennemi de la mollesse et du luxe, il ne le fut cependant pas des richesses, et mit en usage tous les moyens légitimes d'en acquérir, afin d'entretenir la splendeur de sa maison, et d'être en état de servir sa patrie sans avoir besoin de ses bienfaits.

Marcus Porcius Caton, dit le Censeur, naquit à Tusculum, ville du Latium, l'an 234 avant notre ère ; sa famille était très-ancienne, mais plébéienne, et sans illustration. C'était la coutume des Romains d'appeler *hommes nouveaux* ceux

qui, sortis d'ancêtres obscurs, commença distinguer dans la république. Caton, qu pas l'avantage de la naissance, songea à s recommandable par son mérite et par ses et à devenir la source et le principe de blesse de sa famille. Il ne porta pas d'abor nom de Caton, mais celui de Priscus, et cause de sa profonde sagesse qu'on le Caton, nom que les Romains donnai hommes d'une grande expérience, et qui c est passé en proverbe pour désigner un sage.

Caton passa ses premières années terres que son père lui avait laissées près des Sabins. Un travail continu, une vie lui avaient fait un tempérament robuste ble de supporter les plus rudes fatigues.

Sa maison de campagne était voisine d tite métairie qui avait appartenu à Maniu Dentatus. Caton allait souvent s'y prom lorsqu'il considérait la petitesse du chan simplicité de l'habitation, il ne pouvait d'admirer ce grand homme, qui, apr chassé Pyrrhus de l'Italie et obtenu troi phes, labourait ce petit champ de ses mai rieuses. Mais, non content d'une admira rile, il se faisait un devoir d'imiter en tout simplicité de ce grand homme.

Avant de devenir un orateur distingué Forum, Caton se fit d'abord dans le pa habitait la réputation d'un avocat plein d de capacité. Il ne cessa jamais de cultiver de la parole, qu'il regardait comme le m plus honorable et le plus sûr de se fai naître. Il n'exigeait aucun salaire pour le qu'il plaidait; content de l'honneur qu'il rait, c'était par les travaux champêtres et mie qu'il cherchait à s'enrichir. Dès le

allait aux petites villes des environs défendre devant les tribunaux ceux qui s'adressaient à lui; de là il revenait dans son champ, où il travaillait avec ses domestiques, et après le travail il partageait avec eux un modeste repas.

Un citoyen romain aussi distingué par sa noblesse et son opulence que par ses talens et ses vertus, Valerius Flaccus, possédait des terres contiguës à la métairie de Caton. Il entendit vanter la frugalité, l'ordre et l'économie de ce jeune homme; on lui fit en outre les plus grands éloges de la modération et de la sagesse qui brillaient dans toutes ses actions comme dans ses discours. Ces détails lui inspirèrent le désir de connaître celui dont on disait tant de bien; il l'invita à souper. Depuis ce moment, ayant formé une liaison particulière avec lui, il reconnut dans Caton une gravité de mœurs si au-dessus de son âge, une telle élévation d'esprit et tant de capacité, qu'il lui persuada d'aller à Rome et de s'appliquer aux affaires publiques.

Il n'y fut pas long-temps sans se faire connaître; c'était alors une coutume à Rome que les jeunes gens doués d'un bon esprit, et qui aspiraient aux charges, signalassent leur entrée dans le monde par une éclatante démarche, en se portant accusateurs des désordres commis dans le gouvernement par quelque illustre citoyen.

«Un jeune homme qui tenait cette conduite, dit Rollin, méritait en effet d'être loué de tous les gens de bien, parce qu'en même temps qu'il travaillait à écarter de la république un méchant citoyen, il prenait un engagement solennel d'être vertueux, et ajoutait au devoir commun et général une obligation particulière et personnelle de mener une vie sage et irréprochable; car quand un homme a tant fait que de se donner pour censeur et accusateur des fautes d'autrui, lui pardon-

nerait on s'il faisait le plus léger écart du sentier étroit de la justice et de la vertu? » Telle fut la route que prit Caton, autant pour parvenir aux dignités que pour extirper les germes de corruption qui commençaient à se développer dans Rome. Guidé par cette noble ambition, il ne craignit pas de braver l'inimitié des citoyens les plus puissans.

Mais s'il se fit des ennemis, il s'attira aussi des partisans et des amis parmi les hommes les plus recommandables de la république : de ce nombre était le fameux Q. Fabius Maximus, qui par ses sages lenteurs avait sauvé Rome. Ce grand homme, dit Cicéron dans son *Traité de la Vieillesse*, avait une gravité mêlée de bonté et de po-
» litesse, et son grand âge ne lui avait rien fait
» perdre de l'amabilité de son caractère. » Caton s'attacha particulièrement à Fabius; il l'aima et en fut aimé comme s'ils eussent été du même âge.

Ce fut sous Fabius Maximus que Caton, à l'âge de dix neuf ans, fit sa première campagne, l'an de Rome 559. Cinq ans après il le suivit au siége de Tarente, et l'année suivante il servit en Sicile en qualité de tribun légionnaire. Dans ces expéditions il recueillit le fruit de la vie frugale et laborieuse qu'il avait menée dès sa tendre jeunesse; plus sobre qu'aucun soldat de l'armée, les fatigues et les privations ne lui semblaient nullement pénibles, et le courage avec lequel il les bravait le fit remarquer de ses chefs. Dans les marches il allait toujours à pied, portait lui-même ses armes, suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais il ne lui témoignait de colère ni d'humeur, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas; souvent même après son service militaire il l'aidait à faire son ouvrage. Sa fermeté dans les combats n'était pas moins remarquable; inébranlable à son poste, il portait

ups terribles, montrait à l'ennemi un visage
table, le menaçait d'un ton de voix effrayant,
ade avec raison que ces moyens accessoires
ouvent plus d'impression sur lui que l'épée
lui présente.
ton fut d'abord élu tribun militaire en Si-
l'an de Rome 549, et ensuite envoyé ques-
en Afrique, sous le grand Scipion. Ce géné-
qui joignait à une vertu solide des manières
s, vivait avec magnificence et distribuait
ménagement l'argent à ses troupes. L'austère
n fut choqué de ces profusions, qui tendaient
rer l'antique simplicité des soldats, qui, à
uple de leur général, affectaient le luxe et
oyaient en plaisirs les richesses qu'il leur
iguait. Il en fit des reproches à Scipion avec
anchise ordinaire; celui-ci lui répondit qu'il
it pas besoin d'un questeur aussi économe,
'au surplus il devait compte à la république
des sommes qu'il aurait dépensées, mais des
its qu'il aurait faits. Sur cette réponse Ca-
le quitta, et, de retour à Rome, il se
nit dans le sénat à Fabius Maximus et à la
on opposée à Scipion. Ce grand homme n'a-
pas seulement pour accusateurs ceux que
pouvait taxer d'être ses envieux; plusieurs sé-
urs respectables, et qui comme Caton avaient
ur le maintien des mœurs et d'une sevère dis-
ne, voyaient avec effroi le luxe de Scipion
on excessive indulgence envers ses troupes.
lui reprochait en outre sa coupable indul-
e pour son lieutenant Pléminius, qui, envoyé
lui à Locres, s'y livrait journellement aux
s les plus inouis. Ces plaintes, qui n'étaient
sans vraisemblance, furent accueillies par le
t. Il envoya des commissaires chargés de
ier les faits sur les lieux, et de ramener Sci-
si les accusations étaient fondées. Pour toute

ses mœurs. Rien ne semblait alors plus
naire, dit Plutarque, que de voir u
fidèle aux antiques usages, cultiver la
propres mains, se contenter d'une
frugale, d'un vêtement simple, d'une
modeste, et aimer mieux se passer
que de s'en faire un besoin.

Cependant, comme par cette cond
que par ses accusations multipliées il
vertement la guerre au luxe et à l'exces
galité de ses concitoyens, Caton voyai
croître le nombre de ses ennemis;
d'avarice son amour pour la simplic
voyaient que de la dureté dans ses m
tères; mais tous ceux qui jugeaient sa
rendaient plus de justice.

Économe de son propre bien, il s
avare lorsqu'il s'agissait de mettre à c
le trésor public. Tant qu'il fut à la t
mées il ne prit jamais qu'une très pet
des provisions de bouche que l'état a

en même temps son amour pour la justice. Les préteurs qui l'avaient précédé ruinaient le pays en se faisant fournir des pavillons, des lits, des habits, et foulaient le peuple en traînant à leur suite un cortége nombreux d'amis et de domestiques, et en exigeant des sommes considérables pour des festins, des jeux et des fêtes. Caton, au contraire, se distingua par une simplicité sans exemple dans ses habits, sa table et son équipage. Il ne prit jamais un seul denier du public. Quand il visitait les villes de son gouvernement il allait à pied, sans cortége, suivi seulement d'un officier public qui lui portait une robe et un vase, pour faire ses libations dans les sacrifices. Cet homme si simple, si modeste, si facile pour ce qui concernait son service particulier, reprenait l'air grave et majestueux d'un magistrat romain, et se montrait d'une fermeté inexorable et d'une rigueur inflexible, quand il s'agissait de réprimer les désordres et de maintenir la bonne discipline et les lois. Aussi, dit Plutarque, jamais la puissance romaine n'avait paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.

Trois années après Caton fut élevé au consulat avec Valerius Flaccus, son ami, et eut pour département l'Espagne citérieure. Avant son départ pour cette province il s'éleva à Rome une contestation très-vive au sujet de la loi Oppienne. Cette loi défendait aux dames romaines d'employer plus d'une demi-once d'or en bijoux pour leur usage, de porter des habits de diverses couleurs, et de se montrer à Rome ou à mille pas à la ronde dans un char attelé de chevaux, si ce n'était à l'occasion des sacrifices publics; elle avait été portée par le tribun Oppius, sous le consulat de Q. Fabius et de T. Sempronius, dans le temps que les ravages d'Annibal répandaient la misère et la disette dans l'Italie. Les desastres de la répu-

bique ayant cessé, on crut que cette loi n'était plus de saison, et qu'on pouvait l'abroger sans conséquence. Caton, toujours fidèle à son projet d'extirper le luxe, fut d'un avis contraire, et déploya toutes les ressources de son éloquence pour maintenir une loi si favorable à ses vues; mais il ne réussit pas. Ce fut à cette occasion que, se plaignant avec force du dangereux ascendant que les femmes prenaient à Rome, il prononça ces paroles, que Plutarque nous a conservées : « Tous » les hommes ont autorité sur leurs femmes; nous » gouvernons tous les hommes, et nos femmes » nous maîtrisent! »

Entré en Espagne à la tête d'une armée peu nombreuse, il commençait à soumettre par ses armes une partie des nations rebelles, et attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout à coup assailli par une armée de barbares, dont la multitude lui fit craindre pour ses légions. Les Celtibériens étant venus, dans cette conjoncture embarrassante, lui offrir leur secours, moyennant une somme de deux cents talens, tous ses officiers regardaient comme indigne des Romains d'acheter à prix d'argent l'alliance des barbares : « Ce marché, leur dit Caton, n'est pas si » déshonorant que vous le pensez; car si nous » remportons la victoire nous paierons avec » l'argent des ennemis, et si nous sommes vain- » cus ni ceux qui exigent cette somme ni ceux » à qui on la demande n'existeront plus. »

Il avait établi son camp non loin d'Empones (ville maritime de Catalogne), et de là il ne cessait de harceler les Espagnols dans des combats particuliers, où l'avantage lui demeurait toujours; enfin, voyant que ses ennemis, découragés, n'osaient plus sortir de leurs retranchemens, Caton résolut de les forcer à une action décisive. Par une marche savante il se porta sur les derrières

de leur camp, et leur présenta le combat avant qu'ils se doutassent de son approche; mais bientôt, remis de leur surprise, ils disputèrent long-temps la victoire, qui en fut d'autant plus glorieuse à Caton; plus de trente mille des leurs restèrent sur le champ de bataille. Ce succès éclatant entraîna la soumission de tous les peuples qui s'étaient révoltés, et lorsque Caton arriva à Tarragone toute la partie de l'Espagne, située en-deçà de l'Ebre, et appelée par cette raison citérieure, paraissait entièrement pacifiée.

Mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée, car plusieurs peuples, après s'être soumis, reprirent les armes dès que le consul fut éloigné. Caton, craignant que les autres ne suivissent leur exemple, prit le parti de désarmer tous les Espagnols en-deçà de l'Ebre, et fit raser en un seul jour les murailles de leurs villes, pour leur ôter tout moyen de se révolter de nouveau; mesure extrême, mais sage, et commandée par les circonstances.

Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait en diverses rencontres, il leur distribua par tête une livre pesant d'argent (1), disant qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui il ne se réserva rien: « Ce n'est pas, dis-» sait-il, que je blâme ceux qui profitent de ces » occasions pour s'enrichir; mais j'aime mieux » rivaliser de vertu avec les plus gens de bien, » que de richesse avec les plus opulens, et d'avi-» dité avec les plus avares. » Non content de se conserver pur de toute concussion, il exigea la même intégrité de ceux qui dépendaient de lui. Il avait amené à sa suite cinq esclaves, dont l'un

(1) Environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

des généraux, qui, moins guidés par l
la vertu que par celui de la gloire,
plutôt obtenu les distinctions auxquelle
raient, qu'ils renoncent aux affaires,
le reste de leurs jours dans l'oisiveté
délices. Caton, au contraire, parvenu
de la gloire, montra toujours la mêm
et n'abandonna jamais l'exercice de la
service de sa patrie; et ainsi, deux an
son triomphe, il alla en qualité de
consulaire faire la guerre en Thrace
Danube. Il accompagna ensuite, com
militaire, le consul Manius Acilius, q
Grèce combattre Antiochus, le gra
Syrie, le plus redoutable ennemi des
après Annibal. Ce prince, glorieux d
quêtes en Asie, enflé de ses succès
faire la guerre aux Romains, comme
ennemis dignes de lui. Les Romains d
n'étaient pas fâchés de s'opposer aux p
la puissance de ce prince. On cherch
et d'autre des prétextes pour en venir a
Antiochus donna le signal des hostilit
trant dans la Grèce à la tête d'une armé

peu nombreuse, parce qu'il avait trop
é sur les secours des Grecs, ne vit d'autre
rce que de se retrancher dans le défilé des
ıopyles, que la nature a rendu presque im-
ıble. Il s'y tint fort tranquille, persuadé
vait fermé de ce côté tout accès aux Ro-
, qui eux-mêmes désespéraient de pouvoir
er. C'est dans cette occasion que la lecture
stoire fut d'une grande utilité à Caton. Il se
t du détour qu'avaient fait autrefois les
pour entrer par là dans la Grèce, rappela
irconstance au consul Manius Acilius, et
rgea d'aller surprendre Antiochus par ce
n. Il sortit du camp pendant la nuit à la
une partie de l'armée, et, bravant tous les
, il parvint à la pointe du jour sur les hau-
qui dominaient le camp d'Antiochus, atta-
ı corps d'Etoliens qui les gardaient, les dis-
et les força de gagner leur camp, qu'ils
rent de trouble et d'épouvante. En même
Manius, au bas des montagnes, donna l'as-
vec toutes ses troupes aux retranchemens
ochus, et les emporta. La déroute des Sy-
ıt complète; ils furent tous taillés en pièces,
serve de cinq cents cavaliers, avec lesquels
grièvement blessé, se sauva à Chalcis.

fut le succès de la fameuse bataille des
ıopyles, qui ouvrit aux Romains le chemin
sie. C'est à Caton que l'on doit principale-
attribuer l'honneur de cette victoire. Au
de l'action le consul le tint long-temps
ssé, et, en présence de l'armée et dans le
ort de sa joie, s'écria que ni lui ni le peuple
ı ne pourraient jamais récompenser digne-
es services de Caton. Le nom de Caton
ans toutes les bouches, et tous ceux qui
nt d'être témoins de la valeur avec laquelle
: poursuivi et chargé les ennemis, confir-

maient par leurs discours l'éloge que venait de lui donner Acilius.

Le consul envoya Caton lui-même à Rome porter la nouvelle de la victoire, ayant soin de marquer dans ses dépêches, en termes énergiques, la part considérable que Caton y avait eue. Il est beau pour un général de rendre ainsi justice au mérite de ses officiers, et de ne point chercher à leur dérober leur gloire. L'arrivée de Caton remplit Rome d'une joie d'autant plus vive, que l'on avait fortement appréhendé les suites d'une guerre contre un roi aussi puissant qu'Antiochus.

La journée des Thermopyles fut le terme des travaux militaires de Caton. Content de la gloire qu'il s'était acquise dans les armes, il ne songea plus qu'à veiller au maintien des mœurs publiques; honorable mission, à laquelle il se dévoua toute sa vie. On ne le voyait pas briguer sans cesse les dignités, mais, toujours appliqué à relever les prévarications de ceux qui en étaient revêtus, il exerçait en quelque sorte une magistrature perpétuelle; il semblait qu'il fût né pour être le fléau des mauvais citoyens.

Dix ans après son consulat Caton brigua la censure, l'an de Rome 568. Cette charge était à Rome la dignité la plus honorable, et celle qui flattait le plus l'ambition des citoyens. Outre la prépondérance qu'elle donnait dans le gouvernement, elle assurait à ceux qui en étaient revêtus le droit de s'enquérir des mœurs et de la conduite de tous les particuliers indistinctement (1). Comme le sénat veillait sur le peuple, les censeurs avaient les yeux sur le peuple et sur le sénat; il fallait qu'ils rétablissent dans la république tout ce qui avait

(1) Ces réflexions sont en grande partie empruntées à l'auteur de l'*Esprit des lois*.

té corrompu, qu'ils notassent la tiédeur, jugeassent les négligences, et corrigeassent les fautes comme les lois punissaient les crimes. Tout ce qui pouvait introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur et l'esprit des citoyens, était réformé par les censeurs. Ils faisaient tous les cinq ans le dénombrement des citoyens, et recréaient pour ainsi dire le corps du peuple. Ils pouvaient chasser du sénat qui ils voulaient, ôter à un chevalier le cheval qui lui était entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, et même parmi ceux qui payaient les charges de la cité, sans en avoir les priviléges.

Cicéron nous fait connaître d'une manière bien énergique toute l'étendue du pouvoir et toute l'utilité de cette magistrature: «Tiberius Gracchus, » censeur, transféra, dit-il, les affranchis dans les tri- » bus de la ville, non par la force de son éloquen- » ce, mais par une parole, par un geste; et s'il ne » l'eût pas fait, cette république, qu'aujourd'hui » nous soutenons à peine, n'existerait plus. » Les censeurs ne devaient point être recherchés sur les choses qu'ils avaient faites pendant leur censure; on pouvait faire rendre à tous les magistrats raison de leur conduite, à l'exception d'eux seuls.

Un grand nombre de citoyens des premières familles de Rome, cinq patriciens et quatre plébéiens s'étaient mis sur les rangs en même temps que Caton pour briguer cette année-là la censure: quelque illustre que fût la naissance des uns et des autres, il n'y en avait aucun qui fût digne de lui être comparé; Caton les effaçait tous par son mérite. Mais leur brigue était bien puissante: les patriciens, qui s'étaient constamment déclarés contre lui, n'avaient pas manqué de se réunir encore; ils regardaient comme un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure

parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance; d'autres, qui vivaient dans le luxe et dans la mollesse, qui avaient à se reprocher une conduite déréglée et des mœurs corrompues, redoutaient l'austérité d'un censeur qui passait pour le partisan le plus zélé de l'antique simplicité romaine.

Tandis que tous ses compétiteurs employaient les flatteries et les caresses pour gagner les suffrages du peuple, Caton n'opposait à leurs intrigues que sa vertu. Il parut dans la place publique d'un air presque menaçant, criant que le peuple était comme un malade qui a besoin des remèdes les plus violens; qu'il fallait choisir, non l'homme le plus doux et le plus indulgent, mais le plus sévère et le plus inexorable. Ce fut alors que le peuple romain fit preuve d'une véritable grandeur d'âme, et se montra digne d'avoir des grands hommes pour le gouverner. Il rejeta ces compétiteurs qui paraissaient si disposés à lui complaire en tout, et, loin de redouter l'inflexibilité de Caton, il l'élut censeur d'une voix unanime, et lui donna pour collègue Lucius Valerius Flaccus, qu'il avait demandé et presque exigé.

L'ouverture de l'exercice de la censure excita une grande attente, mêlée de crainte pour plusieurs. La première chose que fit Caton ce fut de nommer prince du sénat son collègue et son ami Valerius. Ils privèrent de leur dignité sept des sénateurs, parmi lesquels il y en avait un non moins illustre par sa naissance que par les charges honorables qu'il avait exercées; c'était L. Quintius Flaminius, personnage consulaire, et frère de celui qui avait vaincu Philippe, roi de Macédoine. Voici quelle fut la raison de cette flétrissure. Flaminius, pendant qu'il commandait en Gaule en qualité de consul, s'était souillé d'une cruauté aussi atroce qu'inutile, au milieu d'une partie de débauche. Cité devant le tribunal des

censeurs, il nia d'abord le fait ; mais Caton lui déféra le serment ; il n'osa passer outre, tant la religion du serment était encore respectée chez les Romains.

Le grand dessein de Caton, et il était bien digne de lui s'il avait pu y réussir, c'était d'extirper entièrement le luxe, qu'il regardait comme devant un jour causer la ruine de la république. Il ne pouvait pas l'attaquer de vive force, car ce goût funeste avait gagné tous les ordres de l'état ; sa ressource unique était de lui porter des coups indirects, et d'essayer de le faire tomber par des mesures détournées.

Avant Caton les meubles, les équipages, les habits, la toilette des femmes, n'entraient pas dans l'estimation que devaient faire les censeurs des biens de chaque citoyen ; mais sentant que c'est dans ces objets que le luxe a surtout l'occasion de se déployer, il les y comprit. On peut voir dans Plutarque le mode que Caton introduisit pour l'évaluation de ce nouvel impôt. Nous ne savons pas à quel point cette mesure fut un remède efficace contre l'abus qu'il voulait extirper, mais toujours est il qu'elle était pleine de sagesse. Il est encore certain qu'elle attira de nouveaux ennemis à Caton, car, comme l'observe judicieusement Plutarque, la plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses quand on les empêche de les montrer ; ils ne les étalent jamais que dans le superflu, et non dans les choses nécessaires.

Caton, peu sensible à toutes les clameurs qu'excitaient ses réformes, demeura toujours ferme et inébranlable. Il paraît néanmoins que le peuple, malgré toutes les contradictions des grands et des riches, applaudit généralement à la manière dont il s'acquitta de sa censure, car il lui érigea une statue dans le temple de la Santé, et fit graver au

bas une inscription qui, sans rappeler les ex
guerriers ni les triomphes de Caton, ne cont
que ces mots : *A l'honneur de Caton, pour a*
par de salutaires ordonnances, par des instit
et des réglemens sages, relevé pendant sa cen
la république romaine, que l'altération des n
avait fait pencher vers sa décadence. Jusque
peuple ne lui avait point encore décerné un
honneur; et comme peu de temps auparav
quelqu'un lui avait témoigné son étonnement
qu'on ne lui avait pas érigé de statue, tandi
beaucoup de gens sans mérite et sans
avaient obtenu cette distinction, « J'aime b
» coup mieux, répondit-il, qu'on demande
» quoi on n'a pas érigé de statue à Caton
» pourquoi on lui en a érigé. »

Depuis ce temps il n'exerça plus les prem
magistratures ; cependant le reste de sa vie n
pas moins consacré à l'état. Il eut cela de
mun avec Aristide et Epaminondas, qui ne
sèrent jamais d'être utiles à leur patrie, bien
ne furent pas souvent élevés aux dignités.
voyait assidu aux assemblées du peuple
sénat, prendre souvent la parole, et dép
toute l'énergie de son caractère toutes les foi
l'occasion le demandait. Sa sagesse, son éloq
et sa vieillesse lui avaient acquis une si gr
autorité, que dans les conjonctures critiqu
sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme
la tempête, dit Plutarque, les passagers les tie
fixés sur le pilote; souvent aussi dans son ab
on remettait jusqu'à son retour les affair
plus importantes.

Il arrivait néanmoins quelquefois que le p
et le sénat ne se montraient pas aussi disp
suivre ses avis; mais ni la froideur avec laquel
l'écoutait, ni les clameurs de la multitude n'é
capables de décontenancer ni de réduire au si

é citoyen. Doué d'une force de poumons à la vigueur de son âme, il ne cessait de parqu'à ce qu'il eût convaincu ses auditeurs et la bouche à ses adversaires. C'est ainsi que, é la plus vive opposition, il contribua beaul'an de Rome 578, à faire passer la loi Voane, qui défendait à tout citoyen romain ituer une femme son héritière. Aulu-Gelle cite gment de la harangue qu'il prononça dans me occasion. Fidèle à ses principes austères, , en empêchant les femmes de succéder, vouévenir les causes du luxe, comme en prenant ense de la loi Oppienne il avait voulu arrêluxe même.

même Aulu-Gelle nous a conservé un discours aton prononça quelques années après en faveur hodiens. Ce peuple avait envoyé des ambasrs à Rome pour implorer la clemence du vivement irrité des intelligences qu'ils avaient enues avec Persée, roi de Macédoine. Il seop long de citer quelque fragment de cette gue, aussi remarquable par la force et la sodes pensées que par l'énergie du style; mais ait pas indifférent de rapporter cette circons, qui prouve que la sévérité de Caton savait ucir lorsqu'il s'agissait de plaider la cause de ianité. Au reste, quelque peu disposé que fût at à faire grâce aux Rhodiens, il ne fut pas aux représentations d'un sénateur aussi grave si respecté : Rhodes fut épargnée ; on se conseulement de la priver de quelques villes dans cie et dans la Carie, qu'elle tenait de la libéde Rome.

ton eut encore le bonheur de rendre un serlu même genre aux Achéens. Depuis la déle Persée, les Romains dominaient sur toute èce ; mais dans l'asservissement général, la achéenne était encore assez puissante pour

leur donner de l'ombrage ; néanmoins l'apparence de l'amitié subsistait entre Rome et les Achéens ; ces derniers avaient même pris part à la guerre contre Persée. Mais à peine fut-elle terminée, que les Romains leur firent ordonner par leur préteur Callicrate, entièrement vendu aux intérêts de Rome, de condamner à mort mille citoyens qu'on leur désignerait, et qui avaient entretenu des intelligences avec le roi vaincu. En vain les Achéens refusaient de condamner les accusés sans les entendre ; ces malheureux, au nombre desquels était l'historien Polybe, furent arrêtés, conduits à Rome, et dispersés dans différentes bourgades de l'Italie. Leur malheur avait duré dix-sept ans, et déjà, sur mille qu'ils étaient, plus de sept cents avaient péri de chagrin ou de misère. Leur infortune n'aurait pas eu d'autre terme que celui de leurs jours, si Polybe ne l'avait partagée. Scipion Emilien, qui l'avait eu pour précepteur, était devenu son ami. Il demanda la délivrance des malheureux Achéens ; sa demande excita de vives contestations dans le sénat, et aurait peut-être été sans effet si Caton ne l'avait soutenue : « A nous » voir, dit-il, disputer tout un jour pour savoir » si quelques pauvres vieillards décrépits seront » enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur » patrie, ne semblerait-il pas que nous n'avons rien » à faire ? » Il ne fallut que cette plaisanterie pour faire honte au sénat de sa longue opiniâtreté, et pour le déterminer à renvoyer enfin les Achéens dans le Péloponèse. Polybe aurait encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs et dans les dignités qu'ils avaient avant leur bannissement ; mais avant de présenter sa requête au sénat il crut devoir pressentir Caton, qui lui dit en souriant : « Vous » n'imitez pas, Polybe, la sagesse d'Ulysse ; vous » voulez rentrer dans l'antre du cyclope pour » quelques hardes que vous y avez laissées. » Les

Achéens profitèrent de l'avis, et se hâtèrent de retourner dans leurs foyers.

On voit, par les deux saillies que nous venons de citer, que Caton savait très-bien manier la plaisanterie. On cite encore de lui d'autres mots fort heureux. Les Romains avaient député vers le roi de Bithynie trois ambassadeurs, dont l'un avait les pieds perdus par la goutte, l'autre un grand vide au crâne par suite d'une blessure, et le troisième passait pour fou. Il dit « que Rome avait » envoyé une ambassade qui n'avait ni pieds, ni » cervelle, ni sens. »

Ainsi dans Caton l'âge ne semblait en rien diminuer l'activité ni ralentir l'ardeur pour le bien public : « La vieillesse, disait-il souvent, est assez » hideuse par elle-même, sans y ajouter encore » la difformité du vice. » Fidèle à sa maxime, on le voyait embellir la sienne par l'exercice constant de la vertu ; seulement on pouvait lui reprocher de la pousser quelquefois jusqu'à l'excès. C'est cette rigidité de principes qui lui fit voir avec chagrin le goût de la philosophie s'introduire à Rome. Une ambassade d'Athènes y était venue pour négocier une affaire particulière. Les ambassadeurs étaient trois célèbres philosophes ; Carnéade, de la secte académique ; Diogène, de la secte stoïque, et Critolaüs, péripatéticien. Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient du goût pour les lettres se firent un honneur et un plaisir d'aller les voir et les entendre. Carnéade surtout, qui joignait à la force de son éloquence beaucoup de grâce et de délicatesse, voyait chaque jour augmenter le nombre et l'empressement de ses auditeurs ; toute la ville retentissait de ses louanges ; chacun répétait ses discours, et déjà un sénateur les avait traduits en latin. Au milieu de cet enthousiasme général, Caton lui seul gardait une contenance sévère ; il craignait que la jeunesse romaine, tournant

vers l'étude de la littérature grecque toute son émulation, ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire : « Hâtons-nous de décider l'affaire des Athéniens, ne cessait-il de répéter au » sénat, et renvoyons au plutôt ces discoureurs » capables de persuader tout ce qu'ils veulent. » Qu'ils retournent à leurs écoles pour y instruire » les enfans des Grecs ; mais que les enfans des » Romains n'écoutent ici que les lois et les ma- » gistrats. » Ce n'était pas par une inimitié personnelle contre Carnéade ou ses collègues que Caton parlait ainsi, mais parce qu'en général il méprisait la philosophie et la littérature grecque ; il portait même si loin ce mépris, qu'il défendit expressément à son fils de s'en occuper : « C'en est fait de » Rome, lui disait-il souvent avec vivacité, si ja- » mais ses citoyens embrassent les doctrines de la » Grèce. » L'empressement des jeunes Romains pour les discours de ces philosophes pouvait être excessif, et dans ce cas Caton aurait eu raison de demander que l'on modérât cette ardeur ; mais il avait tort de vouloir proscrire toute étude de la philosophie. La bonne, la véritable philosophie, est aussi utile aux particuliers et aux états que peut leur être nuisible celle qui n'a que des dehors trompeurs ou qui s'occupe de questions frivoles et dangereuses.

C'est sans doute à cause de cet éloignement de Caton pour les disciplines grecques que Plutarque, qui n'est pas toujours exempt d'une certaine partialité, juge très-sévèrement la conduite privée d'un homme si admirable dans sa vie publique. Cet historien, qui a écrit tant de traités philosophiques, et qui se faisait une gloire d'être le successeur de ces rhéteurs qu'avait dédaignés cet austère Romain, ne devait pas être très-flatté d'avoir contre leur profession une autorité aussi imposante. Nous ne nous attacherons pas à discuter et

ésenter sous un jour moins défavorable des ils de la vie privée de Caton, qu'il se plaît à icer sous un jour tout à fait désavantageux à iémoire de ce grand homme; ces particularioous ont semblé peu compatibles avec la di- é de l'histoire. Mais nous ne passerons pas silence le reproche d'avarice que lui fait ce raphe, parce que, dit-il en substance, vers la le ses jours Caton s'occupa moins de la cul- des terres pour placer son argent d'une ma- e plus sûre et moins sujette à varier, en ache- des pâturages, des bois, des étangs et des es, etc. A moins que d'avoir une philosophie chagrine, il est difficile de voir dans tout cela sordide avarice. Est-on blâmable pour cher- à augmenter son revenu par des moyens hon- s, surtout lorsque ce soin ne vous empêche le servir sa patrie? C'est l'industrie des parti- ers qui fait la prospérité des états. Plutarque ménage pas plus Caton au sujet de l'usure ma- ie, qui fut pour cet habile économe une source ndante de richesses. Il est cependant facile de que cette espèce d'usure, fondée sur une spé- tion commerciale, est bien loin d'avoir le ca- ère odieux de celle qui résulte d'un simple , et qui met en quelque sorte l'indigent à la ci d'un avide créancier. Loin d'avoir les senti- is que Plutarque lui prête, Caton avait tant orreur pour cette pratique honteuse, que quel- n lui demandant un jour : « Que pensez vous e l'usure? » il répondit avec indignation : « Et ue peut on penser de l'homicide? » Ce mot s a été conservé par Cicéron, qui, presque con- porain de cet illustre censeur, devait mieux le naître que Plutarque.

omment d'ailleurs Caton aurait-il pu concilier tant d'avarice un désintéressement qui lui fit ours négliger les occasions légitimes de s'en-

mérite à être grand sénateur que bon
qu'il admirait le plus dans Socrate, c'ét
ceur et la complaisance qu'il avait touj
trées envers une femme acariâtre. Jama
porta plus loin la tendresse pour ses en
qu'il eut de son premier mariage lui éta
qu'il voulut partager avec sa femme le
soins prodigués à son enfance ; l'affai
pressée, à moins qu'elle ne regardât la r
n'était pas capable de l'arracher à cette
cupation. Il put se dire doublement le
fils chéri, puisqu'outre la naissance il
l'éducation, dont il ne voulut confier l
à personne. Ce fut lui-même qui l'inst
les lettres, qui fut son guide dans l'étud
et son maître pour les exercices du c
enseigna à combattre tout armé, à mo
val, à lancer le javelot, à supporter le
ries des saisons, et à traverser à la nage
le plus rapide. Il s'était donné la peine
crire pour lui, de sa propre main, et
lettres, les plus beaux traits de l'histoir
Il s'abstenait de prononcer en sa présenc
role qui aurait pu blesser le plus légère

du second Scipion l'Africain, et ce fut autant à son mérite qu'à la réputation de son père qu'il dut une alliance aussi honorable. Il mourut quelques années après, laissant des enfans en bas âge, l'an de Rome 599. Caton fut fort sensible à la perte d'un fils qui faisait la gloire de ses vieux jours; mais cependant il supporta ce malheur avec toute la fermeté d'un philosophe, et ne s'en montra pas un seul moment moins appliqué aux affaires de la république. Il lui fit des funérailles modestes, toujours ennemi d'une vaine pompe et des dépenses fastueuses qui n'ont aucune utilité.

Le dernier des actes politiques de Caton fut de faire décider la troisième guerre punique, qui eut pour objet et pour terme la ruine de Carthage. Les Carthaginois, contre la foi du dernier traité, avaient équipé et armé en guerre un grand nombre de vaisseaux; ils étaient sortis de leurs frontières pour attaquer Masinissa, roi de Numidie, qui avait été de tout temps l'ami du peuple romain; enfin ils avaient refusé l'entrée de leur ville à Gulussa et Micipsa, fils de ce prince, conduits par des ambassadeurs romains, que même ils avaient insultés. Caton était de cette ambassade; il était chargé, ainsi que ses collègues, d'examiner les différens griefs des deux partis. Ceux que Masinissa alléguait contre Carthage étaient vrais à certains egards; mais il est bon d'observer que cette ville n'avait pris les armes contre le roi de Numidie qu'après une espèce de déni de justice de la part des Romains. Rome se portait pour arbitre souveraine entre tous les peuples; elle leur devait une justice égale. N'aurait-elle pas dû avoir égard aux plaintes réitérées que les Carthaginois lui adressaient depuis long-temps au sujet des invasions de Masinissa? Les députés mêmes qu'elle venait d'envoyer alors avaient pour instructions secrètes de ne rien terminer jusqu'à ce que le roi de Numidie

eût eu le temps nécessaire pour consommer ses entreprises. Ainsi l'on peut dire que la manière violente dont la populace de Carthage avait traité Scipion Nasica, l'un des ambassadeurs, n'était en quelque sorte qu'une représaille éclatante des sourdes et perfides menées des Romains. Quoi qu'il en soit, ils finirent par refuser de se soumettre à la décision d'arbitres dont ils avaient tant de raisons de suspecter l'équité.

De retour à Rome, Caton, trouvant les esprits extrêmement aigris contre Carthage, profita de cette disposition pour engager ses concitoyens à la guerre contre une ville que ses désastres avaient si peu humiliée. « Les guerres que les Carthaginois » ont soutenues contre les Romains, disait-il, les » ont plutôt aguerris qu'affaiblis; celle qu'ils font » aux Numides n'est que le prélude des entreprises » qu'ils méditent contre nous. Rien n'est impossi- » ble à leur audace. Je m'attendais, en entrant » dans Carthage, à la trouver dans l'état où nos » victoires l'avaient réduite, c'est-à-dire épuisée » d'hommes et d'argent; je l'ai vue au contraire » peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant » d'or et d'argent, pourvue de toute sorte d'ar- » mes et de munitions, pleine de confiance dans » toutes ses ressources, et nourrissant les plus » hautes espérances. Les traités de paix les plus » solennels ne sont pour elle que de simples sus- » pensions d'armes pour attendre une occasion » favorable. Romains, il faut prévenir ses desseins » audacieux; il faut détruire Carthage. » En disant ces mots il jeta au milieu du sénat des figues d'Afrique qu'il avait dans le pan de sa robe. Comme les sénateurs admiraient la beauté et la grosseur de ces fruits, « La terre qui les produit n'est » qu'à trois journées de Rome, dit-il; telle est la » distance qui nous sépare de l'ennemi. » Depuis ce temps, quelle que fût l'affaire mise en délibera-

tion dans le sénat, Caton, qui opinait souvent, ne le faisait jamais sans ajouter ces mots : « Et je con- » clus en outre qu'il faut détruire Carthage. » Scipion Nasica, au contraire, quoiqu'il eût des motifs particuliers de haine contre les Carthaginois, disait qu'il fallait humilier et affaiblir leur ville, mais non l'anéantir. Il appréhendait qu'après la destruction de cette république rivale les Romains ne missent plus de borne à leur cupidité, et qu'à défaut d'ennemis étrangers Rome n'en trouvât dans son propre sein. La suite fit voir qu'il ne se trompait pas.

Mais comme l'avis de Caton était d'accord avec l'ambition de ses concitoyens, il n'eut pas de peine à prévaloir, et si la guerre ne fut déclarée qu'assez long-temps après, on peut croire que ce fut plutôt l'occasion qui manquait au peuple romain que la volonté. Ce fut le jeune Scipion Emilien qui dirigea et termina si glorieusement cette troisième guerre punique. A la nouvelle de ses premiers exploits Caton l'avait reconnu pour le plus grand homme qu'eût alors la république, et avait prédit qu'à lui seul était réservée la gloire de détruire Carthage. Il n'eut pas la satisfaction de voir sa prédiction accomplie, car il mourut au commencement de la guerre, dans sa 86e. année, emportant avec lui l'estime de tous les Romains et même de ses ennemis. Quelques jours avant sa mort, injustement accusé devant le peuple, il avait prononcé ces paroles remarquables : « Il est bien dif- » ficile de rendre compte de sa vie à des hommes » d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. »

Habile général, grand homme d'état, orateur éloquent et citoyen vertueux, Caton aurait encore un titre de plus à l'estime de la postérité si le temps avait respecté son histoire intitulée : *les Origines*. Cicéron faisait un très-grand cas de cet ouvrage, et le trouvait sans défaut. Brutus, qui le

louait avec plus de réserve, en fit cependant un éloge éclatant. Il ne manquait, dit-il, aux écrits de Caton et aux traits de son génie, qu'une certaine fleur de style et une certaine vivacité de couleur qui n'étaient pas encore en usage de son temps. Si Caton l'ancien a eu des admirateurs, il a eu aussi des détracteurs parmi les historiens. Nous n'avons pas partagé l'opinion de ces derniers, non que nous soyons guidés par une admiration exagérée pour tout ce qui tient à l'antiquité, mais nous avons cru qu'on ne pouvait trop louer un homme dont le nom est devenu celui de la sagesse elle-même, et qui réunit en sa faveur de si glorieux témoignages. Cicéron, dont l'autorité est ici bien incontestable, a dit : « Ou il n'y a jamais » eu d'homme sage, ou s'il y en a eu quel- » qu'un, c'est sans contredit Caton. » *Aut nemo, aut si quisquam ille sapiens fuit.* (Traité de l'Amitié, ch. 9.) Des pères de l'Église eux-mêmes ont rendu hommage à sa sagesse et à sa vertu : « Qui » d'entre vos dieux a été plus grave et plus sage » que Caton ? » dit Tertullien, adressant la parole aux payens. *Ex illis diis vestris gravior et sapientior Catone* ? (Chap. 11 de son Apologétique.)

PAUL ÉMILE,

CONSUL ROMAIN.

maison des Emilius à Rome était patri-
ıe et de la plus haute antiquité. Les historiens
ttribuent au philosophe Pythagore l'éducation
uma prétendent que le premier Emilius fut
ercus, fils de ce philosophe, qui transmit à
ses descendans le surnom d'Emilius, qu'on
'ait donné à cause de la douceur et de la grâce
n langage. Tous ceux de cette maison qui se
illustrés ont dû leur réputation et leur succès
r amour pour la vertu. L'infortuné Lucius
us fit éclater sa prudence et sa valeur à la ba-
de Cannes. N'ayant pu persuader à son col-
Varron de ne pas livrer le combat, il op-
vainement son courage aux malheurs de cette
ıée; rien ne put l'abattre, et, loin de partager
ite du consul, il tint ferme à son poste et
battit jusqu'à la mort.
laissa une fille nommée Emilia, qui fut ma-
au grand Scipion, et un fils appelé Paul
e; c'est celui dont nous allons retracer les ex-
s et rappeler les vertus. Il parut avec beaucoup
at, dans sa première jeunesse, au milieu des
ıains les plus distingués de son temps, quoique
on entrée dans le monde il n'eût pas adopté
ıêmes goûts que les jeunes gens de son rang.

Comme eux il ne s'exerça point à l'éloquence du barreau, et il renonça même aussi aux brigues, aux sollicitations, aux caresses et à toutes les autres voies de l'intrigue, dont se servaient alors la plupart des jeunes patriciens pour arriver aux places et aux magistratures. Paul Emile ne dut donc à aucune flatterie l'estime que lui porta de bonne heure le peuple romain; il préféra, comme le dit Plutarque, une gloire bien supérieure, celle qui émane de la vertu, de la valeur et de la justice, qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous les jeunes gens de son âge.

La première charge qu'il demanda fut l'édilité; il eut la préférence sur douze concurrens, d'une grande naissance et d'un égal mérite, et qui dans la suite furent tous élevés au consulat. L'année de son édilité fut signalée par plusieurs amendes qu'il imposa aux fermiers des pâturages publics; l'argent qui en provint lui servit à faire fabriquer des boucliers dorés qu'on suspendit au temple de Jupiter. Il fit aussi élever deux portiques; l'un, hors du faubourg, aux trois portes, et dont le prolongement formait une halle sur les bords du Tibre, et l'autre depuis la porte des Fontaines jusqu'à l'autel de Mars.

Bientôt après il fut élu augure, ou l'un des prêtres dont les fonctions consistaient dans cette espèce de divination qu'on tirait du vol des oiseaux, des signes et prodiges célestes.

Paul Emile ne voulut souffrir aucune innovation dans son ministère religieux, et il s'adonna tellement à l'étude des rites anciens et des cérémonies, que ce sacerdoce, estimé seulement à cause de la dignité et de l'honneur qui y étaient attachés, devint par ses soins un des états les plus relevés, et justifia le sentiment des philosophes, qui définissent la religion la science du service des dieux.

Défenseur non moins rigide de la discipline

militaire, il la faisait observer avec le plus grand soin. Jamais on ne le vit caresser ni flatter les soldats pour arriver au commandement par de lâches complaisances, comme le faisaient tant d'autres généraux. Tel qu'un prêtre qui prescrirait les cérémonies d'un grand sacrifice, il instruisait les soldats de leurs devoirs, et se montrait inexorable envers ceux qui se rendaient coupables de transgression ou de désobéissance.

Rome avait alors une guerre puissante à soutenir contre Antiochus, roi de Syrie, et ses meilleurs généraux y étaient employés. Tout à coup il s'éleva une nouvelle guerre au couchant; toute l'Espagne se souleva, et Paul Emile y fut envoyé en qualité de préteur. Au lieu de six licteurs, il en prit douze, qu'il fit marcher devant lui, et eut ainsi dans cette charge toute la majesté consulaire.

D'abord il fut repoussé par les Lusitaniens, qui lui tuèrent six mille hommes, et le forcèrent de rentrer dans ses retranchemens; mais, ayant renforcé peu de temps après son armée, encouragé ses soldats et repris l'offensive, il vainquit deux fois les Lusitaniens en bataille rangée, emporta leur camp d'assaut, leur tua dix mille hommes, et fit trois mille trois cents prisonniers. Nous suivons ici la version de Tite Live, et non celle de Plutarque, qui nous a paru exagérée et emphatique.

Le bruit des succès de Paul Emile rétablit bientôt le calme dans toute l'Espagne. Après avoir pacifié toute la province, et s'être assuré de sa fidélité, il revint à Rome, sans avoir dans cette expédition augmenté sa fortune de la valeur d'une drachme. Loin d'amasser des richesses, il dépensait généreusement son patrimoine, toujours si modique, qu'après sa mort on trouva à peine de quoi payer la dot de sa femme.

Il avait épousé Papiria, fille de Papirius Mosson,

homme consulaire ; il vécut long-temps avec elle, et après en avoir eu des enfans d'un mérite distingué, car elle était mère du célèbre Scipion et de Fabius Maximus, il la répudia. Les causes de ce divorce ne sont point parvenues jusqu'à nous. S'étant ainsi séparé de Papiria, il eut d'une seconde femme deux fils, qu'il garda auprès de lui. Ses deux fils aînés passèrent par adoption dans les familles les plus puissantes de Rome; l'aîné dans celle de Fabius Maximus, et le second dans celle de Scipion l'Africain, dont il prit le nom. Des deux filles de Paul Emile, l'une épousa le fils de Caton l'ancien, et l'autre Elius Tubéron, l'un des hommes les plus vertueux de son temps, et qui supporta la pauvreté avec le plus de grandeur et de dignité.

Le premier consulat de Paul Emile fut marqué par le renouvellement de la guerre contre les Liguriens ou Jugannes, peuple fier et belliqueux qui occupait l'extrémité de l'Italie, au bout des Alpes. Le nouveau consul n'eut pas plutôt terminé les levées, qu'il marcha contre ces montagnards intraitables. A peine fut-il campé sur leurs frontières, que les ennemis députèrent vers lui, sous prétexte de demander la paix, mais bien dans l'intention de reconnaître ses forces. Paul Emile s'étant refusé d'entrer en négociation, ils sollicitèrent une trêve de dix jours, et dès qu'ils l'eurent obtenue ils rassemblèrent toutes leurs forces; puis, à l'abri des montagnes, d'où ils avaient eu l'art d'écarter les Romains, ils vinrent, avec une armée formidable, fondre sur le camp du consul, dont ils attaquèrent à la fois toutes les issues. L'assaut dura un jour entier. Les Romains, pressés aux portes de leurs retranchemens, n'eurent ni la possibilité de se développer ni celle de sortir; en sorte qu'ils opposaient aux Ligures le rempart de leurs corps plutôt que la

défense de leurs armes. Au coucher du soleil l'ennemi, fatigué, se retira, et Paul Emile profita de ce moment pour envoyer deux cavaliers au proconsul Bæbius, alors à Pise, avec prière de venir à son secours. Mais ce secours ne pouvait être que tardif, et dès le lendemain les Liguriens revinrent à la charge : le consul préféra rester dans ses lignes et attendre le renfort qui devait lui arriver de Pise, plutôt que de risquer un combat dont l'issue pouvait entraîner la perte de son armée. Voyant néanmoins qu'aucun secours n'arrivait, et ne recevant aucune nouvelle, il crut que ses cavaliers avaient été enlevés par les ennemis. Ainsi, persuadé qu'il n'avait aucun moment à perdre pour tenter lui-même le sort des armes, il rangea ses troupes en ordre de bataille aux quatre portes de son camp, dans le dessein de faire, au signal donné, une sortie générale. Tout étant disposé, le général parcourut en personne tous les postes, anima le soldat et enflamma son ardeur par des motifs les plus propres à l'irriter. Tantôt il s'élevait contre la perfidie des Liguriens, qui n'avaient demandé la paix, obtenu une trêve, que pour violer le droit des gens; tantôt il leur peignait la honte d'être assiégés par des Liguriens, c'est-à-dire par des brigands : « De quel front, » leur dit-il, si vous devez votre salut à des se- » cours étrangers et non à votre propre valeur, » oserez-vous approcher, je ne dis pas des sol- » dats vainqueurs d'Annibal, de Philippe et d'An- » tiochus, les trois plus grands capitaines de notre » siècle, mais de ceux qui, relançant à travers des » forêts impraticables ces mêmes Liguriens comme » de timides troupeaux, ont su les forcer et les » tailler en pièces! Quoi! ce que n'oseraient ni » les Espagnols, ni les Gaulois, ni les Macédo- » niens, ni même les soldats de Carthage, de » vils Liguriens voudraient le tenter! Ils appro-

» chent d'un camp romain, et l'assiégent dans l'es-
» poir de l'emporter d'assaut, eux à qui naguère
» nous donnions la chasse dans les détours des
» bois, sans pouvoir à peine les atteindre dans des
» repaires où l'effroi les tenait renfermés ! »

Cette harangue enflamme l'armée, qui, par un cri général, demande le signal de la sortie. Le signal est donné ; les Romains tous à la fois poussent un cri horrible, et fondent sur les Liguriens par toutes les portes. Cette brusque sortie déconcerta les assaillans; d'abord ils voulurent se défendre, mais, serrés de près par les Romains, on les vit fuir avec précipitation. Poussés en désordre par la cavalerie jusque dans leur camp, ils ne peuvent pas même s'y défendre ; le camp est forcé par les vainqueurs, qui tuent plus de quinze mille Liguriens, et font deux mille cinq cents prisonniers.

Trois jours après cette défaite toute la nation des Liguriens Jugannes, se confiant à Paul Emile, lui remit à discrétion ses vaisseaux et ses villes. Le consul leur rendit les villes, et se contenta d'en démolir les murailles; mais il prit tous les vaisseaux, et ne leur laissa que des barques ; il mit aussi en liberté un grand nombre de prisonniers, tant Romains qu'étrangers, qu'ils avaient faits sur terre et sur mer. Ceux qui furent chargés d'aller porter à Rome cette nouvelle demandèrent pour le consul la permission de quitter une province où il avait si heureusement terminé la guerre, et de licencier son armée victorieuse. L'une et l'autre demande lui furent accordées, et l'on ordonna, en actions de grâces, qu'il y aurait trois jours de prières publiques dans tous les temples.

Telles furent les actions remarquables du premier consulat de Paul Emile. Peu de temps après il montra le désir d'en obtenir un second, et se mit même sur les rangs; mais le peuple s'étant refusé

à ses instances, il substitua la douceur du repos à l'éclat des emplois. Comme augure il s'occupa des fonctions de son sacerdoce, et comme père de l'éducation de ses enfans. Réservé et économe pour tout ce qui n'avait trait qu'au luxe et au faste, mais noble et magnifique pour les dépenses d'honneur et de devoir, il n'épargnait rien pour procurer à ses enfans une éducation digne de leur naissance. Grammairiens, rhéteurs, peintres, écuyers, veneurs destinés à instruire les jeunes gens aux exercices de la chasse, il donna à ses fils tous les maîtres propres à leur former l'esprit et le corps; lui-même, lorsqu'il n'était point occupé aux affaires publiques, assistait à leurs études et à leurs exercices, témoignant, par ses soins assidus, que de tous les Romains il était le père qui avait pour ses enfans le plus d'amour et de tendresse.

La guerre contre le roi de Macédoine occupait alors tous les esprits, et le temps pour l'élection des consuls venant d'arriver, on attendait à Rome avec la plus vive impatience sur qui tomberait un choix aussi important. Les sénateurs et les principaux citoyens, dit Plutarque, soutinrent qu'au lieu de donner le commandement des armées à la brigue et à la faveur, il fallait plutôt y appeler un général qui, par sa sagesse et son expérience, fût capable de mettre un terme à une guerre aussi dangereuse. Cet homme était Paul Émile, qui avait alors près de soixante ans. L'âge, sans rien diminuer de ses forces, n'avait fait que lui donner une maturité de conseil et de prudence plus nécessaire à un général que le courage et l'intrépidité mêmes. Tous ses parens et ses amis le pressèrent vivement de se rendre aux vœux du peuple, qui l'appelait au consulat. Pour lui, préférant la vie paisible dont il jouissait depuis long-temps à la gloire de commander, il montra d'abord la plus

Ainsi, quinze ans après son premier
il fut élu consul pour la seconde fo
pour collègue Licinius Crassus. Mais
ne voulut pas livrer au caprice du sort
de Macédoine; il en décerna sur-le-cha
mandement à Paul Emile, et Licinius
en Italie. Cependant Tite Live dit que
tirèrent au sort; mais le récit de Plut
paraît plus vraisemblable, car la décisi
aurait pu rendre inutile tout l'empre
peuple.

On raconte que le jour même que Pa
chargé de la conduite de la guerre contr
multitude l'ayant conduit par honneu
maison, il trouva en entrant chez lui s
tia, encore enfant, qui pleurait; qu'il la p
bras, et lui demanda la cause de ses la
tia, le serrant, « Eh quoi, mon père,
» vous ne savez pas que Persée est m
tait un petit chien qu'elle élevait, et
avait donné ce nom. « Tant mieux, m
» lui dit Paul Emile, et j'accepte l'aug

dans la conduite de cette guerre, en le
s'occuper nuit et jour de toutes les me-
ropres à en assurer le succès. Son premier
t de presser le sénat d'envoyer en Macé-
les commissaires pour inspecter les forces
e et de mer, afin qu'à leur retour on eût
ort exact sur l'état et les besoins des armées
es.
uit de ces détails importans, il convoqua
iteurs, et ouvrit la délibération. Le sénat
que Paul Emile nommerait les tribuns
ions, et qu'aussitôt toutes les levées faites
ait pour son département. Tous ces décrets
, le consul se rendit à l'assemblée du peu-
, de son tribunal, il fit un discours d'u-
onçu à peu près en ces termes : « Romains,
doute vous nourrissez l'espoir que je ter-
rai avec un succès digne de la majesté de
e une guerre qui ne s'est que trop long-
s prolongée. Cependant, si vous croyez
n autre soit plus capable que moi de la
ufire, je suis prêt à lui céder le comman-
ent; mais j'aime à croire que les dieux
nt approuvé votre choix, et que ces mêmes
x ne me seront pas moins favorables dans
irection de vos armées. Ma confiance se
e sur les plus heureux présages et sur les
justes espérances. Ce dont je puis donner
rance formelle, c'est que je ferai tous mes
ts pour ne point tromper votre attente.
t ce que je vous demande, Romains, c'est
'ajouter foi qu'aux dépêches que j'adresserai
au sénat, soit à vous-mêmes. Je vous dé-
aussi que si vous voulez persister à com-
der à vos généraux, vous vous rendrez
ridicules dans cette expédition que vous
avez été précédemment; car, n'en doutez
Romains, tous les généraux n'opposent

» pas aux bruits populaires la fermeté de Fabius,
» qui aima mieux voir son autorité restreinte par
» l'étourderie de la multitude, que de compro-
» mettre les intérêts de l'état pour ménager sa
» reputation. »

Ce discours inspira le plus grand respect pour Paul Emile, et donna aux citoyens les plus hautes espérances pour l'avenir ; ils se félicitèrent tous d'avoir choisi un général plein de grandeur d'âme, et qui leur parlait avec franchise, tant le peuple romain, pour acquérir la domination sur les autres peuples, était soumis à l'empire de la vertu. Au sortir de cette assemblée on célébra sur le mont Albain les féries latines, et aussitôt après Paul Emile partit pour la Macédoine. Jamais consul, dit Tite Live, ne vit son départ honoré d'un aussi grand cortége, tant on présageait à Rome que la guerre touchait à sa fin, et que Paul Emile reviendrait bientôt triomphant.

La navigation favorable et les facilités qu'il éprouva dans son voyage doivent être attribuées à la fortune, qui le rendit à son camp avec autant de promptitude que de sécurité. Mais, dit Plutarque, quand je vois que les succès qu'il obtint furent l'ouvrage de son audace et de son activité, de la sagesse de ses conseils et de sa constance dans les dangers, enfin du choix qu'il sut faire des moyens les plus convenables, je ne saurais imputer aucun de ces glorieux exploits à ce bonheur qu'on vante si fort en lui, à moins de regarder comme un effet de la fortune de Paul Emile l'avarice de Persée, qui, par sa passion pour l'argent, renversa et détruisit les grandes et belles espérances que les Macédoniens avaient conçues de cette guerre.

Dix mille cavaliers bastarnes ou gaulois, et autant de fantassins, avaient été envoyés à Persée pour renforcer son armée et ranimer le courage

de ses soldats; mais ces intrépides guerriers ne recevaient de paie que celle qu'on leur faisait à la guerre, et n'avaient d'autre métier que celui de combattre et de vaincre. Lorsque chaque capitaine de ces barbares eut demandé au roi mille pièces d'or pour sa paie, ce prince fut si irrité d'une demande aussi exorbitante, qu'il se laissa emporter à son avarice, et refusa leur secours. C'est ainsi, ajoute Plutarque, qu'agissait un prince qui n'était pas né d'un roi de Lydie, mais qui se prétendait l'héritier du sang et de la vertu de Philippe et d'Alexandre, de ces deux monarques qui eurent toujours pour maxime qu'il faut acheter la domination par l'argent, et non l'argent par la domination. Persée, qui couvrait d'or sa personne, ses enfans et son royaume, préféra d'être traîné captif avec toutes ses richesses, et faire voir aux Romains tout ce qu'il leur avait épargné, plutôt que d'en sacrifier une partie à son salut.

C'était à un tel ennemi que Paul Emile allait faire la guerre; aussi n'eut-il que du mépris pour sa personne. Mais à son arrivée en Macédoine, il fut étonné des forces et des préparatifs de ce prince; sa cavalerie était forte de quatre mille hommes, et sa phalange de près de quarante mille fantassins; il avait en outre l'avantage d'être campé sur les bords de la mer et au pied du mont Olympe, dans des lieux inaccessibles et fortifiés de retranchemens. Là il se croyait dans une entière sûreté, et comptait voir les Romains se consumer par la longueur du temps et par la dépense excessive qu'ils seraient obligés de faire. Mais Paul Emile, l'esprit en mouvement, redoubla de soins et de circonspection pour mûrir son plan d'attaque, et pour faire échouer par sa sagesse des espérances qui paraissaient si bien fondées. Le consul, voyant que ses soldats, par suite de leur ancienne licence, supportaient im-

le sommeil.

Comme la disette d'eau se faisait dans le camp romain, Paul Emile, co hauteur du mont Olympe, tout couve conjectura, par la verdure de leur qu'il devait y avoir dans le sein de la m sources d'eau; il fit creuser en bas de et des puits, qui se remplirent d'une d'abord, mais qui devint bientôt au qu'abondante. Cet événement, où le voir une faveur spéciale des dieux, aj pect de l'armée pour son général, et confiance qu'elle avait en lui.

Paul Emile, après avoir fait diverses sances sur les passages et sur tous le l'abord était le plus facile, prit des m qu'au premier signal les manœuvre s'exécutassent dans tous les rangs av et sans désordre. Pour obvier à une fo il établit qu'à l'avenir les tribuns do mot d'ordre au premier centurion, qu

gard des postes avancés; il régla qu'ils seraient relevés désormais le matin et à midi; par cette ordonnance le soldat n'était jamais fatigué, et ne pouvait être surpris à son désavantage.

Quand il eut fait adopter à son armée toutes ces nouvelles dispositions, il lui adressa un discours analogue à celui qu'il avait tenu dans l'assemblée du peuple : « C'était au général, disait-» il, qu'il appartenait de régler les opérations » militaires, soit par lui-même, soit de concert » avec ceux qu'il appelait à son conseil. Quant » aux officiers non consultés, ils devaient garder » pour eux leur manière de voir, et n'en occuper » ni le public ni les particuliers. Pour moi, je » remplirai, ajouta Paul Emile, les devoirs d'un » capitaine, en vous ménageant les occasions de » battre vos ennemis. » Après cette leçon sévère il congédia l'assemblée. Les vieux soldats avouèrent ne s'être jamais formé que de ce jour-là une idée juste de la discipline des camps; aussi ce ne fut point par de stériles applaudissemens qu'ils témoignèrent leur approbation; ils montrèrent assez, par leur contenance guerrière, qu'à la première occasion ils signaleraient leur valeur, ou par une victoire éclatante, ou par une mort glorieuse. Néanmoins, en dépit de l'ardeur qui enflammait les deux partis, ils restèrent encore quelques jours dans l'inaction, et jamais on ne vit deux armées aussi nombreuses et aussi voisines l'une de l'autre se tenir si long-temps tranquilles.

Pendant ces délais Paul Emile travaillait aux moyens de se frayer une route pour aller attaquer l'ennemi. A force de tentatives et de recherches, il apprit de deux marchands perrhébéens, dont la prudence et la fidélité lui étaient connues, qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé, et qui menait à la ville de Pythium, en Perrhébie, et

au fort de Petra, l'une des citadelles de la Macédoine; alors l'espérance de franchir ce passage négligé par les ennemis, l'emportant sur la crainte des difficultés qui avaient empêché qu'on ne le gardât, détermine le consul à prendre les deux Perrhébéens pour guides. Il mande le préteur Octavius, le met dans la confidence de son projet, lui donne ordre de faire voile vers Héraclée, et d'embarquer des vivres pour dix mille hommes durant dix jours.

Il détache aussitôt Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et Q. Fabius Maximus, son fils, à la tête de cinq mille hommes d'élite, avec la destination apparente de s'embarquer pour ravager les côtes de la Macédoine intérieure. Après leur départ Paul Emile engagea lui-même un combat avec les postes avancés, afin que Persée ne portât son attention sur aucun autre point. Le combat eut pour spectateurs, d'un côté, le roi avec sa phalange, de l'autre, le consul avec ses légions, les unes et les autres en ordre de bataille devant les retranchemens. Vers le milieu du jour le combat finit, Paul Emile ayant fait sonner la retraite. Le lendemain, au lever du soleil, les deux partis, animés par les souvenirs de la veille, se chargèrent avec encore plus de vigueur et d'acharnement. Le consul perdit plus de monde ce jour-là, et donna le signal de la retraite plus tard que la veille. Le troisième jour l'ennemi voulait livrer la bataille; mais Paul Emile s'abstint de combattre, et se retira vers la partie inférieure de son camp, comme s'il avait eu le dessein de tenter le passage du fleuve vers la mer. Persée, uniquement occupé du danger présent, mettait tous ses soins à repousser l'ennemi, qu'il avait en face, ne soupçonnant d'ailleurs rien moins qu'une autre attaque. Cependant S. Nasica, qui s'était porté sur la côte avec le corps mis sous ses ordres, était arrivé

près d'Héraclée, où, attendant la fin du jour, il avait fait prendre quelque nourriture à ses soldats. Dès que la nuit fut venue il découvrit aux officiers ses véritables instructions, et, prenant un chemin opposé à la mer, il marcha toute la nuit, et ne s'arrêta que sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses troupes. Persée, informé du danger qui le menaçait, envoie deux mille Macédoniens et dix mille auxiliaires, avec ordre d'aller promptement s'emparer des hauteurs.

Si l'on en croit Polybe, personne ne s'aperçut de l'approche des Romains, Nasica surprit les Macédoniens endormis, et n'eut qu'à les culbuter du haut de la montagne; mais Nasica assure qu'il eut à soutenir un combat rude et périlleux. Enfin les Macédoniens, contraints de céder, prirent honteusement la fuite. Les Romains poursuivirent les fuyards jusque dans la plaine, où ils descendirent sans obstacle. Persée, saisi de frayeur à cette nouvelle, et confondu dans ses espérances, leva son camp, et se retira sur les derrières de sa première position. Cependant il ne restait à ce prince que l'alternative de se replier sur Pydna, place forte, d'y attendre l'ennemi, et de le combattre, ou de voir pénétrer dans le cœur de ses états une guerre qui, une fois qu'elle y serait établie, ne pourrait plus s'éteindre que sous des flots de sang et des monceaux de morts.

Le roi flottait entre ces deux partis: mais, persuadé que le plus honorable était en même temps le plus sûr, il rétrograda sur Pydna, s'y retrancha, et mit son armée en bataille, comme si l'action allait s'engager. Paul Emile, après avoir opéré sa jonction avec Nasica, marcha droit aux ennemis; mais à la vue d'une armée aussi imposante par le nombre que par sa contenance intrépide, il s'arrêta, saisi d'étonnement et livré à des réflexions profondes.

On avait passé le solstice d'été, et il était près de midi : l'armée avait marché à l'ardeur du soleil et à travers des tourbillons de poussière ; déjà la fatigue et la soif se faisaient sentir, et ne pouvaient qu'augmenter. Dans cet état, Paul Emile résolut de ne pas hasarder ses soldats contre des troupes fraîches ; mais il fallut autant d'art que ce grand homme en avait pour modérer l'impétuosité des Romains, et pour tromper l'impatience des ennemis. Avant que l'armée eût achevé de se former le consul parcourut les rangs pour animer ses troupes : mais, voyant que leur lassitude trahissait leur courage, il ordonna aux centurions de dresser les alignemens du camp, et de faire déposer les bagages. Les soldats témoignèrent aussitôt la plus grande joie de ce que leur général ne les obligeait pas de combattre. Pour les lieutenans de Paul Emile, frappés de ce changement subit, ils gardèrent un silence profond. Nasica seul osa prendre la parole, et presser le consul de ne pas laisser échapper de ses mains un ennemi dont l'adresse à éviter tout engagement avait mis en défaut l'expérience et le courage de ses prédecesseurs. Paul Emile, sans s'offenser de la liberté de cet illustre jeune homme, lui dit : « A votre âge, Nasica, » j'ai pensé comme vous ; un jour viendra que » vous penserez comme moi : une longue expé- » rience m'a appris quand il faut combattre, et » quand la prudence le défend. Ce n'est pas sur » le champ de bataille qu'il convient de vous faire » part des raisons qui me décident au parti que je » prends ; dans un autre temps je pourrai vous » en instruire : aujourd'hui qu'il vous suffise » de l'autorité d'un vieux capitaine. » Nasica se tut, persuadé que le consul avait pour ne pas combattre des motifs qui échappaient à sa pénétration.

Le lendemain, après avoir immolé à Hercule

u'à vingt bœufs, Paul Emile ordonna aux capi-
es de ranger l'armée en bataille; mais pour éviter
ses soldats eussent le soleil en face en combat-
le matin, il attendit que cet astre s'inclinât
le couchant. Pendant cet intervalle il tint
eil, et se reposa dans sa tente. On prétend que
our-là même ni le roi ni le consul n'étaient
és de livrer bataille; mais qu'en dépit de la
gnance des deux chefs, la fortune, qui se joue
prudence humaine, engagea le combat entre
détachement de Thraces et un détachement
ain postés sur les rives opposées d'une petite
re qui coulait entre les deux armées. Au bruit
eux qui couraient au combat, Paul Emile
t de sa tente, parcourut tous les rangs à che-
, et exhorta ses soldats à soutenir dans la
e l'ardeur qui les animait. Persée s'avançait
en bon ordre avec son armée. A la vue de
angs serrés, de cette phalange impénétrable,
ce rempart hérissé de piques, Paul Emile fut
é d'une surprise mêlée d'effroi, et depuis il
a que jamais spectacle aussi formidable ne
it offert à ses regards. Alors, dissimulant son
ble intérieur sous un front calme et serein, il
ta de ne prendre ni casque ni cuirasse pour
les dernières dispositions de la bataille, et
nna aussitôt le signal de l'attaque. Les Ro-
s s'efforcèrent de couper, à grands coups d'é-
, les longues piques des Macédoniens, ou de
epousser avec leurs boucliers; mais ceux-ci,
sant des mains leurs armes terribles, les
sent avec vigueur sur la première ligne des
ains, qui, ne pouvant résister à l'impulsion
phalange, plie, et se retire vers une mon-
e voisine. A cet aspect, Paul Emile, indigné
oir les siens hésiter, et n'approcher de cette
de fer qu'en tremblant, éprouva un accès de
e si volent, qu'il déchira son manteau. Mais,

en capitaine expérimenté, il s'aperçoit bientôt que cette masse n'était pas également serrée partout, et qu'elle présentait de temps en temps des ouvertures, soit à raison de l'inégalité du terrain, soit à cause du développement de la phalange sur un front trop étendu. En conséquence, pour établir par des combats partiels une colonne dont la masse offrait un rempart inexpugnable, il ordonne à ses soldats de se jeter, en formant le coin, dans tous les vides; de pénétrer, à la faveur de cette manœuvre, dans les moindres intervalles, et d'agir avec toute la vigueur dont ils sont capables. Tite Live attribue à cette manœuvre le gain de la bataille, et il ajoute que si les Romains eussent continué d'attaquer la phalange de front, et tous ensemble, ils se seraient enferrés, et n'auraient jamais pu la rompre. En effet, ce que Paul Emile avait prévu arriva; les Macédoniens s'ouvrirent et prêtèrent le flanc aux Romains; la manœuvre de la légion rompit la phalange, et décida ainsi la victoire. L'infanterie fut taillée en pièces, à la réserve d'un petit nombre de fuyards, qui n'échappèrent qu'en jetant leurs armes. Persée donna le premier l'exemple de la fuite, et prit la route de Pella avec les cavaliers de sa garde. Jamais, dit Tite Live, dans une seule bataille il n'avait péri autant de Macédoniens; on leur tua vingt mille hommes, et onze milletombèrent vivans entre les mains des vainqueurs.

Paul Emile envoya Quintus Fabius, son fils, porter à Rome la nouvelle d'une si éclatante victoire, et après avoir abandonné à son armée les dépouilles des ennemis, il s'approcha de la mer, en marchant sur Pydna. En moins de deux jours il se vit maître de Béroé d'abord, puis de Thessalonique, de Pella, enfin de presque toute la Macédoine. Durant le séjour qu'il fit à Pella, ville dont la situation justifiait le choix que les rois de

loine en avaient fait pour leur capitale, il y
les députations de divers peuples, entr'autres
de Thessalie, qui venait le féliciter de sa
re. Ensuite, à la nouvelle que Persée était
dans l'île de Samothrace, il partit de Pella
iva en quatre jours de marche sous les murs
phipolis. L'empressement avec lequel les
ans vinrent à sa rencontre prouva bien
se croyaient non privés d'un roi, mais dé-
d'un tyran dont le joug leur était insuppor-
Paul Emile entra dans Amphipolis pour
e hommage aux dieux de sa victoire; il re-
de cette ville pour se mettre à la poursuite de
e, et porter ses armes victorieuses dans
s les provinces qui reconnaissaient encore
mination royale. Il passa le Strymon, entra
le pays des Odomantes, et alla camper sous
urs de Sires. Il y reçut des lettres de Persée,
e priait de lui envoyer trois officiers pour
rer de sa situation actuelle; mais cette con-
ce n'eut aucun résultat, par l'obstination de
e à retenir le nom de roi, et par la fermeté
aul Emile à exiger qu'il remît sa personne
s états à la discrétion et à la clémence du
e romain. Le roi, se voyant abandonné par
jets, songea à se réfugier chez le roi Cotys;
, trahi par un Crétois, n'ayant plus ni vais-
, ni soldats, ni trésors, il se rendit avec
de ses fils à Octavius, qui s'était emparé de
s les issues de l'île de Samothrace. La prise
oi était une seconde victoire; Paul Emile
un sacrifice aux dieux, assembla son conseil,
a lettre d'Octavius, et envoya ensuite au-de-
du prince Quintus Elius Tuberon, et fit
tous les autres officiers dans sa tente. Ja-
, dit Tite Live, spectacle n'avait attiré au-
le spectateurs. Persée, qui, non content na-
du royaume de Macédoine, avait porté ses

armes dans la Dardanie, l'Illyrie, soulevé les Bastarnes contre les Romains, réduit maintenant à n'avoir ni armes, ni états, au rôle de prisonnier et de suppliant, entra dans le camp des Romains en habit de deuil, accompagné de Philippe son fils, qui, en partageant son malheur, en redoublait l'intérêt. La foule des curieux l'obligea de s'arrêter jusqu'à ce que le consul lui eût envoyé des licteurs pour lui ouvrir un passage. Au moment que le roi parut à l'entrée de la tente Paul Emile se leva, et ordonna à tous ses officiers de rester assis: il fit quelques pas au-devant du prince, et lui présenta la main. Persée voulut se prosterner aux pieds de son vainqueur; mais celui-ci le releva avant que le captif eût pu embrasser ses genoux, le fit entrer dans sa tente, et l'invita à prendre place vis-à-vis des membres du conseil.

Paul Emile ayant demandé à Persée quel était le motif qui avait pu lui inspirer tant d'animosité contre le peuple romain, et lui faire entreprendre une guerre qui avait exposé sa personne et ses états au plus grand des malheurs, le roi ne répondit que par ses larmes, et, les yeux baissés, garda le silence. Plutarque et Tite Live diffèrent dans la manière de rapporter le discours que Paul Emile adressa à Persée. Dans Tite Live, Paul Emile parle d'un ton plus grand et plus naturel, plus convenable aux circonstances; il parle toujours en grec à Persée; mais, se tournant vers ses officiers et vers ses enfans, « Vous voyez, leur dit-il en » latin, un exemple frappant des vicissitudes hu- » maines: gardez-vous, jeunes gens, dans la pos- » térité, d'user de hauteur et de trop compter » sur les faveurs de la fortune, puisqu'on ne peut » prévoir le matin les événemens que peut ame- » ner le soir! Pour être digne du nom d'homme, » il ne faut pas se laisser enivrer par le succès ni

» abattre par les revers. » Après avoir congédié l'assemblée, Paul Emile remit le roi à la garde de Q. Elius. Le même jour il l'invita à sa table, et lui rendit tous les honneurs que permettait sa situation; ensuite l'armée fut envoyée en quartiers d'hiver dans les villes voisines.

Telle fut l'issue de la guerre entre Persée, 21e. roi de Macédoine, et les Romains; elle dura quatre ans, et se termina par la destruction d'un royaume dont la renommée avait rempli la plus grande partie de l'Europe et l'Asie entière.

On était à l'entrée de l'automne; Paul Emile, maître de Persée et de ses états, voulut consacrer le loisir de cette saison à parcourir la Grèce, et à voir par lui-même tous ses monumens. Dans ce dessein, il se mit en route, accompagné de son fils Scipion, et d'Athénée, frère du roi Eumène. Après avoir traversé la Thessalie il se rendit à Delphes, où il offrit un sacrifice au dieu qu'on y révérait; il trouva dans le vestibule du temple des colonnes qui devaient servir de piedestaux aux statues de Persée, et comme vainqueur il les destina à recevoir les siennes. A Lebadire il sacrifia à Jupiter Trophonien et à Hercynna, qui avaient leurs temples en ce lieu. Il descendit à Chalcis, pour y jouir du spectacle de l'Euripe et du pont qui liait l'Eubée au continent. Il passa dans la ville d'Aulis, célèbre pour avoir contenu dans son port les mille vaisseaux d'Agamemnon, et vu couler sur les autels de Diane le sang d'Iphigénie; de là il se dirigea vers l'Attique. Athènes l'intéressa par le souvenir des temps héroïques, et par les objets dignes de curiosité qui s'y trouvaient en grand nombre; pendant son séjour dans cette ville célèbre il demanda aux habitans un excellent philosophe pour achever l'éducation de ses fils, et un habile peintre pour diriger les ornemens de son triomphe. On lui envoya Mérodore, qui excellait

dans la philosophie et dans la peinture. Après avoir sacrifié à Minerve, déesse tutélaire de la citadelle d'Athènes, il partit de cette ville, et en deux jours il se rendit à Corinthe, alors une des plus belles villes de la Grèce : la citadelle et l'isthme fort étroit qui sépare deux mers voisines, l'une à l'occident, et l'autre à l'orient, frappèrent le plus sa curiosité. De-là il visita Sycione et Argos, puis Epidaure, célèbre par le temple d'Esculape, qu'on voit à la distance de cinq milles. Paul Emile admira dans Lacédémone non ses édifices, mais le souvenir de sa discipline et de ses lois. Prenant ensuite par Mégalopolis, il monta jusque dans Olympie; à la vue de la statue de Jupiter qui ornait ce temple célèbre, il en fut frappé comme s'il eût vu le dieu lui-même, et dit cette parole devenue si célèbre, que Phidias avait représenté le Jupiter d'Homère. Il s'y arrêta pour faire un sacrifice tel qu'il eût pu l'offrir au Capitole. Ce fut ainsi qu'il parcourut la Grèce et la Macédoine entière. En retournant par Démétriade et par Appollonie, il trouva Persée dans cette dernière ville, où il était gardé assez légèrement; il le confia à la garde de Posthumius, et fit venir de Samothrace à son camp d'Amphipolis la fille de ce prince et le plus jeune de ses fils, qu'il traita avec les égards dus à leur rang et à leurs malheurs.

Dix principaux citoyens de chaque ville de Macédoine avaient ordre de se rendre à Amphipolis, et d'y apporter avec les trésors du roi tous les registres publics. Le jour arrivé pour l'ouverture de l'assemblée de tous les députés, Paul Emile parut sur son tribunal au milieu des dix commissaires de Rome. Ayant ordonné de faire silence, il lut le décret du sénat, portant en substance que les Macédoniens seraient libres, conserveraient leurs villes et les territoires qui en dépendaient, l'usage

de leurs lois sous des magistrats qu'ils éliraient, et que la nation paierait au peuple romain la moitié des impôts qu'elle payait à ses rois.

La Macédoine fut divisée en quatre parties ou quatre districts, qui n'avaient de commun que la forme générale du régime. Paul Emile promit en outre à ces peuples de leur donner une législation; et les lois données par lui aux Macédoniens furent d'ailleurs si sagement calculées, que l'usage, seul réformateur des lois, n'y fit reconnaître dans une longue suite d'années rien de défectueux.

A ces soins importans succédèrent des occupations moins sérieuses. Depuis sa victoire Paul Emile s'occupait des préparatifs d'une fête à laquelle il avait fait inviter les députés des républiques, et les princes de l'Asie, ainsi que les principaux chefs des villes de la Grèce.

Ces jeux se célébrèrent à Amphipolis, avec une pompe et une magnificence extraordinaires. Le consul y avait rassemblé de toutes les parties du monde une foule d'athlètes et d'artistes qui se consacraient à l'amusement du public, ainsi que des chevaux fameux par les courses dont ils avaient gagné les prix. Les ambassadeurs des différentes nations y parurent, et on étala tout l'appareil que la Grèce déployait dans ses grands jeux pour faire honneur aux dieux et aux hommes. Enfin on y admira non seulement la magnificence du spectacle, mais le véritable goût attique alors peu connu des Romains. La même somptuosité et la même élégance présidèrent aux repas donnés aux ambassadeurs. On cite à ce sujet ce mot de Paul Emile, que les apprêts d'un festin et l'ordonnance d'une fête ne sont pas étrangers au coup d'œil qui décide le gain des batailles. Ce qui frappa le plus les étrangers dans les jeux scéniques, fut l'exposition du riche butin fait sur la Macédoine; on y vit des tableaux, des

il livra soixante-dix villes au pill
embarqua son armée et retourna en
furent les événemens et l'issue de
Peu de jours après Paul Emile remo
sur un vaisseau royal de la première
seize rangs de rames, orné de riche
des palais de Persée, et il s'avança v
au milieu de la foule des citoyens qui
les deux rives. Le sénat décerna san
grand homme les honneurs du trior
l'envie, acharnée contre le mérite supé
Sempronius, qui avait servi sous lui e
tribun des soldats, à former une puis
pour empêcher que le triomphe n'eû
principaux personnages de Rome acc
Capitole, et s'élevèrent fortement cor
nœuvres : « Quelle indignité, s'écrièr
» vouloir priver Paul Emile du tri
» qui a mis fin à une guerre si import
» Rome verrait dans son sein quelq
» Persée s'opposer au triomphe sur la
» et ses portes fermées à la pompe
» Suivra-t-on au-delà du Tibre le roi

buns votèrent le triomphe d'une voix unanime. Ainsi Paul Emile, vainqueur de la malveillance et de la jalousie, triompha du roi Persée et des Macédoniens durant trois jours, le quatrième, le troisième et le second des calendes de décembre, l'an de Rome 584.

L'éclat et la pompe de ce triomphe effacèrent tous ceux qui l'avaient précédé, soit par la grandeur du monarque vaincu, soit par la beauté des statues et des vases qu'on y aporta, soit enfin par les sommes immenses qui passèrent sous les yeux du peuple romain.

Mais Paul Emile, ainsi comblé d'honneurs et tout éclatant d'or et de pourpre, n'en fut pas plus à l'abri de l'inconstance de la fortune. Des deux fils de sa dernière femme, qu'il s'était réservés en quelque sorte pour être les héritiers de son nom et de sa gloire, l'un mourut cinq jours avant son triomphe, et l'aîné, âgé de quatorze ans, trois jours après les cérémonies. Ce triste événement n'empêcha point Paul Emile de venir dans l'assemblée du peuple pour y rendre compte, suivant l'usage, de ses opérations; il tint à cette occasion un discours mémorable, digne d'un général romain, et que Plutarque et Tite-Live nous ont conservé.

« Romains, dit-il, ni les heureux succès de » mon consulat, ni les coups de foudre qui vien- » nent de frapper ma famille ne vous sont incon- » nus; la cérémonie de mon triomphe et la pompe » funèbre de mes enfans, qui vous ont servi de » spectacles, ne vous ont que trop instruits de » ma gloire et de mes malheurs. Permettez-moi » cependant d'établir entre la prospérité de l'état » et ma fortune particulière un parallèle conforme » aux sentimens que doivent m'inspirer l'une et » l'autre. Lorsque je quittai l'Italie je partis de » Brindes au lever du soleil, et j'entrai dans le

» port de Corcyre avec ma flotte vers la neu-
» vième heure. Cinq jours après j'étais à Delphes,
» où j'offris dans le temple un sacrifice pour
» rendre Apollon favorable à votre général ainsi
» qu'à vos armées de terre et de mer. De Delphes,
» en cinq jours, j'arrivai au camp. A peine eus-je
» pris le commandement et réformé les abus qui
» me paraissaient un grand obstacle à la victoire,
» je marchai droit aux ennemis. Mais voyant
» qu'il n'était possible ni de forcer leur camp ni
» d'engager une action, je perçai les corps de
» troupes qui me disputaient le passage, et je
» m'emparai des hauteurs de Pythium; je contrai-
» gnis ainsi Persée d'en venir aux mains; je le
» vainquis en bataille rangée, victoire qui a ré-
» duit toute la Macédoine sous la puissance du
» peuple romain. Cette guerre, qui durait depuis
» plus de trois ans, je la terminai en quinze jours.
» Ces rapides succès ont été comme la source fé-
» conde de tous ceux qui les ont suivis. Toutes les
» villes de la Macédoine ont ouvert leurs portes,
» tous les trésors du roi sont tombés entre nos
» mains; enfin Persée, livré en quelque sorte par les
» dieux eux-mêmes, a été fait prisonnier avec ses
» enfans dans le temple de Samothrace. Alors ma
» fortune m'a paru trop favorable pour ne pas
» m'inspirer de défiance; j'ai commencé à crain-
» dre les dangers de la mer dans le transport de
» si riches dépouilles et d'une armée triomphante;
» mais la navigation a été des plus heureuses, et
» tout est arrivé à bon port; je n'avais plus de
» vœux à former. Cependant, comme c'est au
» comble de la prospérité que la chute est plus
» rapide, j'ai prié les dieux de faire éprouver les
» revers de la fortune à ma famille, plutôt qu'à
» la république. Sans doute les coups terribles
» dont elle vient de me frapper auront acquitté
» la dette de l'état, et mon char de triomphe,

placé entre les cercueils de mes deux fils, sera le seul exemple des jeux cruels de son inconstance. Certes, nous donnons aux mortels, Persée et moi, une preuve frappante des caprices du sort. Encore tout captif qu'il est, s'il a vu mener devant lui ses enfans chargés de fers, il a du moins la consolation de les voir pleins de vie, et moi, qui ai triomphé de lui, j'ai monté des funérailles de l'un de mes fils sur mon char pour aller au Capitole, et je n'en suis descendu que pour voir expirer l'autre; de sorte qu'une prospérité si brillante me trouve sans héritiers de mon nom. Rassuré par le grand nombre de mes enfans, j'en ai laissé passer deux par adoption dans les familles Cornelia et Fabia. Paul Emile ne voit plus dans sa maison que le deuil et la solitude. Heureux encore de trouver dans la prospérité de l'état et dans la fortune de Rome la consolation de ses malheurs et de ses pertes domestiques! »

Un tel discours, prononcé avec fermeté d'âme, it sur le peuple une impression beaucoup plus vive que si Paul Emile eût déploré son infortune dans e langage le plus touchant.

La conquête de la Macédoine eut un grand avanage, qui mérita à Paul Emile la reconnaissance du peuple; il rapporta dans le trésor public des sommes i considérables que les Romains n'eurent plus à payer d'impôt pendant un grand nombre d'années, et sous ce rapport, les victoires de Paul Emile urent aussi utiles que glorieuses. Mais ce qu'il y de particulier en lui c'est que, chéri et honoré du peuple, il resta toujours attaché au parti de la noblesse, et ne fit jamais rien dans la vue de flatter a multitude. Cependant il ne fut pas moins aimé des plébéiens que ceux qui cherchaient le plus à eur complaire. Le peuple le fit assez voir par les différens honneurs qu'il lui décerna, et surtout en

l'élevant à la censure. Il dégrada trois sénateurs des moins distingués, et fut, ainsi que son collègue Mercius, très-modéré dans la revue des chevaliers romains. Sous sa censure le dénombrement s'éleva à trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante citoyens inscrits. Après avoir terminé les affaires les plus importantes de sa magistrature, il fut attaqué d'une maladie qui, après s'être annoncée comme très-dangereuse, s'adoucit ensuite, et parut devoir être longue et difficile. Il s'embarqua, par le conseil des médecins, pour aller à Elée ou Vélie, ville de la grande Grèce, où il demeura long-temps dans une maison voisine de la mer, et y vécut fort tranquille.

Obligé enfin d'assister à un sacrifice solennel, et se croyant d'ailleurs assez bien rétabli, il revint à Rome, et fit le sacrifice avec les autres prêtres, entouré d'une foule immense qui s'empressait de lui témoigner sa joie. Le lendemain, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de grâces pour sa guérison; mais, rentré chez lui, il perdit tout à coup connaissance, avant d'avoir pu s'apercevoir d'une altération dans sa santé; il tomba dans le délire, et mourut au bout de trois jours, après avoir réuni dans sa personne tous les avantages qu'on regarde comme la source d'une vie heureuse. On célébra ses funérailles avec la plus grande magnificence; sa vertu y fut honorée des ornemens les plus glorieux qui puissent décorer un convoi. Ces ornemens n'étaient ni l'or, ni tout l'appareil d'une vaine et ambitieuse somptuosité, mais l'affection, le respect et la reconnaissance que lui témoignèrent ses concitoyens et ses ennemis eux-mêmes. Tout ce qui se trouva d'Ibériens, de Liguriens et de Lacédémoniens y assista. Valère Maxime dit que les Macédoniens qui portaient le corps de Paul Emile étaient les personnages les plus distingués de la Macédoine, qui demeuraient à Rome en qualité

d'ambassadeurs. Ce que firent ces ambassadeurs, ajoute-t-il, paraîtra encore plus grand si l'on considère que le devant du lit funèbre était orné de tableaux où l'on avait représenté les triomphes que Paul Emile avait remportés sur la Macédoine. En effet, quel respect et quelle vénération ne marquaient pas à ce général des hommes qui, pour l'amour de lui, n'eurent pas horreur de porter eux-mêmes, au travers de tout un peuple, les marques des défaites de leur nation! Ce spectacle transforma en quelque sorte ses funérailles en un nouveau triomphe.

Ce grand homme se conserva toujours pur et juste dans l'administration des affaires, ou plutôt il y arriva tout formé à la vertu par les lois et par les mœurs de sa patrie, car de son temps tous les Romains étaient également modestes, également soumis à leurs usages, pleins de crainte pour les lois et de respect pour leurs institutions. Ce qu'on ne peut trop admirer dans Paul Emile c'est qu'après avoir détruit la monarchie héréditaire d'Alexandre le Grand, il dédaigna d'augmenter son bien d'une seule drachme, et ne voulut ni toucher ni voir ces trésors immenses dont il fit à d'autres de si grandes largesses. Dans le plus grand des malheurs, dans la douleur extrême que lui causa la perte de ses enfans, il ne se montra ni plus faible ni moins estimable que dans sa plus grande prospérité.

SCIPION LE JEUNE,

GÉNÉRAL ROMAIN.

Jamais on ne vit un si grand homme que Paul Emile produire un fils destiné à devenir son égal en gloire et en vertu. Tel fut pourtant Scipion Emilien, fils du vainqueur de Persée, à qui la destruction de Carthage valut depuis le surnom d'Africain. Très-jeune encore, il passa par adoption dans la famille du premier Scipion l'Africain, dont il devint le petit-fils. Doué des dispositions les plus heureuses, il se montra de bonne heure le digne héritier du nom et de la renommée du vainqueur d'Annibal. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il suivit son père, Paul Emile, dans sa fameuse expédition de Macédoine. Des deux fils que le consul avait dans son armée, Scipion était celui qu'il aimait le plus, parce qu'il montrait plus de penchant pour la vertu qu'aucun de ses frères. Il était plein d'ardeur, passionné pour la gloire, et il donna des preuves de la plus brillante valeur à la célèbre bataille de Pydna, qui renversa le trône héréditaire d'Alexandre le Grand. Paul Emile, ne le voyant pas revenir après l'action, en conçut de vives alarmes; il craignait qu'entraîné par son peu d'expérience au milieu des ennemis, il n'eût été la victime de son courage. Tout le camp n'est pas plutôt instruit de l'inquiétude du consul, que les soldats, qui prenaient leur repas à l'entrée de la nuit, coururent avec des torches allumées, les uns à la tente du général, les autres devant les

retranchemens, pour chercher Scipion parmi ceux qui avaient péri les premiers. Un profond silence régnait dans le camp, et la plaine retentissait des cris de ceux qui appelaient Scipion, car dès son entrée dans le monde il s'était fait généralement admirer et chérir. Toutes les recherches étant inutiles, on le croyait perdu ou tué, lorsqu'il revint tout à coup de la poursuite des fuyards, avec trois ou quatre de ses camarades, couverts de sueur et du sang des ennemis. Tel fut le début dans la carrière des armes du jeune héros, qui devint si célèbre depuis par la destruction de Carthage et de Numance.

Tandis que Paul Emile réglait à Amphipolis les affaires de la Macédoine, le jeune Scipion, à qui l'âge ne permettait de prendre aucune part aux opérations politiques, se livrait à l'étude et à l'exercice de la chasse. Paul Emile, attentif à procurer à son fils des plaisirs honnêtes pour le détourner de ceux que la raison aurait pu condamner, le laissa goûter avec une liberté entière un exercice qui avait été en Macédoine l'amusement ordinaire des rois.

A son retour à Rome Scipion se lia étroitement avec l'historien Polybe, dont l'amitié lui fut depuis si utile et si honorable. Un jour qu'ils se trouvaient ensemble sans témoins, le jeune fils de Paul Emile, ouvrant son cœur à Polybe avec une sorte d'effusion, se plaignit de ce que dans les conversations, à table, il adressait toujours la parole de préférence à son frère aîné, au lieu de lui parler à lui même : « Je ne sens que trop, dit-il, » que cette indifférence pour moi vient de l'idée » où vous êtes, comme tant d'autres, que je suis » un jeune homme inappliqué, sans vocation, » sans goût pour les exercices du barreau, et en » un mot comme n'ayant aucun penchant pour » cultiver le beau talent de la parole. Mais com-

» ment m'y livrerais-je ? On me dit perpétuelle-
» ment que ce n'est point un orateur que l'on
» attend de la maison des Scipion, mais un gé-
» néral d'armée. Je vous l'avoue toutefois, pardon-
» nez ma franchise, votre indifférence est ce qui
» m'afflige le plus. Quand verrai-je, ajouta-t-il
» en prenant les mains de Polybe et les serrant
» dans les siennes, quand verrai-je cet heureux
» jour où, libre de tout autre engagement, et
» vivant avec moi en frère et en ami, vous vou-
» drez bien vous appliquer à me former l'esprit
» et le cœur ! C'est alors que je me croirai vrai-
» ment digne de mes ancêtres. » Polybe, charmé, attendri de voir éclater dans l'âme de ce jeune patricien de si nobles sentimens, le consola, le rassura, et s'attacha plus particulièrement à lui. De son côté Scipion ne pouvait plus le quitter, et trouvait un charme inexprimable dans sa conversation; il le respectait comme son père, et regardait comme une faveur insigne de pouvoir être formé par ses conseils. Polybe augmenta son éloignement et son aversion pour ces vains amusemens, pour ces plaisirs dangereux auxquels s'abandonnait la jeunesse de Rome, déjà déréglée et corrompue par les richesses et par le luxe. Toujours guidé par les sages conseils de Polybe, le fils adoptif de Scipion joignit à l'innocence des mœurs le plus louable désintéressement, et il en donna des preuves touchantes en faisant de sa fortune, dans plusieurs occasions, un généreux et noble usage. Devenu possesseur de la riche succession de sa tante Emilia, qui avait épousé Scipion l'Africain, il l'abandonna tout entière à sa mère Papiria, qui, n'ayant pas de quoi soutenir l'éclat de sa naissance, menait une vie obscure et retirée; cette libéralité, vraiment filiale, et très-peu commune à Rome dans un temps où l'on commençait à être esclave des richesses, honora

singulièrement le jeune Scipion dans l'esprit de ses concitoyens. Les dames romaines lui en surent un gré infini, et lui donnèrent des louanges qui lui servirent comme d'aiguillon pour suivre la route de la vertu. Le même esprit de désintéressement le dirigea deux ans après, lorsqu'à la mort de son père, Paul Emile, il céda à son frère Fabius sa part de la succession paternelle, voulant corriger ainsi l'inégalité des biens qui existait entre lui et son frère. Scipion abandonna aussi à ses sœurs tout ce qu'il avait donné à sa mère, et s'attira de nouveaux applaudissemens par cette action, qui témoignait assez sa grandeur d'âme et sa tendre amitié pour sa famille. Ce qui ajoutait surtout un nouveau prix à ses libéralités, c'était l'âge où il les faisait, et les manières gracieuses et obligeantes dont il savait les accompagner. Telles étaient, au milieu du dépérissement des mœurs romaines, les actions vertueuses et les rares qualités de Scipion.

Cependant les Espagnols, qui ne supportaient qu'avec impatience le joug des Romains, ayant fait éprouver plusieurs échecs aux légions qui servaient en Europe, aucun citoyen ne voulait plus s'enrôler, tant il y avait à Rome d'éloignement pour cette guerre longue et terrible.

Les tribuns du peuple augmentaient le désordre en protégeant ceux qui refusaient de s'enrôler. Le peuple assemblé ne cessait de déclamer contre la guerre d'Europe, et le sénat et les consuls étaient dans une grande perplexité, lorsque Scipion, à peine âgé de trente ans, se présenta au Forum, et demanda la permission de parler. On la lui accorda aussitôt, et il fit un discours si persuasif, que bientôt les citoyens marquèrent autant d'empressement pour s'enrôler qu'ils avaient fait paraître jusqu'alors de répugnance.

On ignore si le fils de Paul Emile servit en

Espagne en qualité de lieutenant du consul Licinius Lucullus, ou simplement comme tribun légionnaire; mais il est constant toutefois qu'à lui seul furent attribués les succès que les Romains obtinrent pendant la campagne qui suivit cet enrôlement extraordinaire. Au milieu de tous les excès, de toutes les barbaries dont se flétrissaient les Romains, Scipion s'acquit une réputation de clémence et de probité même parmi les ennemis de Rome; il signala sa rare valeur dans un combat singulier contre un Espagnol d'une taille gigantesque qui avait défié le plus hardi légionnaire, et il fut honoré de deux couronnes, l'une murale, et l'autre civique.

Lucullus l'envoya peu de temps après en mission en Numidie, pour demander à Masinissa quelques éléphans armés en guerre. Scipion arriva en Afrique au moment où les hostilités venaient de se renouveler entre le prince numide, allié de Rome, et les Carthaginois, dont une armée puissante avançait vers les frontières de la Numidie. De part et d'autre on se préparait à une action générale, lorsque Masinissa, instruit du débarquement de Scipion, fit partir ses deux fils et toute sa cavalerie pour aller le recevoir et pour l'escorter. Quoique le fils de Paul Emile ne fût petit-fils du vainqueur d'Annibal et du protecteur de Masinissa que par adoption, le seul nom de Scipion excita dans le cœur du vieux monarque numide, des sentimens d'affection et de reconnaissance. A peine fut-il arrivé au camp, que Masinissa courut l'embrasser avec les plus grands témoignages de tendresse; il ne put retenir ses larmes en parlant de son ancien bienfaiteur, Scipion l'Africain. Il accompagna partout le digne héritier de cet homme célèbre, l'instruisit des préparatifs qu'il avait faits pour la bataille du lendemain; puis il fit passer l'élite de ses troupes en revue devant

lui. Ce que le fils de Paul Emile admira le plus, ce fut le roi lui-même, qui, malgré son grand âge, montrait toujours la même vigueur, se tenait à cru sur son cheval, à la manière des Numides, et ne prenait pas d'autre nourriture que celle de ses propres soldats.

Rome n'ayant point encore rompu ouvertement avec Carthage, Scipion Emilien crut ne devoir prendre aucune part à l'engagement général qui allait avoir lieu. Dès le lendemain, au lever du soleil, il alla se placer sur une hauteur d'où il vit distinctement une des batailles les plus mémorables qui se soient données en Afrique; elle dura depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit; mais enfin les Carthaginois plièrent. Dans la suite Scipion avoua souvent qu'il avait assisté à bien des batailles, mais que nulle autre ne l'avait autant frappé que celle-ci, pendant laquelle, tranquille et de sang-froid, il avait vu plus de cent mille combattans en venir aux mains, et se disputer long-temps la victoire; comme il était très-versé dans la lecture d'Homère, il ajoutait qu'il n'avait jamais été donné qu'à Jupiter et à Neptune de jouir avant lui d'un pareil spectacle, lorsque l'un, du haut du mont Ida, et l'autre du sommet le plus plus élevé de l'île de Samothrace, avaient contemplé un combat à outrance entre les Grecs et les Troyens.

Cependant, comme la bataille n'avait pas été décisive, Emilien entreprit de négocier la paix entre les parties belligérantes; mais sa médiation n'ayant eu aucun succès, il partit pour l'Espagne avec les éléphans qu'il était venu demander à Masinissa.

De retour à Rome, il trouva que le sénat, excité par Caton le Censeur, avait résolu de commencer contre Carthage la troisième guerre punique; Scipion, à qui il était réservé de la terminer glo-

rieusement, s'embarqua aussitôt avec l'armée consulaire, dans laquelle il servait alors en qualité de tribun, et aborda en Afrique. Il ne tarda pas à se distinguer autant par sa prudence que par sa valeur: les consuls firent plusieurs fautes pour ne pas avoir voulu suivre ses avis. Leur attaque contre Carthage ne fut pas heureuse; une partie de la flotte romaine fut brûlée par les Carthaginois, et dans une sortie le camp des consuls aurait été forcé sans le courage de Scipion, qui, à la tête d'un corps de cavalerie, tomba brusquement sur les Carthaginois, qui se virent forcés de rentrer dans leur ville. Dans une occasion plus importante encore il sauva toute l'armée, assaillie avec fureur par les troupes d'Asdrubal. Tous les historiens conviennent que l'armée romaine était perdue sans ce jeune héros, qui renouvela l'exploit d'Horacius Coclès. A la tête d'un corps de trois cents chevaux, il soutint l'attaque de toutes les forces d'Asdrubal, et couvrit les légions dans leur retraite, pendant qu'elles passaient une rivière en présence de l'ennemi. Non content de cet exploit, il courut sauver un corps isolé qui était investi, et revint au camp au milieu des acclamations de l'armée. Les soldats qu'il venait de délivrer lui décernèrent la couronne de *gramen*, ou d'herbages cueillis sur les lieux témoins de sa valeur.

Ce trait et beaucoup d'autres encore acquirent tant de gloire à Scipion Emilien, que le sévère Caton, qui jusqu'alors n'avait loué personne, ne put fuser à cet illustre Romain les éloges qui lui étaient dus. Sa grande réputation lui avait attiré d'abord quelques atteintes de la malveillance et de la médiocrité jalouse; mais sa modestie et sa retenue changèrent bientôt l'envie en admiration, et quand le sénat envoya des députés au camp pour se faire rendre compte de l'état du siége, l'armée entière, soldats, officiers, géné-

raux, se réunit pour faire de la conduite de Scipion l'éloge le plus flatteur, et pour relever son mérite et ses hauts faits.

Masinissa, qui sentait sa fin approcher, fit prier Scipion de venir assister à ses derniers momens, pour assurer à ses enfans sa succession et le partage de ses états. Mais ce prince n'existait déjà plus quand Scipion arriva dans sa capitale. Désigné son exécuteur testamentaire et nommé tuteur de ses deux fils, qui devaient s'en rapporter à ce qu'il réglerait, Scipion montra dans cette commission délicate autant de prudence que d'équité.

La campagne suivante il fut chargé à plusieurs reprises, par le proconsul Manilius, qui commandait l'armée romaine en Afrique, d'intercepter les convois de l'ennemi et de ravager les campagnes, ce qui exigeait une grande activité. Scipion remporta plusieurs avantages, et prit un grand nombre de châteaux, entre autres Rezagua.

Dans une de ces expéditions il eut une conférence particulière avec Phaneas, général de la cavalerie carthaginoise, excellent officier, et il parvint à le décider à passer dans l'armée romaine avec un corps de deux mille deux cents chevaux. Le proconsul l'envoya à Rome avec Phaneas, et écrivit à cette occasion au sénat une lettre dans laquelle il avouait qu'il était redevable à Scipion de tous les succès qu'il avait obtenus pendant son commandement.

Le nouveau consul, Calpurnius Pisce, vint continuer le siége de Carthage, mais avec langueur, et la campagne se passa tout entière en opérations infructueuses, de sorte que les Carthaginois eurent le temps de se fortifier et d'intéresser les peuples et les rois dans leur querelle. Aussi à Rome commençait-on à craindre l'issue d'une guerre qui devenait de jour en jour plus douteuse.

Autant on blâmait les généraux qui la dirigeaient, autant on exaltait les qualités de Scipion, et Caton lui appliquait ce que dit Homère de Tirésias, comparé aux autres habitans de l'Élysée : « Seul il a » des sens et de la tête; les autres ne sont que » des ombres. » On assure même que peu de temps avant sa mort Caton prédit que la fameuse Carthage ne succomberait que lorsqu'elle serait assiégée par Scipion.

Il était venu à Rome pour demander l'édilité; mais à peine parut il dans l'assemblée du peuple, que son air, sa réputation, l'opinion universellement répandue que les dieux le destinaient pour terminer la troisième guerre punique, comme Scipion son père adoptif avait terminé la seconde, frappèrent tellement les esprits, qu'au lieu de l'édilité le peuple lui conféra la dignité consulaire; on fit en sa faveur une exception à la loi Villia, qui défendait d'accorder les faisceaux à un candidat au dessous de quarante-trois ans. Scipion n'en avait que trente sept, et le peuple, laissant dormir les lois, voulut même qu'il eût l'Afrique pour département, sans tirer avec son collègue les provinces au sort, comme c'était l'usage.

Il faisait des préparatifs de départ pour l'Afrique, lorsqu'un homme qui lui était attaché depuis long temps et qui lui faisait assidûment la cour, vint lui demander la place de commandant des pionniers de son armée, place très-lucrative chez les Romains; mais, sur le refus de Scipion, cet homme se retirait très mécontent : « Ne vous » étonnez pas, lui dit ce général, si vous n'ob- » tenez pas de moi l'emploi que vous sollicitez; » il y a long temps que je l'offre inutilement à un » homme qui, je pense, aurait à cœur le soin de » ma réputation. » Scipion n'ignorait pas, ainsi que le fait observer Cicéron à ce sujet, que les

gens en place sont responsables de la conduite de ceux qu'ils attachent à leur personne.

Le nouveau consul s'embarqua d'abord pour la Sicile, accompagné de l'historien Polybe, dont il ne pouvait se séparer, et de Lelius, fils de celui pour qui Scipion l'Africain avait eu tant d'affection. De la Sicile il fit voile pour sa destination, et arrivé à Utique, il apprit que trois mille cinq cents hommes de l'armée romaine étaient en péril devant Carthage ; aussitôt il vole au secours de ses compatriotes, et les ramène à bord de ses vaisseaux, après avoir repoussé les Carthaginois.

Mais il fallait avant tout rétablir la discipline parmi les troupes de la république : nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance ; le soldat ne songeait qu'à piller et à se plonger dans la débauche. Scipion fit de salutaires réformes, donnant lui-même l'exemple des vertus militaires. Il poussa ensuite le siége de Carthage avec vigueur, et attaqua d'abord la partie de la ville appelée Mégare, qui défendait l'approche de l'isthme au bord duquel s'élevait Carthage du côté de la mer. Il prit Mégare d'assaut, et, se voyant maître absolu de l'isthme, il brûla le camp que les ennemis avaient abandonné, en construisit un nouveau pour ses troupes, éleva du côté de Carthage un mur haut de douze pieds, flanqué de tours et de redoutes, occupant toute la largeur de l'isthme, bloqua ainsi Carthage par mer et par terre, et entreprit de fermer entièrement l'entrée de son port par une digue.

Mais le désespoir suggéra aux assiégés un projet dont l'exécution semblait impossible ; ils ouvrirent tout à coup une nouvelle entrée de l'autre côté du port, et parurent en mer avec une flotte nombreuse ; redoublant ensuite d'efforts et sur terre et sur mer, ils brûlèrent les machines des Romains, et rendirent inutiles toutes les tentatives

de blocus. Toutefois Scipion finit par se rendre maître d'une terrasse qui couvrait la ville du côté de la mer, et il termina ainsi sa première campagne.

Pendant l'hiver il attaqua Néphéris, place voisine de Carthage, et qui, par la voie de la mer, fournissait des vivres aux assiégés. Il s'en rendit maître après avoir forcé les retranchemens des ennemis, leur avoir tué soixante mille hommes et fait dix mille prisonniers. Le siége avait duré vingt deux jours, et aurait été encore plus long sans le secours d'un corps de cavalerie numide, que Gulussa, fils et successeur de Masinissa, avait amené à Scipion; dès lors Carthage fut investie et assiégée dans les formes.

L'année consulaire étant expirée, Scipion fut autorisé à garder, sous le titre de proconsul, le commandement de l'armée d'Afrique, jusqu'à ce qu'il eût couronné sa grande entreprise par un succès décisif. Dès le commencement du printemps il s'empara de l'une des portes de Carthage et de l'île de Cothon, située entre les deux ports. Il prit ensuite la résolution hardie de pénétrer dans la ville, et d'attaquer la citadelle appelée Byrsa, pour frapper Carthage au cœur. L'historien Polybe, qui marchait à ses côtés, lui conseilla de faire garnir les rues de chevaux de frise, afin qu'on ne pût l'attaquer par derrière: « Vous prenez » trop de précautions, Polybe, répondit le vail- » lant général; il n'y a rien à craindre dans une » ville remplie de confusion et déjà en notre » pouvoir. » Trois rues escarpées menaient à la citadelle; les maisons des deux côtés étaient fort hautes et remplies de Carthaginois qui accablaient les Romains de pierres et de traits. Scipion, en personne, à la tête d'un détachement d'élite, attaqua la première maison, et s'en empara l'épée à la main. Son exemple fut imité par ses officiers

et par ses soldats, qui allèrent de maison en maison en passant tous ceux qu'ils rencontraient au fil de l'épée. A mesure que les maisons étaient forcées des deux côtés de la rue, les Romains avançaient vers la citadelle, toujours en combattant; mais chaque pouce de terre leur était disputé par une armée carthaginoise; alors Scipion, au milieu des cris de plusieurs milliers de blessés et de mourans, fit mettre le feu au quartier de la ville qui joignait la citadelle. La terreur et l'effroi firent alors une telle impression sur les assiégés, qu'on vit d'abord vingt-cinq mille femmes et à peu près trente mille hommes sortir de Byrsa en suppliant, et venir se jeter aux pieds du proconsul, en demandant la vie pour toute faveur. Scipion la leur accorda, tant pour eux que pour tous ceux qui étaient renfermés dans la citadelle, à l'exception des déserteurs romains. Asdrubal eut la lâcheté d'abandonner les défenseurs de la citadelle, et de venir seul implorer la clémence de Scipion, pour qu'il pût servir d'ornement à son triomphe. Les déserteurs, retirés dans le temple d'Esculape et n'ayant plus d'espoir, s'ensevelirent dans les flammes, à l'exemple de la femme d'Asdrubal, qui s'y précipita après avoir poignardé ses deux enfans et exhalé des imprécations contre la lâcheté de son indigne époux. Tant d'horribles scènes arrachèrent des larmes à Scipion. Il resta quelque temps dans un triste silence, et le rompit pour réciter deux vers d'Homère dont voici le sens: « Il viendra un » temps où la ville sacrée de Troie et le belli- » queux Priam et son peuple périront. » Un profond soupir accompagna ces mots. Polybe, qui était toujours à ses côtés, lui demanda ce qu'il entendait par Troie et le peuple de Priam. Scipion, sans nommer Rome, marqua assez clairement qu'il craignait qu'un jour sa patrie n'eût le même sort que Troie et Carthage: « Les plus grands

» états, ajouta-t il, ont leurs périodes, après les-
» quels la fortune abaisse ceux qu'elle avait pris
» plaisir à élever. »

Le vainqueur abandonna toute la ville au pillage, à la réserve de l'or et de l'argent, des statues et des offrandes qui se trouvaient dans les établissemens publics et dans les temples. Il fit savoir en même temps aux différens peuples de la Sicile qu'ils étaient autorisés à venir chacun reconnaître et reprendre les tableaux et les statues que les Carthaginois avaient enlevés de leurs villes dans les guerres précédentes. Le fameux taureau de Phalaris fut rendu aux habitans d'Agrigente; Diane fut restituée aux habitans de Segeste, et Mercure aux Thydaritains.

Après avoir mis en vente une partie des dépouilles, Scipion fit de sévères défenses à toutes les personnes de sa suite de ne rien prendre ni de rien acheter de ce qui avait appartenu aux Carthaginois, tant il prenait soin d'écarter même de sa personne jusqu'au plus léger soupçon de vénalité. On voit par là que Scipion, constamment attaché aux anciennes maximes, regardait non seulement comme une honte et une infamie, mais encore comme une prévarication criminelle, de profiter du commandement pour s'enrichir.

Il fit porter une partie des dépouilles à bord d'une galère, qu'il envoya immédiatement à Rome, pour informer le sénat que Carthage était prise et la guerre d'Afrique terminée; il demandait en même temps d'autres instructions. Une nouvelle aussi importante causa une joie inexprimable à tous les citoyens de Rome, qui de leur propre mouvement coururent aux temples pour témoigner leur reconnaissance aux dieux. Après de mûres délibérations le sénat envoya ordre à Scipion de détruire Carthage. Le feu ayant été mis aux édifices de cette superbe capitale, dans tous

les quar à , l'incendie éclata de toutes parts av e tureur incroyable; il continua dix-sept jours avant que tout fût dévoré par les flammes ; ce qui suffit pour donner une idée de la grandeur prodigieuse de Carthage. Telle fut la fin déplorable d'une ville fameuse par sa puissance et par ses richesses, qui avait subsisté pendant sept cents ans, étendu son empire au loin, résisté pendant deux siècles à Rome, sa rivale, qui s'était vue à la veille de succomber elle-même dans cette lutte sanglante; d'une ville enfin qui n'avait été renversée qu'après avoir soutenu, dépouillée d'armes et de vaisseaux, toutes les misères d'un long siége.

Scipion ramena ses troupes à Rome, où il obtint à la fois le surnom glorieux de *second Africain* et un magnifique triomphe; on n'en avait jamais vu de si éclatant; ce n'étaient que statues, raretés, objets curieux et d'un prix inestimable, que les Carthaginois, pendant le cours de plusieurs siècles, avaient apportés en Afrique et accumulés à Carthage. Après ce beau triomphe, qui lui fut décerné l'an de Rome 606, et 146 avant J.-C., Scipion déposa au Capitole une urne remplie des cendres de Carthage, qu'il venait d'anéantir par le feu.

Sa gloire brillait sans tache, et il avait acquis, sans y prétendre, sur le peuple et sur le sénat, un ascendant qu'il ne devait qu'à ses exploits et à ses vertus. Après avoir été à la tête des armées, dans le tumulte des combats, dans la pompe des triomphes, ce grand homme vint goûter le repos de la vie privée au milieu de ses amis et dans le sein de sa famille. L'éducation excellente dont il avait été redevable aux soins de son illustre père, et les vastes connaissances qu'il avait acquises par ses rapports intimes avec Polybe, le mettaient en état de remplir les vides que lui laissaient les affaires publiques, et de soutenir, avec autant de

dignité que d'agrément, les loisirs de la vie privée. Scipion n'était pas d'ailleurs étranger aux belles-lettres; le loisir et la solitude avaient pour lui des charmes inexprimables. « Personne, dit l'histo-
» rien Paterculus, ne savait mieux que lui en-
» tremêler le repos et l'action, ni mettre à profit
» avec plus de délicatesse et de goût les vides que
» lui laissaient les affaires. Partagé entre les
» armes et les livres, entre les travaux militaires
» du camp et les occupations du cabinet, tantôt
» il fortifiait son corps par les habitudes de la
» guerre, tantôt il cultivait son esprit par l'étude
» des sciences. »

Le goût de Scipion était si sûr dans la culture des lettres, qu'à Rome c'était un bruit généralement répandu qu'il aidait, en société avec son ami Lelius, le poëte Térence dans la composition de ses pièces de théâtre, si remarquables par l'élégance et les grâces du style. Térence s'en fait honneur lui-même dans sa comédie des Adelphes.

Mais la gloire de Scipion devait s'étendre encore au delà de la carrière des armes. Trois ans après son premier triomphe il fit partie d'une fameuse ambassade que le sénat envoya en Orient et en Egypte; elle était composée de Mummius, de Metellus et de l'illustre fils de Paul Emile, trois des plus grands personnages de la république. Leurs instructions leur prescrivaient de passer en Syrie, alors en proie aux troubles et aux révoltes; de visiter la Grèce, l'Asie mineure, de voir dans quel état se trouvaient toutes ces contrées; d'examiner si l'on y observait les traités faits avec Rome, et de remédier à tous les désordres, à toutes les infractions. L'ambassade abordait d'abord à Alexandrie, où régnait Ptolémée Physcon, le plus cruel tyran qui ait souillé les contrées qu'arrose le Nil. Ce prince, l'effroi de ses sujets, reçut les envoyés romains avec une magnificence

extraordinaire : ceux-ci affectèrent la plus grande simplicité. Scipion, de tous les grands de Rome le plus puissant et le plus riche, ne parut dans la capitale de l'Egypte qu'avec une suite de six personnes, parmi lesquelles on remarquait le philosophe Panetius. « On comptait, dit Valère » Maxime, non ses domestiques, mais ses vic- » toires, et l'on estimait en lui non l'éclat de l'or » et de l'argent, mais ses vertus et ses qualités » personnelles. »

Pendant son séjour à Alexandrie le roi faisait servir à sa table tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus recherché ; mais Scipion ne touchait jamais qu'aux mets les plus simples et les plus communs, méprisant tout le reste : ses collègues s'efforçaient de l'imiter.

Quand il eut bien vu Alexandrie et réglé les affaires de l'ambassade, il remonta le Nil pour visiter Memphis et les autres parties de l'Egypte. Il connut par lui-même ou par d'exactes informations le grand nombre des villes et la multitude prodigieuse d'habitans que renfermait cette ancienne monarchie, la force que lui donnaient son heureuse situation et les avantages qu'elle devait à la fertilité de son territoire. Il trouva qu'il n'y manquait rien, pour la rendre formidable et florissante, qu'un prince qui eût à la fois des lumières et de la bonté ; mais Physcon, qui y régnait, dégradait et avilissait l'Egypte ; sa mollesse et son intempérance se manifestaient par la grosseur et la difformité de son ventre ; à peine pouvait-il porter cette masse enorme de chair, fruit de sa voracité et de sa gourmandise, et il ne paraissait jamais en public que sur un char. Toutefois il fit un effort pour accompagner Scipion : ce grand homme, se tournant vers Panetius, lui dit en souriant : « Les Alexandrins nous ont l'obligation » de voir marcher à pied leur roi. »

Ainsi, tandis que Physcon était un objet de mépris pour ses sujets, Scipion, visitant les curiosités d'Alexandrie, faisait, selon l'expression de Justin, l'admiration de toute la ville; *dum inspicit urbem, spectaculo Alexandrini fuit.*

Cette ambassade, ou plutôt cette mission politique, le fit connaître en Asie, et donna encore plus d'éclat à sa renommée.

Elevé à la censure peu de temps après son retour dans sa patrie, Scipion, dans l'exercice de cette magistrature délicate, eut à lutter contre les mauvaises mœurs et contre les abus de tous genres qui s'introduisaient dans la république; mais tout son zèle fut rendu inutile par la trop grande facilité de son collègue Mummius, dont le caractère de bonté dégénérait en faiblesse. Ainsi, pendant que Scipion examinait avec sévérité la conduite des sénateurs, des chevaliers, et même des principaux chefs du parti populaire; tandis qu'il usait de l'autorité de sa charge pour réprimer les vices, son collègue ne notait personne, ou mettait à couvert de la flétrissure tous ceux que notait Scipion. Ce grand homme s'en plaignit un jour en pleine assemblée du peuple: « J'aurais exercé la censure, » dit-il, d'une manière digne de la majesté de la » république, si l'on ne m'avait point donné de » collègue, ou si l'on m'en avait donné un. »

Il n'outrait pas toutefois la sévérité, et voici un fait qui ne laisse aucun doute à cet égard. Dans la revue des chevaliers, lorsque le tour de Licinius Sacerdos fut venu de se présenter devant les censeurs, Scipion dit à haute voix: « Je sais que Li» cinius s'est parjuré, et si quelqu'un veut l'accu» ser je servirai de témoin. » Personne ne s'étant présenté, Scipion, adressant la parole à Licinius, lui ordonna de passer, et ajouta: « Je ne vous noterai » point, pour qu'il ne soit pas dit que j'aie fait à » votre égard les fonctions d'accusateur, de juge

» et de témoin. » Ainsi ce grand homme, au jugement duquel s'en rapportaient le peuple romain et même les nations étrangères, ne croyait pas devoir s'en rapporter à lui seul lorsqu'il s'agissait de flétrir un citoyen.

Dans la clôture du lustre il était d'usage d'adresser une prière aux dieux pour leur demander d'augmenter la puissance du peuple romain. Lorsque le greffier lut cette formule Scipion, alors censeur, prit la parole, et dit : « Notre puissance » est assez grande ; tout ce que nous devons de- » mander aux dieux c'est qu'ils la conservent » dans le même état, » et sur-le-champ il fit réformer cette ancienne formule, qui resta depuis telle qu'il l'avait dictée.

L'Afrique avait été soumise par ses exploits ; mais plusieurs parties de l'Espagne opposaient encore aux armes romaines une résistance invincible. Des généraux mal habiles et rapaces augmentaient la confusion, le désordre, l'indiscipline, et aigrissaient de plus en plus un peuple généreux qui ne combattait que pour son indépendance. Deux nouveaux consuls, Sulpicius Galba et Aurelius Cotta, ayant manifesté tous deux un extrême désir d'aller commander en Espagne pour y amasser des richesses, il en resulta des débats violens qui partagèrent le senat. On attendait avec impatience l'avis de Scipion, à qui la gloire toute récente d'avoir detruit Carthage donnait une grande autorité : « Je pense, dit-il en parlant » des deux consuls, qu'ils doivent tous deux » être exclus, parce que l'un n'a rien, et qu'à » l'autre rien ne suffit. »

Fabius Emilianus fut prorogé dans le commandement de l'armée d'Espagne ; mais il éprouva plusieurs echecs de la part des Numantins, qui montraient contre Rome une haine invétérée, une ardeur indomptable. Ils avaient résisté

successivement à plusieurs armées consul
quoique leur territoire et leur puissance f
très-bornés. Il fallait, pour remedier à de si g
maux, un capitaine d'un mérite éprouvé
connu ; le destructeur de Carthage parut s
pable de terminer la guerre de Numance. S
présenté au champ de Mars pour sollici
charge de questeur en faveur de son n
le peuple, de son propre mouvement, le
ma lui-même consul. Ainsi, deux fois
élevé au consulat sans l'avoir demandé. Un
nombre de citoyens s'offrit pour aller servi
ses drapeaux ; mais le sénat déclara qu'il y
assez de soldats en Espagne, et qu'il n'y ma
qu'un général ; c'était pour prévenir en q
sorte la désertion de l'Italie, Rome ayant
leurs plusieurs guerres à soutenir à la fois. O
mit seulement à Scipion de tirer cinq mille
mes des villes d'Italie avec lesquelles il av
des relations, et de former en outre un esc
de cinq cents volontaires à cheval, qu'il
l'*Escadron des amis.*

Son premier soin à son arrivée en Es
fut d'introduire de sévères réformes dans l'a
qui, au milieu de tant de défaites, avait presqu
jours été dans l'oisiveté et dans la licence. P
ordre les soldats firent des marches pénil
prolongées avec leur équipement de guerre
leur provision de blé pour quinze ou vingt j
et chargés en outre de sept pieux. Quand
plaignirent de cette innovation Emilien le
qu'il fallait bien qu'ils eussent des palissades
prêtes pour fortifier le camp, jusqu'à ce
fussent capables de le défendre avec leurs
Il leur faisait aussi creuser des fossés, cons
des murs, et élever des ouvrages qu'il ruina
suite, ne se proposant d'autre but que d'e
cir ses soldats à la fatigue et au travail : « Qu

ıvrent de boue, disait-il, puisqu'ils craignent
ître couverts de sang. » Il assistait lui-même
s les travaux, et montrait une grande sévé-
Les généraux rigides, disait-il souvent, se
ıdent utiles à leurs armées, tandis que d'au-
s, par trop d'indulgence, ne sont utiles qu'aux
nemis. Le camp de ces derniers, ajoutait-il,
pire la gaieté, il est vrai; mais on y méprise
ordres du général : celui où l'on sacrifie tout
ı discipline a un air triste, mais on obéit,
le soldat est toujours prêt à tout entre-
ndre. » Aussi, dans cette première campagne,
ut se passa en marches et en contre-marches
nuelles, l'armée changea-t-elle de face.
rès avoir encore aguerri ses troupes par plu-
ı expéditions contre les peuples voisins de
ance, et qui s'étaient lignés avec cette ville,
on vint prendre ses quartiers d'hiver sur ce
oire. Ce fut là que le fameux Jugurtha, prince
de, alors allié des Romains, et le jeune Ma-
qui devait un jour le vaincre, firent tous
leurs premières armes. Scipion leur donnait
s deux de grands témoignages d'estime, ai-
à favoriser et à cultiver le mérite naissant.
s que la saison le permit il envoya des déta-
ens ravager les campagnes qui environnaient
ance; mais son dessein n'était pas de hasar-
es combats contre les défenseurs de cette ville
re, soit qu'il voulût épargner le sang romain,
u'il n'eût d'autre intention que d'amortir la
ité du courage des assiégés, ou de les domp-
r la famine. Située sur une hauteur escarpée,
ance, baignée par le Durius (Duero), offrait
l'enceinte de ses murailles des champs de
milles de circuit, propres à la culture; mais
mbre de ses habitans en état de porter les
ı ne s'élevait qu'à huit mille. Toutefois, mal-

gré leur petit nombre, ils prirent la généreuse résolution de se défendre contre soixante mille combattans, commandés par le destructeur de Carthage.

Lorsque la place fut investie Scipion partagea en deux corps sa nombreuse armée, composée de Romains et d'Espagnols, et commença lui-même à serrer la place. Les Numantins, alarmés d'un si formidable appareil, firent des ouvertures de paix; mais Scipion ayant exigé qu'ils livrassent leur ville, leurs armes et leurs personnes, ils résolurent de préférer une mort glorieuse à une honteuse servitude. Sortant alors de la ville en bon ordre, ils allèrent insulter les Romains dans leurs retranchemens, et leur présentèrent la bataille; mais Scipion, constamment attaché à son plan, la refusa, sans être ému par les provocations de l'ennemi ni par les murmures des légionnaires. Ce fut dans cette circonstance qu'on l'entendit répéter souvent avec éloge cette maxime de son père, Paul Emile : « Un habile général ne doit » jamais risquer une bataille à moins qu'il n'y » soit forcé, ou que la victoire soit presque cer- » taine. — Les Numantins, ajoutait Scipion, » n'agissent que par désespoir; aussi leur ruine » est-elle inévitable; les combattre ne serait autre » chose que leur donner le plaisir de répandre le » sang des Romains. »

Après avoir calmé par de sages discours la trop grande ardeur de ses troupes, il tira des lignes de circonvallation et de contrevallation autour de la place, entoura ses retranchemens d'un fossé et d'un rempart flanqué de tours d'espace en espace, et bâtit sur les deux rives du fleuve deux forts qui le rendirent maître de son cours; puis, ne donnant aucun relâche ni aux assiégés ni à ses troupes, et visitant tous les postes chaque jour,

il montra ce que peuvent l'activité et la vigilance dans un grand capitaine.

Pendant ce siége mémorable il vint à Scipion, de la part d'Attale, roi de Pergame, des présens considérables. C'était l'usage des généraux romains de profiter de ces tributs de la flatterie; mais Scipion, loin de suivre les maximes d'une basse avidité, voulut que les présens du roi de Pergame lui fussent remis en présence de toute l'armée, et, les faisant porter lui-même sur les registres des questeurs, il déclara qu'ils serviraient pour récompenser les soldats qui se distingueraient par leur bravoure dans cette guerre.

Si Numance eût été secourue, peut-être Scipion, malgré son habileté et sa vigilance, eût-il échoué dans cette grande entreprise; aussi jugea-t-il qu'il importait d'imprimer la terreur à toutes les villes qui se montraient disposées à porter du secours aux Numantins, et il fit en personne une expédition contre Lucia, dont la jeunesse, touchée du sort de Numance, venait de prendre les armes pour voler à la défense de cette ville; il traita la jeunesse de Lucia avec une rigueur excessive, et ne pardonna qu'aux vieillards, qui s'étaient opposés à ce mouvement.

Ainsi Numance, abandonnée à ses propres forces et serrée de toutes parts, fut bientôt réduite au desespoir et à la famine. Cinq députés s'étant presentés à Scipion pour obtenir de sa générosité une capitulation honorable, le proconsul se contenta de répondre : « Je n'écouterai » aucune proposition que lorsque vous m'aurez » livré votre ville, vos armes et vos personnes. »

A leur rentrée dans la ville les députés furent massacrés par les assiégés, qui, la rage dans le cœur, se précipitèrent en furieux sur les retranchemens des Romains; ils se seraient ouvert un

passage si le proconsul n'était pas accouru à la tête de vingt mille hommes de réserve. Ils parlèrent enfin de se rendre; mais cette résolution ne fut ni générale ni sincère. La plupart préférèrent la mort à la perte de la liberté; au lieu de mettre bas les armes, ils mirent le feu à leurs maisons, et s'entre-tuèrent ou périrent dans les flammes; de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour servir d'ornement au triomphe de Scipion; mais, selon Appien, un assez grand nombre se rendit à discrétion, et le vainqueur, après en avoir réservé cinquante pour son triomphe, vendit tous les autres, renversa Numance de fond en comble, et distribua aux peuples voisins les terres de cette ville infortunée, qui avait défait si souvent des armées consulaires.

Quoique isolée, abandonnée, elle avait arrêté long-temps les progrès de la puissance romaine. Sa conquête et sa destruction hâtèrent la soumission de toutes les parties de l'Espagne, et dès lors la peninsule entière parut supporter avec plus de résignation et de patience le gouvernement des Romains.

On peut dire même que Scipion semble avoir été appelé à détruire les deux villes qui s'étaient montrées les ennemies les plus dangereuses de Rome, et qu'il eut ainsi la gloire non seulement d'éteindre les guerres présentes, mais encore de prévenir celles qui pouvaient naître.

Scipion, de retour à Rome, obtint pour la seconde fois les honneurs du triomphe, l'an 128 avant J.-C., et reçut le surnom de *Numantin*, que le peuple ajouta dès lors à celui de second Africain, que Scipion portait depuis la destruction de Carthage.

La prise de Numance, qui terminait une guerre si honteuse pour le nom romain, mit le

comble a mili
Emile.

Mais nulle gloire, nuls ser rei at
ne mettaient un citoyen roma a
mations et des accusatio des tri
vu un exemple frappant la s
mier Scipion l'Africain; le la
même épreuve.

Pendant sa censure il avait manifesté l'intention de dégrader du rang de chevalier romain un certain Claudius Aselius, que l'opposition seule du second censeur garantit de la flétrissure qu'il avait méritée. Ce Claudius conserva un vif ressentiment contre Scipion, et, s'étant frayé la route du tribunat, il lui intenta une accusation devant le peuple. Sous quel prétexte? C'est ce que les monumens qui nous restent ne nous apprennent point; mais on sait que Scipion soutint dans cette circonstance son caractère de magnanimité. Il ne prit point le deuil, il ne parut point en suppliant, et même il se joua de son adversaire avec cet air de supériorité qui sied à un grand homme. L'affaire n'eut point de suite.

Mais Scipion perdit de sa popularité, de même que le premier Africain, lorsqu'il se vit forcé, pour ainsi dire, de se déclarer en faveur de la noblesse contre le parti populaire: c'était à l'époque désastreuse où les mouvemens excités par Tiberius, le premier des Gracques, n'avaient pu être arrêtés que par la violence et par le meurtre de ce célèbre tribun et de ses plus zélés partisans. Scipion avait épousé Sempronia, la sœur des Gracques; mais, malgré cette double alliance, la différence et l'émulation des partis, cette vive animosité qui divisait depuis long temps les patriciens et les plébéiens au sujet du partage des terres, avait toujours empêché qu'il y eût entre ces deux maisons une union sincère. Les Scipions

s'étaient déclarés, dans plus d'une contes
politique, ennemis de la famille Semproni
Gracques se plaignaient même que Scipion
lien ne vécût pas en bonne intelligence
Sempronia, sa femme, sous prétexte de s
rilité, et l'on soupçonnait généralement to
Scipions, qui s'étaient déclarés contre le
agraires de Tiberius, d'avoir contribué à la
de ce tribun.

Le peuple n'attendait qu'une occasion de l
ger, et était alors excité par Carbon, l'un de
éloquens orateurs de son temps, qui, après
frayé la route du tribunat, ne cessait de dé
le meurtre de Tiberius, et de proposer de
contraires à l'intérêt des grands. L'un de ce
jets de loi tendait à autoriser le peuple à pro
tribuns aussi long-temps qu'il le jugerai
venable : Scipion s'opposa fortement à l'
tion de cette loi populaire, et eut même à
jet des altercations très-vives avec Carbon.
ce tribun revenait toujours sur le meurtre
berius, et, dans une discussion véhémen
demanda insidieusement à Scipion ce qu'il p
de cette mort; il espérait en retirer une ré
favorable à ses vues, Scipion étant beau-frè
Gracques, ou peut-être, soupçonnant ce qu
pondrait, ne cherchait-il qu'à le rendre od
la multitude.

Quoi qu'il en soit, Scipion était au-dessus d
et l'autre de ces considérations; il s'était mêm
déclaré ouvertement au sujet de ces trouble
qu'il était encore devant Numance. Là, a
nant la nouvelle de la mort de Tiberius, il
prononcé à haute voix un vers d'Homère
le sens est : « Périsse comme lui quiconque
tera ses actions! » Le vainqueur de Numar
démentit point en présence du peuple de
son premier jugement, et répondit à l'inter

tion de Carbon que si Tiberius avait semé en effet la di orde dans la république, il le croyait justement puni. A cette réponse ferme, le tribun excita le peuple à insulter le personnage le plus respectable qu'il y eût dans Rome, et Scipion, ce qui n'était jamais arrivé, fut interrompu par des murmures et par des vociférations; mais, prenant cet air d'autorité que donne la supériorité du mérite, il imposa silence à cette vile populace : « Taisez-» vous, lui dit-il d'un ton de maître, vous dont » l'Italie est la marâtre et non la mère. » Ce ton impérieux ayant excité de nouveaux cris parmi la multitude, Scipion, loin de céder, s'écria avec plus de fierté encore : « Misérables! que seriez-» vous sans mon père Paul-Emile et sans moi! » Vous seriez les esclaves de vos ennemis. Je vous » ai ramenés chargés de chaînes, et maintenant, » que vous n'en portez plus, vous prétendez m'in-» timider! N'espérez pas y réussir. » Ces mots, prononcés avec l'assurance que donne l'habitude du commandement, réduisirent la multitude au silence; mais de ce moment la faveur de Scipion auprès du peuple diminua, et ne fit plus que décliner jusqu'à sa mort.

Après cette indigne scène le vainqueur de l'Afrique et de l'Espagne se retira avec son ami Lelius dans sa maison de campagne de Gayette. Là, échappé au tumulte des camps et aux intrigues du Forum, il respirait en liberté, consolé par un ami fidèle qui devait à sa probité et à sa prudence le surnom de Sage. C'était une chose admirable sans doute que de voir ces deux amis, dépouillant l'appareil des grandeurs et des charges publiques, se réfugier pour ainsi dire au sein d'une maison de campagne modeste, et y montrer constamment une candeur, une simplicité de mœurs dignes des premiers siècles de Rome. Là, sous les auspices de l'amitié, ils goûtaient les mêmes plaisirs innocens qui les

avaient divertis pendant leur enfance ; souvent on les voyait se promener sur le bord de la mer, et ramasser à l'envi des coquillages ou de petites pierres plates pour les faire glisser sur la surface de l'eau. Mais les douceurs de la campagne et de la vie privée ne pouvaient être qu'une compensation éphémère pour un personnage tel que Scipion, revêtu si souvent des dignités les plus honorables de la république, et pour qui l'amour du bien public était une vertu et une passion ; c'était toujours à regret qu'il abandonnait sa solitude champêtre pour rentrer à Rome, où les affaires de l'état réclamaient si souvent sa présence.

A cette époque les lois agraires de Tiberius Gracchus étaient la cause et le prétexte de nouveaux déchiremens, et n'ayant point été abrogées, Caïus Gracchus croyait son honneur engagé à faire exécuter des lois dont la promulgation avait coûté la vie à son frère. Il s'était associé Fulvius Flaccus et le tribun Carbon, et les avait fait nommer avec lui triumvirs pour le partage des terres. Il s'agissait de déposséder tous les détenteurs des terres au delà de cinq cents arpens, qui par là se trouvaient dans le cas prévu par la loi Licinia ; mais il n'y avait presque pas de grands dans Rome, et même dans le reste de l'Italie, qui n'en possédassent une plus grande quantité. Les triumvirs, chargés de veiller à l'exécution de la loi, cherchaient par des déclamations continuelles à aigrir le peuple contre les riches ; d'un autre côté les alliés de la république se plaignaient de l'injustice des triumvirs, qui, dans la distribution des terres, se montraient plus favorables aux habitans de Rome qu'à ceux des provinces dont ils n'avaient pas besoin de captiver les suffrages. Scipion, choqué de tant de partialité, prit ces derniers sous sa protection. Consternés et réduits au désespoir par les recherches des triumvirs, les citoyens des provinces et

s alliés ve foule à Rome pour implorer
ppui de S comme étant le personnage le
us en crédit dans l'état et le plus zélé pour le
en public, circonstance si bien indiquée dans
fragment du prince des orateurs, qui nous a
é conservé sous le nom de *songe de Scipion*. Le
emier Africain en personne est censé appa-
ître à son petit-fils adoptif, pour lui adresser le
secours suivant : « A votre retour de Numance
vous trouverez la république dans un trouble
affreux, causé par mon petit-fils Tiberius Grac-
chus. C'est là surtout, mon cher Africain, qu'il
faudra faire usage de vos lumières, de votre
courage et de votre prudence, pour garantir
votre patrie des plus grands maux. Rome n'at-
tendra de secours que de votre personne. Le
sénat, tous les gens de bien, les Latins et les
alliés auront les yeux fixés sur vous; on vous
regardera comme l'unique appui de vos conci-
toyens. En un mot, si vous pouvez vous dérober
aux mains impies de vos proches, il faut que,
revêtu de la souveraine autorité de dictateur,
vous rétablissiez le bon ordre dans la répu-
blique. »

Tel était en effet le dessein du sénat, telles
aient aussi les vues de Scipion; mais, malgré
ut son crédit, il n'osa pas d'abord se commettre
ec le peuple, ni attaquer directement les lois des
racques, ses beaux-frères; il prit un tour plus
roit pour en éluder au moins l'exécution. Dans
ne assemblée générale il représenta avec beau-
up d'art que les triumvirs chargés du partage
s terres n'avaient été nommés que pour exa-
iner s'il y avait des citoyens qui, au préjudice des
is, en possédassent plus de cinq cents arpens,
n de distribuer l'excédent aux citoyens pauvres;
ne là se bornaient leur commission et leurs pou-
irs. Il ajouta qu'avant de procéder à cet exa-

men si important il fallait connaître les limites fixes et constantes de chaque héritage ; mais que les propriétaires ayant différentes prétentions au sujet de ces limites, la connaissance et le jugement de toutes les affaires qui en dérivaient demandaient d'autres juges, ou du moins une commission plus étendue.

La proposition ayant passé à la pluralité des suffrages, Scipion eut le crédit d'enlever cette partie de la commission des mains des triumvirs, et il la fit décerner à Tuditanus, alors consul, qui, sous une apparence d'impartialité, cachait un dévouement entier aux ordres du sénat et aux intérêts des grands. Ce magistrat, pour éblouir le peuple, vaqua d'abord avec beaucoup d'application à l'examen des prétentions de chaque particulier ; mais ayant quitté Rome brusquement, sous prétexte d'aller en Illyrie, son département, pour y appaiser quelques troubles, son absence suspendit la fonction des triumvirs, qui ne pardonnèrent point à Scipion d'avoir fait échouer leur dessein et paralyser leur autorité.

Le peuple, qui vit ses espérances trompées, s'emporta vivement contre Scipion, et lui reprocha dans les assemblées de s'opposer à l'établissement des lois agraires, et de trahir, pour le sénat et pour les grands, l'universalité des citoyens, auxquels il devait toute sa gloire, après en avoir reçu deux consulats consécutifs, malgré toutes les lois, et même malgré le sénat et les grands.

Les trois commissaires qui avaient excité eux-mêmes la malveillance du peuple répandirent le bruit qu'on se préparait à abroger la loi par la voie des armes. Caïus Gracchus alla jusqu'à dire dans l'assemblée du peuple, en parlant de son beau-frère Scipion, *qu'il fallait se défaire du tyran.* « Les ennemis de la patrie, répondit ce grand » homme, ont raison de souhaiter ma mort, car

ils savent bien que Rome ne peut pas périr tant que Scipion vivra, ni Scipion vivre si Rome venait à périr. »

Il était visible que les triumvirs et le peuple redoutaient de voir déférer la dictature à Scipion, et se montraient résolus de s'y opposer même par des moyens violens. Dans une autre assemblée du peuple, Flaccus, homme violent et emporté, le plus insolent des triumvirs, se répandit en invectives contre Scipion, sans garder aucune mesure, allant même lui faire des menaces et l'accusant de briguer la dictature, dans l'intention de ne la point abdiquer et de se faire roi sous un autre nom. C'était louer Scipion à la haine du peuple et provoquer contre lui le meurtre et l'assassinat. Scipion, voyant qu'on tramait contre sa vie, ne put s'empêcher de s'en plaindre et de dire qu'il était bien mal récompensé de ses services par des citoyens ingrats et méchans.

Mais le zèle des grands croissait pour lui dans la même proportion que la haine du peuple, et l'on peut dire que ce jour fut le plus beau de sa vie. Au sortir de l'assemblée le sénat en corps, les alliés du peuple romain, les Latins et un grand nombre de citoyens de Rome le reconduisirent en foule jusque chez lui, et comme en triomphe. Ils ne se doutaient pas qu'ils lui rendaient par avance les honneurs funèbres; le lendemain il fut trouvé mort dans son lit, avec les traces d'un trépas qui n'était point naturel.

Les premiers soupçons tombèrent sur Flaccus, qui la veille l'avait menacé du ressentiment du peuple; mais d'autres soutenaient avec plus de vraisemblance qu'un coup si hardi ne pouvait venir que d'une main plus proche, et en effet cet attentat fut universellement regardé comme l'ouvrage de la faction des Gracques. En recueillant tous les témoignages de l'histoire on trouve que

Sempronia, femme de Scipion, excitée par la célèbre Cornélie, sa mère, et par son frère Caïus, devint elle-même l'instrument d'un crime qu'on lui avait représenté comme devant la débarrasser d'un ennemi de sa maison et d'un mari qui la méprisait, et que ce fut elle qui empoisonna Scipion, ou du moins qui introduisit la nuit dans sa chambre les meurtriers qui lui arrachèrent la vie. Paterculus dit positivement que son cou paraissait empreint des marques de la violence qu'on lui avait faite. La précaution inusitée de porter la tête voilée au tombeau parut une preuve que l'on craignait les regards des curieux.

Mais les auteurs du meurtre semèrent le bruit que Scipion, désespérant d'obtenir ce qu'il avait promis aux alliés, s'était donné lui-même la mort.

Dans la crainte que Caïus Gracchus ne fût trouvé complice d'un attentat si lâche et si infâme, le peuple ne souffrit pas qu'on fît aucune information sur la mort de ce grand homme, circonstance qui ne fit qu'augmenter les soupçons et exciter les plaintes des gens de bien. On ne lui fit pas non plus de funérailles publiques, c'est-à-dire aux frais du gouvernement; mais les regrets vifs et sincères des citoyens les plus distingués dans tous les ordres de l'état, qui accompagnèrent son convoi, lui en tinrent lieu, et firent ressortir encore plus l'ingratitude du peuple.

Ainsi mourut, à l'âge de cinquante-six ans, ce héros, dont les talens et les exploits égalèrent tellement ceux du premier Africain, que Rome même ne sut à qui donner la préférence. Ils furent également illustres en courage et en honneurs, et grands en habileté et en sagesse. A la honte éternelle de leur patrie, l'un finit ses jours dans une espèce d'exil, et l'autre périt de mort violente au milieu même de ses concitoyens.

Quand Metellus Macedonicus, son rival en gloire,

apprit sa mort, il en témoigna une vive douleur, et, se tournant vers ses deux fils, « Allez, leur » dit-il, allez assister aux funérailles du plus » grand homme que la république ait jamais pro- » duit ; vous ne verrez jamais son égal. »

Ce fut Quintus Fabius Maximus, son neveu, qui fit son oraison funèbre. Cicéron en a conservé ce trait remarquable : « Remercions les dieux, » dit l'orateur, de ce qu'il a fait naître Scipion » dans Rome, car c'était de nécessité infaillible » que l'empire du monde suivît la destinée de ce » grand homme, et appartînt à la ville dont il » aurait été citoyen. »

Scipion Emilien possédait les richesses nécessaire aux patriciens d'une puissante république ; mais il était éloigné de ce goût de dépense et de faste qui accompagne ordinairement l'opulence. On a remarqué que jamais il n'acheta rien, que jamais il ne bâtit aucune maison ni aucun édifice.

A sa mort on ne trouva chez lui que cinquante marcs d'argenterie et quelques ouvrages d'or du poids de quatre marcs, simplicité bien honorable dans un général qui aurait pu s'enrichir des dépouilles de Carthage.

Discours, actions, sentimens, on ne vit rien en lui que de louable pendant le cours de toute sa vie. A la fois soldat et capitaine, il se distingua également dans les emplois subalternes et dans le commandement en chef. Au courage intrépide, à la grandeur des vues, il joignait une fermeté rare pour le maintien de la discipline, qualité qui contribua encore plus à ses victoires que la force même des armes. Il sut combattre et vaincre sans tirer l'épée.

Pénétré de l'amour de la patrie, toujours attaché au bien public, il fit preuve de lumières supérieures, de constance, de grandeur d'âme, de mépris pour les plus grands dangers, et enfin, prêt

à rétablir l'ordre dans la république en dé
factieux, il trouva dans Rome même la m
l'avait épargné dans les hasards de la guer

Dans sa conduite privée il fut libéral, l
sant, bon fils, bon parent, bon ami, do
faiblesse, ferme sans austérité. Il cultiva l
de la nature par l'étude des belles connais
et il aima les lettres avec passion. Il avai
Xénophon une prédilection particulière;
son auteur favori, parce qu'il y trouvait, ta
la morale que pour la guerre, instructi
lide et délassement agréable. A l'avantag
préciable qu'il retira de l'étude des belles
il ajouta celui que donne le don et le taler
parole, si nécessaire dans une république
affaires de l'univers se décidaient par les d
tions du sénat et du peuple. Cicéron, si b
en fait d'éloquence, caractérise celle de
Emilien par des traits tout à fait convenab
aussi grand homme, la majesté, l'auto
force des pensées, la noblesse et l'élévat
sentimens; on y sentait, dit-il, un chef q
nait le ton au peuple au lieu de le recevoir

Scipion rassemblait donc en lui seul to
qualités, toutes les vertus qui constituent l
capitaine, l'homme d'état et l'homme d
mais, ce qui est peut-être unique, c'est que
une si belle vie, l'histoire ne remarque
tache; elle loue Scipion Emilien sans auc
ception. Ce grand homme n'eut point d'
il laissa son héritage à son neveu Quintus
Maximus.

CATON D'UTIQUE.

La famille des Caton devait son illustration et sa loire à Caton surnommé *le Censeur*, qui fut le isaïeul de Caton d'Utique, si célèbre par ses ertus rigides, et dont nous allons écrire la vie vec toute l'impartialité que réclame ce morceau e biographie et d'histoire.

Caton naquit l'an de Rome 660, et resta de onne heure orphelin de père et de mère avec son ère Cepion et sa sœur Porcia. On les éleva dans a maison de Livius Drusus, leur oncle maternel. Dès son enfance Caton montra dans les traits de on visage, dans le son de sa voix et jusque dans es yeux, un caractère ferme, une âme constante t inflexible. Intraitable envers ceux qui le flataient, il se montrait encore plus sévère pour es personnes qui cherchaient à l'intimider, ou le dompter par la force. Rarement la gaieté du ourire paraissait sur sa figure; il ne s'abandonnait pas à la colère, mais, une fois irrité, on ne parvenait à l'appaiser que difficilement. Du reste, l obéissait à son gouverneur Sarpedon, homme age et instruit, dont les soins se portèrent surout à former son esprit et son cœur. Caton avait a conception lente et n'apprenait qu'avec beaucoup d'application et de peine; mais il retenait ce u'il avait une fois compris, car sa mémoire était ûre, et sa lenteur ne venait que de la difficulté u'il avait de croire ses maîtres, à qui il demandait raison de tout.

Plutarque nous a transcrit deux traits d'autant plus caractéristiques sur la constance intrépide de Caton, qu'ils se rapportent à son enfance, ou du moins à sa première jeunesse. Un député des alliés de Rome, nommé Pompedius, vint dans cette capitale solliciter pour ses concitoyens le droit de bourgeoisie. Lié avec l'oncle de Caton, chez lequel il recevait la plus bienveillante hospitalité, il demanda un jour à cet enfant sérieux et penseur s'il intercéderait pour les alliés auprès de son oncle. Caton, sans rien répondre, fit connaître qu'il rejetait sa demande; alors Pompedius, l'élevant dans ses bras et le tenant suspendu hors de la fenêtre, le menaça, s'il se refusait de rien promettre, de le laisser tomber dans la rue; mais Caton ne donna aucun signe d'étonnement ni de crainte. « Quel bonheur pour l'Italie, dit Pompedius en le remettant à terre, d'avoir un tel » enfant! S'il était en âge d'entrer au sénat, je ne » crois pas que nous eussions un seul suffrage. »

Le père de Caton avait été l'ami particulier de Sylla, et ce dictateur, maître de Rome, faisait souvent venir chez lui le jeune Caton, ainsi que son frère. Un jour Caton, qui avait alors quatorze ans, témoigna son horreur des cruautés de Sylla, dont il était témoin, et, tirant à part son gouverneur, il lui demanda pourquoi l'on n'avait pas encore tué cet homme sanguinaire. « C'est, lui répondit » Sarpedon, parce qu'on le craint encore plus » qu'on ne le hait. — Que ne me donniez-vous » donc une épée, répliqua le jeune Romain, j'au» rais, en le tuant, délivré ma patrie de l'escla» vage. » Depuis on le garda pour ainsi dire à vue, dans la crainte qu'il ne se portât à quelque entreprise téméraire.

Nommé prêtre d'Apollon, il se sépara de son frère, qu'il chérissait, et prit sa part du patrimoine,

sans changer son genre de vie, qui fut encore plus austère. Il fit sa principale étude de la morale et de la politique sous Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et se forma aussi à l'éloquence, sans pourtant s'exercer à déclamer publiquement dans les écoles. « Caton, l'on blâme son silence, lui dit » à ce sujet un de ses camarades.—Je m'en con- » sole, répondit-il, puisqu'on ne blâme pas ma » conduite. Je parlerai quand je saurai dire des » choses utiles. »

Son premier essai à la tribune aux harangues eut un succès complet. Il voulait s'opposer au déplacement de la colonne de Caton le Censeur dans la basilique de Porcia, et il gagna sa cause sur les tribuns. Rien dans son discours ne se ressentit de sa jeunesse ; il était serré, plein de force et de sens. Caton se renferma ensuite dans le silence et dans ses occupations ordinaires. Il voulut aussi endurcir son corps, l'accoutumer à supporter les fatigues, les chaleurs, les frimas, et il voyageait à pied en toute saison. En général, il était persuadé que les mœurs s'étaient tellement corrompues et avaient besoin d'une si grande réforme, que pour l'opérer il fallait tenir une route diamétralement opposée à celle que suivait la jeunesse de Rome. Un de ses cousins lui ayant laissé une succession aussi considérable que son patrimoine, il la vendit, et prêta sans intérêt l'argent qu'il en tira ; souvent même il donnait à ses amis ses terres et ses esclaves pour les engager au public et se rendait lui-même leur caution.

Ce fut sous Cellius qu'il fit ses premières armes, en qualité de volontaire, dans la guerre des esclaves, appelée aussi la guerre de Spartacus. Au milieu de la mollesse et du luxe qui régnaient dans l'armée, il fit éclater un tel amour de l'ordre et de la discipline, tant de valeur et de prudence, que son général lui décerna les prix et les honneurs dont

on récompensait le courage; mais il les refusa en disant qu'il ne les avait pas mérités.

Nommé tribun des soldats et envoyé en Macédoine auprès du préteur Rubrius, il mena à sa suite quinze esclaves, deux affranchis et quatre de ses amis, qui voyageaient à cheval tandis qu'il marchait toujours à pied et s'entretenait alternativement avec eux. A son arrivée au camp le général lui donna une légion à commander. Son ambition fut de rendre tous ses soldats semblables à lui-même; il sut allier avec succès les récompenses et les châtimens pour discipliner et pour instruire ses soldats. Il faisait le premier ce qu'il recommandait aux autres, et dans sa manière de vivre, de se vêtir, de voyager, il se rapprochait bien plus des soldats que des généraux. Il profita de deux mois de congé que lui accordait la loi pour aller trouver à Pergame le philosophe Artémidore, très-versé dans la doctrine des stoïciens. Caton trouvait dans la rigidité du stoïcisme de l'analogie avec la fermeté, je dirai presque avec l'inflexibilité de son caractère; comme il voulait encore se livrer tout entier à l'étude de cette doctrine fameuse, il mettait un grand intérêt à s'attacher Artémidore; mais ce philosophe s'était constamment refusé aux sollicitations des plus grands généraux d'armée, et même de plusieurs rois qui avaient voulu l'attirer près de leur personne. Arrivé à Pergame, Caton combattit si bien ses motifs de refus, qu'Artémidore, vaincu par ses pressantes sollicitations, se détermina à le suivre. Caton l'emmena dans son camp, ravi de joie d'une conquête qu'il devait plus à l'estime et à la persuasion qu'à la séduction et à la violence.

Il était encore à l'armée lorsqu'il apprit que Cépion, son frère, était tombé malade dans une ville de la Thrace. Sans être arrêté par aucun obstacle, il s'embarque à Thessalonique, manque d'être submergé dans une tempête, et arrive à Ænus au

moment où son frère venait de mourir. Il donna les marques de la douleur la plus vive, fit pour les funérailles des dépenses extraordinaires, et éleva à son frère un tombeau de marbre qui lui coûta 40,000 francs. Institué héritier avec la fille de Cépion, il ne porta en compte aucune des dépenses qu'il venait de faire pour le tombeau et pour les funérailles.

A l'expiration de sa charge de tribun légionnaire, il reçut en quittant l'armée des témoignages sincères de regrets de la part de tous les soldats qui l'embrassaient étroitement et qui lui prodiguaient des louanges. Avant de retourner à Rome pour s'y occuper des affaires publiques il voulut parcourir l'Asie; sa manière de voyager était simple et modeste. En arrivant à Ephèse il alla saluer Pompée, qui lui était supérieur en dignité et en âge, et qui commandait alors la plus puissante armée de la république. A peine Pompée l'eut-il aperçu, qu'au lieu de l'attendre sur son siége il se leva, le traita comme un des plus grands personnages de Rome, le prit par la main, l'embrassa, loua sa vertu en sa présence, et en fit [illegible] de plus grands éloges quand il se fut retiré. [illegible] moment tous les yeux se tournèrent vers Caton, tout le monde s'occupa de lui, et sa réputation s'étendit dans l'Asie entière. Dejotarus, roi de Galatie, qui était d'un âge fort avancé, le fit prier de venir à sa cour; il voulait lui recommander ses enfans et toute sa famille. Ce prince lui envoya de riches présens dès qu'il le sut arrivé dans son palais; mais Caton en fut tellement blessé, qu'il n'y passa qu'une nuit. Le lendemain il repartit à la hâte, renvoyant à Dejotarus tous ses présens, et ne permettant à aucune personne de sa suite d'en recevoir.

De retour à Rome, il passa tout son temps ou dans sa maison, à s'entretenir avec Artémidore,

ou au Forum, pour rendre service à ses amis. Lorsqu'il fut en âge de briguer la questure, cet âge était fixé à vingt-trois ans, il ne voulut se mettre sur les rangs qu'après avoir lu toutes les lois, tous les réglemens relatifs à cette magistrature, et s'être mis au fait de tous les droits de questeur. Aussi, dès qu'il fut nommé, réprima-t-il une foule d'abus et de fraudes, et fit-il de grandes réformes parmi les officiers et les greffiers du trésor public. Plusieurs exemples de sévérité soumirent les greffiers aux questeurs, dont ils avaient usurpé insensiblement les prérogatives et les pouvoirs. On peut dire qu'il rappela cette charge à toute la sévérité de son institution, et qu'il lui donna même la dignité du consulat. Il avait trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor public, et du trésor aux particuliers; il fit cesser en même temps cette double injustice. Il parvint aussi à faire punir les sicaires que Sylla avait employés à égorger les citoyens.

Le peuple conçut alors une grande estime pour Caton; il admira son infatigable activité dans toutes les fonctions de son emploi. Il était toujours le premier à la chambre du trésor, et n'en sortait que le dernier. Il ne manquait jamais aucune assemblée, soit du peuple, soit du sénat, et ne se dissimulait pas combien l'état de la république exigeait de zèle et de surveillance de la part des bons citoyens. Il sentait qu'il vivait dans un temps où Rome ne conservait plus qu'une ombre et un souvenir de son ancienne dignité; il y trouvait des vices à combattre, et une lutte à soutenir contre des hommes corrompus qui voulaient élever sur la ruine des lois et de la liberté une autorité tyrannique. Les vieilles institutions, si long-temps respectées, n'étaient plus que de vains simulacres dont on se jouait impunément.

Un jour s'étant élevé avec force contre Clodius, ce démagogue séditieux qui jetait des semences de

troubles dans la république, Cicéron lui en fit des remerciemens. « C'est Rome, lui dit Caton, que » vous devez remercier, car dans toutes les affaires » du gouvernement ce sont ses intérêts seuls que » j'ai en vue. »

Il acquit par là une grande considération, et sa vertu fut reconnue si universellement, que son nom devint celui de la probité même.

Caton seconda Cicéron de tout son pouvoir dans plusieurs affaires difficiles qu'il eut à soutenir pendant son consulat, et il l'aida surtout à terminer glorieusement la grande affaire de la découverte de la conjuration de Catilina. Lorsqu'on délibéra au sénat sur le supplice à infliger aux coupables, Jules César fit à la louange de la clémence une harangue qui est parvenue jusqu'à nous, et qu'on regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence politique. Cette harangue fit une si forte impression sur l'assemblée, que la plupart des sénateurs rétractèrent leur premier avis, tendant à la peine de mort; mais Caton dépeignit avec de si vives couleurs le dessein terrible des conjurés, il démontra si clairement que la clémence tant vantée par César était incompatible avec la sûreté de l'état, que tous les sénateurs revinrent à leur premier sentiment; les conjurés furent condamnés à mort et exécutés.

Les affaires publiques lui laissant dès lors quelque loisir, il fit provision de livres, emmena avec lui quelques philosophes, et se rendit en Lucanie, où il avait des terres dont le séjour était agréable. Mais, instruit que Metellus, créature de Pompée, briguait le tribunat, il revint à Rome dans le seul motif de traverser les desseins ambitieux de Pompée; il accourut au Forum, demanda pour lui-même le tribunat, et l'obtint. Ce fut alors que César et Caton se trouvèrent en charge en même temps, l'un en qualité de prêteur, l'autre de tribun. La diversité de caractère et de principes,

qui les avait déjà mis en opposition, particulièrement dans la délibération sur le supplice des adhérens de Catilina, les porta à une dissension violente qui ne fit que s'accoître dans la suite. Jamais en effet deux hommes avec de si grands talens ne furent plus opposés de maximes et de conduite; c'est ce que fait ressortir d'une manière si ingenieuse et si remarquable l'historien Salluste dans son parallèle de Caton et de Jules César. Quoiqu'il ait flatté le portrait de César, son bienfaiteur, il a été juste toutefois à l'égard de Caton. L'un, dit-il, était la ressource des malheureux, l'autre le fléau des méchans. C'est par la sévérité et par l'innocence de ses mœurs, ajouta-t-il, que Caton avait acquis une réputation si éclatante. Il ne se proposait pas de l'emporter sur les riches par ses richesses, ni sur les factieux par l'esprit de faction et de cabale, mais il le disputait aux plus courageux par la magnanimité, aux plus modestes par la retenue, aux plus irréprochables par le désintéressement et l'intégrité; il cherchait plus à être homme de bien qu'à le paraître, et par cette conduite moins il courait après la gloire, plus elle semblait le chercher. Ce portrait de Caton, par un ami et un protégé de César, ne peut être suspect aux yeux de la postérité.

Entré en charge comme tribun, aucune considération particulière ne put faire fléchir Caton. Il déclara en plein sénat, malgré le crédit de Pompée, ligué dès lors avec César, qu'il ne souffrirait pas que Pompée entrât avec son armée dans Rome, et il fit voir que c'était un piége pour investir Pompée de l'autorité absolue. Ayant eu à lutter dans cette circonstance et contre César et contre Metellus, sa créature, il se présenta avec intrépidité à l'assemblée du peuple, et s'écria, en voyant Metellus environné de sicaires : « O homme audacieux et » lâche, qui, contre un homme nu et sans armes,

» as rassemblé tant de gens armés ! » S'avançant d'un pas ferme, il demeura ensuite immobile, exposé à une grêle de pierres et de batons que les factieux faisaient pleuvoir sur lui de tous côtés. Son intrépidité entraîna le peuple et le sénat à son opinion, et la loi fut rejetée.

Pompée, voulant avoir Caton pour ami, lui fit demander ses propres filles, qui étaient en âge d'être mariées, l'aînée pour lui-même, et la seconde pour son fils : « Allez, dit Caton à l'en-
» voyé de Pompée, qui venait lui faire cette
» demande, allez dire à celui qui vous envoie
» que ce n'est point par les femmes qu'on peut
» captiver Caton; allez lui dire que je mets d'ail-
» leurs un grand prix à l'amitié de Pompée, et
» que tant qu'il ne fera rien que de juste, il trou-
» vera en moi un attachement plus solide que
» toutes les alliances; mais dites-lui aussi que je
» ne donnerai jamais à la gloire de Pompée des
» ôtages contre ma patrie. »

Il s'opposa avec la même fermeté à la demande que fit César de pouvoir pendant son absence solliciter le consulat par ses amis. L'alliance de César et de Pompée lui devint suspecte, et il fut le premier à signaler le danger d'une telle connivence entre des hommes si puissans; il se montra invincible à leurs menaces comme à leurs caresses, et César, qui crut pouvoir tenter contre lui des voies de rigueur, l'ayant fait arrêter pendant son consulat, le fit relâcher aussitôt sans avoir pu rien gagner sur son esprit.

Pour l'éloigner de Rome et pour être plus sûrs de faire exiler Cicéron, César et Pompée firent passer un décret portant confiscation des biens et des états de Ptolémée, roi de Chypre, et qui déférait à Caton le gouvernement de cette île, pour mettre à exécution le décret. Réduit à la nécessité

d'obéir, Caton met à la voile, touche à Rhodes pour y faire des préparatifs, et là reçoit la visite de Ptolemée, roi d'Égypte, auquel il donne de sages et salutaires conseils; puis il va remettre les bannis en grâce avec les Bysantins, rétablit la concorde dans leur ville, et, revenant sur ses pas, aborde en Chypre, dont le roi, par un bonheur que Caton ne pouvait espérer, venait de se donner lui même la mort. Comme il laissait des trésors et des richesses immenses, Caton assista lui-même à la vente et tint compte de tout jusqu'à la plus petite somme: il en retira sept mille talens, environ trente trois millions de francs. Tout cet argent, à peu de choses près, arriva heureusement à Rome. Dès qu'on y apprend que Caton approche avec ses vaisseaux, tous les magistrats, tous les prêtres, le sénat en corps et la plus grande partie du peuple vont au devant de lui le long du Tibre, dont les deux rives se couvrent d'une foule immense. Caton ne s'arrête que lorsqu'il est entré dans le port avec sa flotte. Le peuple, en voyant porter à travers la place publique ces sommes immenses d'or et d'argent, ne peut revenir de sa surprise. Le sénat comble Caton d'éloge, et lui décerne une préture extraordinaire, c'est-à dire avant l'âge: Caton n'avait alors que trente huit ans, et la loi en exigeait quarante pour exercer la préture. Le sénat y ajouta le privilége d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre. Caton refusa ces honneurs, et demanda seulement la liberté de Nicias, intendant du roi Ptolémée, dont il attesta la fidélité et le zèle pour les intérêts de la république.

Mais pendant l'absence de Caton le triumvirat de Pompée, de Crassus et de César avait tout fait plier dans Rome, et Caton trouva César maître de l'armée et du gouvernement des Gaules, et Pompée le dominateur de l'Italie et du sénat. Caton

avertit le sénat qu'en favorisant les vues ambitieuses de César, il courait se mettre lui-même sous son joug. Nommé préteur, il accusa ouvertement Pompée d'aspirer à la puissance souveraine; mais, voyant ensuite éclater des troubles qui présageaient une guerre intestine, il appuya dans le sénat l'avis de nommer Pompée seul consul : « Car il n'y a » pas de domination, ajouta-t-il, qui ne soit pré- » férable à l'anarchie; j'espère d'ailleurs que Pom- » pée usera modérément de l'autorité qu'on lui » défère, et qu'il saura conserver une ville qu'on » remet entre ses mains. » En remerciant vivement Caton de l'honneur qu'il venait de lui procurer, Pompée le pria de l'aider de ses conseils, et de présider en quelque sorte à son consulat. « Dans ma conduite précédente, répondit Caton, » je n'ai point agi par un sentiment de haine, ni » par un motif de faveur dans ce que je viens de » faire; je n'ai réellement consulté que l'intérêt » de l'état. Toutes les fois que vous me deman- » derez des conseils sur vos affaires personnelles » je vous les donnerai volontiers; mais dans les » affaires publiques, quand même vous ne me le » demanderiez pas, je dirai toujours ce que je » croirai le plus convenable et le plus utile. » Telle fut en effet la règle de sa conduite.

Cependant, comme il voyait que de jour en jour César devenait l'ennemi le plus redoutable de la liberté, il se mit lui-même sur les rangs l'année suivante pour le consulat, et ne put l'obtenir; mais, sans se décourager, il dévoila au sénat les vues ambitieuses de César; toutefois il ne fut pas écouté hors du sénat, car le peuple voulait que César parvînt à la plus grande puissance.

Quand on eut appris que César, pour renverser le parti de Pompée et rester seul le maître, marchait sur Rome avec son armée, tous les

yeux alors se tournèrent vers Caton. La sagacité avec laquelle il avait dévoilé les vues secrètes de Pompée et les projets astucieux de César, parut, après l'événement, une véritable prophétie.

Resolu de suivre Pompée dans sa fuite, il envoya le plus jeune de ses fils à Munantius, dans le pays des Brutiens, et se fit accompagner de l'aîné. La Sicile lui étant échue en partage, il se rendit à Syracuse. Là, instruit que Pompée avait abandonné entièrement l'Italie, et ne croyant pas pouvoir défendre la Sicile avec succès contre les lieutenans de César, il ne voulut pas la ruiner en attirant la guerre dans son sein, et il fut joindre Pompée à son camp de Dyrrachium. Il n'eut jamais qu'un même avis; ce fut de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance de prévenir par un accommodement une bataille où Rome, divisée contre elle-même, verrait nécessairement le parti le plus faible passé au fil de l'épée. Caton persuada également Pompée de ne piller aucune ville soumise aux Romains, et de ne faire périr aucun Romain hors du champ de bataille.

Envoyé ensuite en Asie pour y rassembler des vaisseaux et des troupes, il se rendit à Rhodes, et attira les habitans au parti de Pompée, auprès duquel il retourna à Dyrrachium. Là, après avoir été le témoin du combat où César fut repoussé, on le vit, en promenant ses regards sur le champ de bataille, jonché des corps de tant de braves Romains qui étaient tombés les uns sous le fer des autres, on le vit, tout ému, verser des larmes sur sa patrie, et déplorer cette funeste ambition de régner qui faisait le malheur du monde. Lorsqu'après cette défaite César se retira en Thessalie, et que Pompée le suivit, Caton fut laissé à Dyrrachium pour commander la ville avec cinq cohortes.

Du jour qu'il apprit la déroute de Pharsale il ne mangea plus qu'assis (1), et ajouta à son deuil ordinaire de ne se coucher que la nuit pour dormir. Au commencement de la guerre civile, touché des maux de sa patrie, il avait pris publiquement le deuil, et s'était imposé des privations pénibles. Il conserva jusqu'à la mort cet état de tristesse et d'abattement.

Caton fit voile alors pour Corcyre, où était l'armée navale. Les soldats ne voulaient plus obéir qu'à lui; mais ayant trouvé Cicéron à Corcyre, il voulut lui céder le commandement, parce qu'il était personnage consulaire, et que lui n'avait été que préteur; mais Cicéron le refusa. Il apprit sur la flotte la mort de Pompée en Egypte, fit voile pour Cyrène, et se mit en devoir de joindre en Afrique Scipion, beau-père de Pompée, et le roi Juba, qui venaient de rassembler une armée contre César. Comme on était alors en hiver, il prit la route par terre, avec un convoi de mulets pour porter l'eau, beaucoup de charriots et de vivres. Pendant les sept jours que dura cette marche, il fut toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir de cheval. Après avoir passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec un corps d'armée qui était de dix mille hommes, et joignit enfin Scipion, Varus et Juba. Tous les officiers l'invitèrent à prendre le commandement en chef. Caton répéta ce qu'il avait déjà dit en pareil occasion, qu'il ne violerait pas les lois, dont la conservation était le seul motif de la guerre qu'on faisait à celui qui les avait violées; qu'il n'était que propréteur, et qu'il ne commanderait pas en présence d'un proconsul. Scipion se mit donc à la

(1) On sait que l'usage des anciens était de manger couchés sur des lits.

ête de l'armée. D'abord, pour faire sa cour à Juba, il voulut faire égorger tous les habitans d'Utique, et raser la ville jusqu'au fondement, parce qu'elle penchait pour le parti de César. Caton, indigné, protesta hautement dans le conseil contre une proposition aussi cruelle, et il parvint à sauver les habitans d'Utique.

Enfin, à leur prière, et sur les instances mêmes de Scipion, il se chargea de la défense et du commandement de la ville. Elle était abondamment pourvue de tout; Caton la fortifia davantage, et en fit le magasin général de l'armée.

Le conseil qu'il avait auparavant donné à Pompée, il le donna encore à Scipion; c'était de ne pas livrer bataille à un ennemi plein de valeur et d'expérience, mais de traîner la guerre en longueur. Scipion, naturellement présomptueux, méprisa cet avis, et perdit tout à la bataille de Thysus. A la nouvelle de ce désastre Caton encouragea les Romains qui étaient avec lui dans Utique, et parvint à les rassurer; il rejeta avec horreur l'avis de chasser ou de tuer les habitans dont les dispositions étaient douteuses, et, donnant tous ses soins à la sûreté des sénateurs qui étaient enfermés dans la place, il fit tout disposer pour leur embarquement. Quand César ne se trouva plus qu'à une petite distance de la ville, les sénateurs qui ne s'étaient point embarqués chargèrent Lucius César, parent du dictateur, et qui avait suivi le parti de Pompée, d'aller intercéder en leur faveur.

Caton approuva leur choix, et composa lui-même le discours que ce député devait adresser à César. Lucius, en prenant congé de lui, l'assura qu'il ne balancerait pas de solliciter à genoux la clémence de César pour Caton personnellement; mais il ne voulut pas même lui permettre de prononcer son nom : « Je ne veux pas, dit-il, devoir à un

» tyran des grâces que je ne puis regarder que » comme des marques de tyrannie, et c'en est » une de sa part que de donner la vie comme » maître à ceux qu'il n'a pas le droit de com- » mander. » Cependant, lorsque Lucius fut sur le point de partir, il lui recommanda son fils et le reste de ses amis. Vers le soir il fit ouvrir les portes de la ville, exhortant également les Romains et les habitans d'Utique à se porter au-devant du vainqueur pour implorer sa clémence.

Pour lui, avant de souper, il alla au bain, selon son usage; il appela son fils, et lui recommanda de ne se jamais mêler des affaires du gouvernement. Quand il eut pris son bain il se mit à table avec ses amis les plus intimes. La conversation roula sur plusieurs matières philosophiques. Dans la chaleur de la discussion il laissa échapper quelques mots qui firent connaître le projet qu'il avait conçu de conserver sa liberté aux dépens mêmes de sa vie. Tout le monde alors garda le silence, et parut dans la tristesse. Il se retira ensuite dans son appartement, après avoir embrassé son fils et ses amis avec plus d'affection que de coutume. Resté seul, il se coucha, et se mit à lire avec beaucoup d'attention le *Dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.* Dans un transport de joie, excité en lui par l'espérance d'une heureuse immortalité, il jeta les yeux sur l'endroit où aurait dû être son épée, et, ne la voyant pas, il demanda ce qu'elle était devenue; il continua sa lecture, et ordonna quelques momens après, sans témoigner d'impatience, qu'on lui apportât son épée; mais, ayant fini le dialogue sans qu'on eût obéi à ses ordres, il se plaignit vivement qu'on voulût le livrer nu et sans armes à ses ennemis. En vain son fils et ses amis, étant accourus, s'efforcèrent de le détourner du projet de se tuer: « De quel droit, leur dit-il, me dés-

» arme-t-on, et m'empêche-t-on de faire usage
» de ma raison et de ma volonté ? » Se tournant alors vers son fils, « Et vous, jeune homme,
» ajouta-t-il, pourquoi ne liez-vous pas les mains
» sur le dos à votre père, pour que César, quand
» il viendra, n'ait plus rien à craindre de lui!
» Ai je d'ailleurs besoin d'une épée pour m'ôter
» la vie ? Ne me suffirait il pas de retenir quelque
» temps mon haleine, ou de me frapper une seule
» fois la tête contre la muraille ? » A ces mots son fils sortit de la chambre en versant un torrent de larmes, et tous ses amis le suivirent. On renvoya à Caton son épée par un enfant; il la prit, l'examina, et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée,
» C'est à présent, dit-il, que je suis maître de
» moi même. » Il reprit aussitôt le dialogue de Platon, et, l'ayant relu, il s'endormit tranquillement. Vers minuit il appela deux de ses affranchis pour s'assurer si tout le monde était embarqué et en sûreté; il les envoya au port, afin de donner des secours de sa part à tous ceux qui en auraient besoin. Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit quelques momens; puis, tirant son épée, il se l'enfonça sous la poitrine, mais ne se blessa pas mortellement. En luttant contre la mort il tomba de son lit, et renversa une table. Son fils entra aussitôt dans sa chambre, suivi de ses amis éplorés; ils le trouvèrent qui nageait dans son sang; il vivait encore, et les regardait fixement. Ce spectacle les pénétra de la plus vive douleur. Son médecin, ayant reconnu que les entrailles n'étaient pas offensées, essaya de coudre la plaie; mais Caton, revenu de son évanouissement, repoussa le médecin, arracha l'appareil, et, ayant rouvert sa blessure, expira, âgé de quarante huit ans, ou de cinquante-cinq, suivant quelques historiens.

Ni la crainte du danger présent, ni l'empresse-

ment d'aller rendre hommage au vainqueur, rien ne put détourner les habitans d'Utique de faire à Caton les obsèques les plus honorables. Quand César, déjà aux portes de la ville, apprit la mort de cet illustre Romain, « Caton, dit il, je t'envie » ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te » conserver la vie. »

Telle fut la mort de Caton, que toute l'antiquité a louée, mais que les maximes de la morale et de notre religion condamnent, et qui, dans une monarchie, ne saurait être offerte pour modèle aux jeunes gens : Caton parmi nous serait mort comme Bayard, au sein de l'honneur, de la religion et de la gloire.

C'est plutôt dans sa vie que dans sa mort que nous devons chercher des exemples de vertu et d'héroïsme. On les trouve dans les soins qu'il prend de sauver ses concitoyens pendant qu'il renonce lui-même à la vie ; dans sa douceur inaltérable à l'égard des habitans d'Utique ; dans son amour pour la justice, qui le porte à s'opposer à toutes les violences que veulent exercer les chefs de son parti. Cette humanité généreuse ne s'est pas seulement signalée dans les derniers jours de sa vie ; elle a toujours dirigé ses actions et sa conduite.

Si à ces deux grands traits de son caractère, la fermeté et la douceur, on ajoute l'élévation du génie, l'étendue et la sagacité des vues, l'application infatigable au travail, la pureté et l'innocence des mœurs, on le considérera comme un des hommes les plus estimables que le paganisme ait produits. Rome n'avait peut être jamais eu de citoyen plus vertueux ; il avait toutes les qualités, et pas un seul des défauts de Caton le Censeur ; il aurait soutenu la république par sa fermeté et par sa constance invincibles, si les dieux eux-

mêmes, selon l'expression de Plutarque, n'avaient pas résolu de la détruire.

Ne soyons donc pas étonnés que Virgile ait placé Caton dans l'Élysée, à la tête des zélateurs de la vertu, et jugeons-le digne du bel éloge qu'en a fait Tite Live dans une seule phrase qui nous a été conservée par saint Jérôme : « Caton, dit » cet immortel historien, a été loué et blâmé par » deux des plus grands génies (Cicéron et César) » qui aient jamais été (1) ; mais personne n'a pu » augmenter sa gloire par des louanges, ni la » diminuer par des censures. »

Caton ne fut pas heureux dans son intérieur. Ses deux sœurs se rendirent fameuses dans Rome par le déréglement de leur conduite ; il fut obligé de répudier sa première femme, dont il avait eu deux enfans, et Marcia, la seconde, qui eut une si grande réputation de sagesse, finit aussi par ne pas être à l'abri de tout soupçon. Son fils même ne se montra pas digne non plus d'un si vertueux père.

---

(1) Cicéron avait composé un panégyrique de Caton, qui s'est perdu ; et César y avait répondu par deux écrits intitulés *Anti-Caton*, et qui ont eu le même sort.

FIN DU PREMIER VOLUME.

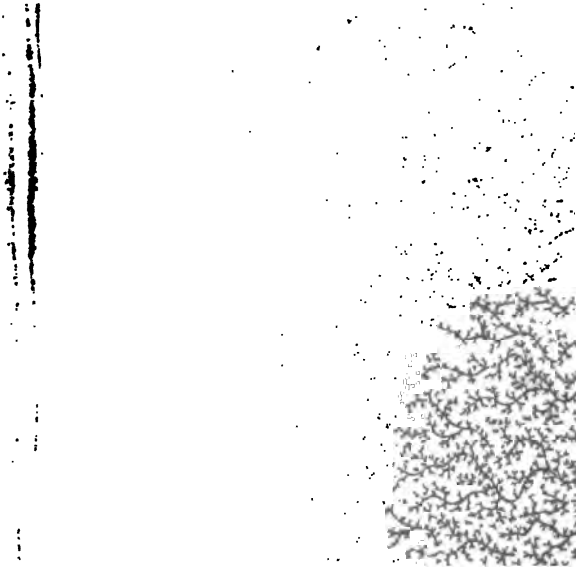
TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Pag.
CYRUS LE GRAND, roi de Perse. . . . 1
LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens. 23
SOLON, législateur des Athéniens. 42
MILTIADE, général athénien. 56
ARISTIDE, dit LE JUSTE, général athénien. 68
LEONIDAS, roi de Sparte. 91
CIMON, fils de Miltiade. 105
PÉRICLÈS, chef des Athéniens. 124
SOCRATE, philosophe athénien. 151
XÉNOPHON, général et historien grec. . . 173
PÉLOPIDAS, général thébain. 197
ÉPAMINONDAS, général thébain. 209
PHOCION, orateur et général athénien. . . 226
ARATUS, dit LE SAUVEUR DE SYCIONE. . . 242
PHILOPŒMEN, dit LE DERNIER DES GRECS. 267

SECONDE PARTIE.

Pag.

NUMA POMPILIUS, roi des Romains. . . 283
VALERIUS PUBLICOLA, consul romain. 295
CINCINNATUS, dictateur romain. 307
CAMILLUS, dictateur romain. 324
FABRICIUS, consul romain. 356
FABIUS MAXIMUS, consul romain. . . . 369
CORNELIUS SCIPION, dit L'AFRICAIN. . 392
CATON LE CENSEUR. 445
PAUL EMILE, consul romain. 471
SCIPION le jeune, dit LE SECOND AFRICAIN. 500
CATON D'UTIQUE. 533

FIN DE LA TABLE.